



L'Historia gothica de Rodrigue Jimenez de Rada (1243) : écriture et discours

Stéphanie Jean-Marie Guirardel

► To cite this version:

Stéphanie Jean-Marie Guirardel. L'Historia gothica de Rodrigue Jimenez de Rada (1243) : écriture et discours. Littératures. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2007. Français. NNT: . tel-00258637

HAL Id: tel-00258637

<https://theses.hal.science/tel-00258637>

Submitted on 22 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE II – LE MIRAIL
U.F.R. de LANGUES, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS ÉTRANGÈRES
DÉPARTEMENT D'ÉTUDES HISPANIKES ET HISPANO-AMÉRICAINES
ÉCOLE DOCTORALE LETTRES, LANGAGES, CULTURES
FRAMESPA (UMR 5136 CNRS) — ÉQUIPE LEMSO

L'Historia gothica
de Rodrigue Jimenez de Rada (1243)
Écriture et discours

Thèse
pour obtenir le grade de Docteur de l'Université de Toulouse II
– Espagnol –
présentée et soutenue par

Stéphanie JEAN-MARIE GUIRARDEL

le 7 décembre 2007
Sous la direction de Madame le Professeur AMAIA ARIZALETA

JURY :

Mme Amaia Arizaleta (Toulouse II)
Mme Helena De Carlos Villamarín (Santiago de Compostela)
M. Michel Banniard (Toulouse II, EPHE)
M. Patrick Henriot (Bordeaux III)
M. Georges Martin (Paris IV)

À toi qui veilles

Les conteurs les [les histoires] transmettent par fragments, sans ordre, en les arrangeant chacun selon ses intérêts ou ses opinions. Il serait bon qu'elles soient toutes rassemblées sous forme d'un livre, qui ferait autorité, et dont chacun pourrait tirer profit.

Naguib Mahfouz, *Les fils de la médina*

Remerciements

Je ne saurais remercier ici tous ceux qui m'ont accompagnée dans cette aventure humaine et scientifique qui, entreprise voilà cinq ans, trouve aujourd'hui un premier aboutissement. Je ne peux, cependant, manquer d'exprimer ma gratitude à ceux qui y ont directement pris part.

Ma profonde reconnaissance va d'abord à ma directrice de thèse, Amaia Arizaleta, qui m'a ouvert les portes du Moyen Âge hispanique en faisant étinceler au milieu d'un amphithéâtre universitaire les armures de ses chevaliers, puis m'a fait aimer la compagnie de ses clercs. L'étude ici présentée a largement bénéficié de sa vigilance et de ses conseils attentifs, du savoir et de l'expérience dont elle m'a fait continuellement profiter. Je tiens également à remercier Michel Moner pour sa tutelle bienveillante et instructive, Françoise Cazal dont le soutien amical et scientifique fut constant, ainsi que tous les membres de l'équipe du Lemso qui m'ont fait bénéficier de leur expérience au cours d'échanges formateurs.

Sur le chemin qui va de la Maison de la Recherche au Département d'Espagnol de l'Université du Mirail : la Bibliothèque Universitaire. J'ai pu y profiter de l'aide précieuse de Marie-Claude Mathès et de Félix Martin du CADIST ; de Nadine Aurières et de Claudine Lemire, du Prêt entre Bibliothèques. Je leur adresse ici mes remerciements. À mes collègues, épris comme moi de linguistique et de traduction, je veux également assurer ma reconnaissance. J'ai pris plaisir à travailler et à apprendre à leurs côtés et, dans les derniers temps, ils ont de bonne grâce pris sur eux la part de travail qui me revenait. Parmi eux, je tiens à remercier plus spécialement Fabrice Corrons.

Enfin, j'ai encore à l'esprit les conversations passionnantes que j'ai eues avec plusieurs chercheurs, rencontrés dans les détours de mon chemin de doctorante, qui m'ont offert de leur savoir et fait mûrir ma réflexion. Je pense, tout particulièrement, aux membres de mon jury que je remercie aussi d'avoir accepté de lire et de juger mon travail, ainsi qu'à Daniel Baloup, Fernando Gómez Redondo, Alejandro Higashi, Sophie Hirel, Marta Lacomba et Michel Zimmermann auprès de qui j'ai pu formuler mes doutes et amender mes hypothèses.

Cette thèse n'existerait pas sans la présence constante et l'affection jamais démentie de ma famille et de mes amis. Ma gratitude la plus sincère va, en conséquence,

à Matthieu, indéfectible et patient compagnon de route, contradicteur passionné, aiguiseur d'esprit, rempart solide contre les doutes et le découragement ; à mes parents qui ont toujours cru en moi, m'ont donné le goût de l'effort et appris la persévérance ; à ma très belle-famille qui m'a ouvert les bras, tout particulièrement à mes neveux et nièces qui m'ont rendu le sourire et l'espoir alors que l'horizon était gris. J'adresse également des remerciements particuliers à Aurélie Pirat pour l'amitié et le monde partagé, à Ludivine Gaffard, Laure Buzens et Céline Mocquant en compagnie de qui j'ai effectué de plaisantes et fécondes promenades dans les bois du Moyen Âge et d'ailleurs.

Tout ou partie de cette thèse a été attentivement relu par Laure Buzens, Claude Chauchadis, Marie-Françoise Déodat, Ludivine Gaffard, Fabienne Guirardel, Marie-Laure Guirardel, Monique Jean-Marie et Aurélie Pirat. Je leur témoigne toute ma reconnaissance pour ce travail ingrat, mais nécessaire, et prend l'entière responsabilité des scories qui pourraient subsister.

Abréviations utilisées

- **Auteurs grecs et latins** : Buchwald, Wolfgang et al., *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen âge*, Turnhout : Brepols, 1991.
- **BHC** : Fernández Valverde, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Breviarium historie catholice*, Turnhout : Brepols, 1992.
- **CAI** : Maya Sánchez, Antonio (éd.), *Chronica Adefonsi imperatoris*, dans *Chronica Hispana saeculi XII. Vol. II*, Turnhout : Brepols, 1990, pp. 109–248.
- **CAT** : Gil, Juan et Moralejo, José L. (éds. et trads.), *Crónica de Alfonso III*, dans *Crónicas Asturianas*, Oviedo : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Oviedo, 1985, pp. 113–149.
- **CM** : Falque, Emma (éd.), *Lucae Tudensis. Chronicon mundi*, Turnhout : Brepols, 2003.
- **CMR** : Catalán, Diego et De Andrés, María S. (éds. et trads.), *Crónica del Moro Rasis*, Madrid : Gredos, 1975.
- **CM754** : López Pereira, José E. (éd. et trad.), *Crónica Mozárabe de 754*, Zaragoza : Anubar, 1980.
- **CN** : Estévez Sola, Juan A. (éd.), *Chronica Naierensis*, dans *Chronica Hispana saeculi XII. Vol. II*, Turnhout : Brepols, 1995, pp. 2–181.
- **Concilios visigóticos** : Vives, José (éd.), *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, Barcelona : CSIC, 1963.
- **CP** : Sánchez Alonso, Benito (éd.), *Crónica del obispo Don Pelayo*, Madrid : CSIC, 1924.
- **CRC** : Charlo Brea, Luis (éd.), *Chronica latina regum Castellae*, dans *Chronica Hispana saeculi XIII*, Turnhout : Brepols, 1997, pp. 9–118.
- **CS** : Pérez de Urbel, Justo, *Sampiro, su crónica y la monarquía leonesa en el siglo X*, Madrid : CSIC, 1952.
- **DLV** : *Dialogus libri uite* dans Fernández Valverde, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Historiae minores. Dialogus libri vite*, Turnhout : Brepols, 1999, pp. 173–424.
- **HA** : *Historia Arabum* dans Fernández Valverde, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Historiae minores. Dialogus libri vite*, Turnhout : Brepols, 1999, pp. 87–149.
- **HG** : *Historia Gothorum* dans Rodríguez Alonso, Cristóbal (éd.), *Isidoro de Sevilla. La historia de los godos, vándalos y suevos*, León : Centro de Estudio

- e Investigación San Isidoro, 1975, pp. 168–287.
- **HO** : *Historia Ostrogothorum* dans Fernández Valverde, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Historiae minores. Dialogus libri vite*, Turnhout : Brepols, 1999, pp. 79–86.
 - **HR** : *Historia Romanorum* dans Fernández Valverde, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Historiae minores. Dialogus libri vite*, Turnhout : Brepols, 1999, pp. 37–57.
 - **HS** : *Historia Suevorum* dans Rodríguez Alonso, Cristóbal (éd.), *Isidoro de Sevilla. La historia de los godos, vándalos y suevos*, León : Centro de Estudio e Investigación San Isidoro, 1975, pp. 310–321.
 - **HW** : *Historia Wandalorum* dans Rodríguez Alonso, Cristóbal (éd.), *Isidoro de Sevilla. La historia de los godos, vándalos y suevos*, León : Centro de Estudio e Investigación San Isidoro, 1975, pp. 288–209.
 - **HHWSAS** : *Historia Hugnorum, Wandalorum et Suevorum, Alanorum et Silingorum* dans Fernández Valverde, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Historiae minores. Dialogus libri vite*, Turnhout : Brepols, 1999, pp. 58–78.
 - **LR** : Cooper, Louis (éd.), *El “Liber regum”. Estudio lingüístico*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1960.
 - **Moyen Âge** : Gauvard, Claude, De Libera Alain et Zink, Michel (dirs.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.
 - **PCL** : *Pars Concilii Laterani*.
 - **Sciences du langage** : Ducrot, Oswald et Schaeffer, Jean-Marie, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Éditions du Seuil, 1995.
 - **Termes littéraires** : Van Gorp, Hendrik et al., *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris : Honoré Champion, 2001.
 - **Théologie** : Lacoste, Jean-Yves et Beauchamp, Paul (dirs.), *Dictionnaire critique de théologie*, Paris : Presses Universitaires de France, 1998.
 - **TOB** : *Traduction œcuménique de la Bible*, Paris : Société Biblique Française – Le Cerf, 1971 (N.T.) et 1975 (A.T.).

Table des matières

Remerciements	vii
Abréviations utilisées	ix
INTRODUCTION	1
I LE PALIMPSESTE TEXTUEL	25
1 Les sources de l' <i>Historia gothica</i> (1) : ce qu'en dit le texte	31
1.1 Les citations nominatives	33
1.1.1 Les sources utilisées	34
Les citations exactes	34
Le patronage isidorien	34
L'ornement classique	47
L'autorité conciliaire	58
Le poids relatif de la source biblique	65
Une alternative au texte isidorien : Jordanès	74
Trogue Pompée : une référence érudisante ?	76
Les références aux textes pseudépigraphes	80
<i>Ex libris Ildefonsi</i> : l'artifice de Luc de Tuy	80
La <i>Chronique mozarabe de 754</i>	84
1.1.2 L'inventaire en trompe-l'œil	88
Les références de seconde main	89
Ptolémée et Pomponius Mela	89
Dion et Abavius	91
Des références ambiguës : Flavius Josèphe et Orose	93
Des sources fictives ?	98
Hydace de Galice	98
Sulpice d'Aquitaine	100

	Cornelius Nepos	101
	Sisebut et Pline	102
1.2	Les références implicites	106
1.2.1	Les références aux textes	108
	<i>Scripta vs liber?</i>	108
	L'histoire documentaire	114
	La <i>Notule</i>	117
1.2.2	Le témoignage de l'historien	122
1.2.3	Le recours à la matière orale	126
2	Les sources de l'<i>Historia gothica</i> (2) : ce que cache le texte	131
2.1	Les sources cardinales	132
2.1.1	Le <i>Chronicon mundi</i> de Luc de Tuy	133
	Repères biographiques	133
	Le <i>Chronicon mundi</i> : caractéristiques	134
	Le <i>Chronicon mundi</i> et l' <i>Historia gothica</i>	136
2.1.2	La <i>Chronica regum Castellae</i> de Jean d'Osma	139
	Repères biographiques	140
	La <i>Chronica regum Castellae</i> : caractéristiques	143
	La <i>Chronica regum Castellae</i> et l' <i>Historia gothica</i>	146
2.2	Les sources complémentaires	155
2.2.1	La <i>Chronica Adefonsi tertii</i>	156
2.2.2	La <i>Chronique du Maure Rasis</i>	161
2.2.3	La <i>Chronica</i> de Sampiro	162
2.2.4	La <i>Chronica</i> de Pélage	167
2.2.5	Le <i>Liber regum</i>	170
2.3	Les sources ponctuelles ou incertaines	173
2.3.1	Les sources relevées par J. Fernández Valverde	174
	La <i>Chronica Naierensis</i>	174
	L' <i>Historia Wambae regis</i>	176
	L' <i>Historia Silense</i>	178
	La <i>Vita Ildephonsi</i>	179
	L' <i>Historia Roderici</i>	179
2.3.2	Les sources non cataloguées par J. Fernández Valverde	180
	Quelques sources du récit des « Antiquités » d' <i>Hispania</i>	180
	Les textes perdus	180
	Les annales	181
	Le double prologue du <i>Forum Conche</i>	183
II	LA FABRIQUE DU TEXTE	187
3	L'écriture paratextuelle	197
3.1	La dédicace	197
3.2	L'écriture prologale : <i>eloquentia et scientia</i>	207

3.2.1	La <i>captatio beneuolentiae</i> : le triomphe de la rhétorique	211
3.2.2	Le projet historiographique	263
3.3	L'intitulé	268
3.4	Les titres de chapitres	271
4	Une architecture narrative complexe	275
4.1	La démultiplication du récit principal	276
4.2	La structure du macrorécit : représentations du temps et de l'espace .	279
4.2.1	L'attachement à l' <i>ordo temporum</i>	280
4.2.2	La spatialisation de l'histoire	285
4.3	La construction des microrécits	295
4.3.1	La distorsion temporelle	295
	Les synchronies	296
	Les anachronies	303
4.3.2	Quelques techniques de structuration des microrécits	321
	L'exemplification	321
	Le resserrement narratif	326
	Les vues synoptiques	328
5	Les figures de l'histoire	335
5.1	Vices et vertus : la typologie des personnages	336
5.1.1	La figure du roi chrétien	336
	La récupération du modèle traditionnel	337
	<i>Sapientia</i> et <i>Liberalitas</i>	341
	Le « mauvais roi »	342
5.1.2	Le roi et les nobles	344
5.1.3	Portraits de clercs	349
5.2	L'incarnation du paradigme royal : Alphonse VIII de Castille	352
5.2.1	Lignes de force	353
5.2.2	La mise en scène des vertus : de Cuenca à Las Navas	368
	CONCLUSION	383
	BIBLIOGRAPHIE	387
	ANNEXES	425
A	Les sources de l'<i>Historia gothica</i>	427
A.1	Index alphabétique des sources de l' <i>Historia gothica</i>	427
A.2	Tableau récapitulatif	429
A.3	Les citations nominatives	430
A.3.1	Formes	430
A.3.2	Usages	432

B	Les termes de la pratique	435
B.1	Pratiques et textes autres que ceux de Rodrigue	435
B.1.1	Auteurs ou textes nommés	435
B.1.2	Auteurs ou textes indéterminés	436
B.2	Pratique et texte de Rodrigue	437
C	Index des titres de chapitres	439
D	L'architecture narrative de l'<i>Historia gothica</i>	447
E	Typologies	449
F	La fortune postérieure de l'<i>Historia gothica</i>	465
INDEX		471

INTRODUCTION

À quiconque s'intéresse à l'historiographie médiévale hispanique, ni le nom ni l'œuvre de Rodrigue Jimenez de Rada ne sont inconnus¹. L'homme, tout d'abord, fut l'une des figures les plus illustres de son temps, personnalité aux facettes multiples et aux activités incessantes. Cette vie riche et complexe n'a pas laissé indifférents les biographes qui, du moine Richard² – contemporain de Rodrigue qui grava dans la pierre quelques vers bien connus – au père rédemptoriste Javier Gorrosterratzu dont l'étude circonstanciée reste, malgré sa partialité, une référence en la matière, se sont passionnés pour celui qui fut tout à la fois conseiller des princes, ami des papes, prélat influent et grand seigneur féodal, maniant en sus, et avec la même aisance peut-être, l'épée et la plume. Les lignes qui suivent ne sont donc que l'esquisse rapide d'un portrait et n'ont pas d'autres ambitions que celle d'en rappeler les grands traits³. Elles s'attachent également à brosser, en toile de fond, un contexte

¹Rodrigue, l'Archevêque ou le Tolédan, c'est ainsi que nous le désignerons dans notre travail.

²L'on doit à Richard, moine de Santa María de Huerta où est enterré Rodrigue Jimenez de Rada, les premiers éléments d'une biographie qui se nichent au cœur des deux épitaphes qu'il composa en l'honneur du prélat et dont les vers les plus célèbres sont ceux-ci : *Mater Navarra/Nutrix Castellae/Parisius studium/Toletum sedes/Mors Rhodanus/Orta Mauseolum/Caelum requies/Nomen Rudericus*. Cf. Fernández Valverde (1987 : x–xii).

³Fernández Valverde (1989 : 14–16) donne une vision d'ensemble de tous ceux qui, à propos de Rodrigue, se sont essayés après le moine Richard à l'exercice biographique. Ces écrits s'échelonnent du XVI^e siècle à nos jours. Citons-en quelques-un en commençant par les discours lus respectivement en 1862 et 1908 devant la Real Academia de la Historia par Vicente de la Fuente (dans Pérez de Rada, 2002) et Enrique de Aguilera y Gamboa (1908). Quelques années après, Javier Gorrosterratzu (1925) propose pour la première fois une étude détaillée de l'ensemble des aspects de la vie de Rodrigue Jimenez de Rada en se basant sur un examen minutieux de la documentation existant à son propos : bulles pontificales, diplômes, cartulaires ou archives de la cathédrale

historique particulier, celui dans lequel Rodrigue Jimenez de Rada composa le plus célèbre de ses textes : l'*Historia gothica*⁴.

Né en 1170 en Navarre (Puente la Reina), au sein d'une famille apparentée à de puissants lignages navarrais et castillan, Rodrigue passe les premières années de sa vie à la cour du roi Sanche VI de Navarre. Il y acquiert, sous la houlette de l'évêque de Pampelune Pierre d'Artajona (dit Pierre de Paris), les premiers rudiments d'une formation intellectuelle qu'il enrichira, à partir de 1195, dans les plus grandes universités européennes du moment, Bologne et Paris. Fort de ces acquis, il regagne

de Tolède. Viennent ensuite les ouvrages de Eduardo Estella Zelaya (1926) et Manuel Gaibrois Ballesteros (1936). Ces travaux reprennent nombre des éléments donnés par le père Gorrosteratzu et ne sont pas moins louangeurs à l'égard de Rodrigue. Plus objectif est l'article que publie Hilda Grassotti. Il ne se limite cependant qu'à une ou deux facettes de la personnalité du Tolédan puisqu'elle s'intéresse, pour l'essentiel, à ses activités de grand seigneur féodal et d'« homme d'affaires » (1972 : 2). À ces travaux, s'ajoutent ceux plus récents de José Castro Alava (1981) qui publie un opuscule passant en revue la plupart des aspects de la vie de Rodrigue sans apporter d'informations supplémentaires par rapport à ses prédécesseurs, de Xavier Adro (1989), biographie romancée qui reprend également des études antérieures et enfin de Javier Pérez de Rada, Marquis de Jaureguizar (2002) qui a fait paraître récemment une compilation de divers documents relatifs à la vie de Rodrigue. Hormis ces biographies sur lesquelles s'appuie le portrait de l'Archevêque que nous proposons, il existe des articles – dont nous sommes également redevable – consacrés à l'un ou l'autre des multiples aspects de sa vie et de ses activités. Nous en ferons état au fur et à mesure de notre étude.

⁴Nous avons préféré cette appellation à celle d'*Historia de rebus Hispaniae*, en usage dans la communauté scientifique. Il nous semble, en effet, qu'elle correspond davantage à la réalité de notre objet d'étude. D'une part, c'est par ce nom que Rodrigue lui-même désigne son texte non seulement dans l'intitulé qu'il lui donne, mais également dans ses autres pièces historiographiques. D'autre part, l'examen du prologue montrera que la dénomination *Historia de rebus Hispaniae* recouvre la totalité de l'œuvre historiographique du Tolédan et non la seule *Historia gothica*. Nous nous en expliquerons plus longuement le moment venu. Nous avons utilisé, pour notre travail, la seule édition critique de l'*Historia gothica* disponible à ce jour, celle de Juan Fernández Valverde : Fernández Valverde, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Historia de rebus Hispanie siue Historia gothica*, Turnhout, Brepols, 1987. Désormais *Historia gothica*, lorsque nous citons le texte et Fernández Valverde (1987), lorsque nous citons l'introduction ou l'appareil critique de l'édition de référence. Il existe une traduction en castillan de l'*Historia gothica* : Fernández Valverde, Juan (éd. et trad.), *Rodrigo Jiménez de Rada. Historia de los hechos de España*, Madrid, Alianza Editorial, 1989. Cette édition s'appuie sur six des manuscrits que l'on a conservés de l'*Historia gothica* : le manuscrit *I* (Escorial, ç.IV.12), copie du XIII^e siècle du brouillon du Tolédan ; le manuscrit *B* (Bibliothèque Universitaire de Madrid, 143), qui date du début du XIV^e siècle et est une copie du brouillon faisant apparaître, dans la marge ou entre les lignes, les corrections apportées par Rodrigue ; les manuscrits *A* (BNE, 7104), *D* (BNE, 301), *F* (BNE, V^a-4-3) et *G* (BNE, 7008), qui sont diverses copies de la rédaction définitive dans lesquelles les corrections ont été incorporées au texte et qui datent toutes du XIII^e siècle. Les sigles sont de J. Fernández Valverde. Cf. Fernández Valverde (1987 : XIII–XVII). Pour une description de ces manuscrits, cf. Antolín (1910 : 303–304), pour le manuscrit *I*, Villa-Amil y Castro (1878 : 57), pour le manuscrit *B* et Gómez Pérez (1959 : 127–133), pour les manuscrits *A, D, F, G*.

la Péninsule dans les premières années du XIII^e siècle (Gorosterratzu, 1925 : 24). Le moment est opportun car la situation politique et militaire que connaît alors le royaume de Castille le projette sur le devant de la scène. À cette époque, le roi Alphonse VIII, qui règne en Castille depuis 1169, décide d'accentuer l'entreprise de Reconquête et, désireux de venger l'affront subi en 1195 à Alarcos, souhaite lancer une vaste opération militaire contre les Almohades. C'est dans cet esprit qu'il tente de rétablir de bonnes relations avec les autres royaumes chrétiens de la Péninsule qui, à défaut de le soutenir, lui laisseront tout au moins les mains libres (Gorosterratzu, 1925 : 35–38). La signature du traité de paix de Guadalupe (29 octobre 1207) met ainsi fin aux conflits qui opposent la Castille à la Navarre de Sanche VII. Rodrigue Jimenez de Rada, alors conseiller du souverain navarrais, mais dont le lignage maternel s'enracine en Castille, en est l'artisan. Cette médiation marque son entrée sur la scène politique du royaume castillan ainsi que le début d'une ascension fulgurante au sein de la hiérarchie ecclésiastique. En effet, Alphonse VIII en fait un de ses conseillers les plus proches⁵ et intervient auprès du chapitre d'Osma afin que Rodrigue voie facilitée son accession à la dignité d'évêque de la ville, charge qu'il n'occupera finalement pas. Les arrêts du destin lui étant favorables, la mort de l'archevêque Martin Lopez de Pisuergra laisse vacant le siège tolédan et Rodrigue est élu dans les mois qui suivent. Il devient ainsi, en 1209, le plus haut dignitaire de l'Église hispanique et le chancelier du royaume, fonction dévolue aux archevêques tolédans⁶. Il doit à ce statut aussi bien l'influence qu'il exerce pendant les années alphonsines que les infortunes qui marquent, sous le règne du petit-fils d'Alphonse VIII, Ferdinand III, la dernière partie de sa vie. L'action du Tolédan traverse, en effet, la quasi-totalité de la première moitié du XIII^e siècle et embrasse des domaines divers.

⁵Linehan (1975 : 13) souligne que Rodrigue « [...] se encontraba como en su casa *ubi curia regis erat* ».

⁶Wright (2000 : 99) précise, en effet, que « (e)l 1 de julio de 1206, el rey Alfonso VIII promulgó un edicto, que se ha hecho famoso. En él parece que otorgaba poderes a Martín López, arzobispo de Toledo, *ex officio*, para manejar la cancillería como si se tratara casi su propiedad particular, y para organizar el notariado, siempre que no discrepara con el rey ».

À la veille de l'offensive chrétienne de las Navas (1212), le roi Alphonse VIII le charge ainsi de prêcher la croisade dans les cours européennes et c'est à ses côtés que Rodrigue participe à l'assaut. Il est, dès lors, de plusieurs campagnes comme celles d'Alcaraz en 1213 ou de Requena en 1219. À partir de 1224, il prend part à la spectaculaire avancée andalouse qui marque le règne de Ferdinand III et prend enfin Quesada en 1231, obtenant ainsi du roi le rattachement de l'*adelantamiento* de Cazorla au diocèse de Tolède⁷.

Tout occupé à obtenir la légitimation de la primatie tolédane – qu'il défendra en 1215 au IV^e concile de Latran face aux prétentions des archevêques de Saint-Jacques de Compostelle et de Braga (Gorrosterratzu, 1925 : 411–469 ; Henriot, 2004a : 181–190 ; Linehan, 1993 ; Rivera Recio, 1951) et qui sera confirmée par plusieurs bulles émanant du Saint-Siège –, il multiplie, à partir des années 1209–1210, les contacts avec Rome, débutant ainsi une série de relations plus ou moins bonnes avec les papes qu'il verra se succéder. Innocent III, qui lui accorde toute sa confiance, lui demande de veiller à la *libertas ecclesiastica* dans le royaume de Castille et en 1218, il est nommé, pour une période de dix ans, légat du pape chargé de prêcher la croisade dans la Péninsule (Linehan, 1975 : 7 ; Rodríguez de la Peña, 2004 : 130). De donations royales en conquêtes territoriales, il agrandit considérablement les possessions du diocèse tolédan qu'il gère scrupuleusement, devenant cet homme d'affaires et ce grand seigneur féodal dépeint, sans concessions, par H. Grassotti (1972). Grand bâtisseur, on lui doit également plusieurs entreprises architecturales : le palais des archevêques de Tolède à Alcalá de Henares, la collégiale de Talavera, l'agrandissement du monastère de Santa María de Huerta, l'érection de l'église de Fitero, la construction des places fortes de Yepes et de Milagro destinées à assurer la fortification de la frontière tolédane, celle du château de Brihuega et de sa chapelle ainsi que le chantier monumental de la cathédrale de Tolède qui débute en 1226 (Hernández, 2003b ; Martin, 1992 : 257 ; Terrasse, 1977 ; Torres Bálbas, 1941).

⁷Les deux exemples suivants sont révélateurs de l'implication de Rodrigue dans les affaires militaires. En 1232, l'archevêque maintenait à ses frais un contingent militaire de mille hommes armés et de cinq cents chevaux. De plus, l'Église de Tolède assurait la défense de trente-sept châteaux occupant une position frontalière. Cf. González Ruiz (1997 : 168, n. 18).

Ces succès ne doivent pas cependant faire oublier les revers subis dès 1217, année qui marque, en même temps que la disparition prématurée d'Henri I^e et le début du règne de Ferdinand III, les prémices du déclin de Rodrigue. C'est en effet à cette date que le contrôle de la chancellerie lui échappe et passe aux mains de Jean d'Osma, bientôt abbé de Santander⁸. Dans ces mêmes années, le Tolédan perd une bonne partie de son crédit à la curie pontificale où le pape Honoré III découvre qu'il est non seulement mêlé à des détournements de l'impôt ecclésiastique, mais qu'en plus il n'applique aucun des décrets fixés par le concile de Latran visant à réformer le clergé castillan (Linehan, 1975 : 6–10). La disgrâce de Rodrigue date des années 1220 et signifie pour l'archevêque la perte de son statut de légat. Il n'utilise d'ailleurs plus ce titre en 1225 (Linehan, 1975 : 8, n. 45). Honoré III lui reproche également sa dévotion plus importante envers la royauté qu'envers la papauté. En témoigne notamment le différend qui oppose l'Archevêque au légat Jean d'Abbeville en 1228 (Linehan, 1975 et 2003b ; Rodríguez de la Peña, 2004 : 132–133). En 1230, Ferdinand III succède à son père, Alphonse IX, à la tête du Léon qu'il adjoint à la Castille. Rodrigue est du cortège qui accompagne Ferdinand venu prendre possession des terres léonaises, mais c'est encore Jean d'Osma que le roi nomme chancelier du royaume ainsi réunifié, fonction que celui-ci conservera jusqu'à sa mort en 1246⁹. Sous le règne de Ferdinand III, le Tolédan occupe encore une position importante à la cour – position qu'il doit certainement à ses liens avec Bérengère, la mère du souverain –, mais il s'y voit peu à peu, comme celle-ci, relégué dans l'ombre¹⁰. Les dernières années de sa vie ne sont que déboires et conflits. Rodrigue s'engage en 1238 dans un procès retentissant contre l'archevêque de Tarragone, Pierre d'Albalat, chacun des deux prélats revendiquant le droit de réorganiser le diocèse de Valence fraîchement reconquise.

⁸D'après Wright (2000 : 99–112), les changements survenus à la tête de la chancellerie ont entraîné deux conséquences majeures : la perte de la prééminence de Tolède dans la titulature royale et l'apparition croissante de documents en langue vernaculaire.

⁹Conformément au privilège accordé en 1206 par Alphonse VIII et confirmé en 1230 par Ferdinand III, l'archevêque de Tolède restait officiellement le chef de la chancellerie, mais c'est Jean d'Osma qui, dans les faits, la contrôlait. Cf. Wright (2000 : 103–112) et Linehan (2003b : 89–90).

¹⁰Cf. Linehan (2003) qui estime qu'à partir de 1240, Rodrigue, vieux et peut-être malade, a perdu toute influence à la cour. En 1246, la mort de Bérengère marque la disparition d'un de ses seuls alliés. Sur ce point, cf. également Martin (2006b).

Huit ans plus tard, l'affaire s'achève sur un *statu quo*¹¹. Par ailleurs, le chantier de la cathédrale de Tolède, symbole de la puissance de l'Archevêque, stagne faute de moyens financiers, engloutis dans la conquête de Quesada (Hernández, 2003b : 34). Pour y remédier, tous les moyens sont bons, même les moins glorieux, et Rodrigue n'hésite pas à se livrer au pillage des biens du chapitre tolédan (Gonzálvez Ruiz, 1997 : 170–173), promet de fausses indulgences en échange d'aumônes et fait abusivement collecter des impôts, provoquant ainsi l'ire des chevaliers de l'Ordre de Saint-Jacques qui l'accusent de commettre ces exactions sur les terres soumises à leur juridiction et lui intentent un procès que le Tolédan remporte, cependant, en 1243 (Josserand, 2003 et 2004 ; Lomax, 1959). Le ciel ne s'éclaircit pas pour autant et l'année suivante, il est expulsé de Tolède par des chanoines exaspérés des dons excessifs et des charges qu'il octroie à la clientèle de Navarrais qu'il a introduite dans les structures ecclésiastiques et militaires qu'il contrôle. Les quatre dernières années de la vie de Rodrigue sont placées sous le signe d'un exil qui se déroule entre Alcalá de Henares et Quesada, à partir de laquelle il emploiera ses dernières forces dans la défense de la frontière orientale du royaume et dans le rêve vain de la conquête de Baza (Hernández, 2003b : 36). Il meurt le 10 juin 1247 loin de Tolède dont la cathédrale, inachevée, ne pourra lui offrir son ultime sépulture¹².

C'est dans ce contexte mouvementé, au terme d'une existence qui l'a vu passer des sommets aux marges du pouvoir, que Rodrigue compose la majeure partie de son œuvre. Privé de l'ascendant qui fut le sien, à un moment où son action est remise en cause à plusieurs niveaux, la seule arme dont il dispose désormais est l'écriture. Profitant de la requête du roi Ferdinand III qui lui confie la tâche de fabriquer avec

¹¹Pour une étude détaillée de ce procès, une présentation des parties en conflit et une analyse des enjeux ecclésiastiques et des implications politiques, on se reportera à Castell Maiques, vols. I et II (1996). On consultera, pour une synthèse, Gonzálvez Ruiz (1997 : 196–202).

¹²Rodrigue Jimenez de Rada est enterré à Santa María de Huerta, monastère avec lequel il a toujours entretenu des liens particuliers. Martin de Hinojosa, oncle maternel de Rodrigue en fut l'un des abbés et y assura l'éducation religieuse du Tolédan durant sa prime jeunesse. Cet attachement au monastère cistercien s'est traduit par des dons importants permettant d'en assurer les travaux de réfection ainsi que par le legs de sa bibliothèque dont témoigne une lettre datée, à Bliecos, du 1^e janvier 1235. Cf. Gómez Pérez (1955 : 169–174) ; Morales de Rada Campos (1946) ainsi que Rojo Orcajo (1929).

l'*Historia gothica* le ciment de l'unité castillano-léonaise, il va s'employer minutieusement, de la pointe affilée de sa plume, à mettre en valeur la prééminence du siège tolédan et, ce faisant, ses propres mérites (Fernández Gallardo, 2004 : 72–73).

L'œuvre du Tolédan est essentiellement historiographique et s'articule autour du texte phare qu'est l'*Historia gothica*. Dans celle-ci, Rodrigue se propose de narrer l'histoire d'*Hispania* jusqu'au règne de son commanditaire Ferdinand III, narration qui se clôt sur le mariage du Roi Saint avec Jeanne de Ponthieu et sur ses ultimes conquêtes andalouses. La date de rédaction de l'*Historia gothica* pose un certain nombre de problèmes. Le début en est incertain, situé autour des années 1239–1240 et le Tolédan y aurait mis la dernière main quelques mois seulement avant sa mort en 1247¹³. En effet, le texte aurait fait l'objet de deux rédactions successives, la première achevée en 1243 et la seconde élaborée dans un intervalle de temps compris entre mars–avril 1246 et le printemps 1247. Contrairement à la première, la seconde rédaction du texte inclut une dédicace à Ferdinand III, le corpus des *Historiae minores* moins l'*Historia Romanorum* (HR) ainsi que des corrections de nature essentiellement stylistique, à l'exception du transfert du chapitre concernant la mort et la descendance d'Alphonse IX de Léon de la partie consacrée à l'histoire du Léon à celle retraçant les circonstances de la réunification des royaumes castillan et léonais sous Ferdinand III (Fernández Valverde, 1987 : XVI ; Jerez, 2003 : 225–230).

Autour du tronc solide et fécond que constitue l'*Historia gothica* se déploient également, pour reprendre la métaphore expressive de Georges Martin (2003b : 13), « les ramures plus courtes de l'*Historia Romanorum*, de l'*Historia Hunnorum*, *Vandalorum*, *Suevorum*, *Alanorum* et *Silingorum*, de l'*Historia Ostrogothorum* et de l'*Historia Arabum* ». Ces courtes pièces historiographiques, regroupées par leur édi-

¹³Le *terminus ab quo* est établi à partir de la date d'achèvement, elle-même supposée, du *Chronicon mundi* de Luc de Tuy. En effet, celui-ci constitue la source principale de l'*Historia gothica* et, selon l'hypothèse de Jerez (2006a), la rédaction définitive du texte de Luc aurait été finalisée avant novembre 1238. Rodrigue y aurait eu accès un an plus tard lorsque l'archiprêtre Matthieu, chargé par ses soins de recueillir la documentation nécessaire au litige lié à l'ordination de l'Église de Valence, se rendit au monastère de Saint-Isidore de Léon où était conservé le texte de Luc. Cf. également Linehan (1993 : 350–351). Nous remercions Enrique Jerez de nous avoir permis de consulter son travail de thèse encore inédit.

teur J. Fernández Valverde sous le terme synthétique d'*Historiae minores*, retracent l'histoire des peuples divers ayant occupé le sol hispanique, avant leur arrivée sur celui-ci¹⁴. La composition des *Historiae minores* est, pour les trois premières, concomitante à la première rédaction de l'*Historia gothica* et s'achèverait comme celle-ci en 1243¹⁵. L'*Historia Arabum* (HA) leur serait postérieure de deux ans puisque Rodrigue l'aurait terminée en 1245 (Fernández Valverde, 1999 : 32).

À cet ensemble historiographique, s'ajoutent deux textes de nature théologique écrits antérieurement : le *Breuiarium historie catholice* (BHC) et le *Dialogus libri vite* (DLV)¹⁶. Le BHC est une compilation d'histoires bibliques qui doit beaucoup, dans sa conception et dans son contenu, à l'*Historia Scholastica* de Pierre le Mangeur et à la *Glossa ordinaria* d'Anselme de Laon. La date de rédaction reste pour l'instant inconnue, mais il aurait été achevé en 1214 (Arizaleta, 2006b : 282, n. 27). Le DLV est, quant à lui, non pas un dialogue mais un monologue qui, dans la lignée des écrits théologiques de l'époque, est destiné à convaincre les Juifs que les prophéties annoncées par l'Ancien Testament se sont réalisées dans le Nouveau Testament avec la venue du Messie.

Le BHC et le DLV sont unis par leur proximité de rédaction et leurs préoccupations. Le BHC est certainement le produit du séjour parisien de Rodrigue et de la formation théologique qu'il y acquiert à une époque où naissent et sont débattues à Paris les grandes questions religieuses qui agitent le XIII^e siècle (Fernández Valverde,

¹⁴Nous utilisons l'édition suivante : Fernández Valverde, Juan et Estévez Sola, Juan A. (éds.), *Roderici Ximenii de Rada. Historiae minores. Dialogus libri vite*, Turnhout, Brepols, 1999. Désormais *Historiae minores* et *DLV*, lorsque nous citons les textes et Fernández Valverde (1999) lorsque nous citons l'introduction ou l'appareil critique de l'édition de référence. Pour une présentation détaillée des *Historiae minores* : nature, contenu, date de rédaction, autorité, transmission manuscrite, sources [...], cf. Fernández Valverde (1999 : 9–33).

¹⁵Pour étayer cette hypothèse, Fernández Valverde (1999 : 32) s'appuie sur un ensemble de mentions textuelles qui confirment que l'*Historia gothica* et les *Historiae minores* – y compris l'*Historia Arabum* (HA) dont la rédaction semble postérieure – ne sont en réalité qu'une seule et même œuvre dont la division en plusieurs textes n'empêche pas que se tisse, de l'un à l'autre, un réseau serré de correspondances qui assurent leur cohésion et donnent toute sa substance au projet historiographique du Tolédan. Nous souscrivons entièrement à cette opinion.

¹⁶S'agissant du BHC, nous utilisons l'édition suivante : Fernández Valverde, Juan (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Breuiarium historie catholice*, Turnhout, Brepols, 1992. Désormais BHC, lorsque nous citons le texte et Fernández Valverde (1992), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence. Pour une présentation détaillée du BHC et du DLV : nature, contenu, date de rédaction, autorité, transmission manuscrite, sources..., on se reportera respectivement à Fernández Valverde (1992 : IX–XXXVIII) et à Fernández Valverde (1999 : 153–172).

1992 : XVIII et XXXI). Le *DLV*, s'inscrit quant à lui dans un courant apologétique qui traverse tout le Moyen Âge (Fernández Valverde, 1999 : 153).

Trente ans plus tard, le projet historiographique prend place dans le contexte particulier des années 1240 : celui, nous l'avons dit, d'un homme déclinant qui pourrait voir là l'occasion de réaliser son ultime coup d'éclat et de passer ainsi à la postérité, mais aussi celui d'un royaume castillano-léonais récemment réuni, qui, en l'espace d'une vingtaine d'années, a connu une effervescence historiographique sans précédent dont l'*Historia gothica* et ses satellites, les *Historiae minores*, sont sans conteste le point d'orgue. Elles viennent, en effet, après deux autres textes – la *Chronica regum Castellae* (*CRC*) et le *Chronicon mundi* (*CM*) qui les précèdent de peu et émanent également du cercle royal, témoignant ainsi de la valeur accordée à l'historiographie par les souverains castillano-léonais et du rôle rempli par celle-ci dans le jeu socio-politique de l'époque¹⁷. Car comme l'*Historia gothica*, ces deux textes s'attachent à relater l'histoire d'*Hispania* et à dépeindre les heurs et les malheurs de ses représentants les plus illustres : les rois. Comme elle, ils sont ce « lieu de la réflexion politique » où les historiens proposent au roi « des options [...] quant aux grandes stratégies de pouvoir » (Martin, 1997b : 127). Certainement débutée en 1226, la *CRC* est attribuée au chancelier Jean d'Osma qui l'aurait achevée en 1239. De dimensions réduites, elle retrace, pour l'essentiel, l'histoire des règnes d'Alphonse VIII et de son petit-fils Ferdinand III et se clôt sur le récit de la conquête de Cordoue (1236). C'est également sur cette conquête que se referme le *CM* de Luc, chanoine augustin du monastère de Saint-Isidore de Léon avant de devenir évêque de Tuy. Écrite à la demande de Bérengère de Castille, mère de Ferdinand III, la chronique, d'abord universelle, se resserre dans sa dernière partie sur l'histoire d'*Hispania*. Composés à peu de temps d'intervalle quoique divergents dans

¹⁷Pour la *CRC*, nous utilisons l'édition suivante : Charlo Brea, Luis (éd.), *Chronica latina regum Castellae*, Turnhout, Brepols, 1997. Désormais *CRC*, lorsque nous citons le texte et Charlo Brea (1997) lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence. Il existe également une traduction en castillan de la *CRC* : Charlo Brea, Luis (éd. et trad.), *Crónica latina de los reyes de Castilla*, Madrid, Akal, 1999. Pour le *CM*, nous utilisons l'édition suivante : Falque, Emma (éd.), *Lucae Tudensis. Chronicon mundi*, Turnhout, Brepols, 2003. Désormais *CM*, lorsque nous citons le texte et Falque (2003a) lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence. Pour des détails sur ces deux textes, cf. la première partie de notre travail.

leurs préoccupations, la *CRC* et le *CM* offrent de nombreuses ressemblances avec l'*Historia gothica*¹⁸. Comme cette dernière, les deux textes témoignent d'une histoire de nature profondément politique, même si la vision qu'ils offrent de la monarchie et leur conception du rôle du souverain et des relations qu'il doit entretenir avec les autres acteurs du corps social – Église et noblesse – ne sont pas uniformes, tant s'en faut. Au-delà de cette communauté d'intérêts, la mise en regard des trois œuvres dévoile également des liens textuels notables sur lesquels nous reviendrons au fil des pages de notre étude.

L'entreprise scripturale du Tolédan est donc le produit d'un contexte particulier, conjonction de plusieurs facteurs tenant tout autant à la personnalité de son auteur et aux vicissitudes de son existence qu'à la vie d'un royaume dans laquelle il est fortement impliqué. L'*Historia gothica* est la clef de voûte de cette entreprise. Pièce maîtresse d'un système cohérent, le texte ne prend véritablement tout son sens qu'une fois imbriqué à tous les autres¹⁹. Il semble cependant que la densité de l'*Historia gothica*, le projet politique qu'elle porte et les intérêts qu'elle défend, mais aussi la dimension littéraire et la richesse stylistique qui lui sont inhérentes en font un texte qui se suffit à lui-même. C'est d'abord ainsi que nous la considérerons.

*

« La *Historia de rebus Hispanie* o *Historia Gothica* de Jiménez de Rada es la obra cumbre de la cronística hispano-latina » (Fernández Valverde, 1989 : 11). Lorsque J. Fernández Valverde écrit ces mots, en préambule à sa traduction de l'*Historia gothica*, il n'exprime rien moins que l'opinion de l'ensemble de ceux qui, de près ou de loin et à toutes les époques, se sont intéressés au texte. Car, en tant qu'acteur et auteur de l'Histoire²⁰, Rodrigue Jimenez de Rada a joui²¹ et jouit encore d'un pres-

¹⁸Pour un exposé clair des liens qui les unissent, mais aussi des points qui les séparent, cf. Fernández-Ordóñez (2002–2003), Martin (2006a), Rodríguez de la Peña (2004).

¹⁹C'est pourquoi nous tenterons, au cours de cette étude, de mettre en évidence la nature des rapports qu'elle entretient avec les autres textes de Rodrigue Jimenez de Rada même si, on le comprend aisément au vu de l'ampleur de l'entreprise, notre analyse sera essentiellement centrée sur l'*Historia gothica*.

²⁰Nous empruntons la formule à Aengus Ward qui en a fait le titre d'un de ses articles. Cf. Ward (2003).

²¹La fortune postérieure du texte l'atteste puisqu'il a traversé le Moyen Âge péninsulaire avec

tige certain qui n'a pas manqué de conformer la réception de l'*Historia gothica*, tout en conduisant à la production d'un certain nombre d'études la concernant, études dont nous allons maintenant rappeler les perspectives diverses dans lesquelles elles ont été menées²².

L'on ne saurait entreprendre cette tâche sans évoquer l'immense travail d'édition accompli par J. Fernández Valverde qui, grâce à l'établissement d'un *stemma* minutieux, a déterminé les modalités de la transmission manuscrite latine du texte (1987 : XXIII). Ce travail a été récemment amendé et complété par Diego Catalán et Enrique Jerez qui proposent des corrections mineures pour certains manuscrits ainsi que des éléments relatifs à la datation précise des deux rédactions du texte, à l'intervalle de temps écoulé entre chacune, à la nature des corrections apportées et au manuscrit original non conservé de la seconde rédaction dit *Manuscrit de Huerta (Catalán et Jerez, 2005 : 9–21)²³. Outre l'*Historia gothica*, J. Fernández Valverde a édité l'ensemble des textes théologiques et historiographiques, du Tolédan²⁴.

une vitalité que les siècles postérieurs n'ont pas démentie. Source majeure de la *Estoria de España* d'Alphonse X, l'*Historia gothica* a été, de plus, régulièrement copiée comme en témoigne la trentaine de manuscrits conservés dont la production s'étale du XIII^e au XVIII^e siècle, tout en étant traduite ou adaptée en *romance*, puis éditée plusieurs fois à partir du XVI^e siècle. À ce propos, on se reportera à la synthèse proposée dans les annexes de notre étude.

²²L'histoire de la réception de l'*Historia gothica* et des orientations diverses qu'a prises successivement, à son propos, la critique érudite s'inscrit dans celle, plus globale, de l'interprétation, au fil des siècles, des textes historiographiques médiévaux. Pour le cas hispanique, cf. Andrés-Gallego (coord.) (1999) et Funes (2003). Pour l'exemple particulier des chroniques générales castillanes des XIII^e et XIV^e siècles, cf. Funes (1997). Pour une mise en perspective utile concernant le domaine français, cf. Andrieu (2004) qui retrace de façon détaillée l'histoire des lectures, de la Renaissance au XX^e siècle, de ce cas d'école que sont en la matière les *Grandes Chroniques de France*.

²³La transmission manuscrite de l'*Historia gothica* est également le sujet d'autres travaux parmi lesquels on notera Gómez Pérez (1954), (1957) et (1959) qui proposent une description des manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale d'Espagne, Jerez (2003) et enfin Linehan (2000b) et (2001) dont les conclusions sont, pour la plupart, réfutées par Catalán et Jerez (2005).

²⁴Plusieurs articles préparatoires ont précédé ou accompagné ce travail d'édition. Cf. Fernández Valverde, Juan, « Los manuscritos de "El Toledano" en la Universidad de Valladolid », *Minerva*, XI, 1997, pp. 179–184 ; Fernández Valverde, Juan, « El códice G.1 de la Catedral de Segorbe y la edición Schott de la *Historia Arabum* de Rodrigo Jiménez de Rada », *Revue d'Histoire des Textes*, XXIX, 1999, pp. 301–316 ; Fernández Valverde, Juan, « Manuscritos de las obras históricas de Rodrigo Jiménez de Rada en la Biblioteca Vaticana », *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, VII, pp. 183–192, ainsi que Fernández Valverde, Juan et Ostos Salcedo, Pilar, « El ms. 131 de la Biblioteca Pública de Córdoba », *Scriptorium*, LII, 1998, pp. 37–65. Notons également qu'il existe une autre édition contemporaine de l'*Historia Arabum* : cf. Lozano Sánchez, José (éd.), *Roderici Ximenii de Rada. Historia Arabum*, Sevilla, Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Sevilla, 1993.

Hormis l'analyse philologique, la critique relative à l'*Historia gothica* s'est, jusqu'à présent, engagée dans des voies diverses. Ainsi c'est d'abord, selon les mots de Philippe Josserand, comme « un réservoir d'informations de nature événementielle » que l'on a considéré le texte du Tolédan (2003 : 214). Celui-ci étant contemporain d'une partie des événements qu'il rapporte, plusieurs historiens ont vu dans l'*Historia gothica* un *medium* privilégié pour accéder à la connaissance des règnes d'Alphonse VIII, d'Henri I^{er} et de Ferdinand III²⁵. C'est dans le même esprit que certains philologues se sont intéressés au texte de Rodrigue et en ont fait le conservatoire d'une tradition épique péninsulaire dont il reste l'un des témoignages²⁶.

Si les voies d'approche précédentes témoignent d'un usage instrumental du texte, celles que nous allons exposer à présent en font, opérant la mise à distance nécessaire, un objet d'analyse. Dans ce cadre, deux orientations dominant, soumises, là encore, à la manière dont est perçu *a priori* le texte. Dans le cas de l'*Historia gothica*, la chose semble entendue : elle ressortit au domaine de l'historiographie. Partant, un premier ensemble de travaux s'interroge sur les caractéristiques historiographiques du texte : transmission manuscrite, datation, contenu (période temporelle embrassée), techniques de composition (nature et maniement des sources, pour l'essentiel, rôle de la chronologie, etc.), conception de l'histoire, commanditaires et destinataires éventuels, fortune postérieure, offrant tour à tour un panorama général qui aborde tous ces aspects ou une étude de détail sur l'un ou l'autre des points cités²⁷.

²⁵Cf. González (1960) et (1986) ainsi que Martínez Díez (1993) et (1995). Dans les bibliographies proposées par ce dernier, les textes historiographiques chrétiens, dont l'*Historia gothica*, constituent la principale source d'information de l'auteur, devançant ainsi les collections diplomatiques. De même, l'*Historia gothica* est particulièrement prisée des historiens s'intéressant à la bataille de Las Navas de Tolosa. Cf. Huici Miranda (1956 : 303) qui souligne la probité de Rodrigue dont le récit de l'affrontement n'est, selon lui, entaché que de quelques scories dues à l'enthousiasme de la victoire. Sur la relation de l'épisode de Las Navas dans l'*Historia gothica*, cf. également Alvira Cabrer (2000 : 130–131), López Payer et Rosado Llamas (2001) et (2002) ainsi que Vara Thorbeck (1999) plus ou moins critiques vis-à-vis du récit de l'Archevêque.

²⁶Cf. Menéndez Pidal (1923), (1924a), (1924b) et (1951) qui a tenté, à partir des textes historiographiques (la *Chronica Naierensis*, le *CM*, l'*Historia gothica* et la *Estoria de España*, pour l'essentiel), de reconstituer des légendes épiques perdues ou conservées à l'état fragmentaire, ainsi que les travaux récents de Catalán (2000) et Montaner Frutos (2005).

²⁷Hormis les commentaires relatifs à ces points que l'on trouve dans les biographies de Rodrigue

Venons-en maintenant à la seconde orientation. Narrant l'Histoire, l'*Historia gothica* en est également le produit. En ce sens, il apparaît comme le creuset dans lequel se fondent tout à la fois les préoccupations de Rodrigue, les intérêts de son commanditaire et les attentes de ses récepteurs réels ou supposés. Dès lors, il n'est pas cette image fidèle de la réalité à laquelle se sont fiés certains, mais une distorsion de celle-ci. Erigé en démiurge par les vertus de l'écriture, le Tolédan crée ainsi sa propre réalité qui n'existe sans doute que dans l'espace du texte²⁸. La fonction référentielle de celui-ci n'en est pas pour autant annulée, mais sous la terre de surface affleure un ensemble de strates discursives à l'étude desquelles se sont consacrés la grande majorité des chercheurs qui ont travaillé sur l'*Historia gothica* au cours des quinze dernières années.

L'histoire est discours, l'idée n'est pas nouvelle mais demande à être rappelée. C'est en des termes similaires que, marchant dans les pas de Roland Barthes (1984 : 163–177), G. Martin ouvrait, il y a une quinzaine d'années, son étude magistrale consacrée à la légende des juges de Castille et dont le sous-titre – « Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale » – annonçait la teneur d'un ouvrage dans lequel Rodrigue et son *Historia gothica* avaient la part belle. L'hispaniste français s'y proposait, à partir de la « trame des signes où un homme a (re)construit minutieusement l'image du passé » (1992 : 12), de suivre la piste d'un récit étiologique – celui du moment où la Castille, à l'aube de son indépendance, s'était dotée d'une instance de pouvoir bicéphale en la personne des juges Laïn Calvo et Nuño

déjà citées, on pense notamment, pour les panoramas généraux, aux remarques proposées par Fernández Gallardo (2004), Fernández-Ordóñez (2002–2003), Fernández Valverde (1987 : IX–XLVII) et (1989 : 13–52), Gómez Pérez (1955), Gómez Redondo (1998 : 166–170) et Rodríguez de la Peña (2004). En ce qui concerne les études de détails, seuls l'examen des sources et la fortune postérieure du texte ont, pour l'instant, eu l'heur d'intéresser les chercheurs, à l'exception de Fernández-Ordóñez (2003) qui a étudié le découpage en chapitres. À propos des sources : cf. Alarcos García (1935) et (1965), Falque (2003b), Fernández Valverde (1987) et (1989), Hernández (2003a) et (2003b), Madoz (1940) ainsi que Reilly (1985).

²⁸Tous les spécialistes de l'historiographie médiévale s'entendent maintenant sur ce point dont ils font, à raison, le postulat sur lequel se fondent leurs travaux. On citera pour mémoire Funes (1997 : 17) : « Los textos no se interpretan sino que se usan, [...] no son sometidos a una desinteresada indagación de su exacto sentido, sino que se los utiliza, se les asigna funcionalidad orientada hacia el presente de la recepción » et Josserand (2003 : 124–125) : « [...], les chroniques [...] constituent des œuvres qui n'ont pas pour but d'enregistrer la réalité mais, bien au contraire, de la composer, de la modeler en fonction des intentions de l'auteur, et, d'une manière plus large, de la volonté de l'instance dont il se pose en porte-parole ».

Rasura –, et de montrer comment la transformation et la récupération, au fil des textes, de ce récit étaient un indicateur des causes diverses qu'ils servaient. Par le biais de la légende des Juges, G. Martin nous invitait ainsi à décoder le système de signes qu'est l'*Historia gothica* à la lumière d'une idéologie de nature avant tout politique et à voir dans le texte, outre le propos géo-politique singulier (la conception d'*Hispania*, l'exaltation du passé gothique et de la Castille)²⁹, celui « plus déterminant et plus complexe concernant les fondements et la configuration du pouvoir dans le royaume » (1992 : 262). Un an plus tard, paraissait la somme de Peter Linehan, *History and the Historians of Medieval Spain*, dont la perspective et les problématiques rejoignaient celles de G. Martin. Là encore, Rodrigue et son texte occupaient le devant de la scène, mais P. Linehan, fort d'un ensemble de travaux déjà réalisés sur l'Église hispanique (en particulier tolédane) (1975, 1992a, 1992b), orientait son étude autrement et adjoignait une nouvelle strate à celles mises au jour par G. Martin, qualifiant l'*Historia gothica* d'« apologie astucieusement codée pour la ville et l'Église de Tolède »³⁰. L'historien anglais analysait, en effet, la façon dont Rodrigue se servait de son texte pour défendre bec et ongles les intérêts du siège archiépiscopal tolédan au sein de l'Église hispanique³¹. Les recherches de G. Martin et de P. Linehan aidaient également à préciser les modalités de la rivalité qui opposa, par texte interposé et sur les terrains politique et ecclésiastique, Rodrigue à son prédécesseur Luc de Tuy, le Tolédan empruntant, pour les détourner, des sentes déjà foulées par le Léonais³².

Les orientations adoptées par G. Martin et P. Linehan ont infléchi le tour des études relatives à l'*Historia gothica* dont ils ont fortement contribué à rénover les lectures, entraînant à leur suite un certain nombre de chercheurs qui, sur la base de leurs conclusions, ont apporté un éclairage nouveau sur le texte en analysant la façon

²⁹Les conceptions de Rodrigue Jimenez de Rada à ce sujet avaient déjà été soulignées dans des travaux antérieurs dont le plus éclairant est Maravall (1997).

³⁰Cf. Linehan (1993 : 317). C'est nous qui traduisons.

³¹Sur ce point, cf. également Henriet (2003b), (2004a : 92–101) et (2004b : 111–113), ainsi que Lomax (1974).

³²C'est l'opinion communément admise depuis que Fernández Valverde (1987 : xxxi) a souligné que, mis à part les premiers chapitres de l'*Historia gothica* pour lesquels Rodrigue puise aux sources des *Historiae* d'Isidore de Séville et des *Getica* de Jordanès, « es la crónica del Obispo de Tuy la que [...] le va a servir de eje de la narración el que se van engarzando las demás, [...] ».

dont les intérêts idéologiques multiples que portait le Tolédan le conduisaient à y tisser un réseau de références faisant sens. À la lumière de cette perspective ont ainsi été étudiés divers aspects du texte tels la figure du roi et la conception de la royauté (Josserand, 2003 ; Rodríguez López, 2003 ; Rodríguez de la Peña, 2000a et 2000b), le rôle des sphères nobiliaire et ecclésiastique et les relations qu'ils entretiennent avec la monarchie (Arizaleta, 2003b ; Martin, 2003c) ou encore la perception de l'identité hispanique et la place de la Castille (Garcia, 2005 ; Martin, 2003a).

De document historique ou historico-littéraire, de produit d'une pratique elle aussi historique, l'*Historia gothica* est donc, au fil du temps, devenue un « monument discursif » (Funes, 1997 : 143), construction idéologique et symbolique dans laquelle la connaissance du passé n'est plus donnée mais façonnée, où l'historien n'est plus le gardien de la mémoire mais l'instance agissante qui en assure la production. La perspective est intéressante, de par les sens qu'elle dévoile elle ajoute à la substance du texte. Mais pour légitime qu'elle soit, elle ne lui en met pas moins une étiquette et le confine comme les précédentes dans une catégorie : celle d'un texte cantonné aux domaines du politique et de l'idéologique à l'aune desquels il a sans cesse été jugé.

L'état de la question qui vient d'être dressé dessine, en creux, une triple absence. Alors que l'*Historia gothica* est un texte bien connu dont nul ne conteste l'importance, il n'a jamais fait l'objet d'un travail de synthèse visant à systématiser l'étude approfondie des différentes facettes du texte³³. Alors que l'on s'est focalisé sur les modalités de la pratique de l'historien, l'on a délaissé celle de l'auteur³⁴. En-

³³Il n'existe pas, que l'on sache, de monographie consacrée à l'*Historia gothica*. Les conclusions des chercheurs qui s'y sont intéressés sont dispersées, nous l'avons vu, dans plusieurs articles s'attachant à développer un point précis ou dans des ouvrages relatifs à une autre question. Certains travaux ne proposent, en outre, que des remarques succinctes qui ne s'appuient que sur un nombre réduit d'exemples tirés du texte. L'étude de certains aspects de l'*Historia gothica* est, enfin, loin d'être épuisée comme le montre le cas précis des sources qui, malgré le relevé relativement exhaustif qu'en donnait J. Fernández Valverde, n'avaient pas, au vu des travaux récents de Hernández (2003a) et (2003b), toutes été identifiées.

³⁴Au risque de l'anachronisme, nous usons ici du terme dans son acception contemporaine afin de souligner qu'à nos yeux, l'*Historia gothica* n'est pas seulement une compilation de textes hérités du passé. Elle témoigne d'une écriture singulière qui, en de multiples endroits, annonce déjà l'éveil

fin – et comme conséquence sans doute – si l'*Historia gothica* a connu tous les feux de l'approche discursive, incontestablement marquée par le poids de l'historicisme, l'analyse de la « grammaire du texte »³⁵ n'a pas servi à celle des actes de discours et celui-ci n'a guère été, en ce sens, examiné à la lumière des apports de la théorie littéraire contemporaine³⁶.

*

C'est sur le constat de ces manques que se fonde notre travail qui, s'il ne prétend pas les combler, entend explorer une voie encore peu empruntée, en ce qui concerne l'*Historia gothica*, par la critique. Il naît d'un postulat qui fournit à l'ensemble de l'étude sa colonne vertébrale : la construction discursive achevée qu'est l'*Historia gothica* est subordonnée à une configuration textuelle particulière (le récit), en elle-même signifiante. On se propose donc, selon une approche littéraire, d'en étudier les mécanismes – en insistant sur les aspects formels, angle de vue le plus négligé par la critique –, afin de montrer comment ils participent à la production discursive au même titre que les contenus sémantiques qui – par leur biais – s'y imbriquent. C'est, par conséquent, à l'écriture du Tolédan, c'est-à-dire aux techniques mises en œuvre dans l'élaboration du texte (sa configuration) pour fabriquer du sens (un ensemble de discours)³⁷, que nous nous intéresserons.

Au regard du texte historiographique médiéval, la légitimité d'une telle approche est d'emblée acquise si l'on tient compte qu'au Moyen-Âge, l'ensemble de la production textuelle est Littérature. L'*Historia gothica* n'échappe pas à cette règle³⁸. En

d'une conscience d'auteur avec tous les présupposés – notamment esthétiques – que cela implique.

³⁵Les règles, en somme, qui régissent la construction textuelle.

³⁶Même s'il est certain que les travaux de Martin (1992), (1997c) et (1997d), entre autres, doivent beaucoup à la sémiologie.

³⁷Nous employons le terme écriture dans le sens où l'entend Paul Zumthor (2000 : 95) : « J'emploierai ici le mot d'*écriture* relativement aux unités du corpus en question, comme une qualité qui contribue à les définir concrètement pour désigner chaque texte particulier, en tant que produit d'une pratique signifiante, c'est-à-dire à la fois comme travail et comme objet ».

³⁸Le Moyen Âge ne connaît pas, en effet, la distinction Histoire – Littérature qui, on le sait, a irrigué la pensée du courant positiviste. Cf. Funes (1997) et Payen (1990). Cette absence de frontière est également l'un des présupposés qui guident l'analyse de la catégorie « personnage » dans la *Estoria de España* menée par Fernando Gómez Redondo (1984 : 188) : « La prosa histórica medieval es considerada literatura en el sentido estricto del término : una voluntad de autoría maneja unos

témoigne, par exemple, le morceau célèbre dans lequel Rodrigue Jimenez de Rada, revenant aux origines du terme – *littera* –, confond dans un même élan écriture et mémoire du passé³⁹. En témoigne également la porosité des frontières génériques dans lesquelles on a quelquefois tenté d'enfermer les textes médiévaux dont la matière⁴⁰ est diffusible⁴¹. La place faite à la matière hagiographique au sein du texte historiographique – où les saints sont souvent les acteurs de l'Histoire – est à ce titre parlante et atteste de la perméabilité des catégories⁴². On ne saurait, par conséquent, penser le texte historiographique médiéval autrement que comme production littéraire et lui attribuer des traits d'écriture qui le différencient du reste de la production textuelle médiévale⁴³.

componentes configuradores de esquemas de desarrollo argumental, que podrán canalizar todo lo que ese “auctor” considere verídico en los “escriptos” y “estorias de los fechos antiguos” que maneja ».

³⁹ *Ceterum ne desidia sapientie inimica itinera studii occultaret, illi, qui pro luce sapientiam habuerunt et eam rebus omnibus pretulerunt, figurales litteras inuenerunt, quas in sillabas congeserunt ut hiis compingerent dictiones, quibus ut ex trama et stamine quasi a textentibus oratio texeretur, et per hec futuris seculis preterita ut presencia nunciarent et uigilata studia arcium liberalium et officia mechanica utiliter adinuenta scriptura posteris conseruarent.* Cf. *Historia gothica*, p. 5. « Mais, pour que la paresse, ennemie du savoir, n'obstrue pas les voies de la connaissance, ceux dont la sagesse était la lumière et qui la préféraient à toute autre chose, inventèrent les lettres symboliques qu'ils rassemblèrent en syllabes pour inventer grâce à elles des mots, afin de tisser la phrase comme s'ils tissaient à partir de la chaîne et de la trame, et par cela, faire connaître aux siècles futurs le passé comme s'il était présent et conserver pour la postérité, par l'écriture, tant les connaissances attentives des arts libéraux que les utiles découvertes des arts mécaniques ». Les citations du texte latin respectent la graphie adoptée par Fernández Valverde (1987). Sauf exception, signalée dans ce cas, toutes les traductions françaises de l'*Historia gothica* sont personnelles. Elles ont néanmoins été vérifiées et parfois amendées par Luce Duhoo que nous tenons à remercier ici. Nous prenons cependant la responsabilité des erreurs qui pourraient subsister. Ces précisions valent également, sauf indications contraires, pour tous les textes en latin que nous aurons l'occasion de citer au cours de notre travail.

⁴⁰ Nous reprenons la terminologie employée par Gómez Redondo (1996a : 46) qui précise qu'au Moyen Âge, le terme « matière » est préférable à celui de « genre », celle-ci étant un argumentaire formé d'un ensemble de noyaux thématiques qui vont finir par se transformer en traits génériques et deviendront ou non un genre en fonction de la stabilité du groupe récepteur. Sur ce dernier point, le même auteur (1998 : 12) indique que « (l)os géneros literarios surgen del ajuste entre un pensamiento colectivo y el grado de saber que transmiten los “discursos formales” : cuando agotan sus posibilidades de explicar o de analizar el mundo o cuando aparecen nuevas preocupaciones, corresponde al grupo receptor orientar la identidad formal y expresiva con que deben crearse nuevas obras ».

⁴¹ En ce sens qu'elle peut servir, sous une forme identique, à des visées différentes, celles-ci étant le seul véritable critère de différenciation des textes médiévaux selon Higashi (2002 : 90) : « [...] satisfacer el apetito (del) público [...] cobra prioridad sobre las reglas de un género particular ».

⁴² Cf. Henriët (2000) et (2003b : 82–84). C'est là l'exemple consacré, mais l'on peut également déceler des liens entre le texte historiographique et la matière épique.

⁴³ Ce que Higashi (2002 : 89) résume en ces mots « Las diferencias o semejanzas en nuestras obras medievales no son, por tanto, genéricas en el sentido moderno. [...]. Los atributos de cada texto no suelen ser definitorios de un prototipo y más bien se yuxtaponen o amalgaman como categorías

Rien ne semble réfuter, de plus, l'adéquation des apports théoriques et méthodologiques de l'analyse littéraire contemporaine à l'étude d'un texte écrit au Moyen Âge⁴⁴ si l'on se livre à la nécessaire adaptation qu'ils requièrent et qui consiste essentiellement à éviter le piège du formalisme en gardant à l'esprit que la production textuelle médiévale est le produit d'un contexte et d'attentes particuliers qui rendent imprécises les limites entre le texte et le hors-texte ; qu'elle est, autrement dit, une réalité linguistique impliquée dans un processus de communication qui en oriente la forme et la teneur⁴⁵. Certains outils contemporains sont, en outre, particulièrement aptes à décrire les pratiques scripturales médiévales⁴⁶. Nous pensons notamment aux processus d'intertextualité⁴⁷.

abiertas y combinables ».

⁴⁴De fait, cette approche a déjà été validée à de nombreuses reprises dans le domaine des études médiévales hispaniques. Pour un état de la question détaillé, cf. Marimón Llorca (1998a : 162 et svtes) et (1998b). Répétons, cependant, qu'hormis la *Estoria de España*, le texte historiographique est longtemps resté à l'écart d'une telle voie d'interprétation. Cf. Ward (2000 : 2) : « Muchos son los esfuerzos que se han gastado en el análisis de las obras alfonsinas como objeto de estudio literario, pero la tradición castellana (por no hablar de la leonesa, portuguesa, aragonesa etc.) es muy amplia y los monumentos de la historiografía hispánica son numerosos, ¿cuánto más podría añadir a nuestro conocimiento del discurso histórico medieval hispánico un análisis detallado de la retórica, de la textualidad, de la narrativa y de los recursos para e intertextuales de los múltiples textos historiográficos que inéditos reposan en los archivos » ?

⁴⁵Cf. Marimón Llorca (1998a : 161–162) et surtout Gómez Redondo (1998 : 9 et 11) : « [...] la obra (medieval) se crea con unas determinadas intenciones, se dirige a un grupo receptor, cumple unas finalidades y se transforma en parte de un nuevo proceso textual, si no es que desaparece junto con las circunstancias que la propiciaron » et : « [c]ualquier texto –[...], por muy insignificante que parezca–, es una pieza básica de ese entramado referencial al que se dirige y del que se van desprendiendo las intenciones –formales y temáticas– que explican el proceso de escritura creado ».

⁴⁶La question des outils permet de confirmer l'indifférenciation de la production textuelle médiévale. Il n'existe pas, premièrement, de système d'analyse spécifique à tel ou tel type de textes. La pratique herméneutique dominante est celle de l'exégèse. Dans ce cadre, le texte historiographique est lui-même un outil puisqu'il permet d'atteindre le premier des quatre sens de l'Écriture. Cf. De Lubac (1959), vol. I. L'Histoire n'est pas objet d'étude, elle n'est pas une fin en soi mais un moyen de pénétrer la profondeur du texte en accédant aux autres sens du texte biblique. À ce titre, elle n'est pas enseignée dans les écoles. L'écriture de l'Histoire est, de plus, d'autant moins spécifique qu'on ne trouve pas de traité préceptif la concernant. Hors les considérations sur la classique tripartition isidorienne *fabula*, *historia*, *argumentum* (*Etymologiae*, I, 44, 5, p. 350) et les différentes formes historiographiques, il n'existe pas, que l'on sache, d'ouvrages proposant des conseils relatifs à la composition du texte d'histoire ou du style que doit adopter l'historien. Cf. Lacroix (1971 : 259–260). Concernant les *Etymologiae*, notre texte de référence est le suivant : Oroz Reta, José et Marcos Casquero, Manuel-A. (éds et trads.), *Isidoro de Sevilla. Etimologías*, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 2004, 2^e éd. (1^e éd. : 1982), introduction de Manuel C. Díaz y Díaz. Désormais *Etymologiae*, lorsque nous citons le texte et Díaz y Díaz (2004) lorsque nous citons l'introduction de l'édition de référence.

⁴⁷L'on notera, d'ailleurs, que l'existence de certains de ces outils – le système des figures de rhétorique est, sur ce point, un excellent exemple – est antérieure à la critique contemporaine qui a seulement contribué à systématiser leur étude et leur application. Cf. Goulet (2003 : 2) :

Ceci posé, il nous faut souligner que, par le choix d'une approche littéraire, nous entendons – bien modestement – nous placer dans la lignée des recherches menées, depuis quelques années, par un certain nombre de spécialistes, parmi lesquels Juan Carlos Conde, Leonardo Funes ou encore Fernando Gómez Redondo, qui offrent à notre étude une autre légitimité. Sur la base d'un ensemble de considérations, nées au sein de disciplines aussi diverses que l'épistémologie, la philosophie ou la critique littéraire, sur le statut de l'Histoire et sur la nature du texte historiographique, ces chercheurs envisagent celui-ci comme une construction narrative, postulat lui aussi hérité du Moyen Âge⁴⁸, construction dont ils s'attachent, selon les méthodes de l'analyse littéraire contemporaine, à préciser les modalités⁴⁹.

Notre travail trouve, au même titre que les leurs, son assise théorique dans les études fondamentales de Hayden White, Paul Ricœur, Roland Barthes ou Gérard Genette que la reconnaissance de la textualité intrinsèque de l'histoire a conduits, à partir de perspectives théoriques diverses, à revaloriser la dimension narrative de l'écriture historiographique. C'est à l'aune de ce postulat, duquel ils ont induit

« [...] l'intertextualité et son expression sont des réalités bien antérieures évidemment à la critique des années 1960 : les classiques français du XVII^e siècle, par exemple, sont dans une relation intertextuelle explicite avec les classiques gréco-latins (par exemple la *Phèdre* de Racine avec la *Phèdre* de Sénèque); et les Latins se situaient quant à eux dans la filiation littéraire des Grecs. Ce qu'a apporté la critique littéraire moderne, c'est une théorisation plus systématique des formes que peut prendre l'intertextualité ».

⁴⁸Rappelons-nous la formule isidorienne, fille des conceptions antiques et qui traverse tout le Moyen Âge : *Historia est narratio rei gestae*. « L'Histoire est le récit de ce qui s'est passé ». Cf. *Etymologiae*, I, 41, 1, p. 348.

⁴⁹Conde (2000) consacre ainsi son étude aux histoires universelles péninsulaires dont il tente de montrer qu'en tant que constructions narratives, elles partagent un ensemble de caractéristiques communes qui permettent d'identifier les traits définitoires d'une identité générico-formelle. Partant de la même perspective, Funes (1995), (1997), (1999b), (2000) et (2004) s'interroge sur l'impact de la forme narrative sur le statut de la vérité historique, le croisement du réel et du fictionnel dans l'élaboration de cette même forme et les relations qu'entretiennent les genres narratifs et les discours sociaux dans le cadre des luttes politique et idéologique qui marquent les périodes alphon-sine et post-alphon-sine. Enfin, Gómez Redondo (1984), (1987), (1989), (1990), (1992) et (1996a), s'intéressant à la *Estoria de España*, se propose de définir les différents modèles narratifs que l'on peut déceler dans le texte en déterminant sa structure et ses composantes afin de montrer que déjà s'y dessinent les genres littéraires qui vont naître aux siècles suivants. On notera l'importance dans tous ces travaux de la problématique du genre sur laquelle nous reviendrons. Dans la même perspective, cf., sans prétentions à l'exhaustivité, Biglieri (1989) à propos de la *Estoria de España*, Gaffard (2004) sur les *Crónicas Anónimas de Sahagún* et la *Crónica de la población de Ávila* et Ward (2000) sur les traductions de l'*Historia gothica*. Hors du domaine hispanique, on retiendra les études de Payen (1990) et Rigney (1988).

l'existence d'une certaine unité entre récit factuel et récit fictionnel⁵⁰, que ces théoriciens ont reconsidéré et invalidé la dichotomie consacrée réalité/fiction, garante depuis Aristote⁵¹ de l'opposition de nature établie entre Histoire et Littérature. Ce faisant, ils ont de fait légitimé la pertinence de l'analyse des techniques d'écriture qui assurent la configuration textuelle du récit historique, selon les méthodologies et les outils de l'approche littéraire dont l'objet exclusif semble cependant n'avoir été jusqu'à présent que le seul récit de fiction⁵². La réflexion menée par H. White prend justement place sur le terrain des prétendues différences ontologiques entre récit factuel et récit fictionnel qu'il contribue à gommer. Il démontre que la frontière entre

⁵⁰On doit la terminologie à Genette (2004 : 142, n. 2). Le récit factuel peut prendre des formes variées : article de presse, biographie, journal intime, historiographie. Nous l'entendons ici comme synonyme de récit historique.

⁵¹Dans la *Poétique*, le Stagirite précise, en effet, que la différence entre Histoire et Littérature réside non pas dans le moyen (comprendons dans les techniques d'écriture) employé pour dire l'une ou l'autre mais dans leur objet puisque l'historien dit ce qui a eu lieu (ce qui est vrai) et le poète ce à quoi l'on peut s'attendre (ce qui est vraisemblable). Cf. *Poétique*, 1451b, p. 98 : « En effet, la différence entre l'historien et le poète ne vient pas du fait que l'un s'exprime en vers ou l'autre en prose [...] ; mais elle vient de ce fait que l'un dit ce qui a eu lieu, l'autre ce à quoi l'on peut s'attendre ». Nous utilisons l'édition suivante, Magnien, Michel (éd. et trad.), *Aristote. Poétique*, Paris, Librairie Générale Française, 1990. Désormais, *Poétique* quand nous citerons le texte. Il apparaît que si la *Poétique* aristotélicienne valide une proximité des techniques mises en œuvre dans la configuration des textes historiographiques et littéraires, elle n'est pas étrangère à ce que la distinction entre ceux-ci se soit longtemps située sur le plan de leur nature et ait abouti à l'association Littérature-fiction d'une part et Histoire-réalité, d'autre part. Cette association, communément admise, est réfutée avec vigueur dans White (2003 : 54 et 56) : « ¿ La presencia en un discurso histórico de elementos "literarios" vicia su pretensión de contar la verdad y sus procedimientos de verificación y falsación? Sólo si uno iguala el escrito literario con la mentira y la falsificación y niega a la literatura cualquier interés en representar la realidad de un modo realista » et : « [d]e nuevo, como en el caso de la distinción hecho-ficción, no veo la relación entre la historia y la literatura como una relación de oposición [...]. Hay muchos críticos que parecen identificar toda la "literatura" con la ficción, con lo cual no son capaces de reconocer que hay mucha escritura literaria que no es ficcional y mucha escritura ficcional que no es literaria. Existe -como una cuestión de hecho- una gran cantidad de « escritura literaria » cuyo objetivo es la "representación realista de la realidad" y a la cual pertenecen la mayoría de los grandes clásicos de la historiografía "occidental" - [...] ».

⁵²On ne peut que constater la désaffection de la critique littéraire à l'égard des récits non-fictionnels. L'exemple de la narratologie est, sur ce point, probant. Genette (2004 : 141), lui-même, en convient : « Si les mots ont un sens (et même s'ils en ont plusieurs), la narratologie – aussi bien sur son versant rhématique, comme étude du discours narratif, que sur son versant thématique, comme analyse des suites d'événements et d'actions relatés par ce discours – devrait s'occuper de toutes les sortes de récits, fictionnels ou non. Or, de toute évidence, les deux branches de la narratologie ont jusqu'ici consacré une attention presque exclusive aux allures et aux objets du seul récit de fiction ; et ce, non par un simple choix empirique qui ne préjugerait en rien des aspects momentanément et explicitement négligés, mais plutôt comme en vertu d'un privilège implicite qui hypostasie le récit fictionnel en récit par excellence, ou en modèle de tout récit ». Pour un état de la question, cf. Genette (2004 : 141 et svtes).

récit factuel et récit fictionnel s'abolit par la vertu de la configuration narrative qui, en tant qu'opération « décodificatrice » et « recodificatrice » du signe⁵³, conditionne la transformation d'un événement en fait. Le premier est défini comme ce qui arrive dans un espace et un temps matériels donnés tandis que le second se caractérise comme un énoncé prédicatif à propos de l'événement en lui-même. L'événement peut être attesté par les registres documentaires ou les monuments, tandis que les faits sont des constructions de la pensée ou de l'imagination et n'existent que pris dans le langage (White, 2003 : 53). Le récit factuel s'apparente, par conséquent, au récit fictionnel puisqu'il naît non pas de la réalité mais de la perception – de l'imagination selon H. White – de l'instance qui le produit et qui lui donne sa forme⁵⁴. Sur ce point, les observations de R. Barthes et de P. Ricœur sont à peu près similaires. Le premier indique que sa structure fait du texte historiographique une « élaboration *imaginaire* » (Barthes, 1993 : 174) alors que le second défend l'idée de la parenté entre récit factuel et récit fictionnel en postulant, d'une part, que leur unité dérive de ce que l'un comme l'autre « contribuent à la description ou à la redescription de notre condition historique »⁵⁵ et en situant, d'autre part, au niveau de la « mise en intrigue », le point de contact entre les deux⁵⁶. Les observations de G. Genette complètent et rejoignent les conclusions précédentes puisqu'elles établissent que, sur le plan des techniques narratives, la dichotomie récit factuel-récit fictionnel n'est pas non plus pertinente⁵⁷. Et G. Genette d'ajouter à la légitimité de l'approche littéraire

⁵³Cf. White (2003 : 134) : « Visto de esta manera, la narración consistiría en un proceso de decodificación y recodificación en el que una percepción es clarificada al ser presentada en un modo figurativo diferente de aquel en el que fue codificada por la convención, la autoridad o la costumbre. Y la fuerza explicativa de la narración entonces dependería del contraste entre la codificación original y la posterior ».

⁵⁴Cf. White (2003 : 109) : « [...] las narrativas históricas [...] son : ficciones verbales cuyos contenidos son tanto *inventados* como *encontrados* y cuyas formas tienen más en común con sus homólogas en literatura que con las ciencias ».

⁵⁵Ricœur (1980a : 4) entend par condition historique le « fait fondamental et radical que nous faisons l'histoire, que nous sommes dans l'histoire et que nous sommes des êtres historiques ».

⁵⁶L'intrigue est ainsi définie par Ricœur (1980c : 251-252) : « [...] l'on entend par intrigue l'objet spécifique de l'activité narrative, c'est-à-dire l'art de raconter et de suivre une histoire pour la conduire d'un commencement à travers un milieu vers une conclusion ». Quant à la « mise en intrigue », elle consiste en la combinaison des deux dimensions fondamentales de tout récit. Sa dimension chronologique, d'une part, qui en fait l'ajout d'épisodes les uns aux autres et sa dimension non chronologique, d'autre part, en vertu de laquelle il est également construction de totalités signifiantes à partir d'événements dispersés. Cf. Ricœur (1980b : 20-21).

⁵⁷Cf. Genette (2004 : 166) : « Si l'on considère les pratiques réelles, on doit admettre qu'il

en instaurant un double régime de littérarité permettant l'estimation, dans tous les sens du terme (déterminer et accorder de la valeur), des propriétés littéraires du texte historiographique. Il définit ainsi à côté de la « littérature de fiction » dont la littérarité est constitutive⁵⁸, une « littérature de diction » à la littérarité conditionnelle⁵⁹ dans laquelle le texte historiographique trouve pleinement sa place.

Des réflexions énoncées ci-dessus, il ressort que l'affirmation de la consubstantialité de la forme narrative et de l'écriture de l'histoire met en exergue, dans un premier temps, les analogies qui rapprochent récit factuel et récit fictionnel⁶⁰. Elle permet ensuite, au vu des remarques de G. Genette, de faire entrer le premier dans le champ de la Littérature. Elle rend de ce fait possible et légitime, pour celui-ci, l'adoption des présupposés et des méthodes proposés par les orientations diverses prises par la théorie littéraire, tels que l'étude des catégories morpho-fonctionnelles inhérentes à la structure narrative (personnages, couple auteur-narrateur, temps, espace, dialogues ou descriptions) ou celle des modalités du processus d'intertextualité. Nous pouvons ainsi apporter un éclairage différent sur le texte historiographique, éclairage fondé sur la valorisation des techniques d'écriture – essentiellement narratives – non plus seulement en tant qu'ornement du discours mais aussi comme éléments à leur tour signifiants et, en ce sens, partie prenante de l'acte discursif.

*

n'existe ni fiction pure ni Histoire si rigoureuse qu'elle s'abstienne de toute « mise en intrigue » et de tout procédé romanesque ; que les deux régimes ne sont donc pas aussi éloignés l'un de l'autre, ni, chacun de son côté, aussi homogènes qu'on peut le supposer à distance [...] ». Pour une autre illustration de la parenté des techniques narratives utilisées dans les récits factuel et fictionnel, on se reportera à Carrard (1985 : 49) qui souligne, à propos du mode d'intégration du document d'archives dans le récit historique, qu'« [o]n [y] retrouve [...] plusieurs des moyens avec lesquels la poétique du récit fictif nous a depuis longtemps familiarisés ».

⁵⁸C'est-à-dire garantie « par un complexe d'intentions, de conventions génériques, de traditions culturelles de toutes sortes ». Cf. Genette (2004 : 87).

⁵⁹Relevant, autrement dit « d'une appréciation esthétique subjective et toujours révoable » et qui se fonde davantage sur la forme du texte que sur son contenu. Cf. Genette (2004 : 87). Ce qui revient à donner une légitimité au fait qu'en matière de littérature, tout n'est finalement qu'affaire de jugement.

⁶⁰Cette communauté n'est validée, et n'est validable, que sur les plans ontologique (nature) et formel (techniques d'écriture selon lesquelles s'élabore le récit). Il n'est pas question, en effet, de discuter les spécificités qui différencient les deux types de récits, spécificités dont on trouvera un exposé dans Carrard (1985) et Payen (1990).

À ce jour, l'*Historia gothica* n'a jamais été étudiée suivant les lignes de recherche qui viennent d'être exposées⁶¹. Il s'agira, par conséquent, de s'attacher à la dimension narrative du texte et d'analyser les techniques d'écriture – en insistant sur les procédés formels – qui en régissent la configuration, de revenir, en somme, à l'interrogation que R. Barthes plaçait, il y a quelques années, au cœur de l'entreprise du poéticien :

Lorsqu'il se place devant l'œuvre littéraire, le poéticien ne se demande pas : qu'est-ce que cela veut dire ? D'où est-ce que ça vient ? A quoi est-ce que ça se rattache ? Mais plus simplement et plus difficilement : *comment est-ce que c'est fait ?* (Barthes, 1984 : 215).

L'établissement d'une poétique⁶² du texte, la mise au jour de son fonctionnement ne doit pas, cependant, conduire à négliger le fait qu'il n'est pas un habit vide et qu'il serait stérile d'en étudier les contours sans prendre en compte la substance qui l'informe, son contexte de production et les desseins qui sont ceux du Tolédan.

C'est donc sur l'écriture de l'*Historia gothica* qu'a porté notre réflexion. Quelles sont les formes de cette écriture, les traits récurrents ? De quoi se nourrit-elle ? Quelle est la teneur du ou des discours qu'elle soutient ? Tels sont les questionnements sur lesquels repose notre analyse. Nous nous proposons d'y répondre en deux temps, en reprenant la métaphore architecturale chère aux auteurs médiévaux. Le premier volet de notre travail sera consacré aux matériaux mis à profit par Rodrigue Jimenez de Rada pour mener à bien l'édification de l'*Historia gothica*⁶³. Dans un second

⁶¹Hormis quelques considérations que l'on trouve, éparées, dans des travaux déjà cités, l'état de la question est ici vite dressé. Fernández-Ordóñez (2003 : 187–188), selon qui « [...] la forma de cualquier composición es muestra tan reveladora de sus propósitos como el contenido mismo », est l'une des rares spécialistes à avoir abordé le texte sous l'angle de sa configuration textuelle, à travers l'étude des titres de chapitres. Arizaleta (2003b) adopte également cette approche en étudiant, elle aussi, la nature des techniques narratives utilisées par le Tolédan dans les chapitres de l'*Historia gothica* consacrés à l'éloge des vertus du roi Alphonse VIII, techniques qu'elle assimile à celles de la prose didactique de la même époque. Citons enfin en ce sens le travail, antérieur, de Gómez Redondo (1988) qui analyse, dans une perspective comparatiste, la configuration textuelle de l'ensemble de la production historiographique hispanolatine écrite dans les royaumes de Castille et de Léon, de la *Chronica Adefonsi Tertii* à l'*Historia gothica*. Cependant, les remarques substantielles qu'il offre au sujet de la majorité des textes se réduisent comme peau de chagrin dans le cas de cette dernière.

⁶²Nous ferons le point, dans la deuxième partie de notre étude, sur les différentes acceptions du terme « poétique ». Disons seulement pour l'heure que nous l'entendons comme « le système interne qui fait (1)a cohérence et (1)a différence » d'un texte. Cf. Dessons (2005 : 7–8).

⁶³Au cours du Moyen Âge, la métaphore architecturale a été employée à plusieurs reprises, notamment par Conrad de Hirschau au XII^e siècle dans le *Dialogus super auctores* ou Geoffroy de

volet, nous nous intéresserons aux modalités de la fabrique du texte.

Nous détaillerons au fur et à mesure de notre étude, la méthode et les outils qui ont été les nôtres. Certains ressortissent au discours médiéval sur les textes, d'autres ont été forgés par la théorie littéraire contemporaine, nous nous en sommes justifiée. Nous les avons utilisés de façon complémentaire en tentant d'y apporter les nécessaires adaptations que requéraient la réalité et la complexité du texte de Rodrigue.

Vinsauf au XIII^e siècle dans la *Poetria Nova*, pour rendre compte du processus qui conduit à la naissance d'un texte. Cf. Bourgain (2001 : 368) ainsi que Domínguez (2004 : 38-39 et 87).

Première partie

Le palimpseste textuel : la réécriture
des sources dans l'*Historia gothica*

Lorsque débute autour de 1240 la rédaction de l'*Historia gothica*, Rodrigue Jimenez de Rada a rassemblé une somme de matériaux dont il va nourrir sa narration. Dans ce premier volet de notre étude, nous nous interrogerons sur l'usage qu'il en fait. Dans cette perspective, nous nous intéresserons autant aux sources en elles-mêmes qu'aux citations qui y renvoient et que le Tolédan dissémine dans son texte⁶⁴. C'est donc d'abord comme un palimpseste derrière les lignes duquel on entrevoit les traces des matériaux dont Rodrigue a disposé que nous considérerons l'*Historia gothica*⁶⁵.

Les sources de l'*Historia gothica* nous sont, pour la plupart, connues. En effet, outre celles que dévoile Rodrigue au détour de son texte, plusieurs travaux ont contribué à identifier celles dont il ne dit mot. Malgré cela, il nous a paru nécessaire de revenir sur la question des sources et ce, pour plusieurs raisons.

La première est que la plupart des études consacrées au sujet sont aujourd'hui anciennes. Beaucoup présentent lacunes et imprécisions, aucune ne vise à l'exhaustivité. Dans certaines études, la question des sources occupe une place secondaire et, sur la foi des informations apportées par Rodrigue, leurs auteurs se limitent souvent à la seule énumération des textes que le Tolédan prétend avoir utilisés auxquels, explicitant le syntagme *aliis scripturis* qui achève l'inventaire du prologue de l'*Historia gothica*, ils adjoignent des matériaux divers (Gómez Pérez, 1954 : 196–207 ; Gorrosterrazu, 1925 : 350–352 ; Sánchez Alonso, 1947 : 133–135). À l'inverse, d'autres travaux sont exclusivement consacrés à la question des sources et examinent dans le détail les liens qu'entretient l'*Historia gothica* avec l'un ou l'autre des textes auxquels le Tolédan a eu recours. Ils gardent donc, malgré l'intérêt qu'ils présentent, un caractère fragmentaire⁶⁶.

⁶⁴Selon Berlioz (1994 : 5), la citation implique, de façon explicite ou non, l'aveu d'un emprunt à une source.

⁶⁵C'est cette perspective qui donne son titre à la première partie de notre étude. Nous l'empruntons à Genette (1982) qui définit ainsi, en quatrième de couverture de son ouvrage du même nom, le terme de 'palimpseste' : « Un palimpseste est un parchemin dont on a gratté la première inscription pour en tracer une autre, qui ne la cache pas tout à fait, en sorte qu'on peut y lire, par transparence, l'ancien sous le nouveau. On entendra donc, au figuré, par palimpsestes [...]), toutes les œuvres dérivées d'une œuvre antérieure, par transformation ou par imitation ».

⁶⁶Alarcos García (1935) et (1965) étudie les fragments que Rodrigue doit à Jordanès et à Isidore

Deuxièmement, il apparaît que, s'agissant des sources de l'*Historia gothica*, les études plus récentes restreignent également leur analyse à un texte ou à un segment historiographique en particulier (Cotrait, 1977 ; Reilly, 1985). Dans cette perspective, les rapports entre l'*Historia gothica* et le *CM* ont été largement traités, ceux la liant à la *CRC*, récemment explorés⁶⁷. De même, la nature des matériaux dont Rodrigue nourrit son récit des « antiquités » d'*Hispania* a été mise en lumière (De Carlos Villamarín, 1996 ; Estévez Sola, 1990). La question des sources n'est véritablement traitée dans toute son ampleur que dans l'édition de J. Fernández Valverde (1987 : 315–327) qui offre, en appendice, un index répertoriant à quelques exceptions près l'ensemble des textes utilisés par Rodrigue. Permettant d'identifier la provenance de la majeure partie des fragments dont le Tolédan doit la substance à ses prédécesseurs, il s'agit de l'étude la plus exhaustive et la plus précise à ce jour. Ce sera notre principal instrument de travail⁶⁸.

En troisième lieu, il nous semble que – mis à part le *CM* – les sources de l'*Historia gothica* n'ont pas été étudiées au regard de leur fonction et de leur poids dans l'économie narrative du texte ainsi que de leur signification dans le projet d'écriture du Tolédan. De même, on s'est peu intéressé, tout en la constatant, à la réécriture à laquelle il les soumet.

Enfin, les indications relatives aux sources dont Rodrigue émaille l'*Historia gothica* n'ont pas, à notre avis, suscité assez d'attention. En effet, peu d'études ont cherché à savoir ce qui, tant dans l'inventaire du prologue que dans les citations réparties dans l'*Historia gothica*, relevait de la réalité ou de la fiction⁶⁹. L'étude de ces

de Séville ainsi qu'aux poètes classiques latins ; Madoz (1940), les liens qu'entretient l'*Historia gothica* avec la *Chronique mozarabe de 754*.

⁶⁷Cf. essentiellement Jerez (2006a), Linehan (1993), (2000b) et (2000c), (2001), (2003a) et (2003b) ainsi que Martin (1992), (2000) et (2001), pour le *CM* ; Hernández (2003a) et (2003b), pour la *CRC*.

⁶⁸Nous reproduisons cet index dans les annexes de notre travail.

⁶⁹À notre connaissance, seul Alarcos García (1935), qui qualifie quand même, p. 61, l'inventaire de sources proposé par Rodrigue de « claro y noble ademán del buen arzobispo », a relevé le fait que certaines citations étaient de seconde main. Fernández Valverde (1987) ne dit mot à ce sujet

citations nous semble pourtant fondamentale. Leur insertion dans l'*Historia gothica* constitue, en effet, un prisme à travers lequel Rodrigue nous donne à voir son texte. Elles révèlent, dans une certaine mesure, les filiations qu'il revendique, son attitude vis-à-vis des autorités dont il se dit redevable, mais aussi la fonction qu'il assigne à ses sources dans sa narration. C'est ici que le Tolédan dévoile, non pas l'histoire qu'il fait mais, pour reprendre les mots de Bernard Guenée (1983 : 41), celle « (qu')il entend faire ».

Nous nous proposons, par conséquent, de prendre en compte ces différents aspects et de tenter d'apporter un autre éclairage à la question des sources de l'*Historia gothica*. À cette fin, nous avons cru bon de distinguer les sources avouées par Rodrigue de celles qu'il tait. Nous nous interrogerons sur leur poids et leur rôle dans le texte du Tolédan, mais aussi sur la forme et la fonction des citations par lesquelles certaines de ses sources sont introduites. Nous indiquerons, dans le même temps, quels sont les procédés de réécriture auxquels recourt le Tolédan pour modeler des matériaux préexistants dont il va faire un texte neuf : le sien⁷⁰. Cette analyse nous permettra de commencer à dégager quelques-uns des traits de la pratique scripturale du Tolédan.

Notre étude s'appuiera sur les informations dont Rodrigue constelle son texte ainsi que sur les fruits épars des travaux susmentionnés, au premier rang desquels figure l'index de J. Fernández Valverde. S'agissant des procédés de réécriture, les outils et la terminologie utilisés seront ceux proposés par G. Genette dans son ouvrage *Palimpseste. La littérature au second degré*⁷¹ dont Monique Goullet (2003, 2005,

dans l'introduction qui précède son édition de l'*Historia gothica* et le commentaire qu'il fait dans celle qui accompagne sa traduction du texte n'est guère satisfaisant : « Con todo, a veces comete la pillería de incluir en esas fuentes a las que no lo han sido. [...] Pero es algo que nos ha pasado a todos alguna vez ». Cf. Fernández Valverde (1989 : 39).

⁷⁰Nous suivons ici la définition de Goullet (2005 : 23) : « La réécriture sera alors définie comme la rédaction d'une nouvelle version (*hypertexte*) d'un texte préexistant (*hypotexte*), obtenue par des modifications appelées formelles pour autant qu'elles affectent le signifiant (et elles sont alors d'ordre quantitatif, structurel ou linguistico-stylistique), et sémantiques (ou conceptuelles) pour autant qu'elles affectent le signifié. Le terme *réécriture* désigne d'abord l'action de réécrire, puis par métonymie, la nouvelle version obtenue ».

⁷¹Nous adoptons la typologie de G. Genette car elle nous semble à la fois complète, précise et à

2006) a illustré la pertinence pour l'étude des textes médiévaux en les confrontant à l'écriture hagiographique.

même de caractériser les différentes façons dont Rodrigue réécrit ses sources dans l'*Historia gothica*. Une précision s'impose tout de même. Nous prenons cette typologie pour ce qu'elle est avant tout : un instrument terminologique, c'est-à-dire une façon commode de nommer des pratiques ou des techniques. Par conséquent, il n'est pas dans notre intention de pister dans l'*Historia gothica*, chacune des catégories et sous-catégories définies dans *Palimpseste* et d'aller ainsi du concept à son illustration textuelle. Au contraire, l'emploi de tel ou tel terme découlera toujours de ce que nous avons perçu dans le texte.

CHAPITRE 1

Les sources de l'*Historia gothica* (1) : ce qu'en dit le texte

Ce premier chapitre vise à dresser un premier tableau des sources utilisées par Rodrigue, à travers l'étude des citations qu'il en fait. Cette tâche peut cependant paraître bien ardue. En effet, les informations fournies par le Tolédan tendent davantage à brouiller les pistes qu'à fournir des repères à même d'orienter dans le labyrinthe des sources qu'il a utilisées. Tâchons néanmoins de nous y retrouver en prenant pour point de départ le prologue de l'*Historia gothica* qui, dans sa seconde partie, profile les contours des matériaux mis à profit :

*Quia igitur placuit uestre excellencie maiestatis mee requirere ignoranciam paruitatis ut si, qua de antiquitatibus Hispanie et de hiis etiam que ab antiquis uel modernis temporibus **acciderunt mee memorie** occurrissent, petitioni uestre describere laborarem, et ut a quibus gentibus calamitates Hispania sit perpressa, et Hispanorum regum originem et eorum magnalia qui patrum glorias imitatione secuti sunt gloriosa, per scripture mee indaginem ad diligencie uestre noticiam peruenirent, ego uero tanti domini, tam excelsi, non possum precibus contraire et uix possibile cogor ob reuerenciam atemptare. Tempore enim uastationis Arabum scripta et libri cum pereunte patria perierunt, nisi quod pauca diligencium custodia euaserunt. Itaque ea que ex libris beatorum **Ysidori et Ildefonsi et Ysidori iunioris et Hidicii Gallecie** episcopi et **Sulpicii Aquitanici et conciliis Toletanis et Iordani** sacri palatii cancellarii et **Claudii Ptholomei** orbis terre descriptoris egregii et **Dionis**, qui fuit historie Gothice scriptor uerus, et **Pompei Throgii**, qui fuit historiarum orientalium sollicitus supputator, et aliis **scripturis**, quas de **membranis et pitaciis** laboriose inuestigatas laboriosius compilauit, a tempore Iaphet Noe filii usque ad tempus uestrum, gloriosissime rex Fernande, ad historiam Hispanie*

contexendam, quam sollicitè postulastis, prout potui fideliter laboravi. Inter omnes autem principes Gothorum reges secula precipuos habuerunt et testamentali edicto Hispanie legauerunt, quorum insignia usque ad tempora que me pretereunt deriuavi, addens aliqua que eorum historie famulantur necnon et clades quas Hispania pertulit ante eos, in qua Hispania, peragratis Asie et Europe provinciis et uastatis, ultimo dominio resederunt, ubi etiam ab Arabibus sub Roderico rege Dei iudicium pertulerunt. Vobis itaque Castelle et Toleti, Legionis et Gallecie, Cordube et (Lusitanie) Murcie, inclite domine rex Fernande, ortum eorum qui primo in Hispaniis habitarunt, et bella Herculis que exercuit super eos, et que Romani mortis iudicia intulerunt, et quibus Vandalis, Silingis, Alani et Sueui exiciis consumpserunt, prout ex antiquis libris et relatione fidei recolligere potui, ego Rodericus indignus cathedre Toletane sacerdos stilo rudi et sapientia tenui ad preconium nostre gentis et uestre gloriæ maiestatis sollicitus compilavi, pro uenia supplicans eo quod munus tam exiguum ausus fui lectorum diligencie exhibere et conspectui tanti principis presentare. Historia gothica, pp. 6–7.

« Par conséquent, comme il a plu à l'excellence de votre majesté de recourir à l'ignorance de mon humble personne afin que **si m'étaient revenues en mémoire** des choses au sujet des antiquités d'*Hispania* et également des faits qui se produisirent dans les temps reculés ou modernes, je m'efforce de les raconter, à votre demande, et pour que parviennent à votre connaissance attentive, grâce à mes recherches et à mes écrits de quels peuples *Hispania* endura des malheurs et l'origine des rois d'*Hispania* et leurs grandes choses qui imitant les glorieux faits de leurs pères sont à leur tour glorieuses, je ne veux vraiment pas me soustraire aux prières d'un si grand et si noble maître et je suis contraint d'entreprendre avec respect ce qui ne m'est possible qu'avec peine. En effet, à l'époque des dévastations des Arabes, alors que la patrie périt, les écrits et les livres périrent également, excepté ceux, rares, qui furent sauvés grâce à la vigilance des hommes scrupuleux. Ainsi, à partir des livres des bienheureux **Isidore et Ildephonse et d'Isidore le Jeune et d'Hildade**, évêque de Galice et de **Sulpice d'Aquitaine et des conciles de Tolède et de Jordanès**, chancelier du saint palais et de **Claude Ptolémée**, remarquable peintre de l'orbe terrestre et de **Dion** qui fut un écrivain digne de foi de l'histoire des Goths, et de **Troglus Pompée** qui fut un déchiffreur infatigable des histoires orientales et de **d'autres écrits** qui furent lus avec peine sur **des peaux et des parchemins**, j'ai compilé cela et j'ai peiné loyalement, dans la mesure de mes possibilités pour composer l'histoire d'*Hispania* que vous m'avez demandée avec intérêt, depuis le temps de Japhet, fils de Noé, jusqu'au vôtre très glorieux Ferdinand. Mais de tous ces princes, les plus importants furent, au cours des siècles, les rois des Goths et ils transmirent, par testament, leur héritage à *Hispania*. J'ai continué leurs exploits jusqu'aux temps qui m'ont précédé, **en y ajoutant quelques histoires que l'on rapporte à leur propos** et aussi les massacres qu'*Hispania* subit avant eux, le dernier territoire où ils s'arrêtèrent, une fois les provinces d'Asie et d'Europe parcourues et dévastées, et où ils supportèrent également, sous le règne de

Rodrigue, le jugement de Dieu, par l'intermédiaire des Arabes. Ainsi, pour vous, illustre seigneur Ferdinand, roi de Castille et de Tolède, de Léon et de Galice, de Cordoue et de Lusitanie, de Murcie, moi Rodrigue, indigne prêtre de la cathédrale de Tolède, doté d'un style inélégant et d'un maigre savoir, pour l'éloge de notre peuple et la gloire de votre majesté, j'ai réuni des écrits à propos de l'origine de ceux qui, au commencement, habitèrent en *Hispania* et les batailles qu'Hercule mena contre eux, et d'une part les sentences de mort que les Romains rendirent contre eux et, d'autre part comment les Vandales, les Silinges, les Alains et les Suèves les firent disparaître par la ruine, selon ce que j'ai pu recueillir **des livres anciens et des récits dignes de foi**, implorant votre pardon pour avoir osé livrer à la curiosité du lecteur et présenter à la vue d'un si grand prince un si modeste présent ».

Dans cet extrait du prologue appert un système de références aux sources qui, disons-le d'emblée, est le reflet fidèle de celui qui sera égrené dans le reste du texte. Il combine deux grandes catégories de citations⁷². Premièrement, les nominatives : Isidore, Ildefonse, Isidore le jeune, Hydace, Sulpice d'Aquitaine, les conciles de Tolède, Jordanès, Claude Ptolémée, Dion, Trogue Pompée. Il s'agit de renvois qui permettent d'identifier l'auteur ou le titre du texte-source. Deuxièmement, les implicites : la mémoire, les écrits, les peaux, les parchemins, ce que l'on raconte à propos des Goths, les livres anciens, les récits dignes de foi. Nous qualifions ces citations d'implicites car elles se réfèrent à des sources dont on comprend la nature, mais dont Rodrigue n'indique ni le nom ni l'auteur. Cette répartition a déterminé l'ossature du présent chapitre. Dans le cadre de celui-ci, nous examinerons la forme et déterminerons le rôle des citations dans la configuration textuelle de l'*Historia gothica*, tout en présentant les sources auxquelles elles se réfèrent et les transformations éventuelles que leur apporte le Tolédan. Nous tenterons également de montrer dans quelle mesure ces citations apportent à la compréhension du texte et de son auteur.

1.1 Les citations nominatives

Nous examinons ici les sources sur lesquelles Rodrigue, en les citant nommément, prétend s'être appuyé pour construire sa narration.

⁷²Selon Berlioz (1994 : 5), la citation implique, de façon explicite ou non, l'aveu d'un emprunt à une source.

1.1.1 Les sources utilisées

Les citations nominatives qui se réfèrent à des sources réellement utilisées peuvent elles-mêmes être classées en deux catégories. D'une part, celles qui sont exactes et ne présentent pas d'erreur dans la mention du titre ou de l'auteur du texte dont le Tolédan fait usage ; d'autre part, celles qui renvoient à des textes dits pseudépigraphes, en ce sens que Rodrigue les attribue à quelqu'un qui n'en est pas l'auteur.

Les citations exactes

Les sources citées sans erreur par le Tolédan forment un ensemble composite. On y trouve essentiellement des œuvres à visée historiographique, mais aussi les actes des conciles de Tolède, les textes classiques et bibliques. Ces sources sont cependant citées dans des proportions différentes, indice qui permet déjà de déterminer celles qui revêtent aux yeux de Rodrigue le plus d'importance et de mettre ainsi en évidence la prééminence du corpus isidorien.

Le patronage isidorien

Isidore de Séville, dont il n'est pas nécessaire de rappeler la biographie, a, à son actif, une production textuelle abondante qui vise à recueillir, systématiser et transmettre les savoirs classiques et chrétiens, fondements, selon lui, de la formation cléricale (Díaz y Díaz, 1976 ; Fontaine, 1983 et 1988 ; Moralejo, 1980 : 35–40). Les domaines qu'il aborde sont variés, et la diffusion de ses textes est constante pendant tout le Moyen Âge⁷³.

Les références à Isidore de Séville sont nombreuses dans l'*Historia gothica*. En effet, Rodrigue le cite quatorze fois, chiffre qui ne dément pas la première place qu'il occupe dans la liste des auteurs nommés dans le prologue⁷⁴. Ces citations prennent des formes diverses : simple mention du nom d'Isidore accompagné éventuellement de l'adjectif *beatus* ; emploi des syntagmes *ut dicit Isidorum*, « selon ce que rapporte Isidore », et *secundum Isidorum*, « selon Isidore » ; périphrases élogieuses :

⁷³Pour une description de la production isidorienne, cf. Díaz y Díaz (1982 : 114–162) qui donne également des éléments concernant sa transmission.

⁷⁴Cf. *Historia gothica*, pp. 6, 11 (quatre fois), 12 (deux fois), 13, 22 (quatre fois), 67 et 73. On trouvera la liste des occurrences de citations nominatives dans les annexes de notre travail.

cronicorum disertor optimus, « le meilleur narrateur de chroniques », *doctor, nullius sciencie expers*, « docteur, à qui aucune science n'est étrangère », *Gothorum historie descriptor egregius*, « narrateur remarquable de l'histoire des Goths ». Rodrigue, cependant, ne précise jamais le titre de l'œuvre qu'il a utilisée même si certaines citations pourraient permettre d'en deviner la teneur. Ainsi, la périphrase *Gothorum historie descriptor egregius* laisse entendre que le Tolédan a sans doute fait usage de l'*Historia Gothorum* d'Isidore. De même, l'allusion à l'activité de chroniqueur de ce dernier (*cronicorum disertor optimus*) pourrait indiquer que le Tolédan a également tiré parti de sa *Chronica*.

L'*Historia Gothorum* (HG) forme avec l'*Historia Wandalorum* (HW) et l'*Historia Suevorum* (HS) un ensemble de textes dans lesquels, selon un schéma quasiment identique, Isidore de Séville retrace l'histoire des peuples goth, vandale et suève⁷⁵. Des trois la plus importante, l'HG expose l'origine des Goths, relate leur histoire jusqu'à leur établissement sur le sol hispanique et rapporte, jusqu'au temps d'Isidore, celle des règnes qui s'y sont succédés. Le texte a fait l'objet de deux rédactions différentes nommées respectivement, au regard de leur extension, brève et longue⁷⁶. La première s'arrête en 619. La seconde, dont la diffusion est plus large, va jusqu'en 624 et couvre, en partie, le règne de Suinthila⁷⁷. Dans l'*Historia gothica*, Rodrigue laisse entendre que c'est à la rédaction longue qu'il a eu recours en précisant par deux fois qu'Isidore a relaté l'histoire des Goths jusqu'à la cinquième année du règne de Suinthila⁷⁸. On a attribué la paternité des deux rédactions de l'HG à Isidore. Celui-

⁷⁵Nous utilisons l'édition suivante : Rodríguez Alonso, Cristobal (éd. et trad.), *La historia de los godos, vándalos y suevos*, León : Centro de Estudio e Investigación San Isidoro, 1975. Désormais HG, HS ou HW lorsque nous citons les textes et Rodríguez Alonso (1975) lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence.

⁷⁶Cf. Rodríguez Alonso (1975 : 26–49). Díaz y Díaz (1982 : 168) précise que l'HG n'est pas le seul texte isidorien à nous être parvenu par l'intermédiaire de plusieurs rédactions. La *Chronica* ou les *Etymologiae*, pour ne citer qu'elles, ont également fait l'objet de différentes rédactions.

⁷⁷La graphie des anthroponymes et des toponymes wisigoths suit celles de Devillers (1995) et de Fontaine (2000).

⁷⁸Cf. *Historia gothica*, p. 67 : *beatus Isidorus, Gothorum historie descriptor egregius, usque ad quintum annum principis Suyntile fuit seriem historie prosecutus*, « Mais le bienheureux Isidore, narrateur remarquable de l'histoire des Goths, a continué leur histoire jusqu'à la cinquième année du prince Suinthila » ; p. 73 : *Et cum beatus Ysidorus descripsisset Gothorum originem usque ad quintum annum regis Suyntile*, « Et comme le bienheureux Isidore a narré l'origine des Goths

ci aurait achevé la rédaction brève dans l'intervalle de temps séparant la mort de Sisebut (621) de l'intronisation de Suinthila puis aurait décidé de l'écriture d'une nouvelle version, plus qu'élogieuse à l'égard du nouveau souverain, dans le contexte des campagnes victorieuses qui marquèrent les débuts du règne de celui-ci⁷⁹. Hormis son extension, la rédaction longue diffère en plusieurs aspects de la rédaction brève. Elle s'ouvre sur la célèbre *Laus Spaniae*, vibrant hommage à *Hispania* auquel réplique une *Recapitulatio* qui achève le texte et que certains manuscrits ont transmis sous le nom de *Laus Gothorum*, puisqu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un second éloge, celui du peuple goth. Ces deux pièces ne figurent pas dans la rédaction brève. La rédaction longue se distingue également de celle-ci par l'adoption d'une tonalité nettement plus encomiastique et par une façon de présenter les événements qui découle directement de la conception isidorienne d'une histoire apologétique, providentialiste et moralisatrice. En revanche, les sources utilisées sont, pour l'une et l'autre des rédactions, quasiment identiques, à quelques exceptions près (Rodríguez Alonso, 1975 : 39–43). Isidore a essentiellement mis à profit les chroniques de Jérôme, Hydace de Galice, Victor de Tunis, Prosper d'Aquitaine, Jean de Biclar et Maxime de Saragosse, les *Historiae adversum paganos* d'Orose ainsi que son témoignage personnel pour la période allant de 601 à 624. Les sources de la *Laus Spaniae* sont différentes de celles de l'*HG* en elle-même. On y décèle, en effet, l'empreinte d'un ensemble de textes dans lesquels ont été également chantées les louanges d'*Hispania*. Citons, par exemple, le *Panegyricus* de Pacatus Drepanius, les *Collectanea rerum mirabilium* de Solin, l'*Epitoma historiarum philippicarum* de Justin, les *Punica* de Silius Italicus ou la *Laus Serenae* de Claudien. L'influence de Virgile, de Martial ou de Pline est également perceptible (De Carlos Villamarín, 1996 : 141–146 ; Henriët, 2003b : 107–108 ; Maravall, 1997 : 17–28 ; Rodríguez Alonso, 1975 : 113–119).

jusqu'à la cinquième année du roi Suinthila ».

⁷⁹Cf. Rodríguez Alonso (1975 : 39–49). Soulignons que l'hypothèse de deux rédactions successives n'a pas toujours été retenue. En effet, on a longtemps pensé que la rédaction brève était une version mutilée de la rédaction longue. Elle aurait été amputée de la partie correspondant au règne de Suinthila après que ce dernier eut été condamné par le IV^e concile de Tolède. On a également cru qu'il existait un unique archétype duquel auraient dérivé les deux versions. La brièveté de l'une d'entre elles étant, dans ce cas encore, la conséquence de la décision du concile.

Dans l'*Historia gothica*, l'*HG* est une source de premier plan. Rodrigue en use abondamment et ce, bien au-delà des fragments dans lesquels il la cite. Dans plusieurs cas, l'*HG* est l'unique source utilisée et Rodrigue la retranscrit souvent sans en faire varier le contenu. Il arrive, de plus, que la structure narrative, les mots mêmes soient ceux d'Isidore. En témoigne ce chapitre consacré au roi Agila (549-554).

HG, pp. 246–248.

Aera DLXXXVII, anno imperii Iustiniani XXIII **extincto Theudisclo** Agila rex constituitur regnans annis V. **Iste adversus Cordubensem** urbem proelio movens, dum in contemptu catholicae religionis **beatissimi martyris Aciscli** iniuriam inferret hostiumque ac iumentorum horrore sacrum sepulchri eius locum ut profanator pollueret, inito adversus Cordubenses cives certamine poenas dignas sanctis inferentibus meruit. **Nam belli praesentis ultione percussus et filium ibi cum copia exercitus interfectum amisit et thesaurum omnem cum insignibus opibus perdidit.** Ipse victus ac miserabili metu fugatus Emeritam se recepit. Adversus quem interiecto aliquanto temporis spatio Athanagildus tyrannidem regnandi cupiditate arripiens, dum exercitum eius contra se Hispalim missum virtute militari prostrasset, videntes Gothi proprio se everti excidio et magis metuentes, ne Spaniam milites auxili occasione invaderent, Agilanem Emerita interficiunt et Athanagildi se regimini tradiderunt.

« En l'an 587 de l'ère hispanique, pendant la vingt-quatrième année

Historia gothica, pp. 59–60.

Extincto Theudisclo in regnum Agila sublimatur era DLXXXVIII et regnavit annis V-e. **Iste aduersus Cordubam** mouit bellum et in contemptum religionis catholice sepulturam **beatissimi Aciscli martyris** hostium et iumentorum presencia prophanauit, et inito certamine contra ciues penas dignas, sanctis inferentibus, prout meruit est expertus. **Nam belli presentis ultione percussus, filium cum copia exercitus interfectum et thesaurum omnem cum insignibus opibus confusus amisit.** Ipse uictus ac miserabili metu fugatus apud Emeritam se recepit; aduersus quem interiecto aliquanti temporis spacio Athanagildus tyrannide regnum presumpsit, dum exercitum contra se missum Athanagildus apud Hispalim prostrauisset. Hinc Gothi uidentes excidio proprio se everti et magis metuentes ne Hispaniam Romani milites hac inuaderent occasione, Agilanem Emerite peremerunt et Athanagildi se regimini tradiderunt.

« Après la mort de Theudiscle, Agila est placé sur le trône en l'an 588 de l'ère hispanique et il régna

du règne de l'empereur Justinien, **après la mort de Theudiscle**, Agila est désigné comme roi et règne cinq ans. Celui-ci, **partant en guerre contre la ville de Cordoue**, comme il profanait, par mépris de la religion catholique, l'église du très saint martyr Acisclus et qu'il souillait, tel un impie, le lieu sacré de son tombeau par l'horreur des ennemis et de leurs bêtes de somme, il mérita, une fois le combat commencé, les châtiments légitimes des saints voulant l'éprouver. **En effet, châtié pour cette présente guerre, il y perdit son fils tué avec une grande partie de son armée, ainsi que tout le trésor contenant de remarquables richesses. Vaincu et fuyant en faisant preuve d'une crainte misérable, il se réfugia à Mérida. Quelque temps après, Athanagilde, animé par l'ambition, se saisit du royaume en usurpant le pouvoir, comme il avait terrassé, par sa vertu militaire, l'armée envoyée contre lui à Séville. Les Goths, voyant qu'ils se détruisaient par leur propre ruine et craignant fortement que les soldats n'envahissent *Hispania* en prétextant leur aide, tuèrent Agila à Mérida et se soumirent à Athanagilde ».**

cinq ans. Celui-ci partit en guerre contre Cordoue et il profana, par mépris de la religion catholique, la sépulture du très saint martyr Acisclus, par la présence sur celle-ci des ennemis et de leurs bêtes de somme. Et, une fois le combat commencé contre les habitants, comme il méritait un châtiment légitime, il fut éprouvé par les saints qui l'attaquèrent. **En effet, châtié pour cette présente guerre, il fut frappé et perdit, bouleversé, son fils, tué en même temps qu'une grande partie de son armée, ainsi que tout le trésor contenant de remarquables richesses. Vaincu et fuyant en faisant preuve d'une crainte misérable, il se réfugia à Mérida. Quelque temps après, Athanagilde s'éleva contre lui et se saisit par la force du royaume, après avoir terrassé à Séville, l'armée envoyée contre lui. À partir de ce moment, voyant qu'ils se détruisaient par leur propre ruine et craignant fortement que les troupes romaines n'envahissent *Hispania* à cette occasion, les Goths tuèrent Agila à Mérida et se soumirent à Athanagilde ».**

Nous pouvons le constater, hormis le déplacement de la mention de la date sur lequel nous reviendrons dans le chapitre quatre, Rodrigue n'apporte au texte d'Isidore, aucune modification structurelle. On ne relève que quelques transformations linguistiques, réécriture qui n'affecte pas véritablement le sens du texte isidorien. Dans d'autres cas, les concordances ne sont pas aussi évidentes, mais l'intégrité de

la source est tout de même respectée. L'*HG* est véritablement un des arcs-boutants de la construction qu'est l'*Historia gothica*. Dans la partie où Rodrigue relate l'histoire des Goths jusqu'au règne de Suinthila, le texte d'Isidore est repris dans son entier⁸⁰. Le Tolédan fait même une brève incursion dans l'*Historia Suevoorum* à l'occasion du chapitre qu'il consacre au peuple suève (*Historia gothica*, p. 54). Rodrigue ne se détourne pas pour autant des autres pièces de l'abondante production isidorienne. Il manie en effet, quoique dans de moindres proportions, les *Etymologiae* et la *Chronica*.

Les *Etymologiae* sont l'œuvre maîtresse d'Isidore de Séville⁸¹. Ample traité encyclopédique, le texte prétend embrasser tous les champs du savoir antique : arts libéraux, mathématiques, médecine, droit, savoirs sacrés, linguistique, onomastique, zoologie, botanique, astronomie, géographie, architecture, minéralogie, agriculture, techniques militaires... et aspire à saisir l'essence des choses à travers l'explication étymologique et linguistique des mots qui les désignent. Isidore entend ainsi faire connaître et comprendre l'univers en même temps que fournir les outils nécessaires à l'intelligence des textes antiques dans lesquels les vocables expliqués apparaissent (Díaz y Díaz, 1982 : 163–214). Il aura fallu entre douze et quinze ans au Sévillan pour composer un ouvrage qui compte vingt livres se distribuant, d'une manière égale, en deux parties et dont les sources sont nombreuses⁸². Celles-ci témoignent du maniement d'auteurs aussi bien chrétiens que profanes. Pour les premiers citons,

⁸⁰Cf. Fernández Valverde (1987 : xxx) qui affirme que Rodrigue retranscrit littéralement l'*HG* et propose, pour étayer cette opinion, d'autres exemples que celui que nous avons donné. De même, l'index des sources établi par l'éditeur est éloquent quant à l'ampleur de la dépendance du Tolédan vis-à-vis d'Isidore.

⁸¹Cette œuvre est également connue sous le nom d'*Origines*. Si l'on en croit Díaz y Díaz (1982 : 171–172), il semble cependant que *Etymologiae* soit le titre le plus approprié. Nous utilisons l'édition suivante : Oroz Reta, José et Marcos Casquero, Manuel-A. (éds et trads.), *Isidoro de Sevilla. Etimologías*, Madrid : Biblioteca de Autores Cristianos, 2004. Désormais *Etymologiae* lorsque nous citons le texte et Oroz Reta et Marcos Casquero (2004) lorsque nous citons l'appareil critique de l'édition de référence.

⁸²Cf. Díaz y Díaz (1982 : 163–170 et 172–174) qui pense que la rédaction des *Etymologiae* aurait débuté avant 621, date de la mort du roi Sisebut à qui le Sévillan dédie et fait parvenir son ouvrage, et aurait été terminée dans les années 632. Selon le même auteur, (175 et 177), la division des *Etymologiae* en vingt livres doit être attribuée à Braulion de Saragosse. Dans un premier temps, les dix premiers livres auraient, en effet, été distribués selon la tripartition suivante : sciences profanes, loi humaine et divine, noms de personnes.

entre autres, Jérôme, Augustin et Lactance dont la présence dans l'œuvre se révèle importante et, dans une moindre mesure, Tertulien, Cassiodore, Ambroise et Grégoire le Grand. Pour les seconds, Servius, Donat, Solin ou encore Pliny l'Ancien.

Selon ce qu'a établi J. Fernández Valverde, le Tolédan emprunte aux *Etymologiae* des éléments géographiques et généalogiques – qu'il copie littéralement – au sujet de l'Europe et de Japhet⁸³, et en fait la matière du chapitre concernant les premiers habitants d'*Hispania* ainsi que sa première dénomination⁸⁴. Malgré cela, aucune citation ne laisse deviner que Rodrigue a eu recours à l'encyclopédie isidorienne⁸⁵.

Quelques mots maintenant de la *Chronica*. Histoire universelle, elle retrace le devenir du monde depuis sa création jusqu'à l'année 615⁸⁶. Précédé d'un prologue dans lequel Isidore évoque plusieurs de ses prédécesseurs, le texte en lui-même est un abrégé de chroniques antérieures – celles de Julien l'Africain, d'Eusèbe de Césarée, de Jérôme et de Victor de Tunis – auxquelles viennent s'ajouter des éléments provenant de sources non historiographiques. La *Chronica* s'achève sur un épilogue, caractéristique du genre, où se mêlent décompte des années écoulées depuis l'origine du monde jusqu'à l'époque à laquelle écrit Isidore (5814 ans), et spéculations prophétiques concernant la fin des temps⁸⁷.

Malgré ce que laisse entendre le relevé des sources proposé par J. Fernández Valverde, Rodrigue a eu ponctuellement recours à la *Chronica*⁸⁸. Il en va ainsi, par exemple, dans ces passages relatifs au rétablissement des Olympiades par Hercule,

⁸³Cf. *Historia gothica*, p. 10 : *De Europa et generationibus Iaphet*. Trad. : « À propos de l'Europe et de la descendance de Japhet ». Rodrigue puise essentiellement au chapitre neuf des *Etymologiae* qui traite des langues et des peuples. Cf. *Etymologiae*, IX, 1 et 2, pp. 728 à 754.

⁸⁴Cf. *Historia gothica*, p. 13 : *De primis incolis et primo nomine Hypanie*. Trad. : « À propos des premiers habitants et du premier nom d'*Hispania* ».

⁸⁵Cela n'a en réalité rien d'étonnant. En effet, si l'*opus magna* du Sévillan trouve un écho dans les œuvres de nombre d'historiens médiévaux, elle n'est pas, étant donnée sa nature, considérée comme une source. C'est un instrument de travail et, de ce fait, on ne se donne pas la peine d'en signaler l'usage. Cf. Guenée (1980 : 116) qui rappelle, fort à propos, qu'on ne renvoie pas « au *Petit Larousse* chaque fois qu'on le consulte et qu'on le suit ».

⁸⁶Nous utilisons l'édition suivante : Martín de la Hoz, José C. (éd.), *Isidori Hispalensis. Chronica*, Turnhout : Brepols, 2003. Désormais *Chronica* lorsque nous citons le texte et Martín de la Hoz (2003) lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence.

⁸⁷Cf. Galán Sánchez (1994 : 175–176). Pour une étude détaillée de la *Chronica*, cf. pp. 174–208.

⁸⁸Cf. De Carlos Villamarín (1996 : 279–294) ainsi que Estévez Sola (1990) qui donnent la liste des phrases ou des fragments de l'*Historia gothica* empruntés à la *Chronica* d'Isidore.

d'une part, et au rapt d'Hélène, exorde de la guerre de Troie, d'autre part⁸⁹.

Chronica, p. 438.

Per haec tempora Hercules agonem Olympiacum constituit atque in Libya Antaeum [palaestrae artis inventorem] occidit. Huius tempore Hercules quinquagesimum secundum annum agens ob morbi dolorem sese flammis iniecit.

Historia gothica, pp. 18–19.

et Antheum palestre inuentorem, cum non posset in terra, eleuatum in ere interfecit. Postea Olympiades diu neglectas ob memoriam Pelopii restaurauit. Tandem dolore coli uexatus pire ardenti coactus impie se ingessit, et qui multos extinxerat se extinxit.

« En ce temps-là, Hercule institua les luttes olympiques et, en Lybie, il tua Antée (l'inventeur de l'art de la palestre). À la même époque, Hercule, âgé de cinquante-deux ans, se jeta dans les flammes à cause de la douleur de la maladie ».

« et il tua Antée, l'inventeur de la palestre, en le soulevant dans les airs car il ne pouvait le faire sur terre. Après cela, il restaura, en mémoire de Pélops, les Olympiades longtemps abandonnées. Enfin, tourmenté par une douleur au cou, il se jeta de façon impulsive et sacrilège dans un bûcher ardent, et comme de nombreuses personnes à qui il avait ôté la vie, il se l'ôta lui aussi ».

Chronica, p. 438.

Per idem tempus Alexander Elenam rapuit Throjanumque bellum decennale surrexit.

Historia gothica, p. 19.

Per idem tempus Alexander Elenam rapuit, Throjanumque bellum decennale surrexit.

« En ce temps-là, Alexandre enleva Hélène et la guerre de Troie, qui dura dix ans, éclata ».

« En ce temps-là, Alexandre enleva Hélène et la guerre de Troie, qui dura dix ans, éclata ».

Nous observons que dans le second fragment, Rodrigue respecte, une nouvelle fois, l'intégrité du texte isidorien. Dans le premier, en revanche, il lui apporte deux modifications. Rodrigue introduit, en effet, une transformation sémantique (Genette, 1982 : 418) en indiquant que les Olympiades ont été, non pas instituées comme l'écrit Isidore, mais restaurées. De plus, le Tolédan fait une micro-addition à la *Chronica* puisqu'Isidore ne fait pas mention de Pélops en l'honneur de qui Hercule restaura les Jeux. Plusieurs lignes avant la mention de la restauration des Olympiades, un passage de l'*Historia gothica* pourrait, à notre avis, expliquer les variantes évoquées :

⁸⁹Dans son relevé des sources de l'*Historia gothica*, Fernández Valverde (1987) indique que Rodrigue doit ces deux fragments aux *Libri chronicorum II* de Sulpice Sévère. La comparaison de l'*Historia gothica* et de la *Chronica* isidorienne, ajoutée au fait que Sulpice Sévère n'évoque ni l'un ni l'autre de ces épisodes dans son texte, confirme qu'il n'en est rien.

*Et inde procedens in eam que nunc Lusitania dicitur, prope fluvium Anam in campo Lusitanie propter uictoriam habitam ludos **instituit** recolens Olimpiadem, quam Pelopius auus eius maternus instituerat in Olimpo. Historia gothica, p. 16.*

« Et de là, s'avançant vers la région que l'on nomme aujourd'hui Lusitanie, près du fleuve Ana situé dans la campagne de cette même région, se remémorant la victoire qu'il avait obtenue, il **institua** les jeux olympiques que son aïeul maternel, Pélopes, avait instaurés à Olympie ».

La mention de la restauration des Olympiades pourrait donc découler du fait que Rodrigue a évoqué, au préalable, leur création (Hercule ne peut donc que les restaurer) tandis que l'allusion à Pélopes rappellerait le patronage sous lequel le héros grec avait déjà placé leur instauration. Les modifications apportées par Rodrigue au texte isidorien seraient, par conséquent, un des moyens qu'il aurait choisis pour assurer la cohérence narrative de son texte.

Après avoir présenté les textes d'Isidore dont Rodrigue fait usage, ainsi que la façon dont il les modifie, revenons aux citations par lesquelles il y renvoie. Les formes de ces citations ayant été décrites, interrogeons-nous maintenant sur leurs fonctions. Un premier constat a déjà été fait : le Tolédan cite le nom d'Isidore mais ne fait jamais mention du titre de l'une ou l'autre de ses œuvres. On pourrait penser qu'il suit, en cela, une pratique encore courante au XIII^e siècle. En effet, aux dires de B. Guenée, la mention du titre de l'œuvre à laquelle renvoie l'historien peut s'avérer superflue selon le public auquel s'adresse le texte historiographique. Ainsi, celui qui écrit pour ses pairs donnera volontiers des références aussi précises que possible mais dès lors que le public est plus large, l'exactitude se fait plus rare et les citations plus floues⁹⁰. Rodrigue respecte-t-il cet usage ? Peut-être. Il est vrai qu'il écrit pour un public qu'il espère certainement plus vaste que la seule personne royale à qui il dédie son *Historia gothica*⁹¹. En attestent l'adjuration finale du prologue et la conclusion du chapitre consacré au transfert de l'*arca sancta* qui, toutes deux, en appellent à un

⁹⁰Cf. Guenée (1980 : 117–118) qui indique que les ouvrages historiques n'étant pas étudiés dans les universités, les références les concernant sont moins précises que celles relatives, par exemple, aux ouvrages de théologie ou de droit qui, eux, font l'objet de commentaires.

⁹¹Cf. chapitre trois.

lecteur indéterminé⁹². Derrière celui-ci pourraient se cacher les clercs lettrés et les grands nobles familiers de la cour, comme le pense Amaia Arizaleta⁹³. Dans ce cas, le public de l'*Historia gothica* serait, en effet, relativement vaste et l'hypothèse de B. Guenée serait vérifiée. Cependant, l'identité et l'importance du groupe récepteur ne nous paraissent pas être la seule explication au fait que Rodrigue ne fasse pas référence aux titres des ouvrages d'Isidore car, dans le cas des textes classiques latins, il accompagne le nom de l'auteur cité de celui de son œuvre. Pour ce qui est des textes isidoriens, l'omission du titre dans la citation pourrait, d'une part, refléter combien la forme adoptée par celui-ci pouvait être fluctuante. Ainsi, l'*HG*, par exemple, a été au fil du temps désignée de diverses façons (Rodríguez Alonso, 1975 : 25–26). D'autre part, il nous semble que pour Rodrigue ce qui importe ce n'est pas de faire connaître avec exactitude la source utilisée. Ce qui importe c'est de citer Isidore, d'investir en clair son discours d'un crédit conféré par le fait qu'il s'appuie sur celui du *Doctor Hispaniarum*. La forme même des citations, les endroits du texte où elles apparaissent tendent à confirmer cette hypothèse.

Dans trois citations sur quatorze, Rodrigue indique simplement qu'il a utilisé un texte d'Isidore. Ces citations revêtent une fonction informative dont n'est sûrement pas absent le souci, de la part du Tolédan, de montrer qu'il a eu recours à une source autorisée (1), (2) et (3).

1. *Itaque ea que ex libris beatorum Ysidori. Historia gothica*, p. 6.

« Ainsi, à partir des livres du bienheureux Isidore ».

⁹²Cf. *Historia gothica*, p. 7 : *pro uenia supplicans eo quod munus tam exiguum ausus fui lectorum diligencie exhibere et conspectui tanti principis presentare*. Trad. : « implorant votre pardon pour avoir osé livrer à la curiosité du lecteur et présenter à la vue d'un si grand prince un si modeste présent ». Cf. p. 119 : *Quia igitur propter diuersas relationes scriptorum interdum de ueritate historie dubitatur, diligencia lectoris inquirat, ut ex scripturis authenticis uideat quid debeat approbare*. Trad. : « Par conséquent, puisqu'à cause des récits divergents, la vérité de l'histoire peut être mise en doute, que le lecteur fasse preuve de clairvoyance pour déceler dans les écrits authentiques ce qu'il doit approuver ».

⁹³Cf. Arizaleta (2003b : 175) : « Fue la corte castellana espacio receptor privilegiado de la obra del arzobispo, y fueron los cortesanos quienes escucharon o leyeron la declaración ejemplificada en *De rebus* de que el tiempo pretérito es el tiempo de la autoridad, pero que es otro el tiempo de la imitación [...] ». Cf. également (2006b : 149–150). Nous remercions Amaia Arizaleta de nous avoir permis de prendre connaissance de ce dernier travail alors qu'il était encore inédit. Fernández Gallardo (2004 : 72) penche également pour une réception nobiliaire : « Resulta así que la alta nobleza castellano-leonesa - o, al menos, la situada en los círculos cortesanos que hubo de frecuentar don Rodrigo - mostraba cierto interés por la historia de los godos, tal vez con vistas a la pretensión de prestigiar sus linajes con tan preclara stirpe ».

2. *Set beatus Isidorus, Gothorum historie descriptor egregius, usque ad quintum annum principis Suyntile fuit seriem historie prosecutus. Historia gothica*, p. 67.

« Mais le bienheureux Isidore, narrateur remarquable de l'histoire des Goths, a continué leur histoire jusqu'à la cinquième année du prince Suinthila ».

3. *Et cum beatus Ysidorus descripsisset Gothorum originem usque ad quintum annum regis Suyntile. Historia gothica*, p. 73.

« Et comme le bienheureux Isidore a narré l'origine des Goths jusqu'à la cinquième année du roi Suinthila ».

La majorité des autres références, intégrées dans des fragments où Rodrigue transcrit littéralement les *Etymologiae*, nous semblent assurer pleinement une autre fonction que l'on pourrait appeler accréditive. Elles se concentrent, en effet, dans l'espace de trois chapitres ayant trait à la descendance de Japhet, aux noms de ses descendants et à l'origine des Goths. Dans le premier, Rodrigue en appelle à Isidore soit pour compléter son propos (4) et (5), – le recours au texte de celui-ci lui permet alors d'offrir en incise au lecteur un détail supplémentaire –, soit pour s'abriter derrière son autorité (6) et (7). Dans ce dernier cas, ce qu'il dit ne peut être que vrai puisqu'Isidore l'a dit avant lui.

4. *Porro filii Gomer, Assenec, a quo Regini Calabrie, (Ysidorus : Aschanet, a quo Sarmate siue Sauromathe, quos Greci Reginos uocant) et ab hiis processerunt Calabri, Siculi, Apuli et Latini qui Latium habitarunt, et Raphat, a quo Paflagones, (Paflagonia contigua Galacie). Historia gothica*, p. 11.

« D'Asquenaz, fils de Gomer, viennent les Regini de Calabre, (selon Isidore, Ascanec, dont descendent les Sarmates ou Sauromates que les Grecs appellent Regini). De ceux-ci descendent les Calabrais, les Sicules, les Apuliens et les Latins qui habitèrent le Latium, de Rifat, un autre fils de Gomer, descendent les Paflagons (la Paflagonie se situe à côté de la Galatie) ».

5. *Cethim, a quo Cithii, (Ysidorus : Ciprii et secundum hoc Ciprus filiis Iaphet, non filiis Sem provenit) quorum ciuitas Cithium dicitur. Historia gothica*, p. 11.

« De Quitim descendent les Cites, (selon Isidore, les chypriotes et, selon lui, Ciprus descend des fils de Japhet et non des fils de Sem) dont la ville se nomme Citia ».

6. *omnes terminos [...] filii Iaphet Gomer et Magoc et Maday, Yauan, Tubal et Mosoc et Tiras in linguis et cognationibus, ut dicit Ysidorus, possederunt. Historia gothica*, p. 11.

« Tous ces lieux furent occupés par les fils de Japhet, Gomer et Magoc et Madai, Yavan, Tubal, Mosoc et Tiras, avec leurs langues et leurs descendance ».

7. *De Gomer filio Iaphet Galathe, secundum Iosephum et Ysidorum, qui latine Gallogreci dicuntur; olim enim Senones Galli quandam partem Grecie invadentes, a Gallis et Grecis Galaciam quasi Gallogreciam appellarunt. De Magoc Scithe, qui et Massegetes appellantur, et Gothi secundum Ysidorum, Vandali, Suevi, Alani atque Hugni. Historia gothica*, pp. 11–12.

« De Gomer, fils de Japhet, descendent, selon Josèphe et Isidore, les Galates, qu'on nomme Gallo-grecs en latin; en effet, autrefois, les Sénons ayant envahi une certaine partie de la Grèce, à cause des Gaulois et des Grecs, on appelait la Galatie, Gallo-Grèce. De Magog, les Scythes qui sont appelés Massagètes, et Goths selon Isidore, les Vandales, les Suèves, les Alains et les Huns ».

La référence présente dans le deuxième chapitre joue un rôle d'accréditation similaire (8).

8. *Quintus autem filius Iaphet fuit Tubal, a quo Yberes, qui et Hispani, ut dicunt Ysidorus et Ieronimus, processerunt. Historia gothica*, p. 13.

« Le cinquième fils de Japhet fut Tubal dont descendent les Ibères, également appelés *Hispani*, selon Isidore et Jérôme ».

Dans le dernier chapitre, enfin, les citations permettent à Rodrigue d'exposer les termes d'un débat portant sur les origines des Goths et le nom de leurs ancêtres, débat dans lequel Flavius Josèphe et Isidore de Séville sont apparemment les tenants d'opinions contraires.

9. *Set tantum ab hoc loco eorum prosapiam memorantes, Iosephus Scithas, Ysidorus Gethas asserunt appellatos. Set cum de eorum antiqua origine opinionones uarie habeantur, plus occultat uarietas quam declaret. Iosephus dicit de Magog filio Iaphet Scithas, qui et Massegetes, processisse. [...] Isidorus doctor, nullius sciencie expers, eos Getharum siue Scitharum docet ex genere processisse, et e littera mutata in o Gethe dicuntur Gothi. Historia gothica*, p. 22.

« Cependant, ils ne gardent le souvenir de leur lignée qu'à partir de ce moment-là, Josèphe soutient qu'ils sont appelés Scythes, Isidore, Gètes. Mais comme les opinions relatives à leur origine sont diverses, cette diversité confond plus qu'elle n'éclaire. Josèphe dit que de Magog, fils de Japhet, descendent les Scythes qui sont également appelés Massagètes. [...] Isidore, docteur, à qui aucune science n'est étrangère, nous apprend qu'ils descendent des Gètes ou des Scythes, et qu'après que la lettre e a été changée en o, ils se sont appelés Goths ».

On le voit, Josèphe fait descendre les Goths de Magog, fils de Japhet, tandis que selon Isidore, ils viendraient des Scythes. Deux versions, l'une légendaire, l'autre « historique », dont Helena de Carlos Villamarín a montré qu'elles étaient, en fait, toutes les deux retenues par Isidore dans la *Recapitulatio* de la rédaction longue de l'*HG*

(De Carlos Villamarín, 1996 : 129–148). Quoi qu'il en soit, Rodrigue dans ce débat ne tranche pas, ce qui nous amène à penser qu'il ne souhaite pas ici prendre position pour l'un ou l'autre de ces historiens qu'il estime également. Nous avons mentionné les périphrases laudatives par lesquelles le Tolédan désignait Isidore. Flavius Josèphe n'est pas en reste qui se voit qualifié « d'annaliste fiable, cherchant fidèlement la vérité et les causes originelles des événements ». Il nous semble donc que ce qui anime avant tout Rodrigue lorsqu'il cite ses deux prédécesseurs, c'est peut-être de faire montre d'exhaustivité en exposant tout ce dont il a pu avoir connaissance (9). Il se composerait de cette manière un personnage d'érudit, portant un regard critique sur ses sources qu'il choisit de contraster ou d'associer, en invoquant parfois deux *auctoritates* (*secundum Iosephum et Ysidorum, ut dicunt Ysidorus et Ieronimus...*) plutôt que de n'en suivre qu'une, et n'hésitant pas à en pointer les manques comme le montre cet ultime exemple :

10. *Iosephus quoque annalium relator uerissimus, qui ueritatis regulam et causarum origines reterit fideliter, et Ysidorus Gothice gentis indigena et chronicorum disertor optimus hec que diximus de Gothorum principio cur omiserint ignoramus. [...]. Set Iosephus et Ysidorus, quia ortum eorum a Schancia omiserunt, Scithas et Gethas ab incolatu patrie, non ab origine appellarunt. Historia gothica, p. 22.*

« Cependant, nous ignorons pourquoi Josèphe, auteur très fiable d'annales, qui recherche toujours la vérité et l'origine des choses et Isidore, Goth lui-même et le meilleur narrateur de chroniques, omettent ce fait [...]. Mais Josèphe et Isidore, comme ils ne mentionnent pas que les Goths sont originaires de Scandie, les appellent Scythes et Gètes, du fait de l'endroit où ils habitèrent et non de leur lieu d'origine ».

Signalons tout de même qu'il est également possible que Rodrigue veuille, dans le débat dont il expose les termes, laisser à son lecteur la possibilité de se forger son propre avis comme il le fait plus ostensiblement ailleurs dans l'*Historia gothica*⁹⁴. Cependant, même si cette hypothèse n'est pas à écarter, les citations présentes dans ce fragment semblent davantage faire partie des ressorts dont use Rodrigue pour

⁹⁴Cf. *Historia gothica*, p. 192 : *Aliqui dicunt corpus beate Iuste cum corpore beati Isidori tunc translatum; set quia nostris temporibus corpora sanctarum Iuste et Ruphine reuelatione ostensa per Petrum Fernandi nobilem principem sunt translata ad regale monasterium prope Burgis, ego nolo, set diffiniat qui presumit. Trad. : « Certains disent que le corps de sainte Juste fut transféré avec celui de saint Isidore, cependant, comme à notre époque, les corps des saintes Juste et Rufine, découverts grâce à une révélation, furent transférés par le noble prince Pierre Fernandez, je ne veux pas prendre position là-dessus, mais que celui qui ose le fasse ».*

donner une certaine image de lui-même que d'un appel à l'intromission du lecteur dans son propos.

En conclusion, la source isidorienne a un poids important dans l'*Historia gothica* et le peu de transformations que lui imprime le Tolédan révèle le respect qu'il lui porte, respect cependant qui ne prime pas sur le souci d'assurer la cohérence de son propre texte, nous l'avons vu. En outre, il nous semble que les références à Isidore de Séville revêtent dans l'*Historia gothica* plusieurs fonctions : informer que Rodrigue a utilisé les textes isidoriens (1), (2) et (3) ; permettre l'introduction d'un renseignement complémentaire (4) et (5) ; accréditer son propos (6), (7) et (8) et enfin, atteindre à l'exhaustivité et mettre ainsi en valeur son érudition (9) et (10). En quoi ces citations nous renseignent-elles sur la pratique scripturale de Rodrigue ? À notre avis, elles montrent, par leur nombre et par leurs multiples fonctions, que le Tolédan revendique sans détour le patronage isidorien sous lequel il place son propre texte qu'il marque ainsi du sceau de l'authenticité. Isidore représente, pour Rodrigue, l'*auctoritas maxima*, et en s'abritant derrière sa figure, peut-être cherche-t-il à s'appropriier un peu de cette autorité. Cette *translatio auctoritatis* ne nous paraît pas, cependant, se réduire à un simple affichage. Les parallèles que l'on peut établir entre l'écriture d'Isidore de Séville et celle de Rodrigue de Tolède nous semblent nombreux et nous nous attacherons, au delà de la question des sources, à montrer comment cette filiation s'établit dans l'*Historia gothica*.

L'ornement classique

Virgile (70–19 av. J.-C.), Lucain (39–65), Ovide (43 av. J.-C.–17) et Juvénal (c. 65–c. 128) sont, après Isidore de Séville, les auteurs les plus souvent cités dans l'*Historia gothica*. En effet, dix citations renvoient tour à tour à l'un ou l'autre de ces poètes⁹⁵. Sept fois sur dix, elles prennent la forme suivante : adverbe *unde* ou syntagme *de quo/qua*, suivis du nom de l'auteur cité, éventuellement assorti du titre de son œuvre. Dans les trois autres occurrences, Rodrigue se contente soit d'une

⁹⁵Cf. *Historia gothica*, pp. 12, 15 (4 fois), 17, 25, 26, 28, 29.

formulation allusive : *dixit poeta*, soit de la seule mention du titre du texte qu'il a utilisé ou use, au contraire, d'une périphrase très précise : *Expressius autem de morte Virgilius in VII Eneydos*, « Virgile rapporte sa mort de façon expressive dans le livre VII de l'*Énéide* ». Par le biais de ces citations, le Tolédan dit avoir manié l'*Énéide* de Virgile, les *Héroïdes* et les *Métamorphoses* d'Ovide ainsi que deux textes de Lucain et de Juvénal dont la table des sources de J. Fernández Valverde nous apprend qu'il s'agit respectivement de la *Pharsale* et des *Satires*⁹⁶.

Les textes énumérés sont, pour l'essentiel, pourvoyeurs de plusieurs des informations dont le Tolédan s'est servi pour composer son récit de la préhistoire mythique d'*Hispania* (Alarcos, 1965 ; De Carlos Villamarín, 1996 : 105–107 et 279–294 ; Fernández Valverde, 1987 : 323 et 326–327). Il y a également recours, quoique dans des proportions inférieures, pour la période wisigothique. Et, à une exception près, leur usage est réduit à néant dans le reste de l'*Historia gothica*. Virgile est cité trois fois même si, selon J. Fernández Valverde, Rodrigue emprunte quatre fragments à l'*Énéide* qui relate en douze chants l'épopée du troyen Énée et les origines de Rome. Ces fragments traitent de la victoire d'Hercule sur Géryon (1), de ses tribulations italiennes et de la mort de Cacus, des liens du dieu Mars et du peuple goth (2) ainsi que de la reine amazone Marpesia (3)⁹⁷.

1. *Expressius autem de morte Virgilius in VII Eneydos* : 'Cum iam Laurencia uictor Gerion extincto Thyrcinius attigit arua, Tirreno que boues in flumine lauit Hyberas'. *Historia gothica*, p. 15.

« Virgile rapporte sa mort de façon expressive dans le livre VII de l'*Énéide* : 'Lorsque, victorieux, Géryon mis à mort, le héros de Tirynthe atteignit les champs des Laurentes et baigna dans le fleuve tyrrhène ses génisses d'Ibérie' ».

2. *Nec defuerunt eis qui eos in sapiencia erudirent, unde et Gothi sapien-*

⁹⁶Nous utilisons les éditions suivantes : Perret, Jacques (éd. et trad.), *Virgile. Énéide*, Paris : Les Belles Lettres, 1987–1993. Désormais *Énéide* lorsque nous citons le texte et Perret (1987–2003) lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence ; Bornecque, Henri et Prévost, Marcel (éds. et trads.), *Ovide. Héroïdes*, Paris : Les Belles Lettres, 1991 ; Lafaye, Georges (éd. et trad.), *Ovide. Les Métamorphoses*, Paris : Les Belles Lettres, 1994 ; Bourgery, Abel (éd. et trad.), *Lucain. La Pharsale*, Paris : Les Belles Lettres, 1974–1976 ; Sers, Olivier (éd. et trad.), *Juvénal. Satires*, Paris : Les Belles Lettres, 2002.

⁹⁷Les fragments cités et numérotés sont ceux dans lesquels Rodrigue explicite le recours à la source classique.

ciores pene omnibus barbaris extiterunt Grecis pene consimiles, ut refert Dio, qui eorum historias composuit Greco stilo, et dicit generosos inter eos pilleatos uocari, ex quibus reges et sacerdotes ordinabantur, et adeo laudatos in bello probauit ut Mars, quem poete deum belli pronunciant, ex eis dicatur ortus fuisse. Vnde Virgilius : ‘Et Martem patrem Gethicis qui presidet armis’. Historia gothica, 25.

« Et il ne manqua pas de gens pour leur enseigner la sagesse. C’est aussi pourquoi les Goths se sont toujours montrés plus savants que la plupart des barbares et ils valaient presque les Grecs, comme le rapporte Dion qui a rédigé leur histoire en grec et qui rapporte que parmi eux ceux qui étaient bien nés étaient appelés pillati. Parmi ceux-ci étaient nommés aussi bien leurs rois que leurs prêtres. Et ils sont si doués pour le combat que l’on dit que Mars, que les poètes appellent le dieu de la guerre, appartient à leur lignée. Cela explique la phrase de Virgile : ‘Mars, le père, qui préside les armes des Gètes’ ».

3. *Marpesia uero, feminarum agmine sumpto, nouum genus exercitus atemptauit et in Asiam proficiscens diuersas gentes bello contriuit, alias pace concilians ad Caucasum remeauit, ibi que certum tempus demorans locum saxum Marpesie appellauit. Vnde et Virgilius : ‘Ac si dura silex, superat Marpesia cautes’. Historia gothica, p. 28.*

« Marpesia, après avoir formé avec une armée de femmes, une nouvelle forme d’armée, anéantit, en avançant vers l’Asie, plusieurs peuples par la guerre, elle fit la paix avec d’autres et revint dans le Caucase. Là, elle demeura un certain temps dans un lieu appelé la roche de Marpesia. Ce qui explique ce que dit Virgile : ‘Même le plus dur silex ne peut détruire la roche de Marpesia’ ».

Lucain est cité dans la même proportion, alors que la *Pharsale*, épopée en dix chants qui narre la guerre civile entre partisans de César et de Pompée, est utilisée cinq fois. Rodrigue y a recours à propos du lac Léman (4), de la ville d’Ausonia (5), de la fabrication des arcs des Goths (6), du règne conjoint de Liuva I^e et de Léovigilde et, enfin, des divisions entre les fils de Ferdinand I^e, Sanche II et Alphonse VI.

4. *[...] nunc a Theutos, qui est Mercurius, Theutonia nominatur, a Latinis autem Lemannia dicitur a Lemanno fluuio. De quo Luchanus : ‘Deseruere cauo tentoria fixa Lemanno’. Historia gothica, p. 12.*

« Elle s’appelle maintenant Teutonie du fait de Teutos, c’est-à-dire Mercure. Les Latins l’appellent Lémanie à cause du lac Léman. À propos de quoi, Lucain dit : ‘Ils abandonnèrent les tentes dressés sur les bords du concave Léman’ ».

5 *Verum Hercules in radice montis Caci ex hiis qui se cum de Tyro et Ausonia uenerant - de qua dicit Luchanus : ‘Cum que superba foret Babilon spolianda trophis Ausoniis’ - ciuitatem propter uictoriam habitam populauit, cui ex Thyriis et Ausoniis nomen indidit Tirasonam. Historia gothica, pp. 16–17.*

« Mais Hercule peupla une ville au pied de la montagne de Cacus avec ceux qui étaient venus avec lui de Tyr et d’Ausonia - dont Lucain dit : ‘Au lieu

de dépouiller la superbe Babylone des trophées ausoniens' - en raison de la victoire obtenue, ville à laquelle il donna le nom de Tarazona en souvenir des Tyriens et des Ausoniens ».

6. *Arcus ex neruis magno studio compingebant. Vnde Luchanus : 'Armenos que arcus Gethicis intendite neruis'. Historia gothica, p. 26.*

« Ils fabriquaient des arcs de cordes avec le plus grand soin. Cela explique le mot de Lucain : 'Que les Arméniens tendent leurs arcs avec les cordes des Gètes' ».

Ovide est également invoqué trois fois, c'est-à-dire à chaque fois que Rodrigue puise à l'un de ses textes. C'est deux fois le cas pour les *Héroïdes*, suite de lettres dans lesquelles s'épanchent des amants ; une fois pour les *Métamorphoses*, long poème qui relate les transformations d'hommes en bêtes, en objets inanimés ou en forces de la nature. Un des fragments, extrait des *Héroïdes*, évoque Atlas que, selon Rodrigue, Ovide confond avec Atlante, le compagnon d'Hercule (7) ; les deux autres, la physionomie de Géryon (8) et (9).

7. *Erat etiam mons altissimus qui dicebatur Athlas ; set quia Hercules Athlantem magnis honoribus extollebat, equiuocato nomine dixit poeta : 'Hercule supposito sidera fulsit Athlas'⁹⁸. Historia gothica, p. 15.*

« Il y avait une très haute montagne appelée Atlas, mais comme Hercule exaltait Atlante avec les plus grands honneurs, le poète écrivit, en se trompant de nom : 'Supporté par Hercule, Atlas soutient les astres' ».

8. et 9. *Erat autem tunc temporis in Hesperia princeps quidam qui Gerion uocabatur et habundabat gregibus et armentis et habebat tria regna que nunc dicuntur Gallecia, Lusitania, Bethica : unde et iste Gerion cum esset alias fortis et ferox, triceps describitur fabulose. De quo Ovidius in nono Methamorfoseos : 'Nec me pastoris Hyberi forma triplex, nec forma triplex tua, Cerbere, mouit'. Et idem in libro Heroydum : 'Prodigium triplex armenti diues Hyberi Gerionis ; quamuis in tribus unus erat'. Historia gothica, p. 15.*

« Il y avait, en ce temps-là, en Hespérie un prince nommé Géryon qui possédait en nombre des troupeaux de gros bétail. Il était aussi à la tête de trois royaumes que l'on appelle maintenant la Galice, la Lusitanie et la Bétique. Pour cette raison et parce qu'il était également fort et féroce, il est faussement décrit comme tricéphale. C'est ce que rapporte Ovide dans le livre neuf des *Métamorphoses* : 'moi que n'ont pu effrayer ni le triple corps du pasteur d'Hybérie, ni ta triple gueule, ô Cerbère'. Et de même dans les *Héroïdes* : 'ni ce

⁹⁸C'est Alarcos García (1965 : 580) qui a identifié avec Ovide le poète invoqué ici par Rodrigue. Soulignons que la confusion ovidienne qu'évoque Rodrigue n'en est pas réellement une puisque, lors de l'un des douze travaux que dut accomplir Hercule, celui-ci offrit à Atlas de se charger de soutenir un moment son céleste fardeau pendant que le titan cueillait les pommes du jardin des Hespérides, onzième tâche qu'avait assignée à Hercule le roi de Mycènes, Eurysthée.

triple monstre, riche d'un troupeau ibérien, Géryon, unique, bien qu'en trois personnes' ».

Enfin, Juvénal, dont les *Satires* fustigent les mœurs de la Rome impériale, n'est cité et mis à contribution qu'une seule fois pour compléter le portrait du roi goth Télèphe (10).

10. *Orosius dicit Gothos regem nomine Thelephum post multa tempora habuisse. De quo Iuuenalis : 'Impune diem consumpserit ingens Thelephus'. Historia gothica, p. 29.*

« Orose dit qu'après une longue période de temps, les Goths eurent un roi nommé Télèphe. Dont Juvénal dit : 'L'immense Télèphe aura gâché ma journée impunément' ».

Cet exposé de la manière dont Rodrigue fait référence aux sources classiques appelle quelques observations. On constate, en effet, que pour trois références, le Tolédan précise le titre, et non plus seulement l'auteur, de la source à laquelle il renvoie. Cette association peut être comprise à la lumière de ce que l'on sait de l'utilisation médiévale des textes classiques. En effet, dans le cadre de l'apprentissage de la grammaire, ceux-ci faisaient l'objet de commentaires puisque l'*ars grammatica* associait, à la correction de la langue ou de l'écriture, l'analyse d'œuvres littéraires. Ainsi, les textes classiques illustraient, à titre d'exemples, les règles courantes de la langue latine avant d'être soumis à l'interprétation. Jusqu'à la fin du XII^e siècle, on apprend les premières dans l'*Ars minor* et dans l'*Ars maior* de Donat (350), tandis que l'*Institutio grammaticae* de Priscien (c. 500) est le manuel de référence dans le domaine du commentaire littéraire. Tous deux fournissent une masse importante d'exemples empruntés aux auteurs classiques, au premier rang desquels figurent Cicéron et Virgile, mais aussi Ovide, Juvénal et Lucain⁹⁹. De même, les *artes poetriae*, qui fleurissent à partir de la fin du XII^e siècle, ont abondamment recours aux auteurs classiques (Faral, 1924 ; Kelly, 1991 ; Murphy, 1986 : 146–201). Davantage orientés vers la pratique de l'écriture, ces manuels constituent de véritables florilèges de citations extraites des œuvres classiques et destinées à servir de

⁹⁹Cf. Paul (1998 : 40–41 et 122–124) ainsi que Murphy (1986 : 44–49 et 83–85) qui rappelle, p. 84, que dans son *Partitiones duodecim uersum Aeneides principalium*, Priscien analyse, dans le détail, les douze premiers vers de l'épopée virgilienne.

modèle aux apprentis écrivains. Dans l'*Ars versificatoria* (c. 1175) de Matthieu de Vendôme que connaissait certainement Rodrigue¹⁰⁰, nombre de préceptes s'appuient ainsi sur des fragments des textes d'Ovide ou de Virgile. Ceux-ci sont introduits par des mentions qui ne sont pas sans rappeler celles que l'on trouve dans l'*Historia gothica*. C'est le cas, par exemple, dans ce fragment relatif à la description :

Amplius, in femineo sexu approbatio formae debet ampliari, in masculino vero parcius. Unde Ovidius : 'Forma viros neglecta decet'. Ars versificatoria dans Faral (1924 : 134).

« En outre, l'exposé des traits, doit être, dans le cas du sexe féminin, augmenté, mais dans le cas du sexe masculin, plus modéré. **Comme le dit Ovide** : 'Une beauté sans apprêt sied aux hommes' ».

De même, plusieurs passages du même ouvrage renferment des citations qui associent au nom de l'auteur convoqué, celui de son œuvre. En voici un exemple relatif au traitement temporel des faits :

Sequitur de tempore. Est autem argumentum a tempore, quando ex opportunitate temporis aliquid conjecturaliter de negotio improbatum vel probatur. Ut apud Virgilium in Bucolis : 'Omnia nunc florent, nunc formosissimus annus'. Ars versificatoria dans Faral (1924), p. 146.

« Poursuivons avec le temps. Il existe, cependant, un argument qui peut être le temps, quand à partir de la condition favorable de celui-ci, quelqu'un, par conjecture, peut dire si la chose va être prouvée ou non. **Comme le dit Virgile, dans les Bucoliques** : 'Maintenant tout fleurit, voici la plus belle saison' ».

La manière de citer les textes classiques présente dans l'*Ars versificatoria* et dans l'*Historia gothica* des convergences qui nous incitent à penser que Rodrigue aurait pu fabriquer ses citations sur le patron de celles que l'on trouve dans les traités préceptifs, tel celui de Matthieu de Vendôme. Une telle identification serait peut-être, pour le Tolédan, une façon de baliser la réception du texte. Assimilant son *Historia gothica* aux « arts du bien écrire », il signifierait à son lecteur la valeur de son écriture qu'il érigerait ainsi en modèle. Nous donnerons une nouvelle illustration de ce procédé dans notre étude du prologue. En conclusion, que Rodrigue mentionne

¹⁰⁰Rodrigue a pu y avoir accès lors de ses études parisiennes. Quant à la présence du traité en Péninsule, elle est attestée à la fin du XII^e siècle, puisqu'elle faisait partie des biens d'un chanoine tolédan nommé Stéphane. On ne sait cependant ce que sont devenus ses ouvrages car ils n'ont pas intégré le fonds de la bibliothèque capitulaire de Tolède où Rodrigue aurait pu également les consulter. Cf. González Ruiz (1997 : 99).

éventuellement, dans l'*Historia gothica*, le titre de la source classique qu'il a utilisée n'aurait rien de surprenant.

Par ailleurs, les coïncidences évoquées nous amènent à nous demander si Rodrigue connaît réellement de première main les textes classiques qu'il cite ou s'il n'y a pas eu accès justement par le biais des traités préceptifs, de commentaires ou de versions abrégées¹⁰¹. Il est difficile d'apporter une réponse ferme à cette question. Les auteurs et les textes cités par le Tolédan ont joui, au Moyen Âge, d'une diffusion importante et ont été copiés de façon ininterrompue. Les manuscrits conservés attestent cependant qu'ils pouvaient l'être intégralement comme partiellement (González Rolán, 1998 : 74 ; Paul, 1998 : 123–124). Rodrigue aurait donc pu y avoir accès sous l'une ou l'autre forme, que ce soit à l'époque de sa formation universitaire ou après son retour en Péninsule ibérique. Il est possible qu'il en ait eu un ou plusieurs exemplaires dans sa bibliothèque personnelle comme le suggère Ramón González Ruiz (1997 : 175). Il ne manque pas non plus de témoignages attestant de la présence des textes classiques dans le milieu tolédan. Même si on ne sait si Rodrigue en a eu connaissance par ce biais, il est intéressant de signaler qu'à Tolède, à la fin du XI^e siècle, l'auteur de la *Garcineida* est pétri de culture classique et s'inspirait, entre autres, d'Ovide ou de Juvénal¹⁰². Un siècle plus tard, un chanoine nommé Stéphane cultivait également l'amour des lettres classiques puisque dans sa bibliothèque on trouvait plusieurs textes classiques dont la *Pharsale* de Lucain, les *Bucoliques* de Virgile ou une œuvre non précisée de Juvénal (González Ruiz, 1997 : 100-101). Ailleurs en Péninsule, le legs classique était également préservé. Tomás

¹⁰¹Munk Olsen (1995 : 190) souligne, en effet, qu'en dépit du fait que « [l]orsqu'on considère le rôle des classiques au Moyen Âge et à la Renaissance, on pense surtout à la copie et à l'étude de textes intégraux [...] il est certain que bien des ouvrages ont été connus essentiellement de seconde main ou par des extraits, des florilèges ou des versions abrégées ». De même, Vernet (1982 : 764) rappelle à propos de Virgile que « [a]u demeurant, si la tradition directe avait été perdue, le lecteur médiéval aurait trouvé dans la tradition indirecte le moyen de reconstituer à peu près toute l'œuvre de Virgile. Les grammairiens, les glossateurs, les écrivains antiques et la littérature latine chrétienne qu'il avait à sa disposition abondent en citations littérales, au point que l'on ne sait pas toujours si Virgile est connu de première main ou de seconde main par tous ceux qui l'invoquent ».

¹⁰²Cf. González Ruiz (1997 : 101–102). La *Garcineida* est une œuvre satyrique qui, sous le couvert d'un récit de translation de reliques s'en prend au pape Urbain II, à ses cardinaux et à l'archevêque tolédan Bernard de Sédillac accusés de simonie, de gloutonnerie et d'ivrognerie. Cf. Moralejo (1980 : 67–68).

González Rolán rappelle, en effet, que l'on dispose de catalogues de bibliothèques monastiques, conventuelles et même particulières, qui témoignent de la présence à Burgos, Cuenca, Tolède, etc., durant les XII^e et XIII^e siècles, d'un grand nombre de textes classiques, parmi lesquels ceux de Virgile, Ovide, Juvénal, Salluste, Terence, Cicéron, Végèce, Pline ou Lucain¹⁰³. Explorant les fonds monastiques du nord-ouest de la Péninsule à la recherche de preuves étayant les prétentions tolédanes sur le diocèse de Valence, lors du procès qui l'opposa à l'archevêque de Tarragone, Pierre d'Albalat, Rodrigue ou son émissaire Matthieu auraient pu ramener dans leurs bagages une copie de ces textes. Les occasions d'accéder aux sources classiques étaient donc nombreuses. Quant à la forme sous laquelle le Tolédan lit et utilise ces textes, on ne peut, là encore, présenter que des hypothèses appuyées par l'appréciation de l'importance de la source classique dans l'*Historia gothica* ainsi que par l'examen de chacune des citations par lesquelles Rodrigue y renvoie. Au vu de l'index des sources de J. Fernández Valverde ainsi que des fragments que nous avons énumérés, nous serions tentée d'avancer que le Tolédan a recours aux textes classiques par le biais de la tradition indirecte. En effet, seul l'épisode relatif à la mort de Cacus est assez conséquent, et de ce fait pourrait laisser penser qu'il a été directement puisé dans l'*Énéide* elle-même et non dans un florilège. Rodrigue en donne une version qui ne concorde pas tout à fait avec celle de Virgile mais il en respecte le sens et la structure d'ensemble. Il aurait donc davantage procédé à une excision, c'est-à-dire à une réduction, du texte virgilien qu'à de réels changements¹⁰⁴. Les autres emprunts, qu'ils soient explicités ou non, se limitent à une phrase qui coïncide avec le texte classique d'origine et pourrait avoir été extraite en l'état d'un florilège. De plus, il ne faut pas écarter le fait que Rodrigue ait pu emprunter les fragments de textes classiques qu'il utilise à une autre de ses sources les ayant, avant lui, mis à profit. Ce pourrait être le cas de quatre emprunts dont la teneur mais aussi la manière dont ils sont cités dans l'*Historia gothica* recoupent ce qu'on lit dans des textes antérieurs.

¹⁰³Cf. González Rolán (1998 : 75) qui retranscrit les lettres par lesquelles Alphonse X reconnaît avoir emprunté aux monastères d'Albelda et de Nájera des textes de Lucain, Virgile et Ovide.

¹⁰⁴Pour la liste des éléments que Rodrigue emprunte à Virgile, dans ce passage, cf. De Carlos Villamarín (1996 : 107, n. 107). Sur le procédé d'excision, cf. Genette (1982 : 323).

Ainsi, les citations contenues dans les fragments (2), (3) et (6) proviennent sans doute des *Getica* de Jordanès dont Rodrigue retranscrit le texte dans son *Historia gothica*¹⁰⁵. Les tableaux comparatifs suivants le montrent :

<i>Getica</i> , p. 19. <i>Unde et Vergilius</i> : ‘gradivumque patrem Geticis qui praesidet arvis’.	<i>Historia gothica</i> , p. 25 (2). <i>Vnde Virgilius</i> : ‘Et Martem patrem Gethicis qui presidet armis’.
« Ceci explique le mot de Virgile : ‘le <i>Gradivus Pater</i> qui règne sur les champs des Gètes’ ». Trad. Devillers (1995 : 17).	« Ceci explique la phrase de Virgile : ‘Mars, le père, qui préside les armes des Gètes’ ».
<i>Getica</i> , p. 23. <i>Unde et Vergilius</i> : ‘ac si dura silex aut stet Marpesia cautes’.	<i>Historia gothica</i> , p. 28 (3). <i>Vnde et Virgilius</i> : ‘Ac si dura silex, superat Marpesia cautes’.
« [cela] a inspiré à Virgile ces mots : ‘Comme si elle se dressait roc insensible ou pierre de Marpesia’ ». Trad. Devillers (1995 : 21).	« Ce qui explique ce que dit Virgile : ‘Même le plus dur silex ne peut détruire la roche de Marpesia’ ».
<i>Getica</i> , 20 <i>Lucano plus historico quam poeta testante</i> : ‘Armeniosque arcus Geticis intendite nervis’.	<i>Historia gothica</i> , p. 26 (6). <i>Vnde Luchanus</i> : ‘Armenos que arcus Gethicis intendite nervis’.
« C’est ce qu’atteste Lucain, plus en historien qu’en poète : ‘Bandez les cordes gètes des arcs arméniens’ ». Trad. Devillers (1995 : 18).	« Cela explique le mot de Lucain : ‘Que les Arméniens tendent leurs arcs avec les cordes des Gètes’ ».

Même si Rodrigue simplifie le texte de Jordanès en plusieurs endroits, les coïncidences entre l’*Historia gothica* et les *Getica* sont, pour ces trois citations classiques, patentes. De même l’extrait de la *Pharsale* dans le fragment (4) se trouvait déjà à l’identique dans les *Etymologiae* d’Isidore de Séville¹⁰⁶. Par conséquent, même si ce

¹⁰⁵Nous utilisons l’édition suivante : Giunta, Francesco et Grillone, Antonino (éds.), *Iordanis. De origine actibusque Getarum*, Roma : Sede dell’Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1991. Désormais *Getica* lorsque nous citons le texte et Giunta et Grillone (1991) lorsque nous citons l’introduction et l’appareil critique de l’édition de référence. La traduction dont nous nous servons est la suivante : Devillers, Olivier (trad.), *Jordanès. Histoire des Goths*, Paris : Les Belles Lettres, 1995. Désormais Devillers (1995).

¹⁰⁶Cf. *Etymologiae*, p. 746. De plus, comme Isidore de Séville dans l’*HG*, Rodrigue convoque un poète inconnu du texte duquel il cite une bribe à propos de la transformation du nom gète en goth

n'aurait pas été le cas pour tous, il nous semble fort possible que les emprunts que Rodrigue fait aux textes classiques soient de seconde main. Il aurait eu accès à ces derniers *via* ses autres sources ou par l'intermédiaire de florilèges : traités préceptifs ou commentaires¹⁰⁷.

L'examen des références aux sources classiques autorise également quelques suggestions concernant leur fonction ainsi que le poids réel de ces sources dans le texte de Rodrigue. Si l'on examine les fragments dont nous avons exposé la teneur, un constat s'impose : les sources classiques ont une importance mineure dans l'*Historia gothica*. Ces textes fournissent à Rodrigue des éléments de détail, accessoires quant à la structuration et à la compréhension du récit et, dans la grande majorité des cas, ne servent qu'à illustrer le propos principal. Ils n'apportent aucune information essentielle, exception faite de l'épisode dans lequel s'opposent Hercule et Cacus, épisode que le Tolédan puise dans son entier à la source virgilienne. La forme même des citations qui renvoient à ces textes abonde dans ce sens. Ici pas de *ut dicit* ou de *secundum*, mécanismes discursifs grâce auxquels Rodrigue s'abritait derrière la source isidorienne. Les syntagmes *de quo/qua*, l'adverbe *unde* montrent sans ambiguïté que, dans l'*Historia gothica*, les textes classiques ont valeur d'exemple ou ne sont que des ornements contribuant à l'expressivité des descriptions de personnages ou de lieux. L'emploi de l'adverbe *expressius* dans la citation du fragment (1) est, à cet égard, explicite. La forme de ces citations, l'endroit du récit où elles interviennent incitent d'ailleurs à leur attribuer une valeur gnomique, puisqu'elles se présentent dans plusieurs cas comme des vérités d'ordre général sur le mode : « à propos de tel peuple ou tel personnage, on dit ceci », vérités dont on peut penser

après le changement de la lettre e en o. Cf. *Historia gothica*, p. 22 : *Isidorus doctor, nullius sciencie expers, eos Getharum siue Scitharum docet ex genere processisse, et e littera mutata in o Gethe dicuntur Gothi. De quibus poeta : Mortem contempnunt laudato uulnere Gethe*. Trad. « Isidore, docteur, à qui aucune science n'est étrangère, nous apprend qu'ils descendent des Gètes ou des Scythes, et qu'après que la lettre e a été changée en o, ils se sont appelés Goths. À propos de cela, le poète dit : 'Les Gètes méprisent la mort, mais louent les blessures' ». Cf. *HG*, p. 286. À propos de cette citation, cf. Alarcos García (1965 : 585–586).

¹⁰⁷ À ce propos, Estévez Sola (1990 : 143 et 146) a relevé des coïncidences textuelles entre l'*Historia gothica* et les *Commenta Bernensia*, commentaire de la *Pharsale* de Lucain, d'une part et les *Integumenta Ovidii*, commentaire des *Métamorphoses* d'Ovide attribué à Jean de Garlande, d'autre part. Sur ce dernier texte, cf. Faral (1924 : 42–43).

qu'elles sont « désémantisées ». En ce sens, les emprunts aux textes classiques ne concourraient pas, à notre avis, à insuffler du sens à la narration, mais seraient la marque d'une démarche à la fois esthétisante et érudisante. Il nous semble, en effet, que Rodrigue fait montre de son savoir en mettant en avant sa connaissance des auteurs classiques, dont on constate qu'il les cite quasiment à chaque fois qu'il manie leur texte. En parant l'*Historia gothica* d'un vernis érudit, les références aux textes classiques rempliraient ainsi le rôle de marqueurs réceptifs visant à signifier explicitement, aux yeux du destinataire, l'appartenance du Tolédan à la caste des clercs lettrés dont les écrits révèlent combien ils sont imprégnés de culture classique. Vis-à-vis de ces mêmes clercs, l'usage proprement dit de la source classique, qu'il soit revendiqué ou non, pourrait également être compris comme un signe de connivence culturelle grâce auquel Rodrigue s'assurerait la reconnaissance de ses pairs en montrant qu'il maîtrise un code qui leur est commun. A. Arizaleta l'a montré, ces clercs lettrés composent un cercle évoluant à la cour dans la proximité du roi au service duquel ils mettent leur plume (Arizaleta, 2006b). Rodrigue y a sa place. Si ces clercs partageaient des intérêts et un savoir-faire scriptural, il n'est pas interdit de penser qu'ils avaient les mêmes références culturelles parmi lesquelles le legs classique devait figurer en bonne place, étant donnée la formation grammaticale que supposait la maîtrise de l'écrit¹⁰⁸. À ce propos, il est intéressant de constater que dans la *CRC*, sur laquelle nous reviendrons, l'*Énéide* et la *Pharsale* figurent non seulement parmi les sources utilisées. De plus, l'usage qui en est fait rappelle celui que l'on observe dans l'*Historia gothica*. Souvenons-nous que dans cette dernière, Rodrigue recourait en deux occasions à un extrait de la *Pharsale* pour manifester sa désapprobation face aux discordes survenues après le partage du pouvoir entre les

¹⁰⁸Cf. Arizaleta (2006b : 57–71) et, plus particulièrement, p. 57 où elle décrit ainsi les liens qui unissent la communauté de ces clercs lettrés vivant dans l'entourage du roi : « Ils disposaient de l'accès à la culture écrite, possédaient l'art particulier et laborieux de l'écriture, et leur fonction était de le mettre en oeuvre pour le roi. Ils formaient une minorité, celle des 'gens de l'écrit' – 'chirographic folk', les a appelés Walter Ong. Elle était composée par ceux, peu nombreux, qui pouvaient pratiquer une écriture à usage politique et administratif, une écriture cependant riche, capable de témoigner de leur maîtrise de procédés tels que la construction de la phrase à travers le cursus, la composition de préambules remarquables, l'usage averti de citations, l'emploi de structures fictionnelles. Cette écriture était issue de la rhétorique, et pouvait frôler le style d'apparat. ». Sur les auteurs classiques étudiés dans les écoles, cf. Curtius (1991 : 101–110).

rois wisigoths Liuva I^e et Léovigilde, d'une part, et suite à la division du royaume entre les fils de Ferdinand I^e, d'autre part. Dans la *CRC*, Jean d'Osma, clerc lettré lui aussi familier de la cour, exprime de manière identique son mécontentement vis-à-vis de ce dernier évènement par la même citation de Lucaïn : *omnis que potestas impaciens consortis*¹⁰⁹, « le pouvoir n'accepte pas d'être partagé » (*CRC*, p. 35).

Cette coïncidence appuie ce que nous avons suggéré précédemment. La source classique aurait pu constituer un gisement dans lequel puiser quelques mots, une phrase, un passage appropriés à la situation narrée, au personnage ou au lieu décrits. Dans ce cadre, ces emprunts auraient pu avoir valeur de maxime et faire partie d'un ensemble de *topoi* dont l'emploi pourrait être un des codes de la pratique scripturale partagée par un certain nombre de clercs cultivés.

L'autorité conciliaire

Après ceux d'Isidore de Séville et des poètes classiques, les textes les plus fréquemment cités dans l'*Historia gothica* sont les actes des conciles de Tolède¹¹⁰.

Du V^e au VIII^e siècle, dix-huit conciles se sont tenus à Tolède. La plupart ont traité des questions de foi, les autres se sont occupés de discipline ecclésiastique. À ces conciles participaient des évêques, des abbés, des prêtres, des diacres et des laïcs issus de la haute noblesse. Généralement convoqués par les souverains wisigoths, les conciles tolédans témoignèrent de la volonté de ceux-ci d'obtenir l'appui politique de l'épiscopat. L'influence exercée par les décisions conciliaires fut donc considérable dans l'*Hispania* wisigothique et ce, tant sur le plan religieux que sur les plans politique et civil. Le III^e Concile de Tolède (589), qui vit la conversion du roi Reccarède de l'arrianisme au catholicisme, marqua ainsi l'unification politique d'*Hispania*, l'établissement du catholicisme comme religion du royaume ainsi que le renforcement du rôle des évêques dans les affaires politiques.

¹⁰⁹ À propos des sources classiques dans la *CRC*, cf. Charlo Brea (1997 : 219–224) et (1998).

¹¹⁰ Nous utilisons l'édition suivante : Vives, José (éd.), *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, Barcelona : CSIC, 1963. Désormais *Concilios visigóticos*, lorsque nous citons le texte et Vives (1963), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence.

Les actes de dix-sept des conciles wisigothiques de Tolède ont été rassemblés dans une collection canonique que l'on connaît sous le nom d'*Hispana*. En plus des actes des conciles de Tolède, on y trouve ceux de dix conciles grecs et neuf africains, de vingt autres conciles ayant eu lieu en Péninsule ibérique, dix-sept dans les Gaules ainsi que le texte de cent trois décrétales pontificales. On conserve aujourd'hui dix-sept manuscrits de l'*Hispana*¹¹¹. Ils ne présentent pas tous le même contenu. En effet, au corpus de l'*Hispana* primitive aujourd'hui perdue, mais dont l'existence est rappelée par le dernier éditeur de la collection, Gonzalo Martínez Díez, qui la nomme « Recension isidorienne¹¹² », sont venus s'ajouter, au fil du temps, des textes supplémentaires. Ces ajouts successifs ont conduit à la transformation de l'*Hispana* dont on connaît deux autres états : la « Recension julienne¹¹³ » et la « Recension *vulgata* », ainsi nommée car elle a été la plus diffusée. De fait, alors que seuls les actes des quatre premiers conciles de Tolède sembleraient avoir fait partie de la première recension, dans la seconde, on les trouve jusqu'au douzième et dans la troisième recension, jusqu'au dix-septième (Martínez Díez, 1966 : 218–238 et 238–247). Malgré son caractère compilatoire, il n'est pas improbable de parler de l'existence d'un auteur de l'*Hispana*. Celui-ci aurait rassemblé les documents et les aurait fait précéder d'un prologue dans lequel il dévoile la façon dont ils seront ordonnés, leurs titres, ainsi que ceux des rubriques et des divisions. Plusieurs indices ont conduit G. Martínez Díez (1966 : 309–310) à identifier en cet auteur Isidore de Séville. Celui-ci aurait commencé à rassembler le matériel documentaire peu après 598 et la première forme de la collection aurait véritablement vu le jour entre le 5 décembre 633, date du IV^e concile de Tolède, et le 4 avril 636, jour du décès d'Isidore. La seconde recension daterait de 681 et il faudrait situer la troisième entre 694, date du XVII^e concile de Tolède et 702, année durant laquelle s'est tenu le XVIII^e concile de Tolède

¹¹¹Pour une description des manuscrits conservés de l'*Hispana*, cf. Martínez Díez (1966).

¹¹²Aucun des manuscrits conservés ou perdus ne contient ou ne contenait la « Recension isidorienne » dont l'existence a pu néanmoins être déduite d'indices exposés par les spécialistes de cette question. Cf. Martínez Díez (1966 : 206–218). La « Recension isidorienne » porte ce nom car elle est attribuée à Isidore de Séville.

¹¹³La « Recension julienne » est ainsi qualifiée, car elle a pris forme pendant l'archiépiscopat de Julien de Tolède.

dont les actes n'ont pas été incorporés à la collection¹¹⁴. La période de formation de l'*Hispana* s'achève avec la fin du VII^e siècle. Aux VIII^e, IX^e et X^e siècles, il y sera fait des ajouts, mais ils ne donneront pas lieu à de nouvelles recensions. On mesure l'importance qu'a eu l'*Hispana* aussi bien sur le territoire hispanique, où elle a régi la vie ecclésiastique et l'organisation juridique du royaume wisigothique, qu'hors de ses frontières puisque, à partir du VIII^e siècle, elle est également utilisée par l'Église des Gaules et copiée sous différentes formes en Europe, jusqu'à ce qu'elle soit définitivement supplantée par le *Decretum Gratiani* au XII^e siècle (Vives, 1963 : XII–XIII).

À part les deux premiers et le dernier dont l'*Hispana* ne fait pas état, Rodrigue rend compte dans l'*Historia gothica* de la tenue de l'intégralité des conciles wisigothiques tolédans¹¹⁵. Le récit qu'il en donne se fonde, en majorité, sur la condensation des actes conciliaires¹¹⁶. Il lui arrive également de compléter le recours à la source conciliaire par des emprunts à un texte historiographique sur lequel nous reviendrons : la *Chronique mozarabe de 754*¹¹⁷. C'est le cas, par exemple, pour les XI^e et XII^e conciles. Signalons enfin que la notice concernant le V^e concile provient entièrement, quant à elle, de la *Chronique mozarabe de 754*. En dépit de cette utilisation appréciable, Rodrigue cite relativement peu la source conciliaire. Il n'y fait nommément référence qu'une seule fois dans l'inventaire des sources qui apparaît dans le prologue : *ex libris [...] conciliis Toletanis* (*Historia gothica*, p. 6.) (1). Le reste de l'*Historia gothica* est émaillé de citations implicites qui laissent entendre que le Tolédan a eu recours aux actes des conciles ou qu'il les connaît tout au moins. Nous avons relevé huit de ces syntagmes qui ont pour point commun le terme *canon* qui ne

¹¹⁴Le XVIII^e concile de Tolède est dit extravagant, c'est-à-dire que ses actes ne font pas partie des recueils canoniques. Ils ont néanmoins été ajoutés à l'*Hispana* dans un des manuscrits non conservés, le manuscrit de Celanova. Cf. Martínez Díez (1966 : 325).

¹¹⁵Cf. *Historia gothica*, pp. 63 (III^e), 68 (IV^e, V^e et VI^e), 69 (VII^e), 72 (VIII^e, IX^e et X^e), 91 (XI^e), 92 (XII^e), 93 (XIII^e et XIV^e), 94 (XV^e), 95 (XVI^e et XVII^e).

¹¹⁶Cf. Genette (1982 : 341) : La condensation « est une sorte de synthèse autonome et à distance opérée pour ainsi dire de mémoire sur l'ensemble du texte à réduire, dont il faut ici, à la limite, oublier chaque détail – et donc chaque phrase – pour n'en conserver à l'esprit que la signification ou le mouvement d'ensemble, qui reste le seul objet du texte réduit ». Cf. également Goullet (2005).

¹¹⁷Nous utilisons l'édition suivante : López Pereira, José E. (éd. et trad.), *Crónica Mozárabe de 754*, Zaragoza : Anubar, 1980. Désormais, *CM754*, lorsque nous citons le texte et López Pereira (1980), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence.

laisse aucun doute sur la nature de la source à laquelle il est fait allusion. Ce vocable peut, en effet, désigner l'ensemble des décrets concernant la discipline ecclésiastique. Ces syntagmes sont donc une autre des façons choisies par Rodrigue pour renvoyer à l'*Hispana* qui, dans les diplômes médiévaux, est désignée par une formule qui s'en rapproche : *lex canonica* (Martínez Díez, 1966 : 8). Ainsi, Rodrigue mentionne par deux fois les *libri canonum*. Le premier fragment concerne le V^e Concile de Tolède où vinrent, en affluence, évêques, vicaires et nobles. Notons qu'il s'agit d'une référence de seconde main puisque ce passage est emprunté, à la lettre, à la *Chronique mozarabe de 754* (CM754, p. 36).

2. *Quanta uero sanctorum congregatio episcoporum, uicariis assistentibus cum senioribus palatii qui digni interesse concilio habebantur, extitit aggregata in ecclesia sancte Leocadie uirginis, liber canonum gloriose declarat. Historia gothica*, p. 68.

« Le livre du canon déclare glorieusement combien fut grand le nombre de saints évêques et de vicaires qui assistèrent, en compagnie des nobles du palais que l'on avait jugés dignes d'y participer, au concile qui se réunit dans l'église de la vierge sainte Léocadie ».

Le second extrait, qui résume les actes conciliaires, fait référence au XVII^e Concile de Tolède et décrit le rituel au cours duquel le roi Égica (687–702) remit au primat tolédan Félix le *thomus*, c'est-à-dire le document dans lequel figurait l'ensemble des questions à débattre lors du concile (*Concilios visigóticos*, pp. 522–537) :

3. *In quo concilio idem rex presencialiter affuit et coram omnibus humi prostratus se eorum orationibus comendauit, et thomum quam manu tenebat primati et concilio offerens super hiis que ibi continebantur sibi satisfieri postulauit ; et hec omnia in libro canonum plenissime declarantur. Historia gothica*, p. 95.

« Le roi lui-même honora ce concile de sa présence et, en présence de tous, prostré sur le sol, il se recommanda à leurs prières. Et après avoir remis au primat, le *thomus* qu'il tenait à la main, il pria l'assemblée de répondre aux questions qu'il contenait. Toutes ces choses sont parfaitement exposées dans le livre du canon ».

Hormis ces deux fragments, la référence aux canons conciliaires apparaît six fois dans l'*Historia gothica*. Pour accentuer l'illégitimité du comte Hildéric, en rébellion contre le roi Wamba, Rodrigue souligne que le premier enfreint les dispositions prises lors des assemblées conciliaires, (*fecit contra statuta canonum*), (*Historia gothica*, p. 76) (4). De même, Witiza qui y contrevient également en nommant son frère Oppa à la

tête du siège archiépiscopal de Séville à la place de son occupant légitime Sindérède, est qualifié de *sacrorum canonum inimicus* (*Historia gothica*, p. 98) (5). À propos du même Witiza, Rodrigue indique aussi que, dans les textes conciliaires, il n'est pas fait état du concile que le souverain convoqua afin de traiter du gouvernement du royaume : *in corpore canonum non habetur* (*Historia gothica*, p. 96) (6). Le Tolédan loue ensuite l'attitude du roi Fruela I^e qui, en accord avec les dispositions des conciles, *iuxta sacrorum canonum*, sortit le clergé de la débauche dans lequel il se vautrait depuis l'époque de Witiza (*Historia gothica*, p. 122) (7). Rodrigue nous apprend encore que les évêques ayant fui devant l'avancée musulmane s'efforcent de régir les diocèses encore aux mains des Chrétiens *iuxta canonum sanctiones* (*Historia gothica*, p. 143) (8).

L'examen des syntagmes énumérés montre, à notre avis, deux choses. Rodrigue, premièrement, semble avoir une connaissance directe des textes conciliaires. En effet, lorsqu'il est redevable pour les épisodes que nous venons d'évoquer d'une source antérieure – la *CM754*, le *CM* de Luc de Tuy ou la *Chronica* de Sampiro dans sa version pélagienne –, la mention des dispositions conciliaires est, dans la plupart des cas, un ajout de sa main : fragments (3), (4), (6), (8) et (9). Rodrigue ne se contente pas, par conséquent, de retranscrire le texte qui lui sert de source, mais il met en relation l'épisode qu'il rapporte avec ses connaissances en matière canonique. Deuxièmement, dans l'énumération précédente, se dessinent nettement les fonctions qu'il faut, selon nous, attribuer aux citations de la source conciliaire dans l'*Historia gothica*. Écartons les fragments (1) et (9) où elles nous semblent jouer un rôle purement informatif, le fragment (6) dans lequel Rodrigue indique, comme ailleurs dans l'*Historia gothica*, une lacune dans ses sources et revenons aux fragments (2) et (3). Nous constatons que, sur le plan structurel d'abord, chaque occurrence occupe la même position et est placée en fin de phrase. Au niveau sémantique, ensuite, on remarque que le Tolédan assortit l'une comme l'autre d'un adverbe de manière qui, pour le premier fragment, est absent du texte-source : *glorioso* d'une part et *plenissime* d'autre part. Ces adverbes renvoient à la façon dont les actes conciliaires

attestent les faits rapportés par Rodrigue : « glorieusement » dans le premier cas et « complètement » (comprenons « de manière exhaustive », mais aussi « parfaitement ») dans le second. L'ajout du premier de ces adverbess témoigne, sans doute, de l'estime dans laquelle le Tolédan tient la source conciliaire et permet d'avancer que l'évocation des actes des conciles sert à authentifier, autoriser ce qui est rapporté par Rodrigue. Cela pourrait être confirmé par l'analogie structurelle que l'on observe entre les syntagmes qui s'organisent comme suit : mention de la source, adverbe laudateur, verbe. Cette structuration les rapprocherait des phrases de type formulaire, dont l'importance ne réside pas tant dans ce qu'elles signifient que dans la fonction qu'elles assurent : ici, ratifier le propos énoncé précédemment. Cette ratification serait d'autant plus opérante que les syntagmes sont placés précisément en position finale.

Les autres références à la source conciliaire remplissent, à notre avis, une fonction quelque peu différente. Rodrigue y intègre certes à deux reprises un qualificatif qui marque, encore une fois, sa déférence et exprime de façon explicite que le Tolédan considère le texte conciliaire comme sacré : *sacrorum* (5) et (7). Mais, il nous semble qu'il s'attache en le citant, non plus à accréditer son propre discours, mais à valoriser les canons conciliaires en eux-mêmes en soulignant qu'ils font force de loi dont la violation ou le respect suffit à conduire princes, nobles ou évêques vers la damnation ou le salut (5), (7) et (8). Le Tolédan érige ainsi la source conciliaire en espace de vérité irréfutable et l'investit d'une autorité qui ne peut ni ne doit, de par son caractère sacré, être contredite. Une telle démarche n'a rien, à notre avis, d'innocent si on la considère à la lumière du contexte dans lequel Rodrigue écrit l'*Historia gothica*.

L'écriture de l'*Historia gothica* coïncide avec l'instruction prolongée du litige qui opposa, pour l'ordination du diocèse de Valence, Rodrigue de Tolède à Pierre d'Albalat, archevêque de Tarragone ; chacun des prélats revendiquant non seulement un droit de propriété sur le diocèse de Valence, mais également un droit de possession (Castell Maiques, vol. II, 1996). Le procès débute en 1239 devant le pape Grégoire IX

et s'achève provisoirement le 17 mars 1246, lorsque le cardinal Otton de Monferrat, mandaté par le pape Innocent IV, prononce une sentence favorable à Tolède qui sera néanmoins sursise. L'affaire connaît un grand retentissement, et pas uniquement à cause du prestige des acteurs qui requiert l'arbitrage du pape ou des enjeux politiques et économiques importants, mais aussi parce qu'elle conduit les parties litigantes à se livrer à la recherche de preuves documentaires à même d'étayer leurs prétentions. Celle menée par Rodrigue et ses assistants est de grande ampleur et se traduit par la visite de plusieurs monastères détenteurs de *codex* justifiant de l'authenticité et de l'ancienneté des droits tolédans. De retour de Rome au printemps 1239, Rodrigue inspecte ainsi le fonds de Saint-Émilien de la Cogolla ; son émissaire, l'archiprêtre Matthieu, ceux de Saint-Dominique de Silos, Saint-Pierre de Cardena, Saint-Sauveur d'Oña, Saint-Zoïle de Carrión, Saint-Benoît de Sahagún, Saint-Isidore de Léon, ainsi que celui de la cathédrale d'Oviedo. Rien n'est ménagé et les envoyés du Tolédan enquêtent jusqu'en France : dans les abbayes de Saint-Martin de Sées, de Notre-Dame du Bec, de Marmoutier, de Saint-Denis et de Cluny (Castell Maiques, 1968 et 1996 ; González Ruiz, 1997 : 198). Dans cette quête, les manuscrits les plus prisés par Rodrigue et ses auxiliaires sont justement ceux qui contiennent l'ancienne législation canonique de l'église hispanique : l'*Hispana* (González Ruiz, 1997 : 199). Parmi les plus connus de ces manuscrits, le *Codex Emilianense* que le Tolédan consulte en personne lors qu'il se rend au monastère de Saint-Émilien de la Cogolla¹¹⁸. Ces *codex* apportent la preuve que, durant la période wisigothique, Valence dépendait de Tolède. C'est donc véritablement sur eux que Rodrigue fonde l'argumentation qu'il développe contre Pierre d'Albalat. Partant, il ne serait pas étonnant qu'il ait cherché à en affirmer et à en rehausser la valeur dans l'*Historia gothica* qu'il écrit alors qu'il est pris dans le tourbillon judiciaire. Le texte historiographique nous semble, dans cette perspective, une preuve supplémentaire des droits tolédans que Rodrigue verserait au dossier, preuve destinée non pas à être alléguée lors du temps somme tout éphémère du procès, mais à être conservée et portée à la connaissance des temps à venir. La mission que Rodrigue assigne à l'écrit (faire connaître aux siècles futurs le

¹¹⁸Le *Codex Emilianense* est une copie, datée de 992, du *Codex Albeldense*, achevé dans les années 974–976 par le moine Vigile. Sur ces manuscrits, cf. Díaz y Díaz (1991).

passé comme s'il était présent et conserver les connaissances pour la postérité, grâce à l'écriture) et, de fait, au texte historiographique, cette mission dont l'exposé est le cœur du prologue de l'*Historia gothica*, prend ici tout son sens et rejoint, on le voit, ses propres intérêts¹¹⁹.

Il appert, par conséquent, que l'*Historia gothica* pourrait être non seulement l'espace au sein duquel Rodrigue se livrerait à la défense et à l'illustration des droits du diocèse tolédan, mais aussi une des armes qu'il manie dans ce combat qui l'oppose, pendant près de quarante ans, à plusieurs prélats hispaniques. Cette hypothèse, à laquelle nous souscrivons totalement, a été vérifiée sur la foi de plusieurs exemples par P. Linehan qui développe d'ailleurs à l'envi la métaphore guerrière¹²⁰. Il nous semble cependant que s'il est démontré que l'*Historia gothica* est un plaidoyer *pro domo*, l'on n'a pas suffisamment mesuré combien la structure narrative, les mécanismes discursifs, le lexique choisi conformément une écriture tournée, pour une bonne part, vers l'argumentation. Les références à la source conciliaire nous en fournissent un premier exemple et suggèrent combien les démêlés judiciaires de Rodrigue peuvent investir aussi le terrain de l'historiographie en informant l'*Historia gothica* dans son entier. Nous nous attacherons, dans les pages qui suivent, à en donner la preuve.

Le poids relatif de la source biblique

On compte, dans l'*Historia gothica*, huit références explicites au texte biblique. Cela place cet ensemble de citations après ceux formés par les références au corpus isidorien, aux textes classiques et aux actes conciliaires. Ces citations se répartissent dans l'ensemble de l'œuvre et adoptent des formes variées dont voici le tableau.

¹¹⁹Cf. *Historia gothica*, p. 5 : *et per hec futuris seculis preterita ut presencia nunciarent et uigilata studia scriptura posteris conseruarent*. Trad. : « faire connaître aux siècles futurs le passé comme s'il était présent et conserver grâce à l'écriture pour la postérité tant les connaissances attentives ».

¹²⁰Cf. Linehan (1993 : 327–349 et 383) : « To the writing of history D. Rodrigo brought the tactical skills of a military man. Here was an archbishop with a warrior's eye to the main chance, shrewdly appreciative of the land, a historian for whom history was warfare, a master of camouflage, the perfect judge of the feint, connoisseur of the understatement, unblinking purveyor of the inconceivable, and faultless conductor oh his editors all down the ages ».

Dès le prologue de l'*Historia gothica*, Rodrigue rappelle que le texte biblique est la première voie d'accès à la connaissance du passé :

1. *Quis enim de creatione mundi, de patriarcharum successione, de exitu de Egipto, de lege ueteri, de regibus Terre Sancte, de exterminio eorumdem, de annunciatione, natiuitate, passione, resurrectione et ascensione Domini Iesu Christi, earum testibus morte sublatis, posset relatione ueridica esse certus, nisi libri canonici aut euangelia testarentur? Quibus, eo quod scripserunt, tanto amplius obligamur, quanto per eorum doctrinam in preteritorum noticia innouamur. Historia gothica, p. 6.*

« Qui, en effet, pourrait avoir un récit véridique et des connaissances certaines à propos de la création du monde, de la succession des patriarches, de la sortie d'Égypte, de l'ancienne alliance, des rois de Terre Sainte, de leur extermination, de l'Annonciation, de la Nativité, de la Passion, Résurrection et Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, une fois les témoins de ces faits disparus, si les livres canoniques et les évangiles ne l'attestaient. Nous leur sommes d'autant plus redevables pour ce qu'ils écrivirent que grâce à leur enseignement, nous renouvelons notre connaissance du passé ».

Le texte proprement dit débute par une référence au *Livre de la Genèse* et à Moïse :

2. *Vt ueritas Genesis atestatur, quam Moyses scripsit spiritu prophetie, humanum genus uagum et profugum in terra miserie aberrauit, donec culpa hominum inundante, ceteris enecat periculo cathaclismi, Noe solus cum filiis et uxoribus, Domino protegente, fuerunt in seminarium humani generis reseruati. Historia gothica, p. 9.*

« Selon ce qu'atteste la vérité de la Genèse qu'écrivit Moïse inspiré par l'esprit prophétique, le genre humain erra, vagabond et fugitif, sur une terre de misère, jusqu'à ce que, les péchés des hommes étant à leur comble, tous périrent dans l'épreuve du déluge, et seul Noé ainsi que ses fils et ses femmes, tous sous la protection de Dieu, furent sauvés afin qu'ils soient la source du genre humain ».

Évoquant ensuite le mariage du roi goth Athaulf et de Placidia, la sœur de l'empereur romain d'Occident Honorius, Rodrigue critique ceux qui croient voir en cette union la réalisation d'une prophétie de Daniel. Il affirme, en effet, que « dans le *Livre de Daniel*, ce qui est dit se rapporte aux rois de Syrie et d'Égypte, et, dans celui-ci, il n'y a aucun endroit où Daniel prophétise que le royaume romain est situé au midi »¹²¹ (3). À l'occasion d'un jugement sur l'attitude du roi Sisebut vis-à-vis des Juifs, on lit ce passage de l'*Épître de Paul aux Philippiens* :

4 *Set sicut Paulus dicit : 'Sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuncietur, in hoc gaudeo et gaudebo'. Historia gothica, p. 65.*

¹²¹Cf. *Historia gothica*, pp. 47–48 : *Set aliter exponitur in Daniele de regibus Sirie et Egipti, nec respectu loci ubi Daniel prophetauit regnum Romanum uersus Austrum consistit.*

« Mais selon ce dit Paul : ‘Avec des arrières-pensées ou dans la vérité, Christ est annoncé. Et je m’en réjouis ; et même je continuerai à m’en réjouir’ ».

Dans la *deploratio* qui suit le récit de la perte d’*Hispania*, le Tolédan intègre un passage de la *CM754* dans lequel se trouvent quelques mots de l’*Évangile selon saint Marc* qui relate comment Jésus annonça à ses disciples une nouvelle destruction de Jérusalem :

5. *Quicquid illa Babilon magna inter regna seculi prima a Ciro et Dario subuersa pertulit, nisi quod perpetuo exterminio solum a bestiis et serpentibus habitatur ; quicquid Roma prouinciarum domina ab Alarico et Athaulpho Gothorum regibus et Giserico Vandalorum principe est perpessa ; quicquid Hierusalem iuxta Dominicam propheciam ‘lapide super lapidem non relicto sustinuit diruta et incensa’ ; quicquid Cartago nobilis a Scipione Romano direptione et incendio passa fuit, hoc misera Hispania omnium cladium coniectis miseriis est experta nec est qui adiciat misereri. Historia gothica, p. 108.*

« Ce que supporta la grande Babylone, le plus grand royaume de tous les temps, anéantie entièrement par Cyrus et Darius à l’exception de son sol habitée, dans une ruine perpétuelle, par des bêtes et des serpents ; ce que Rome, maîtresse des provinces, endura d’Alaric et d’Athaulf, rois des Goths et de Giséric, prince des Vandales ; ce que Jérusalem ‘supporta, détruite et incendiée, aucune de ses pierres ne subsistant’, selon la prophétie du seigneur ; ce dont la noble Carthage fut victime à cause du pillage et de l’incendie du Romain Scipion, tout cela la malheureuse *Hispania* l’éprouva, ses malheurs se devinent de tous les massacres, et il n’est plus personne qui la plaigne ».

Rappelant l’indéfectible amitié qui lie Alphonse VIII de Castille au roi Pierre II d’Aragon, venu en renfort pour la bataille de Las Navas de Tolosa, Rodrigue illustre son propos grâce à ces paroles qu’il place dans la bouche du roi Salomon¹²² :

6 *Rex Aragonum cum omnibus suis usque ad finem permansit indissolubili dilectione regi nobili federatus, et quia sicut dicit Salomon : ‘Si possides amicum, in temptatione posside illum’, hic probari potuit quisque qualiter diligebat. Historia gothica, p. 266.*

« Le roi d’Aragon et les siens demeurèrent jusqu’à la fin, unis au noble roi par une amitié solide, puisque selon ce que dit Salomon : ‘Si tu acquiers un amis, acquiers-le en l’éprouvant’ et ainsi chacun put démontrer son amitié ».

¹²²Les mots que le Tolédan prête à Salomon sont, en réalité, extraits du *Livre de l’Écclésiastique* ou du *Siracide*, du nom de son auteur supposé Jésus, fils de Sira. Le *Livre de l’Écclésiastique*, 6, 7 dit : *Si possides amicum in temptatione posside eum et non facile credas illi*. Trad. de la *TOB*, p. 1358 : « Si tu acquiers un ami, acquiers-le en l’éprouvant, ne te fie pas trop vite à lui ». Ce livre contient des écrits de sagesse, ce qui expliquerait que Rodrigue en ait attribué un verset à Salomon. De par sa réputation de roi sage, ce dernier a été également, dans le même esprit, associé à quatre livres bibliques dits livres sapientiaux : les *Livre des Proverbes*, de l’*Écclésiaste* ou du *Qohéleth*, de la *Sagesse* et le *Cantique des Cantiques*.

Terminons notre panorama par ce fragment où, se mettant lui-même en scène, le Tolédan cite deux extraits du texte biblique dont un passage de la première *Épître de Jean* rappelant la nécessité de porter secours à son prochain :

7. et 8. *Rodericus etiam Toletanus pontifex atendens uerbum Iohannis apostoli, 'qui uiderit fratrem suum neccesitatem habentem et clausurit uiscera misericordie sue, quomodo Dei caritas est in illo' ? et item dicit Scriptura : 'Pasce fame morientem, quem nisi paueris, occidisti', totum argentum quod apud se potuit inuenire, fratribus erogauit. Historia gothica, p. 278.*

« Et même l'archevêque Rodrigue de Tolède respectant la parole de l'apôtre de Jean, 'Si quelqu'un possède les biens de ce monde et voit son frère dans le besoin, et qu'il se ferme à toute compassion, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui' ?, et de même l'Écriture dit : 'nourris celui qui meurt de faim, car si tu crains de le faire, tu le tues', donna aux frères tout l'argent qu'il put rassembler ».

Que nous apprennent ces fragments ? Observons d'abord que les citations du texte biblique indiquent presque toujours la provenance de l'emprunt, puisque Rodrigue spécifie le livre dont il met à profit un extrait¹²³. Doit-on une nouvelle fois y voir le signe que le public auquel s'adresse le Tolédan connaît bien le texte biblique ? Les citations scripturaires nous orienteraient-elles vers ces mêmes clercs lettrés avec qui Rodrigue partageait déjà la connaissance des textes classiques ? Peut-être. Jean d'Osma, par exemple, qui utilise abondamment le texte biblique dans sa *CRC*, l'intègre souvent, sans le citer, dans le flux de sa narration, mais y fait aussi référence de façon explicite comme le fait Rodrigue¹²⁴.

Constatons ensuite que la première citation du texte biblique dans l'*Historia gothica* souligne que, pour Rodrigue comme pour ses prédécesseurs ou contemporains, le texte biblique est Le texte historiographique par excellence, recueil qui renferme « l'histoire du monde, passé, présent et à venir »¹²⁵. Dans la conception médiévale d'une histoire providentialiste où les événements sont les signes de l'action de

¹²³Soulignons que les citations de Rodrigue sont relativement précises au regard du lecteur médiéval de la Bible puisque, Lobrichon (2003 : 13) le rappelle, la division en versets n'est pas connue au Moyen Âge.

¹²⁴Cf. Charlo Brea (1998). Pour l'index des emprunts au texte biblique dans la *CRC*, cf. Charlo Brea (1997 : 213-218).

¹²⁵Cf. Lobrichon (2003 : 40-41) qui met en évidence l'influence du texte biblique sur le schéma structurel de la chronique universelle.

Dieu parmi les hommes, une telle identification est bien compréhensible¹²⁶. Elle est d'ailleurs si parfaite que la Bible est désignée sous le nom d'*historia*¹²⁷ et qu'Isidore de Séville, dans ses *Etymologiae*, fait de Moïse le premier des historiens chrétiens et le narrateur de l'origine du monde : *Historiam autem apud nos primus Moyses de initio mundi conscripsit*¹²⁸. Il suit, en cela, un usage établi selon lequel Moïse serait l'auteur de l'ensemble du Pentateuque. Cet usage trouve certainement son origine dans une lecture littérale du *Livre de l'Exode* dans lequel Moïse apparaît comme le scribe de la parole divine : *dixit autem Dominus ad Mosen scribe hoc ob monumentum in libro*¹²⁹. Rodrigue ne dit d'ailleurs rien d'autre quand il évoque un Moïse inspiré *spiritu prophetie* (2).

La contiguïté entre texte biblique et texte historiographique s'exprime de plusieurs manières. En proclamant que la connaissance du passé distingue l'homme de la bête, la Bible justifie le travail de l'historien dont la mission est, Rodrigue le martèle dans le prologue de l'*Historia gothica*, de conserver par l'écrit la mémoire du passé. Le texte biblique fournit également à l'historien médiéval des modèles scripturaux et structurels : personnages-types, ordonnancement chronologique, généalogies (Guenée, 1980 : 31–32). Aux XII^e et XIII^e siècles, les instruments élaborés pour faciliter la consultation de la Bible – glossaires, lexiques, concordances, index, etc. –, vont profiter aux historiens (Guenée, 1980 : 31–32 ; Lobrichon, 1984 et 2003 : 42–43 ; Rouse, 1984). Notons, à ce propos, que dans deux des manuscrits du XIII^e siècle conservés, l'*Historia gothica* est assorti d'un index de chapitres¹³⁰. Le texte biblique est enfin la seule source à laquelle l'historien, quand il en fait état, peut puiser son

¹²⁶Cf. Guenée (1980 : 29) : « L'histoire a la noble tâche de dire ce qu'a fait Dieu, *gesta Dei*. Elle est par essence religieuse ».

¹²⁷Cf. Guenée (1980 : 30) : « [...], la Bible, [...] est l'"histoire divine", l'"histoire sacrée", l'"histoire sainte", l'"histoire" en un mot ».

¹²⁸Cf. *Etymologiae*, I, 42, p. 348. « Parmi nous, le premier à écrire une histoire à propos de l'origine du monde fut Moïse ».

¹²⁹Cf. *Exode*, 17, 14. Trad. de la *TOB*, p. 96 : « Dieu dit alors à Moïse : écris cela dans un livre pour en conserver le souvenir ». D'autres livres bibliques ont pu également être la source d'une telle vision de la figure de Moïse. Ainsi, le *Pentateuque* est appelé *volumini Mosi* dans le *Livre de Néhémie* (6, 7). Le *Livre des Paralipomènes*, connu généralement sous le nom de *Livre des Chroniques*, le désigne sous le nom de *lege Mosi* (II, 23, 18) tandis que dans l'*Évangile selon saint Luc*, il est mentionné simplement comme *Mose* (24, 27).

¹³⁰L'index des chapitres est présent dans les manuscrits *D* (BNE, 301) et *F* (BNE, V^a-4-3).

récit des premiers temps du monde (1) (Lacroix, 1971 : 58–62). Le Tolédan ne fait pas exception à la règle, qui recourt à la Genèse pour narrer le devenir de la descendance de Noé (2). De plus, il n'est pas rare que les historiens médiévaux soient aussi des théologiens (Guenée, 1980 : 30). Le cas de Rodrigue qui s'est illustré dans les deux disciplines est, à cet égard, exemplaire. Qu'on songe seulement qu'il étudia la théologie à l'université de Paris, dont il obtint le titre de *magister theologiae*, et qu'il fut l'auteur d'un opuscule apologétique, le *DLV* ainsi que du *BHC*, regroupant sur le modèle de l'*Historia Scholastica* de Pierre le Mangeur (1173) le texte biblique, ses gloses ainsi que des histoires profanes (Arizaleta, 2005a). Rodrigue est, par conséquent, familier du texte biblique. Il l'est également des pratiques exégétiques et l'on peut se demander dans quelle mesure celles-ci ont eu une influence sur l'écriture de l'*Historia gothica*¹³¹. Quelques exemples. Le fragment (2), relatif à la prophétie de Daniel, est emprunté pour l'essentiel à l'*HG* d'Isidore de Séville. Dans celle-ci, Isidore rappelle et reprend à son compte l'opinion qui voudrait que dans le mariage d'Athaulf et de Placidia se soit accompli l'oracle de Daniel. Mais, dans l'*Historia gothica*, Rodrigue s'oppose à cette croyance et avance, *a contrario*, sa propre lecture de l'Écriture : *Set aliter exponitur in Daniele*. De même dans le fragment (4), dont il est également redevable à l'*HG*, le Tolédan précise la provenance de la citation scripturaire par un *sicut Paulus dicit* quand Isidore l'introduisait par cette mention vague : *sicut scriptum est* (*HG*, p. 272). Enfin dans le fragment (5), Rodrigue interprète la ruine d'*Hispania* à la lumière des désastres subis, au cours du temps, par des cités de renom. Outre le fait que c'est l'occasion pour lui de mettre en évidence une *translatio imperii* qui, ici, se révèle infortunée, ce fragment et le chapitre dans lequel il s'insère nous semblent révélateurs de ce que la présence de l'exégèse, dans sa méthode sinon dans ses présupposés, est perceptible dans l'*Historia gothica*. Pour la résumer grossièrement, la théorie exégétique soumet le texte biblique à un commentaire dont le but est d'en dégager les différents sens qui sont, selon les courants,

¹³¹Notons que Lobrichon (2003 : 41) souligne que « (t)ous les historiens eux-mêmes, jusqu'en plein XIII^e siècle au moins, appliquent la règle exégétique qui met en correspondance la lettre et l'esprit : celui-ci n'est pas seulement sens moral, mais aussi sens anagogique, démonstration des fins dernières ».

au nombre de trois ou de quatre. D'Origène et de saint Jérôme, l'exégèse médiévale a retenu la doctrine des trois sens (historique ou littéral, allégorique et tropologique) auxquels, suivant Cassien et saint Augustin, a été ajouté le sens anagogique (Dahan, 1999b ; De Lubac, 1959–1964). Comment cette herméneutique trouve-t-elle un écho dans le texte de Rodrigue ? Reprenons, pour répondre à cela, le fragment (5) et le chapitre dans lequel il se situe : *Deploratio Hispanie et gothorum et causa excidii*, « Plainte pour *Hispania* et les Goths et cause de leur destruction » (*Historia gothica*, p. 104). Il vient juste après un autre chapitre intitulé : *De destructione gothorum et commendatione Hispanie*, « À propos de la destruction des Goths et éloge d'*Hispania* » (*Historia gothica*, p. 106). Les deux pièces composent un récit lyrique où sont embrassées, dans un même mouvement, grandeur et décadence du peuple goth et d'*Hispania*. Elles sont, à notre avis, indissociables et forment structurellement et sémantiquement une suite logique caractéristique du schéma des *planctus* : éloge puis déploration. Dans ces deux chapitres, nous observons un va-et-vient constant entre les faits : l'annihilation des Goths et l'invasion d'*Hispania*, et l'interprétation qu'en donne Rodrigue. Il nous semble que ce *modus operandi* lui permet d'exposer d'abord le sens littéral de l'Histoire avant d'en dévoiler le sens tropologique, autrement dit moral¹³². La superposition du sens littéral et du sens moral nous semble d'ailleurs présente implicitement dans le fragment (5) en lui-même, car la comparaison de la destruction d'*Hispania* avec celle de Jérusalem suggère que les causes des deux catastrophes furent identiques : les péchés de leurs habitants. En tentant de mettre en évidence plusieurs niveaux de compréhension des événements historiques, le récit que livre Rodrigue de la ruine d'*Hispania* pourrait par conséquent, dans sa forme comme dans ses objectifs, être construit selon des méthodes qui rappelleraient celles du commentaire exégétique. Le Tolédan emploierait ainsi dans l'*Historia gothica* des techniques déjà expérimentées dans la composition du *BHC*.

En dépit de ce qui vient d'être exposé, le poids de la source biblique dans l'*Historia gothica* doit, à notre avis, être nuancé. Comme pour les sources précé-

¹³²Dahan (1999a : 4) indique que le terme tropologie peut être compris dans le sens « d'exégèse morale ».

dentes, Rodrigue l'utilise plus largement qu'il ne le dit. Ainsi, il emprunte à six reprises au *Livre des Psaumes* ; trois fois à la *Genèse* et au *Livre d'Isaïe* ; deux fois aux *Livres de Job*, de la *Sagesse*, du prophète *Jérémie*, des *Lamentations*, à l'*Évangile selon saint Luc* et à la *première Épître de l'apôtre Jean* ; une fois aux *Livres des Paralipomènes*, de *Judith*, de l'*Ecclésiaste*, du prophète *Daniel*, aux *Évangiles selon saint Matthieu* et *saint Marc*, aux *Épîtres de Paul aux Romains*, aux *Corinthiens* (la seconde), aux *Philippiens* et aux *Hébreux* (Fernández Valverde, 1987 : 317–318). Cependant, si l'on compare cet usage de la Bible à celui qui est fait dans le *CM* de Luc de Tuy et, plus encore dans la *CRC*, on s'aperçoit que, pour un texte de l'ampleur de l'*Historia gothica*, le recours à l'Écriture sainte se fait avec parcimonie. Luc extrait quarante-deux fragments du texte biblique et dans la *CRC*, de proportions beaucoup plus modestes que l'*Historia gothica*, ce ne sont pas moins de soixante-quinze passages qui en reprennent la lettre¹³³. La modestie des emprunts au texte biblique pourrait, à notre avis, illustrer la cohérence du projet scriptural dans lequel s'intègre l'*Historia gothica*. De fait, si le substrat biblique est réduit dans l'*Historia gothica*, c'est qu'il se déploie, par ailleurs et dans son entièreté, au sein du *BHC*. Il nous semble par conséquent indispensable de considérer l'œuvre du Tolédan comme un tout, de l'apprécier dans son ensemble pour affiner notre compréhension de l'*Historia gothica* qui, malgré la place centrale qu'elle y occupe, n'en reste pas moins un des éléments de cette œuvre. Ainsi, le *BHC* étant un commentaire de l'histoire sacrée, Rodrigue présenterait, dans l'*Historia gothica*, l'histoire dans son versant profane, ce qui pourrait expliquer le recours relativement faible à la source biblique¹³⁴. Les quelques passages mis en exergue par des citations le sont néanmoins à dessein. En ce sens, il nous semble instructif de considérer les fonctions des références explicites à la source biblique.

¹³³Pour le *CMCM* de Luc de Tuy, cf. Falque (2003a : 345–346). Pour une étude des citations bibliques dans la *CRC*, cf. Charlo Brea (1998), et pour la liste de leurs occurrences, Charlo Brea (1997 : 213–218).

¹³⁴La lecture croisée des prologues du *BHC* et de l'*Historia gothica* étaye cette hypothèse. Dans le premier, Rodrigue expose ainsi son projet : *Ea uero que de libris Noui et Veteris Testamenti ad continuationem historie conteruntur singulorum librorum nominibus adnotauī*. Cf. *BHC*, p. 5. Trad. : « j'ai commenté les livres du Nouveau et de l'Ancien Testament afin qu'ils soient entrelacés dans un seul livre qui continue leur histoire ». Dans le second, ce n'est plus l'histoire religieuse, mais celle de la *gens gothica* qu'il se propose de relater. Cf. chapitre trois.

Deux des fragments contenant ces références rappellent, nous l'avons vu, à quel point le texte historiographique médiéval s'inscrit dans la continuité du texte biblique (1) et (5). La citation du fragment (2) – *Vt ueritas Genesis atestatur* – remplit, à notre avis, cette fonction accréditive que nous avons déjà évoquée à propos d'Isidore de Séville et des actes conciliaires. Ici, elle nous semble doublement opérante : par l'emploi du syntagme *ueritas Genesis* et du verbe *atestatur*, d'une part, et par sa position inaugurale, d'autre part. Le contenu de cette citation, son emplacement, ont une charge symbolique importante. Par ce biais, Rodrigue place d'emblée son récit sous le signe de l'autorité la plus irréfragable qui soit : la Bible¹³⁵. La citation fonctionne alors comme une clé signifiante. C'est un marqueur d'authentification apposé non plus sur le seul épisode qu'elle introduit, le déluge, mais aussi sur l'entier du récit qui, en se déployant sous les auspices de cet incipit, va bénéficier « d'une parcelle de l'autorité divine » (Lobrichon, 2003 : 44). Il nous semble, par ailleurs, que les citations du texte biblique pourraient faire partie des mécanismes discursifs combinés par Rodrigue pour modeler la représentation idéale de la figure monarchique qu'il s'attache à mettre en avant dans l'*Historia gothica*, figure dont Alphonse VIII de Castille est le paradigme le plus parfait. Le souverain castillan est ainsi le seul, avec Pierre II d'Aragon, pour lequel Rodrigue met en évidence le fait qu'il se conforme aux préceptes de l'Écriture (6). Mais le Tolédan ne perd pas non plus l'occasion de rehausser son propre prestige. Et à son propos, ce n'est plus d'amitié dont il est question mais d'une des trois vertus théologiques : la charité, qu'il met en pratique dans un épisode où il s'offre un auto-portrait plus qu'élogieux (7) et (8) (*Historia gothica*, pp. 278–279). Il tient en effet le premier rôle dans le récit de la famine dont souffrit la Castille en 1214, récit dans lequel il n'hésite pas à se désigner comme le secours et le soulagement de la terre¹³⁶.

¹³⁵Cf. Lobrichon (2003 : 35) : « Pour tout croyant et tout auteur, la Bible représente tout au long du Moyen Âge une réalité massive, indiscutable et infaillible, qui ne saurait être mise en soupçon ».

¹³⁶Cf. *Historia gothica*, p. 278 : *elegit ipse cum indigentibus indigere et cum fratribus in terre solacium et subsidium eo tempore remanere*.

Les citations bibliques seraient par conséquent un autre des biais par lesquels Rodrigue vante ses propres mérites et ce, à deux niveaux. En tant que personnage historique mis en scène dans son récit, nous venons de voir le traitement positif qu'il se réserve. En tant qu'écrivain, les références au texte biblique lui permettent de faire une nouvelle fois étalage de son savoir et d'ajouter ainsi à son portrait d'érudit, comme nous l'avons suggéré à partir des fragments (3) et (4).

Une alternative au texte isidorien : Jordanès

Dans le prologue de l'*Historia gothica*, on trouve une référence à Jordanès. Celui-ci, dont on sait peu, est issu d'un milieu goth ou alain et vit certainement le jour dans l'Italie du VI^e siècle. Il se présente lui-même comme un autodidacte, quoiqu'il manie assez bien le latin et entende le grec. Il fut d'abord notaire auprès du chef militaire goth Baza, puis peut-être évêque des cités italiennes de Crotone et de Ravenne. Il s'installa ensuite à Constantinople où il vécut à la cour de l'empereur Justinien (527–565) (*Auteurs grecs et latins*, pp. 486–487, Devillers, 1995 : IX-XXX). On ignore s'il y occupa une fonction, même si Rodrigue dit de lui, dans le prologue de l'*Historia gothica*, qu'il fut chancelier du saint palais : *sacri palatii cancellarii* (*Historia gothica*, pp. 6–7). Son œuvre la plus connue est le *De origine actibusque Getarum*. Également appelée *Getica*, il s'agit, selon les termes mêmes de Jordanès, d'un abrégé de l'ouvrage homonyme de Cassiodore¹³⁷. Les *Getica* restent, dans l'ensemble, fidèles au texte cassiodoréen, même si l'abréviateur s'est permis quelques initiatives. Histoire nationale des Goths, l'œuvre est divisée en trois parties précédées d'une préface et assorties d'une conclusion. Elle couvre une vaste période – 2030

¹³⁷Cf. *Getica*, pp. 1–2 : *Volentem me, parvo subvectum navigio, oram tranquilli litoris stringere, et minutos de priscorum, ut quidam ait, stagnis pisciculos legere, in alter, frater Castali, laxare vela compellis, relictoque opusculo quod intra manus habeo, id est "de adbreuatione chronicorum", suades ut nostris verbis duodecim Senatoris volumina "De origine actibusque Getarum", ab olim et usque nunc per generationes regesque descendentes, in uno et hoc parvo libello coartem*. Trad. Devillers (1995 : 3) : « Je voulais simplement me laisser porter par une frêle embarcation, longer un rivage paisible et pêcher, comme on dit, de minuscules poissons dans les eaux des anciens. Or voilà que toi, frère Castalius, tu m'entraînes à faire voile vers la haute mer, tu me persuades d'abandonner l'opuscule auquel je suis en train de mettre la main, c'est-à-dire l' "abrégé des chroniques", et de résumer avec mes propres mots en un seul tout petit livre, que voici, les douze volumes que le Sénateur a écrits sur "la genèse et l'histoire des Goths", de l'Antiquité à nos jours, en passant en revue les générations et les rois qui se sont succédés ».

ans aux dires de Jordanès lui-même (c'est-à-dire de l'origine du peuple goth à 551) – et s'intéresse, d'un point de vue géographique, à « l'ensemble du monde connu [...] envisagé au gré des innombrables migrations des Goths » (Devillers, 1995 : xxv). Il s'agit, par conséquent, d'une mine d'informations dont Rodrigue a tiré copieusement parti.

Dans l'*Historia gothica*, le texte de Jordanès est en effet, avec l'*HG* d'Isidore, l'assise sur laquelle prend appui la narration de l'époque gothique¹³⁸. De fait, l'*Historia gothica* combine les deux œuvres, jusqu'au règne d'Alaric II (484–507) sur lequel s'achèvent les *Getica*, en glanant davantage dans l'une ou l'autre selon les informations qu'elles proposent. Dans le récit de la bataille des Champs Catalauniques, Rodrigue reprend par exemple, à quelques modifications près, la version détaillée proposée par Jordanès, qu'il complète par la mention de prodiges, annonceurs, selon Isidore, de l'affrontement qui opposa les Goths et les Romains aux hordes d'Attila. Jordanès est aussi l'auteur d'une *Historia romana*, abrégé d'histoire universelle et romaine rédigé comme les *Getica* vers 551 (Devillers, 1995 : xvi). J. A. Estévez Sola (1990 : 142) estime que Rodrigue aurait également pu l'utiliser ponctuellement, lorsqu'il indique, dans le premier chapitre de l'*Historia gothica*, la localisation de la ville de Ninive¹³⁹. L'emploi des *Getica* pourrait, à première vue, témoigner de la seule volonté du Tolédan d'atteindre à l'exhaustivité, d'embrasser en somme la totalité du savoir disponible pour donner de l'histoire wisigothique la vision la plus complète possible. En réalité, le discours que véhiculent les *Getica* constitue l'un des piliers de la construction discursive de l'*Historia gothica*. En effet, c'est dans le texte de Jordanès que Rodrigue puise les éléments qui lui permettent de compléter sa représentation du peuple goth. Les *Getica* proposent une image d'une *gens gothica* dont la vertu essentielle est la *sapientia* (Rodríguez de la Peña, 2000b). Cette image constitue, par conséquent, une alternative au modèle isidorien qui, lui, met en avant la *strenuitas* gothique. Nous y reviendrons dans la seconde partie de notre

¹³⁸Cf. Alarcos García (1965) et Fernández Valverde (1987 : xxix) qui souligne que Rodrigue utilise presque 4/5 des *Getica* et donne, pp. 320–321, la liste des fragments qu'il leur emprunte.

¹³⁹Cf. *Historia gothica*, p. 9 : *Assiria, in qua Niniue dicitur esse sita*. Trad. : « l'Assyrie, où est située Ninive ».

étude mais disons déjà que ces deux vertus combinées – *sapientia* et *strenuitas* – sont, dans l'*Historia gothica*, les deux composantes essentielles d'un paradigme royal qui s'incarnera dans la figure d'Alphonse VIII de Castille.

Troque Pompée : une référence érudisante ?

Examinons, pour terminer, les références à Troque Pompée. Celui-ci écrivit, à l'époque d'Auguste, la première histoire universelle en langue latine. Il s'agit d'un ouvrage considérable passé à la postérité sous le nom d'*Historiae philippicae et totius mundi origines et terrae* (*Historiae philippicae*) et composé de quarante-quatre livres au fil desquels l'auteur traite d'abord de l'histoire de plusieurs royaumes du Moyen-Orient et d'Asie Mineure – d'où la périphrase du prologue de l'*Historia gothica* : *qui fuit historiarum orientalium sollicitus supputator* – avant de revenir sur la victoire d'Auguste en Espagne. Seuls les prologues de chaque livre ont été conservés. Ils nous permettent d'apprécier le plan d'ensemble de l'ouvrage ainsi que la démarche de l'auteur. On ne connaît le reste du texte qu'à travers un épitome postérieur que l'on doit à Justin (II^e/III^e siècle ap. J.-C.) : *Epitoma historiarum philippicarum*¹⁴⁰ (*Epitoma*). Justin reprend quand même la structuration en quarante-quatre livres du texte de Troque Pompée et profite de ses sources : l'histoire de la Sicile et du bassin méditerranéen de l'historien grec Timée de Syracuse ou les *Helléniques* de Théopompe.

Rodrigue fait référence à Troque Pompée à deux reprises ; une fois dans l'inventaire de sources du prologue : *ex libris [...] Pompei Throgi, qui fuit historiarum orientalium sollicitus supputator*, une autre, dans le chapitre consacré à l'origine des Parthes : *Ex quorum genere **dicit Pompeyus Trogus** Parthorum prosapiam descendisse* (*Historia gothica*, pp. 7 et 26). Rodrigue a-t-il réellement eu recours à son texte ? La question fait débat. Avant d'en exposer brièvement les termes, précisons d'abord qu'il est plus que probable que le texte auquel le Tolédan fait référence soit

¹⁴⁰Nous utilisons l'édition suivante : Chambry, Emile and Thély-Chambry, Lucienne (éds. et trads.), *Justin. Abrégé des histoires philippiques de Troque Pompée et prologues de Troque Pompée*, Paris : Garnier Frères, 1936. Désormais *Epitoma*, lorsque nous citons le texte et Chambry (1936), lorsque nous citons l'introduction, l'appareil critique ou la traduction de l'édition de référence.

l'*Epitoma* de Justin¹⁴¹. Sur la dette de Rodrigue vis-à-vis de ce dernier, les avis divergent. J. Fernández Valverde soutient que le Tolédan emprunte deux fragments à l'*Epitoma*. Ceux-ci traitent de l'origine des Amazones, des reines qui les ont gouvernées, de leurs combats successifs contre les Perses, Hercule et les Grecs, et offrent des détails concernant leurs mœurs. Du point de vue d'H. de Carlos Villamarín, l'influence de Justin sur l'*Historia gothica* est nulle. Rodrigue ne connaîtrait pas plus que ces contemporains l'*Epitoma*, et la référence à Trogue Pompée ne serait due qu'au décalque des *Getica* de Jordanès où l'historien est cité deux fois (De Carlos Villamarín, 1996 : 105–110). Nous ne prétendons pas résoudre ici ce problème. Tout juste pouvons-nous souligner que Rodrigue connaît l'*Epitoma* car il figure parmi les sources du *BHC* et que nous n'avons retrouvé, chez Jordanès, aucun des éléments fournis par le Tolédan dans les passages de l'*Historia gothica* que J. Fernández Valverde impute au texte de Justin (Fernández Valverde, 1992 : 641). Certes, ces passages pourraient provenir d'une autre de ses sources, un texte isidorien par exemple, mais les coïncidences entre les fragments allégués par l'éditeur de l'*Historia gothica* et l'*Epitoma* sont quelque fois frappantes, même si par rapport à celle de Justin, la version de Rodrigue semble avoir subi quelques allègements :

Epitoma, p. 40–42.

Sed apud Scythas medio tempore duo regii iuvenes, Plynos et Scolopitus, per factionem optimatum domo pulsi, ingentem iuventutem secum traxere, et in Cappadociae ora **iuxta amnem Thermodonta** consederunt subjectosque Themiscyrios campos occupavere. Ibi per multos annos spoliare finitimos adsueti, conspiratione populorum per insidias trucidantur. Horum uxores cum viderent exilio additam orbitatem, arma sumunt finesque suos submoventes primo, mox etiam inferentes bella defendunt. **Nubendi quoque finitimis animum omisere**, servitutem, non matrimonium appellantes. Singulare omnium saecu-

Historia gothica, p. 27.

Eodem tempore fuerunt apud eos qui in Scithia remanserunt duo iuvenes elegantes ex regali progenie procreati, alter Plinius, alter Scolopicius uocabatur, qui egressi de terra sua cum multitudine iuuenum habitauerunt **iuxta fluuium qui dicitur Thermodontus**. Incole autem eius terre eos et suos bellis et factionibus occiderunt. Mulieres autem eorum de uirorum interitu condolentes, **pau- cos qui euaserant occiderunt**

¹⁴¹ C'est ce que laisse entendre De Carlos Villamarín (1996 : 107–108). De même, d'après Fernández Valverde (1987 : 320), Rodrigue a utilisé l'*Exordia Scythica*, nom sous lequel on connaît les chapitres consacrés par Justin à l'histoire des Scythes. Enfin, Guenée (1982 : 360) rappelle que « (t)andis que l'œuvre de Trogue Pompée disparaissait à tout jamais, celle de Justin connaissait au Moyen Âge un énorme succès ».

lorum exemplum, ausae rem publicam augere sine viris, jam etiam cum contemptu virorum tuentur. Et ne feliciores aliae aliis viderentur, **viros, qui domi remanserant, interficiunt. Ultionem quoque caesorum conjugum excidio finitimorum consequuntur.** Tum pace armis quaesita, ne genus interiret, concubitus finitimorum ineunt. **Si qui mares nascerentur, interficiebant.** Virgines in eundem ipsis morem, non otio neque lanificio, sed armis, equis, venationibus exercebant, inustis infantum dexterioribus mammis, ne sagittarum jactus impediatur ; unde dictae Amazones.

« Dans l'intervalle, chez les Scythes, **deux jeunes princes, Plynos et Scolopitus**, chassés de leur pays par la faction des grands, entraînèrent à leur suite une nombreuse jeunesse, **s'établirent sur la côte de la Cappadoce près du fleuve Thermodon** et conquièrent et occupèrent la plaine de Thémiscyre. Là, pendant une longue suite d'années, ils ne cessèrent de dépouiller les peuples voisins, jusqu'au jour où ils furent massacrés dans une embuscade par ces peuples conjurés. Leurs femmes, voyant le veuvage s'ajouter à l'exil, prennent les armes et défendent leur territoire, en les repoussant d'abord, puis en portant la guerre chez eux. **Elles renoncèrent aussi à se marier avec leurs voisins, traitant une telle union de servitude, non de mariage.** Par un exemple unique dans tous les siècles, elles agrandirent audacieusement leur État sans le secours des hommes, et dès lors, pleines de mépris pour eux, elles le défendirent elles-mêmes. Et pour ne point paraître plus heureuses les unes que les autres, elles tuèrent les hommes qui étaient restés dans leurs foyers. Elles parvinrent aussi à venger, par la ruine de leurs voisins, le massacre de leurs époux. Puis, dans la paix qui suivit cette victoire, elles s'unirent à leurs voisins pour ne pas laisser éteindre leur race. **Naissait-il un enfant mâle, elles le tuaient. Si c'étaient des filles, elles les exerçaient, selon leurs propres ha-**

ut omnes uidue pari fletu virorum sanguinem vindicarent ; nec exinde maritalia gaudia admiserunt, set tantum pugnīs et preliis institerunt. Cum quibus autem pacem habebant concubitu se tradebant **et partus tempore masculos enecabant et feminas reseruabant**, et dextras mamillas abscidere decreuerunt, ut armis et sagitandi officio expeditius uterentur. Virgenes autem earum, **spretis officiis mulierum, armis et uenationibus insistebant**, [...].

« En ce temps là, il y eut chez ceux qui demeurèrent en Scythie, **deux jeunes distingués, nés d'une royale lignée. L'un était appelé Plinius, l'autre Scolopocius.** Ceux-ci, ayant quitté leur terre avec un grand nombre des leurs, **s'établirent près d'un fleuve appelé Thermodon.** Cependant, les habitants de cette terre les tuèrent, eux et les leurs, lors de guerres et d'intrigues. Et leurs femmes, affligées par la mort de leurs maris tuèrent les quelques-uns qui en avaient réchappé afin que toutes, également veuves et en pleurs, vengent le sang de leurs maris. **Après cela, elles n'admirent pas les plaisirs conjugaux**, mais s'appliquèrent sans relâche à la lutte et aux combats. Cependant, elles consentaient à l'union avec ceux avec qui elles étaient en paix et au moment de l'enfantement, **elles tuaient les mâles et sauvaient les femelles, et elles décidèrent de se trancher le sein droit, afin qu'elles manient leurs armes et lancent les flèches plus aisément. Et**

bitudes, non à l'oisiveté ni au travail de la laine, mais aux armes, à l'équitation, à la chasse, et, dès l'enfance, leur brûlaient la mamelle droite, pour qu'elles ne fussent pas gênées en lançant la flèche : de là leur vint le nom d'Amazones ». Trad. Chambry (1936 : 41–43).

leurs jeunes filles, dédaignant les travaux des femmes, s'appliquaient au maniement des armes et à la chasse ».

Ajoutons pour terminer que même si Justin n'est pas connu en Péninsule ibérique avant le XV^e siècle, rien n'empêche que Rodrigue ait eu accès à son œuvre lors d'un de ses séjours parisiens. On sait, en effet, qu'elle fut très diffusée au XII^e et au XIII^e siècles dans les aires française et germanique et qu'elle fut utilisée par Jean de Salisbury et par Pierre de Blois (De Carlos Villamarín, 1996 : 109).

Quoi qu'il en soit, il nous semble important de nous interroger sur la fonction des références à Trogue Pompée (Justin). Elles partagent avec les citations examinées précédemment un rôle informatif : exposer l'utilisation des textes qu'elles introduisent. Cependant, la faiblesse de leur occurrence nous incite à ne leur attribuer, au delà de cette fonction informative, qu'une portée relative. Elles précisent l'image renvoyée par Rodrigue : celle d'un historien érudit voulant, en matière de narration historiographique, faire œuvre de complétude. Ces citations mettent en effet en valeur le recours à des historiens qui, dans les textes historiographiques castillano-léonais antérieurs ou contemporains de l'*Historia gothica*, ne sont ni utilisés ni même mentionnés. En prétendant avoir manié le texte de Trogue Pompée, Rodrigue fait donc figure d'exception et chercherait une nouvelle fois à exposer, *via* ces citations qui en sont le miroir, son érudition.

Le corpus isidorien, les textes classiques, les actes conciliaires, la Bible, les œuvres de Jordanès et de Trogue Pompée, autant de sources que le Tolédan utilise réellement et qu'il cite sans erreur. À côté de ce premier ensemble, nous avons trouvé d'autres citations qui se réfèrent aussi à des textes effectivement maniés dans l'*Historia gothica* mais qui sont, cette fois, pseudépigraphes, c'est-à-dire que le nom des auteurs auxquels les attribue Rodrigue est faux.

Les références aux textes pseudépigraphes

Les sources pseudépigraphes citées dans l'*Historia gothica* sont au nombre de deux. En effet, Rodrigue dit dans son prologue s'être appuyé sur les livres de saint Ildephonse et d'Isidore le Jeune. En réalité, les ouvrages invoqués doivent respectivement être attribués à Luc de Tuy et à l'auteur de la *CM754*.

Ex libris Ildefonsi : l'artifice de Luc de Tuy

La mention d'Ildephonse de Tolède suit, dans le prologue de l'*Historia gothica*, celle de son maître Isidore qu'il égale en sainteté. Lointain prédecesseur de Rodrigue, Ildephonse fut archevêque de Tolède de 657 à sa mort en 667. Né vers 607, il fut, au monastère d'Agali, le disciple d'Eugène de Tolède à qui il succéda sur le siège tolédan, puis celui d'Isidore de Séville¹⁴². Outre ses écrits poétiques aujourd'hui perdus, on conserve d'Ildephonse une série de traités tournés vers la pastorale, l'apologétique et la catéchèse (Moralejo, 1980 : 43-44). Le plus connu est le *Libellum de perpetua virginitate beatae Mariae aduersus tres infideles*, contribution d'Ildephonse de Tolède aux polémiques relatives à la virginité perpétuelle de Marie¹⁴³. Cependant, même si Rodrigue rappelle dans l'*Historia gothica* le rôle joué par Ildephonse lors d'une des nombreuses controverses qui ont émaillé l'histoire de la question mariale, ce n'est sans doute pas à ce traité qu'il fait référence dans l'inventaire du prologue¹⁴⁴. En effet, le Tolédan termine le portrait qu'il esquisse d'Ildephonse par ces mots :

¹⁴²Selon Díaz y Díaz (1976 : 92) le monastère d'Agali ou *Agaliense* est au VII^e siècle le plus célèbre, le plus puissant et le plus ancien du réseau de monastères situés dans les environs de Tolède à laquelle il fournit des évêques pendant un siècle.

¹⁴³Cf. Díaz y Díaz (1976 : 45). Ildephonse de Tolède est également l'auteur d'un *De uiris illustribus*, continuation de la collection de biographies littéraires isidorienne du même nom, et dont la composition répond à des préoccupations qui ne sont guère éloignées de celles de Rodrigue puisque, aux dires de Díaz y Díaz (1976 : 112), l'ouvrage constitue « un dossier rico y deslumbrante que sirviera a la especial aspiración de Toledo a la primacía religiosa en la Península ».

¹⁴⁴Sur l'histoire de la théologie mariale, cf. *Théologie*, pp. 703-711. Cf. *Historia gothica*, p. 73 : *Huius tempore cum Helvidius et Pelagius a Galliis uenientes plerasque partes Hispanie infecissent uirginitatem beate Virginis infamantes, beatus Ildefonsus illis occurrens sacrarum Scripturarum testimoniis et lingua melliflua et gracia in labiis suis diffusa eorum dogmata confutauit et ab Hispaniis confusos abegit*. Trad. : « À cette époque, alors qu'Helvidius et Pélage étaient venus des Gaules et corrompaient la plupart des parties d'*Hispania* en dénigrant la virginité de la Sainte Vierge, le bienheureux Ildephonse leur objecta les témoignages des saintes Ecritures et grâce au miel de ses mots et à la grâce qui se répandait de ses lèvres, il réfuta leurs théories et les chassa d'*Hispania*, remplis de trouble ».

Et cum beatus Ysidorus descripsisset Gothorum originem usque ad quintum annum regis Suyntile, sanctus Ildefonsus descripsit tempora Gothorum, Alannorum, Vandalorum et Sueuorum a V^o anno Suyntile usque ad octauum decimum Recensuyndi. Historia gothica, pp. 73-74.

« Et de même que saint Isidore a narré l'origine des Goths jusqu'à la cinquième année du règne de Suinthila, saint Ildephonse a relaté l'histoire des Goths, des Alains, des Vandales et des Suèves à partir de la cinquième année du règne de Suinthila jusqu'à la dix-huitième de celui de Récesvinthe ».

Rodrigue établit donc un parallèle entre les figures d'Isidore et d'Ildephonse et prête à ce dernier une histoire des Goths, des Alains, des Vandales et des Suèves qu'il présente comme une continuation de celle du Sévillan. Cet ouvrage, sans doute le *liber beati Ildefonsi* du prologue, couvrirait une période temporelle allant du règne de Suinthila (621–631) à celui de Récesvinthe (649–672). La précision chronologique de Rodrigue mérite quelques éclaircissements puisqu'on ne connaît à Ildephonse de Tolède aucun ouvrage historique.

Le *liber beati Ildefonsi* auquel fait référence le Tolédan a d'abord été identifié avec l'*Historia Wambae regis seu rebellionis Pauli aduersus Wambam* (*Historia Wambae regis*) de Julien de Tolède avant que J. Fernández Valverde n'y voit le début du livre III du *CM* dont son auteur, Luc de Tuy, laisse entendre qu'il est la retranscription d'une chronique qu'il attribue à saint Ildephonse¹⁴⁵ :

Incipit tercius a beato Yldefonso Toletano archiepiscopi usque ad Bambanum catholicum Gothorum et Sueuorum atque Euandalorum regem. CM, p. 163.

« Ici commence le troisième livre composé par l'archevêque de Tolède, le bienheureux Ildephonse, jusqu'au règne de Wamba le catholique, roi des Goths, des Suèves et des Vandales ».

L'authenticité de cette chronique, connue également sous le nom de *Pseudo-Ildephonse*, a maintes fois été remise en cause. Certains y ont vu une forgerie de Luc mais l'existence effective d'un appendice au texte isidorien que Luc aurait imputé par erreur à Ildephonse a également été présumée¹⁴⁶.

¹⁴⁵Cf. Gómez Pérez (1954 : 196). Fernández Valverde (1987 : xxviii) partagea cette hypothèse avant de la réfuter par la suite. Cf. Fernández Valverde (1989 : 34) : « La obra de S. Ildefonso es el libro III del Tudense y no la *Historia rebellionis Pauli* de S. Julián, como cree Gómez Pérez ; [...] ».

¹⁴⁶Pour un état de la question, cf. Falque (2003 : L-LV). Cf. également Sánchez Alonso (1947 : 128) : « [...] por mi parte, he llegado a la conclusión de que no se trata de una superchería del compilador,

Création de Luc ou non, le *Pseudo-Ildephonse* fait partie du *CM*. Rodrigue en prend, semble-t-il, connaissance en 1239 grâce à son émissaire Matthieu, qui lui en rapporte une copie du monastère de Saint-Isidore de Léon où Luc est chanoine (Linehan, 1993 : 350–351). Ce qu'il y découvre n'est pas pour lui plaire. Depuis 1063, les reliques d'Isidore sont conservées à Léon, dans le monastère qui porte son nom. Compte tenu de cela, Luc défend dans le *CM* les couleurs de la patrie du *Doctor Hispaniarum*, au même titre que celles de la cité léonaise. Dans cette perspective, l'insertion du *Pseudo-Ildephonse* dans le *CM* est une des armes choisies par Luc pour attester de la prééminence de Séville puisqu'il y est rapporté que la cité détint avant Tolède, et en la personne d'Isidore, la primatie hispanique. Celle-ci n'aurait été transférée dans la capitale du royaume wisigoth qu'à la suite des méfaits de l'évêque Théodiscle, successeur d'Isidore tout aussi fictif que le texte ildephonsin¹⁴⁷. L'initiative de Luc de Tuy est le point de départ d'une bataille par texte interposé qui a fait couler beaucoup d'encre et a conduit à considérer l'*Historia gothica* comme une réfutation point par point des propos tenus par Luc dans le *CM*¹⁴⁸. Dans l'attribution d'une chronique accréditant la primatie sévillane à un Tolédan aussi illustre qu'Ildephonse, il faut reconnaître que Luc de Tuy n'a pas manqué d'habileté. En

sino que, sin duda, circulaba un apéndice a la crónica isidoriana a nombre de un Ildefonso, que don Lucas atribuyó al santo obispo, muerto poco antes que el último monarca historiado en el fragmento. Este relata muy brevemente los reinados y trata con amplitud dos temas ajenos, ambos con enormes errores. Estos indudables postizos sí deben ser interpolación del Tudense, [...] ». Selon Falque (2003a : LII), les deux passages auxquels se réfère Benito Sánchez Alonso sont l'attribution d'une prophétie concernant le devenir d'*Hispania* à Isidore de Séville (*CM*, pp. 164-165) et une digression à propos de la vie de Mahomet (*CM*, pp. 168-170). Peter Linehan n'exclut pas non plus que Luc se méprenne en attribuant le texte à Ildephonse. Cf. Linehan (1993 : 358) : « Possibly Lucas did not know what the learned *toledano* Juan Bautista Pérez was to demonstrate in the sixteenth century, that "Ildefonso's Chronicle" was an entirely spurious work ». Il affirme cependant, quelques années plus tard, que la prétendue chronique d'Ildephonse est une création de Luc. Cf. Linehan (2000b : 103).

¹⁴⁷Cf. Linehan (1993 : 358 et 376–380), p. 376 : « Bishop Theodiscus, colourful though he is, had been unknown to history until Lucas discovered him in the Pseudo-Ildefonso, and since the sixteenth century it has been understood that he and the primatial wrangles associated with his name are as spurious as Lucas's source ». Le véritable successeur d'Isidore a pour nom Honorat. Cf. Linehan (1993 : 377).

¹⁴⁸Cf. Linehan (1993 : 356-405), (2000b), (2000c) et (2001) ainsi que Martin (2001 : 285) : « [...] chaque offensive de Luc trouve dans l'*Historia gothica* sa réponse. Les armes, disons-le franchement, ne brillent guère par leur sophistication et l'affrontement – dans ses formes, sinon dans ses enjeux – tient par moments du combat de récréation ».

effet, incertain quant à la véritable existence de cette œuvre, désireux, sans doute, de ne le céder en rien à Luc et, plus encore, de réfuter les arguments de celui-ci, Rodrigue n'aurait pas eu, selon P. Linehan, d'autre choix que d'inclure le soi-disant texte d'Ildephonse dans la liste de ses sources¹⁴⁹. Il déguise cependant son emprunt. Pour Rodrigue, la prétendue chronique d'Ildephonse s'achève en effet sur le règne de Récesvinthe alors que Luc lui prêtait une extension plus importante en la faisant aller jusqu'au règne de Wamba¹⁵⁰. Et même si Rodrigue évoque, comme Luc avant lui, la perfidie de Théodiscle dans un chapitre intitulé *De morte Cindasvyndi et primatu ecclesie Toletane*¹⁵¹, il ne dit mot du fait que Séville ait pu, avant Tolède, s'enorgueillir de la dignité primatiale et est aussi peu disert sur le transfert mentionné par Luc. Seule l'ancienneté des droits de Tolède sur la primatie est, à deux reprises, soulignée en ces termes : *sicut fuerat ab antiquo, quam ab antiquo habuerat*¹⁵².

Les remarques précédentes permettent d'ajouter à notre exposé des fonctions des références aux sources présentes dans l'*Historia gothica*. Elles anticipent également sur la deuxième partie de ce chapitre puisqu'elles laissent entrevoir que la citation nominative d'une source peut être trompeuse. S'agissant du *liber beati Ildefonsi*, Rodrigue cite en effet un texte auquel il n'a pas eu accès directement, mais à travers une de ses sources : le *CM* de Luc de Tuy et dont il n'est même pas certain de l'existence propre. Et même s'il s'est avisé de la forgerie de Luc, il s'est bien gardé de citer le Léonais. De fait, étant donnée la teneur des propos de celui-ci, il aurait été étonnant que Rodrigue les fît connaître¹⁵³. Il se contente de leur apporter un

¹⁴⁹Cf. Linehan (1993 : 358) : « Could he be sure that Toledo's copy of it had not been numbered amongst the many losses his church had suffered in 711 ? [...] The archbishop was duped into following uncertainly where Lucas had beckoned, meekly listing Ildefonso as one of his own sources too ». Et p. 377 : « Rodrigo could not simply ignore Theodiscus [...] ».

¹⁵⁰La modification introduite par le Tolédan pourrait également être due au fait qu'il veuille légitimer le présumé texte ildephonsin en l'insérant dans la chaîne historiographique. Le début de ce texte concorde, en effet, avec la fin de l'*HG* d'Isidore.

¹⁵¹Cf. *Historia gothica*, p. 71. Trad. : « À propos de la mort de Chindasvinthe et de la primatie de l'église tolédane ».

¹⁵²Cf. *Historia gothica*, p. 71. Trad. : « comme cela avait été le cas depuis les temps anciens », « qu'elle avait détenue depuis les temps anciens ».

¹⁵³Le Léonais est, à ce propos, plus *fair-play* puisqu'il cite l'Archevêque : « Eo tempore reuerentissimus pater Rodericus archiepiscopus Toletanus ecclesiam Toletanam mirabili opere fabricauit, [...] ». Cf. *CM*, p. 334. Trad. : « En ce temps-là, le très révérend père Rodrigue, archevêque de

démenti mais toujours à couvert et préfère à Luc la caution tolédane d'Ildephonse qui, de par son ancienneté et son autorité, contribue, au même titre que certaines des sources déjà évoquées, à légitimer son discours. Quant à la source en elle-même – le *CM* – nous verrons, dans le chapitre suivant, que son poids est considérable dans l'*Historia gothica*. Elle fournit à Rodrigue la texture de son récit, texture dont il n'hésite pas à dénouer les fils pour en modifier le patron¹⁵⁴.

La *Chronique mozarabe de 754*

Examinons à présent la référence à Isidore le Jeune qui fait suite, dans le prologue de l'*Historia gothica*, à celle d'Ildephonse. Rodrigue la réitère dans le corps du texte :

Et Isidorus iunior qui a principio mundi incepit cronica usque ad octauum decimum Recensuyndi annum fideliter prosecutus, etiam usque ad destructionem Hispanie per Arabe ipse scripsit. Historia gothica, p. 74.

« Et Isidore le jeune qui commença sa chronique avec la création du monde et la continua, de manière sûre, jusqu'à la dix-huitième année du règne de Récesvinthe, fit également le récit des événements jusqu'à la destruction d'*Hispania* par les Arabes ».

Au vu de ce fragment, la chronique d'Isidore le Jeune – ainsi nommée à cause de son devancier sévillan – serait donc à la fois une réplique de celle d'Isidore et une continuation de celle attribuée à Ildephonse puisque, rappelons-le, celle-ci embrassait une période temporelle allant de la cinquième année du règne de Suinthila à la dix-huitième du règne de Récesvinthe. Si l'existence d'une chronique de cette nature est confirmée¹⁵⁵, celle d'Isidore de Jeune Isidore le Jeune, à qui elle a longtemps été attribuée mais dont on ne sait rien, n'a pu en revanche être vérifiée. Le texte que cite Rodrigue est, au contraire, bien connu. Nous adoptons, pour le désigner, la traduction française de la dénomination la plus communément acceptée : *Chronique mozarabe de 754* (*CM 754*)¹⁵⁶. Malgré son anonymat, il est possible de glaner, au fil

Tolède, entreprit, de façon admirable, de construire l'église tolédane ».

¹⁵⁴Évoquant les passes d'armes de Luc et de Rodrigue, Martin (2001 : 285) souligne que celles-ci révèlent « un aspect peu étudié de l'usage des sources par l'historien médiéval : celui d'un texte choisi et suivi pour la seule raison que l'on en veut contredire systématiquement le propos ».

¹⁵⁵Cf. Gómez Pérez (1954 : 196) et Fernández Valverde (1987 : XXVIII) qui attestent qu'elle a effectivement été utilisée par Rodrigue.

¹⁵⁶On doit le titre, dans sa version castillane *Crónica mozárabe de 754*, à Ramón Menéndez Pidal. Nous en adoptons la traduction française car il n'a pas de correspondance latine. Nous avons retenu cette dénomination car elle résume deux des caractéristiques essentielles de la chronique :

des pages du texte, quelques éléments concernant son auteur. Il s'agirait d'un clerc hispanique possédant de vastes connaissances quant à la doctrine et à l'histoire de l'Église dont il est bien informé des affaires (López Pereira, 1980b : 17-18). La chronique date de 754 et aurait été écrite dans le sud-ouest de la Péninsule, entre Guadix et Murcie¹⁵⁷. Elle relate brièvement les événements survenus entre les années 649 et 792 de l'ère hispanique (611 et 754) dans les mondes byzantin, arabe, et hispanique (wisigoth, d'abord puis hispano-arabe après 711). Fidèle aux pratiques historiographiques antérieures, l'auteur conserve l'Empire byzantin comme point de référence, mais c'est l'histoire d'*Hispania* qui se trouve au cœur de ses préoccupations. Sur le plan narratif, celle-ci n'apparaît cependant qu'en dernier lieu, une fois relatées dans le détail les luttes des Byzantins contre les Perses puis l'expansion territoriale des armées musulmanes aux ordres de Mahomet. L'histoire d'*Hispania* – désignée également sous le nom d'*Iberia* – débute avec la montée sur le trône de Sisebut. Ce cadre posé, les événements sont, pour chaque ensemble (byzantin, arabe, hispanique), narrés en parallèle avec une attention sensible à la chronologie. Les sources mises à profit sont diverses : Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, Isidore de Séville, Julien de Tolède, la documentation conciliaire ainsi que des œuvres liturgiques ou dogmatiques (López Pereira, 1980b : 75-118).

La *CM 754* ne correspond donc que partiellement à la description qu'en donne Rodrigue. La création du monde n'est pas évoquée et elle recoupe pour partie, d'une part, la *Chronica* d'Isidore qui s'arrête trois ans après le début du règne de Sisebut et entièrement, d'autre part, la prétendue continuation que lui aurait adjointe Ildephonse. De plus, l'attribution à Isidore le Jeune est, on l'a dit, erronée. Sur ce point, Rodrigue est certainement induit en erreur par la confusion introduite par la

l'identité de son auteur et la date à laquelle elle s'achève. La *CM 754* a été intitulée de diverses manières. López Pereira (1980a : 18-20) et (1980b : 13-16) rappelle qu'elle fut successivement nommée *Crónica del Pacense* ou *Crónica de Isidoro Pacense* ; *Anónimo de Zaragoza* ; *Anonyme de Cordoue*. *Chronique rimée des derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes* ; *Continuatio Isidoriana Hispana* ou encore *Chronica muzarabica*.

¹⁵⁷C'est du moins l'hypothèse défendue par López Pereira (1980b : 13-16), hypothèse formulée en raison de l'attention que porte l'auteur aux rois et aux évêques du Levant. L'éditeur réfute ainsi les avis antérieurs selon lesquels la *CM754* aurait été écrite à Cordoue ou à Tolède.

préface du *Liber Chronicorum ab exordio mundi usque Eram MCLXX*, ensemble de chroniques compilées par l'évêque Pélage d'Oviedo (Sánchez Alonso, 1924 : 12-15). Ce dernier y attribue à Isidore de Beja, la *Chronica* d'Isidore de Séville dont la *CM 754* est la continuation. Rodrigue aurait ainsi rassemblé les deux œuvres sous le même nom puisqu'il indique que la chronique d'Isidore le Jeune va de la création du monde à 711. Après la citation d'Ildephonse de Tolède, celle d'Isidore le Jeune nous mène encore, de par son inexactitude, à la lisière des références trompeuses.

En elle-même, la *CM 754* est une source relativement importante. Du règne de Sisebut aux débuts du royaume asturien, Rodrigue l'utilise régulièrement. Pour certains chapitres, il en est presque entièrement redevable. Par exemple, le récit de Rodrigue du voyage de Taion de Saragosse à Rome est fidèle à la version qu'en donne la *CM 754*¹⁵⁸. Le Tolédan lui emprunte également plusieurs détails relatifs aux conciles de Tolède. Malgré cela, le texte d'Isidore le Jeune n'est cité que deux fois. Quelles sont les fonctions de ces citations dans l'économie générale de l'*Historia gothica*? Remarquons d'abord que les deux références à Isidore le Jeune se font dans une configuration identique. Celui-ci est, dans le prologue de l'*Historia gothica* comme dans le texte lui-même, invariablement cité après Isidore de Séville et Ildephonse de Tolède. Cela nous incite à penser que ce n'est pas la citation d'Isidore le Jeune en elle-même qui pourrait importer mais le fait que, par son biais, comme par celui des références à Isidore et à Ildephonse, s'établisse une continuité historiographique dont Rodrigue veut se montrer le garant. Dans le prologue, les trois historiens sont évoqués successivement, en tête de l'inventaire : *ex libris beatorum Ysidori et Ildefonsi et Ysidori iunioris* ; dans le texte, le fragment contenant la citation souligne encore qu'Isidore le Jeune est le maillon d'une chaîne commencée par Isidore de Séville :

Et cum beatus Ysidorus descripsisset Gothorum originem usque ad quintum

¹⁵⁸Cf. *Historia gothica*, pp. 69–70 dans le chapitre *De Cindasvyndo et inventione Moraliū per Taionem episcopum*, « À propos de Chindasvinthe et de la découverte des *Moralia* par l'évêque Taion ». À ce propos, cf. Garcia (2005). Nous remercions Michel Garcia de nous avoir permis de consulter cette étude alors qu'elle était encore inédite. Cf. également Madoz (1951) et Serrano (1909).

annum regis Suyntile, sanctus Ildefonsus descripsit tempora Gothorum, Alannorum, Vandalorum et Sueuorum a V-o anno Suyntile usque ad octauum decimum Recensuyndi. Et Isidorus iunior qui a principio mundi incepit cronica usque ad octauum decimum Recensuyndi annum fideliter prosecutus, etiam usque ad destructionem Hispanie per Arabes ipse scripsit. Historia gothica, p. 74.

« Et de même que saint Isidore a narré l'origine des Goths jusqu'à la cinquième année du règne de Suinthila, saint Ildephonse a relaté l'histoire des Goths, des Alains, des Vandales et des Suèves à partir de la cinquième année du règne de Suinthila jusqu'à la dix-huitième de celui de Récesvinthe. Et Isidore le jeune qui commença sa chronique avec la création du monde et la continua, de manière sûre, jusqu'à la dix-huitième année du règne de Récesvinthe, fit également le récit des évènements jusqu'à la destruction d'*Hispania* par les Arabes ».

Par la mise en valeur de l'existence de cette chaîne historiographique, il nous semble premièrement que Rodrigue valorise sa mission de gardien de la mémoire des temps passés puisque, par le choix de ces sources-là, il a pu reconstituer, sans hiatus, l'histoire péninsulaire des Goths jusqu'à l'arrivée des Musulmans. La fin de la période embrassée par Isidore de Séville correspond en effet exactement au début de celle prétendument traitée par Ildephonse, continuée à son tour par Isidore le Jeune. D'ailleurs, peut-être est-ce pour aménager cet enchaînement chronologique que le Tolédan fait coïncider le terme du *Pseudo-Ildephonse* avec la fin du règne de Récesvinthe alors que Luc de Tuy indiquait que cette chronique s'achevait avec celui de Wamba. En filigrane, transparaît deuxièmement la cohérence et l'ambition totalisante du projet historiographique de Rodrigue puisque ses sources lui permettent de traiter la période wisigothique dans son entier. Enfin, si on la saisit dans l'ensemble qu'elle forme avec les citations d'Isidore de Séville et d'Ildephonse, la fonction accréditive de la référence à Isidore le Jeune est également décelable. Dans le prologue de l'*Historia gothica*, Rodrigue se propose en effet de rapporter l'histoire des Wisigoths. Il se pose donc implicitement en continuateur des trois historiens sus-mentionnés. En plaçant ses pas dans ceux de ses prédécesseurs, le Tolédan devient lui aussi un maillon d'une chaîne prestigieuse, ce qui, de fait, légitime son propre texte.

Cette première analyse nous a permis de commencer à mettre en évidence les modalités du système de citations des sources que le Tolédan emploie dans l'*Historia*

gothica. Nous avons exposé les différentes formes de ces citations et tenté d'en déterminer les fonctions dans l'économie narrative et discursive du texte du Tolédan. Ce travail nous a conduit à apprécier quelques-unes des facettes de l'écriture de Rodrigue en même temps que la manière dont il se dévoile à travers cette écriture. Se sont ainsi dégagés quelques traits récurrents dont le plus important nous semble la mise en place, par le biais des citations, de mécanismes destinés non seulement à accréditer le discours du Tolédan mais aussi à valoriser le poids de la chose écrite. Derrière ces mécanismes transparaît un intérêt primordial pour Rodrigue, que nous avons vu sourdre à plusieurs reprises et qui est une des clés de compréhension de l'*Historia gothica* : la défense de la primatie tolédane. Nous en augurons le déploiement d'une écriture de l'argumentation dont nous nous efforcerons d'identifier les formes. Cette écriture, l'étude du système des références aux sources réellement utilisées, nous la laisse également entrevoir empreinte d'un certain esthétisme. Elle sous-tend aussi la démarche d'un historien qui revendique son inscription dans une tradition historiographique ancienne et respectée, mais n'hésite pas à porter un regard critique sur ses sources, d'un historien chez qui on devine la recherche de la complétude et la volonté d'assurer la cohérence de son propos. Par le prisme des références à ses sources effectives, Rodrigue se donne à voir et donne à voir son texte. C'est encore cette image qui sera réfléchie par le miroir déformant que compose l'ensemble de citations que nous allons analyser à présent.

1.1.2 L'inventaire en trompe-l'œil

Dans l'inventaire des sources du prologue de l'*Historia gothica*, Rodrigue Jimenez de Rada cite, outre les noms d'Isidore de Séville, d'Ildephonse de Tolède et d'Isidore le Jeune, de Jordanès et de Trogue Pompée déjà évoqués, ceux d'Hydace de Galice, de Sulpice d'Aquitaine, de Claude Ptolémée et de Dion. Dans le corps même du texte, surgissent également ça et là des références à Cornelius Nepos, Flavius Josèphe, Pline, Sisebut, Pomponius Mela, Ablavius, et Orose. Cependant, à part les *Libri chronicorum II* de Sulpice Sévère et les *Historiae aduersum paganos* d'Orose, J. Fernández Valverde n'inclut pas les écrits de ces auteurs dans la table des sources

de l'*Historia gothica*. La liste précédente semble donc, à première vue, totalement fictive. Dès lors, plusieurs questions se posent : Rodrigue connaît-il réellement ces textes ? Aurait-il pu, sans s'en être servi, les consulter ? Que cachent ces références à des sources que le Tolédan n'a pas *a priori* utilisées ?

Les références de seconde main

Les écrits de la majeure partie des auteurs que nous venons d'énumérer pourraient être des sources de seconde main. Rodrigue n'y aurait pas eu accès directement, mais par le truchement d'autres sources dont il s'est réellement servi. Nous avons déjà envisagé ce cas de figure en analysant certaines des références aux textes classiques et aux actes conciliaires. Complétons maintenant le tableau esquissé à cette occasion par l'étude des citations de Claude Ptolémée, Dion, Pomponius Mela, Ablavius, Flavius Josèphe et Orose. Ces citations témoignent de nouveau du poids des *Getica* dans l'*Historia Gothica* puisque Rodrigue les a, pour l'essentiel, empruntées à Jordanès.

Ptolémée et Pomponius Mela

Claude Ptolémée est l'auteur de l'*Almageste* qui réunit un catalogue des étoiles et des mouvements des astres, une description des instruments nécessaires à l'observation du ciel et un traité de trigonométrie. On lui doit également une *Géographie* dans laquelle il répertorie, en donnant des mesures, à peu près huit mille lieux. C'est sans doute à ce texte que Rodrigue fait référence dans l'*Historia gothica* car il emploie, à propos de Claude Ptolémée, une périphrase laudative : *orbis terre descriptor egregius*¹⁵⁹, qui renvoie sans doute à son activité géographique. Pomponius Mela est également géographe, originaire de Tingentera en Espagne, et auteur d'une brève description du monde habité : *De chorographia*.

Dans l'*Historia gothica*, Claude Ptolémée est cité trois fois : une fois dans le prologue : *ex libris [...] Claudii Ptholomei orbis terre descriptoris egregii*, deux fois dans un chapitre relatif à l'origine des Goths. C'est dans ce même chapitre que Rodrigue

¹⁵⁹Cf. *Historia gothica*, p. 7. Trad. : « remarquable peintre de l'orbe terrestre ».

fait référence à Pomponius Mela. Les tableaux comparatifs suivants montrent que ces citations sont formulées dans des termes similaires à ceux de Jordanès dans les *Getica*.

Getica, p. 8.

*Ad Scandiae insulae situm, quod superius reliquimus, redeamus, de hac etenim in secundo sui operis libro **Claudius Ptolomeus, orbis terrae descriptor egregius**, meminit dicens : ‘est in Oceani arctoo salo posita insula magna, nomine Scandia, in modum folii citri, lateribus pandis, per longum ducta concludens se’. De qua et **Pomponius Mela** in maris sinu Codano positam refert.*

« En fait, dans le deuxième livre de son ouvrage, **Claude Ptolémée, qui décrit remarquablement le globe terrestre**, en parle en ces termes : “On trouve dans la partie arctique de l’Océan une grande île, du nom de Scandie, aux côtes courbées à la façon d’une feuille de cédratier, qui s’étend au loin avant de revenir sur elle-même”. **Pomponius Mela écrit également sur cette île qu’il localise dans le golfe Codanus** ». Trad. Devillers (1995 : 9).

Getica, p. 9.

*in Scandia vero insula unde nobis sermo est, licet multae et diversae maneant nationes, septem tantum earum nomina **meminit Ptolemaeus**.*

« Quant à l’île de Scandie, à partir de laquelle est notre propos, bien que des peuples nombreux et différents y demeurent, **c’est en citant sept noms seulement qu’en**

Historia gothica, p. 20.

*Verum cum diuerse sint opiniones de Gothorum origine, **Claudius Ptholomeus orbis terre descriptor egregius refert** in Oceani solo esse magnam insulam nomine Schanciam, quam **Pompeius Mela dicit** esse positam in Codono Oceani maris sinu, lateribus pandis per longum ducta sese concludens.*

Les opinions relatives à l’origine des Goths sont diverses. **Claude Ptolémée, qui décrit remarquablement le globe terrestre, rapporte** qu’il existe dans l’Océan une grande île appelée Scandie. À propos de celle-ci, **Pomponius Mela dit qu’elle est située dans le golfe de Codanus**, et que par ses côtes recourbées, elle se referme sur elle-même dans sa longueur ».

Historia gothica, p. 20.

*Et licet in Schancia insula multe et diuerse maneant nationes, septem tantum eorum nomina **meminit Claudius Ptholomeus**.*

« Et bien que des peuples nombreux et différents demeurent sur l’île de Scandie, **Ptolémée n’en parle qu’en citant sept noms** ».

parle Ptolémée ». Trad. Devillers
(1995 : 10).

Nous pouvons le constater, les citations de l'*Historia gothica* se trouvent déjà dans les *Getica*. Leur réappropriation par Rodrigue, qui aurait pu choisir de résumer les *Getica* comme il le fait par ailleurs, pourrait être une façon d'afficher l'étendue et la diversité de ses connaissances et relèverait, une nouvelle fois, de l'ambition érudit qui imprègne son écriture. L'insertion des citations suivantes nous semble, en partie, motivée par un mécanisme identique.

Dion et Abavius

C'est également aux *Getica* de Jordanès que Rodrigue emprunte les références aux historiens Dion et Ablavius. Il évoque deux fois Dion : la première fois dans le prologue – *ex libris [...] Dionis, qui fuit historie Gothice scriptor uerus*¹⁶⁰ –, et dans le corps du texte. À cette occasion, les analogies entre le fragment de l'*Historia gothica* et les *Getica* sont, de nouveau, patentes.

Getica, p. 19.

Nec defuerunt qui eos sapientiam erudirent, unde et pene omnibus barbaris Gothi sapientiores semper extiterunt, Graecisque pene consimiles, ut refert Dio, qui historias eorum annalesque Graeco stilo composuit; qui dicit primum « Tarabosteos », deinde vocitatos « Pilleatos » hos, qui inter eos generosi extabant : ex quibus eis et reges et sacerdotes ordinabantur.

Et il ne manqua pas de gens pour leur enseigner la sagesse. C'est aussi pourquoi les Goths se sont toujours montrés plus savants que la plupart des bar-

Historia gothica, p. 25.

Nec defuerunt eis qui eos in sapientia erudirent, unde et Gothi sapientiores pene omnibus barbaris extiterunt Grecis pene consimiles, ut refert Dio, qui eorum historias composuit Greco stilo, et dicit generosos inter eos pilleatos uocari, ex quibus reges et sacerdotes ordinabantur.

Et il ne manqua pas de gens pour leur enseigner la sagesse. C'est aussi pourquoi les Goths se sont toujours montrés plus savants que la plupart des barbares et ils valaient presque les Grecs, comme le rapporte Dion

¹⁶⁰ Cf. *Historia gothica*, p. 7. Trad. : « Dion qui fut un écrivain digne de foi de l'histoire des Goths ». Notons qu'il s'agit de Dion Chrysostome, auteur d'une histoire des Goths, l'*Histoire gétique*, et non de Dion Cassius à qui on ne connaît pas d'ouvrage de cette nature.

bares et ils valaient presque les Grecs, comme le rapporte Dion qui a rédigé leur histoire et leurs annales en grec. Celui-ci dit qu'on appela d'abord "Tarabostesei", ensuite "Pilleati" ceux d'entre eux qui étaient bien nés, parmi lesquels étaient nommés aussi bien leurs rois que leurs prêtres ». Trad. Devillers (1995 : 17).

qui a rédigé leur histoire en grec et qui rapporte que parmi eux ceux qui étaient bien nés étaient appelés pillati. Parmi ceux-ci étaient nommés aussi bien leurs rois que leurs prêtres ».

Dans le cas présent, la réappropriation de la citation est significative. En effet, elle illustre directement la pensée de Rodrigue puisque, par ce biais, la *sapientia* gothique est mise en évidence. En effet, aux dires de Manuel A. Rodríguez de la Peña (2002b : 762), ce fragment cristallise la légende « sapientielle » des Goths que l'on trouve dans les *Getica*. Sous couvert d'une référence à Dion, Jordanès affirme non seulement la prééminence des Goths sur les autres barbares, mais il les élève, en outre, au niveau des Grecs, peuple *sapiens*, s'il en est¹⁶¹. Il n'est donc pas étonnant que Rodrigue se soit fait l'écho d'une telle citation, dont il ne change pas un mot.

Il en va autrement de la citation d'Ablavius également extraite des *Getica*.

Getica, p. 13.

quod et Ablavius, descriptor Gothorum gentis egregius, verissima attestatur historia; in quam sententiam et nonnulli consensere maiorum.

« C'est aussi ce qu'affirme, dans sa très fiable histoire, Ablavius, qui a remarquablement dépeint la nation des Goths. C'est à cette opinion encore qu'ont adhéré plusieurs anciens ». Trad. Devillers (1995 : 13).

Historia gothica, p. 22.

Hec que diximus de gentis Gothorum principio Abavius descriptor gentis Gothorum egregius verissima hystoria attestatur, in quam sententiam multi de maioribus consenserunt.

« Ablavius qui a remarquablement dépeint la nation des Goths l'atteste dans sa très fiable histoire, et sur ce point nombre d'anciens concordent ».

Sur l'identité d'Ablavius, on a davantage de doutes que de certitudes. Il s'agirait peut-être d'un historien que l'on a identifié avec un chrétien d'origine crétoise de

¹⁶¹Cf. Rodríguez de la Peña (2002b : 762, n. 40) : « Jordanes cita un pasaje de los *Anales* de Dion Crisóstomo que no nos ha sido posible hallar ».

l'époque de Constantin le Grand. Peu connu, il aurait été redécouvert par Jordanès alors que Cassiodore n'en fait pas mention. Il serait l'auteur d'une continuation ou imitation de l'*Histoire scythique* d'un historien grec du III^e siècle, Dexippe. On rapproche également l'Ablavius de Jordanès d'un sophiste précepteur de l'empereur Théodose II (408-450) ou d'un historien du V^e siècle, ayant vécu à la cour des rois wisigoths de Toulouse¹⁶². Quel qu'il soit, la référence à Ablavius pourrait être une des facettes du miroir que nous tend Rodrigue. Elle illustrerait encore son goût pour l'encyclopédisme et sa volonté de se présenter comme un érudit.

Des références ambiguës : Flavius Josèphe et Orose

Examinons, pour finir, les références à Flavius Josèphe et à Orose qui nous semblent plus ambiguës que les précédentes.

Flavius Josèphe (37–c. 95) est l'auteur de quatre ouvrages écrits en grec dont deux furent bien connus, dans leur traduction latine, au XII^e et au XIII^e siècles : la *Guerre des Juifs* et les *Antiquités juives*¹⁶³. Le premier, dont on attribue la traduction latine à Hégésippe (II^e siècle), narre en sept livres le dernier soulèvement de Judée (66) et la prise de Jérusalem par Titus (70). Le second, traduit en latin par Cassiodore (VI^e siècle), est une chronique qui va de la Création à l'an 66 après J.-C. Elle compte vingt livres. Les dix premiers sont un abrégé de la Bible à l'usage des Païens, les autres constituent un document historique de premier ordre pour la période de la prise puis de l'occupation de Jérusalem puisque les sources grecques

¹⁶²Cf. Devillers (1995 : 132, n. 44) et, pour les informations concernant Dexippe (1995 : 155, n. 194).

¹⁶³Cf. Guenée (1980 : 248–279 et 301–307). Les deux textes ont été édités complètement et traduits en anglais dans la collection américaine *The Loeb classical Library*. Cf. respectivement Thackeray, Henry (éd. et trad.), *Flavius Josèphe. The Jewish war*, Cambridge – London, Harvard University Press, 1997 (1^e éd. : Thackeray, Henry (éd. et trad.), *Josephus*, London – New York, W. Heinemann – G. P. Putnam's sons, 1926–1965) ainsi que Ralph, Marcus (éd. et trad.), *Flavius Josèphe. Jewish antiquities*, Cambridge – London, Harvard University Press, 1998 (1^e éd. : Thackeray, Henry (éd. et trad.), *Josephus*, London – New York, W. Heinemann – G. P. Putnam's sons, 1926–1965). Il existe également des éditions et traductions françaises contemporaines mais partielles. Cf. respectivement Pelletier, André (éd. et trad.), *Flavius Josèphe. La Guerre des Juifs. Livres I–V*, Paris, Les Belles lettres, 1975–1982 ainsi que Nodet, Étienne (éd. et trad.), *Flavius Josèphe. Les Antiquités juives. Livres I–IX*, Paris, Éditions du Cerf, 1990–2005. Nous citerons le texte donné par les éditions françaises.

et romaines sur lesquelles s'appuie Josèphe sont aujourd'hui perdues.

On trouve, dans l'*Historia gothica*, cinq références à Flavius Josèphe qui, à une exception près, sont relatives à l'origine des Goths. Dans la plupart d'entre elles, le nom de Josèphe est couplé à celui d'Isidore. D'après Flavius Josèphe, Rodrigue indique que les Galates descendent de Gomer et sont appelés Gallo-grecs en latin :

1. *De Gomer filio Iaphet Galathe, secundum Iosephum et Ysidorum, qui latine Gallogreci dicuntur; olim enim Senones Galli quandam partem Grecie inuadentes, a Gallis et Grecis Galaciam quasi Gallogreciam appellarunt. Historia gothica*, p. 11.

« De Gomer, fils de Japhet, descendent, selon Josèphe et Isidore, les Galates, qu'on nomme Gallo-grecs en latin; en effet, autrefois, les Sénons ayant envahi une certaine partie de la Grèce, à cause des Gaulois et des Grecs, on appelait la Galatie, Gallo-Grèce ».

Au sujet des Goths, le Tolédan expose que Josèphe les nomme Scythes et fait de Magog leur ancêtre :

2 et 3 *Set tantum ab hoc loco eorum prosapiam memorantes, Iosephus Scithas, Ysidorus Gethas asserunt appellatos. Set cum de eorum antiqua origine opiniones uarie habeantur, plus occultat uarietas quam declaret. Iosephus dicit de Magog filio Iaphet Scithas, qui et Massegetes, processisse. Historia gothica*, p. 22.

« Cependant, ils ne gardent le souvenir de leur lignée qu'à partir de ce moment-là, Josèphe soutient qu'ils sont appelés Scythes, Isidore, Gètes. Mais comme les opinions relatives à leur origine sont diverses, cette diversité confond plus qu'elle n'éclaire. Josèphe dit que de Magog, fils de Japhet, descendent les Scythes qui sont également appelés Massagètes ».

Il déplore enfin les lacunes de l'historien juif :

4. *Iosephus quoque annalium relator uerissimus, qui ueritatis regulam et causarum origines rexit fideliter, et Ysidorus Gothice gentis indigena et cronicorum disertor optimus hec que diximus de Gothorum principio cur omiserint ignoramus. Historia gothica*, p. 22.

« Cependant, nous ignorons pourquoi Josèphe, auteur très fiable d'annales, qui recherche toujours la vérité et l'origine des choses et Isidore, Goth lui-même et le meilleur narrateur de chroniques, omettent ce fait ».

5. *Set Iosephus et Ysidorus, quia ortum eorum a Schancia omiserunt, Scithas et Gethas ab incolatu patrie, non ab origine appellarunt. Historia gothica*, p. 22.

« Mais Josèphe et Isidore, comme ils omettent d'évoquer qu'ils sont originaires de Scandie, les appellent Scythes et Gètes à cause du nom des pays étrangers

où ils résidèrent et non du fait de leur origine ».

La teneur des fragments qui renferment ces références conduit à penser que l'ouvrage de Flavius Josèphe que cite Rodrigue sont les *Antiquités juives*. Il est difficile de dire, cependant, s'il a réellement mis à profit ce texte pour composer son *Historia gothica*. Si l'on en croit J. Fernández Valverde, la réponse à cette interrogation est négative. Il est certain que le Tolédan connaissait les *Antiquités juives* car il utilise abondamment cet ouvrage dans son *BHC* (Fernández Valverde, 1992 : 640–641). Cependant, la collation des fragments (1) et (3) de l'*Historia gothica* avec le texte de Josèphe laisse quelques incertitudes quant à l'utilisation de celui-ci par Rodrigue. Les informations offertes dans ces fragments sont bien présentes dans la chronique de Flavius Josèphe sans qu'elles soient, toutefois, assorties de la plupart des détails dont les enrichit le Tolédan. En effet, Flavius Josèphe fait des Gaulois les fils de Gomer, mais sans mentionner leur nom de Galates et leur union avec une partie des Grecs¹⁶⁴. De même, il évoque les Scythes, fils de Magog, mais ne les nomme pas Massagètes¹⁶⁵. De plus, il y a tout lieu de croire que la citation contenue dans le fragment (4) est de seconde main et provient encore des *Getica* de Jordanès¹⁶⁶. Par conséquent, il nous semble qu'on ne peut vraiment conclure à une réelle mise à profit des *Antiquités juives* dans l'*Historia gothica*. Il est possible que Rodrigue ait lu les détails qu'il rapporte dans les textes isidoriens : les *Etymologiae* et l'*HG* et qu'il associe à l'autorité d'Isidore celle de Flavius Josèphe afin d'accroître la légitimation de son propre texte. Les références à l'historien juif auraient alors la même fonction que celles relatives à Isidore de Séville : accréditation et exhaustivité du propos, ambition érudisante.

¹⁶⁴Cf. *Antiquités juives*, p. 37 : « Ceux que maintenant les Grecs nomment Gaulois furent nommés Gomériles, car fondés par Gomer ».

¹⁶⁵Cf. *Antiquités juives*, p. 37 : « Magog fonda les Magogites, nommés d'après lui, et que les Grecs appellent Scythes ».

¹⁶⁶Cf. *Getica*, p. 13 : *Iosephus quoque, annalium relator verissimus, dum ubique veritatis conservet regulam et origines causarum a principio revolvat, haec vero quae diximus de gente Gothorum principia*. Trad. Devillers (1995 : 13) : « Quant à Josèphe, auteur très fiable d'annales, alors qu'en toutes circonstances, il observe la règle de la vérité et recherche à leur origine les causes des événements, il a pourtant omis ce que nous venons de dire sur les premiers temps de la nation des Goths ».

Venons-en enfin à Orose. Écrivain chrétien né en Galice au V^e siècle, son ouvrage principal, rédigé à la demande de saint Augustin, est connu sous le nom d'*Historiae aduersum paganos* (*Historiae*). Il s'agit d'une histoire universelle qui embrasse, en sept livres, une période temporelle allant de la création de l'homme jusqu'à l'époque d'Orose. Le texte aurait été écrit en l'espace d'une année, entre le printemps 416 et l'automne 417. Orose entend y démontrer que c'est l'avènement de la religion chrétienne qui a permis de faire reculer les désastres et la mort. Les sources utilisées à cet effet sont peu nombreuses et en majorité païennes : Tite-Live, César, Trogue Pompée et Justin, Hérodote, Tacite ou Suétone et, pour les auteurs chrétiens, Eusèbe et son continuateur Jérôme.

Dans l'*Historia gothica*, Orose n'est cité qu'une fois par Rodrigue qui s'y réfère en mentionnant le roi goth Télèphe (*Historia gothica*, p. 29). Comme les références à Flavius Josèphe, cette citation nous paraît équivoque. Contrairement aux *Antiquités juives*, l'usage des *Historiae* dans l'*Historia gothica* est avéré. J. Fernández Valverde indique, en effet, que Rodrigue en est redevable pour la description de l'Europe, le récit de la victoire des Goths sur le roi égyptien Vesozès et celui de la prise de Rome par Alaric I^{er} en 410 (*Historia gothica*, pp. 10, 23 et 46). Cependant, l'examen du texte orosien montre que l'information relative à Télèphe est absente des *Historiae* alors qu'il n'est pas impossible que Rodrigue l'ait extraite des *Getica*, en introduisant une variante par rapport au texte de Jordanès.

Getica, p. 27.

Dio historicus et antiquitatum diligetissimus inquisitor, qui operi suo "Getica" titulum dedit (quos Getas iam superiori loco Gothos esse probavimus, Orosio Paulo dicente), hic Dio regem illis post tempora multa commemorat nomine Telephum.

Historia gothica, p. 29.

Orosius dicit Gothos regem nomine Thelephum post multa tempora habuisse.

« Dion, historien et investigateur très zélé des antiquités, qui a intitulé son ouvrage les "Gétiques" (en fait de Gètes, nous avons démontré ci dessus qu'il s'agit, comme le dit

Orose rapporte que les Goths eurent, **beaucoup plus tard, un roi nommé Télèphe** ».

Paul Orose, des Goths), ce Dion rappelle que **beaucoup plus tard** ils eurent **un roi nommé Télèphe** ». Trad. Devillers (1995 : 24).

Notons qu'Orose est effectivement cité dans le fragment des *Getica*, mais uniquement pour rappeler que les Gètes dont il est question dans l'ouvrage de Dion sont en réalité les Goths. Comment expliquer la variante de Rodrigue ? Elle pourrait, premièrement, être imputée à une erreur de copie ou à une mauvaise lecture du texte de Jordanès qui aurait, ensuite, entraîné un collage malheureux. L'*Historia gothica* offre, par ailleurs, quelques cas de ce type de confusions dues à un déchiffrement difficile de la source. Par exemple, lorsqu'il énumère les villes tombées aux mains de Ferdinand III, il achève son inventaire par deux cités qu'il appelle *Sete* et *Filla*. Il s'agit, en réalité, d'un seul et même endroit *Setefilla*, mais le Tolédan ignore qu'en arabe, ce nom s'écrit en deux mots (*Historia gothica*, p. 301 et Fernández Valverde, 1989 : 35). À l'inverse, on pourrait supposer que l'attribution de la citation à Orose est délibérée car étant donné le prestige dont jouit celui-ci (Guenée, 1980 : 248–279 et 301–307 ainsi que Lacroix, 1971 : 64), il n'est pas impossible que Rodrigue ait pu préférer revendiquer une autorité qu'il considère plus légitime que celle de Dion. Rien n'est moins sûr car, en tant que source, les *Historiae* d'Orose ont finalement peu de poids, et l'unique citation de l'*Historia gothica* les concernant ne semble pas assumer de fonction fondamentale, si ce n'est celle de permettre au Tolédan d'introduire un détail supplémentaire dans sa narration et d'aller ainsi vers davantage d'exhaustivité.

Pour conclure, il nous semble que c'est dans les citations de seconde main que se fait entendre plus qu'ailleurs la voix de Rodrigue. Nous postulons, en effet, que leur inclusion, dans l'*Historia gothica*, n'est pas uniquement le résultat d'une copie mécanique mais celui d'un choix conscient. En ce sens, ces citations constituent le miroir de son texte et de son propre personnage que nous tend Rodrigue. Les références à Ptolémée, Pomponius Mela, Ablavius sont, de notre point de vue, à mettre sur le compte de la tentation encyclopédique et érudit qui parcourt

l'œuvre et conforme son écriture. Dans le cas de Dion, la référence de seconde main sert directement le discours du Tolédan. Dans leur ensemble, ces citations illustrent que Rodrigue revendique un savoir qu'il veut ancré dans une double tradition : classique mais aussi chrétienne en se référant aux pères reconnus de l'historiographie judeo-chrétienne que sont Flavius Josèphe et Orose ; traditions dont il tente une synthèse en associant les représentants, dans son *Historia gothica*, dès le prologue. C'est de l'ancienneté et de l'autorité de ce double legs qu'il entend tirer une part de légitimité. L'étude d'une dernière catégorie de citations nominatives, que nous avons appelées illusoires, le confirme.

Des sources fictives ?

Restent cinq noms, cinq noms d'auteurs auxquels Rodrigue se réfère mais dont rien ne permet de penser que l'*Historia gothica* en est redevable. Tous ne sont cités qu'une seule fois. Deux figurent dans le prologue : Hydace de Galice et Sulpice d'Aquitaine (*ex libris Hidicii Gallecie episcopi et Sulpicii Aquitanici*) ; trois apparaissent au fil des pages : Cornelius Nepos, Pline et Sisebut. L'absence d'indices justifiant de leur utilisation dans l'*Historia gothica* nous a conduite à qualifier ces références d'illusoires en empruntant l'expression à B. Guenée (1980 : 117). Doit-on pour autant en conclure que Rodrigue, même s'il ne les manie pas, n'a jamais eu accès à ces textes ? Quelles pourraient être les raisons qui le poussent à y faire référence ? Pour tenter de répondre à ces deux interrogations, considérons les auteurs dont il est question.

Hydace de Galice

Historien de son état, Hydace est un clerc galicien né vers 390 qui occupa le siège épiscopal d'*Aquae Flaviae* – actuellement Chaves – en Galice, de 427 à sa mort (c. 470) (Galán Sánchez, 1994 : 61-76 ; Moralejo, 1980 : 25-26). Il termine vers 469 une *Chronica* qui en fait le précurseur du genre en *Hispania* puisqu'elle est, avec celle de Prosper d'Aquitaine, la première continuation de la chronique universelle de Jérôme qu'elle poursuit à partir de 379. Deux traits principaux marquent la *Chronica* d'Hydace : l'abandon de la perspective chronographique qui caractérisait la

conception qu’avaient Eusèbe de Césarée et Jérôme de l’histoire, d’une part, le retrait de l’universalisme, d’autre part. Ainsi, la *Chronica* prête davantage d’attention au récit des faits qu’à l’établissement de leur chronologie (Galán Sánchez, 1994 : 61). Par ailleurs, Hydace affiche ses préférences pour le territoire dont il est issu et privilégie les faits qui ont eu lieu dans l’espace ibérique, au détriment de ceux ayant trait à l’Empire. Ce parti pris transparaît également dans l’adoption de l’ère hispanique¹⁶⁷ et dans l’enrichissement de l’histoire d’*Hispania* par celle des peuples ayant envahi la Péninsule (Rodríguez Alonso, 1975 : 17).

S’il est avéré que Rodrigue n’utilise pas la *Chronica* d’Hydace dans l’*Historia gothica* (Fernández Valverde, 1987 : 319–327), il est tout aussi certain qu’il la connaissait. Elle figure, en effet, parmi les sources de son *Historia Hugnorum, Wandalorum et Suevorum, Alanorum et Silingorum (HHWSAS)* (Fernández Valverde, 1999 : 476). Qu’Hydace de Galice soit cité dans l’inventaire du prologue semble ensuite indiquer que le Tolédan attache une certaine importance au fait de s’abriter derrière son autorité. Pourquoi ? Le fait qu’Hydace soit un auteur hispanique pourrait être un premier élément de réponse. Sa présence dans le prologue de l’*Historia gothica* serait alors l’indice d’un parti pris « nationaliste ». Les autres citations nominatives ne nous incitent guère, cependant, à aller dans ce sens car les auteurs hispaniques n’y sont pas plus représentés que les autres. De plus, il nous semble que ce n’est pas tant la nationalité d’Hydace qui importe, mais les caractéristiques de sa chronique dont nous avons fait état : l’affranchissement par rapport au primat chronologique et le recentrage sur l’histoire hispanique. Ce double parti pris est également sensible dans l’*Historia gothica*. La chronologie n’y est plus la modalité principale d’ordonnement de la narration et l’ancrage dans l’histoire universelle n’est perceptible que dans les deux premiers chapitres de l’œuvre. En outre, la démarche historiographique du Tolédan qui se propose de narrer l’histoire des peuples dont *Hispania* eut à subir les assauts répétés n’est pas sans rappeler celle d’Hydace faisant de même dans sa *Chronica*. Compte tenu de cela, il nous semble que la référence à Hydace est significative. En effet, même si la *Chronica* n’est pas une source de l’*Historia go-*

¹⁶⁷Le système de comput, dit ère hispanique, compte trente-huit ans de plus que l’ère du reste du monde chrétien, dite ère latine.

thica, nous sommes tentée de penser qu'en la revendiquant en tant que telle dans son prologue, c'est d'un modèle historiographique que Rodrigue entend se faire l'héritier.

Sulpice d'Aquitaine

À Hydace succède, dans l'inventaire du prologue de l'*Historia gothica*, Sulpice Sévère, écrivain chrétien du V^e siècle que le Tolédan nomme Sulpice d'Aquitaine (*Auteurs grecs et latins*, p. 800). Avocat converti à la vie monastique, Sulpice Sévère est l'auteur de deux ouvrages à caractère encomiastique dont le héros est saint Martin de Tours, son modèle : la *Vita Martini* et les *Dialogi*. On lui doit également les *Libri chronicorum II* qui débutent avec l'histoire d'Adam pour s'achever vers 403–404. Malgré la référence du prologue, il n'est guère probable que Rodrigue ait utilisé cette chronique. Comme nous l'avons indiqué, les deux fragments allégués par J. Fernández Valverde pour soutenir l'hypothèse contraire proviennent, en fait, de la *Chronica* d'Isidore de Séville. Que penser alors de la référence à Sulpice dans ce lieu stratégique qu'est le prologue ? Nous avons tout lieu de croire qu'il pourrait s'agir là d'un *topos*. Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer le nom du moine aquitain dans les inventaires de sources que l'on trouve dans les prologues historiographiques médiévaux. Au VI^e siècle, Cassiodore avait inclus, dans le premier livre de ses *Institutiones divinarum et saecularium litterarum*, une liste des auteurs dont il estimait la connaissance indispensable et qui allait marquer « pour mille ans la culture historique de l'Occident »¹⁶⁸. Au fil du temps, les historiens médiévaux y ajoutèrent des noms : Isidore de Séville, l'anglais Bède le Vénérable (673- c.735), le lombard Paul Diacre (c.720-c.787), mais aussi Grégoire de Tours et Sulpice Sévère (Lacroix, 1971 : 63, n. 119). Il est par conséquent possible que le Tolédan ait sacrifié à cette pratique et ait voulu, comme d'autres avant lui, apporter à son texte la caution d'un écrivain faisant autorité et qu'il avait peut-être lu. Dans le cadre du récit de

¹⁶⁸Le moine du *Vivarium* recommande la lecture des textes suivants : la *Guerre des Juifs* et les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe dans leur traduction latine, l'*Historia ecclesiastica* d'Eusèbe de Césarée continuée et traduite en latin par Rufin, sa propre *Historia tripartita*, les *Historiae* d'Orose, le traité d'histoire et de géographie du comte Marcellin, la chronique universelle d'Eusèbe et la continuation de Jérôme, celle du comte Marcellin jusqu'en 534, la chronique de Prosper d'Aquitaine ainsi que le *De viris illustribus* de Jérôme et la continuation de Gennade. Cf. Guenée (1980 : 301–302).

la mort de Bernard de Sédirac, premier archevêque de Tolède reconquise, Rodrigue nous dépeint les fidèles qui accompagnent l'enterrement du prélat exprimant ainsi leur douleur : *Cur nos pater deseris desolatos ?* (*Historia gothica*, p. 225). Quoique tronqués, ne sont-ce pas là les mots de Sulpice Sévère dans la lettre qu'il adresse à sa belle-mère Bassula pour lui narrer les derniers moments de la vie de saint Martin de Tours : *Cur nos pater deseris ? Aut qui nos desolatos relinquis ?*¹⁶⁹. La coïncidence est frappante et nous invite à penser que Rodrigue avait peut-être eu connaissance des écrits de Sulpice Sévère¹⁷⁰.

Cornelius Nepos

Dans le corps de l'*Historia gothica*, Rodrigue évoque les Paflagons, peuple du Nord de l'Asie Mineure, et indique qu'ils prirent le nom de Vénètes après leur arrivée en Italie. Il prétend avoir recueilli cette information chez Cornelius Nepos :

et sicut dicit Cornelius Nepos, Paflagones in Italiam transuecti mox Veneti sunt uocati. Historia gothica, p. 11.

« et selon ce que rapporte Cornelius Nepos, les Paflagons, parvenus en Italie furent appelés Vénètes ».

Cornelius Nepos (c. 100 – 25 av. J.-C.) est un historien latin originaire d'Italie du Nord (*Auteurs grecs et latins*, p. 594). De ses écrits, on ne conserve qu'une partie, très fragmentaire, de son *De viris illustribus* : le *Liber de excellentibus ducibus exterarum gentium* qui contient des notices biographiques à propos de généraux grecs ou non, ainsi que des biographies de Caton le Censeur et d'Atticus. Si dans son *De viris*

¹⁶⁹Nous utilisons l'édition suivante : Herbert, Pierre (éd. et trad.), *Sulpice Sévère. Oeuvres complètes*, Clermont-Ferrand : Paleo, 2002.

¹⁷⁰Précisons tout de même que cette citation est, sous différentes formes, un lieu commun de l'historiographie hispanique qui l'emprunte effectivement à Sulpice Sévère. On la retrouve dans la *Chronica* de Pélage (*CP*), à l'occasion de la mort d'Alphonse VI. Cf. *CP*, p. 87 : *Cur pastor oues deseris ?* Nous utilisons l'édition suivante : Sánchez Alonso, Benito (éd.), *Crónica del obispo Don Pelayo*, Madrid : CSIC, 1924. Désormais *CP*, lorsque nous citons le texte et Sánchez Alonso (1924), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence. L'auteur de la *Chronica Adefonsi imperatoris* (*CAI*) la reprend également en narrant la mort du chef chrétien Reverter, captif des Musulmans. Cf. *CAI*, p. 244 : *cur nos deseris aut quibus nos desolatos relinquis ?*. Nous utilisons l'édition suivante : Maya Sánchez, Antonio (éd.), *Chronica Adefonsi imperatoris*, dans *Chronica Hispana saeculi XII. Vol. II*, Turnhout : Brepols, 1990, pp. 109-248. Désormais *CAI*, lorsque nous citons le texte et Maya Sánchez (1990), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence. Cependant, les mots de Rodrigue nous semblent être davantage redevables de ceux de Sulpice Sévère que de l'un ou l'autre de ces historiens. Sur cette citation, cf. également Maya Sánchez (1990) et Pérez González (1997 : 127, n. 154).

illustribus, Cornelius Nepos fait effectivement plusieurs fois allusion aux Paflagons, il ne dit rien en revanche de leur changement de nom. Celui-ci n'est pas non plus mentionné par Isidore dont les *Etymologiae* sont la source de l'*Historia gothica* pour le fragment relatif aux Paflagons. Nous ignorons, par conséquent, d'où provient le détail onomastique. De toute évidence, il s'agit d'un ajout de Rodrigue, fruit de son invention ou, plus probablement, de la lecture d'un texte antérieur. La référence, elle, illustre une fois de plus le souci de Rodrigue d'afficher son érudition et participe de l'ancrage de l'*Historia gothica* dans la tradition textuelle classique.

Sisebut et Pline

Terminons par une référence par laquelle Rodrigue renvoie conjointement à Pline l'Ancien (23-79) et à Sisebut. Nous la trouvons dans le chapitre relatif aux premiers habitants et au premier nom d'*Hispania* :

Hanc Carpentaniam, que in se IIII-or habet oppida, scilicet, Aucam, Calagurram, Tirasonam et Auripam, que post Cesaraugusta ab Augusto Cesare fuit dicta, uis Romanorum principum occupauit, que tamen, sicut refferunt Plinius et Sisebutus, ad Cartaginensem prouinciam pertinebat. Historia gothica, p. 14.

« Cette Carpétanie qui comprend quatre villes principales, à savoir Oca, Calahorra, Tarazona et Auripa, qui fut plus tard appelée *Caesaraugusta* par Auguste, elle fut soumise à la force des princes de Rome, même si, cependant, elle appartenait, aux dires de Pline et de Sisebut, à la province carthaginoise¹⁷¹ ».

Rodrigue évoque ici la Carpétanie. Il souligne qu'elle fut occupée par les Romains, même si Pline et Sisebut rapporteraient qu'elle appartenait à la province *Carthaginiense*. Nous ne savons pas de quelle œuvre de Sisebut il est ici question. On doit en effet à celui-ci, roi des Wisigoths entre 612 et 621 et proche d'Isidore de Séville, un poème astronomique en hexamètres sur les éclipses de soleil et de lune, un hymne intitulé *De ratione temporum*, une vie de l'évêque saint Didier de Vienne et une abondante correspondance (Fontaine, 1960 : 151-152). Nous ignorons si Rodrigue a eu accès à l'un des textes de Sisebut et dans ceux que nous avons pu consulter, le poème et la vie de saint Didier, la Carpétanie n'est pas mentionnée. La référence à Sisebut nous paraît donc illusoire.

¹⁷¹ Sur la traduction de ce passage, cf. De Carlos Villamarín (1996 : 283-284) qui indique également que la dénomination Auripa apparaît uniquement dans l'*Historia gothica*.

Nous savons, en revanche, que le Tolédan a eu entre les mains l'*Histoire naturelle* de Pline, encyclopédie regroupant des connaissances relatives à des domaines aussi variés que les arts figuratifs ou la géographie (*Auteurs grecs et latins*, p. 704). En effet, elle fut alléguée, à titre de preuve, lors du procès relatif à l'ordination de l'église de Valence (Castell Maiques, vol. II, 1996 : 23–24). Grâce au chapitre traitant de l'*Hispania* citérieure, Rodrigue espérait prouver qu'au I^e siècle, Valence appartenait à la province de Tolède. Cependant, l'argumentation de la partie tolédane est infondée car Valence n'est rattachée à Tolède qu'en 610 sous le règne de Gondemar (610–612). Mais revenons à la Carpétanie et à la *Carthaginense*. À partir de 297 (réforme de Dioclétien), cette dernière est, dans la division géographique de l'empire romain, une des sept provinces de la *diocesis Hispaniarum* (Rucquoi, 1993b : 19). Après la décadence de cette organisation provinciale (V^e siècle), la *Carthaginense* est scindée en deux provinces-ducé dont l'une est la Carpétanie. Sous les Wisigoths, les deux provinces sont réunies et n'en forment qu'une également appelée *Cartaginense* et dont la capitale est Tolède. Il s'agit cette fois d'une division ecclésiastique et non plus administrative comme du temps des Romains (Castell Maiques, vol. II, 1996 : 24 ; Rivera Recio, 1966 : 245–246 ; Rucquoi, 1993b : 41).

Dans le livre III de l'*Histoire naturelle*, Pline énumère les soixante-cinq peuples qui dépendent de la *Carthaginense* romaine. À la fin de cette énumération, il indique que Tolède est la capitale de la Carpétanie :

*Carthaginem conveniunt populi LXV exceptis insularum incolis ex colonia Accitania Gemellense, ex Libisosana cognomine Foroaugustana, quibus duabus ius Italiae datum, ex colonia Salariense, oppidani Lati veteris Castulonenses qui Caesarii Iuvenales appellantur, Saetabitani qui Augustani, Valerienses. stipendiariorum autem celeberrimi Alabanenses, Bastitani, Consaburrenses, Dianenses, Egelestani, Ilorcitani, Laminiani, Montesani qui et Oretani, Montesani qui et Bastuli, Oretani qui et Germani cognominantur, caputque Celtiberiae Segobrigenses, Carpetaniae Toletani Tago flumini inpositi, dein Viatienses et Virgilienses*¹⁷². *Histoire naturelle, Livre III*, p. 48.

« À Carthagène ressortissent 65 peuples, sans compter les habitants des îles : la colonie Acci Gemellensis, celle de Libisosa surnommée Foroaugustana qui

¹⁷²Nous utilisons l'édition suivante : Zehnacker, Hubert (éd. et trad.), *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre III*, Paris : Les Belles Lettres, 1998. Désormais *Histoire naturelle*, lorsque nous citons le texte et Zehnacker (1998), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence.

ont reçu toutes deux le droit italique, la colonie de Salaria ; des villes de droit latin ancien : les Castulonenses appelés Juvénales de César, les Setabitans appelés Augustans, les Valerienses. Parmi les stipendiaires, les plus connus sont les Alabanenses, les Bastitans, les Consaburenses, les Dianenses, les Egélestans, les Illocitans, les Laminitans, les Mentésans surnommés aussi Orétans, les Mentésans surnommés Bastules, les Orétans surnommés Germains, les habitants de Segobriga, capitale de la Celtibérie, ceux de Tolède, capitale de la Carpétanie, qui sont les riverains du fleuve Tage ; puis les Viatenses et les Virgilienses ». Trad. Zehnacker (1998 : p. 48).

Se fondant sans doute sur ce passage, la citation de Rodrigue semble donc juste : Pline aurait bien associé la Carpétanie et la *Carthaginense*. Pourtant, le Tolédan fait erreur. Dans le fragment de l'*Historia gothica*, il mentionne la *Carthaginense* en tant que province (division ecclésiastique) alors que dans l'*Histoire naturelle*, c'était pour Pline un district civil et judiciaire (*conventus*) : *Nunc per singulos conventus reddentur insignia praeter supra dicta*¹⁷³, écrivait-il avant d'introduire l'énumération des peuples dépendant de chaque district. Tolède et la Carpétanie dépendaient de la *Carthaginense*, en effet, mais ce n'était pas le cas de *Caesaraugusta* qui formait elle-même une autre juridiction : *nunc universa provincia dividitur in conventus VII, Carthaginiensem, Tarraconensem, Caesaraugustanum, Cluniensem, Asturum, Lucensem, Bracarum*¹⁷⁴. De plus, la ville de Calahorra n'est mentionnée dans l'*Histoire naturelle* qu'à travers l'allusion aux *Calagurritanos* qui dépendent du district de *Caesaraugusta*¹⁷⁵. Les villes d'Oca et de Tarazona ne sont pas évo-

¹⁷³Cf. *Histoire naturelle*, Livre III, p. 46. Trad. Zehnacker (1998 : 46) : « On prendra maintenant les juridictions l'une après l'autre, pour en présenter les éléments remarquables, outre ceux qui ont été mentionnés ci-dessus ». La division en *conventus* disparaît avec la réforme de Dioclétien.

¹⁷⁴Cf. *Histoire naturelle*, Livre III, p. 43. Trad. Zehnacker (1998 : 43) : « De nos jours l'ensemble de la province est divisé en 7 juridictions : Carthagène, Tarragone, Saragosse, Clunia, les Astures, Lucus et les Bracarès ».

¹⁷⁵Cf. *Histoire naturelle*, Livre III, pp. 46–47 : *Caesaraugusta colonia immunis, amne Hiberno adfusa, ubi oppidum antea vocabatur Salduba, regionis Edetaniae, recipit populos LV : ex his civium Romanorum Bilbilitanos, Celsenses ex colonia, Calagurritanos qui Nasici cognominantur, Ilerdenses Surdaonum gentis, iuxta quos Sicoris fluvius, Oscenses regionis Suessetaniae, Turiassonenses ; Latinorum veterum Cascantenses, Ergavicenses, Graccuritanos, Leonicensenses, Osicerdenses ; foederatos Tarracenses ; stipendiarios Arcobrigenses, Andelonenses, Aracelitanos, Bursanenses, Calagurritanos qui Fibularenenses cognominantur, Conplutenses, Carenses, Cincienses, Cortonenses, Damanitanos, Ispallenses, Ilursenses, Iluberitanos, Iacetanos, Libienses, Pompelonenses, Segienses*. Trad. Zehnacker (1998 : 46–47) : « Saragosse, colonie jouissant de l'immunité, est baignée par le fleuve Ebre, en un lieu où il y avait auparavant une ville appelée Salduba ; elle appartient à la région Edétanie et a dans son ressort 55 peuples : parmi eux, de droit romain, les Bilbilitans, les Celsenses (une colonie), les Calagurritans surnommés Nasiques, les Ilerdenses de la nation des Surdaons, près desquels est le fleuve Sicoris, les Oscenses de la région Suessétanie, les Turiassons ; de

quées. Par conséquent, les cités énumérées dans le fragment de l'*Historia gothica* ne dépendent, pour Pline, ni de la *Carpétanie*, ni de la *Cartaginense*.

Des observations précédentes, il ressort que, comme dans le cadre de la controverse qui l'oppose à Tarragone, Rodrigue propose du texte de Pline une interprétation toute personnelle. C'est pour cette raison que nous avons choisi de classer la référence dans la catégorie « références illusoires ». De toute évidence, il s'agit pour Rodrigue de montrer que les villes dont il parle sont soumises à l'autorité de Tolède puisque, selon l'*Histoire naturelle* de Pline, elle aurait été la capitale de la Carpétanie. Rodrigue s'appuie par conséquent sur l'autorité de Pline, mais il la détourne afin de servir les intérêts de Tolède et contrer, par là même, ceux de Tarragone puisqu'à l'époque wisigothique, c'est de cette province que dépendait la ville de *Caesar Augusta*, par exemple. La référence à Pline est donc une illustration supplémentaire de ce que l'écriture de l'*Historia gothica* concourt dans ses multiples facettes – ici la référence aux sources – à aviver l'éclat de Tolède et que l'espace du texte est, pour Rodrigue, le prolongement du prétoire où il s'opposa à ceux qui remettaient en cause la précellence tolédane.

Les références illusoires sont, en définitive, peu nombreuses dans l'*Historia gothica*. Elles ne correspondent que partiellement à des sources fictives. Rodrigue connaît, en effet, certains des textes auxquels il renvoie, sans toutefois en faire usage dans l'*Historia gothica*. De plus, si l'on considère, comme nous le montrerons dans le chapitre trois, que le prologue de l'*Historia gothica* chapeaute l'ensemble du projet historiographique du Tolédan, les citations de certaines de ces sources, comme celle d'Hydace, trouvent une nouvelle explication. Quoi qu'il en soit, la présence de ces références fait partie de l'arsenal de moyens mis en œuvre par le Tolédan pour présenter une certaine image de son texte. À l'instar des références de seconde main, les références illusoires dénotent la volonté de s'incrimer dans les traditions classiques et

droit latin ancien, les Cascantenses, les Ergavicenses, les Graccuritans, les Léonicenses, les Osicerdenses ; fédérés, les Tarracenses ; stipendiaires, les Arcobrigenses, les Andélonenses, les Aracélitans, les Bursaonenses, les Calagurritans surnommés Fibularenses, les Complutenses, les Carenses, les Cincienses, les Cortonenses, les Damanitans, les Ispallenses, les Ilursenses, les Ilurberitans, les Lacétans, les Libienses, les Pompélonenses, les Ségienses ».

chrétiennes, mais également, avec la référence à Hydace, celle de s'ancrer dans une chaîne historiographique prestigieuse. Ce dernier dessein était déjà sous-jacent dans la revendication de la filiation isidorienne et dans la référence à Isidore le Jeune. Enfin, dans les références illusoires, transparait également l'un des principaux traits de l'écriture de Rodrigue dont nous avons déjà donné plusieurs exemples : la dimension apologétique, étai de la mise en avant de la gloire et des droits de Tolède.

L'examen des citations nominatives dont Rodrigue Jimenez de Rada émaille l'*Historia gothica*, notamment dans ses premiers chapitres, a permis de révéler plusieurs des modalités de l'écriture du Tolédan et de dégager certaines des visées qui en constituent le terreau. Complétons maintenant cette première approche par l'étude d'un ensemble de références beaucoup plus important : celui que constituent les références que nous avons qualifiées d'implicites.

1.2 Les références implicites

Nous entendons par références implicites celles qui renvoient à un texte-source dont Rodrigue ne dévoile ni le titre, ni l'auteur. Dans l'*Historia gothica*, citations nominatives et implicites coexistent. À côté de l'inventaire d'écrivains du prologue, Rodrigue prétend, en effet, avoir mis à contribution des écrits divers conservés sur des peaux et des parchemins, des livres anciens, des récits dont on ne sait s'il les a lus ou entendus ainsi que sa propre mémoire (*Historia gothica*, pp. 6–7). Les références qui recoupent ou complètent ces quatre ensembles sont nombreuses et disséminées dans l'ensemble de l'*Historia gothica*. Nous ne prétendons pas nous livrer ici à l'identification exhaustive des sources qui se cachent derrière ces références implicites. En élaborant son index des sources, J. Fernández Valverde s'est déjà, en partie, acquitté de cette tâche. Nous nous proposons simplement de nous interroger sur les formes de ces citations ainsi que sur leurs fonctions dans la configuration narrative et

discursive de l'*Historia gothica*. Nous entendons ainsi progresser dans notre compréhension du texte et de son auteur, comme dans la mise en lumière des modalités de son écriture. Cet examen des références implicites exposera davantage d'hypothèses que de certitudes et ce, d'autant plus que, dans plusieurs cas, le nombre d'occurrences sur lesquelles nous nous appuyons est trop faible pour que l'on puisse arriver à des conclusions définitives. Certains éléments méritent cependant d'être exposés, ne serait-ce que pour les questions qu'ils soulèvent.

Les références implicites du prologue reflètent une division commune au Moyen Âge entre des sources de nature différente, division qui remonte à Orose qui distinguait ce qu'il avait vu, de ce qu'il avait entendu ou lu¹⁷⁶. Pendant des siècles, l'ordre de cette tripartition est immuable et, dans les prologues historiographiques médiévaux, *visa*, *audita* et *scripta* s'enchaînent selon une hiérarchie établie¹⁷⁷. Dans le prologue de l'*Historia gothica*, Rodrigue lui-même place son propre témoignage (*mee memorie*) au premier rang des sources qu'il a utilisées. Cependant, la place accordée à l'évocation des textes y est, à notre avis, bien plus importante que celle allouée à la mention des choses vues ou entendues. Ce primat de l'écrit transparaît d'ailleurs dans la métaphore laudative qui constitue le cœur du prologue et érige les inventeurs de l'écriture en premiers remparts de la mémoire des temps passés¹⁷⁸. Plusieurs indices nous portent ainsi à croire que Rodrigue bouleverse la hiérarchie exposée plus haut : la place centrale de l'écrit dans le prologue, le crédit que paraît

¹⁷⁶Cf. Guenée (1980 : 77–78) ainsi que Lacroix (1971 : 45–49) qui propose plusieurs exemples de prologues dans lesquels les historiens distinguent entre ces trois types de sources.

¹⁷⁷En matière de sources, la suprématie des choses vues est fondée sur l'étymologie du terme *historia* qui dérive du grec « voir » ou « connaître ».

¹⁷⁸Cf. *Historia gothica*, p. 5 : *Ceterum ne desidia sapiencie inimica itinera studii occultaret, illi, qui pro luce sapienciam habuerunt et eam rebus omnibus pretulerunt, figurales litteras inuenerunt, quas in sillabas congesserunt ut hiis compingerent dictiones, quibus ut ex trama et stamine quasi a textentibus oratio texeretur, et per hec futuris seculis preterita ut presencia nunciarent et uigilata studia arcium liberalium et officia mechanica utiliter adinuenta scriptura posteris conseruarent.* « Mais, pour que la paresse, ennemie de la sagesse, n'obstrue pas les voies de la connaissance, ceux dont la sagesse était la lumière et qui la préféraient à toute autre chose, inventèrent les lettres symboliques qu'ils rassemblèrent en syllabes pour former grâce à elles des mots, afin de tisser la phrase comme s'ils tissaient à partir de la chaîne et de la trame, et par cela, faire connaître aux siècles futurs le passé comme s'il était présent et conserver pour la postérité, grâce à l'écriture, tant les connaissances attentives des arts libéraux que les utiles découvertes des arts mécaniques ». Sur l'écrit auxiliaire de l'histoire, cf. particulièrement Guenée (1983).

lui conférer Rodrigue, certaines des citations nominatives dont la fonction est accréditive, mais aussi l'abondance des textes dans l'ensemble des sources (confessées ou tues) de l'*Historia gothica*. C'est pourquoi nous examinerons d'abord les références implicites aux textes avant d'envisager les indications qui suggèrent que le Tolédan se réfère à des choses vues ou entendues.

1.2.1 Les références aux textes

Dans l'*Historia gothica*, les références implicites aux textes prennent des formes multiples. Dans la pièce d'ouverture, nous pouvons déceler leur présence dans l'emploi répété des vocables *scriptum*, *scriptura* et *liber*. Dans le reste du texte, ces termes sont de nouveau employés mais la référence aux textes peut également être sous-entendue par l'évocation, sans les nommer, des auteurs de sources que Rodrigue a consultées ou par l'usage de verbes signifiant les activités de lecture ou d'écriture.

Scripta vs liber ?

L'emploi du doublet lexical *scriptum/scriptura* (« l'écrit ou les écrits ») est récurrent dans l'*Historia gothica*, de même que celui des mots formés sur la même racine¹⁷⁹. Le terme *liber* est moins fréquent mais il revient régulièrement dans le texte¹⁸⁰. Nous n'examinerons ces vocables (*scriptum/scriptura* et *liber*) que lorsqu'ils sont susceptibles de renvoyer implicitement aux sources écrites utilisées par le Tolédan.

Dans ce sens, celui-ci a recours au doublet *scriptum/scriptura* à cinq reprises : deux fois dans le prologue et trois dans le corps du texte. Ainsi, dans la pièce liminaire, Rodrigue déplore que l'invasion musulmane ait provoqué la perte quasi totale des écrits et des livres :

(1.) et (2.) *Tempore enim uastationis Arabum **scripta et libri** cum pereunte patria perierunt, nisi quod pauca diligencium custodia euaserunt. Historia gothica*, p. 6.

¹⁷⁹Nous en avons trouvé 69 occurrences.

¹⁸⁰Il est employé 36 fois. Sur le terme *liber*, cf. Dolbeau (1989).

« En effet, à l'époque des dévastations des Arabes, alors que la patrie périt, les écrits et les livres périrent également, excepté ceux, rares, qui furent sauvés grâce à la vigilance des hommes scrupuleux ».

De même, à côté des livres attribués aux auteurs que nous avons évoqués précédemment, il fait figurer, parmi ses sources, des écrits dont la lecture lui fut pénible. Certes, cette affirmation de la dureté de son labeur relève certainement du lieu commun, et constitue en ce sens une variante du *topos* de modestie, récurrent dans les prologues médiévaux (Curtius, 1991 : 154–158 ; Janson, 1964 : 120–125 et 145–149). On peut, cependant, se demander s'il n'y aurait pas là également une allusion à la détérioration subie au cours du temps par les supports sur lesquels étaient conservées les sources lues par Rodrigue.

3. *Itaque ea que ex [...] aliis scripturis, quas de membranis et pitaciis laboriose inuestigatas laboriosius compilavi. Historia gothica*, p. 7.

« Ainsi, à partir de d'autres écrits qui furent lus avec peine sur des peaux et des parchemins, j'ai compilé cela ».

Dans le texte même, le Tolédan donne l'origine des informations qu'il a pu recueillir au sujet du peuple goth :

4. *Igitur quia magnorum peticio me coegit Gothorum originem et acta describere, prout ex diuersis hystoriographorum scripturis colligere potui, usque ad mea tempora contexui et descripsi. Historia gothica*, p. 20.

« Ainsi, comme une demande des grands m'a pressé de relater l'origine et les exploits des Goths, je les ai rassemblés et relatés jusqu'à mon époque, selon ce que j'ai pu recueillir des écrits divers des historiographes ».

Il confesse ensuite n'avoir pas trouvé d'écrit rapportant les exploits des Goths sur une période de cent trente-sept ans :

5. *De gestis Gothorum a XII anno ante eram conditam usque ad eram CXXV in qua regnavit Domicianus, et fiunt anni CXXXVII, scriptum non reperi et ideo hic omisi. Historia gothica*, p. 33.

« Je n'ai trouvé aucun écrit au sujet des exploits des Goths à partir de la douzième année avant le début de l'ère hispanique jusqu'à la cent vingt-cinquième année de cette même ère durant laquelle Domitien monta sur le trône et cela représente cent trente-sept ans, c'est pour cette raison que je n'en parle pas ».

Enfin, à propos de la primatie de Tolède, il souligne les désaccords que l'on peut relever entre les différentes versions d'un même fait et met en garde contre le danger des *dissonantiae*¹⁸¹ :

¹⁸¹Rodrigue se fait ici l'écho, comme dans le fragment suivant, d'une conception que l'on trouve

6. *Quia igitur propter diuersas relationes scriptorum interdum de ueritate historie dubitatur, diligencia lectoris inquirat, ut ex scripturis authenticis uideat quid debeat aprobare. Historia gothica*, p. 119.

« Par conséquent, puisqu'à cause des récits divergents, la vérité de l'histoire peut être mise en doute, que le lecteur fasse preuve de clairvoyance pour déceler dans les écrits authentiques ce qu'il doit approuver ».

Il y a trois occurrences du terme *liber* dans le prologue. Outre celle du fragment (2), Rodrigue l'emploie également pour désigner les ouvrages des auteurs nommément cités auxquels il prétend avoir puisé : *ex libris beatorum Ysidori et Ildefonsi...*(7), et pour rappeler de nouveau la nature de ses sources à la fin du prologue : *ex antiquis libris* (8). Par la suite, le Tolédan affirme avoir trouvé dans les livres la preuve que l'un des protagonistes principaux de la bataille de Roncevaux fut bien Charlemagne et non Charles Martel comme le pensent certains :

9. *In diebus huius Aldefonsi dicunt quidam fuisse bellum Roscide Vallis et non cum Carolo Magno, set cum Carolo agnominato Martello, cum quo asserunt accidisse; set cum tres Caroli fuerint successiue, scilicet, Carolus Magnus, Carolus Caluus, Carolus Martellus, ex causa superius assignata et quia in libris authenticis inuenitur et quia publica fama Francorum et Hispanorum comuniter hoc proclamat, tempore Magni Caroli dicimus accidisse; si quis autem melius dixerit, correctionem in hoc corpusculo non recuso. Historia gothica*, p. 138.

« À cette époque, certains rapportent qu'Alphonse combattit à Roncevaux non contre Charlemagne mais contre Charles Martel contre qui la bataille a eu lieu selon eux. Mais comme trois Charles se sont succédés, c'est-à-dire, Charlemagne, Charles le Chauve et Charles Martel, pour les motifs évoqués antérieurement, ce que l'on trouve dans les livres authentiques et ce que rapporte, à l'unisson, la notoriété publique des Francs et des *Hispani*, nous soutenons que la bataille eut lieu à l'époque de Charlemagne, et si quelqu'un prouve le contraire, je ne refuserai pas d'apporter une correction à cet opuscule ».

Enfin, c'est encore grâce à la consultation de livres que Rodrigue peut expliquer que la ville d'Oviedo fut surnommée la cité des évêques en raison du nombre de prélats sans diocèse qui y avaient trouvé refuge :

déjà, et pour la première fois, chez l'historien Flavius Josèphe : à savoir que la vérité des faits est garantie par la concordance des récits qui les rapportent. Les *dissonantiae* – *diaphônia* en grec – sont, en effet, le principal reproche que fait Josèphe aux historiens grecs qui font la preuve qu'ils disent vrai ou « plus vrai » que leurs prédécesseurs sur un même sujet en se démarquant justement des récits antérieurs alors que pour Josèphe, tout au contraire, c'est le fait que « tous sur les mêmes points disent et écrivent les mêmes choses » qui prouve qu'une histoire est vraie, vise la vérité. Cf. Hartog (1999 : 266).

10. *Vnde et in aliquibus libris antiquis Ouetum dicitur ciuitas episcoporum. Historia gothica*, p. 142.

« Pour cette raison, Oviedo est appelée la cité des évêques dans les livres anciens ».

Que signifient pour Rodrigue les vocables *scriptum/scriptura* et *liber* ? Bien que la moisson d'occurrences ne soit pas, dans l'acception retenue, abondante, tentons de proposer quelques observations sur le sens que le Tolédan donne à ces termes. À première vue, nous serions tentée de croire qu'il n'en fait pas des synonymes. Les occurrences (1) et (2) en témoignent, l'arrivée des Musulmans a signifié aussi bien la perte des écrits que celle des livres. Au vu des occurrences suivantes, nous pourrions également supposer que *scriptum* et *scriptura* sont réservés à des documents excédant en ancienneté ceux rassemblés sous le terme *liber* puisque (4) et (5) font référence à la période wisigothique alors que (9) et (10) sont relatifs à l'histoire postérieure à 711. La distinction paraît plausible, et ce, d'autant plus que Rodrigue a soin de souligner que la lecture des *scriptura* lui fut pénible, peut-être à cause de leur ancienneté et de leur état de conservation (3). Cependant, plusieurs arguments viennent nuancer cette hypothèse. À la fin du prologue, Rodrigue insiste aussi sur l'ancienneté des livres qu'il a utilisés pour la narration de périodes encore plus éloignées que celles qu'évoquent les *scriptura* peut-être liées à l'époque wisigothique : la préhistoire mythique de l'*Hispania* et l'époque romaine (8). De plus, l'inventaire des écrivains, introduit par le mot *liber*, infirme totalement, du fait du contenu de leur texte, l'éventualité que celui-ci pourrait être réservé à l'histoire post-wisigothique. Enfin, *liber* et *scriptura* sont dans le prologue associés au même support : *membranis et pitaciis*, le parchemin. Le problème est donc difficile à résoudre et nous nous limiterons à suggérer que peut-être que Rodrigue utilise le terme *liber* pour faire référence au livre dans sa matérialité, à l'ouvrage donc, alors qu'il emploierait les mots *scriptura* ou *scriptum* pour renvoyer au texte même, à ce qui est écrit.

Que peut-on dire maintenant de la fonction de ces références aux livres et aux écrits ? À notre avis, elles sont d'abord une autre des modalités du dispositif narratif et discursif qui, dans le prologue de l'*Historia gothica*, vise à établir le primat

de l'écrit. Toute la première partie de la pièce liminaire, ample *captatio beneuolentiae*, en affirme l'essentialité. Variation sur un thème topique lui aussi ressassé, cette première partie redit les défaillances de la mémoire sous l'offensive de l'oubli et développe à l'envi les vertus de l'écriture, conservatoire du passé (Guenée, 1983). La mention de la disparition des écrits et des livres à la suite de l'invasion musulmane n'illustre pas autre chose (1) et (2). Rodrigue associe, en effet, leur perte à celle du passé de l'*Hispania* et réitère ainsi l'identification entre écrit et préservation du passé. Deuxièmement, la redondance de ces références dans le prologue et leur occurrence dans le corps du texte confirment que, pour Rodrigue, les textes sont une source privilégiée (3), (4), (5), (7), (8). Il s'agit-là d'un autre mécanisme d'accréditation puisqu'en revendiquant l'usage des sources écrites, l'*Historia gothica* n'en apparaît que plus fiable et d'autant plus légitimé. Ajoutons, pour terminer, que la forme même de certaines de ces références nous invite à penser que, par leur biais, c'est encore de l'écrit en lui-même que Rodrigue cherche à rehausser le prestige. À quatre reprises, le Tolédan associe ainsi les termes *scriptura* et *liber* aux adjectifs *authenticus* et *antiquus* (6) (8) (9) (10). Dans ces fragments, Rodrigue souligne que les écrits et les livres qui font autorité sont anciens et qu'il s'est appuyé, pour trancher des questions épineuses, sur ceux qui sont authentiques et dont la véracité ne peut être contestée. Par là-même, c'est son propre discours qu'il marque du sceau de la véridicité. La *translatio* est, par-dessus tout, significative pour le fragment (6). C'est là un autre écho de la discussion relative à la primatie tolédane puisque Rodrigue affirme que le transfert de la dignité primatiale de Séville à Tolède est infondé. Pointe de nouveau cette « écriture de l'argumentation » à laquelle s'adossent les intérêts du Tolédan. Nous l'avons déjà mise en évidence en traitant des sources conciliaires et du recours au Pseudo-Ildephonse. Dans le cas présent, la démarche adoptée est sensiblement différente, mais l'objectif est le même : prouver la légitimité des droits du diocèse tolédan. À cette fin, Rodrigue développe en effet une démonstration construite sur le modèle du syllogisme et dans laquelle il révèle sa maîtrise de l'*amplificatio* rhétorique¹⁸². En voici le détail :

¹⁸²L'argumentation est une des figure de l'*amplificatio*, également désignée sous le nom de *conmo-*

Item ab aliquibus dicitur quod primatus Hispanie prius fuit in ecclesia Hispalensi et post translatus ad ecclesiam Toletanam, quod etiam stare non potest (1). In XVI-o enim concilio Toletano ubi Sisibertus Toletanus archiepiscopus fuit depositus merito culpe sue a generali concilio omnium archiepiscoporum, episcoporum et cleri Hispaniarum et Gallie Gothice, decreuerunt nichil tractandum in concilio donec prouideretur prime sedi urbis regie de pastore (2). Et electus et translatus fuit Felix archiepiscopus Hispalensis ad ecclesiam Toletanam factus pontifex Toletanus (3). Et in eodem concilio Faustinus Bracaren-sis archiepiscopus factus est Hispalensis, Felix Portugalensis episcopus factus est archiepiscopus Bracaren-sis, et postea de ordinatione ecclesiarum concorditer tractauerunt (4). Vnde patet quod si Hispalensis ecclesia maior esset non transferretur eius episcopus ad minorem (5). Quia igitur propter diuersas relationes scriptorum interdum de ueritate historie dubitatur, diligencia lectoris inquirat, ut ex scripturis authenticis uideat quid debeat aprobare (6). Historia gothica, p. 119.

« De même, certains disent que la dignité primatiale hispanique revint, d'abord, à l'Église de Séville, avant d'être transférée à l'Église de Tolède, chose qui ne peut être soutenue (1). En effet, lors du XVI^e concile de Tolède au cours duquel l'archevêque tolédan Sisebert fut déposé, pour la faute qu'il avait commise, par l'assemblée générale réunissant tous les archevêques, évêques, et clercs d'*Hispania* et de la Gaule Gothique, ils décrétèrent que rien ne serait traité lors de ce concile tant qu'on ne pourrait pas d'abord le siège de la cité royale d'un pasteur (2). Et Félix, archevêque de Séville fut élu et transféré à l'Église de Tolède dont il devint le pontife (3). Et lors de ce même concile, Faustin archevêque de Braga fut fait archevêque de Séville et Félix, évêque du Portugal, archevêque de Braga, et après cela, ils discutèrent en bonne intelligence de l'organisation des Églises (4). Compte tenu de cela, il est évident que si l'Église de Séville avait été plus importante, son évêque n'aurait pas été transféré à une autre, d'une dignité moindre (5). Par conséquent, puisqu'à cause des récits divergents, la vérité de l'histoire peut être mise en doute, que le lecteur fasse preuve de clairvoyance pour déceler dans les écrits authentiques ce qu'il doit approuver ».

Nous retrouvons là le schéma de l'enthymème, c'est-à-dire que l'un des arguments de Rodrigue n'est pas exprimé (Dupriez, 1984 : 374. Lausberg, 1975 : 181–184). L'argumentation débute par une proposition dans laquelle nous devinons sans peine que se cache, derrière l'anonyme *aliquibus*, Luc de Tuy (1). Vient ensuite l'une des deux prémisses, la majeure, introduite par la conjonction causale *enim* (2). Puis Rodrigue procède par accumulation et introduit les preuves de la majeure (3) et (4). La prémisses mineure est sous-entendue et la conclusion est double (5) et (6). Elle est

ratio ou *expolitio*. Cf. Faral (1924 : 61–67) ainsi que Lausberg (1975 : 178).

introduite par l'adverbe *unde* et la conjonction *quia* qui expriment la conséquence. À partir des arguments énoncés, Rodrigue démontre avec une clarté méridienne l'absurdité de ce que soutient son contradicteur, Luc, à savoir la prééminence de l'Église sévillane. Il met ensuite en garde son lecteur contre les divergences que l'on peut observer parmi les écrivains, et l'invite au discernement. En l'appelant à exercer son jugement, le Tolédan semble offrir au lecteur un espace de liberté qui se révèle, à notre avis, factice puisque, en guise d'écrit authentique, c'est son propre texte qui lui est présenté. Il nous semble en effet que l'argumentation de Rodrigue vise non seulement à affirmer la suprématie tolédane, mais également à résoudre, une fois encore, l'équation : *Historia gothica* = vérité. Au sein de la narration, le Tolédan tisse par conséquent une trame argumentative serrée qui lui permet de justifier sa cause. La mission conférée dans le prologue au texte historiographique (relater les événements du passé et les porter à la connaissance du roi) en ressort quelque peu biaisée et l'*Historia gothica* s'apparente, par endroit, davantage à la pièce probatoire qu'à l'exposé historique, comme l'illustre, nous le montrerons, la structuration du prologue. C'est encore ce que laissent entrevoir les références suivantes.

L'histoire documentaire

Le recours à certains écrits, également cités de façon implicite, s'inscrit directement dans la stratégie argumentative qui guide et conforme, à notre avis, l'écriture de l'*Historia gothica*. Nous y décelons, en effet, l'importance que revêt la source documentaire aux yeux de Rodrigue.

Afin de déterminer dans quelle mesure l'*Historia gothica* est redevable de la source documentaire, il nous a paru pertinent de voir si le lexique qui y renvoie était présent dans le texte de Rodrigue. Notons d'emblée que les termes 'diploma' (diplômes), 'documentum' (documents) et 'charta' (chartes) en sont absents¹⁸³. En revanche, l'usage du mot *privilegium* (privilege) est relativement régulier, et nous avons une occurrence des termes *membrana* et *registrum*. Le premier a le sens général

¹⁸³Pour la définition des termes de diplomatique, cf. Guyotjeannin (1989).

de parchemin, mais il peut également renvoyer au support sur lequel est transcrit un document¹⁸⁴. Rodrigue l'emploie dans le prologue, mais nous ne saurions dire s'il lui donne un sens plus restreint que celui de parchemin. Si tel était le cas, il revendiquerait peut-être, dès l'ouverture de l'*Historia gothica*, les apports de la source documentaire et la mettrait ainsi en valeur.

Le terme *registrum* renvoie, à l'origine, à un recueil de documents. Cependant, dans le courant du XII^e siècle, il prend une nouvelle acception et désigne une forme textuelle dans laquelle la retranscription de documents autrefois recueillis dans les cartulaires ou dans les collections diplomatiques, est insérée dans le récit historiographique (Falque, 1994 : 23).

Il nous semble que c'est d'abord dans son sens premier que le terme *registrum* est employé dans l'*Historia gothica*. Dans un chapitre intitulé *De scismate et depositione Burdini*, Rodrigue relate comment Maurice Bourdin, clerc d'origine limousine venu en Péninsule dans la suite de Bernard Sédirac, devint anti-pape en 1118, après avoir occupé le siège épiscopal de Braga (*Historia gothica*, pp. 210–212). À cette occasion, le Tolédan retranscrit l'intégralité d'une missive adressée par le pape Gélase II (1118–1119), tenant légitime du trône de saint Pierre, à Bernard de Sédirac alors archevêque de Tolède. Rodrigue indique que cette lettre se trouve dans les archives pontificales :

Ibidem que fuit in papatu Gelasius substitutus, qui scripsit Toletano primati, sicut in eiusdem Pape inuenitur registro, epistolam sub hiis uerbis. Historia gothica, p. 211.

« Et c'est là que lui succéda le pape Gélase, qui écrivit une lettre, disant ceci, au primat tolédan, selon ce qu'il a été trouvé dans le *registrum* de ce même pape ».

De toute évidence, la référence au *registrum* pontifical remplit une fonction accréditive puisqu'elle authentifie le contenu de la lettre retranscrite par Rodrigue. L'usage du terme *privilegium* s'inscrit dans une perspective identique. Observons que Rodrigue semble adopter, en ce qui concerne les privilèges, la même démarche que pour les actes conciliaires. Il les investit d'une légitimité maximale en en soulignant la dimension sacrée¹⁸⁵. Il en fait ainsi des pièces irrécusables sur lesquelles il fait fond

¹⁸⁴Cf. Guénée (1980 : 91 et p. 123, n. 109) où sont donnés, en exemple, des textes dans lesquels le terme *membrana* renvoie au support d'un document.

¹⁸⁵À trois reprises, Rodrigue associe la violation des privilèges ecclésiastiques à un acte de félonie.

pour démontrer la prééminence tolédane. Dans l'*Historia gothica*, le Tolédan se fait en effet l'écho de plusieurs diplômes royaux ou bulles pontificales émis en ce sens. Sous l'écorce du récit historiographique affleure le souvenir des documents. Ainsi, Rodrigue invoque, à deux reprises, l'autorité des privilèges pontificaux reconnaissant la primatie tolédane :

1. *Iste a Romano Papa optinuit priuilegium ut secundum beneplacitum pontificum Hispanorum primacie dignitas esset Toleti, sicut fuerat ab antiquo. Historia gothica*, p. 71.

« Il obtint du Pape un privilège qui affirmait que, avec l'accord des évêques hispaniques, la primatie revienne à Tolède, comme cela avait été dans les temps passés ».

2. *consecrationem, pallium et priuilegium optinuit, et primas institutus Hispaniarum et apostolice sedis benedictione suscepta, per Tolosam rediens. Historia gothica*, p. 207.

« Il obtint la consécration, le pallium et le privilège, et confirmé comme primat des *Hispaniae*, il revint par Toulouse, après avoir reçu la bénédiction apostolique ».

La situation décrite par Rodrigue dans le fragment (1) est probablement inventée de toutes pièces (Linehan, 1993 : 380). Le sixième canon du VII^e concile de Tolède, célébré le 18 octobre 646 sous le règne de Chindasvinthe, souverain dont il est question dans le fragment, oblige les évêques des cités proches de Tolède à résider dans la capitale wisigothique un mois par an, mais cela ne préjuge en rien de la primatie tolédane ni même de sa prééminence dans l'organisation ecclésiastique wisigothique (Vives, 1963 : 256). Celle-ci ne devient effective qu'avec le XII^e concile de Tolède, qui eut lieu en 681 sous le règne d'Ervige, et dont le sixième canon (*Cum longe lateque*) décrète que les évêques des autres provinces doivent être ordonnés à Tolède (Linehan, 1993 : 381–383 ; Rivera Recio, 1966 : 316–317 ; Vives, 1963 : 393–394). Cette prééminence de l'Église tolédane sur les autres métropoles hispaniques ne lui confère pas pour autant le statut primatial qui impliquerait que celles-ci lui soient soumises, statut qui ne lui est reconnu par aucun des papes de l'époque wisigothique. Dans le fragment (2), en revanche, nous reconnaissons l'écho de la bulle *Cunctis sanc-*

Ainsi la folie de Léovigilde, l'iniquité de Witiza et la malfaisance du comte Alvare de Lara se cristallisent dans leur remise en cause de la légitimité des privilèges établis. Cf. respectivement, *Historia gothica*, p. 61 ; pp. 98–99 ainsi que p. 282.

torum, émise le 15 octobre 1088 par le pape Urbain II. Le document confirme en effet l'élection métropolitaine de Bernard de Sédillac et investit celui-ci de la dignité primatiale¹⁸⁶.

Cette inclusion répétée, au sein du récit historiographique, de documents visant à défendre les droits du diocèse tolédan a conduit P. Linehan à compter au nombre des sources de l'*Historia gothica* un *codex* connu sous le nom de *Notule de primatu, nobilitate et dominio ecclesiae Toletanae* (*Notule*)¹⁸⁷.

La *Notule*

La *Notule* est un *codex* de quarante et un folios richement illustrés. Ce *codex* rassemble plusieurs pièces destinées à prouver la primatie de l'Église de Tolède¹⁸⁸. Il se compose, entre autres, de l'*Exceptio de dignitate Toletane ecclesie* : ensemble de documents alléguant de l'ancienneté du diocèse tolédan ; des résumés des actes des dix-huit conciles de Tolède accompagnés de représentations iconographiques ; de toutes les bulles pontificales relatives à la primatie émises du pontificat d'Urbain II à celui d'Innocent III ; ainsi que de la *Pars Concilii Laterani* (*PCL*) : texte rapportant l'intervention de Rodrigue Jimenez de Rada au IV^e concile de Latran (1215) (Henriet, 2004a ; Linehan, 1993 : 331 et 359, n. 35 ; Rivera Recio, 1966 : 319–324). Un colophon, placé au folio 33 de la *Notule*, date celle-ci du 14 mai 1253 mais, du point de vue de P. Linehan, le manuscrit existait déjà sous l'archiépiscopat de Rodrigue et aurait été l'une des sources auxquelles le Tolédan a puisé¹⁸⁹. Au-delà des

¹⁸⁶Cf. Hernández (1985] : 480), Linehan (1993 : 210–211) ainsi que Rivera Recio (1966 : 324–326 et 331–335) qui indique p. 331 que « [e]n virtud del privilegio primacial, el arzobispo de Toledo alcanza un rango superior al de todos los demás prelados hispanos, quienes deben acatar su autoridad y prestarle reverencia y obediencia ».

¹⁸⁷Par ailleurs, il est également probable que Rodrigue ait eu recours à plusieurs documents dont le but premier n'était pas la défense des droits tolédans. D'après Martin (2003a), il aurait ainsi eu connaissance de chartes monastiques à partir desquelles il aurait bâti son récit des fondations de Saint-Pierre d'Arlanza, de Saint-Côme et Saint-Damien de Covarrubias et de Saint-Sauveur d'Oña.

¹⁸⁸Ce *codex* est conservé à la Bibliothèque Nationale d'Espagne (BNE) sous la cote Vitr. 15-5. On en conserve une copie du XIV^e siècle, conservée elle aussi à la BNE sous la cote 10040. Cf. González Ruiz (1997 : 201), Henriet (2004b : 92–101), Hernández (1985 : XVIII–XX) ainsi que Linehan (1993 : 359–368).

¹⁸⁹Cf. Linehan (1993 : 360) : « [...] the manuscript was already in existence by 1239–1240. Hence the 'Notule' may be regarded as one of those other writings' over which D. Rodrigo and his assistants pored as he composed his History ». Sur les deux hypothèses relatives à la conception de

convergences idéologiques évidentes, les correspondances entre la *Notule* et l'*Historia gothica* sont en effet nombreuses¹⁹⁰. P. Linehan a relevé les analogies entre la section conciliaire de la *Notule* et les chapitres de l'*Historia gothica* relatifs à ces mêmes conciles de Tolède (Linehan, 1993 : 360–368). Nous pouvons ajouter que le *De situ laudibus Yspanie*, contenu dans la *Notule*, est reproduit quasiment à l'identique dans un chapitre de l'*Historia gothica* intitulé *De destructione Gothorum et comendatione Hispanie*¹⁹¹. De même la notice relative à la fondation de Tolède par les consuls Brutus et Tolémon est aussi présente dans la *Notule*¹⁹². Enfin, nous l'avons vu, Rodrigue fait allusion, dans l'*Historia gothica*, à des bulles papales également reproduites dans la *Notule*, comme la bulle d'Urbain II. Cependant, c'est certainement avec la *PCL* que les coïncidences entre les textes nous semblent les plus significatives.

Copiée par un clerc tolédan, la *PCL* relate les joutes oratoires qui, lors du IV^e concile de Latran, opposèrent Rodrigue aux archevêques de Braga et de Compostelle qui contestaient à Tolède la dignité primatiale¹⁹³. Venant de ces deux sièges, les attaques contre Tolède ne sont pas nouvelles. Depuis 1143, en effet, l'autorité primatiale de Tolède, ratifiée par les papes, dès le début de leur pontificat, depuis Urbain II, est remise en cause. La première offensive vient de Braga dont l'archevêque métropolitain refuse de se soumettre à celui de Tolède. Dans les mêmes années, on constate une désobéissance similaire de la part de Compostelle. L'insubordination est constante jusqu'en 1172¹⁹⁴. Lorsque Rodrigue prend possession du siège tolédan en 1209, sa première entreprise est d'obtenir du pape Innocent III la reconnaissance

la *Notule*, cf. Henriët (2004b : 94–95) dont la conclusion est la suivante : « On ne peut pourtant exclure que des dossiers préparatoires, voire un archétype des *Notule*, aient été mis au point dès l'époque de Jiménez de Rada. Le manuscrit Madrid, Vitr 15-5, serait alors une copie supplémentée. Hypothèse qui vaudrait aussi pour les illustrations. Faute d'une analyse codicologique et de contenu, il semble difficile de pousser le raisonnement plus loin ».

¹⁹⁰Pour une analyse du discours idéologique véhiculé notamment par les illustrations de la *Notule*, cf. Henriët (2004b).

¹⁹¹Ms. BNE, Vitr. 15-5, fo. 13^{r-v} et *Historia gothica*, p. 104

¹⁹²Ms. BNE, Vitr. 15-5, fo. 13^{r-v} et *Historia gothica*, p. 14. Sur la fondation de Tolède, cf. De Carlos Villamarín (1996 : 179–240).

¹⁹³Pour une description du texte, cf. Henriët (2004a) et (2004b : 100) qui indique que « [...] la *Pars Concilii Laterani* est copiée par la main qui, dans le colophon du folio 33, date le manuscrit de 1253 ». La *PCL* a été traduite par Gorrosteratzu (1925 : 107 et 174–175).

¹⁹⁴Cf. Linehan (1993 : 333–338) ainsi que Rivera Recio (1966 : 353–389).

des droits primatiaux de Tolède¹⁹⁵. Il parvient à ses fins puisque la bulle *Sacrosancta Roma ecclesia* du 4 mars 1210 confirme la primatie de l'Église de Tolède et énumère les diocèses qui lui sont soumis¹⁹⁶. Les ripostes de Braga et de Compostelle ne se font pas attendre et la polémique atteint son comble au concile de Latran, en 1215.

Dans un sermon où il fait montre de l'étendue de ses savoirs et d'un don remarquable pour les langues, Rodrigue s'en prend d'abord à Braga en produisant, dans un premier temps, des documents prouvant l'ancienneté de l'autorité primatiale de Tolède ; en rappelant ensuite un épisode peu glorieux de l'histoire du diocèse de Braga : la rébellion de Maurice Bourdin contre l'autorité de Rome (Gorrosterratzu, 1925 : 174 ; Henriët, 2004a : 301–307 ; Linehan, 1993 : 328–329). À ce propos, deux des erreurs que l'on note dans le récit de la *PCL* sont également présentes dans celui de l'*Historia gothica*. Ainsi, dans l'un comme dans l'autre, l'empereur Henri V qui élit Maurice Bourdin antipape est nommé Otton, et il est donné foi à la légende selon laquelle Bourdin aurait demandé au pape Pascal II de destituer Bernard de Sédirac. De plus, les deux textes font allusion aux fresques qui représentent la querelle entre le pape Calixte II et l'empereur Henri V¹⁹⁷. La *PCL* et l'*Historia gothica* concordent non seulement dans leurs objectifs : – amoindrir le prestige de Braga et rehausser celui de Tolède –, mais également dans leur contenu. Il en va de même en ce qui concerne Compostelle. Contre ce diocèse, Rodrigue joue également la carte de l'ancienneté de la prééminence tolédane et s'attaque à ce qui fait la fierté du siège galicien : sa fondation par saint Jacques et la prédication hispanique de celui-ci. À cela, Rodrigue oppose la fondation de Tolède par Eugène, qu'il présente comme un disciple de l'apôtre Paul. Pour obvier au fait qu'Eugène, contrairement à saint Jacques, ne soit pas un apôtre, le Tolédan souligne le lien particulier qui unit son siège à la Vierge Marie. Quant à la prédication de saint Jacques, il la tient pour une

¹⁹⁵Depuis Urbain II, Innocent III est en effet le premier pontife à ne pas avoir ratifié la primatie de Tolède dès le début de son pontificat, en raison de la conduite de l'archevêque tolédan Martin Lopez de Pisuerga qui tentait de faire reconnaître canoniquement le mariage consanguin de Bérengère de Castille et d'Alphonse IX de Léon. Cf. González Ruiz (1997 : 181).

¹⁹⁶Cf. González Ruiz (1997 : 181–182) ainsi que pour le texte de la bulle, Gorrosteratzu (1925 : 413–414).

¹⁹⁷Cf. Ms. BNM, Vit. 15-5, fo. 22^r–23^v et *Historia gothica*, pp. 210–212. Sur les convergences entre les récits de la *PCL* et de l'*Historia gothica*, cf. Henriët (2004a : 304–307).

fable (Henriet, 2000, 2003b, 2004a : 307–314 ; Herbers, 1999 : 87–91 ; Linehan, 1993 : 329–330). Dans l'*Historia gothica*, retentissent les échos de cet argumentaire. Certes, Rodrigue ne dit mot d'Eugène, mais la protection mariale est maintes fois mise en avant. L'épisode remémorant l'apparition de la Vierge à Ildephonse de Tolède et le don qu'elle lui fit – une chasuble – est ainsi relaté dans le détail et Rodrigue y fait ensuite deux fois allusion dans la suite de l'*Historia gothica*¹⁹⁸. Mais, c'est encore dans la narration de la bataille de Las Navas de Tolosa que Rodrigue est le plus éloquent à propos du patronage de Marie. C'est en effet l'image de la Vierge qui figure sur l'étendard des rois chrétiens et fait peur aux troupes musulmanes, jusque là impavides (*Historia gothica*, p. 273). Marie, notons-le, occupe dans l'*Historia gothica*, la place habituellement dévolue à saint Jacques ou à saint Isidore¹⁹⁹. Le traitement que le Tolédan réserve à la figure de saint Jacques est d'ailleurs en conformité avec le mépris qu'il affiche pour le saint dans la narration de la *PCL* (Herbers, 2003). Ainsi, Rodrigue se borne à répéter, en les édulcorant, les récits de ses prédécesseurs dans lesquels saint Jacques porte secours aux chrétiens. Celui qu'il offre de la bataille de Baeza est, en l'occurrence, révélateur. Par rapport au *CM*, sa source, l'*Historia gothica* introduit une variante de taille en supprimant la figure de saint Jacques qui, même réduit à une métonymique main dans le texte de Luc de Tuy, assistait Isidore de Séville et permettait la victoire des Chrétiens²⁰⁰.

Outre les points communs que nous venons d'exposer, il nous semble que la *PCL* et l'*Historia gothica* présentent des stratégies de légitimation du siège tolédan similaires. Dans son analyse de la *PCL*, P. Henriet souligne que, dans la controverse sur la primatie hispanique qui eut lieu à Latran IV, se heurtent trois discours de légitimation différents qui révèlent, à leur tour, trois modes d'instrumentalisation du temps (Henriet, 2004a : 315). Pour contrer les appétits tolédans, Braga met en avant que le diocèse est directement soumis à Rome depuis des temps immémo-

¹⁹⁸Cf. *Historia gothica*, p. 73, p. 118 et p. 125.

¹⁹⁹À plusieurs reprises dans l'*Historia gothica*, c'est en effet l'un ou l'autre des deux saints qui apporte son concours aux troupes chrétiennes. Nous pensons, par exemple, au récit de la bataille de Coïmbre, pour saint Jacques, ou à celui de la bataille de Baeza, pour saint Isidore. Cf. *Historia gothica*, respectivement pp. 190–191 et p. 232.

²⁰⁰Sur la bataille de Baeza dans le *CM*, cf. Henriet (1997).

riaux (Henriet, 2004a : 302). Compostelle fonde ses prétentions sur la prédication de saint Jacques, inscrite dans une époque lointaine dont seule la mémoire est garante. À cela, Rodrigue oppose la gloire de Tolède ancienne mais pas immémoriale, et surtout datable et défendable par le rappel d'évènements et des documents précis (Henriet, 2004a : 315). C'est cette même stratégie qui nous semble mise en place dans l'*Historia gothica*. Rodrigue s'appuie non seulement sur l'autorité des documents pour justifier de la primatie de Tolède mais, en insérant dans son prologue un vibrant plaidoyer pour l'écrit et en pointant les déficiences de la mémoire, il sape littéralement l'argumentaire de ses contradicteurs. De plus, c'est encore P. Henriet qui le relève, la prestation de Rodrigue à Latran témoigne de son érudition et de sa volonté d'atteindre à l'exhaustivité en s'appuyant sur un nombre important de preuves ; deux traits qui, nous l'avons abondamment illustré, sont constitutifs de l'écriture de l'*Historia gothica*.

La *PCL* présente, par conséquent, plusieurs caractéristiques qui sont également observables dans l'*Historia gothica*. Il en va de même en ce qui concerne la *Notule* dans son ensemble. Que celle-ci ait servi de source à Rodrigue nous semble, de ce fait, tout à fait probable tant les visées, les stratégies et les contenus sont proches dans l'un et l'autre. Nous n'irions pas jusqu'à affirmer que le Tolédan en a directement supervisé la compilation à l'instar d'un Pélage d'Oviedo confectionnant son *Liber Chronicorum* à partir d'un ensemble de documents rassemblés par la suite dans le *Liber Testamentorum* de la cathédrale d'Oviedo, mais l'hypothèse est séduisante²⁰¹. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de souligner combien le texte de la *Notule* et celui de l'*Historia gothica* se répondent, au point que le premier nous semble être une des clés de lecture du second. Un seul exemple : la déploration de la perte des écrits suite à l'invasion musulmane dans l'*Historia gothica* s'éclaire d'un nouveau jour si l'on songe aux mots de l'*Exceptio de dignitate Toletane ecclesie* qui regrettent que les privilèges alléguant de la primatie tolédane aient été brûlés par les infidèles²⁰². Comme l'éloge de l'écrit et la remise en question du pouvoir de la

²⁰¹ Sur la confection du *Liber Chronicorum*, cf. De Carlos Villamarín (1996 : 182).

²⁰² Cf. Ms. BNE, Vit. 15-5, fo. 1^v : *Et quod privilegia et auctoritates eiusdem ecclesie ab eisdem*

mémoire, cette résonance nous invite à penser que, pour celui qui sait la déchiffrer, la pièce liminaire de l'*Historia gothica*, monument érigé par Rodrigue à la gloire tolédane, propose un autre sens que celui qui s'en dégage à première vue.

En conclusion, la référence aux documents dans l'*Historia gothica* partage avec la plupart des autres citations que nous avons examinées cette fonction accréditive à même de marquer le propos de Rodrigue du sceau de la véridicité. De plus, c'est ici, nous semble-t-il, que l'on saisit le mieux combien la stratégie argumentative conforme l'écriture et la configuration de l'*Historia gothica* qui prend par endroit la forme du *registrum*.

Les sources écrites revêtent donc une importance fondamentale dans l'*Historia gothica*. L'hommage que rendait Rodrigue à l'écrit dans le prologue le laissait présager. C'est aussi ce dont témoignait la multiplicité des citations nominatives qui faisaient référence uniquement à des écrivains ou à des textes. Le nombre et les formes que prennent les références implicites à la source textuelle en sont une nouvelle preuve. Toutes les occurrences que nous avons examinées ont une fonction unique : légitimer et autoriser le discours de Rodrigue. Intéressons-nous maintenant aux références qui laissent entendre que le Tolédan a été le témoin des événements dont il se fait l'écho.

1.2.2 Le témoignage de l'historien

La première décennie du XIII^e siècle voit le retour de Rodrigue en Péninsule, une fois terminé son cursus universitaire à la Faculté de Théologie de Paris. Le moment exact de ce retour n'est pas connu. La première certitude que l'on ait à ce propos est qu'en 1207, le Tolédan est présent sur le sol hispanique puisqu'il est l'un des acteurs de la signature de la paix de Guadalajara²⁰³. Cela signifie que pour les évè-

infidelibus combusta et perpetua sunt obliteratione deleta. Historia gothica, p. 6 : *Tempore enim uastationis Arabum scripta et libri cum pereunte patria perierunt, nisi quod pauca diligencium custodia euaserunt*. Nous remercions vivement Stéphanie Aubert pour l'aide qu'elle nous a apportée pour la transcription du texte de la *Notule*.

²⁰³Même si Linehan (1993 : 318) émet des réserves sur le fait que Rodrigue ait été considéré comme le principal artisan du traité de paix de Guadalajara, il admet cependant que le Tolédan joua un rôle dans la médiation survenue entre Sanche VII de Navarre et Alphonse VIII de Castille.

nements survenus après cette date, Rodrigue offre, dans l'*Historia gothica*, un récit de première main. Et ce d'autant plus, qu'après 1207, il évolue dans l'entourage du roi Alphonse VIII et devient, de ce fait, un témoin privilégié des affaires castillanes. Le premier chapitre à marquer les débuts de cette « écriture du présent » est celui qui relate la prise de Salvatierra en 1211²⁰⁴. Avant cela en effet, Rodrigue avait rapporté, dans le désordre, le siège d'Estella (1203) et la construction du monastère de Sainte-Marie de las Huelgas (1181), la construction de l'Hôpital du Roi attenant, la fondation de l'université de Palencia (première décennie du XIII^e siècle)²⁰⁵ et la soumission de la Gascogne au roi Alphonse VIII (1205). La première manifestation de l'« écriture du présent » est l'emploi du pronom possessif *nostris* grâce auquel Rodrigue désigne les troupes chrétiennes qui font des incursions en terres musulmanes : *Post uastationem autem aliquam factam a nostris in terra Beacie, Endugari et Giennii* (*Historia gothica*, p. 257). Par la suite, les marques discursives indiquant que Rodrigue a participé aux événements dont il rend compte dans l'*Historia gothica* vont se multiplier : adjectifs ou pronoms possessifs, verbes à la première personne du singulier ou du pluriel. Elles sont particulièrement fréquentes dans le récit circonstancié de la bataille de las Navas de Tolosa durant laquelle Rodrigue est aux premières loges. Ces marques discursives alternent avec les syntagmes par lesquels le Tolédan parle de lui à la troisième personne en se désignant comme *archiepiscopus*, *Roderico Toletano pontifice*, *Rodericus archiepiscopus Toletanus* ou *Toletanus pontifex*.

Même si les références implicites au témoignage de Rodrigue se concentrent dans la dernière partie de l'*Historia gothica*, elles ne sont pas absentes de la partie du texte qui narre une histoire antérieure à son temps. Ainsi, Rodrigue fait référence à des personnages ou des lieux qu'il a connus, ou s'appuie sur des événements survenus à son époque pour défendre ses intérêts. Deux exemples. Le Tolédan rapporte, dans

²⁰⁴Cf. *Historia gothica*, p. 257 : *De captione Salveterre*.

²⁰⁵Cf. *Historia gothica*, p. 255 : *De discidio Didaci Lupi et obsidione Stelle et Hedificatione monasterii regalis* et p. 256 : *De constructione hospitalis et institutione scholarum et acquisitione Vasconie*. À propos de l'université de Palencia, Arizaleta (1994), p. 411 souligne que dès 1178, des maîtres français et italiens étaient venus à Palencia sur les instances du roi Alphonse VIII. La première décennie du XIII^e siècle, époque généralement avancée pour la fondation du *studium* de Palencia, serait donc celle de son officialisation.

l'*Historia gothica*, un épisode connu sous le nom du « Pélerinage du roi Louis de France » et déjà présent dans le *CM* de Luc de Tuy, la source de l'*Historia gothica* à cet endroit²⁰⁶. Le roi Louis VII de France, auprès de qui l'on a fait courir le bruit que sa femme Isabelle, fille de l'empereur Alphonse VII de Castille-Léon (1109–1157), était par sa mère de vile extraction, vient en Péninsule vérifier ces racontars. Les fastes de l'accueil impérial suffisent cependant à convaincre Louis du haut parage de son épouse et l'empereur Alphonse fait preuve d'une munificence que Rodrigue décrit en ces termes :

Optulit autem imperator infinita donaria, que sui ualore numerum excedebant ; set nil eorum uoluit recipere Lodouicus, nisi quendam carbunculum, quem in corona spine Dominice apud Sanctum Dionisium collocauit, quem etiam meminisse me uidisse. Historia gothica, p. 230.

« D'autre part, l'empereur lui fit don d'une multitude de présents, dont la valeur excédait le nombre ; mais Louis ne voulut rien accepter, si ce n'est une escarboucle qu'il plaça sur la couronne d'épines du Seigneur conservée à Saint-Denis, que je me rappelle même avoir vu ».

Le témoignage de Rodrigue sert à ici authentifier l'existence du présent impérial, l'escarboucle, dont il rehausse le prestige en affirmant que le roi Louis de France la plaça sur la relique christique²⁰⁷. Il nous semble que c'est une logique d'accréditation identique qu'illustre le second exemple. En effet, en s'appuyant sur son expérience personnelle, Rodrigue remet en cause les dires ou les écrits de ceux qui affirment que la translation des reliques de sainte Juste, martyre du IV^e siècle, eut lieu en même temps que celle du corps de saint Isidore. Selon eux, les restes de la sainte reposeraient au même endroit que ceux du docteur sévillan :

Aliqui dicunt corpus beate Iuste cum corpore beati Isidori tunc translatum ; set quia nostris temporibus corpora sanctarum Iuste et Ruphine reuelatione ostensa per Petrum Fernandi nobilem principem sunt translata ad regale monasterium prope Burgis, ego nolo, set diffiniat qui presumit. Historia gothica, p. 192.

« Certains disent que le corps de sainte Juste fut transféré avec celui de saint Isidore, cependant, comme à notre époque, les corps des saintes Juste et Rufine,

²⁰⁶Cf. *CM*, pp. 314–315. *Historia gothica*, p. 230 : *De aduentu regis Francie in Hispaniam*. Sur cette épisode, cf. Catalán (2001 : 82–83), Martin (1999) et (2001 : 289–294), ainsi que Menéndez Pidal (1923 : 352–363) et (1951 : XLIII–XLIX).

²⁰⁷Cf. Martin (1999 : 454) : « Je crois plutôt qu'ayant contemplé, à Saint-Denis, la "sainte Couronne", il a voulu rehausser le prestige de la pierre espagnole en l'identifiant à l'un des grenats -le plus précieux, celui sous lequel était placée la sainte Épine ?- dont elle était sertie ».

découverts grâce à une révélation, furent transférés par le noble prince Pierre Fernandez, je ne veux pas prendre position là-dessus, mais que celui qui ose, le fasse ».

Ceux qui se cachent derrière l'adjectif indéfini *aliqui* nous sont inconnus. L'ensemble des textes historiographiques antérieurs à l'*Historia gothica* (*Historia Silense*, *Chronica Naierensis* et *CM*) rapportent le récit de la translation des reliques d'Isidore de Séville en des termes similaires : à savoir que les évêques Alvit de Léon et Ordoño d'Astorga furent envoyés à Séville par le roi castillano-léonais Ferdinand I^e (1035–1065) pour récupérer le corps de sainte Juste promis, en échange d'une trêve, par le prince musulman de Séville, al-Mu'tadid. Ce dernier ayant confessé aux évêques qu'il ignorait où se trouvait le corps de la sainte, Alvit, Ordoño et leur suite passèrent plusieurs jours en prières afin qu'une révélation divine leur indiquât le lieu de sépulture de Juste. Ce fut, au lieu de cela, saint Isidore en personne qui apparut à l'évêque Alvit et qui, après lui avoir fait savoir que le corps de sainte Juste ne pouvait quitter Séville, lui demanda de ramener à Léon son propre corps, dont il leur révéla l'emplacement. Ce qui fut fait²⁰⁸. Les textes historiographiques ne laissent donc planer aucun doute : les reliques de sainte Juste n'ont pas quitté Séville en même temps que celles de saint Isidore. Les récits consacrés à la translation de saint Isidore proprement dite, et antérieurs aux textes historiographiques cités ne disent pas autre chose²⁰⁹. Nous ignorons, par conséquent, à qui s'adresse la mise au point de Rodrigue. Constatons simplement qu'en s'appuyant sur le micro-récit d'une translation ayant prétendument eu lieu à son époque, il dément la présence des reliques de sainte Juste au monastère de Saint-Isidore de Léon. Peut-être est-ce là une charge supplémentaire à l'adresse de Luc de Tuy, grand défenseur du monastère et du royaume léonais ? C'est possible, Rodrigue lie en effet la destinée *post mor-*

²⁰⁸ Nous utilisons l'édition suivante : Pérez de Urbel, Justo et Ruiz-Zorrilla, Atilano G. (éds.), *Historia Silense*, Madrid : CSIC, 1959. Désormais *Historia Silense*, lorsque nous citons le texte, Pérez de Urbel et Ruiz-Zorrilla (1959), lorsque nous citons le texte, Estévez Sola (1995), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence. Cf. *Historia Silense*, pp. 198–204. Estévez Sola, Juan A. (éd.), *Chronica Naierensis*, dans *Chronica Hispana saeculi XII. Vol. II*, Turnhout : Brepols, 1995, pp. 2–181. Désormais *CN*, lorsque nous citons le texte, Estévez Sola (1995), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence. Cf. *CN*, pp. 163–167 ; *CM*, p. 290.

²⁰⁹ Ces récits sont les *Actas translationis corporis S. Isidori*, édités par Migne, *Patrologie latine*, LXXXI, 39–43, et l'*Historia translationis sancti Isidori* éditée par Estévez Sola (1997).

tem de sainte Juste à Burgos, cœur du royaume castillan, et au monastère de Las Huelgas, réalisation de celui pour lequel il montre une admiration sans bornes dans l'*Historia gothica* : le roi Alphonse VIII de Castille. L'appropriation des reliques de la sainte serait, par conséquent, le symbole d'un affrontement qui se porte autant sur le terrain ecclésiastique, nous l'avons vu, que sur celui de la politique²¹⁰.

En conclusion, notons qu'en soulignant qu'il a été acteur d'une partie des épisodes qu'il rapporte, le Tolédan réaffirme la valeur du témoignage oculaire qui, autant dans la tradition gréco-latine que dans la tradition chrétienne constitue le fondement de l'histoire²¹¹. Le poids du témoignage de Rodrigue est important dans la dernière partie de l'*Historia gothica* et les quelques occurrences que nous avons pu trouver dans le reste du texte montrent combien la participation de celui qui raconte aux événements est un critère de véracité. Cependant, si nous les confrontons à celles qui attestent de l'usage des textes, les références implicites au témoignage de l'historien restent relativement rares dans l'*Historia gothica*, confirmant, s'il en était besoin, la prépondérance de l'écrit déjà manifeste dans le prologue. Les références implicites aux sources orales que nous allons examiner à présent, sont une nouvelle preuve de cette hiérarchisation.

1.2.3 Le recours à la matière orale

Si l'on excepte les formules ambiguës dont nous avons déjà fait état, les références à des sources orales sont peu nombreuses dans l'*Historia gothica*. Seules trois occurrences laissent entendre, en effet, que ce que rapporte Rodrigue lui a été communiqué oralement par des tiers. La première se trouve dans un fragment relatif à Clément, évêque de Séville qui dut fuir la ville devant l'arrivée des Almohades (1147) et trouver refuge à Talavera.

Fuit etiam ibi alius electus nomine Clemens, qui fugit a facie Almohadum

²¹⁰Martin (1992) a largement démontré en quoi les conceptions politiques de Rodrigue mises en avant dans l'*Historia gothica* divergent profondément de celles de Luc.

²¹¹Pour les Grecs comme pour les Romains, l'historien est témoin et « il n'est d'histoire scientifique que du présent ». Cf. Hartog (1999 : 101). De même, Guenée (1980 : 77–78) souligne que « l'évangile de saint Jean rappelait aux chrétiens la supériorité de celui qui a vu ».

Talaueram, ibi que diu moratus uitam finiuit, cuius contemporaneos memini me uidisse. Historia gothica, p. 118.

« Il y eut également à cet endroit un autre évêque nommé Clément, qui s'enfuit à Talavera à la vue des Almohades, et après avoir demeuré longtemps là-bas, il y termina sa vie. Je me rappelle en avoir vu les contemporains ».

Rodrigue affirme dans ce passage avoir connu les contemporains de Clément et c'est peut-être par leur intermédiaire qu'il a été informé de sa vie car, selon ce que nous avons pu en voir, aucun texte antérieur n'en fait état. De même, aucun écrit ne contient les détails concernant la fondation de l'ordre militaire de Calatrava (1157) dont Rodrigue se fait l'écho. Dans le récit qu'il offre de cet événement, le Tolédan souligne que ces informations lui viennent de ceux qui en furent les témoins (*ut audiui ab hiis qui uiderant*) ou qu'il en a lui-même connu l'un des acteurs (*memini me uidisse*), Diegue Velasquez, qui fut, avec l'abbé de Fitero, Raymond, à l'origine de cette fondation (*Historia gothica*, pp. 235–236). Selon Philippe Josserand, Rodrigue est le premier « à rapporter par le menu l'origine de Calatrava, qui constitue la plus ancienne des milices ibériques »²¹². Et même s'il en a peut-être eu aussi connaissance par le biais de diplômes, c'est bien sur les témoignages oraux qu'il fonde une partie de son récit.

Hors les trois références précédentes, Rodrigue n'avoue pas avoir eu recours pour composer son texte à une matière qui lui aurait été transmise oralement. Plusieurs indices, cependant, nous invitent à en deviner la présence dans l'*Historia gothica*. Il est probable, par exemple, qu'il ait constitué l'entier du récit du règne bref de Sanche III de Castille (1157–1158) et une bonne partie de celui de son fils Alphonse VIII à partir de ce qu'on lui en a rapporté. En effet, ni Luc de Tuy ni Jean d'Osma ne sont à ce sujet très prolixes. De plus, certains segments des deux récits de l'*Historia gothica* présentent des traits qui laissent entendre qu'ils auraient pu lui être transmis oralement. C'est particulièrement le cas lorsque Rodrigue narre comment Sanche III contraignit son frère Ferdinand II de Léon (1157–1188) à restituer leurs fiefs aux nobles léonais ou quand il retrace l'enfance mouvementée du jeune roi Alphonse

²¹²Cf. Josserand (2003 : 129). Sur la fondation de Calatrava, cf. également Josserand (2004).

VIII²¹³. La caractérisation des personnages, l'accent mis sur leurs sentiments, la multiplication de l'emploi du discours direct sont autant de signes qui pourraient laisser croire que Rodrigue écrit d'après le récit de témoins des scènes relatées. Ajoutons que certains passages ne sont pas dénués d'une tonalité épique qui les inscrit davantage dans la sphère de la fiction que dans le champ de l'histoire (Arizaleta, 2003b). Nous pensons, par exemple, à la réponse que fait le comte Manrique de Lara au roi Ferdinand II lui réclamant son jeune neveu, le futur Alphonse VIII, réponse dans laquelle il met en avant sa fidélité à son seigneur naturel, le roi : *Si sum fidelis aut proditor aut aleuosus, nescio, set quocumque modo potui, tenellum puerum dominum meum a seruitute indebita liberaui, cum sim eius dominii naturalis*. Trad. : « Je ne sais si je suis fidèle ou traître ou félon, mais j'ai libéré, dans la mesure de mes possibilités, le jeune enfant, mon seigneur naturel, d'une servitude illégitime, puisque je lui appartiens » (*Historia gothica*, p. 239). Cette fidélité n'est pas sans rappeler celle de Pierre Ansures à la reine Urraque que Rodrigue met en scène avec force détails²¹⁴. Rodrigue invente peut-être les deux épisodes, mais il n'est pas exclu qu'ils aient pu préexister sous forme orale et que le Tolédan ne fasse que les transcrire. Nous savons par ailleurs que dans l'*Historia gothica*, les matériaux légendaires d'origine orale sont multiples. Rodrigue connaît ainsi les récits légendaires qui lui permettent d'enrichir, dans l'exkursus qu'il consacre à la dynastie navarraise, le récit qu'il emprunte au *Liber regum* (Cotrait, 1977 : 547–551). De même, il est le premier à mettre par écrit la légende relative à la découverte de la crypte de saint Antonin par Sanche III le Grand, et ça et là surgissent des éléments ou des épisodes entiers dont la nature légendaire et la transmission orale ne font aucun doute²¹⁵.

²¹³Cf. *Historia gothica*, pp. 233–234 : *De restitutione magnatorum Legionis per regem Castelle* et pp. 236–240 : *De rege Aldefonso et persecutione quam ab infancia tolerauit et de nutriciis eius, De dissensione magnatum Castelle super custodia regis et de fuga eiusdem in Atencia et Quod rex Fernandus optinuit fere totam Extremadoriam*.

²¹⁴Cf. *Historia gothica*, p. 221. Sur ce point, cf. Martin (1992 : 263–264) et plus généralement, sur la notion de fidélité, (1992 : 262–270).

²¹⁵À propos de la crypte de saint Antonin, cf. Boudartchouk (2003), Deyermond (1968) ainsi que Hernando Garrido et Nuñez González (1994).

Les matériaux transmis oralement ont, sans atteindre celui des sources écrites, un poids certain dans l'*Historia gothica*. Rodrigue les intègre à plusieurs reprises dans son récit afin de l'enrichir et de satisfaire, peut-être, à son ambition d'exhaustivité. Cependant, le peu de références qui y renvoient nous incite à penser qu'il préfère s'en cacher comme le laisse également entendre le mépris qu'il professe à l'égard des *histriones* dont il dénonce les fables²¹⁶.

Dans ce chapitre, nous avons tenté d'identifier les sources dont Rodrigue fait la matière de son *Historia gothica* à la lumière des indications qu'il y dissémine. Cet examen a montré que si certaines de ces indications étaient précises, la plupart d'entre elles prenaient la forme de références implicites apportant peu d'informations sur l'identité du texte auquel elles renvoient. En effet, en dehors des premiers chapitres qui concentrent la majeure partie des mentions ou renvois à des sources nommément citées, nous avons constaté que le Tolédan n'est guère bavard. À ce constat s'est ajouté le fait que, parmi les sources nommément citées, peu ont été en définitive effectivement mises à profit. Les autres forment une liste fictive, parapluie auctorial sous lequel s'abrite le Tolédan afin de garantir l'authenticité de son propre texte, ou pour se construire une image. Si l'on s'en tient, par conséquent, aux indications qui émaillent l'*Historia gothica*, le tableau des sources maniées par Rodrigue reste lacunaire et demande à être complété. Nombreux sont, en effet, les textes dont le Tolédan ne dit mot mais desquels il est néanmoins redevable. Nous allons les examiner maintenant.

²¹⁶Cf. *Historia gothica*, p. 128 : *Non nulli histrionum fabulis inherentes ferunt Carolum ciuitates plurimas, castra et oppida in Hispaniis acquisisse multa que prelia cum Arabibus strenue perpetrasse et stratam publicam a Gallis et Germania ad Sanctum Iacobum recto itinere direxisse.*

CHAPITRE 2

Les sources de l'*Historia gothica* (2) : ce que cache le texte

Après avoir examiné les sources de l'*Historia gothica* à la lumière des indications fournies par le texte, il s'agit maintenant de s'intéresser à celles laissées dans l'ombre. Ce deuxième chapitre vise à présenter une à une les multiples sources que Rodrigue, en habile tisserand, entremêle, tels des fils, pour former la texture de son œuvre mais qu'il se garde, pourtant, de citer. Pour cela, nous sommes partie de l'index des sources établi par J. Fernández Valverde, suivi ou discuté selon les cas. Si l'on en croit cet index, les matériaux inavoués par Rodrigue sont tout aussi nombreux et composites que ceux dont il fait état. En effet, pour donner une image à peu près fidèle de l'ensemble des sources de l'*Historia gothica*, la grosse vingtaine de textes déjà examinés doit encore être augmentée d'autant. Quels sont ces textes ? Dans quelle proportion et pour quelle partie de son *Historia gothica* le Tolédan en fait-il usage ? Dans quelle mesure cet usage peut-il éclairer sa pratique ? Voici quelques-unes des interrogations auxquelles nous tenterons de répondre dans ce chapitre.

La multiplicité des sources dont Rodrigue ne dit rien rend difficile leur classement. Les regrouper selon leur nature comporte plusieurs écueils dont le moindre n'est pas celui d'enfermer la production textuelle médiévale dans des catégories auxquelles, bien souvent, elle résiste. Compte tenu de cela, il nous a semblé plus pertinent de

considérer les sources de Rodrigue selon l'emploi qu'il en a fait. Nous les avons, par conséquent, réparties en trois groupes : les sources les plus fréquemment utilisées ; les sources complémentaires, employées dans une moindre mesure ; et, enfin, les sources ponctuelles dont l'usage est restreint. En s'appuyant sur le point de vue du Tolédan, cette répartition permet d'ajouter à la compréhension de l'*Historia gothica* car il nous semble que le choix de telle ou telle source, et surtout la prédominance de l'une ou l'autre, fait sens et peut nous permettre d'explorer d'autres facettes de la pratique scripturale de Rodrigue ou de confirmer certaines des conclusions auxquelles nous sommes arrivée dans le chapitre précédent.

2.1 Les sources cardinales : la dette du Tolédan envers l'historiographie contemporaine

Dans le chapitre précédent, nous indiquions qu'il était habituel, pour les historiens médiévaux, de ne pas citer les auteurs récents auxquels, pourtant, ils puisaient pour une bonne part (Guenée, 1980 : 116). Rodrigue Jimenez de Rada ne déroge pas à l'usage. La source principale de l'*Historia gothica* est, en effet, le *CM* de son prédécesseur immédiat Luc de Tuy, ombre dont on devine sans cesse la présence, mais dont le Tolédan tait soigneusement l'usage du texte. Le recours constant à celui-ci pose la question des rapports que l'*Historia gothica* entretient avec la production historiographique qui lui est contemporaine. Rodrigue ayant achevé son texte quelques années seulement après la mise au jour du *CM* et de la *Chronica regum Castellae* (*CRC*) attribuée à Jean d'Osma, il est légitime de s'interroger sur les emprunts que le Tolédan a pu faire à ses prédécesseurs. Si, en ce qui concerne le *CM*, cette dette a fait couler beaucoup d'encre, ce questionnement est, au contraire, relativement nouveau à propos de la *CRC*²¹⁷. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, il a permis, en révélant les enjeux fondamentaux de l'*Historia gothica*, de mettre en lumière les principaux rouages du discours de Rodrigue et certains des traits d'écriture sur lesquels s'arc-boute celui-ci. Dans une perspective plus large, c'est le rôle

²¹⁷Pour la dette de l'*Historia gothica* vis-à-vis du *CM*, cf. essentiellement Linehan (1993) et Martin (1992) ; vis-à-vis de la *CRC*, cf. Cirot (1912) et (1913), González (1975), Hernández (2003a) et (2003b) ainsi que Linehan (2003b) et (2006).

accru qu'a joué l'historiographie, dans le royaume castillano-léonais des deux dernières décennies de la première moitié du XIII^e siècle, qui s'en est trouvé éclairé. Nous avons choisi, par conséquent, de revenir sur les liens de l'*Historia gothica* avec le *CM* et la *CRC*, sources que nous avons qualifiées de cardinales en raison du poids important qu'elles revêtent dans le texte de Rodrigue, et du fait que les modalités de leur emploi dans celui-ci nous semblent en être une des clés de compréhension.

2.1.1 Le *Chronicon mundi* de Luc de Tuy : la trame de l'*Historia gothica*

C'est au monastère de Saint-Isidore de Léon Luc de Tuy écrit le *CM*, à la fin des années 1230 et à la demande de la reine Bérengère, mère de Ferdinand III. De celui qui obtint, pour prix de ce travail, le siège épiscopal de Tuy en Galice, on ne sait rien ou presque. Car, contrairement à celle de Rodrigue sans cesse illuminée par les feux du pouvoir, sa vie se dérobe à l'investigation et ceux qui s'y sont intéressés confessent à son propos plus d'interrogations que de certitudes (Falque, 2003a ; Henriët, 1997 et 2001 ; Jerez, 2006a : 181–184 ; Linehan, 2001).

Repères biographiques

Luc naît vraisemblablement dans les dernières années du XII^e siècle. Son attachement au Léon dont il ne cesse de chanter les louanges, ainsi que les nombreuses années qu'il passe au monastère de Saint-Isidore, invitent à penser qu'il était léonais. Cependant, constatant la rareté du prénom Luc dans l'anthroponymie léonaise et péninsulaire du XIII^e siècle, P. Linehan a suggéré qu'il était étranger et aurait pu faire partie des savants recrutés par le roi Alphonse VIII de Castille pour le *studium* de Palencia, ou par son cousin Alphonse IX de Léon pour celui de Salamanque. Il serait donc venu de France ou d'Italie (Linehan, 2001 : 204–205). Il est communément admis qu'après avoir été diacre jusqu'en 1238, Luc fut également chanoine de Saint-Isidore de Léon, entre cette date et son élection à l'évêché de Tuy (1239). Hormis cela, on retiendra de sa vie ces quelques éléments épars : ses voyages à Paris, Jérusalem, Constantinople ; sa présence à Rome vers 1230, juste avant un retour

précipité dans la ville de Léon, touchée par l'hérésie²¹⁸. Même la date de sa mort, située aux alentours de 1249, est incertaine. On doit à Luc de Tuy trois textes qui montrent à quel point, au Moyen Âge, l'historiographie peut être sœur de la théologie et de l'hagiographie (Henriet, 1997 : 76 et 2000). Ils forment en effet un « édifice complexe, dont les parties se répondent d'une façon extrêmement cohérente » et ont été écrits de façon parallèle (Henriet, 1997 : 58). Commencée entre 1221 et 1224, la composition des *Miracula sancti Isidori* (*Miracula*) s'étale sur une période de quinze à vingt ans. Comme son nom l'indique, le texte rend compte de l'action thaumaturgique du saint. Dans le même laps de temps, naissent le *De altera vita*, œuvre apologétique ayant trait à la question des sacrements, et le *CM*. Tous trois développent des thèmes chers à Luc : la propagande du monastère léonais auquel il appartient ; la condamnation des ennemis de la Chrétienté ; ou encore l'apologie d'Isidore étroitement liée celle de la royauté léonaise (Jerez, 2006a ; Henriet, 1997). Cependant, même s'ils ont été pensés comme les volets d'un projet d'écriture global, le *CM* est le mieux connu.

Le Chronicon mundi : caractéristiques

L'on fixe généralement le début de l'écriture du *CM* aux alentours des années 1230. Ferdinand III, héritier de son père Alphonse IX de Léon, vient d'ajouter celui-ci à la Castille dont il tient les rênes depuis 1217. Sa mère, la reine Bérengère, y voit l'occasion de lui offrir un art de gouverner, à même de l'aider dans la lourde tâche qui l'attend. C'est à Luc qu'elle confie le soin de composer celui-ci (Martin, 1992 : 201–206). La date d'achèvement du texte est, quant à elle, imprécise. En s'appuyant sur un ensemble de variantes qui distinguent les deux familles de manuscrits ayant transmis le *CM*, E. Jerez suggère qu'il aurait fait l'objet de deux rédactions successives²¹⁹. La première, nommée « Rédaction provisoire » par E. Jerez, aurait

²¹⁸Selon Henriet (1997 : 59), le cas d'hérésie survenu à Léon serait sans rapport avec l'hérésie albigeoise comme on l'a longtemps cru sur la foi du titre donné abusivement par le père Mariana au texte apologétique de Luc : *De altera vita fideique controversiis adversus Albigensium errores libri III* ; ou encore ses liens avec les Dominicains et les Franciscains. Il s'agirait plutôt d'une hérésie de lettrés, sceptiques à l'égard du dogme catholique.

²¹⁹Le *CM* nous a été transmis, dans sa totalité ou par fragments, par l'intermédiaire de vingt-quatre manuscrits qu'il est possible de regrouper en deux branches. L'une inclut des fragments

été achevée dans une période comprise entre avril et décembre 1237, tandis que le *terminus ante quem* de la seconde (« Rédaction définitive ») serait situé aux environs de la fin novembre 1238. Luc aurait donc mis moins d'une dizaine d'années à écrire son texte²²⁰.

Le *CM* relate l'histoire des rois hispaniques, depuis la création du monde jusqu'à la conquête de Cordoue en 1236. Par conséquent, le texte revêt, dans un premier temps, les traits d'une chronique universelle avant de se concentrer sur le territoire hispanique proprement dit. Il est parvenu jusqu'à nous divisé en quatre livres, division due, non pas à Luc, mais, comme dans le cas de l'*Historia gothica*, aux aléas de l'édition²²¹. Fidèle à la méthode compilatoire qu'il annonce en ouverture de son texte, Luc reproduit successivement la *Chronica* et les *Historiae* d'Isidore de Séville dans leur intégralité, avant d'insérer une continuation de ces œuvres qu'il attribue à Ildephonse de Tolède, mais dont il serait lui-même l'auteur²²². Le reste du *CM* dénote, au contraire, la combinaison de plusieurs sources. Celles-ci sont principalement l'*Historia Wambae* de Julien de Tolède, la *Chronica Adefonsi Tertii* – dans ses deux versions *Rotense* et *Ad Sebastianum* –, la *Chronica* de Sampiro, celle de l'évêque Pélage ainsi que l'*Historia Silense*. Luc retranscrit également, *in extenso*, la *Divisio Wambae*, qui rappelle la prétendue division territoriale ecclésiastique du roi Wamba (Vázquez de Parga, 1943). Le recours à la chronique d'Eusèbe continuée par Jérôme, aux *Historiae* d'Orose, à la *Chronica Albeldense* et à l'*Historia scholas-*

textuels qui ne se trouvent pas dans l'autre et inversement. Pour un inventaire complet des manuscrits du *CM*, une description de certains d'entre eux et l'établissement du *stemma codicum* du texte, ainsi que le relevé des différences entre les familles de manuscrits, cf. Jerez (2006a : 318–352) et (2006b). Ces travaux complètent et nuancent, entre autres, ceux de Valdes García (1996) ainsi que ceux de Falque (2001), (2003a) et (2003b).

²²⁰Cf. Jerez (2006a : 352–355). La critique n'est pas unanime sur ce point car si la date de 1230 est communément acceptée comme celle du début de l'écriture du *CM*, plusieurs hypothèses ont été avancées quant à sa date d'achèvement. La plus extrême étant celle proposée par Linehan (2001 : 208–212) qui suggère qu'en avril 1242, Luc aurait pu être encore occupé à la composition de son texte dans l'espoir de la nouvelle de la reconquête de Séville qui y aurait apporté une conclusion triomphale. Falque (2003a : XXI) pense que la rédaction du *CM* a été achevée avant le départ de Luc pour l'évêché de Tuy en 1239.

²²¹Fernández-Ordóñez (2002–2003 : 15) indique que la quadripartition du texte est le fait du père Mariana qui l'édite en 1608. Selon elle, le livre IV serait en fait une partie du livre III. Très récemment, Jerez (2006a : 165) a également remis en cause cette structuration en signalant l'absence de rupture entre les livres I et II.

²²²Cf. le précédent chapitre de notre travail.

tica de Pierre le Mangeur complète cet ensemble. De façon ponctuelle, le *CM* porte également l’empreinte du *De comprobatione aetatis sextae* de Julien de Tolède, des *Etymologiae* d’Isidore de Séville, du *Liber sancti Iacobi*, de la *Vita Karoli* d’Eghinard ou d’annales diverses. Enfin, la matière orale n’en est pas absente. Luc connaît et utilise plusieurs poèmes épiques ou des récits de jongleurs²²³. Le *CM* s’achève sur une part plus personnelle où le récit de Luc se nourrit de son propre témoignage pour les faits qu’il a vécu, ou de ses autres textes. Les différentes sections historiographiques sont entrecoupées de quatre prologues qui ne sont pas tous imputables à Luc. Il est l’auteur de deux d’entre eux : le premier coiffe l’ensemble du texte et est complété par un éloge de l’*Hispania* inspiré du célèbre morceau isidorien, le second ouvre ce que l’on a traditionnellement appelé le livre II. Les deux autres sont le prologue de la *Chronica* d’Isidore, d’une part, et la *Dedicatio ad Sisenandum*, texte d’attribution douteuse mais antérieur au *CM*, d’autre part²²⁴.

Le *Chronicon mundi* et l’*Historia gothica*

Les rapports entre l’*Historia gothica* et le *CM* ont été largement étudiés. Aussi nous bornerons-nous à souligner ce que Rodrigue doit au Léonais et à résumer quelques-uns des aspects sur lesquels ils s’opposent.

Depuis la parution de l’édition de J. Fernández Valverde, l’on n’a cessé de le répéter : le *CM* est véritablement la trame à partir de laquelle Rodrigue tisse son histoire de l’*Hispania*²²⁵. À partir du règne de Léovigilde (569–586), la majeure par-

²²³Pour une liste de ces sources, cf. Falque (2003a : 345–362) ainsi que Jerez (2006a : 120–161) qui fait la synthèse des travaux relatifs aux sources du *CM* en les discutant et en y ajoutant ses propres hypothèses.

²²⁴Cf. Falque (2003a : XXI–XXV et XXXIII–XLIX) ainsi que Jerez (2006a : 171–172). Pour la *Dedicatio ad Sisenandum*, cf. De Carlos Villamarín (1996 : 153–240).

²²⁵Avant que J. Fernández Valverde n’en fasse la preuve textuelle, Gómez Pérez (1954 : 196) avait déjà avancé que le *CM* était la source principale de l’*Historia gothica* : « La narración básica y general en que se apoya principalmente el arzobispo toledano es la obra del obispo de Tuy, que proporciona así los relatos más extenso y numerosos [...] ». Fernández Valverde (1987) a confirmé cette observation en identifiant les fragments que Rodrigue devait à Luc. Ce travail l’a conduit à constater que le *CM* était, dans l’*Historia gothica*, el « telón de fondo en el que se van enmarcando las demás crónicas ». Cf. p. XXXIII. Précisons, cependant, que certains chercheurs n’écartent pas tout à fait l’hypothèse que Luc de Tuy et Rodrigue Jimenez de Rada aient utilisé des sources communes. Récemment, Falque (2003b : 160) écrivait encore que « [s]in embargo, al

tie des épisodes que relate l'*Historia gothica* sont donc déjà présents dans le *CM*. Cette matière, Rodrigue n'en fait pas usage tel qu'il l'a reçue, mais la façonne à loisir afin de l'ajuster à son propre moule narratif et discursif. D'une part, les conceptions qui sous-tendent la narration de Luc nécessitent d'être infléchies pour s'adapter à la pensée du Tolédan; d'autre part, certaines des allégations du Léonais méritent, elles, d'être contredites. G. Martin définit, en effet, le *CM* comme « une offensive du royaume léonais contre l'hégémonie castillane, une offensive de l'Église de León contre la primatie tolédane, une offensive de clerc régulier contre la noblesse » (Martin, 2003b : 12). C'est sur ces trois terrains que Rodrigue va intellectuellement croiser le fer avec Luc.

Sur le plan ecclésiastique, Luc et Rodrigue défendent des intérêts dissonants, nous l'avons souligné²²⁶. Pour contredire la prééminence tolédane tout en promouvant le siège sévillan, le premier argument du Léonais est l'insertion dans le *CM*, d'une chronique attribuée à Ildephonse de Tolède, le *Pseudo-Ildephonse* déjà évoqué. De même, Luc recourt à une version de la *Diuisio Wambae* qui va, de nouveau, à l'encontre des droits de Tolède (*CM*, pp. 176–185). Ce texte rend compte de la division territoriale des évêchés, prétendument mise en place par le roi Wamba à l'occasion d'un des conciles de Tolède. Il s'agirait, en réalité, d'un faux du XI^e ou du début du XII^e siècle, forgé dans le diocèse d'Osma ou dans celui de Tolède²²⁷. La *Diuisio Wambae* se structure ainsi : à chaque siège métropolitain, dont les limites ne sont pas fixées, correspondent les différents sièges qui lui sont soumis qui, eux, sont délimités de façon précise par quatre points. C'est donc une énumération essentiellement toponymique, à ceci près que Luc introduit plusieurs informations destinées à rehausser le prestige de Séville et de León, et à restreindre l'influence de Tolède²²⁸.

plantear que don Rodrigo y sus colaboradores tenían delante el texto de Lucas de Túy, como piensa Juan Fernández Valverde, podemos haber cometido un error, pues podría haber ocurrido que ambos partieran de fuentes comunes. Realmente es difícil elegir uno de los dos caminos de esta alternativa ».

²²⁶ Sur cette question, on se reportera essentiellement aux travaux de P. Linehan cités en bibliographie.

²²⁷ Sur la *Diuisio Wambae*, cf. Jerez (2006a : 102–119) ainsi que Vázquez de Parga (1943).

²²⁸ Sur l'utilisation de la *Diuisio Wambae* dans le *CM*, cf. Falque (2003b : 156–157) et (2003a : LVIII–LIX), Jerez (2006a : 128–144) ainsi que Linehan (1993 : 378–379).

À la première, le Léonais confère la dignité primatiale :

Sedes subditas Yspalensi metropoli, que actenus prima fuit sedes Yspaniarum, diuidimus sic : [...]. CM, p. 177.

« Nous divisons ainsi les sièges soumis à la métropole de Séville qui détint, jusqu'à aujourd'hui, la primatie sur les sièges hispaniques ».

Nous reconnaissons là l'écho de ce que Luc faisait écrire à Ildephonse : les archevêques sévillans étaient primats de l' *Hispania* avant ceux de Tolède. De celle-ci, il est dit dans la version de la *Diuisio Wambae*, incluse dans le *CM*, qu'elle ne jouit de la primatie que tant qu'il plaira à l'assemblée conciliaire :

Toletum metropolis, regia sedes, inter ceteros Yspanie, quandiu huic sancto cetui placuerit, metropolitanos teneat primaciam. CM, p. 176.

« La métropole de Tolède, siège royal, possède la primatie sur tous les autres métropolitains d'*Hispania* tant qu'il plaira à cette sainte assemblée ».

Les droits de Tolède à la primatie ne sont donc pas inaliénables. Enfin, Luc ne résiste pas à l'envie de souligner que le siège de Léon, qu'il gratifie d'une périphrase élogieuse, n'est pas assujetti à l'autorité du primate :

Legio, ciuitas sacerdotalis et regia, et Lucus quam Euandali edificauerunt in Asturiis, teneant per suos terminos antiquos, sicut eis diuisit Theodemirus rex Sueuorum, et nulli umquam subdantur archiepiscopo uel primati. CM, p. 179.

« Léon, cité sacerdotale et royale, et Lugo édifiée par les Vandales, ont, pour leur part, des termes anciens, selon la division que fit Thédomire, roi des Suèves, et aucune n'est soumise à l'archevêque ou au primate ».

Pour répondre à ces attaques, Rodrigue adopte des stratégies différentes. Nous avons vu ce qu'il en était du *Pseudo-Ildephonse*. En ce qui concerne la *Diuisio Wambae*, le Tolédan choisit d'abord le silence et l'omet purement et simplement. Il la connaît pourtant, puisqu'elle fit partie des textes qui lui servirent de preuves lors du procès contre Tarragone²²⁹.

Au delà des divergences qui les amènent à défendre les droits respectifs de Séville et de Tolède, Luc et Rodrigue dotent chacun leur texte d'un arrière-plan politique et axiologique qui témoigne de conceptions différentes concernant le gouvernement du royaume et la place que chacune de ses forces vives (royauté, clergé, noblesse) doit y

²²⁹Cf. Castell Maiques (1996, vol. II). Au sujet de l'attitude de Rodrigue vis-à-vis de la *Diuisio Wambae*, cf. Linehan (1993 : 381-384).

tenir²³⁰. À grands traits, disons que le Léonais propose un modèle de royauté dont la composante théologique est essentielle. Avant tout défenseur de la foi, garant de la paix et de la justice, c'est « sur le savoir et la sagesse (sur la *sapientia*) des clercs [...] que le prince est engagé à se guider »²³¹. Dans ce schéma, le corps nobiliaire, dont Luc critique les débordements, ne joue qu'un rôle secondaire et se voit réduit à la fonction guerrière (Martin, 1992 : 206 ; 2001). Face à cela, le paradigme mis en avant par Rodrigue insiste sur la nécessaire alliance entre le souverain et la noblesse, alliance régie par les deux moteurs que sont la libéralité royale et la fidélité aristocratique²³². Ajoutons à cela un castillano-centrisme patent dans l'*Historia gothica* qui se démarque nettement de la vision géo-politique qui informe le *CM*, dans lequel Luc fait du Léon, et de ses rois, les tenants de l'héritage wisigothique.

Deux pensées différentes, donc, qui affectent, dans le *CM* comme dans l'*Historia gothica*, le regard que chacun des historiens porte sur le passé et la narration qu'ils en font. Et, même si la dette de Rodrigue vis-à-vis de Luc de Tuy est, à notre avis, certaine, elle doit être exposée en des termes nuancés. En effet, d'un texte à l'autre, le récit d'un même épisode peut, d'une part, présenter des variations plus ou moins importantes²³³. D'autre part, il nous semble que les deux œuvres ne sont plus si proches dès lors que l'on en examine l'organisation structurelle et les techniques d'écriture. Nous en donneront des exemples dans la deuxième partie de notre étude.

2.1.2 La *Chronica regum Castellae* de Jean d'Osma

En 1912, l'hispaniste français Georges Cirot sortait de l'oubli dans lequel il s'était tenu pendant près de sept siècles, un texte bref qu'il dénommait *Chronique latine*

²³⁰Pour un exposé détaillé de ces divergences de vues, on se reportera essentiellement aux travaux de G. Martin.

²³¹Cf. Fernández Gallardo (2004 : 53–66), Fernández-Ordóñez (2002–2003) ainsi que Martin (1992 : 206) et (2006a : 2) : « Luc continue, [...] la tradition d'un augustinisme politique isidorien. Le roi, chargé de conduire la cité terrestre vers la cité de Dieu, doit se guider sur les lumières de l'Église : il est son défenseur et son promoteur armé dans le siècle ».

²³²Cf. Fernández-Ordóñez (2002–2003), Martin (1992 : 260–270), (2003c) et (2006a) ainsi que Rodríguez López (2003).

²³³Martin (1992) l'a démontré, dans le détail, à propos du récit de la Légende des Juges de Castille.

*des rois de Castille (Chronique latine)*²³⁴. L'opuscule, conservé dans un manuscrit du XV^e siècle de la Bibliothèque de la Real Academia de la Historia de Madrid, était anonyme²³⁵. Quelques années plus tard, G. Cirot est également le premier à tenter de débusquer, derrière les lignes de la *CRC*, l'identité de son auteur²³⁶. Son enquête lui permet d'avancer les noms de deux personnages castillans ayant tous deux reçu la mitre. Il s'agit de Dominique, évêque de Plasencia et de Jean, évêque d'Osma. En 1963, Derek W. Lomax reconnaît également en Jean l'auteur de la chronique, accréditant ainsi la seconde hypothèse de G. Cirot, désormais acceptée par l'ensemble de la critique²³⁷. La question de l'autorité du texte ne se posant plus, brosons en quelques traits disparates le portrait de Jean d'Osma.

Repères biographiques

Jean, faute de patronyme, est connu comme Jean de Soria, du nom de la province dont il serait originaire, ou Jean d'Osma, cité dont il fut l'évêque (González, 1986 : 504-509). Dès 1209, il est présent à la chancellerie royale où il officie d'abord en tant que scribe. À partir de 1215, il est notaire de Diègue Garcia de Campos, alors chancelier d'Henri I^e (1214-1217), charge qu'il occupe lui-même à partir de 1217 jusqu'à sa mort, en 1246 (Arizaleta, 2006b : 43 , Fernández-Ordóñez 2006 : 34). Il est parallèlement abbé de Santander de 1217 à 1219, puis de Valladolid (1219-1231), avant d'être élu successivement à la tête des diocèses d'Osma (1231-1240) et

²³⁴Cf. Cirot (1212) et (1213). Nous adoptons quant à nous le nom donné récemment à ce texte par G. Martin : *Chronica regum Castellae (CRC)*. Cf. Martin (2006 : 2, n. 6) : « L'œuvre a longtemps bénéficié du douteux privilège d'être connue sous un titre roman : *Crónica latina de los reyes de Castilla*. CHARLO BREA a heureusement latinisé son titre dans l'édition Brepols tout en conservant un adjectif superfétatoire qui doit être proscrit ».

²³⁵Pour les questions de transmission manuscrite, cf. Charlo Brea (1997 : 23-26).

²³⁶Cf. Cirot (1919 :193) : « La *Chronique latine des rois de Castille* est anonyme. Mais l'auteur y donne des indications qui peuvent servir de signalement partiel et nous engager à la recherche de son identité ».

²³⁷Tous ceux qui se sont intéressés au texte admettent en effet que Jean et l'auteur du texte édité par G. Cirot ne font qu'un. Même si Cabanes Pécourt (1964), la deuxième editrice de la *CRC*, a un temps avancé les noms de Rodrigue Jimenez de Rada et de Maurice, évêque de Burgos, elle est revenue peu après sur ses positions et a accordé crédit à l'hypothèse de D. W. Lomax. Cf. Cabanes Pécourt (1985). Cette hypothèse a également été retenue par González (1975) et Charlo Brea (1984), (1997), (1999), le dernier éditeur et le traducteur du texte. Ce dernier a cependant suggéré en 1995, sur la base d'indices stylistiques et lexicaux, la possibilité qu'il n'y ait pas eu un mais deux auteurs de la *CRC*. Depuis, les travaux consacrés à la chronique n'ont pas remis en cause son attribution à Jean d'Osma mais ont refusé l'hypothèse d'une double autorité.

de Burgos²³⁸. Après la réunification des royaumes castillans et léonais de 1230, le roi Ferdinand III lui transfère également le contrôle de la chancellerie léonaise, jusque là propriété des archevêques compostellans²³⁹. Ces quelques données biographiques dévoilent le visage d'un homme puissant, bien éloigné d'un Luc de Tuy écrivant à l'ombre de son monastère, mais très proche de Rodrigue qui ne vit pas d'un bon œil le tour que prit, à partir de 1217, la carrière du chancelier²⁴⁰. L'ascension de Jean coïncide, en effet, avec le déclin de l'Archevêque dont il apparaît comme le rival sinon le remplaçant. Il est lui aussi impliqué dans la vie politique du royaume et aurait conseillé Ferdinand III, comme Rodrigue avait conseillé, avant lui, son grand-père Alphonse VIII²⁴¹. En 1236, c'est Jean, et non pas Rodrigue alors à Rome, qui reçoit dans Cordoue reconquise un Ferdinand III victorieux²⁴². Le symbole est fort, le parallèle avec le Tolédan, à la tête de la procession accueillant Alphonse VIII à son retour de Las Navas de Tolosa, s'impose²⁴³. C'est Jean qui désormais est associé

²³⁸Cf. González (1986 : 506–508). Jean fut également *electus* de l'évêché de Léon en 1236 mais, malgré l'approbation du pape Grégoire IX, le roi Ferdinand III s'opposa à cette nomination en arguant du fait que la présence de Jean à la cour était indispensable à la bonne marche des affaires du royaume. Sur cette question, cf. Linehan (2003a).

²³⁹Tout comme la chancellerie castillane était celle des archevêques de Tolède jusqu'à ce qu'en 1231, Ferdinand III en dépossède officiellement Rodrigue au profit de Jean. Sur ce point, cf. Wright (2000 : 103–112), Hernández (2003a) et (2003b) ainsi que Linehan (2003a) et (2003b). Sur le transfert de la chancellerie léonaise à Jean d'Osma, cf. Linehan (2003b).

²⁴⁰González (1986 : 505, n. 2) et (1986 : 506) rappelle qu'on a voulu voir entre les deux hommes des relations tour à tour familiales ou amicales. Sur la nature exacte de leurs liens, cf. Hernández (2003a) et (2003b) ainsi que Linehan (2003a) et (2003b).

²⁴¹C'est ce que défend Arizaleta (2006b : 52). Elle suggère, en outre, p. 69, n. 145 que Jean était déjà « familier de la cour castillane au moins depuis 1211 ». Il aurait donc très tôt pu connaître Rodrigue qu'il accompagne d'ailleurs en 1215 au IV^e concile de Latran. Cf. Cirot (1919 : 201).

²⁴²Dans le récit de la conquête de Cordoue qu'on lit dans la *CRC*, Jean se met lui-même en scène et ne prend pas la peine de mentionner Rodrigue, contrairement à celui-ci qui a soin de souligner que l'évêque d'Osma n'est que son substitut. Cf. *CRC*, p. 117 : *Secunda feria, que dies proxima sequebatur, dominus rex cum baronibus suis et cum uniuerso populo intouiuit in ciuitatem et accedens ad ecclesiam, receptus est honorifice cum proceessione solempni ab episcopo Osomense predicto et ab Conchense <et> Baecensi episcopis et a uiris religiosis, qui tunc aderant, et a clerecis uniuersis*. Trad. : « Le jour suivant, un lundi, le roi, accompagné de ses barons, et de son peuple entra dans la ville, et s'approchant de l'église, il fut reçu avec les honneurs et une procession solennelle par l'évêque d'Osma sus-mentionné et par les évêques de Cuenca et de Baeza, par des religieux qui venaient au devant de lui, ainsi que par tout le clergé ». Cf. *Historia gothica*, p. 299 : *uenerabilis Iohannes, de quo diximus, Roderici Toletani primatis uices gerebat, qui tunc temporis apud sedem apostolicam morabatur*. Trad. : « Le vénérable Jean, dont nous avons parlé, remplaçait le primat Rodrigue de Tolède qui, à cette époque, se trouvait à Rome ».

²⁴³Cf. *Historia gothica*, p. 276 : *Nos uero cum nobili rege Aldefonso ad urbem peruenimus Toletanam, ibi que cum pontificibus et clero et uniuerso populo in ecclesia beate Marie Virginis processionaliter est receptus*. Trad. : « Nous arrivâmes, en compagnie du noble roi Alphonse, dans la

à la figure royale. Le terrain politique n'est pas le seul où s'exprime cette rivalité, celui de l'écriture, qui lui est alors intrinsèquement lié, en est aussi le cadre²⁴⁴. Comme l'a démontré récemment A. Arizaleta, Jean fait partie comme Rodrigue d'une élite, celle de ces grands clercs de cour qui évoluent dans la sphère palatine, et auraient fait de l'écriture une arme mise au service du roi comme de leur propre personne. Il est lui aussi lettré et occupe avec la *CRC*, tout comme le Tolédan et son *Historia gothica*, le champ florissant de l'historiographie de cette première moitié du XIII^e siècle. Jean est également l'homme de la réorganisation de la chancellerie castillane dont il fait une machine administrative, celui de la consolidation d'une révolution linguistique qui entraîna le passage progressif du latin au *romance* dans la documentation officielle, révolution dont le Traité de Cabrerros de 1206 fut l'une des manifestations²⁴⁵. D'après Roger Wright, Rodrigue, lui, joue dans cette affaire dans le camp des conservateurs et tient, de même que son fidèle Diègue Garcia de Campos, pour la conservation du latin²⁴⁶. Ajouté aux précédents, ce dernier élément confirme, si besoin en était, que dans les années 1240, Jean incarne la modernité, Rodrigue un autre temps. La mise en chantier à cette même époque de l'*Historia gothica* n'est sans doute pas déliée de cette situation. Après l'homme, son texte.

ville de Tolède. Là, il fut reçu par les évêques, le clergé et le peuple en procession dans l'église de la Sainte Vierge Marie ». Notons que dans la *CRC*, Rodrigue ne joue aucun rôle lors du retour royal à Tolède, après Las Navas : *Rex gloriosus et nobilis, hoste superbissimo deuicto et prostrato, receptus est in Toletum cum exultatione et gaudio ab universis populis*. Cf. *CRC*, p. 64. Trad. : « Le roi glorieux et nobles, une fois la superbe de son ennemi vaincue et anéantie, fut reçu à Tolède avec les exultations et la joie de son peuple ».

²⁴⁴La question des rapports étroits qu'entretiennent politique et écriture au Moyen Âge a été abondamment traitée. Pour le domaine hispanique, on se référera essentiellement aux travaux de G. Martin, de P. Linehan et de F. J. Hernández cités tout au long de cette étude.

²⁴⁵Pour les questions linguistiques, cf. Wright (2000). Pour le fonctionnement de la chancellerie sous Jean, cf. Arizaleta (2006b), plus particulièrement pp. 44-45 où elle explique que Jean fit en sorte que la chancellerie « apparût essentiellement comme un lieu de service administratif et juridique pour les affaires du royaume, pas comme un lieu où la création scripturale pouvait avoir droit de cité ».

²⁴⁶Cf. Wright (2000) qui indique cependant, p. 106, qu'en ce qui concerne le Tolédan la chose mérite d'être nuancée puisqu'après le départ de Diègue Garcia de Campos de la chancellerie en 1217, l'antipathie de Rodrigue envers le *romance* fléchit, comme le montre par exemple la concession du *Fors de Brihuega* en 1233.

La *Chronica regum Castellae* : caractéristiques

Parmi les caractéristiques qui distinguent la *CRC* du *CM* et de l'*Historia gothica* figure la période historique qu'elle embrasse. En effet, alors que Luc et Rodrigue, s'inscrivant dans la tradition historiographique antérieure, se proposent de rapporter le passé de l'*Hispania*, c'est pour l'essentiel une histoire de son présent qu'écrit Jean. En guise d'introduction Jean remonte aux temps de Ferrand Gonzalez, et présente un panorama dans lequel se succèdent les règnes de Ferdinand I^e, d'Alphonse VI, d'Urraque, d'Alphonse VII et, enfin, de Sanche III. Le gros du texte est consacré à la relation circonstanciée des règnes d'Alphonse VIII, d'Henri I^e et de Ferdinand III que Jean complète avec l'évocation d'évènements survenus dans d'autres coins de la Chrétienté²⁴⁷. L'historien retrace donc des évènements dont il fut contemporain et à certains desquels il assista. C'est d'ailleurs sur l'un de ceux-là que s'achève son texte : la prise, en 1236, de la ville de Cordoue.

Quand fut écrite la *CRC* ? De même que pour le *CM* et l'*Historia gothica*, la question fait débat. Si les spécialistes s'accordent pour accepter l'hypothèse d'une composition en plusieurs étapes, la définition de celles-ci pose, en revanche, problème. Sur la foi des conclusions de M. D. Cabanes Pécourt, L. Charlo Brea a avancé que Jean écrivit la *CRC* en deux étapes, d'abord entre le mois d'août et le mois de novembre 1226, puis dans un laps de temps compris entre novembre 1236 et mai 1239 (Charlo Brea, 1997 : 18–19). Récemment, une analyse minutieuse des procédés de datation mis en œuvre dans le texte a permis à I. Fernández-Ordóñez d'affiner ce découpage chronologique. Elle suggère que la *CRC* pourrait être divisée en quatre grands blocs narratifs correspondant aux quatre moments durant lesquels

²⁴⁷La place accordée à chacun des règnes traités a conduit G. Cirot à diviser le texte en soixante-quinze chapitres qu'il a répartis sous plusieurs grandes rubriques. Cette structuration, qui ne doit rien à Jean, a été reprise par Charlo Brea (1997) et (1999). Nous suivons, quant à nous, l'hypothèse de Fernández-Ordóñez (2006 : 6) : « No es descabellado suponer que la obra se estructura en torno a los núcleos que son sincronizados con hechos extra-peninsulares, hechos, por tanto, que se introducen como una apostilla o complemento posterior al relato principal de lo sucedido en la península, al tiempo que contribuyen a realzar su importancia al situarlo en una perspectiva internacional. Si atendemos a este aspecto, solamente existen dos núcleos de tales características, el reinado de Alfonso VIII y el de Fernando III. La historia previa a Alfonso VIII, sin sincronismos internacionales, queda así configurada como un fragmento simplemente contextualizador e introductorio de los dos reinados que son el centro del interés de Juan de Soria ».

elle aurait été composée. Elle serait alors comme suit :

« [...] si nos atenemos a los procedimientos de datación, existen motivos para acotar, al menos, cuatro secciones diferenciadas en la obra : 1) La primera se caracteriza por carecer de otros datos cronológicos que la simple sucesión de acontecimientos, primero, y por emplear exclusivamente cronologías relativas, después. Esta sección comprende la Introducción, los reinados de Alfonso VIII, Enrique I y primeros años de Fernando III hasta 1220 (Bloque A). Fue redactada a finales de 1223 o a principios de 1224. 2) La segunda se distingue por incorporar la mención regular de la era hispánica, años 1224-1226 (Bloque B). Fue probablemente escrita a finales de 1229 o principios de 1230. 3) La tercera sustituye la era hispánica por el año de la Encarnación, años 1227-1230 (Bloque C). Sólo pudo redactarse de fines de 1230 en adelante, pero hay motivos para creerla de 1234 o más tardía. 4) La cuarta combina la era con el año cristiano bajo la fórmula *anno gratiae*, sin dar preferencia a ninguna, años 1230-1236 (Bloque D). Tuvo que escribirse después de noviembre de 1236 y antes de julio de 1237 » (Fernández-Ordóñez, 2006 : 22-23).

Jean pourrait donc avoir commencé à écrire bien avant Luc et Rodrigue et aurait achevé sa chronique dans la première moitié de l'année 1237.

Étant donné son contenu, la *CRC* se nourrit essentiellement des souvenirs de Jean et des informations auxquelles son office de chancelier lui ont permis d'avoir accès²⁴⁸. Les citations bibliques, patristiques ou classiques dont il émaille son texte sont sans doute les résurgences de sa formation cléricale²⁴⁹. On ignore, en revanche, d'où lui vient le récit des faits qu'il rapporte en introduction. En outre, se pose la question de savoir si ses seuls souvenirs auraient suffi à Jean pour composer le reste du texte²⁵⁰. Là dessus, le flou demeure.

Les principales facettes du discours véhiculé par la *CRC* ont été, en revanche, mises en évidence par un certain nombre de travaux récents. Il a été ainsi déterminé que, sur le plan idéologique, elle s'écarterait en divers aspects de l'*Historia gothica*. En effet, une fois dépassé le « castellano-centrisme » non dissimulé qui amène les deux textes à exprimer une certaine antipathie à l'égard du Léon, ceux-ci développent, sur

²⁴⁸Cf. Fernández-Ordóñez (2006 : 35) qui offre plusieurs exemples des fragments de la *CRC* redevables de documents consultés par Jean.

²⁴⁹Cf. Fernández-Ordóñez (2006 : 34). Ces citations sont répertoriées par Charlo Brea (1997 : 213-224).

²⁵⁰Fernández-Ordóñez (2006 : 35) penche pour la tenue régulière par Jean, d'un registre ou d'un livre de notes consignait les événements relatés ensuite dans la *CRC*. Elle remet, en revanche, fermement en cause l'opinion de Linehan (2006), qui partage l'hypothèse du brouillon, mais voit en la *CRC* un texte annalistique, suivant en cela Hernández (2003a : 111 et n. 28).

plusieurs points-clé, des positions différentes si ce n'est opposées (Rodríguez López, 2003 : 144). Dans le discours de Rodrigue, similaire sur ce sujet à celui développé par l'historiographie antérieure, la monarchie castillano-léonaise est, par le biais de Pélage, l'héritière des Wisigoths. Chez Jean, nulle trace de cette continuité et du mythe néogothique qui, dans l'*Historia gothica*, en est le corollaire. Le référent n'est plus, selon les mots de G. Martin, ethnique mais territorial et administratif²⁵¹. Au delà de cette conception, c'est à une redéfinition des rapports entre royauté et noblesse – tels qu'ils étaient exprimés par exemple dans le *CM* de Luc de Tuy – que l'on assiste, redéfinition annonciatrice, à certains égards, de celle opérée par Rodrigue. Dans la *CRC* se fait jour la configuration d'une figure royale exemplaire, incarnée par Ferdinand III, et directement inspirée par le divin dont elle tire sa légitimité²⁵². À cette relation qui unit le monarque à Dieu et dont la *CRC* donne plusieurs exemples, se superposent les liens établis entre le roi et ses sujets. Ceux-ci sont fondés sur l'*auxilium* et le *consilium* que les vassaux doivent au souverain mais aussi sur un échange réciproque dont les moteurs sont, du point de vue d'A. Rodríguez López, la *largitas* et la *fidelitas* érigées au rang de vertus politiques²⁵³. Dans l'*Historia gothica*, les rapports établis entre noblesse et royauté sont régis par un couple notionnel similaire²⁵⁴. Mais si Rodrigue instaure, par cet échange, une relation qui profite autant au roi qu'à l'aristocratie dont il fait partie, chez Jean, l'interaction est au bénéfice de la royauté qui exerce « une souveraineté à la fois spirituelle et administrative, où le prince peut faire fond sur la Providence et les prudents conseillers de sa cour » (Martin, 2006). Achéons ce tableau en contrepoint

²⁵¹Martin (2006 : 6) met en évidence dans la *CRC*, « un concept avant-coureur de la Castille en tant que nation [...] reposant sur une représentation fondamentalement territoriale et administrative du royaume ». On retrouve une opinion similaire chez Bautista (2006 : 4) qui évoque une « definición decididamente territorial del sujeto de la historia : Castilla y sus reyes constituyen ahora ese sujeto, y no ya una particular dinastía, una etnia o una forma de poder ».

²⁵²L'épisode de la conquête de Cordoue est, sur ce point, révélateur. Cf. Martin (2006a) et Rochwert (2006a).

²⁵³Cf. Rodríguez López (2003) qui a également suggéré l'ancrage du discours axiologique de Jean dans la pensée aristotélicienne, mettant ainsi en valeur un autre des traits qui le séparent de celui du Tolédan. Sur les devoirs d'aide et de conseil au roi, cf. Rochwert (2006).

²⁵⁴Cf. Martin (1992 : 206–270) et particulièrement p. 267 : « [...] s'illustre dans l'*Historia gothica* une royauté qui a pour fondement l'adhésion personnelle du sujet aristocratique [...] scellée par un mutuel engagement de la foi entre lui-même et le roi à honorer une correspondance entre fidélité et largesse ».

en mentionnant encore la perspective internationale qui sous-tend le texte de Jean et dont celui de Rodrigue est dépourvu. En plus de l'histoire du royaume castillan puis castillano-léonais, la *CRC* fait place en effet au récit d'événements survenus dans le reste de la Chrétienté. Ce cadrage particulier, sans antécédent dans l'historiographie antérieure, s'accompagne du déploiement de ce que F. Bautista a nommé « le langage de la croisade » qui, à partir du récit de la bataille de Las Navas de Tolosa, irrigue le texte. Ainsi mise en perspective, l'histoire de la Castille telle que la conçoit Jean est celle d'un royaume successivement gouverné par des souverains animés par le souffle de la croisade – Alphonse VIII et Ferdinand III – et dans lequel s'incarne la défense de la Chrétienté en Péninsule²⁵⁵. Habile défense donc de la prééminence castillane qui, chez Rodrigue, s'exprimera autrement. C'est donc une pensée propre que développe Jean, une pensée différente de celles de Luc et Rodrigue, ses contemporains. En dépit de cela, il est possible que la *CRC*, le *CM* et l'*Historia gothica*, écrins de ces discours multiples, aient partagé un milieu de réception commun : la cour. C'est là ce qu'avance A. Arizaleta qui, nous l'avons dit, fait de celle-ci le lieu dans lequel évolue un groupe de clercs mettant au service du roi leur savoir et leur maîtrise de l'écriture, clercs au rang desquels figurent Jean et Rodrigue (Arizaleta, 2006b : 149–150). Peut-être cette proximité n'est-elle pas étrangère à ce que de la *CRC* au *Historia gothica* se soient établies des correspondances dont on a récemment confirmé l'existence²⁵⁶.

La *Chronica regum Castellae* et l'*Historia gothica*

L'on compte depuis peu la *CRC* au nombre des sources de l'*Historia gothica*. Suggérée en leur temps par G. Cirot et par J. González, cette hypothèse a été plus solidement étayée récemment, grâce aux travaux de F. J. Hernández d'après qui le récit que fait Rodrigue des règnes d'Henri I^e et de Ferdinand III est redevable, sur bien des points, de la *CRC*²⁵⁷.

²⁵⁵Cf. Bautista (2006 : 2) pour la citation.

²⁵⁶L'hypothèse d'une relation textuelle entre le *CM* et la *CRC* a également été avancée, mais elle reste encore à prouver ; tout comme le sens dans lequel elle se serait effectuée reste, pour l'instant, à déterminer. Reilly (1976) suggère que le *CM* aurait emprunté à la *CRC*, Hernández (2003a) avance, lui, le contraire. Jerez (2006a : 357–375) examine les deux hypothèses mais estime que les analogies textuelles entre le *CM* et la *CRC* sont, en définitive peu probantes.

²⁵⁷Cf. Cirot (1912) et (1913) ainsi que González (1975 : 63–65) qui souligne, à deux reprises, la proximité de la *CRC* et de l'*Historia gothica*, sans conclure toutefois à l'existence d'emprunts à la

S'il est vrai que cette dépendance se vérifie, selon des modalités qu'il reste encore à préciser, dans la dernière partie de l'*Historia gothica*, nous croyons qu'il est possible de la déceler un peu plus tôt dans la narration. Prenons l'exemple le récit de la bataille de Fraga, au cours de laquelle Alphonse I^e d'Aragon aurait trouvé la mort. Jean et Rodrigue se font en effet, l'un comme l'autre, l'écho du mystère qui entoura ce décès, et rapportent les opinions contraires circulant à ce sujet²⁵⁸. Rodrigue donne toutefois deux détails qui ne se trouvent pas dans la *CRC* : le lieu supposé où aurait été enterré le souverain après la bataille (Montearagón), ainsi que le sort réservé au pèlerin qui, quelques années plus tard, se fit passer pour lui : la pendaïson.

CRC, p. 38.

Erat autem rex iste uir bellicosus et magnanimus, qui prelia multa comisit et in eis uictor extetit, et multa intulit Sarracenis. Tandem obsedit uillam, que dicitur Fraga, iuxta Ilerdam, ubi non uirtute Sarracenorum, sed fraude potius eorum et permissione Dei, cum ex insperato multitudo Sarracenorum exisset de predicta uilla, que se receperat in eadem ignorante rege et exercitu eius, dicitur a Mauris fuisse interfectus. Aliorum uero fuit opinio quia tunc euaserat de infortunio illo, maiori parte sui exercitus hostili gladio tunc consumpta, sicut ossuum multitudo testatur, que usque hodie in quadam ecclesia in predicta uilla, scilicet Fraga, oculis intuencium apparent. Qui post multa annorum curricula temporibus nostris uenisse dicebatur in Aragoniam, ubi in principio aduentus sui honorifice receptus fuit a nobilibus et a rege Alfonso, fi-

Historia gothica, p. 224.

Verum rex Aragonie audiuit ibidem Arabes suis finibus aduenisse, et in eorum occurso properans, in loco qui Fraga dicitur cum Arabibus decertauit, et qui alias fere semper inuictus fuerat, strenuitate Aragonum frigescente, sacrilegii quod Legione comiserat soluit penas, nam uictus occiditur, et si occisus inuentus fuerit, dubitatur; ab aliquibus enim dicitur corpus eius in Montis Aragonis monasterio tumultatum, a Mauris tamen ante redemptum; ab aliis dicitur uiuus a prelio euasisse, et confusionem prelii nequiens tolerare peregrinum se exhibuit huic mundo effigie et habitu inmutatus; et annis aliquot interpositis quispian se ostendit qui se eundem publice fatebatur, et multorum Castelle et Aragonie id ipsum testimonia affirmabant, qui cum eo in utroque regno fuerant familiariter conuersati, et ad memoriam reducebant secreta plurima, que ipse olim cum eis habita recolebat; et antiquorum asercio ipsum esse firmiter asserebat. Demum tamen, quia eum ex regno plurimi sectabantur et de die in diem eorum numerus augebatur, Aldefonsus rex Aragonie fecit eum suspendio interire.

première dans le second.

²⁵⁸Le *CM* fait, à cet égard, preuve de laconisme : *in loco qui dicitur Fraga, comisso prelio a Sarracenis occisus est. Tamen nec uiuus nec mortuus de cetero potuit inueniri*. Cf. *CM*, p. 310. Trad. : « Dans un lieu appelé Fraga, ayant livré bataille contre les Sarrasins, il fut tué. On ne retrouva pas son corps, vivant ou mort ».

lio comitis Barcinone, tanquam uere cognitus esset ab eis per multa signa et occulta, que antiquis hominibus, quibus fuerat <cognitus>, indicabat.

« Ce roi était, cependant, un homme aimant la guerre et magnanime qui engagea de nombreux combats et en sortit victorieux, et **il porta de nombreux coups aux Sarrasins. Il assiégea également la cité appelée Fraga**, située près de Lérida, où il fut tué, selon ce que l'on dit, par les Maures à cause, non pas de la vaillance des Sarrasins, mais plutôt à cause de leur fourberie et de la permission divine, car une multitude de Sarrasins sortit de ladite ville dans laquelle elle s'était retirée, à l'insu du roi et de son armée. **Selon une autre opinion, il se sauva alors de cette infortune**, tandis que la plus grande partie de son armée périt par le glaive de l'ennemi, ainsi que l'atteste le nombre important d'ossements qui, jusqu'à aujourd'hui, est visible dans l'église de ladite ville, c'est-à-dire Fraga. **On dit que, après de nombreuses années, à notre époque, il vint en Aragon où il fut d'abord reçu avec les honneurs par les nobles et par le roi Alphonse, le fils du comte de Barcelone, comme il avait vraiment été reconnu par ces derniers grâce à de nombreux signes cachés qu'il révélait aux anciens desquels il était connu** ».

« Mais le roi d'Aragon apprit au même endroit que les Arabes arrivaient à ses frontières, et se hâtant d'aller à leur rencontre, **il livra bataille contre eux en un lieu appelé Fraga**. Et celui qui en d'autres occasions fut presque toujours invaincu, comme le courage des Aragonais s'engourdit, fut châtié pour le sacrilège commis à Léon et succomba vaincu, en effet. Mais, on ne sait si on le trouva mort. En effet, certains disent que son corps fut enterré au Monastère de Montearagón alors qu'une rançon fut cependant payée aux Maures auparavant. **D'autres disent qu'il réchappa vivant de la bataille** et ne pouvant en supporter le trouble, il se fit passer pour un pèlerin après s'être grimé et avoir changé de vêtements. **Quelques années après, quelqu'un apparut qui déclarait ouvertement être le roi et cela était attesté, en Castille et en Aragon, par de nombreuses personnes qui lui étaient proches dans l'un et l'autre royaume et se souvenaient d'un très grand nombre de secrets qu'ils avaient partagés et qu'il leur rappela. Et les anciens assuraient avec fermeté qu'il s'agissait bien du roi**. À la fin, cependant, comme de nombreuses personnes du royaume l'accompagnaient et que leur nombre augmentait de jour en jour, Alphonse le fit mourir par pendaison ».

On ne peut nier que certaines convergences se font jour entre le récit de la *CRC* et celui de l'*Historia gothica*. Cependant, elles sont minces en regard des différences qui séparent les deux textes et, de ce fait, ne prouvent rien, si ce n'est, peut-être, la

possibilité d'une source commune que Rodrigue et Jean auraient chacun modelé à leur gré²⁵⁹.

Plus probante, en revanche, serait l'insertion dans la *CRC* comme dans l'*Historia gothica* d'une digression consacrée à la naissance de la dynastie des Almohades. Voyons ce qu'il en est :

CRC, pp. 39–40.

<C>irca initium regni Imperatoris predicti surrexit quidam Sarra-cenus, Aven Tummert nomine, qui ueniens de partibus ciuitatis nobilis et famose, scilicet Baldac, ubi longo tempore studuerat, predicauit in re-gno Marroquitano, quod tunc tene-bant Mauri, qui speciali nomine dicebantur Moabite, quos uul-gus uocat Almorauedes, et nomen regis eorum Ali. Predicauit igitur speciali-ter contra superbiam et oppressionem Moabitarum, qui gentes sibi subditas crudeliter oprimebant, exactiones inmoderatas facientes frequenter ut liberalitatis sue, imo potius prodiga-litatis uicium, quo laborabant et in quo gloriabantur, possent pro libitu suo exerce<re>. Asciuit autem sibi gentes innumeras, que libenter ip-sum sequebantur uolentes excutere de ceruicibus suis iugum durissime seruitutis, concilians sibi, tanquam uir sapiens et discretus licet infide-lis, animos hominum, promictens eis munus inestimabile libertatis. Inter illos autem qui sequebantur predic-tum Auen Tummert fuit uir discre-tus, largus et bellicosus, nomine Ab-delmun, cuius ministerio in arduis negociis frequencius utebatur. Pu-gnauit autem predictus Auen Tum-mert et fautores sui contra regem Moabitarum supradictum et contra

Historia gothica, pp. 231–232.

In diebus autem huius Aldefonsi imperatoris sur-rexit apud Arabes uir quidam nomine Auentu-merth, homo in astronomia et naturalibus ualde doctus. Hic curiositate uigili inuestigans quesiiuit iuuenem filium figuli, qui Abdelmon proprio no-mine dicebatur, et ei suadens grandia predixit eum regem Arabum afuturum, qui mox consen-ciens prophete monitis acquieuit. Auentumerth autem asciuit quendam, qui Almohadi uocabatur et erat in Machometi doctrina ualde peritus, et cepit librum Machometi, qui dicitur Alchora-nus, exponere et docere et caliphe de Baldac, qui est Papa Arabum et descendit generationis linea de semine Machometi, contraria predicare, simi-liter contra Almorauides, qui tunc culmen regni in Affrica optinebant, rebellia adhortari. Et tan-tam seduxerunt populi multitudinem, quod licet rex Aboali, qui erat rex et dominus Almorauidum, cum eis sepius concertasset et etiam deuicisset, tanta fuit comotio eius gentis, quod non potuit preua-lere. Ille etiam Abdelmomus, qui regalia exercebat, adiutus predicatione Almahadi et consiliis Auen-tumerthi regem Aboali uicit et interfecit et totum regnum optinuit Africanum et apud Marrochum gentis illius metropolim statuit sedem suam, et Almahadi quasi Dei prophetam in omnibus hono-rabat, cuius predicatione totam Affricam acqui-siuit et suo gladio subiugauit. Tandem etiam in Hispaniam cisfretauit et fere suo dominio omnes Arabes incuruauit; et eo reuerso in terram suam mortuus est Almahadi, quem Abdelmun non longe a Marroquis regio funere sepeliuit. Et in tanta ue-neratione habetur, ut in neccessitatibus suis ad eum recurrant subsidia petitori et ab eius nomine

²⁵⁹L'idée d'une source commune a été défendue par González (1975 : 64-65).

*gentem et sepe uicti ab ipsis Moabit-
tis, tandem ipsos uicerunt, et eos
de regno expellentes ciuitatem fa-
mosam, scilicet Marrocos, occupaue-
runt. Institutus est autem rex in pre-
dicta ciuitate et in regno Moabita-
rum Abdelmum supradictus per ma-
num Auen Tummert, quasi prophete
sui. Nominati sunt autem illi sic
qui obtinuerunt regnum predictum
Almohades, hoc est Vnientes, quia
scilicet unum deum se colere fate-
bantur, quem predicauit Auen Tum-
mert, sicut in libello quodam, quem
ipse composuit, manifeste declara-
tur. De predicto Abdelmum egressi
sunt qui regnum Marroquitanum te-
nuerunt usque in presens tempus,
quod ex tunc floruit usque nunc, sed
modo per uirtutem Domini nostri
Iesu Christi mirabiliter incipit deso-
lari. Filius predicti Abdelmum fuit
Auen Iacob, qui mortuus est in Por-
tugalia quando obsedit uillam nobi-
lem et famosam, scilicet Sanctarem.
Cuius <filius> fuit in bello de Al-
larcos et obtinuit permissione Dei
contra Christianos et cepit Cala-
trauam et Alarcos et alia castra cir-
cumadiacencia et Malagon et turrem
de Guadalferza.*

*complices huius secte Almohades nominantur. Alii
tamen dicunt Almohades unitos interpretari. Post
hec mortuo Abdelmumo filius eius Aueniacob suc-
cessit in regno, qui in Hispanias ueniens a quodam
Christiano occisus fuit in Portugali; cui successit
frater eius Aueniuceph, qui in bello Alarcuris re-
pulit Christianos; et hoc mortuo successit ei filius
eius Auenmahomath, qui in Nauis Tolose ab Alde-
fonso rege nobili fuit uictus; que uictoria discens-
sionis et exterminii Almohadibus causam dedit.*

« Au début du règne de l'empereur apparut un Sarrasin nommé Ibn-Tumart, qui, originaire de la région de Bagdad, cité noble et célèbre, dans laquelle il avait longtemps étudié, prêcha dans le royaume marroccain dirigé alors par les Maures appelés Moabites, ou encore, vulgairement, Almoravides. Ils avaient pour roi Ali. Il prêcha particulièrement contre la superbe et l'oppression des Moabites, qui opprimaient cruellement leurs sujets et leur imposaient

À l'époque de l'empereur Alphonse, apparut chez les Arabes, un homme nommé Ibn-Tumart, connaisseur de l'astronomie et des sciences naturelles. Celui-ci, gouverné par sa curiosité et sa soif de savoir, fit la connaissance d'un jeune homme, fils d'un potier, qui s'appelait Abd al-Mumin. Et le persuadant du destin grandiose qui l'attendait, il lui prédit qu'il serait le roi des Arabes. Lui accordant crédit, Abd al-Mumin commença à suivre les recommandations du prophète. Ibn-Tumart s'attacha un homme appelé Al-Mahdi, versé dans la doctrine de Mahomet et il commença à prêcher et à enseigner le livre de Mahomet, que l'on ap-

fréquemment des impôts afin de satisfaire leurs penchants pour le vice de la libéralité, c'est-à-dire, la prodigalité, auquel ils étaient disposés et dont ils tiraient vanité. Il réunit autour de lui de nombreuses personnes qui le suivaient de bon gré car elles voulaient écarter leur tête du joug sévère de la servitude. Il se concilia, car il était, quoique infidèle, un homme sage et discret, les esprits des hommes en leur promettant le don inestimable de la liberté. Parmi ceux qui suivaient Ibn-Tumart, se trouvait un homme discret, généreux et guerrier, qui s'appelait Abd al-Mumin et auquel il avait recours dans les difficultés. Ibn-Tumart et ses partisans luttèrent contre le roi des Moabites et contre son peuple, et, même s'ils furent souvent vaincus par ces derniers, ils finirent par les vaincre et les expulsèrent du royaume, et ils occupèrent la célèbre ville de Marrakech. Abd al-Mumin, sous l'influence d'Ibn-Tumart, son prophète, devint roi de cette cité et du royaume des Moabites. Ceux qui obtinrent ce royaume furent appelés 'almohades', c'est-à-dire 'unitaires', car ils disaient n'adorer qu'un seul Dieu, pour lequel prêchait Ibn-Tumart, comme il ressort clairement de l'opuscule qu'il composa. D'Abd al-Mumin descendent ceux qui gouvernent le royaume marocain jusqu'à aujourd'hui. Ce royaume prospère jusqu'à maintenant et il ne commence à miraculeusement décliner, par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le fils d'Abd al-Mumin fut Ibn-Yacub, qui mourut au Portugal, lors du siège de la noble et fameuse ville de Santarem. Un fils de Ibn-Yacub se trouva à la ba-

pelle le Coran. Il défendait des idées contraires à celles du calife de Bagdad, qui est le Pape des Arabes et descend directement de Mahomet et, de la même façon, il commença à fomenter des rébellions contre les Almoravides, qui régnaient alors en Afrique. Et il gagna à sa cause une telle quantité de personnes, que le roi Ali, roi et seigneur des Almoravides, combattit contre lui, et le vainquit, parfois. Il ne put, cependant, s'en débarrasser à cause de sa notoriété. Abd al-Mumin, qui se comportait comme s'il était roi, parvint, grâce à la prédication de Al-Mahdi et les conseils d'Ibn-Tumart, à vaincre le roi Ali et à le tuer. Il obtint, ainsi, toute l'Afrique et établit sa capitale à Marrakech, métropole des gens du Maroc. Il honorait Al-Mahdi comme s'il était un prophète du Seigneur et, grâce à sa prédication, il conquiert toute l'Afrique et l'asservit sous son joug. Enfin, il prit la mer jusqu'en *Hispania* et fit plier tous les Arabes. En revenant dans ses terres, Al-Mahdi mourut et Abd al-Mumin l'enterra avec les honneurs non loin de Marrakech. Et il est si vénéré que, dans les moments de nécessité, on vient lui demander de l'aide. Les partisans de cette secte sont appelés 'almohades'. D'autres personnes pensent que 'almohades' signifie 'unis'. À la mort d'Abd al-Mumin, son fils Ibn-Yacub lui succéda. Il fut tué par un Chrétien au Portugal alors qu'il était venu dans les *Hispaniae*. Son frère, Ibn-Yusuf lui succéda. Il battit les Chrétiens à Alarcos. À sa mort, son fils Mohammed lui succéda. Il fut vaincu à Las Navas de Tolosa par le noble roi Alphonse. Cette bataille fut l'origine du déclin et de l'anéantissement des Almohades ».

taille d'Alarcos et vainquit les Chrétiens avec la permission de Dieu. Il prit Alarcos et Calatrava, ainsi que d'autres forteresses alentours, Malagón et Torre de Guadalferza ».

Soulignons, d'abord, que la *CRC* et l'*Historia gothica* sont, à notre connaissance, les deux seuls textes de l'historiographie castillano-léonaise des XII^e et XIII^e siècles à s'intéresser ainsi aux Almohades. Notons ensuite que, sur le plan structurel, ils présentent un schéma narratif identique qui s'articule comme suit :

- Entrée en scène d'Ibn Tumart, fondateur de la dynastie.
- Prédication et luttes contre le pouvoir de Bagdad.
- Établissement des Almohades à Marrakech.
- Victoires et défaites des Almohades en Péninsule.

Constatons enfin que, outre cette première similitude, le contenu des deux fragments présente également des analogies. Les deux textes concordent notamment sur le plan chronologique et situent, en des termes quasiment identiques, le début de la prédication d'Ibn Tumart pendant le règne d'Alphonse VII. Chacun fait également d'Abd al-Mumin le fidèle lieutenant d'Ibn-Tumart, puis le premier souverain de la nouvelle dynastie établie au Maroc. Jean et Rodrigue s'accordent de nouveau sur l'étymologie du terme 'almohade', même si le second en expose une autre version qui semble avoir sa préférence. Enfin, les deux historiens coïncident sur ce qu'il faut retenir de la présence almohade en Péninsule : les batailles de Santarem et d'Alarcos auxquelles, dans un mouvement anticipateur, le Tolédan ajoute celle de Las Navas de Tolosa. Cependant, deux divergences importantes séparent la *CRC* de l'*Historia gothica*. D'une part, Rodrigue ajoute au binôme Ibn-Tumart – Abd al-Mumin, un troisième personnage qu'il nomme Almohadi et à qui il assigne la fonction prédicatrice. Il s'agit, en réalité, d'une confusion qui s'explique par la mauvaise interprétation du titre que s'est auto-attribué Ibn-Tumart, Al-Mahdi, c'est-à-dire, l'envoyé du Prophète, confusion que ne fait pas Jean (Fernández Valverde, 1989 : 277). D'autre part, nous remarquons que le récit de l'*Historia gothica* s'attache davantage au côté factuel de l'histoire almohade : insurrection contre les Almoravides en place, mort

de leur souverain Ali, conquête du royaume africain, soumission des territoires musulmans de la Péninsule, tandis que la *CRC* insiste sur les fondements doctrinaux de la nouvelle dynastie qui peuvent se résumer au rejet des vices de leurs prédécesseurs (superbe, libéralité, asservissement du peuple)²⁶⁰. Tout cela nous incite à penser que la connaissance qu’a Rodrigue des Almohades est, en définitive, assez superficielle, au contraire de Jean qui laisse même entendre qu’il a lu les écrits d’Ibn-Tumart : *sicut in libello quodam, quem ipse composuit, manifeste declaratur* (*CRC*, p. 40). La chose n’est pas impossible puisque le 1^e juin 1213, Marc de Tolède, spécialiste des traductions en latin d’œuvres médicales arabes, termina à Tolède celle des opuscules dans lesquels Ibn-Tumart développa sa pensée, travail qui lui avait été commandé par l’évêque de Burgos Maurice et Rodrigue lui-même, les mêmes pour qui Marc achevait deux ou trois ans plus tôt une traduction en latin du Coran (González Ruiz, 1997 : 191–192 ; Jacquart, 1991). Nous constatons que les œuvres d’Ibn-Tumart n’étaient pas inaccessibles. Nous observons aussi que Rodrigue n’était donc pas ignorant des choses et des textes de l’Islam, et de ses représentants. Ses commandes à Marc de Tolède en font foi, les emprunts à des sources historiographiques arabes et la composition de l’*Historia Arabum* aussi. Qu’en conclure, par conséquent, à propos d’une éventuelle dépendance de l’*Historia gothica* vis-à-vis de la *CRC* ? Rodrigue doit-il à Jean sa narration de l’histoire des Almohades ? Il est certain que le Tolédan connaissait les écrits doctrinaux d’Ibn-Tumart mais l’écho qu’il en répercute dans son texte nous semble faible. Il est possible, en revanche, qu’il se soit servi du patron narratif proposé par Jean pour construire son excursus, qu’il en ait quelque peu modifié et amplifié le contenu, en y ajoutant des informations qu’il aurait déduites d’une interprétation erronée des textes d’Ibn-Tumart ou cueillies on ne sait où, telle la mort du roi Ali. Ne serait-ce pas, par exemple, l’auteur de la *CRC* qui se cacherait derrière le *alii dicunt* qui lui sert à introduire une explication étymologique du mot ‘almohade’ qui diffère de la sienne : *Alii tamen dicunt Almohades unitos interpretari* (*Historia gothica*, p. 231) ? Nous avons vu le Tolédan utiliser ailleurs ce procédé. D’autre part, en nous avançant un peu plus, nous serions tentée de penser que si Rodrigue avait

²⁶⁰ Les Almohades prônent, en effet, un Islam rigoriste. Cf. Clément (2005) et Rucquoi (1993b : 206)

bien lu la *CRC*, l'intégration, dans l'*Historia gothica*, d'un chapitre ayant trait aux Almohades n'est pas anodine. Elle illustrerait le désir de Rodrigue de surpasser sinon d'égaliser ceux dont on peut penser qu'ils furent, idéologiquement, politiquement mais aussi littérairement parlant, ses rivaux. Dans l'affirmation du recours à une chronique attribuée à Ildephonse de Tolède, se dessinait déjà le souci de ne le céder en rien à Luc, dans l'introduction de l'excursus almohade pourrait demeurer celui de ne pas être en reste vis-à-vis de Jean. Étant donné ce qu'est Rodrigue quand il écrit son *Historia gothica*, un homme sur le déclin qui n'a plus à son côté, pour faire valoir ses droits et ses mérites, que l'arme que représente l'écriture, cette possibilité vaut, à notre sens, la peine d'être envisagée. Elle contribuerait au même titre que les similitudes relevées plus haut à avancer que le Tolédan aurait pu emprunter à la *CRC* un peu plus tôt qu'on ne le croit.

Mais délaissions le champ des suppositions et revenons à ce qui, dans l'*Historia gothica*, plaide plus solidement en faveur de sa dépendance vis-à-vis de la *CRC* : le récit des règnes d'Henri I^e et de Ferdinand III. Cette hypothèse a été récemment émise et démontrée par F. J. Hernández qui se fonde sur la présence dans la *CRC* d'une lacune textuelle correspondant aux années 1220–1223, et située juste après les mentions brèves de la rébellion de Rodrigo Díaz de los Cameros et de la conspiration de Gonzalo Pérez de Molina. Au vu du constat d'une lacune identique dans l'*Historia gothica*, ainsi que d'analogies dans le récit des révoltes nobiliaires, F. J. Hernández a conclu que la dernière partie du texte du Tolédan ne serait qu'une paraphrase et un commentaire de celui de Jean²⁶¹. Cette suggestion nous semble convaincante et ce d'autant plus qu'elle concorde avec le fait que, dans la dernière portion de l'*Historia gothica*, le temps historique semble s'être singulièrement contracté puisqu'en très peu de chapitres, Rodrigue résume une période de vingt et un ans. Cela est certain, Rodrigue prête une attention toute relative aux récits des règnes d'Henri I^e et de Ferdinand III. Il leur consacre en effet presque autant d'espace qu'à la seule narration circonscrite de la bataille de Las Navas de Tolosa et de ses préparatifs. L'une est

²⁶¹Cf. Hernández (2003), notamment p. 106, n. 2, pp. 111–112, 114–117 et 127–128. Sur la question des révoltes nobiliaires, cf. également Rodríguez López (1999).

créditée de quatorze chapitres à partir de la rupture de la trêve entre Alphonse VIII et les Musulmans, les autres de dix-huit chapitres²⁶². En suivant la trace du Tolédan durant cette période (1215–1236), nous pouvons apporter un début de réponse à ce manque apparent d'intérêt. En 1215, par exemple, Rodrigue assiste à Rome au IV^e Concile de Latran. En 1217, il est de nouveau dans la ville, de même qu'en 1236, pendant la conquête de Cordoue (Gorosterratzu, 1925). Il n'est pas, par conséquent, acteur ni même témoin des événements qu'il rapporte comme il l'avait été à Las Navas de Tolosa où il combattait aux côtés du roi Alphonse VIII. De plus son éviction progressive de l'entourage du roi pourrait également expliquer qu'il ne veuille ni ne puisse plus rapporter ce qui s'y passe. À ce propos, il est intéressant de constater qu'à partir de la réunification du Léon et de la Castille sous la bannière de Ferdinand III (1230), qui marque le transfert définitif de la chancellerie à Jean, la narration de Rodrigue n'est plus réduite qu'à quelques effilochures. De plus, nous ne pouvons totalement écarter le fait que Rodrigue ait consulté la *CRC* afin de contredire toute information qui serait allée à l'encontre de ses intérêts, comme il l'avait fait pour le *CM*, ou de tenter plus simplement d'égaliser son rival. Le recours à la *CRC* aurait par conséquent pu lui permettre de nourrir un récit qui, sans cela, s'en serait trouvé bien amaigri, tout en exerçant sa vigilance.

2.2 Les sources complémentaires : l'*Historia gothica*, creuset de l'historiographie antérieure

Nous entendons par sources complémentaires celles qui, pour un ou plusieurs segments historiographiques, viennent renforcer la source principale à cet endroit, le *CM* le plus souvent. Une même source peut être mise à profit pour le récit de plusieurs périodes de l'histoire – leur empreinte est palpable dans la narration de plusieurs règnes par exemple –, et son usage peut ainsi être récurrent dans l'*Historia gothica*. Nous examinerons ces sources dans l'ordre chronologique de leur date de

²⁶²Pour la rupture de la trêve, cf. *Historia gothica*, p. 256 : *noluit treugam ulterius protelari, set strenuitatis proposito et zelo fidei animatus in nomine Domini mouit guerram*. Trad. : « Et il ne voulut pas prolonger la trêve et mû par le désir de faire montre de sa bravoure et par l'amour de sa foi, il déclara la guerre au nom du Seigneur ». Pour le récit des préparatifs et de la bataille en elle-même, cf. pp. 256–276. Pour celui des règnes d'Henri I^e et de Ferdinand III, cf. pp. 281–301.

composition supposée.

2.2.1 La *Chronica Adefonsi tertii*

Pour narrer les derniers temps mouvementés du royaume wisigothique de Tolède et les débuts non moins troublés du royaume astur-léonais, Rodrigue a recours à la *Chronica Adefonsi tertii* (*CAT*), grâce à laquelle il complète le récit de la *CM* 754 et du *CM* dont l'Archevêque tire la majeure partie de ses informations pour les deux périodes évoquées²⁶³.

D'attribution incertaine, la *CAT* forme avec la *Chronica Albeldense* et la dite *Chronica Prophetica*, un ensemble de textes nés dans l'entourage, et probablement sous l'impulsion, du roi Alphonse III le Grand dont le règne voit la culmination de la « renaissance asturienne » amorcée sous celui d'Alphonse I le Catholique. Ce cycle historiographique, connu sous le nom de *Chroniques asturiennes*, naît dans une période d'affermissement du royaume asturien où se conjuguent victoires militaires, expansion territoriale, restaurations successives d'évêchés, progrès techniques et flux migratoires importants en provenance du Sud musulman. Dans ce contexte triomphant, le pouvoir royal cherche à fédérer autour de lui les territoires et les populations progressivement intégrés à la couronne d'Oviedo, grâce à une entreprise de légitimation qui vise à le poser en héritier de la monarchie wisigothique. Les *Chroniques asturiennes*, déclinaisons d'une histoire officielle du royaume asturien, sont au cœur de cette entreprise (Rucquoi, 1993b : 162–173).

Dernière de la série, la *CAT* débute avec le règne du roi Wamba et se clôt sur la mort d'Ordoño II et le couronnement de son fils Alphonse III. Le texte aurait été écrit en 883 puis complété par la suite, peut-être entre 910 et 924. Il a fait l'objet de deux versions, l'une dite *Rotense* du nom du principal manuscrit à l'avoir conservée, le *codex* de Roda ; l'autre nommée *Ovetense* ou *Ad Sebastianum*, car elle s'ouvre sur une lettre adressée par le roi Alphonse à l'évêque Sébastien. Si cette dernière version

²⁶³Nous utilisons l'édition suivante : Gil, Juan et Moralejo, José L. (éds. et trads.), *Crónica de Alfonso III*, dans *Crónicas Asturianas*, Oviedo : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Oviedo, 1985, pp. 113–149. Désormais *CAT*, lorsque nous citons le texte et Gil (1985), lorsque nous citons l'introduction, l'appareil critique ou la traduction de l'édition de référence.

a longtemps été pensée comme une réécriture de la première, c'est l'hypothèse d'un archétype commun qui semble aujourd'hui être retenue²⁶⁴. Les divergences entre les deux textes sont minimales et résident essentiellement dans le traitement de la figure de Pélage et des débuts du royaume asturien. Ils se rejoignent, en revanche, sur plusieurs points : leur manque d'intérêt pour les événements extra-péninsulaires ; le silence qu'ils observent à propos de l'invention du tombeau de saint Jacques ; ou encore leur optimisme quant au destin du royaume asturien. Leurs sources sont également communes : l'*Historia Wambae* de Julien de Tolède, l'*HG* d'Isidore de Séville continuée jusqu'au règne de Récesvinthe, le *Laterculus regum Wisigothorum* et le *Liber canonum*, ainsi que, sans doute, une part importante d'informations transmises oralement puisque la rédaction de la *CAT* rompt un silence historiographique de près de cent cinquante ans²⁶⁵. La version *Rotense* a joui d'une diffusion plus importante et a été reprise par l'historiographie hispano-latine postérieure. Au contraire, seul l'évêque Pélage a manié, à grande échelle, la version *Ad Sebastianum* qui constitue une des pièces de sa compilation historiographique, le *Corpus Pelagianum* (Gil, 1985 : 45–80).

Le recours à la *CAT* dans l'*Historia gothica* est un exemple parfait de cette différence de fortune. La version *Rotense* a, en effet, les faveurs de Rodrigue. Il s'en inspire pour plusieurs des événements survenus entre le règne d'Ervige (680–687) et celui d'Ordoño II. Mais si certains des éléments narratifs empruntés par le Tolédan à la *CAT*, dans sa version *Rotense*, sont de l'ordre du factuel, comme la mention des successions royales et le décompte des années de règne, d'autres jouent un rôle fondamental dans l'économie de l'*Historia gothica*. C'est le cas, par exemple, des propos échangés entre Pélage, réfugié dans une caverne du mont Auseva, et l'évêque Oppa, passé aux Musulmans et venu le convaincre de faire de même. Le récit qu'offre Rodrigue des premiers moments de la bataille de Covadonga combine, à cet endroit,

²⁶⁴Cf. Henriët (2003b : 65). Nous remercions Patrick Henriët de nous avoir permis d'accéder à ce travail alors qu'il était encore inédit.

²⁶⁵Le prologue qui ouvre la version *Ad Sebastianum* revendique cette transmission orale : *sicut ab antiquis et a predecessoribus nostris audiivimus*. Cf. *CAT*, p. 115. Trad. : « selon ce que nous avons entendu des anciens et de nos prédécesseurs ». Cf. également Henriët (2003b : 66).

deux sources : la *CAT* et le *CM* de Luc de Tuy²⁶⁶.

Comme l'auteur de la *CAT*, Rodrigue fait le choix de retranscrire l'intervention d'Oppa au discours direct alors que son autre source pour ce passage, le *CM*, la rapporte au discours indirect libre. Les paroles d'Oppa gagnent ainsi en persuasion et, par là même, la réponse de Pélage qui refuse de partager sa trahison, et réaffirme sa confiance en Dieu malgré les épreuves que traversent les Chrétiens, n'en ont que plus d'éclat. La conservation du discours direct d'un bout à l'autre de l'échange contribue également à créer une tension dramatique qui va aller en s'accroissant à mesure que se déploie la bassesse d'Oppa, augmentant ainsi le suspense, et créant le cadre dans lequel la riposte verbale de Pélage pourra prendre tout son sens. La réponse de celui-ci joue, en effet, un rôle central dans la narration de Rodrigue. Le Tolédan en est davantage redevable au *CM* qu'à la *CAT*. Cependant, il fait subir à la version du Léonais plusieurs excisions et élimine la plupart des éléments qu'elle propose pour n'en garder, pour ainsi dire, que le squelette. Délestant l'intervention de Pélage de son caractère foisonnant, Rodrigue amoindrit certes la fonction narrative (perte de détails), mais gagne en efficacité discursive en ajoutant du sens. Seules ressortent en effet deux informations principales, mises en valeur par l'intrusion répétée d'« anachronies narratives » : une analepse et une prolepse²⁶⁷. Chacune de ces « anachronies » remplit une fonction bien déterminée. L'analepse rappelle les intrigues qui ont agité la cour de Tolède avant l'arrivée des Musulmans et les met explicitement en relation avec celle-ci et l'effondrement de la monarchie wisigothique. Elle rend cet événement intelligible et a donc une fonction explicative. La prolepse profile la résurrection du royaume chrétien. Elle est, par conséquent, elle aussi, une clé interprétative – au sens premier du terme : donner une signification claire – à l'aune de laquelle chaque victoire ou défaite postérieure pourra, dès lors, être jugée, non pas comme un événement en soi, mais comme l'un des temps d'une histoire,

²⁶⁶Cf. *CAT*, p. 126 et *CM*, p. 225–226

²⁶⁷Genette (1972 : 79) définit ainsi les « anachronies narratives » : « différentes formes de discordance entre l'ordre de l'histoire et celui du récit ». P. 82, il donne les définitions suivantes : « Analepse » : « toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve » ; « Prolepse » : « toute manœuvre narrative consistant à raconter ou évoquer d'avance un événement ultérieur ».

encore à écrire pour Rodrigue, mais déjà connue d'avance pour celui qui la lit ou l'entend.

Les éléments empruntés ici par le Tolédan à la *CAT* sont ainsi partie prenante de l'épaisseur du micro-récit qu'est l'affrontement verbal entre Oppa et Pélage, pré-mices et symbole de la résistance asturienne. Ils participent, dans le même temps, au niveau de la macro-narration (l'histoire de l'*Hispania*) à la construction d'une totalité signifiante. C'est ici que prend forme la construction de la figure pélagienne, elle-même composante d'une mythologie de la Reconquête, et dont les analogies avec la figure christique sont patentes. C'est ici que se tisse le sens du récit à venir.

La version *Ad Sebastianum* de la *CAT* n'est pas inconnue de Rodrigue, mais il l'utilise dans des proportions moindres. Son usage, cependant, se fait selon des modalités similaires. Là encore, certains des fragments empruntés constituent, pour celui qui sait les interpréter, autant de lieux de la construction narrative et discursive. L'épisode relatant l'entrée en scène d'Ervige (680–687) auteur d'un régicide avorté et futur usurpateur du trône wisigothique est de ceux-là. En voici le récit du Tolédan, fidèle dans son ensemble à celui de l'auteur de la *CAT* :

Tempore autem Cindasyndi regis ex Grecia uir aduenit nomine Ardausti, qui ab imperatore suo expulsus, mari transiectus in Hispaniam est aduectus. Quem rex Cindasyndus suscepit magnifice et consobrinam suam ei matrimonio copulauit, ex qua suscepit filium quem Eruigium nominauit. Qui Eruigius in palacio nutritus, processu temporis honore comitis sublimatur, mortuo que Cindasyndo in superbiam eleuatur et contra regem Bambam factionem incepit callide cogitare, et regis potui ingessit herbam per quam regis memoria turbaretur. Historia gothica, pp. 91-92.

« Or, à l'époque du roi Chindasvinthe, arriva de Grèce un homme nommé Ardabaste, qui, expulsé par son empereur, passa par la mer et arriva en *Hispania*. Le roi Chindasvinthe l'accueillit avec générosité et lui donna en mariage sa cousine dont il eut un fils qu'il appela Ervige. Cet Ervige, élevé au palais, fut élevé, avec le temps à la dignité de comte. À la mort de Chindasvinthe, il se laissa porter par l'ambition et commença à tramer une conjuration contre le roi Wamba, et il mit dans la boisson de celui-ci, une herbe afin qu'il perde ses esprits ».

Nous observons que la trahison d'Ervige est, au même titre que la mention quelques lignes plus loin de la terrible famine qui dépeupla en ce temps-là l'*Hispania*, un des

signes annonciateurs du désastre imminent dont Rodrigue parsème sa narration des derniers temps du royaume wisigothique hispanique. Cette dernière acquiert ainsi une tension qui enfle jusqu'au climax fatidique de l'entrée des Musulmans en *Hispania* et retombe avec les chants qui pleurent la perte de la patrie : *De destructione Gothorum et commendatione Hispanie* et *Deploratio Hispanie et Gothorum et causa excidii* (*Historia gothica*, pp. 104–109). La félonie d'Ervige marque, en effet, la genèse de la scission entre les partisans de Witiza, petit-fils du roi usurpateur du trône, et ceux de Rodrigue, fils de Theudedefredus son héritier légitime ; scission qui sera une des causes de l'arrivée et de l'installation des Musulmans. Cet acte de félonie annonce même la trahison d'Oppa puisque, fils de Witiza, il est marqué du sceau de la fourberie originelle. Comme dans l'épisode précédemment évoqué, ce n'est pas la fin de l'histoire (que s'est-il passé ?) – elle aussi connue d'avance – qui importe, mais la mise en lumière des mécanismes qui ont conduit vers cette fin (comment cela s'est-il passé ?). La fonction explicative prime sur la fonction narrative et justifie que Rodrigue ait ici délaissé, au profit de la *CAT*, le récit de Luc qui, ne mentionnant ni Theudedefredus ni son écartement du pouvoir, ne pouvait lui fournir l'un des ressorts qui permet à la tragédie de l'invasion de se déployer.

Les deux épisodes que nous venons d'évoquer concentrent l'essentiel des fragments empruntés par Rodrigue au texte de la *CAT* dans ses deux versions. Ce retour à la *CAT*, dont l'épisode de Covadonga constitue le cœur et qui en livre le récit originel, n'est pas sans signification dans l'*Historia gothica*²⁶⁸. Nous venons de voir comment les éléments qu'elle fournit au Tolédan, négligés ou détournés par Luc de Tuy, participaient à la construction de la narration et du sens que lui impose Rodrigue. L'exemple de la *CAT* montre, en plus, ce que la présence d'une source déterminée dans l'*Historia gothica* peut nous en révéler. Car, faisant le choix de la source alphon sine, le Tolédan en recueille également les fondements idéologiques, et se coule dans un schéma historiographique particulier dont on observe la survivance

²⁶⁸Henriet (2003b : 71-72) souligne que ce récit « a certainement existé indépendamment avant d'être intégré à la Chronique, peut-être sous Alphonse III, peut-être seulement quelques années plus tard, au début du Xe siècle. C'est par elle et, semble-t-il, seulement par elle, qu'il a été transmis ».

jusqu'au bas Moyen Âge, schéma qui s'articule autour de deux composantes essentielles : providentialisme et néogothicisme²⁶⁹. Nous reviendrons sur la façon dont ce schéma s'exprime dans l'*Historia gothica*. Retenons pour l'instant qu'il est présent dans l'ensemble du texte même si Rodrigue parvient, nous semble-t-il, à le dépasser. L'examen de la *CAT* aide par, conséquent, à la compréhension de l'*Historia gothica* puisque son maniement, loin d'être mécanique, semble au contraire s'inscrire dans un projet discursif cohérent qui informe le texte de Rodrigue de bout en bout.

2.2.2 La *Chronique du Maure Rasis*

Dans l'*Historia gothica*, le recours à la *Chronique du Maure Rasis* (*CMR*) est palpable dans la narration des premiers moments de la présence musulmane en *Hispania*. On doit cette œuvre, qui date de la première moitié du X^e siècle, à Ahmad ibn Muhammad ibn Musa al-Razi, historien cordouan et spécialiste d'Al-Andalus (Catalán et De Andrés, 1975 : XI–CX). Le texte original est aujourd'hui perdu et l'on n'en conserve que des traductions, incomplètes et plus ou moins fidèles, en portugais et en castillan. S'ouvrant sur une description géographique d'Al-Andalus, la chronique relate l'histoire des différents peuples ayant habité cette région. Pour relater l'histoire hispanique antérieure à l'invasion musulmane, elle se serait appuyée sur un ensemble conséquent de sources chrétiennes ou aurait été débitrice d'une compilation intermédiaire d'origine mozarabe.

Selon J. Fernández Valverde, Rodrigue est redevable de la *CMR* lorsqu'il retrace les avancées et les conquêtes des troupes de Muza et de son lieutenant Tarik, et offre le récit circonstancié de la prise de Cordoue²⁷⁰. Le recours à la *CMR* permet au Tolédan d'intégrer à sa narration des informations absentes des autres textes historiographiques qu'il connaît²⁷¹. Il illustre également une des facettes de la pra-

²⁶⁹Pour une étude de l'idéologie alphonsine, de ses modalités et de sa « prégnance », ainsi que pour une bibliographie détaillée sur la question, cf. Henriët (2003 : 67-76).

²⁷⁰Cf. *Historia gothica*, pp. 109–113 : *Qualiter Tharic urbes et oppida occupavit* et *De captione Malache et Murcie*.

²⁷¹La *CM* 754 ne les rapportent pas, pas plus que le *CM* qui suit, pour le récit des premières conquêtes musulmanes, la *CAT* et l'*Historia Silense*.

tique scripturale de Rodrigue. En effet, le point de vue adopté dans les fragments empruntés à la *CMR* est nettement musulman : démenti sur le prétendu cannibalisme des nouveaux arrivants, absence de réaction ou fuite des Chrétiens face à la progression des troupes de Tarik et de Muza, crédulité des Chrétiens, marquage temporel suivant le comput musulman. Cependant, le Tolédan préfère avoir recours à la *CMR* plutôt que d'admettre un vide historiographique, inéluctable s'il s'était cantonné au seul maniement de sources chrétiennes, peu prolixes, nous l'avons dit, sur cette période. Nous retrouvons là le souci que le fil des temps ne soit pas rompu, déjà visible lorsque Rodrigue faisait s'emboîter avec exactitude les textes d'Isidore de Séville, d'Ildephonse de Tolède et d'Isidore le Jeune. C'est peut-être également le souci de Rodrigue de viser sans cesse à l'exhaustivité qui est, dans l'emploi de la *CMR*, perceptible. En outre, cet emploi renforce, en soulignant sa connaissance de la langue arabe, sa figure d'érudit, et ce d'autant plus qu'il est possible que Rodrigue ait eu ponctuellement recours à d'autres textes écrits en langue arabe comme il l'affirme lui-même dans l'*HA* :

Eorum itaque successiones et tempora uolens posteris conseruare, eorum exordium a Machometi tempore inchoau, qui eorum secte fuit conditor et inuentor. De eius origine, predicatione et regno, que relatione fidei et eorum scripturis, ad detegendam gentis illius seuiciam et uersuciam, satis breuiter explicaui. HA, p. 87.

« C'est pourquoi, désireux de conserver pour la postérité l'ordre dans lequel ils se sont succédés et ce qu'il advint d'eux au cours des temps, j'ai commencé à l'époque de Mahomet, qui fut l'inventeur et le fondateur de leur secte. À partir des récits fidèles et de leurs écrits, j'ai expliqué de manière assez brève l'origine de celui-ci, sa prédication et son règne afin de dévoiler la cruauté et la fourberie de leur peuple ».

2.2.3 La *Chronica* de Sampiro

Pour le récit de la période astur-léonaise, Rodrigue se tourne, une fois épuisées les informations offertes par la *CAT*, vers la *Chronica* de Sampiro (*CS*) dont les limites chronologiques s'ajustent parfaitement à celles de la source alphonsine²⁷². Composée à la fin du X^e siècle ou au tout début du XI^e siècle, dans le royaume

²⁷²Nous utilisons l'édition suivante : Pérez de Urbel, Justo, *Sampiro, su crónica y la monarquía leonesa en el siglo X*, Madrid : CSIC, 1952. Désormais *CS*, lorsque nous citons le texte et Pérez de Urbel (1952) lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence.

léonais, la *CS* narre, en effet, l'histoire des rois léonais sur une période, allant de 866 à l'an mil, qui couvre les règnes de douze souverains, d'Alphonse III, fils d'Ordoño II, à Vermude II (982-999). Il s'agit d'un texte bref que l'on doit à la plume d'un clerc, Sampiro, qui aurait peut-être été notaire à la chancellerie de Vermude II, puis majordome à la cour d'Alphonse V (999-1028), avant d'obtenir, sous ce même roi, l'évêché d'Astorga²⁷³. Pourvoyeuse d'informations relatives, pour l'essentiel, aux campagnes chrétiennes contre les Musulmans, ou aux fondations monastiques, la *CS* n'a recours qu'à très peu de sources écrites. Le chroniqueur lui-même ne nous en dit rien. De l'avis du père Justo Pérez de Urbel, éditeur du texte, celui-ci se nourrit principalement de la tradition populaire ou des récits de témoins des événements rapportés que Sampiro utilise pour compléter ses propres souvenirs. En effet, né autour de 960, il a pu connaître personnellement les derniers rois dont il parle. Pour le reste, J. Pérez de Urbel penche pour l'usage d'annales léonaises, et avance qu'il aurait, pour le règne d'Alphonse III, eu accès au récit de la *Chronica Albedense* ainsi qu'à un texte contemporain du règne d'Ordoño II. En effet, la tradition orale ne suffit pas à expliquer la précision et l'exactitude de la narration de certains faits (Pérez de Urbel, 1952 : 257–258). Le texte de la *CS*, tel qu'il fut composé par Sampiro, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Il n'est connu qu'à travers les versions transmises par trois textes ou ensemble de textes que nous évoquerons bientôt : le *Corpus Pelagianum*, compilation de Pélage d'Oviedo, l'*Historia Silense* et la *Chronica Naierensis*²⁷⁴. Si ces dernières ont été relativement fidèles au texte de départ, il n'en a pas été de même pour la version de la *CS* insérée dans le *Corpus Pelagianum* qui a souffert de corrections, amplifications ou suppressions, voies diverses empruntées par le compilateur désireux de rehausser le prestige du siège épiscopal d'Oviedo.

Campagnes chrétiennes contre les Musulmans, luttes internes au royaume léonais ou fondations religieuses, telle est la teneur des passages que Rodrigue doit à la *CS*.

²⁷³Sur la personnalité et l'activité de Sampiro, cf. Pérez de Urbel (1952 : 11–125). Linehan (1993 : 107–108, n. 45) et Henriët (2003b : 417, n. 71) émettent tout de même des doutes sur le fait que Sampiro notaire, chroniqueur et évêque n'ait été qu'un seul et même homme. Sur la chronique en elle-même, cf. Pérez de Urbel (1952 : 129–272).

²⁷⁴Cf. Estévez Sola (1995 : XLIV–LII) ; Jerez (2006 : 99–102) ; Pérez de Urbel (1952 : 136–233).

Il s'en inspire, par exemple, pour narrer l'attaque de Léon par les troupes musulmanes commandées par Ymundar et Alchanater ; pour évoquer les affrontements qui opposent Alphonse IV (925-930) à son frère, le futur Ramire II (930-950) ; ou pour décrire l'église de Saint-Jacques, nouvellement reconstruite (*Historia gothica*, pp. 137 et 152). Parmi les fragments empruntés, certains laissent penser que Rodrigue a mis à profit la version pélagienne de la *CS*. Il s'agit notamment de ceux qui ont trait à l'histoire du siège épiscopal d'Oviedo. Ils ne se trouvent, en effet, ni dans la version transmise par la *Historia Silense*, ni dans celle de la *Chronica Naierensis*. C'est le cas, par exemple, de deux lettres envoyées par le pape Jean VIII au roi Alphonse III. Par la première, le pontife honore Oviedo de la dignité métropolitaine, préludant ainsi au concile, également relaté dans la version pélagienne de la *CS*, qui entérine cette décision. Dans la seconde, il sollicite l'aide du monarque dans sa lutte contre les païens en lui réclamant l'envoi de chevaux et d'armes²⁷⁵. Nous touchons là, indirectement, à une question brûlante depuis le XII^e siècle déjà abordée dans les pages précédentes : celle de la prééminence que revendique plusieurs sièges ecclésiastiques hispaniques. Les missives papales sont en effet des faux, forgés par Pélage lui-même, et font partie des interpolations par lesquelles l'évêque d'Oviedo altère le texte de Sampiro. La tenue du concile d'Oviedo n'est pas davantage avérée et la cité n'a jamais joui, pendant le Haut Moyen-Âge, de la dignité métropolitaine²⁷⁶. Si la présence de ces forgeries répond dans la *Chronica* pélagienne à la logique de glorification du siège d'Oviedo, qui préside l'ensemble du projet scriptural de celui qui en fut l'évêque au début du XII^e siècle, elle semble, en revanche, plus étonnante dans l'*Historia gothica*, composante d'un autre projet d'écriture qui, un siècle plus tard, est destiné à l'exaltation d'un siège concurrent : Tolède. En effet, Rodrigue choisit de retranscrire quasiment à l'identique les lettres contenues dans la *CS* quand il aurait pu simplement les oblitérer comme le fait Luc de Tuy qui, pour ne pas porter atteinte à la prééminence léonaise qu'il défend, prend le parti de les occulter²⁷⁷. D'un point

²⁷⁵Cf. respectivement *CS*, pp. 285-289 et *Historia gothica*, pp. 140-141.

²⁷⁶Sur le contexte d'élaboration de ces forgeries épistolaires par Pélage, cf. Deswarte (2004). Nous remercions Thomas Deswarte de l'aide qu'il nous a apportée sur cette question.

²⁷⁷Ni le concile d'Oviedo ni l'échange de missives qui le précède ne sont rapportés par Luc, qui connaît pourtant la version pélagienne de la *CS*, comme l'affirme Jerez (2006 : 127) : « [...] es seguro

de vue narratif, cela lui permet d'introduire les événements à venir : l'approbation par le roi, la noblesse et le clergé réunis en concile, du statut métropolitain d'Oviedo, d'une part ; la tenue du concile consacrant l'église de Saint-Jacques, d'autre part. Il s'agit d'une technique que le Tolédan affectionne particulièrement et dont nous donnerons d'autres exemples par la suite. En effet, Rodrigue annonce en plusieurs endroits du texte, sous une forme résumée, des épisodes qu'il développe plus longuement dans les pages suivantes. Cela lui permet de structurer sa narration, tout en guidant la réception puisque ces annonces sont autant d'indices permettant une meilleure compréhension du récit à venir. L'utilisation de ce procédé qui ne doit rien, bien souvent, à la simple transcription d'une source antérieure révèle à quel point l'*Historia gothica* est un texte d'une grande cohérence et dont la conception ne doit rien au hasard. En ce sens, il nous semble relever davantage d'une démarche d'auteur que de compilateur²⁷⁸. D'un point de vue strictement idéologique, l'insertion de la deuxième lettre permet au Tolédan de reprendre à son compte le discours pélagien et de présenter, comme lui, l'image d'une royauté hispanique auxiliaire et protectrice de la papauté, au même titre que les rois francs²⁷⁹. Transparaît ici une des constantes idéologiques qui imprègnent l'*Historia gothica* : l'exaltation de la monarchie hispanique.

S'agissant de la consécration de l'église de Saint-Jacques et de la tenue du concile d'Oviedo, le texte de la *CS*, dans sa version pélagienne, subit, à l'inverse, une réduction drastique. En effet, alors que Pélage narre, dans le détail, le déroulement de la consécration et du concile, Rodrigue lui se contente, dans un chapitre intitulé

que Lucas tuvo a su alcance las dos recensiones que nos han llegado del texto, la incorporada al *Liber cronicorum* pelagiano y la que (libre de interpolaciones) el monje seminense incluyó asimismo en su obra ». Il faut certainement comprendre cet « oubli » à l'aune de l'antagonisme entre Oviedo et Léon qui, après la chute de Tolède en 711, ont supplanté celle-ci dans l'aire demeurée chrétienne. Cf. Linehan (1993 : 212).

²⁷⁸Il nous semble que le fait d'organiser ainsi la narration pourrait être une des modalités de cette « fonction-auteur » que Mencé-Caster (2005 : 21) définit comme « créatrice, ou plutôt re-créatrice ». Nous remercions Corinne Mencé-Caster de nous avoir permis de prendre connaissance de ce travail alors qu'il était encore inédit. Pour une étude du procédé narratif de l'annonce et une réflexion sur la construction de la figure auctoriale dans l'*Historia gothica*, on se reportera respectivement aux parties II et III de notre étude.

²⁷⁹Deswarte (2004 : 158) indique en effet que Pélage a élaboré cette lettre sur le modèle d'une missive authentique, adressée par le pape Jean VIII à l'empereur Charles en 881, et dans laquelle le successeur de saint Pierre demande au monarque l'appui de son armée.

De Sublimatione ovetensis urbis in metropolim et dedicatione ecclesie Sancti Iacobi et concilio ovetensi, de résumer chacun de ces événements en quelques mots, entrecoupés d'un long développement sur l'organisation ecclésiastique de l'époque. On ne trouve pas de trace du nom des comtes asturiens, léonais, castillans et portugais ayant assisté à la consécration de l'église de Saint-Jacques, pas plus que de l'élévation d'autels en l'honneur du Christ, des apôtres Pierre et Paul, de saint Jean-Baptiste, de saint Jacques et de sept de ses disciples, éléments multiples que nous pouvons lire dans la *CS*. Rien non plus des propos échangés lors du concile d'Oviedo entre le roi Alphonse III et le nouveau métropolitain Herménégilde, propos rapportés par Pélage au discours direct. Privé du luxe de détails dont l'évêque d'Oviedo orne leur récit, la portée des deux événements s'en trouve amoindrie. De fait, ils sont ravalés au rang de l'anecdote au profit de ce qui semble, en revanche, fondamental aux yeux de Rodrigue : le bouleversement de la carte ecclésiastique. Le Tolédan insiste, en effet, sur la situation des évêques *in partibus infidelium* – titulaires de diocèses situés en territoires musulmans –, en donnant d'abord l'identité de plusieurs d'entre eux ; puis, en expliquant que l'évêque d'Oviedo est élevé à la dignité métropolitaine parce que *Hispania* en est privée du fait de l'occupation des cinq sièges qui la détenaient avant l'invasion musulmane. En clair, la nomination d'Herménégilde et la mise en avant consécutive d'Oviedo ne sont que des pis-aller, en attendant un retour à la normale marqué, pour Rodrigue, par la reconquête de Tolède (*usque ad tempora Aldefonsi qui cepit Toletum*). Tout ce qui dans le texte de Pélage concourait à la gloire d'Oviedo est donc réduit à néant dans l'*Historia gothica*, tandis que l'exaltation de Tolède apparaît en filigrane. Rodrigue n'en est pas là à son coup d'essai. Ainsi, l'évocation antérieure du transfert de l'arche sainte de Tolède à Oviedo répondait à des motivations similaires, en faisant de la cité asturienne un ersatz de l'ancienne capitale wisigothique, grâce à l'emploi d'un double procédé discursif. En effet, l'épisode est traité dans l'*Historia gothica* sur le mode sceptique, par un Rodrigue qui abuse, à cet égard, des formulations *dicitur* et *ut dictum* qui donnent à penser qu'il doute de l'existence même de cette arche. Dans le même temps, Rodrigue s'applique à mettre en valeur la présence, parmi les reliques, de pièces liées à Tolède comme

la tunique offerte par la Vierge à Ildephonse (Linehan, 1993 : 373-374). Nous ne trouvons, bien entendu, rien de tel dans la source du Tolédan à cet endroit : le *CM*. Quelques coupes sombres habilement opérées dans la version pélagienne de la *CS* permettent donc à Rodrigue d'insérer, sans contradiction avec les intérêts qu'il défend, les épisodes que l'on vient d'évoquer. La manœuvre destinée à affirmer la prééminence du siège épiscopal tolédan ne s'interrompt pas là cependant. La mise en avant d'Oviedo, même ternie, pourrait en effet permettre à Rodrigue de rabattre les prétentions des sièges alors en compétition avec Tolède pour la primatie hispanique : Compostelle et Braga. En effet, nous pouvons lire dans l'*Historia gothica* que, tandis que le siège d'Oviedo accède à la dignité métropolitaine, celui de Compostelle naît à peine, alors que Braga n'est pas encore reconquise. Là encore, le maniement d'une source déterminée n'est pas anodin dans l'*Historia gothica*. L'usage de la *CS*, dans sa version pélagienne, fait partie des mécanismes d'une machine discursive au service d'objectifs particuliers : l'accomplissement de la construction narrative, d'une part, le projet idéologique d'autre part.

2.2.4 La *Chronica* de Pélage

En suivant la plume de Rodrigue, poursuivons notre itinéraire parmi les matériaux-sources qu'il pétrit pour former son *Historia gothica*. Nous demeurons en compagnie de Pélage puisqu'il est l'auteur, en plus de sa version de la *CS*, d'une *Chronica* également mise à profit par le Tolédan. L'évêque d'Oviedo (†1153) est, sans conteste, une figure importante du XII^e siècle hispanique. Probablement d'origine asturienne, il occupa le siège épiscopal de Saint-Sauveur d'Oviedo de 1101 à 1130, date à laquelle il fut déposé. On n'ignore la nature exacte des causes de cette éviction. Elle a généralement été attribuée à l'affrontement qui opposa Pélage au roi Alphonse VII, lors du concile national de Carrión en 1130. Cette explication a cependant été écartée par Francisco J. Fernández Conde qui relie la destitution de l'évêque à ses accointances avec une faction de la noblesse asturienne, dirigée par Gonzalo Peláez et hostile au souverain²⁸⁰. Durant l'épiscopat de Pélage, le *scriptorium* capitulaire,

²⁸⁰Cf. Fernández Conde (2003 : 131) qui offre également une bibliographie importante sur la figure et l'œuvre de Pélage.

particulièrement actif, est le lieu de production de deux ensembles textuels, composés de pièces de natures diverses écrites ou rassemblées par l'évêque, et destinées, dans le contexte de polémiques ecclésiastiques déjà évoqué, à la reconnaissance et la défense des droits du siège d'Oviedo. Le premier de ces ensembles, le *Liber Testamentorum* recueille un grand nombre de diplômes attestant de donations en faveur d'Oviedo ainsi que des décrets, des lettres, des pièces narratives ou épigraphiques²⁸¹. Les interpolations et les falsifications qui ont valu à Pélage sa réputation postérieure de faussaire y abondent (Henriet, 2003b : 591–592). Il en va de même dans le second ensemble de textes, connu sous le nom de *Corpus Pelagianum*, ou *Liber Chronicorum* dans lequel on trouve, à côté de plusieurs pièces historiographiques, des généalogies, des chronologies, des privilèges ou des actes conciliaires²⁸². C'est dans ce second ensemble que se trouve une brève *Chronica* (*CP*), dont on attribue la rédaction à Pélage. Cet opuscule embrasse une période allant du règne de Bermude II, à qui il prête une attention particulière, à celui d'Alphonse VI. Le recours à des sources textuelles antérieures est, aux dires de l'éditeur du texte Benito Sánchez Alonso, exceptionnel car Pélage est contemporain de la majeure partie des événements qu'il rapporte et s'appuie, pour ceux qui lui sont immédiatement antérieurs, sur la tradition orale (Sánchez Alonso, 1924 : 41).

La *CP* n'est pas pour Rodrigue aussi grande pourvoyeuse de matière que ne l'étaient les textes précédents. Si l'on en croit l'index des sources de J. Fernández Valverde, le Tolédan ne lui emprunte, en effet, que le récit de la translation des reliques de saint Pélage et de saint Froilan suite aux attaques d'Al-Mansour ; celui du châtiment qui touche le roi musulman de Tolède coupable d'avoir abusé de Thérèse, la sœur du souverain léonais Alphonse V ; quelques éléments concernant le roi Ferdinand I^e ; la mention laconique de la translation des reliques de saint Isidore ; ainsi que certains détails relatifs aux multiples mariages et à la descendance d'Alphonse VI. La modestie de ces emprunts pourrait conduire à minorer l'importance de la *CP* dans l'économie narrative et discursive de l'*Historia gothica*. Et ce d'autant plus que

²⁸¹Pour le détail de son contenu, cf. Valdés Gallego (1999 : 683–685).

²⁸²Pour la liste de ces textes, cf. Valdés Gallego (1999 : 33–35).

la plupart des événements que l'on vient d'évoquer se trouvent, narrés quasiment à l'identique, dans le *CM*. Il nous semble cependant qu'il n'en est rien et que l'usage de la *CP*, dans l'*Historia gothica*, pourrait illustrer, encore une fois, sa cohérence interne. D'une part, il permettrait à Rodrigue de satisfaire au souci d'exhaustivité qui traverse l'ensemble de son texte. Ainsi, pour deux des cinq fragments évoqués (la confirmation des lois gothiques par Ferdinand I^e et la descendance d'Alphonse VI), Pélage offre davantage d'informations que Luc de Tuy²⁸³. D'autre part, le recours à la *CP* pourrait s'inscrire dans une logique de dénigrement systématique des cités rivales de Tolède. Après Braga et Compostelle, dont nous suggérons plus haut qu'elles auraient pu en faire les frais, la cible serait à présent Léon. De fait, dans sa version de la translation des reliques de saint Froilan, Rodrigue ne reprend pas à son compte la mise en valeur du rôle joué par le clergé léonais, ajout de Luc au texte de Pélage. De même, la translation des reliques de saint Isidore à Léon est, dans l'*Historia gothica*, résumée en une phrase quand, dans le *CM*, elle faisait l'objet d'un récit circonstancié. Reste le fragment relatant le châtement du roi musulman de Tolède dont Rodrigue précise qu'il se nomme Abd-Alla. Luc de Tuy donne également cette information qui ne se trouve pas, en revanche, chez Pélage. Le *CM* et l'*Historia gothica* concordent également sur le motif de l'union du roi musulman et de Thérèse, la sœur d'Alphonse V. En effet, alors que Pélage est peu explicite à ce sujet et indique que le mariage a été décidé pour favoriser la paix entre les Chrétiens et les Musulmans (*pro pace*), Luc et Rodrigue précisent tous deux, quoique avec un degré supérieur chez le second, les conditions du pacte : en échange de la main de sa sœur, le roi Alphonse V devra apporter son aide à Abd-Alla contre les autres souverains musulmans. Pour le reste, le récit de Luc est plus proche de celui de Pélage que ne l'est la version du Tolédan. Ces éléments nous incitent à penser que c'est à Luc, davantage qu'à Pélage, que Rodrigue doit cet épisode, et à réviser ainsi la position de J. Fernández Valverde sur ce fragment. Cela ne remet nullement en cause l'usage de la *CP* par Rodrigue comme cela a pu être fait par ailleurs²⁸⁴, ni le rôle

²⁸³Cf. respectivement *CP*, pp. 73 et 86-87 ; *CM*, p. 303 et *Historia gothica*, p. 187 et 201-202

²⁸⁴Cf. Reilly (1985 : 91, n. 15) : « Nevertheless I believe that it is clear that Jiménez de Rada did not consult Pelayo independently of Lucas of Tuy ».

que joue cette source dans l'économie narrative et discursive de l'*Historia gothica* dont elle permet de renforcer certains des mécanismes constitutifs : la recherche de l'exhaustivité et le discrédit jeté sur les centres religieux engagés contre Tolède dans les conflits ecclésiastiques du XII^e et du XIII^e siècle.

2.2.5 Le *Liber regum*

Entre la *CP* et l'anonyme *Chronica Nairensis* que nous évoquerons ci-après, écrites toutes deux en latin, prend place un texte en langue romane. Il s'agit du *Liber regum* (*LR*) dont la première rédaction connue voit probablement le jour en Navarre entre 1196 et 1209, rédaction qui nous a été transmise dans le *Codex villarensis* qui lui a donné son nom²⁸⁵. Écrit en navarro-aragonais, le *Liber regum villarensis* (*LRV*) est composé, pour l'essentiel, de généalogies. S'y déploie d'abord la succession des descendants d'Adam jusqu'à l'époque du Christ. Viennent ensuite celle des rois et empereurs assyriens, babyloniens, perses, grecs, romains et byzantins ainsi que celle des derniers rois wisigoths. Enfin, le texte descend la ligne du temps en « Castille » d'abord, de Pélage à Alphonse VIII ; en Navarre, d'Iñigo Arista à Sanche VII le Fort ; puis en Aragon, de Ramire I^e à Ramire II le Moine, avant de terminer sur la généalogie des rois de France, de Mérovée à Philippe Auguste. Entre 1217 et 1223, le *LRV* a fait l'objet d'une amplification composée en Castille, à Tolède précisément, peut-être sous l'impulsion de Rodrigue lui-même et que l'on désigne sous le nom de *Liber regum toletanus* (*LRT*)²⁸⁶ (Arizaleta, 2006b : 121). Délaissant les temps éloi-

²⁸⁵On trouvera une description de ce *codex* et de son contenu dans Martin (1992 : 27–30). La datation du texte a été proposée par D. Catalán qui corrige ainsi celle, un peu plus large, avancée par Manuel Serrano y Sanz, le premier éditeur du texte : 1194–1211. Cf. Martin (1992 : 29). Signalons que Martin (1992 : 82) émet l'hypothèse d'une rédaction du *LR* antérieure à celle du *Codex villarensis* dont la datation, fondée sur les liens du *LR* avec le *Lignage de Rodrigue Diaz*, aurait pour termes 1157–1194. Nous utilisons l'édition suivante : Cooper, Louis (éd.), *El 'Liber regum'.* *Estudio lingüístico*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico, 1960. Désormais *LR*, lorsque nous citons le texte et Cooper (1960), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence.

²⁸⁶En ce qui concerne le *LRT*, l'éventualité d'une commande de l'archevêque de Tolède est défendue par Martin (1992 : 197) : « La pénétration du *Liber* en Castille tint, pour une bonne part, à l'élection d'un navarrais à l'archevêché de Tolède : savant, destiné à être le plus grand historiographe du XIII^e siècle espagnol, Rodrigue Jimenez de Rada profita de l'existence des ateliers de traduction tolédans pour faire exécuter, peu après son intronisation, une version castillane continuée du *Liber regum* ». On ne conserve aucun manuscrit du *LRT* mais il a été partiellement publié en 1790 par le père Enrique Flórez dans le tome I de ses *Memorias des las reinas católicas*, sous le

gnés, cette seconde rédaction retrace uniquement les généalogies des rois asturiens, léonais, castillans, navarrais, aragonais et français, mais supplémente la version navarraise du *LR* d'éléments généalogiques et narratifs ayant trait à l'histoire cidienne²⁸⁷. Malgré ce resserrement chronologique, les deux versions – la navarraise et la castillane – qui auraient été également connues à la cour de la Castille, façonnent toutes deux une matière identique, celle des rois²⁸⁸. Il semble, cependant, que leurs enjeux comme leurs destinataires dans l'espace de la cour castillane, aient pu différer, comme l'a montré, il y a peu, A. Arizaleta. La première version aurait cherché à obtenir le concours de ses récepteurs afin d'assurer la « construction imaginaire du royaume » tandis que la seconde aurait uniquement visé, de façon unilatérale, à en donner le « spectacle de [l]a puissance »²⁸⁹.

Du *LR*, le Tolédan fait la matière d'une partie du récit enchâssé qu'il consacre aux rois de Navarre, et dont l'insertion dans la narration principale est justifiée par l'interruption de la descendance masculine, tant léonaise que castillane, qui transfère à la Navarre, par le biais des alliances matrimoniales, les rôles respectives du Léon et de la Castille²⁹⁰. Même si Rodrigue n'était pas le commanditaire du *LRT*, la présence de ce dernier à Tolède suffirait à laisser penser que c'est au *LRT*, plutôt qu'au *LRV*, que le Tolédan a eu recours pour construire son histoire de l'*Hispania*. Cependant, le retour aux deux textes, leur mise en regard avec l'*Historia gothica* suggèrent que Rodrigue, aurait pris, une nouvelle fois le parti de l'exhaustivité et aurait mis à profit les deux versions. Les deux indices suivants nous semblent révélateurs. Alors

chapeau « Genealogías de los reyes de Castilla, Navarra, Francia, y del Cid, escritas reynando San Fernando, hasta hoy no publicadas ». Cf. Flórez (1790 : 492–305).

²⁸⁷ C'est du moins ce qui transparaît de Flórez (1790).

²⁸⁸ Arizaleta (2006b : 137) avance que le *LRV* « aurait pu circuler à la cour de Castille, qui entretenait avec la Navarre des relations passionnelles ».

²⁸⁹ Cf. Arizaleta (2006b : 145). Pour un examen comparatif de ce double contexte de réception, cf. pp. 140–145.

²⁹⁰ Cf. *Historia gothica*, p. 169 : *Verum quia genealogie linea regum Castelle et Legionis in uiris post tempora Veremudi et comitis Sancii deffecerunt et successiones Castelle et Legionis fuerunt ad feminas deuolute, oportet genealogiam texere a regibus Nauarriorum, qui heredes feminas in matrimonium assumpserunt*. Trad. : « Mais comme après Vermude et le comte Sanche, les rois de Castille et de Léon n'eurent pas de descendance masculine et que la succession revint aux femmes, il convient d'établir la généalogie des rois de Navarre qui contractèrent des unions avec ces héritières ».

qu'il achève le bref chapitre relatif au règne du navarrais Garsias II le Tremblant (994–1004), le Tolédan indique que celui-ci régna vingt-cinq ans. C'est également ce qu'affirme le *LRV* tandis que la rédaction tolédane allonge le règne de Garsias de cinq ans²⁹¹. À l'inverse, Rodrigue se range, quoique en y apportant une variante, aux côtés du *LRT* lorsqu'il mentionne que le fils de Garsias III de Navarre, Sanche, fut trahi et mourut à Rueda, alors que la version navarraise ne fait pas mention de cet évènement²⁹².

Dans l'*Historia gothica*, le recours au *LR*, dans l'une ou l'autre de ses versions, remplit une fonction essentielle puisqu'il s'agit, pour Rodrigue, de suppléer le silence historiographique dont font preuve ses autres textes-sources à l'égard de l'histoire navarraise. Si l'on s'en tient au texte de référence du Tolédan, le *CM*, l'on constate que la place consacrée à ce segment spatio-temporel est limitée. Ainsi les origines des rois de Navarre ne méritent que quelques lignes condensées (*CM*, pp. 278–279), et nous n'avons trouvé nulle trace, dans le récit du Léonais, du long développement généalogique qui parachève, chez Rodrigue, l'aparté navarrais. Au delà de cette fonction substantielle – en ce sens qu'ils nourrissent le récit –, les fragments empruntés au *LR* permettent d'apprécier la façon dont le Tolédan module à son propos « le savoir historique dominant ». Contre l'historiographie antérieure – le *CM* et la *CRC* –, il laisse entendre, d'une part, qu'après la mort de Garsias III, la royauté navarraise continua d'exister en la personne de son fils Sanche, alors que pour Luc et Jean la disparition de Garsias signifiait celle du royaume de Navarre, alors annexé à la Castille. Dans le même temps, il maintient l'idée, également avancée par ses prédécesseurs, « d'une fusion finale de l'histoire castillane primitive dans l'histoire des rois de Navarre » en désignant Ferdinand I^e comme roi des Navarrais (Martin, 1992 : 278–283, p. 279). En effet, au moment d'évoquer Garsias Ramírez de Navarre,

²⁹¹Cf. *Historia gothica*, p. 172 : [...] *regnauit autem annis XXV et mortuus fuit era DCCCCCLX octaua*. Trad. : « Il régna vingt-cinq ans et mourut en l'an 968 ». *LRV*, p. 36 : *Regno est rei don Garcia XXV annos e murie*. *LRT*, p. 498 : *Reynó este Rey Don García XXX. annos, et murio : [...]*.

²⁹²Cf. *Historia gothica*, p. 172 : *et alium qui Sancius similiter est uocatus, qui apud Rodam fuit prodicionaliter interfectus*. Trad. « Il en eut un autre, également appelé Sanche, qui fut tué trahitusement à Rueda ». Pour le *LRT*, p. 499, c'est Ramire, le petit-fils de Garsias III, qui fut tué trahitusement à Rueda : *ovo fillo al Infant Don Ramiro, el que mataron en Rueda à trayzon*.

fil de l'infant Ramire et de la fille du Cid, Rodrigue infléchit le récit du *LR* qui lui sert ici de source, et souligne que Garsias fut le premier roi de Navarre depuis que Ferdinand, fils de Sanche le Grand avait déplacé le siège du royaume, de Navarre en Castille²⁹³. Les emprunts au *LR*, qu'ils soient conservés dans leur intégrité ou détournés, permettent à Rodrigue d'effectuer un véritable tour de force. Tout en exprimant sa sympathie pour cette Navarre qui l'a vu naître, il parvient, en liant les destinées des deux royaumes, à définir les bases sur lesquelles le pouvoir castillan va pouvoir se dresser²⁹⁴.

Avec le *LR*, nous terminons de dessiner, dans ses grands traits, le paysage des matériaux-sources mis à profit par Rodrigue. Reste maintenant à affiner ce panorama en nous penchant d'abord sur les sources dont l'utilisation est ponctuelle – voire unique –, ou incertaine.

2.3 Les sources ponctuelles ou incertaines

Nous appelons sources ponctuelles ou occasionnelles celles dont Rodrigue fait un usage limité à un ou deux segments historiographiques. Ce type de source revêt, selon les cas, une importance différente. Certaines supportent localement la narra-

²⁹³Cf. *Historia gothica*, p. 172 : *Hic habuit filium Ranimirum infantem; qui Ranimirus duxit uxorem filiam Roderici Didaci, cum Valencie morabatur, et suscepit ex ea filium Garsiam Ranimiri, qui primus regnavit in Nauarra ex quo Fernandus filius Sancii Maioris sedem regni a Nauarra transtulit in Castellam, et tunc temporis Nauarri inter regnum Castelle et Aragonie quasi acephali fluctuabant*. Trad. : « Il eut un fils, l'infant Ramire. Celui-ci prit pour épouse la fille de Rodrigue Diaz, quand il vivait à Valence. D'elle, il engendra Garcias Ramirez qui fut le premier à régner en Navarre depuis que Ferdinand, fils de Sanche le Grand, avait transféré le gouvernement du royaume de Navarre à la Castille, et, alors, les Navarrais, acéphales, hésitaient entre la Castille et l'Aragon ». *LRV*, p. 37 : *Est ifant Remir Sanchez priso muller la filla de mio Çith el Campiador & ovo fillo en ella al rei don Garcia de Navarra, al que dixieron Garcia Ramirez*. *LRT*, p. 499 : *Este Infant Don Ramiro tomó por mugier la filla del mio Cid Campiador, et ovo della fillo al Rey Don García de Navarra, al que dixieron García Ramirez*.

²⁹⁴Les rapports navarro-castillans tels que les dessine Rodrigue s'inscrivent dans un cheminement discursif qui traverse l'ensemble de l'*Historia gothica* et s'ouvre avec le récit étiologique de l'élection des Juges de Castille sur lequel Rodrigue porte un éclairage qui, tout en l'éloignant du *CM*, renforce ses liens avec le *LR*. S'y jouent non seulement le rapprochement avec la Navarre que nous avons tenté d'illustrer mais également, de façon plus large, la scission d'avec le Léon et la défense, contre celui-ci, d'intérêts territoriaux, ainsi qu'au delà, la construction du « premier mythe de fondation d'un pouvoir castillan autonome » comme la mise en place d'une pensée politique fondée « sur l'harmonie de la royauté et de l'aristocratie ». Toutes ces questions ont été étudiées, dans le détail, par Martin (1992 : 270–295), p. 294 pour les citations.

tion en lieu et place de la source qui est, à cet endroit, principale, d'autres ne sont pourvoyeuses que d'éléments plus ou moins essentiels. Les sources incertaines sont, comme leur nom l'indique, celles dont l'emploi est, dans l'*Historia gothica*, hypothétique. Nous ne savons si le Tolédan les a réellement utilisées, ou s'il n'en a qu'une connaissance indirecte, par le biais, par exemple, de son prédécesseur Luc de Tuy. Dans la mesure où Rodrigue n'a fait qu'une utilisation limitée de ces sources, nous nous bornerons à en faire l'énumération.

Nous exposerons, premièrement, les sources ponctuelles répertoriées par J. Fernández Valverde. Nous passerons en revue, ensuite, les sources non cataloguées par J. Fernández Valverde, mais dont Rodrigue pourrait, de l'avis des spécialistes ou du nôtre, être redevable.

2.3.1 Les sources relevées par J. Fernández Valverde

La *Chronica Naierensis*

Entamons cet inventaire des sources ponctuelles de l'*Historia gothica* par la *Chronica Naierensis* (CN). Si l'origine monastique du texte est aujourd'hui acceptée, la date à laquelle il fut composé est encore incertaine²⁹⁵. D'abord fixée aux alentours des années 1160 – par R. Menéndez Pidal entre autres –, elle a été retardée, depuis l'édition de Juan A. Estévez Sola qui défend l'hypothèse de l'insertion, dans la CN, de fragments provenant de l'*Historia scholastica* de Pierre le Mangeur (1173), née dans le dernier quart du XII^e siècle²⁹⁶. Très récemment, A. Arizaleta a affiné cette datation et proposé une période de composition comprise entre 1170 et 1184, en suggérant que la CN aurait vu le jour dans un contexte de tensions entre les royaumes de Navarre et de Castille qui auraient conduit le roi Alphonse VIII de Castille à séjourner fréquemment au monastère de Nájera entre les deux dates avan-

²⁹⁵Cf. Arizaleta (2006b : 129). Estévez Sola (1995 : LXXXIX–XCIII) fait le point sur les différentes hypothèses émises à propos de l'identité de l'auteur de la CN, avant de résumer ainsi, p. XCIII, les seules certitudes que l'on puisse avoir à son sujet : « Que fuera monje o se moviera en ambientes eclesiásticos, que fuera afecto a Cluny, que estuviera muy relacionado con Nájera y que posiblemente guardara algún vínculo con Compostela es lo único que cabe deducir de los datos que la crónica ofrece ».

²⁹⁶Cf. Estévez Sola (1995 : LXX–LXXIX) et, pour une ultime mise au point, Catalán (2001 : 865–869).

cées. L'une des fonctions de la *CN* aurait été de proposer des réponses à ces conflits (Arizaleta, 2006b : 121 et 198). Qu'en est-il maintenant de son contenu ? Après une brève exposition des persécutions menées par plusieurs empereurs romains contre les Chrétiens, le texte s'ouvre sur la *Chronica* d'Isidore de Séville et le récit de la Création. Il se referme sur la mort, en 1109, du roi castillano-léonais Alphonse VI. La narration s'appuie, entre autres, sur le corpus des textes isidorien, le cycle des *Chroniques asturiennes*, la *CS*, les compilations pélagiennes et l'*Historia Silense* que nous évoquerons bientôt, ainsi que l'*Historia scholastica* de Pierre le Mangeur. On suppose que l'auteur a également mis à profit des textes aujourd'hui perdus, mais dont on devine, derrière ces lignes, l'existence²⁹⁷. S'y ajoutent des récits épiques et légendaires d'origine castillane, introduits pour la première fois dans un texte historiographique hispanique²⁹⁸.

La question de savoir si Rodrigue s'est effectivement servi de la *CN* n'est pas nouvelle. Déjà en 1951, R. Menéndez Pidal affirmait que le Tolédan, comme Luc de Tuy, ignorait totalement l'existence de la *CN*, en relevant que la diffusion avait été faible²⁹⁹. À sa suite, J. Gómez Pérez l'exclut de son inventaire des sources de l'*Historia gothica*, et R. Cotrait, revenant en 1977 sur cette question, prétend également que Rodrigue ne la connaissait pas³⁰⁰. Dix ans plus tard, la parution de l'édition de J. Fernández Valverde change la donne. Ce dernier avance, en effet, que le Tolédan a fait usage de la *CN*, même s'il lui accordait peu d'importance³⁰¹. Mal-

²⁹⁷Cf. Martin (1992 : 34) ainsi que Estévez Sola (1995 : LXV–LXXXVI).

²⁹⁸Cf. Menéndez Pidal (1951 : XXXIX) : « La parte nueva de la crónica constituye una primera catalogación de los temas épicos más corrientes en Castilla, hasta seis, según hemos dicho y según vamos a enumerar ».

²⁹⁹Cf. Menéndez Pidal (1951 : XLVIII) : « [...] la Najerense no influyó en ellas [les chroniques postérieures], pues quedó desconocida, desconectada de la cadena cronística que a través de los siglos iba continuando la historia patria : *Chronica Visegothorum*, Sampiro, Pelayo, Tudense, Toledano y demás ».

³⁰⁰Cf. Gómez Pérez (1954 : 196–207) et particulièrement p. 205 ainsi que Cotrait (1977 : 337).

³⁰¹Cf. Fernández Valverde (1987 : XXXVI) : « [...] me hace pensar que Jiménez de Rada sí la conocía, pero que no le daba demasiada confianza, y que más bien le sugiere ideas para desarrollar narraciones que él conoce por fuente legendaria o juglaresca ». De même p. XXXVIII : « [...] la conocía pero le daba poca importancia, y sólo le servía para estructurar relatos o leyendas que él sabía por tradición oral y que también aparecen en la *Najerense* ». Concordant avec J. Fernández Valverde, plusieurs spécialistes de l'*Historia gothica* ont également compté la *CN* parmi ses sources. Cf. par exemple Martin (1992 : 259), Linehan (1993 : 221, n. 57) ainsi que Catalán (2001 : 88, n.

gré cela, il semble que la chose ne soit pas encore totalement admise aujourd'hui. Il y a peu, en effet, Francisco Bautista a remis en cause cet usage en avançant que les concordances textuelles entre la *CN* et l'*Historia gothica*, mises en évidence par l'éditeur de ce dernier, seraient fausses³⁰². Cette question reste par conséquent ouverte, même s'il nous semble qu'un élément au moins pourrait aider à sa résolution : les circonstances dans lesquelles Rodrigue a pu avoir accès à la *CN*.

Lorsqu'il se dispose à composer vers 1240 son histoire de l'*Hispania*, le Tolédan connaît, contrairement à ce que l'on a pu dire, la *CN*. Celle-ci appartient, en effet, à un *codex* qui fut copié dans les années 1232–1233 au monastère de Nájera pour celui de san Zoilo de Carrión, et qui fit partie des preuves présentées par Rodrigue, lors du litige déjà évoqué qui l'opposa à l'archevêque de Tarragone, Pierre d'Albalat³⁰³. Ayant eu la *CN* en sa possession, Rodrigue a donc eu le loisir de la consulter, c'est pourquoi nous partageons l'avis de J. Fernández Valverde.

L'*Historia Wambae regis*

Comme pour la *CN*, l'utilisation de l'*Historia Wambae regis* fait débat. Le récit du règne du roi wisigoth Wamba (672–680) occupe une place importante dans l'*Historia gothica*. Rodrigue lui consacre en effet douze chapitres dont la structure et le contenu situent ce segment du texte à la croisée de l'historiographie et de la biographie. En guise de naissance, c'est l'avènement de Wamba au trône hispanique, auréolé d'un prodige qui assoit sa légitimité, qui est rapporté, tandis que la clôture du récit coïncide avec la mort du roi. Le gros des épisodes relatés concerne, cepen-

58).

³⁰²Cf. Bautista (2006b : 78, n. 41) : « Aunque la *CN* fue uno de los textos manejados en el pleito entre Toledo y Tarragona por la adscripción eclesiástica de la provincia de Valencia (Vázquez de Parga 1941), no parece, al menos en este punto y a pesar de lo defendido por Fernández Valverde 1987 : XXXVIII–XXXIX, que Rodrigo la haya utilizado directamente en su obra [...]. Por lo demás, las escasas concordancias aducidas por Fernández Valverde 1987 : 320, cuando no son erróneas, resultan altamente dudosas ».

³⁰³Le *codex* copié pour san Zoilo est le plus ancien manuscrit conservé contenant la *CN*. Il se trouve à la Bibliothèque de la Real Academia de la Historia, sous la cote 9/4922 (*olim* A-189), et comprend deux parties. Dans la première se trouvent, outre le texte qui nous intéresse, l'*Historia Wambae* de Julien de Tolède, l'*Historia Roderici* et les *Généalogies de Roda* ; dans la seconde, ajoutée au XV^e siècle, le *De preconiis civitatis Numantinae* de Juan Gil de Zamora. Cf. Ubieto Arteta (1966 : 6–8), Martin (1992 : 33) ainsi que Estévez Sola (1995 : ix–x).

dant, la narration circonstanciée de la conspiration menée par le duc Paul, avide de s'emparer du trône, et de la guerre civile qui s'ensuivit dans les Pyrénées et en Septimanie. C'est également ce soulèvement que narre l'*Historia Wambae regis* de Julien de Tolède (c. 644–690), auteur d'un ensemble de pièces essentiellement théologiques et qui occupa le siège épiscopal tolédan entre 680 et 690 (Hillgarth, 1976 : VIII–LXXIV). Le texte a été profusément mis à profit par Luc de Tuy (*CM*, pp. 185–215). Mais le Léonais, qui le reproduit dans son entier, se limite le plus souvent à y apporter des modifications stylistiques et linguistiques, ainsi que quelques ajouts de son cru, comme l'éloge qu'il fait du roi Wamba (Falque, 2003 : LX–LXIII). Même si Rodrigue respecte également le déroulement et les détails du soulèvement tel qu'il est raconté par l'*Historia Wambae regis*, J. Fernández Valverde certifie qu'il ne la connaît qu'à travers le *CM*. L'éditeur de l'*Historia gothica* s'appuie pour cela sur la mise en regard du récit de l'onction de Wamba rapporté par chacun des trois textes, et conclut son argumentation en soulignant que, si le Tolédan avait eu accès à l'*Historia Wambae regis*, il n'aurait pas omis de mentionner le lieu de la cérémonie de l'onction, en l'occurrence l'église prétorienne Saints Pierre et Paul (Fernández Valverde, 1987 : XXXVI). Signalons d'abord que ce n'est pas tout à fait exact car, quelques lignes avant que ne commence le fragment sélectionné par J. Fernández Valverde, Rodrigue indique que Wamba fut oint par l'évêque Quiricus, à Tolède, dans l'église primatiale dédiée à la Vierge³⁰⁴. Le lieu change, mais il n'est pas tu, comme dans le *CM* où il n'apparaît pas du tout³⁰⁵. C'est sur cet élément que se fonde P. Linehan pour réfuter l'opinion de J. Fernández Valverde et défendre l'utilisation de l'*Historia Wambae regis* dans l'*Historia gothica*. L'historien anglais a montré, en effet, combien le lieu de l'onction de Wamba était crucial pour Rodrigue qui ne pouvait accepter que le souverain, sous le règne duquel il avait déplacé le décret *Cum longe lateque* essentiel à la défense de la primatie tolédane, fût oint dans un autre

³⁰⁴Cf. *Historia gothica*, p. 75 : *Mox igitur a principibus Toletum ducitur et in primate ecclesia beate Virginis a Quirico eiusdem pontifice in regem omnibus annuentibus consecratur.*

³⁰⁵Cf. *CM*, p. 187 : *Postquam autem Toletanam urbem ingreditur et uentum est, quo sancte unctionis susciperet signum, regio iam cultu conspicuus, ante altare diuinum consistens, ex more catholicam fidem professus, cum sacramento iurandi fidem populis reddidit et mores bonos predecessorum regum atque leges firmavit.*

endroit que celui où serait confirmée la prééminence de Tolède : la cathédrale située dans ses murs³⁰⁶. Compte tenu de cela, Rodrigue n'aurait pu se contenter de lire le texte de Julien dans le *CM* qui ne fait pas mention de la cathédrale, mais aurait examiné avec attention l'*Historia Wambae regis* afin d'y trouver la confirmation de ses intérêts. Il ne la trouva pas puisque Julien de Tolède indique que la souverain wisigoth reçut l'onction dans l'Église prétorienne Saints-Pierre et Paul³⁰⁷.

L'*Historia Silense*

Dans l'*Historia gothica*, le recours à l'*Historia Silense* est également hypothétique. L'auteur de ce texte, probablement écrit au monastère de Saint-Isidore de Léon dans le premier tiers du XII^e siècle (Gómez-Moreno, 1921 : v–LXII), se propose en ouverture de narrer les exploits du roi Alphonse VI. La narration proprement dite, qui débute avec le règne de Witiza, s'interrompt sur la fin de celui de Ferdinand I^e, soit juste avant que n'aboutisse le projet annoncé par l'historien. Entre le récit inachevé du règne d'Ordoño II et celui de Sanche I^e, l'auteur de l'*Historia Silense* transcrit, assez fidèlement, la *CS*. Parmi ces sources, on compte la *CAT*, largement utilisée, la *Vita Karoli Magni* et les *Annales* d'Eginhard, des sources arabes et des témoignages oraux (Pérez de Urbel et Ruiz-Zorilla, 1959 : 19–54). J. Fernández Valverde inclut l'*Historia Silense* dans le relevé des sources de l'*Historia gothica*, tout en reconnaissant que les éléments sur lesquels il se base pour appuyer cette conjecture, sont minimes. Il laisse également entendre que Rodrigue pourrait ne connaître du texte que ce qu'en retient Luc de Tuy qui l'intègre dans la dernière partie du *CM*³⁰⁸.

³⁰⁶Le décret *Cum longue lateque* reconnaît à l'archevêque tolédan le droit de nommer les évêques hispanique et ratifie ainsi son statut primatial. Il fut promulgué en 681 lors du XII^e concile de Tolède, sous le règne d'Ervige mais Rodrigue le déplace au règne précédent, celui de Wamba, afin d'anticiper la *Divisio Wambae* dont il ne dit mot mais dont Luc offre une version selon laquelle Tolède n'aurait joui de la primatie que tant que l'assemblée conciliaire en aurait décidé ainsi. Cf. Linehan (1993 : 381–384) et (2000 : 105–106). Pour le texte du décret, cf. *Concilios visigóticos*, pp. 15–16.

³⁰⁷Cf. Linehan (1993 : 387–389) et plus particulièrement p. 389 : « For his description of this of all occasions, it is inconceivable that of all people he would have taken Lucas of Tuy on trust and relied on his précis of Julian (in which he would have found no mention of the cathedral anyway) rather than carefully scrutinizing Julian's text itself (where of course there was no mention of it either) ».

³⁰⁸Cf. Fernández Valverde (1987 : xxxvi) et p. 320 pour les fragments proposés. Pour l'utilisation de la *Historia Silense* dans le *CM*, cf. Falque (2003 : LXVI–XC) et Jerez (2006 : 152–153).

Là encore, il faudrait soumettre les trois textes à un examen comparatif systématique afin de déterminer exactement ce qu'il en est, mais si l'utilisation de l'*Historia Silense* était confirmée dans l'*Historia gothica*, celle-ci y remplirait, quoique dans une mesure moindre, les mêmes fonctions que les sources examinées jusqu'à présent : compléter le récit de Rodrigue, en fournissant un détail ne figurant pas dans sa source principale, d'une part ; proposer une clé interprétative en établissant entre deux événements des liens de cause à effet également absents de la source principale, d'autre part³⁰⁹.

La *Vita Ildephonsi*

Selon J. Fernández Valverde, Rodrigue enrichit le chapitre relatif à Ildephonse de Tolède des informations que lui offre une *Vita Ildephonsi* attribuée à Cixila, métropolitain de Tolède entre c. 774–783. Il emprunte à ce texte le portrait du saint évêque ainsi que le récit merveilleux de l'apparition de la Vierge à Ildephonse, à l'occasion de laquelle elle lui fit don d'une tunique³¹⁰.

L'*Historia Roderici*

Toujours d'après l'éditeur de l'*Historia gothica*, c'est grâce à l'*Historia Roderici*, une biographie du Cid « centrée sur la période d'exil » qui pourrait avoir été composée dans la Rioja dans la deuxième moitié du XII^e siècle, que le Tolédan retrace la descendance de Laín Calvo, ancêtre du Cid³¹¹.

³⁰⁹ J. Fernández Valverde estime que deux fragments (deux simples mentions en fait) pourraient, dans l'*Historia gothica* dépendre de la *Historia Silense*. Dans les deux cas, la source principale est le *CM* de Luc de Tuy. La fonction interprétative reviendrait au premier fragment qui servirait à Rodrigue à souligner que les péchés du roi léonais Vermude II furent la cause des attaques d'Almanzor. Cf. *Historia gothica*, p. 162 : *Igitur propter peccata principis Veremudi et populi christiani* [...]. On pourrait attribuer la fonction « complétive » au second fragment qui indique juste le lieu où le roi Ferdinand I^e réunit la cour avant de partir en campagne contre les Musulmans. Cf. *Historia gothica*, p. 191 : *Post hec apud Legionem curia celebrata* [...].

³¹⁰ Cf. *Historia gothica*, pp. 72–73. Sur la signification de cet épisode dans l'*Historia gothica*, cf. Linehan (1993 : 373–374). Selon Manuel C. Díaz y Díaz, la *Vita Ildephonsi* est un faux forgé au X^e siècle. Cf. Moralejo (1980 : 50). Le texte a été édité par Gil (1973 : 59–66).

³¹¹ Sur l'*HR* et particulièrement sur ses liens avec la légende des Juges de Castille et les autres textes qui renferment celle-ci, cf. Martin (1992 : 35–110). Nous étudions l'édition suivante : Falque, Emma (éd.), *Historia Roderici vel Gesta Roderici Campidocti* dans *Chronica Hispana saeculi XII. Vol. II*, Turnhout : Brepols, 1990, pp. 1–98. Désormais *Historia Roderici*, lorsque nous citons le texte et Falque (1990), lorsque nous citons l'introduction ou l'appareil critique de l'édition de référence.

2.3.2 Les sources non cataloguées par J. Fernández Valverde

Quelques sources du récit des « Antiquités » d'*Hispania*

Les sources de la narration du Tolédan relative aux origines biblique et mythique de l'*Hispania* sont absentes de l'édition de J. Fernández Valverde. Elles ont, en revanche, été étudiées en partie par J. Estévez Sola (Estévez Sola, 1990). Ce dernier devine, dans cette portion de l'*Historia gothica*, le recours occasionnel au *De Noe* de saint Ambroise de Milan et à l'*Historia Scholastica* de Pierre le Mangeur. Il relève également des coïncidences entre le texte de Rodrigue et l'*Historia Brittonum* de Nennius, d'une part (Kerboul-Vilhon, 1999) ; un commentaire de la *Pharsale* de Lucain – les *Commenta Bernensia* – et les *Integumenta Ovidii*, traité attribué à Jean de Garlande, d'autre part³¹².

Les textes perdus

Signalons maintenant les hypothèses de R. Cotrait et de B. Reilly qui penchent tous deux pour l'utilisation, dans l'*Historia gothica*, de textes aujourd'hui perdus.

R. Cotrait convoque une chronique castillane disparue pour expliquer la présence, dans l'*Historia gothica*, du récit circonstancié de l'histoire des comtes de Castille, histoire qui, dans la source de Rodrigue à cet endroit, le *CM*, ne faisait l'objet que d'un bref paragraphe³¹³. Plusieurs indices textuels contenus dans l'*Historia gothica* ainsi que des rapprochements établis entre celui-ci et le *Poema de Fernán González* qui lui est légèrement postérieur, ont conduit R. Cotrait à faire du monastère castillan de Saint-Pierre d'Arlanza, le lieu de composition de cette chronique, élaborée dans un laps de temps qu'il situe entre 1132 et 1160.

³¹²Sur les *Integumenta Ovidii*, cf. Faral (1924 : 42–43).

³¹³Cf. Cotrait (1977 : 535–547), p. 535 : « L'analyse de détail atteste donc sur le vif que Rodrigo s'est servi, pour écrire l'histoire des comtes de Castille, de deux sources distinctes : un texte "néo-historiographique", d'abord, pour l'interpolation, puis pour le récit "normal", le *Chronicon mundi* ». Dans l'*Historia gothica*, l'interpolation de Rodrigue dans le récit de Luc se trouve aux pages 148–151.

B. Reilly postule, quant à lui, l'existence d'une *vita* ou *gesta* du premier archevêque de Tolède reconquise, Bernard de Sédillac (1086–1125) ainsi qu'un **Cantar de Alfonso VI*, lui aussi perdu. Grâce à ces deux textes, Rodrigue aurait amplifié son récit du règne d'Alphonse VI dont il emprunte, là encore, la trame au *CM* (Reilly [1985]). La **Vita* de Bernard de Sédillac aurait fourni au Tolédan 19% de sa narration. Rodrigue s'en serait notamment servi pour décrire et narrer les origines de Bernard, son action détaillée à la tête du diocèse tolédan, ses relations avec la papauté, ses exploits militaires (prise d'Alcalá), et enfin sa mort. Cependant, il nous semble, qu'au vu de leur nature, l'accès à la plupart de ces informations aurait pu se faire par un canal différent : la consultation d'archives pontificales, capitulaires (Tolède) ou monastiques (Sahagún dont Bernard fut l'abbé) par exemple, ou des témoignages oraux.

Toujours d'après B. Reilly, le recours au **Cantar* expliquerait la présence, dans l'*Historia gothica*, de détails relatifs au règne d'Alphonse VI dont Rodrigue est le premier, dans l'historiographie hispanique, à se faire l'écho. C'est le cas notamment de la conquête de la Galice et de la capture de son roi, Garsias, ourdie par le frère de celui-ci, le souverain castillan Sanche II le fort (1065–1072), ou des vers qui couronnent le récit de la prise de Tolède³¹⁴.

Les annales

Enfin, nous ne pouvons écarter la consultation ponctuelle d'annales. Ce pourrait être le cas, par exemple, pour les deux chapitres que Rodrigue consacre aux rois portugais. À propos de ceux-ci, J. Fernández Valverde ne propose pas de sources³¹⁵. En examinant attentivement la structure du premier de ces deux chapitres, nous avons constaté que, mise à part une courte introduction dans laquelle Rodrigue dresse le portrait du comte portugais Henri, et relate comment il s'est auto-adjugé le principat du Portugal, le reste de la narration adopte une forme proche de celle des annales. Les informations se succèdent sur le mode paratactique, c'est-à-dire sans que ne

³¹⁴Cf. *Historia gothica*, p. 195 : *Qualiter regna fratrum rex Sancius occupavit* et p. 204 dans le chapitre *De obsidione et captione ciuitatis Toletane*.

³¹⁵Cf. *Historia gothica*, p. 226 : *De ortu et genealogia regum Portugalie* et p. 227 : *De insigniis preliorum regis Portugalie Aldefonsi*.

soit établi aucun lien entre elles, si ce n'est qu'elles concernent toutes les actions du comte Henri : batailles contre les Musulmans, restauration d'évêchés (Viseu, Lamego, Oporto), reconstruction de cités (Braga). Apparaît là une autre convergence puisque cette matière est celle que privilégie le texte annalistique. Un excursus généalogique mène ensuite le Tolédan de l'époque du comte Henri à la période qui lui est contemporaine. Ainsi, il termine le chapitre par l'évocation de Douce, une des demi-sœurs du roi Ferdinand III, encore en vie et célibataire au moment où il écrit : *Dulcis remanet nondum nupta*. Dans le second chapitre, consacré pour l'essentiel à Alphonse Enríquez (le fils du comte Henri et le premier roi du Portugal) et à son fils Sanche, le *modus operandi* est le même. On retrouve une construction narrative et une matière similaires : les seuls événements rapportés, sous la forme de notices succinctes, ont trait à la fondation des monastères de Santa Cruz et d'Alcobaza, aux conquêtes de Santarém, Sintra, Lisbonne, Évora et Alenque pour Alphonse ; de Silves, Cueva de Julián, Guarda, Monchique, Portimão, Tôrres Novas et d'autres pour Sanche. Le reste du second chapitre s'attache à rendre brièvement compte de la descendance d'Alphonse et de Sanche jusqu'aux temps de Rodrigue. Ainsi s'exclame-t-il à propos d'un autre Sanche, arrière-petit-fils d'Alphonse Enríquez : *Adhuc extat et Dominus dirigat vias eius*. La proximité des événements consignés avec les temps présents laisse entrevoir que Rodrigue aurait pu en avoir connaissance par des témoignages oraux mais, pour les périodes plus éloignées, la piste des annales nous semble intéressante. Peut-être est-ce dans le *Chronicon Lusitanum* (CL), qui accorde une place de choix au premier souverain du Portugal, Alphonse Enríquez, que Rodrigue a fait la cueillette de quelques-uns des faits qu'il mentionne. Nous pouvons, en effet, observer des coïncidences entre les deux textes pour certaines notices : la descendance d'Alphonse Enríquez ou la fondation du monastère de Santa Cruz³¹⁶.

³¹⁶Une édition du CL dans Florez (1758). Pour la descendance d'Alphonse Enríquez, cf. CL, p. 326 : *Idem Rex donnus Alfonsus accepit uxorem Donnam Matildam, Comitiss Amadæi de Moriana filiam & eam sibi legitimo conjugio copulauit anno Regni sui decimo septimo, genuitque ex ea tres filios, & tres filias, quarum unam postea copulauit Regi Legionensium Donno Fernando, scilicet D. Orracam, aliam uero, id est, Dom. Tarasiam missit in uxorem Consuli Flandrensium D. ; p. 328 : Nupsit Rex Sancius cum filia D. Raymundi, Comitiss de Barcinona Donna Dulcia, sorore Regis Aragonensium D. Alfonsi, anno Regni patris ejus 48. Cf. *Historia gothica*, p. 226 : *Hic duxit uxorem Mafaldam filiam comitis Mauriensis, ex qua suscepit filium Sancium et Vrracam, que fuit postea uxor Ferdinandi regis Legionensis, et genuit ex ea filium Aldefonsum, de cuius genere post**

Peut-être que le Tolédan a complété ces notices par celles que l'on trouve éparses dans d'autres textes annalistiques auxquels il aurait pu avoir accès³¹⁷. Sur ce point, nous n'avons aucune certitude et seul un examen comparatif minutieux serait tout à fait probant pour déterminer exactement l'identité des textes utilisés. Il n'en reste pas moins que le recours aux annales nous semble pouvoir être légitimement suggéré, non seulement parce que les nouvelles qu'elles offrent recoupent celles que l'on lit dans l'*Historia gothica*, mais également parce que celui-ci peut parfois, nous venons de le voir, en adopter la forme.

Le double prologue du *Forum Conche*

Très récemment, le tableau des matériaux textuels utilisés dans l'*Historia gothica* s'est encore enrichi. En effet, A. Arizaleta (2006b : 232–294) a mis en évidence un certain nombre de convergences textuelles entre le texte de Rodrigue et le double prologue du *Forum Conche*³¹⁸. Le *Forum Conche* est un code de loi volumineux destiné aux habitants de la ville de Cuenca, reconquise en 1177, par le souverain castillan Alphonse VIII. Il est précédé de deux pièces paraxtuelles, l'une en prose, l'autre en vers, qui, comme le for, furent rédigées à la cour du roi, pendant l'hiver 1189–1190. Aux dires d'A. Arizaleta (2006b : 236), ce double prologue est peut-être la pièce « la plus éblouissante [...] que la chancellerie castillane produisit au tournant des XII^e et des XIII^e en faveur de l'implantation d'une image forte d'Alphonse VIII ». S'attachant lui aussi à construire, à travers Alphonse VIII, le modèle d'une royauté conquérante, Rodrigue y aurait eu recours pour nourrir le récit de la prise de Cuenca qu'il offre dans l'*Historia gothica*. Il est également possible de relever d'autres points

dicemus, et aliam filiam que Tharasia dicebatur et nupsit Philipo comiti Flandrie et Hacnoui et fuit mortua sine prole. Pour la fondation du monastère de Santa Cruz, cf. *CL*, p. 422 : *Idem Rex cœpit aedificare Monasterium Sanctae Crucis in suburbio Colimbriae, [...].* Cf. *Historia gothica*, p. 227 : *Hic apud Conimbriam construxit monasterium sancte Crucis, [...].*

³¹⁷ Outre le *Chronicon Lusitanum*, le *Chronicon Complutense*, les *Chronicones Conimbricenses*, I, II et III et le *Chronicon Lamecense* offrent également des informations ayant trait à l'histoire portugaise dont Rodrigue répercute un écho atténué. Une édition de ces trois textes dans, respectivement, Florez (1799a : 316–318) et (1799b : 330–356) ainsi que David (1947 : 306–310). Sur ces textes, cf. Sánchez Alonso (1947 : 141–144) et Huete Fudio (1997 : 43–50).

³¹⁸ Nous utilisons l'édition suivante : Ureña y Smenjaud, Rafael (éd.), *El Fuero de Cuenca : formas primitiva y sistemática. Texto latino, texto castellano y adaptación del Fuero de Iznatoraf*, Cuenca : Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, 2003.

communs entre les deux textes relatifs notamment aux formes de leurs écritures ou à l'arrière-plan intellectuel dans lequel ils s'inscrivent. En reprenant les observations d'A. Arizaleta, nous tâcherons d'illustrer ces convergences dans la seconde partie de notre étude.

Le nombre de sources que nous venons d'examiner dans cette première partie est à la hauteur du projet monumental annoncé dans le prologue de l'*Historia gothica* : relater l'histoire d'*Hispania*, depuis ses origines jusqu'à l'époque de Ferdinand III. Ce ne sont, en effet, pas moins d'une quarantaine de textes que nous avons considérés tour à tour, textes auxquels s'ajoutent des matériaux de provenance orale ainsi que le propre témoignage de l'historien. Cette étude a montré combien le bloc que forment ces sources est hétérogène. Les fonctions et la valeur qu'il faut attribuer à celles-ci sont diverses, tout comme sont diverses les façons dont elles sont citées par le Tolédan et la posture qu'il adopte vis-à-vis de chacune d'entre elles. À travers cet examen des sources de l'*Historia gothica*, se sont révélés plusieurs des traits de la pratique scripturale du Tolédan. Les citations de sources, étudiées dans la première partie de notre analyse, sont avant tout destinées à accréditer le discours développé et à prouver sa véridicité³¹⁹. Elles permettent également au Tolédan de se composer une figure d'érudit. C'est dans cette perspective que s'inscrivent, à notre avis, le dévoilement de l'abondance des sources utilisées, mais aussi les références aux poètes classiques ainsi que l'affichage du recours à des auteurs peu connus en Péninsule ibérique comme Trogue Pompée. La deuxième partie de notre analyse nous a amenée à constater, d'une part, que l'*Historia gothica* apparaît comme le creuset de l'historiographie castillano-léonaise. Il est, en effet, le lieu où sont épurés et se fondent les différents textes qui l'ont précédé. D'autre part, nous avons rappelé les rapports de l'*Historia gothica* avec deux textes qui lui sont immédiatement antérieurs : le *CM*

³¹⁹Selon Andrieu (2004 : 721), la liste des sources permet de « construire l'autorité du foyer énonciatif, dans la plus pure tradition médiévale : le narrateur latin précise ainsi que son livre est composé par les *auctores*, c'est-à-dire les seuls véritables auteurs de son texte, les auteurs respectables, dont il va donner toute la liste, même s'il est obligé de ne pas citer toutes ses sources. L'énoncé des autorités construit une "authenticité" des sources, et construit la véridicité du texte ».

de Luc de Tuy, et la *CRC* de Jean d'Osma. À cette occasion, nous avons pu rappeler combien, sous le règne de Ferdinand III, les textes historiographiques jouent un rôle éminemment politique. Ils témoignent de conceptions différentes de la relation qui doit unir le pouvoir royal aux autres forces vives du royaume – noblesse et clergé – et proposent, de fait, des modèles de coexistence propres. Enfin, nous avons donné quelques exemples de la façon dont le Tolédan procède à la réécriture de ces sources. Nous continuerons à le faire dans la seconde partie de notre étude.

Entrer dans l'analyse du texte du Tolédan en l'examinant par le prisme de ses sources nous a, par conséquent, semblé fructueux. Voyons à présent dans quelle mesure les caractéristiques mises en valeur dans cette première partie se retrouvent au niveau des mécanismes qui soutiennent la configuration textuelle de l'*Historia gothica*.

Deuxième partie

La fabrique du texte : poétique de
l'*Historia gothica*

Dans la première partie de notre étude, nous nous sommes intéressée aux sources de l'*Historia gothica* et à l'usage qu'en a fait le Tolédan. Dans cette perspective, nous avons détaillé les matériaux de la construction textuelle – les « briques » du texte – en tentant de répondre à plusieurs questions : quelles sont les fonctions que revêtent les citations de sources, le cas échéant, de quelle nature sont les procédés de la réécriture à laquelle celles-ci sont soumises, et, enfin, dans quel(s) but(s) cette réécriture est-elle menée. Cet examen a permis de dégager plusieurs traits de la pratique scripturale du Tolédan¹.

C'est ce travail de caractérisation que nous nous proposons de poursuivre dans la deuxième partie de notre travail. Pour cela, nous envisagerons l'*Historia gothica* non plus comme un palimpseste qui porte en lui la trace des textes qui l'ont précédé et dont il est pétri, mais comme un système autonome dévoilant une cohérence et des formes propres, autrement dit non asservi, sur le plan de l'écriture, à ses sources. Le texte de Rodrigue sera donc soumis au questionnement du poéticien énoncé en introduction (Barthes, 1984 : 215) : « *comment est-ce que c'est fait ?* ». Nous n'écarterons pas toutefois, comme le fait R. Barthes, l'interrogation suivante, que nous formulons de façon tout aussi schématique : « *qu'est-ce que cela veut dire ?* ». Pierre angulaire de notre analyse, ce double questionnement a pour but la mise en évidence de la poétique de l'*Historia gothica*.

Avant de poursuivre, il convient, par souci de clarté, d'indiquer le sens que nous donnons au terme 'poétique'. À la suite de la *Poétique* d'Aristote, il a en effet recouvert, selon les époques et ceux qui ont tenté de le définir, des réalités diverses. Dans une perspective à la fois prescriptive et théorique, le Stagirite proposait, selon les mots de G. Dessons (2005 : 16), « un ensemble de remarques concrètes en les présentant sous la forme de prescriptions et d'interdictions ; et [...] [une] théorie de la littérature, qui déborde le strict cadre des genres littéraires étudiés ». Au fil du temps, la notion de 'poétique' va prendre des contenus différents, oscillant

¹Rappelons la définition de Zumthor (2000 : 95) : « J'emploierai ici le mot d'*écriture* relativement aux unités du corpus en question, comme une qualité qui contribue à les définir concrètement pour désigner chaque texte particulier, en tant que produit d'une pratique signifiante, c'est-à-dire à la fois comme travail et comme objet ». Nous employons indifféremment le substantif 'écriture' ou le syntagme 'pratique scripturale'.

vers l'un ou l'autre des deux pôles de la définition aristotélicienne. Au Moyen Âge, elle désigne ainsi un ensemble de règles destinées à l'apprenti écrivain². À l'inverse, l'approche retenue aujourd'hui par la critique contemporaine n'est plus normative mais métadiscursive, et la poétique fait référence à une réflexion sur ce qui fait l'essence du fait littéraire³. Enfin, dans un sens plus restrictif, on rassemble également sous le terme 'poétique' les choix qui président à l'élaboration, à la création – pour revenir à l'étymologie⁴ – d'un texte singulier. Cette dernière définition est celle que nous retenons⁵. Partant, c'est à la mise en évidence des mécanismes qui régissent le fonctionnement de l'*Historia gothica* que nous nous consacrerons ici. Ceci afin d'exposer ce qu'ils dénotent de la pratique scripturale de Rodrigue tout en montrant en quoi ils sont non seulement les instruments de la construction textuelle, mais aussi ceux de la construction discursive qui en est indissociable.

Le souci d'approcher au plus près les modalités de la fabrique du texte nous a conduite à en considérer aussi bien les articulations que la substance. En conséquence, nous nous concentrerons, en premier lieu, sur le paratexte qui accompagne l'*Historia gothica* en examinant successivement la dédicace, le prologue, l'intitulé et les titres de chapitres (chapitre trois). Nous aborderons, dans un deuxième temps,

²C'est dans cette perspective que s'est en partie inscrite la production des *artes* médiévales que Kelly (1991 : 37) définit ainsi : « The medieval arts of poetry and prose teach a functional rather than a theoretical art. They show how one practices the literary art rather than offer a disquisition on the nature of that art ».

³Todorov (1968 : 19–20) souligne que « [c]e n'est pas l'œuvre littéraire elle-même qui est l'objet de la poétique : ce que celle-ci interroge, ce sont les propriétés de ce discours particulier qu'est le discours littéraire. Toute œuvre n'est alors considérée que comme la manifestation d'une structure abstraite et générale, dont elle n'est qu'une des réalisations possibles. C'est en cela que cette science se préoccupe non plus de la littérature réelle, mais de la littérature possible, en d'autres mots : de cette propriété abstraite qui fait la singularité du fait littéraire, la littérarité ». De même, Genette (1982 : 7) indique que « [l']objet de la poétique, [...], n'est pas le texte, considéré dans sa singularité (ceci est plutôt l'affaire de la critique), mais l'architexte, ou si l'on préfère l'architextualité du texte (comme on dit, et c'est un peu la même chose "la littérarité de la littérature") », c'est-à-dire l'ensemble des catégories générales, ou transcendantes – types de discours, mode d'énonciation, genres littéraires, etc. – dont relève chaque texte singulier ».

⁴Le terme 'poétique' dérive du grec *poiêtikê* qui renvoie à la faculté de faire, de créer.

⁵L'acception du terme 'poétique' que nous retenons rejoint la définition proposée par Desson (2005 : 7–8) : « [...] il faut rendre compte d'un autre sens du substantif poétique, quand il quitte le plan général d'une réflexion sur la littérature pour s'appliquer aux œuvres particulières. Le substantif est alors précédé d'un article indéfini : une poétique. Dans cet emploi, la notion de poétique [...] renvoie à ce qu'on peut nommer, pour faire bref, le système interne d'une œuvre, ce qui fait sa cohérence et sa différence ».

la *materia* du texte, c'est-à-dire ce qui en fait la substance⁶. Nous le verrons, dans le prologue de l'*Historia gothica*, le Tolédan indique qu'il s'est intéressé à un espace particulier, *Hispania*, dont il a rapporté l'histoire sur un segment temporel clairement circonscrit : de l'époque de Japhet à celle de Ferdinand III. Il souligne, dans ce même prologue, qu'il s'est attaché à pallier le manque de connaissances relatives à l'origine du peuple et des habitants d'*Hispania* dont il distingue les rois en affirmant, par deux fois, qu'il en relatera les exploits. Temps, espace, personnages, tels sont les éléments qui se conjuguent pour former, dans l'*Historia gothica*, la texture de l'histoire⁷. Le quatrième chapitre de notre étude, en mettant en lumière les modalités d'ordonnancement du récit de Rodrigue, nous permettra d'aborder la représentation narrative des deux premiers. Nous nous intéresserons, pour terminer, à la représentation textuelle des figures de l'histoire (chapitre cinq).

⁶Selon Domínguez (2004), la réflexion relative à la notion de *materia* occupe une place importante dans la théorie littéraire médiévale. Elle se situe au confluent des traditions rhétorique, herméneutique et poétique qui font de cette notion le fondement de la production du texte. En cela, la pensée médiévale plonge de nouveau ses racines dans le terreau antique, en l'occurrence les théories de Cicéron et de l'auteur de la *Rhetorica ad Herennium*. Pour Cicéron, par exemple, la *materia* constitue la substance ou l'objet du discours. La découverte de la *materia* correspond ainsi à la première étape de toute élaboration discursive, l'*inuentio*, terme qui doit être compris au sens de trouvaille et non d'invention. Il s'agit, en effet, de découvrir quelque chose qui existe déjà car la création discursive ne se fait pas *ex nouo*. L'*inuentio* est subordonnée à un réseau de *topoi* ou *loci* dans lesquels les orateurs puis les écrivains puisent les arguments relatifs à chaque élément de la *materia*. Cette définition est transposée au texte par les théoriciens médiévaux. Selon les perspectives qu'ils adoptent (rhétorique, herméneutique ou poétique) le nombre et la nature des composantes de la *materia* diffèrent, mais il semble qu'il y ait un consensus sur la prééminence des trois catégories suivantes : *persona*, *factum*, *locus*. Cf. Domínguez, (2004 : 190).

⁷Ces catégories sont celles qui composent, pour Hugues de Saint-Victor, la *materia* de l'histoire. Dans le *Didascalicon*, il la définit ainsi : « [e]n histoire, la recherche doit porter sur quatre points, la personne, l'action, le temps, et le lieu ». Cf. Migne, Jacques-Paul (éd.), *Hugonis de Sancto Victore. Eruditionis didascalicae libri septem*, dans *Patrologiae cursus completus omnium SS. patrum, doctorum scriptorumque ecclesiasticorum sive latinorum, sive graecorum : Patrologiae Latinae*, CLXXVI, cols. 0799B–0799C, 1854 : *Haec enim quattuor praecipue in historia requirenda sunt, persona, negotium, tempus et locus*. Trad. de Lemoine (1991 : 211). Dans un autre de ses textes, le *De tribus maximis circumstantiis gestorum* qui ouvre son *Chronicon*, il réduit ces éléments à trois en indiquant que la « connaissance des événements repose principalement sur trois choses : les personnages qui y ont participé, les lieux qui en ont été le théâtre et le moment où ils se sont produits ». Cf. Green, William M. (éd.), « Hugo of St. Victor : 'De Tribus Maximis Circumstantiis Gestorum' », *Speculum*, vol. 18, pp. 484–493, p. 491 : *Tria igitur sunt in quibus praecipue cognitio pendet rerum gestarum, id est, personae a quibus res gestae sunt, et loca in quibus gestae sunt, et tempora quando gestae sunt*. Trad. de Diane Meur dans Carruthers (2002a : 378). Notons que nous retrouvons là les universaux du récit tels qu'ils ont été déterminés par la narratologie contemporaine : les actions qui en sont la trame, les personnages qui en sont les protagonistes et les lieux et temps dans lesquels elles se sont déroulées. Pour une synthèse des théories relatives au récit, cf. Adam et Revaz (1996).

Outre qu'elle continuera à illustrer les traits de l'écriture de Rodrigue déjà mis en valeur dans la partie précédente, l'analyse qui suit tentera également d'en exposer la dimension polyphonique. Nous verrons, en effet, comment la pratique scripturale du Tolédan se nourrit d'un lexique, de techniques ou pratiques caractéristiques de formes textuelles autres que l'historiographie.

L'étude des points précédents nous conduira, de plus, à dessiner les contours d'une figure d'auteur qui nous semble se manifester de l'orée du texte à son *explicit*. De fait, le constant remaniement des textes-sources observé antérieurement mais aussi l'apparition d'un « je » opérant dès la dédicace que Rodrigue adresse à Ferdinand III, les termes dont il se sert pour désigner son travail, la cohérence dont il fait preuve ainsi que la recherche formelle qui caractérise sa prose, tous ces traits nous invitent à penser que pour le Tolédan, l'activité du compilateur qu'il dit être dans son prologue ne se limite pas au seul collage de matériaux préexistants⁸. Il possède, au contraire, une écriture qui, si elle ne peut être qualifiée d'originale, est tout au moins le fruit d'une recherche individuelle et réfléchie⁹.

Aborder la question de l'auteur amène inévitablement à envisager celle du lecteur. Les derniers mots du prologue sont, là-dessus, sans équivoque, Rodrigue écrit pour être lu ou entendu¹⁰ :

[...] *pro uenia supplicans eo quod munus tam exiguum ausus fui lectorum diligencie exhibere et conspectui tanti principis presentare. Historia gothica*, p. 7.

« [...] implorant votre pardon pour avoir osé livrer à la curiosité du lecteur et présenter à la vue d'un si grand prince un si modeste présent ».

⁸Sur la notion de *compilator* et le degré d'implication qu'elle implique dans la production du texte, cf. Martin (1997a) et Minnis (1984 : 94–95).

⁹Selon Polo de Beaulieu (2001 : 176), qui tire parti des conclusions de Roger Chartier, il s'agit là d'une des conditions nécessaires à l'émergence de l'auteur. Cf. également Chenu (1927) et Mencé-Caster (2005).

¹⁰Cf. Arizaleta (2003b : 166) : « Convendría preguntarse aquí, por supuesto, cómo fueron leídos (o cómo fueron oídos) los textos del Toledano en el XIII : si bien el autor se dirige explícitamente al sujeto que lee y la posteridad de los textos atestigua de su lectura, la comunicación oral (bajo forma de comentario, glosa o consejo) marcó también seguramente los textos del arzobispo [...] ».

On trouve également, dans le corps du texte, une adresse au lecteur dont nous avons déjà fait mention¹¹. Bien que rare, ce surgissement de la figure du lecteur nous amène à nous interroger, dans notre étude de la fabrique du texte, sur le ou les rôles qu'il y tient¹². Tout porte à croire que le roi Ferdinand III ou les personnages, aristocrates ou clercs lettrés, qui se côtoyèrent dans le microcosme de la cour castillano-léonaise des années 1240, furent les récepteurs – lecteurs ou auditeurs – de l'*Historia gothica* (Arizaleta, 2003b et 2006b ; Fernández Gallardo, 2004 : 72). Les raisons de leur prise en considération sont multiples. Premièrement, l'*Historia gothica* naît d'attentes individuelles ou collectives qui se superposent à celles de son auteur¹³. Elles demandent à être satisfaites et sont susceptibles, en cela, d'influer sur la configuration du texte¹⁴. En retour, celui-ci est destiné à produire sur ceux qui le reçoivent un ou plusieurs effets dont la ou les nature(s) conformément l'écriture du Tolédan en rendant nécessaire la mise en place d'un ensemble de stratégies textuelles concourant à l'effet voulu. Enfin, il nous semble qu'en plusieurs occasions, Rodrigue joue sur la capacité de son lecteur à relier et à actualiser des informations disséminées au fil des chapitres, à décoder en somme le réseau de signes qu'il met en place pour fabriquer du sens. Ces signes, nous le verrons, sont de tout ordre : renvois internes au texte, références intertextuelles, récupération de « types » ou « matrices » caractéristiques de formes textuelles autres que l'historiographie, soin

¹¹Cf. *Historia gothica*, p. 119.

¹²De façon plus générale, Piégay-Gros (2002 : 23) affirme que « [...] la poétique, et plus particulièrement la narratologie, a très tôt affirmé qu'une analyse du récit ne pouvait faire l'économie de la fonction du lecteur ; ici comme ailleurs la littérature ne saurait plus être appréhendée en considérant la seule autonomie du texte, coupée de sa lecture ». La réception de l'*Historia gothica* ne donnera lieu, dans ce travail, qu'à des remarques succinctes. De fait, nous avons pris le parti de circonscrire notre étude aux limites du texte sans toutefois ignorer la part que revêt dans sa construction, la prise en considération par Rodrigue du public virtuel ou réel auquel il le destine. En outre, cette question a été traitée de façon circonstanciée dans les différents travaux d'A. Arizaleta dont on trouvera les références en bibliographie.

¹³Deux fragments de l'*Historia gothica* témoignent explicitement de l'existence de ces attentes. Le premier se situe dans le prologue où Rodrigue affirme que son texte est une commande du roi Ferdinand III. Le second qui fait état d'une *magnorum peticio*, « une demande des grands », ouvre le premier chapitre consacré aux Wisigoths. Cf. *Historia gothica*, pp. 7 et 20.

¹⁴À propos de la production textuelle du XIII^e siècle dans son ensemble, cf. Gómez Redondo (1998 : 56) : « En esta centuria, [...] una obra se escribe cuando un alguien muy especial la encarga en virtud de unas expectativas, propias o pertenecientes a una colectividad, que deben ser satisfechas ».

particulier accordé à la prose¹⁵.

La construction de certains passages de l'*Historia gothica* repose, par conséquent, sur le choix de signes qui, aux yeux du lecteur ou aux oreilles de l'auditeur pourraient faire sens¹⁶.

Terminons cette introduction en disant quelques mots des méthodes et de la terminologie qui serviront à l'analyse. Elles doivent autant aux discours médiévaux – théoriques ou pratiques – sur l'élaboration des textes ou le maniement de la langue, qu'aux outils forgés par la narratologie contemporaine. Le retour aux premiers s'est imposé car nous avons pu observer qu'ils trouvaient un écho dans l'écriture de Rodrigue. Il n'est pas opportun ici d'en refaire l'histoire, mais il est intéressant de souligner que plusieurs des procédés scripturaux que nous mettrons en évidence, ayant trait notamment à la composition du prologue ou à l'ornement de la prose, ont été répertoriés et décrits par les théoriciens médiévaux qu'il s'agisse d'Isidore de Séville qui, sur le socle grammatical et rhétorique classique, construit un art du bien dire et du bien écrire (Fontaine, 1983, vol. I : 27–337) ou, à l'autre bout de la chaîne, des *artes poetriae* et *dictaminis* des XII^e et XIII^e siècles qui, héritières des manuels antiques et des traditions d'enseignement médiévales, codifient la fabrique

¹⁵Nous reprenons la définition de « types » donnée par Zumthor (2000 : 106) : « micro-structures constituées par un ensemble de traits organisés, comportant un noyau fixe (soit sémique, soit formel) et un petit nombre de variables ». Quant à la notion de « matrice », elle est définie ainsi par Banniard (2002 : 2) : « Le terme, sans doute surprenant et obscur de *matrice*, trouve sa place pour faciliter l'évitement d'un écueil dû surtout à d'éventuelles erreurs d'interprétation. Il est emprunté métaphoriquement au vocabulaire de la métallurgie pour désigner un ensemble de structures et de procès dont l'action en diachronie longue inscrit dans le langage, dans les mentalités, et dans les rituels un ensemble, flou ou précis, lâche ou serré, contigu ou dispersé, de signes primordiaux dont le précipité en synchronie trace clairement le prototype des nouveaux genres littéraires ». Nous remercions Michel Banniard de nous avoir permis l'accès à cet article alors qu'il était encore inédit.

¹⁶Cf. Piégay-Gros (2002 : 40–41) : « En effet, lire c'est être tout présent, concentré dans l'instant du déchiffrement du sens ; mais c'est en même temps rassembler le passé de ce qu'on a lu et tendre vers l'avenir de ce qui est encore à lire. Cette tension de l'esprit, pris entre un passé et un avenir, tout en étant concentré sur le présent, est sans doute propre à d'autres activités : écouter ou raconter une histoire fait éprouver cette même temporalité complexe. Mais pour le lecteur, elle est une expérience radicale ; car, si l'on ne convoque pas ce que l'on vient de lire, on ne peut comprendre le texte. Et si l'on n'anticipe pas sur ce qui est encore à lire, on ne peut construire le sens. Si l'on est trop présent au texte en train d'être déchiffré et à lui seul, on rompt la continuité du récit, en isolant un fragment qui n'a pas à être coupé du reste ; si l'on fait preuve d'inattention à son égard, on l'oblitére et une lacune est introduite dans le fil du texte ».

et l'ornementation du texte (Bourgain et Hubert, 2005 : 396)¹⁷. Outre la taxinomie et le vocabulaire médiévaux, nous avons également cru bon de faire usage d'outils d'analyse contemporains. Ils nous seront utiles, par exemple, pour l'étude de la structuration narrative de l'*Historia gothica*.

¹⁷Il existe trois types d'*artes*. Selon la définition de Bourgain et Hubert (2005 : 396), les *artes poetriae* sont consacrées à « la prose d'art et [à] la poésie », les *artes dictaminis* à « la prose telle qu'on l'utilise dans les professions de l'écriture ». La troisième catégorie de manuels traite de la composition des sermons, ce sont les *artes praedicandi*. La théorie littéraire médiévale trouve sa source, pour l'essentiel, dans le *De inuentione* et les *Topica* de Cicéron, l'anonyme *Rhetorica ad Herennium* et dans une partie de l'*Institutio oratoria* de Quintilien, pour la rhétorique, dans l'*Ars poetica* d'Horace et dans les *Artes (minor et maior)* de Donat, pour la grammaire. Sur la tradition antique et les *artes*, cf. également Camargo (1991), De Bruyne (1998), Faral (1924), Faulhaber (1972, 1973 et 1979), Kelly (1991), Murphy (1986).

CHAPITRE 3

L'écriture paratextuelle

Dans *Seuils*, G. Genette (1987 : 7) qualifie de ‘paratexte’ l’ensemble des productions qui accompagnent le texte. Celles-ci sont destinées à le présenter mais aussi à le « *rendre présent*, pour assurer [...] sa “réception” et sa consommation [...] ». Leur analyse est en conséquence essentielle puisqu’elles sont porteuses du discours que produit un auteur sur son texte.

L’*Historia gothica* compte plusieurs de ces éléments paratextuels : dédicace, prologue, intitulé, titres de chapitres. C’est à l’analyse de l’écriture qui s’y déploie qu’est consacré ce troisième chapitre. Dans celui-ci, nous étudierons les formes et la substance du riche paratexte de l’*Historia gothica*, en tentant de mettre en évidence les liens resserrés qu’il entretient avec le texte proprement dit. Les éléments paratextuels seront examinés dans l’ordre de leur apparition.

3.1 La dédicace

Le premier élément paratextuel de l’*Historia gothica* est une dédicace adressée au roi Ferdinand III de Castille-Léon¹⁸. L’intérêt de son analyse réside dans le fait

¹⁸Genette (1987 : 120) rappelle que « [l]e nom français *dédicace* désigne deux pratiques évidemment parentes, mais qu’il importe de distinguer. Toutes deux consistent à faire l’hommage d’une œuvre à une personne, à un groupe réel ou idéal, ou à quelque entité d’un autre ordre. Mais l’une concerne la réalité matérielle d’un exemplaire singulier, dont elle consacre en principe le don ou la vente effective, l’autre concerne la réalité idéale de l’œuvre elle-même, dont la possession (et

qu'au-delà des lieux communs sur lesquels elle repose, la dédicace remplit plusieurs fonctions et porte en germe certains des traits de l'écriture de Rodrigue qui trouveront un développement dans le prologue et dans le corps du texte.

La dédicace de l'*Historia gothica* se compose d'une période unique dans laquelle Rodrigue Jimenez de Rada place son texte sous la protection du souverain avant de décliner son identité et sa fonction sacerdotale :

Serenissimo et invicto et semper augusto domino suo Fernando, Dei gracia regi Castelle et Toleti, Legionis et Gallecie, Cordube atque Murcie, Rodericus indignus cathedre Toletane sacerdos hoc opusculum et Regi regum perpetuo adherere. Historia gothica, p. 3.

« Sous la protection de son seigneur, le sérénissime, invaincu et toujours auguste Ferdinand, par la grâce de Dieu, roi de Castille et de Tolède, de Léon et de Galice, de Cordoue et de Murcie, Rodrigue, indigne prêtre de la cathédrale de Tolède, met cet opusculum ainsi que sous celle du roi des Rois ».

Cette dédicace met en scène les deux figures impliquées dans la production du texte : le roi Ferdinand, dont nous apprendrons dans le prologue qu'il en est également le commanditaire, et Rodrigue lui-même. La configuration du couple que forment le souverain et le Tolédan repose sur un mécanisme de glorification du premier auquel fait pendant l'auto-dénigrement du second. De même que l'invocation divine, un tel procédé relève, à première vue, du lieu commun ou *topos* textuel. De fait, protestations de modestie et autres affirmations d'incapacité face à la grandeur de celui à qui l'on s'adresse sont caractéristiques des dédicaces et exordes médiévaux, héritiers sur ce point des pratiques antiques (Curtius, 1991 : 153–160 et 635–645 ; Janson, 1964).

Dans la dédicace, le recours au *topos* se manifeste par la présence d'épithètes élogieuses et hyperboliques accolées au nom du roi : le superlatif *serenissimo*, le participe passé à valeur absolue *invicto* et l'adjectif *augusto* renforcé par l'adverbe *semper*. À l'énumération ternaire des vertus du monarque répond, sur le même mode, celle de ses titres : *Castelle et Toleti, Legionis et Gallecie, Cordube atque Murcie*. La structure énumérative et la polysyndète de la copule *et* produisent un effet d'accu-

donc la cession, gratuite ou non) ne peut être, bien évidemment, que symbolique ». La dédicace de l'*Historia gothica* s'apparente à cette seconde pratique.

mulation (qualités et territoires) qui contribue à rehausser la grandeur du roi. Les termes employés par Rodrigue pour qualifier le souverain rappellent en plusieurs points les formulations habituelles de l'écriture diplomatique. Ainsi, la formule de dévotion *Dei gracia* est récurrente dans les documents produits par les chancelleries médiévales¹⁹. Fréquemment adjointe au nom du roi, elle exprime la soumission de celui-ci à l'autorité divine (Curtius, 1991 : 635). De même, *serenissimus* fait partie du lexique protocolaire de la documentation du royaume de Léon (Manchón Gómez, 2002). Il apparaît ainsi dans la titulature de tous les souverains qui, d'Ordoño II à Alphonse VI, règnent sur le Léon entre le X^e et le XII^e siècle. Le terme connaît cependant un déclin à partir du règne d'Alphonse VII et sera peu utilisé pour les monarques léonais postérieurs. En revanche, les documents émis par la chancellerie castillane attestent de son emploi pour qualifier le roi Alphonse VIII²⁰ (Arizaleta, 2006b : 182–183 et 193 ; González, vols. II et III, 1960 ; Hernández, 1985 ; Manchón Gómez, 2002 : 640). L'usage de l'adjectif *serenissimus* nous semble significatif. Il reflète, dès l'ouverture du texte, une des facettes de l'orientation idéologique de l'*Historia gothica*, à savoir la volonté de poser, à travers Ferdinand, la monarchie castillano-léonaise en détentrice de l'héritage wisigothique. En effet, *serenissimus* fait partie des qualificatifs habituellement utilisés dans la titulature des souverains wisigoths. Celle-ci combine de manière tout aussi fréquente deux ou trois épithètes, procédé que reprend également Rodrigue alors qu'il est peu usuel dans la documentation léonaise (Manchón Gómez, 2002 : 638 et 640 ; *Concilios visigóticos*). Par l'emploi de ce déterminant, le Tolédan accentue l'exaltation de Ferdinand III puisque *serenissimus* symbolise, comme à l'époque wisigothique, la légitimité et l'hégémonie du pouvoir royal dont il est le tenant²¹.

¹⁹Il suffit pour s'en convaincre d'examiner la collection diplomatique du règne de Ferdinand III. Cf. González, vols. II et III (1986).

²⁰Notons cependant que dans l'*Historia gothica*, Rodrigue n'emploie jamais l'adjectif *serenissimus* pour qualifier Alphonse VIII à qui il réserve l'épithète *nobilissimus*. Il s'en sert, en revanche, pour l'épouse de celui-ci, Aliénor. Cf. *Historia gothica*, p. 255 : *ad instanciam serenissime uxoris sue Alienor regine*. Trad. : « sur les instances de sa sérénissime épouse, la reine Aliénor ». Outre celle de la dédicace, c'est là l'unique occurrence de l'adjectif *serenissimus* que nous avons relevée.

²¹Cf. Manchón Gómez (2002 : 643) : « Los epítetos registrados llegaron a ser, como en el pasado visigodo, un símbolo inequívoco de la legitimidad del poder regio. En consecuencia, el monarca leonés debe su posición hegemónica no sólo a la posesión de los poderes que se le atribuyen, sino también al hecho de recibir una titulación reconocida. Dicho en otros términos los epítetos

L'énumération des possessions du roi reprend exactement l'énoncé de la titulature royale telle que l'on peut la lire dans les diplômes où elle est actualisée au gré des conquêtes du souverain. À partir de sa montée sur le trône castillan en 1217, Ferdinand III est désigné comme *Dei gratia rex Castelle et Toleti* ou *Dei gratia rex Toleti et Castelle*, après 1231 et la réunification castillano-léonaise comme *Dei gratia rex Castelle et Toleti, Legionis et Gallecie* et, après 1236 et 1243, dates respectives des conquêtes de Cordoue et de Murcie, comme *Dei gratia rex Castelle et Toleti, Legionis, Gallecie, Cordube et Murcie* (González, vols. II et III, 1986). Plusieurs des éléments qui forment la texture de la dédicace sont donc caractéristiques des pratiques d'écriture diplomatiques. Ce n'est pas le cas des qualificatifs *inuietus* et *augustus*. D'après ce que nous avons pu voir dans le relevé de R. Manchón Gómez (2002), ils ne font pas partie du lexique diplomatique léonais. Nous n'en avons pas non plus trouvé trace dans les collections diplomatiques des règnes d'Alphonse VIII, Henri I^e et Ferdinand III. Notons, de plus, que la dédicace est le seul endroit de l'*Historia gothica* dans lequel Rodrigue a recours à l'adjectif *augustus*. Comment peut-on, en conséquence, expliquer cet hapax ? Sans pouvoir apporter de réponse définitive, bornons-nous à suggérer que sa présence dans la dédicace pourrait être le fruit d'une lecture des *Etymologiae* d'Isidore de Séville qui fait figure, aux yeux de Rodrigue, d'*auctoritas maxima*, nous l'avons dit. En effet, selon le Sévillan, l'adjectif *augustus* fait partie des appellations coutumières des monarques²². Rodrigue aura peut-être voulu se conformer à l'usage décrit par son devancier qui apparaît une nouvelle fois, par ce biais, comme l'un de ses modèles. Un autre texte nous permet d'avancer une hypothèse supplémentaire. Il s'agit de la dédicace à Louis, fils de Philippe II de France, placée par Rigord, moine de Saint-Denis, en tête des *Gesta Philippi Augusti* qu'il commence dans la deuxième moitié du XII^e siècle²³ :

honoríficos, especialmente los que hemos denominado “oficiales” o de soberanía, son elementos retóricos indispensables en la titulación regia y simultáneamente uno de los recursos léxicos que fundamentaban el reconocimiento de su gobierno ».

²² *Pharao nomen est non hominis, sed honoris, sicut et apud nos Augusti appellantur reges, cum propriis nominibus censeantur.* « Pharaon n'est pas le nom d'un homme mais un titre honorifique, de la même façon que chez nous les rois sont appelés Auguste, alors qu'ils sont recensés sous leurs propres noms ». Cf. *Etymologiae*, VII, 6, 43, p. 646.

²³ Nous remercions Laure Buzens de nous avoir signalé cette dédicace. Nous citons les *Gesta Philippi Augusti* d'après l'édition et la traduction suivantes : Carpentier, Élisabeth, Pons, Georges et

Serenissimo et amantissimo domino suo, Ludovico, Dei gratia Philippi regis Francorum semper Augusti illustri filio, regie indolis adolescenti gloria et honore sublimando, magister Rigordus, natione Gothus, professione phisicus, regis Francorum cronographus, beati Dionysii Ariopagite clericorum minimus, vitam et sospitatem ab Eo per quem reges regnant. Gesta Philippi Augusti, p. 110.

« À son sérénissime et bien aimé seigneur Louis, fils illustre de Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Francs toujours Auguste, adolescent d'un naturel royal, digne d'être élevé par la gloire et l'honneur, maître Rigord, Goth de naissance, médecin de profession, chroniqueur du roi des Francs, le plus petit des clercs de saint Denys l'Aréopagite, vie et salut en Celui par qui *règnent les rois* ». Trad. Carpentier, Pons et Chauvin (2006 : 111).

Nous retrouvons ici les formules topiques de modestie et de dévotion, ainsi qu'appliquée au dauphin Louis, l'épithète *serenissimus*, présentes dans la dédicace de l'*Historia gothica*. Mais c'est l'adjectif *augustus* dont Rigord qualifie Philippe II qui a retenu notre attention. Le moine de Saint-Denis s'en explique dans le prologue des *Gesta* en arguant du fait que, ayant lui-même repoussé les limites de son royaume, le roi mérite le nom donné dans l'Antiquité aux Césars qui avaient augmenté leur état, tout en constatant qu'il naquit au mois d'août dédié à Auguste²⁴. Nous n'irons pas jusqu'à suggérer que l'emploi d'*augustus* dans la dédicace de l'*Historia gothica* est un écho de celle des *Gesta* mais les coïncidences que nous observons entre l'une et l'autre permettent peut-être d'avancer que Rodrigue, connaisseur des textes clas-

Chauvin, Yves (éds.), *Rigord. Histoire de Philippe Auguste*, Paris, CNRS Éditions, 2006. Désormais *Gesta*, lorsque nous citons le texte. Les *Gesta* font partie du corpus des *Chroniques de Saint-Denis*, écrites en latin, qui ont servi de base aux *Grandes Chroniques de France*, traduites en français à la fin du XIII^e siècle par le moine Primat. La composition des *Chroniques de Saint-Denis*, gardiennes de la mémoire de la monarchie française, fut entreprise sous le règne de Louis VI (1108–1137) par l'abbé de Saint-Denis, Suger, à partir d'un ensemble de textes composés successivement dans les monastères de Fleury-sur-Loire et de Saint-Germain-des Prés. Sur la composition des *Chroniques de Saint-Denis*, cf. l'introduction de Pascale Bourgain à l'édition électronique du texte réalisée par l'École des Chartes. Url : <http://elec.enc.sorbonne.fr/chroniqueslatines/introduction/>. Sur les *Grandes Chroniques de France*, cf. Andrieu (2005).

²⁴Cf. *Gesta*, p. 118 : *Sed forte miramini quod in prima fronte hujus operis, voco regem Augustum. Augustos enim vocare consueverunt scriptores Cesares qui rem publicam augmentabant, ab augeo, auge dictos, unde iste merito dictus est Augustus ab aucta re publica. [. . .]. Natus est enim mense Augusto, quo scilicet mense replentur horrea et torcularia et omnia temporalia bona redundant.* Trad. Carpentier, Pons et Chauvin (2006 : 119) : « Mais vous vous étonnez peut-être qu'en tête de cet ouvrage j'appelle le roi "Auguste" ; les auteurs ont, en effet, l'habitude d'appeler Auguste, de *augeo*, *auges*, les Césars qui accroissaient la *res publica* ; à bon droit, ce roi qui a accru la *res publica* est dit Auguste. [. . .]. De fait, il est né au mois d'août, le mois où l'on remplit les celliers et les pressoirs, où regorgent les biens de cette terre ».

siques, aurait pu utiliser le qualificatif royal dans le même esprit que Rigord²⁵. À la lumière de la mise au point du moine dyonisien, nous constatons, en effet, que le terme ne pourrait mieux s'appliquer à Ferdinand III. Certes, le souverain castillano-léonais ne vit pas le jour au mois d'août, mais il agrandit de façon considérable le territoire qu'il avait reçu de ses prédécesseurs en lui adjoignant une surface de peu supérieure au royaume de Léon dont il hérita de son père, Alphonse IX (González, vol. I, 1986 : 9 et 62). C'est peut-être pour cela qu'il mérite l'appellation d'*augustus* tout comme celle d'*invictus* qui pourrait signifier les nombreuses victoires du souverain sur les Musulmans que Rodrigue narre dans les dernières pages de l'*Historia gothica*.

Passons enfin aux termes et aux formules dont se sert Rodrigue pour se désigner. Face au foisonnement qui caractérise le traitement de la figure royale, il abandonne, en ce qui le concerne, toute recherche formelle. Il se qualifie en effet d'*indignus*, tandis qu'il relègue son texte au rang d'*opusculum*, terme qu'il reprendra par la suite dans l'*explicit* de l'*Historia gothica*²⁶ et qui fait partie du lexique habituel des prologues classiques (Chazan, 2001 : 203 ; Janson, 1964 : 145–146). Ici, c'est la sobriété de l'écriture – un unique adjectif répond au triptyque qualifiant Ferdinand, une unique fonction *cathedre Toletane sacerdos* à l'abondance des possessions du roi – qui traduit la « supposée » modestie du Tolédan qui ne souligne pas sa dignité de primat.

Tout dans cette dédicace semble donc convenu. Malgré cela, en dédiant son *Historia gothica* à Ferdinand III, Rodrigue nous semble avoir une démarche autre que la seule utilisation automatique de *topoi* ressassés. Interrogeons-nous, pour essayer d'en faire la preuve, sur les fonctions que pourrait remplir la pièce dédicatoire.

²⁵Rodrigue a peut-être toutefois pu consulter le texte de Rigord puisque, comme il l'affirme lui-même, il s'est rendu au monastère de Saint-Denis. Cf. *Historia gothica*, p. 230.

²⁶Cf. *Historia gothica*, p. 301 : *Hoc opusculum, ut sciui et potui, consumaui anno Incarnationis Domini MCCXL tercio, era MCCLXXX prima, anno XXVI-o regni regis Fernandi, V-a feria, pridie kalendas Aprilis, anno pontificatus mei XXXIII-o, sede apostolica adhuc uacante anno uno, mensibus VIII, diebus X, Gregorio Papa nono uiam uniuerse carnis ingresso*. « J'ai achevé cet opuscule, dans la mesure de mes connaissances et de mes capacités, en l'an 1243 de l'Incarnation du Seigneur, en l'an 1281 de l'ère hispanique, durant la vingt-sixième année du règne du roi Ferdinand, le jeudi 31 mars, trente-troisième année de mon pontificat, alors que le siège apostolique était vacant depuis un an, huit mois et dix jours, depuis que le Pape Grégoire IX avait emprunté la voie de tous les mortels ».

Si la dédicace présente un intérêt, c'est bien celui d'offrir quasiment le seul exposé des vertus de Ferdinand III de l'ensemble de l'*Historia gothica*. Cette particularité est un indice de la première fonction que l'on peut lui attribuer. La dédicace de l'*Historia gothica* fait partie des éléments ajoutés par le Tolédan à la « Première rédaction » du texte achevée au printemps 1243 (Catalán et Jerez, 2005 ; Jerez, 2003). En effet, elle n'apparaît que dans les manuscrits contenant les textes préparatoires de la « Seconde rédaction » dont Rodrigue mit le point final entre mars 1246 et juin 1247, mais dut certainement être rédigée avant le printemps 1246 puisqu'elle n'ajoute pas Jaén, conquise à cette date, à la liste des possessions royales. Selon Diego Catalán, l'addition de la dédicace aurait été pour Rodrigue un moyen de corriger la tonalité du récit du règne de Ferdinand III dans lequel l'image du souverain apparaît bien pâle en comparaison de celle de sa mère, illuminée par les louanges incessantes du Tolédan²⁷. Nous partageons cette hypothèse que corroborent plusieurs indices textuels. En effet, si l'on compare la dédicace de l'*Historia gothica* au texte proprement dit, l'on a tôt fait de constater que le mécanisme glorification du souverain/dénigrement de l'historien sur lequel repose la première se voit inversé dans le second. Excepté dans le prologue où Ferdinand apparaît encore comme *gloriosissimus* et *inclitus* (*Historia gothica*, p. 7), le nom du roi n'est plus assorti, dans le corps du texte, que d'un unique adjectif laudateur, *inclitus*, lorsque le Tolédan retrace les lendemains de la mort d'Alphonse IX et l'entrée de Ferdinand dans le royaume de Léon (*Historia gothica*, p. 295). Pour le reste, Rodrigue se contente d'un sobre *infans Fernandus*, avant la montée de celui-ci sur le trône castillan, que remplace par la suite un tout aussi concis *rex Fernandus*. À l'inverse, lorsqu'il se met lui-même en scène, Rodrigue ne manque jamais de souligner sa dignité archiépisco-

²⁷Cf. Catalán et Jerez (2005 : 13) : « Podría pensarse que don Rodrigo, antes de corregir y actualizar la *Historia Gothica*, quiso reforzar en ella su vinculación al rey al tiempo en que se disponía a incorporarse a la hueste real que, en la Navidad de 1245, puso sitio a Jaén; tenía razones para hacerlo después de haber recibido la concesión (20-abr.-1243) de la conquista de Baza. Aunque ya en el Prólogo de la "Primera redacción" el Arzobispo había expresado que *De rebus Hispaniae* había sido compuesta para el rey y a petición de él, en todo momento a quien en la *Historia Gothica* había tenido más presente y a quien le había interesado más complacer había sido a la reina madre (y no a su hechura, don Fernando), ya que como autor se identifica ideológicamente siempre con la política de la reina, y nunca se olvida de ensalzar ni de hacerla partícipe de los hechos más granados »

pale et primatiale et se désigne, nous en avons fait état dans la première partie de notre travail, par les formules : *archiepiscopus*, *Rodericus Toletanux pontifex*, *Rodericus archiepiscopus Toletanus*, *Toletanus pontifex*, *pontifex*, *Rodericus Toletanus primas*, *Rodericus primas et pontifex Toletanus*. Il n'est pas rare non plus qu'il s'offre un auto-portrait élogieux, comme dans le chapitre déjà cité, qui rappelle le secours qu'apporta Rodrigue aux victimes de la famine qui toucha la Castille en 1213 (*Historia gothica*, pp. 278–279), ou celui, antérieur, consacré à l'arrivée des combattants à Tolède à la veille de la bataille de Las Navas de Tolosa, où il fait peut-être allusion à l'extraordinaire don pour les langues que lui prêtèrent ses contemporains (Fernández Valverde, 1989 : 22, Gorrosterratzu, 1925 : 171–173) :

Et quia diuersarum nationum uarietas diuersitate morum, linguarum et cultuum discrepabant, de uoluntate principis in eadem urbe eiusdem urbis pontifex morabatur, ut dissidencium uarietas per eius industriam sedaretur. Historia gothica, p. 259.

« Et parce qu'à cause de la variété des diverses nations, ils étaient différents par la diversité de leurs mœurs, de leurs langues et de leurs cultures, par la volonté du roi, l'archevêque de cette ville y résidait, afin que la variété des désaccords soit apaisée grâce à son zèle ».

Face à cela, un chapitre intitulé *De laude regis Fernandi et eius uxore Beatrice*, « Éloge du roi Ferdinand et de son épouse Béatrice » (*Historia gothica*, pp. 290–291), et, de fait, censé chanter les louanges du roi, ne comporte que de succincts éloges de son épouse, la reine Béatrice (Fernández Valverde, 1989 : 28). En outre, ce traitement de la figure royale contraste violemment avec celui que le Tolédan réserve à son grand-père Alphonse VIII et à sa mère Bérengère, dont il se fait volontiers le thuriféraire (Martin, 2005, 2006b). Compte tenu de cela, il ne serait pas étonnant que la dédicace soit ce trompe-l'œil destiné *a posteriori* à réchauffer quelque peu la fraîcheur des chapitres que Rodrigue consacre à Ferdinand, chapitres dans lesquels nous devinons sans peine le tour que prit leur relation à partir de 1230, date à laquelle le Tolédan perd définitivement son ascendant à la chancellerie castillane et se voit progressivement évincé de l'entourage du roi²⁸. Aux dires de G. Martin (2005 : 45–46), la tonalité de ces chapitres, qui closent l'*Historia gothica*, est tout empreinte de la rancœur de Rodrigue, courroucé de voir « son influence sur Ferdinand décroître

²⁸Cf. *supra*.

au profit d'humbles ministres comme Jean d'Osma et, avec cet affaiblissement et les tensions qu'il induisait, s'envenimer tout le réseau de ses relations : avec la chevalerie municipale de Tolède, avec ses chanoines et même avec la papauté ». Cette perte d'influence affecta jusqu'à la place occupée par Tolède dans l'énoncé de la titulature royale. Se basant sur les diplômes émis successivement par Alphonse VIII, Henri I^e et Ferdinand III, P. Linehan (1993 : 287, n. 73 et 314–315) fait en effet remarquer que, même si, en 1181, Tolède avait perdu la « place d'honneur » qu'elle détenait dans la titulature royale au profit de la Castille, le contrôle qu'exerça effectivement Rodrigue sur la chancellerie castillane dans les années 1214–1215 avait fait revenir la cité au premier rang des possessions royales énumérées dans la titulature. Avec l'accession au pouvoir de Ferdinand III, elle en est définitivement détrônée, ce qui transparaît dans la documentation de cette époque, mais aussi dans la dédicace de l'*Historia gothica* qui s'en fait l'écho.

L'écriture de la dédicace de l'*Historia gothica* réactive, par conséquent, le double *topos* sur lequel elle repose en revêtant une première fonction : masquer, en peu de lignes, l'indifférence que Rodrigue montre envers Ferdinand en faisant le récit de son règne. La dédicace serait ainsi, comme le pense D. Catalán, l'endroit choisi par le Tolédan pour exprimer sa reconnaissance au souverain après qu'il lui eut octroyé Baza. La célébration du monarque et l'auto-dénigrement qui lui fait écho serait un moyen de répondre, à moindres frais, à la générosité royale et de s'attirer, qui sait, de nouvelles grâces²⁹.

Serait-ce là, cependant, sa fonction principale ? Peut-être pas, car il paraît curieux que la gratitude du Tolédan se soit manifestée uniquement dans l'espace dédicatoire puis dans le prologue qui, bien que vitrines de choix de par leur position aperturale, ne pouvaient totalement racheter l'attitude postérieure de Rodrigue. Aussi croyons-nous que la dédicace pourrait être également l'artifice qu'il choisit pour marquer, dès le début de l'*Historia gothica*, le caractère officiel de celle-ci, comme le suggère le recours aux tours diplomatiques. Elle servirait à associer la figure du Tolédan à

²⁹Baza, dont la donation fut promise à Rodrigue par un premier diplôme daté, à Valladolid, du 20 avril 1243 puis par un second, émis à Jaén, le 31 mars 1246, fut toutefois l'ultime cadeau du roi. Cf. González, vol. III, (1986 : pp. 262–264 et 304–305).

celle du souverain et, sur le plan narratif, fonctionnerait comme une balise destinée à guider la réception du texte. Aux yeux du lecteur, que celui-ci bénéficie de la protection du roi aurait garanti sa légitimité et sa véridicité³⁰.

Enfin, Rodrigue, par le biais de cette dédicace, revendique l'*Historia gothica* comme sienne. Car s'il tire profit de formulations topiques pour ériger Ferdinand en garant de son texte, il proclame dans le même temps, renversant cette fois le *topos* de modestie, qu'il en est l'unique créateur. En se faisant connaître, il « s'affirme comme celui qui crée et qui écrit [...], à la fois créateur et propriétaire d'une œuvre unique sur laquelle il conserve des droits » (Zimmermann, 2001 : 14). Notons, en effet, qu'il est le sujet de l'unique verbe de la dédicace (*adherere*), quand le roi est tenu dans une passivité réceptrice symbolisée par l'emploi des datifs. L'objectif premier de la pièce dédicatoire nous semble donc être de permettre à Rodrigue d'afficher son autorité, non seulement en s'appropriant son texte mais en le désignant comme singulier (Polo de Beaulieu, 2001). Par l'insertion d'une dédicace, Rodrigue Jimenez de Rada se démarque de ses prédécesseurs immédiats, Luc de Tuy et Jean d'Osma, auxquels il est d'usage de le confronter. En effet ni le *CM*, ni la *CRC* ne comporte de dédicace³¹. Dans son texte, Luc précise bien qu'il a écrit sur les instances de la reine Bérengère de Castille³². Cependant, même si, comme le souligne G. Genette (1987 : 121), la mention d'une commande princière « vaut pour une dédicace d'œuvre », cette double mention de la commande royale nous semble plus proche de celle que

³⁰Rappelons-nous les mots de G. Genette (1987 : 137 et 139) pour qui la dédicace « vise toujours au moins deux destinataires : le dedicataire, bien sûr, mais aussi le lecteur, puisqu'il s'agit d'un acte public dont le lecteur est en quelque sorte pris à témoin » et relève « toujours de la démonstration, de l'ostentation, de l'exhibition [car] elle affiche une relation, intellectuelle ou privée, réelle ou symbolique, et cette affiche est toujours au service de l'œuvre, comme argument de valorisation ou thème de commentaire [...] ».

³¹Nous n'avons pas non plus relevé de dédicace dans les textes hispaniques ayant servi de source à l'*Historia gothica*, à l'exception, peut-être, de la *CAT*. Dans sa version *Ad Sebastianum*, un bref salut, adressé au début du prologue au destinataire du texte, l'évêque Sébastien, laisse en effet entendre qu'il lui est destiné : *Adefonsus rex Sabastiano nostro salutem*. « À notre Sébastien, le roi Alphonse, salut ». Cf. *CAT*, p. 115. La *Dedicatio ad Sisenandum* attribuée dans le *CM* à Isidore de Séville est, quant à elle un apocryphe qui daterait au moins du XII^e siècle. Cf. De Carlos Villamarín (1996 : 153-240).

³²Cf. *CM*, p. 4 et pp. 9-10 : *Astrictus preceptis gloriosissime ac prudentissime Yspaniarum regine domine Berengarie*, « Enjoint par les mandements de la très glorieuse et très prudente reine Bérengère, ma maîtresse » ; *gloriosissime Yspaniarum regine domine Berengarie omni desiderio desiderantes fideliter satisfacere*, « afin de respecter les mandements de la très glorieuse reine des Hispaniae, notre maîtresse Bérengère, et voulant satisfaire fidèlement tous ses desirs ».

Rodrigue inscrit dans le prologue de son *Historia gothica* que de la formulation de sa dédicace, dans laquelle Ferdinand apparaît seulement comme le dedicataire du texte et non comme son commanditaire. Quant à la *CRC*, P. Linehan (2006 : 3) fait l'hypothèse d'un prologue qui aurait été séparé du reste du texte et, de ce fait, perdu. Ce fut peut-être également la fortune d'une éventuelle dédicace, mais rien dans le texte ne permet de conclure à son existence. La pratique de la dédicace est donc une des spécificités de l'écriture de Rodrigue si on la compare à celle des écrivains susmentionnés.

Dans la dédicace de l'*Historia gothica* crépite, par conséquent, la première étincelle d'une conscience d'auteur qui ne cessera, à notre avis, de s'affirmer dans le prologue puis dans le corps du texte. Corollaire de cela, la dédicace serait également un moyen, pour le Tolédan, d'afficher le genre d'auteur qu'il entend être, familier des usages scripturaux officiels mais aussi connaisseur des *topoi* et des règles de composition classiques. Sur le plan de l'écriture, comme sur celui des enjeux politiques, la dédicace de l'*Historia gothica* est donc d'un intérêt indéniable. Les multiples significations que l'on peut lui attribuer annonce la richesse du prologue que nous allons analyser maintenant.

3.2 L'écriture prologale : *eloquentia et scientia*³³

À la suite de la dédicace prend place, dans le champ paratextuel de l'*Historia gothica*, un prologue. L'analyse de celui-ci nous semble importante à plusieurs égards. Le parfait des verbes que Rodrigue y emploie pour évoquer son travail laisse entendre que le prologue fut écrit une fois celui-ci achevé³⁴. Il se présente donc d'emblée comme duel. Compte tenu de sa position aperturale, il apparaît au destinataire comme l'annonce de ce qu'il va lire ou entendre, c'est-à-dire le seuil matériel et symbolique du texte, et acquiert ainsi une résonance particulière. Dans le même temps, il semble être pour le Tolédan rétrospection sur le travail qu'il a accompli et, par conséquent,

³³Nous empruntons le doublet de ce titre à Guenée (1982).

³⁴Contrairement à la dédicace, le prologue fait partie de la « Première rédaction » de l'*Historia gothica*. Cf. Catalán et Jerez (2005 : 10–13).

le lieu où, tout en fournissant les clés qui permettent la compréhension de l'*Historia gothica*, il guide la réception de celle-ci en projetant l'image qu'il entend en laisser³⁵. Enfin, après la dédicace, c'est au sein du prologue que continue de s'accomplir la naissance d'un « je » qui, tour à tour tapi ou exprimé, accompagne le façonnement d'une conscience d'auteur. C'est ici que, selon les mots de Christiane Marchello-Nizia (1984 : 13), le « locuteur s'instaure en auteur ». Le prologue de l'*Historia gothica* mérite donc notre entière attention.

Comme dans la dédicace, Rodrigue exploite dans son prologue un certain nombre de *topoi* grâce auxquels il construit son discours et dont regorgent les prologues médiévaux. Ainsi y trouve-t-on d'entrée réaffirmés la nécessité de maintenir un lien moral entre les temps passés et la postérité, de même que le risque d'une rupture de ce lien à cause de la fragilité de la mémoire. À l'inverse, l'écriture, arme d'un historien qui lutte pour la conservation des savoirs découverts par les hommes et pour que l'on se souvienne de leurs actions est, elle, exaltée. Enfin, la dynamique glorification de Ferdinand/dévalorisation du Tolédan instaurée dans la dédicace se maintient. La réutilisation de ces éléments topiques ôte-t-elle pour autant au prologue tout intérêt ?

L'exemple de la dédicace nous incite à répondre d'emblée par la négative. En outre, il nous semble qu'il serait périlleux de voir dans les lieux communs de simples ficelles scripturales et, partant, de penser les discours liminaires, dont celui de l'*Historia gothica*, comme le fruit d'une écriture mécanique et conventionnelle. Ce serait, d'abord, accorder bien peu de crédit aux écrivains médiévaux³⁶. L'on risquerait

³⁵Cf. Bourgain (2000 : 252 et 255) : « Le prologue est une entreprise de construction d'un sens, tout spécialement dans une œuvre narrative où les faits bruts ont besoin d'un certain éclairage pour apparaître chargés de la signification que l'auteur leur donne ». « Car nous nous servons des prologues pour mieux connaître l'auteur et l'œuvre, mais les auteurs se servaient des prologues pour donner une certaine idée de l'œuvre [...] ».

³⁶Le temps n'est pas si loin où l'on ne leur en accordait aucun comme le souligne Guenée (1983 : 441) : « S'apprêtant à lire une histoire ou une chronique médiévale, le lecteur moderne, souvent, passe la préface. Il n'y a rien à retenir ou presque, pense-t-il, de cette "phraséologie", de ce tissu de lieux communs ». Andrieu (2004 : 584) rappelle que cette situation n'est pas nouvelle : « [...] les titres qui parviennent jusqu'à l'époque moderne, et même les *prologues* des textes historiques, ont été en règle générale bien maltraités par la critique érudite, et même, avant elle, par les copistes médiévaux. Ainsi, peu d'œuvres historiques possèdent encore aujourd'hui un titre, voire un prologue. Et même si le manuscrit originel s'en trouvait pourvu, les reprises médiévales ou

ensuite de céder à la tentation de voir partout des *topoi*, quand les textes eux-mêmes en infirment l'existence ou témoignent que d'un prologue à l'autre, le lieu commun revêt parfois un sens tout à fait différent, comme le souligne M. Banniard. À propos de ceux de la *Vita Albin*i de Venance Fortunat et la *Vita Martini* de Grégoire de Tours, écrites toutes deux dans la deuxième moitié du VI^e siècle, il démontre en effet que, même à l'intérieur d'un cadre temporel identique, les *topoi* peuvent présenter des « variations significatives d'un auteur à l'autre » et, acquérant ainsi une singularité nouvelle, « gagner en capacité d'information » (Banniard, 1992 : 50–51). Le prologue de l'*Historia gothica* illustre parfaitement le propos précédent. Rodrigue parvient, en effet, à rénover une matière considérée *a priori* comme topique, grâce notamment à son articulation au sein d'une structure argumentative complexe et à une écriture marquée par la recherche formelle. Dans la quasi-totalité du prologue abondent ainsi plusieurs des figures que l'on trouve répertoriées dans les traités classiques et médiévaux – les *artes poetriae* – qui accordent une place importante à l'ornement du discours (Faral, 1924 ; Kelly, 1991). Rénovés, les *topoi* prologaux de l'*Historia gothica* apparaissent également réactualisés si nous les considérons à la lumière du contexte culturel et politique de la première moitié du XIII^e siècle. En suivant le mouvement du texte, l'analyse qui va suivre tentera, par conséquent, de dévoiler la richesse rhétorique et discursive du prologue de Rodrigue, cela afin de mettre en évidence le double processus de rénovation/réactualisation que nous venons d'évoquer.

L'examen de la structuration du prologue de l'*Historia gothica* montre que le Tolédan respecte scrupuleusement les règles de composition de l'*exordium* formulées par la rhétorique classique et reprises par Isidore de Séville dans les *Etymologiae*. Pour les rhéteurs antiques, la structure du prologue répond en effet à un certain

modernes modifient souvent le contenu à la fois des titres et des prologues. De plus sur le prologue pèse l'opprobre du *topos*, que fuyaient les premiers éditeurs des textes médiévaux toujours en quête de textes originaux ». Ce mépris professé à l'encontre des prologues médiévaux n'est d'ailleurs pas réservé aux seuls prologues historiographiques comme en témoigne cette observation de Parisse (2000 : 150), à propos des préambules de chartes : « Souvent, il faut bien le dire, les préambules ont été négligés, ou considérés comme un bavardage inutile ; parfois même les éditeurs leur ont substitué des points de suspension, comme aux clauses finales ».

nombre d'exigences. Cicéron dans le *De inventione*³⁷, comme l'auteur de la *Rhetorica ad Herennium*³⁸, tous deux bien connus des écrivains médiévaux, s'accordent pour dire que l'*exordium*, qui relève de la *dispositio*³⁹, vise à rendre l'auditoire bienveillant, attentif et docile⁴⁰. Remaniant cette définition, Isidore y ajoute les moyens de parvenir aux effets préconisés par les auteurs cités et indique que tout prologue doit comporter trois parties : une *captatio benevolentiae* pour s'assurer de la bienveillance de l'auditeur, une partie technique qui lui fournira des explications sur le texte afin de le disposer à s'instruire et une exhortation finale destinée à éveiller une nouvelle fois son intérêt⁴¹. Rodrigue débute par conséquent son prologue par une *captatio benevolentiae* qui prend la forme d'une méditation relativement longue sur le thème de la conservation et de la transmission des savoirs passés. Il expose ensuite dans le détail les modalités de son projet historiographique puis termine par une exhortation à l'indulgence adressée au roi et à un lecteur indéterminé. Ce premier constat illustre deux traits de l'écriture du Tolédan qui se manifesteront de façon constante dans l'ensemble du prologue : le choix d'une forme où s'illustrent les prescriptions des traités consacrés à l'art de bien dire ou de bien écrire, qu'ils

³⁷Nous utilisons l'édition suivante : Achard, Guy (éd. et trad.), *De l'invention*, Paris, Les Belles Lettres, 1994. Désormais *De inventione*, lorsque nous citons le texte et Achard (1994), lorsque nous citons l'introduction, l'appareil critique ou la traduction de l'édition de référence.

³⁸Nous utilisons l'édition suivante : Achard, Guy (éd. et trad.), *Rhétorique à Herennius*, Paris, Les Belles Lettres, 1989. Désormais *Rhetorica ad Herennium*, lorsque nous citons le texte et Achard (1989), lorsque nous citons l'introduction, l'appareil critique ou la traduction de l'édition de référence.

³⁹La *dispositio* est elle-même le second aspect de la rhétorique qui en compte cinq : l'*inventio*, la *dispositio*, l'*elocutio*, la *memoria* et la *pronuntiatio*.

⁴⁰Cf. *De inventione*, I, 20, p. 75 : *Exordium est oratio animum auditoris idonee comparans ad reliquam dictionem : quod eveniet si eum benivolum, attentum, docilem confecerit*. Trad. Achard (1994 : 21) : « L'exorde est un développement qui prépare comme il faut l'esprit de l'auditeur à suivre le reste du discours. Ce résultat sera obtenu, si l'exorde a rendu l'auditeur bienveillant, attentif, apte à comprendre ». Cf. *Rhetorica ad Herennium*, I, 6, p. 6 : *Principium est cum statim auditoris animum idoneum reddimus ad audiendum. Id sumitur ut attentos, ut dociles, ut benivolos auditores habere possimus*. Trad. Achard (1989 : 7) : « Le simple début consiste à préparer, dès le commencement, l'esprit de l'auditeur à écouter. On le met en œuvre pour disposer d'un auditoire attentif, docile et bienveillant ».

⁴¹Cf. *Etymologiae*, II, 7, 2, p. 368 : *Inchoandum est itaque taliter ut benivolum, docilem vel adtentum auditorem faciamus : benivolum precando, docilem instruendo, adtentum excitando*. Trad. : « C'est pourquoi il [le discours] doit être commencé de telle façon que nous rendions l'auditeur bienveillant, disposé à s'instruire et attentif : bienveillant grâce à nos demandes, disposé à s'instruire grâce à notre enseignement, attentif grâce à nos sollicitations ». Les *artes poetriae*, quant à elles, ne donnent aucune indication sur la structure de l'*exordium* et soulignent simplement qu'il existe deux façons, naturelle ou artificielle, de commencer un texte. Cf. Faral (1924 : 55–59).

soient classiques ou médiévaux, d'une part ; la reprise de plusieurs procédés caractéristiques des textes ou de l'écriture isidorienne, d'autre part. La récurrence de ces traits nous incite à penser que ce pourrait être là un des moyens choisis par Rodrigue pour s'ériger en *auctoritas* et faire de son propre texte un modèle d'écriture⁴².

3.2.1 La *captatio benevolentiae* : le triomphe de la rhétorique

La *captatio benevolentiae* occupe une part importante du prologue de l'*Historia gothica*. En effet, elle s'étend sur quinze des douze phrases que compte celle-ci. Elle s'énonce comme suit⁴³ :

1. *Fidelis antiquitas et antiqua fidelitas primeuorum doctrix et genitrix posterorum credidit actibus minorari si sibi soli se genitam reputaret.* **2a.** *Cum enim per ea que facta sunt Dei inuisibilia percepissent, quia morte interueniente non poterant permanere ea que diuina reuelatione, studio uigilanti, doctrina, usu, memoria, intellectu circa creaturarum opera ratione preuia inuenerunt, inuestigantes experimenta rerum et enigmata figurarum futurorum noticie prouiderunt et duce spiritu presencia perceperunt et futura indagiis prenouerunt.* **2b.** *Set obliuio, que semper memorie aduersatur, pediseca negligencia subsequente, quod diligencia adinuenit, gressu obuio liturauit.* **3. et 1'** *Ceterum ne desidia sapiencie inimica itinera studii occultaret, illi, qui pro luce sapienciam habuerunt et eam rebus omnibus pretulerunt, figurales litteras inuenerunt, quas in sillabas congesserunt ut hiis compingerent dictiones, quibus ut ex trama et stamine quasi a texentibus oratio texeretur, et per hec futuris seculis preterita ut presencia nunciarent et uigilata studia arcium liberalium et officia mechanica utiliter adinuenta scriptura posteris conseruarent.* **2'a.** *Cursus siderum, motus planetarum, dispositiones signorum, effectus astrorum, que astronomorum curiosa diligencia adinuenit, cubitorum geometrie distinctiones et graduum differencias et punctorum distancias, quo obiectu luna lucida denigretur, qua eclipsi solis claritas tenebrascit, qua indagine herbarum noticiam et earum efficaciam experimentis fisicalibus perceperunt, sine scriptis qua memoria posset quantumlibet instans solercia reminisci, ne dixerim inuenire, nisi principiorum noticia precessisset, que primeui inuenta successoribus conscripserunt? Verum quia humana studia multipharie uariantur, pari prouidencia et eodem studio sollicitudo diligens eorundem descripsit acta sapiencium et stultorum, fidelium et ethnicorum, uirtutes catholicas et politicas, iura cano-*

⁴²Le fait, déjà évoqué, que Rodrigue cite les sources classiques d'une façon similaire à celle des *artes poetriae* nous semble relever de la même démarche.

⁴³Nous retranscrivons le texte de la *captatio benevolentiae* dans son entier afin que le lecteur puisse en saisir le mouvement argumentatif d'ensemble avant que nous nous livrions à son étude détaillée. Les numéros que nous avons rajoutés correspondent aux articulations logiques des deux syllogismes qui composent la *captatio benevolentiae*. La traduction de celle-ci se fera au fur et à mesure de l'analyse.

nica et ciuilia, ut per hec mundi cursus in suo ordine dirigatur; gesta etiam principum, quorum aliquos ignauia fecit uiles, alios sapientia, strenuitas, largitas et iusticia futuris seculis comendauit, ut quanta sit differentia utrorumque exitu comprobetur, et discant posterius bonorum exemplis inniti et a malorum semitis declinare, quia etsi ad tempus bonorum uideatur Dominus obliuisci, in fine misericordiam non abscidet, et si ad tempus etiam impii prosperentur, tolluntur in altum, ut lapsu corruant grauiori. Quis enim de creatione mundi, de patriarcharum successione, de exitu de Egipto, de lege ueteri, de regibus Terre Sancte, de exterminio eorumdem, de annunciatione, natiuitate, passione, resurrectione et ascensione Domini Iesu Christi, earum testibus morte sublati, posset relatione ueridica esse certus, nisi libri canonici aut euangelia testarentur? Quibus, eo quod scripserunt, tanto amplius obligamur, quanto per eorum doctrinam in preteritorum noticia innouamur. Gloriosa etiam prelia Romanorum et aliarum gentium que in mundo uarietate mirabili acciderunt, sine scriptura a memoria excidissent. 2^b. Cum igitur Hispaniarum successus uariarum principum cruentis cladibus iteratus et linguam mutauerit et originem sue gentis pluribus intercepta dominiis sit oblita, iam fere gens et origo incolarum Hispanie ignoratur. 3^a. Quia igitur placuit uestre excellencie maiestatis mee requirere ignoranciam paruitalis ut si, qua de antiquitatibus Hispanie et de hiis etiam que ab antiquis uel modernis temporibus acciderunt mee memorie occurrissent, petitioni uestre describere laborarem, et ut a quibus gentibus calamitates Hispania sit perpessa, et Hispanorum regum originem et eorum magnalia qui patrum glorias imitatione secuti sunt gloriosa, per scripture mee indaginem ad diligencie uestre noticiam peruenirent, ego uero tanti domini, tam excelsi, non possum precibus contraire et uix possibile cogor ob reuerenciam atemptare. Tempore enim uastationis Arabum scripta et libri cum pereunte patria perierunt, nisi quod pauca diligencium custodia euaserunt. Historia gothica, pp. 5–6.

L'enjeu de la *captatio beneuolentie* est double. Il s'agit à la fois d'éveiller l'intérêt et la bienveillance du destinataire de l'*Historia gothica*, mais également de la légitimer en le convainquant de sa valeur et de son utilité. Cette double entreprise s'appuie sur deux piliers : un système argumentatif complexe, d'une part, le recours à une prose foisonnante destinée à susciter l'admiration, d'autre part. Le système argumentatif fait appel à deux logiques, de déduction et d'inférence. La première se traduit par la mise en place d'une structure construite sur le modèle du syllogisme, employé dans la démonstration dialectique (Bourgain, et Hubert, 2005 : 399–401 ; Lausberg, 1975 : 181–184). Le canevas du syllogisme est ternaire et se présente comme suit : à une *propositio* de départ (1) succèdent des *rationes* ou *præmissæ* (2), la première est dite *maior* (2a), la seconde *minor* (2b). Vient ensuite

une *conclusio* (3). La *captatio benevolentiae* du prologue de Rodrigue se compose d'une suite de deux syllogismes parfaits⁴⁴. Le premier a pour but de justifier la nécessité de l'écriture, le second vise à démontrer l'utilité du texte de Rodrigue. Ils s'enchaînent sans hiatus puisque dans la *conclusio* du premier se trouve la *propositio* du second. La seconde logique d'argumentation est plus implicite et repose sur les capacités du lecteur à procéder par analogie et par association d'idées. Ces deux logiques sont perceptibles tout au long de la *captatio benevolentiae* mais également, à de multiples reprises, dans le corps de l'*Historia gothica*. On y trouve plusieurs fragments argumentatifs qui reprennent le schéma du syllogisme ou de l'enthymème⁴⁵. De même, nous montrerons comment la mise en place d'un réseau de parallélismes re-présentant à l'esprit du lecteur l'image glorieuse de ses prédécesseurs est un des mécanismes sur lesquels repose le portrait élogieux d'Alphonse VIII.

*

Le premier syllogisme de la *captatio benevolentiae* débute par une *propositio* qui reprend un *topos* caractéristique des prologues médiévaux : l'établissement d'une continuité entre les temps anciens et la postérité (Bourgain, 2000 : 246). Cette *propositio* est la suivante :

Fidelis antiquitas et antiqua fidelitas primeuorum doctrix et genitrix posterorum credidit actibus minorari si sibi soli se genitam reputaret. Historia gothica, p. 5.

« L'antiquité fidèle et la fidélité antique de nos prédécesseurs, maîtresses et mères de la postérité crurent qu'elles seraient tenues en piètre estime si elles considéraient qu'elles n'étaient nées que pour leur seul profit ».

La forme que prend cette première période témoigne de l'utilisation de procédés largement employés dans la *captatio benevolentiae* et, dans une moindre mesure, dans le texte lui-même. Ainsi, le Tolédan y manifeste un goût pour la symétrie syntaxique qui ne se démentira pas et démontre, par l'emploi de plusieurs des figures

⁴⁴Il arrive que le syllogisme soit amputé de la *propositio* ou d'une des deux *rationes*. Cf. Dupriez (1984 : 374) et Lausberg (1975 : 182–183). On parle alors d'enthymème, schéma argumentatif que l'on retrouve ailleurs dans l'*Historia gothica*.

⁴⁵On citera pour mémoire les fragments destinés à réfuter la supériorité du siège sévillan (*Historia gothica*, p. 119), les conquêtes hispaniques de Charlemagne (*Historia gothica*, pp. 126–130), ou encore la translation à Léon des reliques de Sainte Juste (*Historia gothica*, p. 192).

de l'*ornatus facilis* et de l'*ornatus difficilis*, sa virtuosité rhétorique⁴⁶. Considérons d'abord le groupe sujet de la période qui se subdivise en deux propositions apposées, P¹ : *Fidelis antiquitas et antiqua fidelitas primeuorum*, et P² : *doctrix et genitrix posterorum*. À l'intérieur de ces propositions, la symétrie est également respectée puisqu'elles se composent, chacune, d'un groupe nominal et d'un complément du nom. Nous obtenons le schéma suivant : P¹ = GN¹ (*Fidelis antiquitas et antiqua fidelitas*) + CN¹ (*primeuorum*), et P² = GN² (*doctrix et genitrix*) + CN² (*posterorum*). Enfin, le groupe nominal peut également être scindé en deux, chaque groupe nominal étant formé de deux substantifs réunis par la copule *et*. La structuration symétrique est portée à son comble dans la structure de P¹ puisque le schéma précédent se double d'une construction en chiasme, à la fois syntaxique et sémantique : *Fidelis antiquitas et antiqua fidelitas*⁴⁷. Elle met en exergue les valeurs que Rodrigue attribue à ses prédécesseurs : la fidélité et l'ancienneté. Le chiasme suivant (*primeuorum doctrix et genitrix posterorum*), à cheval sur P¹ et P², contribue à identifier passé et présent et matérialise ainsi le lien filial et didactique qui les unit. Le parallélisme et la symétrie se traduisent également par le recours à l'homéotéleute qui rapproche *primeuorum* de *posterorum*, mais aussi *antiquitas* et *fidelitas*, ainsi que *doctrix* et *genitrix*⁴⁸. Ce procédé confère à la phrase une certaine musicalité que l'on retrouve dans l'*annominatio si, sibi, soli, se* qui semble être un écho sonore du solipsisme

⁴⁶Les *artes poetriae* des XII^e et XIII^e siècles complètent la théorie des trois styles héritée de l'Antiquité, par une classification en deux groupes des figures de rhétoriques, empruntée elle aussi à la doctrine classique. Les tropes, c'est-à-dire les figures qui reposent sur le glissement du sens des mots comme la métaphore, relèvent de l'*ornatus difficilis*. Ce sont les plus recherchées. Les *colores rhetorici*, les « couleurs de la rhétoriques », autrement dit les figures de mots et de pensée telle l'*annominatio*, ainsi que l'usage de la *determinatio*, sont associées à l'*ornatus facilis*. La théorie des trois styles, matérialisée par la *rota Virgiliae*, distingue, elle, les styles simple, tempéré et sublime. Dans la doctrine antique, ils sont employés en fonction des qualités de l'élocution ; pour les théoriciens médiévaux, ils correspondent à la dignité sociale de la personne à propos de laquelle on écrit. Cf. Bourgain et Hubert (2005 : 393–403, 516–524) et Faral (1924 : 52–54, 86–98).

⁴⁷Le chiasme syntaxique consiste en un croisement des cas. Dans le chiasme sémantique, le deuxième membre du chiasme reprend les termes du premier. Cf. Lausberg (1975 : 194–198). Cette figure est aujourd'hui appelée antimétabole. Dupriez (1984 : 53–54) en donne la définition suivante : « Deux phrases font pour ainsi dire entre elles l'échange des mots qui les composent, de manière que chacun se trouve à son tour à la même place et dans le même rapport où était l'autre ».

⁴⁸Dans l'*Ars versificatoria*, Matthieu de Vendôme donne la définition suivante : *Omoetholeuton* est plurium dictionum consimilis terminatio. Cf. Faral (1924 : 170). Trad. : « L'homéotéleute consiste en la terminaison entièrement semblable de plusieurs mots ». Dans la première phrase du prologue, l'homéotéleute est produite par la répétition de désinences casuelles identiques.

dont ont voulu s'extraire les anciens⁴⁹.

Venons-en maintenant aux multiples lectures dont la première phrase du prologue peut faire l'objet. Il nous semble que les clés de sa compréhension se trouvent dans le corps du texte. En effet, alors qu'il vient de rappeler la main-mise de Ferdinand II de Léon sur le royaume de Castille pendant la minorité d'Alphonse VIII, Rodrigue interrompt le récit des événements par un chapitre doctrinal intitulé *De comendatione fidei seu fidelitatis*, « Éloge de la foi ou de la fidélité ». En voici le début :

Quid fide gloriosius ? Impossibile est Deo placere quempiam sine fide, si prima gracia in iustificatione impii fides a theologis predicatur et per hanc dampnatus homo gracia redonatur. Quid fidelitate potius appetendum ? Cum enim sit utilis et honesta, sine hac Deus, qui omnia potest, noluit mundum regi, quia si hec periret, homo homini non subesset nec quisquam ab alio tutus esset et conuictus inter homines non adesset, set nec quisquam sufficeret sibi solus et ita congregatio hominum deperiret : igitur cuncta pro nichilo facta essent ; fides itaque sit preuia omnibus, per quam quilibet Deo placet, qui est Dominus dominorum ; fidelitatem etiam circa inferiores tanquam pupillam oculi inuiolatam custodiat et illesam. Historia gothica, p. 240.

« Qu'y-a-t-il de plus glorieux que la foi ? Il est impossible à quiconque de plaire à Dieu sans la foi, s'il est prêché par les théologiens que la foi est la première grâce dans la justification des impies et que par elle, l'homme condamné est rendu à la grâce. Que doit-on chercher davantage à atteindre que la fidélité ? En effet, comme elle est utile et honnête, Dieu qui peut toutes choses, ne voulut pas que le monde soit régi sans elle, car si elle venait à disparaître, l'homme ne se soumettrait pas à l'homme et personne ne serait en sûreté avec personne et ne serait convaincu entre les hommes, mais personne ne se suffirait à lui-même et ainsi le genre humain dépérirait. Par conséquent, tout aurait été vain. C'est pourquoi, la foi est au-dessus de toute chose, grâce à elle, tout le monde plaît à Dieu, qui est le Seigneur des seigneurs, qu'il garde la fidélité inviolée et intacte, de même que la pupille de l'œil, parmi les inférieurs ».

Comme l'a démontré G. Martin (1992 : 262–270, 2003a), la foi et la fidélité sont les deux valeurs centrales du système axiologique du Tolédan. Le fragment cité en témoigne : il les conçoit comme des vertus morales qu'il élève au-dessus de toutes les autres et érige en rempart contre le chaos du monde et la disparition du genre

⁴⁹D'un emploi limité chez les rhéteurs antiques, l'*annominatio* fut l'un des procédés favoris des écrivains médiévaux. Elle revêt deux formes. La première consiste à rapprocher des mots dont les sonorités sont voisines. Dans la seconde, les mots rapprochés ont des formes identiques mais des sens différents. Cf. Bourgain et Hubert (2005 : 395) et Faral (1924 : 93–97).

humain. En faisant de la fidélité une vertu des anciens, Rodrigue souligne donc l'importance du lien établi entre le passé et la postérité et fait de la transmission une nécessité morale, indispensable à la survie et à l'ordre du monde.

À cette première lecture morale, qui dénote en lui le théologien et le prédicateur, vient se superposer une lecture politique, dont la clé se trouve également dans le texte. De fait, la *fidelitas* nobiliaire forme avec la *largitas* royale, le binôme notionnel régissant, dans l'*Historia gothica*, les rapports entre aristocratie et royauté (Martin, 1992 : 263 ; Rodríguez López, 2003). Nombreux sont, en effet, les épisodes dans lesquels le Tolédan juge positivement ou négativement les actions du roi ou des nobles à l'aune de ces valeurs. Ainsi nous livre-t-il un portrait élogieux de Ramire II d'Aragon dont la moindre des qualités ne fut pas d'avoir fait don à ses chevaliers de presque toutes les villes et châteaux appartenant à la couronne⁵⁰. De même, Pierre Nuñez de Fuente Armegil est qualifié par Rodrigue de *miles strenuus et fidelis*, « chevalier vaillant et fidèle », car il arracha littéralement le jeune Alphonse VIII des mains de son oncle, Ferdinand II de Léon, qui tentait, en exerçant sur lui sa tutelle, de s'emparer de la Castille⁵¹. À l'inverse, le même Ferdinand II qui alla à l'encontre de la *largitas* en ôtant leurs fiefs à certains nobles léonais est taxé par le Tolédan de prêter l'oreille à des conseillers peu scrupuleux⁵². Enfin, Rodrigue dresse un noir portrait du comte Alvare Nuñez de Lara qui rompit l'*hominium* qui le liait à Bérengère de Castille en levant des impôts et en spoliant la noblesse de

⁵⁰Cf. *Historia gothica*, pp. 179–180 : *Hic fuit in preliis fortunatus et suis benignus, propicius, liberalis, adeo quod fere omnes uillas et castra regalia militibus est largitus*. Trad. : « Il fut heureux dans les combats et bon à l'égard des siens, bienveillant, généreux, au point qu'il offrit à ses soldats presque toutes les villes et les châteaux de la couronne ».

⁵¹Cf. *Historia gothica*, p. 238 : *Tunc Petrus Nunii de Fonte Almexiri, miles strenuus et fidelis, regem paruum sub capa protexit et uelocissimo equo insidens ea die ad castrum Sancti Stephani duxit eum*. Trad. : « Alors, Pierre Nuñez de Fuente Armegil, chevalier vaillant et fidèle, protégea le jeune roi sous sa cape et monté sur un cheval véloce, le conduisit ce jour-là au château de Saint-Étienne de Gormaz ».

⁵²Cf. *Historia gothica*, p. 233 : *Rex autem Fernandus cum esset pius, misericors et benignus, susurronum tamen linguis aures credulitate facili inclinabat, qui uolentes regni exordia perturbare mala de quibusdam comitibus suggererunt; et ipse eorum susurriis inclinatus abstulit eis temporalia pheuda que tenebant*. Trad. : « Le roi Ferdinand, bien qu'il fût pieux, miséricordieux et bienveillant, prêtait cependant l'oreille, avec crédulité et sans méfiance, aux murmures des médians qui, voulant perturber les débuts de son règne, colportaient des vilénies à propos de certains comtes. Et, influencé par leurs médisances, il leur reprit les fiefs qu'ils détenaient ».

ses terres⁵³ (Martin, 2003a : 119). La première phrase du prologue de l'*Historia gothica* peut, par conséquent, être lue à la lumière d'une double conception, morale et politique, de la *fidelitas*. C'est ce que souligne G. Martin (1992 : 270) en affirmant que « l'entreprise historiographique de Rodrigue de Tolède, placée à son tour sous ce signe, s'offre elle-même – engageant un homme qui avait si copieusement bénéficié des largesses royales – comme un acte de fidélité à Ferdinand III ». Nous partageons cette opinion. Toutefois, il nous semble qu'il est possible de la compléter en proposant une interprétation quelque peu différente de la phrase inaugurale du prologue. Dans un esprit similaire à celui qui préside à la composition de la dédicace, Rodrigue cherche sans doute, en faisant « acte de fidélité à Ferdinand III » à contrebalancer le ressentiment qui perce dans le récit qu'il fait de son règne. Cependant, l'on pourrait aussi supposer qu'il adresse là une critique implicite au souverain en lui signifiant qu'en l'écartant de son entourage, il manque à la fidélité due à un homme qui « avait soutenu [son] installation sur le trône de Castille » et « accompagné [sa] difficile intronisation à León » (Martin, 2005 : 46) : lui-même. L'évocation redoublée de la fidélité des anciens et des prédécesseurs servirait alors au Tolédan à montrer au roi l'image de son grand-père Alphonse VIII, mais aussi celle de sa mère Bérengère, à l'instar de ce fragment dans lequel ces derniers sont explicitement présentés comme les modèles de Ferdinand III (Rodríguez de la Peña, 2000a : 29 ; Rucquoi, 1993a : 83) :

Aduersariis itaque sic a Domino iudicatis rex Fernandus regnum optinuit pacifice et quiete, regina nobili omnia disponente, que adeo filium sollicite educavit, ut regnum et patriam iuxta morem avi sui nobilis Aldefonsi in pace et modestia gubernaret usque ad regni sui uicesimum quintum annum. Historia gothica, p. 290.

« Par conséquent, le Seigneur ayant jugé ses ennemis, le roi Ferdinand maintint son royaume dans la paix et dans la tranquillité. L'instigatrice de tout cela était la noble reine qui éduqua son fils avec soin, à tel point qu'il gouverna la patrie de la même manière que son grand-père, le noble Alphonse, dans la paix et dans la modestie jusqu'à la vingt-cinquième année de son règne ».

⁵³Ce portrait fait l'objet du chapitre intitulé : *De regno regis Henrrici et quod fuit comiti Alvaro deputatus*. Trad. : « À propos du règne du roi Henri et de comment il fut confié au comte Alvare ». Cf. *Historia gothica*, pp. 281–282.

En effet, à l'égard de Rodrigue, Alphonse VIII ne fut pas avare de largesses et lui conserva ses faveurs jusqu'à sa mort en en faisant son exécuteur testamentaire. C'est à Alphonse que Rodrigue dut ses élections successives à la tête du siège épiscopal d'Osma qu'il n'occupa pas puis à celle de l'archevêché tolédan qui lui valut de contrôler la chancellerie castillane. C'est Rodrigue qui mena avec le roi les préparatifs de la grande bataille de las Navas de Tolosa, et durant celle-ci il se tint à ses côtés. Enfin, les donations royales au siège tolédan ou à Rodrigue lui-même furent nombreuses. De même, Bérengère offrit au Tolédan un nombre important de places fortes, dont la plus importante fut Talamanca, afin de s'assurer son appui lors du conflit qui l'opposa à certaines factions nobiliaires pendant la minorité de son frère Henri I^e (González, vols. II et III, 1960 ; Gorrosteratzu, 1925 ; Grassotti, 1972 ; Hernández, 1985 et 2003b). Pour toutes ces raisons, il n'est pas anodin que le chapitre dédié à la foi et à la fidélité soit intégré dans le récit du règne d'Alphonse VIII, et qu'à titre d'illustration des considérations qu'il vient de tenir sur ces deux vertus, le Tolédan propose un portrait du roi qui, selon lui, se consacra dès sa jeunesse à les rechercher⁵⁴.

En conséquence, ce qui, à première vue, semblait relever d'un *topos* ressassé – le lien nécessaire entre passé et présent – est en réalité riche de significations. Ainsi, le recours à l'allégorie – fidélité et antiquité sont personnifiées en renvoyant par synecdoque aux hommes des temps anciens – permet au Tolédan de superposer au sens littéral qui prend acte de la volonté des anciens d'assurer la continuité avec leurs descendants, un sens moral et politique en érigeant foi et fidélité au rang de vertus essentielles, et en proposant peut-être à Ferdinand III le miroir exemplaire de ses devanciers. En en appelant aux anciens, Rodrigue convoquerait, en effet, les royales figures d'Alphonse VIII et de Bérengère, sa fille. Ce ne sont pas les seuls, cependant, à se cacher sous le terme *antiquitas*. Celui-ci renvoie en effet à d'autres

⁵⁴Cf. *Historia gothica*, p. 241 : *Hanc exquisiuit a iuventute sua Aldefonsus desiderabilis Sancii filius*. Trad. : « Alphonse, le fils du regretté Sanche, la rechercha dès sa jeunesse ». L'analyse des fragments consacrés dans l'*Historia gothica* aux vertus d'Alphonse VIII, celle notamment de la mécanique narrative qui préside à la composition du chapitre *De comendatione fidei seu fidelitatis* fait dire à Arizaleta (2003b : 170–175, 172) que « [e]s por tanto la figura de Alfonso VIII *exemplum* de fe y de fidelidad en el testimonio histórico del Toledano ».

figures que nous dévoilera la suite de la *captatio beneuolentiae*⁵⁵.

*

La période suivante constitue la prémisse majeure du syllogisme et vient confirmer la proposition de départ. Elle repose, comme celle-ci, sur un *topos* habituellement employé dans les prologues antiques et médiévaux : posséder un savoir oblige à le transmettre (Croizy-Naquet, 2001 ; Curtius, 1991 : 160–161). C'est pourquoi, selon Rodrigue, les anciens ont voulu transmettre leurs connaissances à leurs descendants afin de ne pas vivre pour leur seul profit :

Cum enim per ea que facta sunt Dei inuisibilia percepissent, quia morte interueniente non poterant permanere ea que diuina reuelatione, studio uigilanti, doctrina, usu, memoria, intellectu circa creaturarum opera ratione preuia inuenerunt, inuestigantes experimenta rerum et enigmata figurarum futurorum noticiae prouiderunt et duce spiritu presenciam ceperunt et futura indagiis prenouerunt. Historia gothica, p. 5.

« Car, comme ils avaient perçu à travers les choses qui sont, la présence invisible de Dieu, puisque à cause de la mort, les connaissances qu'ils acquièrent, guidés par la raison, au sujet des réalisations des créatures grâce à la révélation divine, l'étude vigilante, l'enseignement, l'expérience, la mémoire, l'entendement, ces connaissances n'avaient pu perdurer, en cherchant ils montrèrent à leurs descendants l'expérience des choses et les énigmes des symboles et, guidés par l'esprit, ils comprirent les choses présentes et, par leurs recherches, devinèrent ce qui allait arriver ».

Nous pouvons de nouveau observer combien la prose du Tolédan est travaillée. La période, assez longue, se compose de quatre membres, tous terminés par un verbe au parfait, ce qui entraîne l'homéotéleute de la désinence en -erunt. L'épiphore interne qui en résulte produit un effet de rime. Outre cela, la principale figure utilisée est l'*interpretatio* ou *expolitio*. Il s'agit d'une des deux formes du procédé d'*amplificatio* que Rodrigue applique à la fois dans son sens classique : « rehausser une idée, la faire valoir », et dans celui que lui donnent les *artes poetriae* des XII^e et XIII^e siècles dans lesquels l'*amplificatio* consiste à « développer, allonger (un sujet) » et concerne,

⁵⁵La suite de notre étude le démontrera. Nous ne sommes donc que partiellement d'accord avec Fernández Gallardo (2004 : 67–68) qui avance que « *Antiquitas* : dada la amplia erudición clásica de don Rodrigo, es lo más probable que antes de designar un indeterminado pasado, dicho término delimita la Antigüedad greco-latina, cuya cultura se erige en modelo supremo ». Dans le prologue de l'*Historia gothica*, *antiquitas* nous semble être, au contraire, une notion protéiforme qui désigne aussi bien les classiques que les autres modèles, plus ou moins proches de lui, que se choisit Rodrigue.

par conséquent, non plus l'*inventio* mais l'*elocutio* (De Bruyne, 1998 : 386 ; Faral, 1924 : 61). Dans les *artes poetriae*, les moyens de parvenir à l'*amplificatio* occupent une place essentielle car les théoriciens la considèrent comme la tâche principale de l'écrivain. Selon ces traités, l'*interpretatio* revient à exposer plusieurs fois une même idée en variant l'expression (Faral, 1924 : 15–33, 206). C'est ce que fait Rodrigue en évoquant les connaissances que les hommes du passé acquirent et transmirent à leurs descendants. Il amplifie l'adjectif *doctrix* en le rehaussant et en le développant. En effet, il rappelle les aspirations didactiques des anciens auxquelles renvoyait déjà l'épithète et fait ressortir, de façon explicite cette fois, l'exemplarité du passé déjà sous-jacente dans l'affirmation de la fidélité des anciens offerte en modèle à Ferdinand III.

Arrêtons-nous maintenant sur les termes de cette deuxième phrase du prologue. Une mise en perspective contextuelle nous permet, peut-être, d'en approcher le sens, à première vue obscur. En effet, il nous semble que cette phrase porte l'empreinte du climat intellectuel et culturel des XII^e et XIII^e siècles.

Dans une étude récente, A. Arizaleta (2006b : 281–287) écrit que les textes composés au sein de la cour castillane et de la cathédrale tolédane au tournant des XII^e et XIII^e siècles ont certainement été perméables aux idées développées par les penseurs qui gravitèrent autour du centre scientifique que fut Chartres au XII^e siècle. Analysant les vers de l'un des deux prologues du *Forum Conche*, écrits pendant l'hiver 1189-1190, elle souligne en effet qu'ils peuvent être mis en parallèle avec l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille. Elle indique également que ces vers témoignent d'une « décision consciente [...] de mettre par écrit le code d'un univers culturel précis, qui s'épanouissait en France, à Chartres » (Arizaleta, 2006b : 283). Les idées chartraines auraient gagné la cour de Castille par l'intermédiaire des clercs du roi, en contact avec des clercs français venus en Péninsule ibérique, ou ayant voyagé eux-mêmes en France⁵⁶. Formé à Paris, Rodrigue lui-même y aurait été sensible comme

⁵⁶Voici ce que dit Arizaleta (2006b : 285–286) des possibles modes de diffusion de la pensée chartraine : « Les clercs français étaient nombreux dans la péninsule Ibérique depuis le XI^e siècle ; les clercs péninsulaires voyageaient en France ; des individus comme Alfred de Sareshel, Robert de Chester, Daniel de Morley ou Hermann le Dalmate, qui avaient étudié en France avant d'arriver en

en témoigne l'ouverture du premier chapitre du *BHC* dans lequel il aurait agi « au moins partiellement en exégète chartrain » (Arizaleta, 2006b : 282 et 286). Autant dire que l'hypothèse d'A. Arizaleta nous paraît séduisante, car dans la *captatio benevolentiae* façonnée par Rodrigue, il nous semble entendre résonner un lexique, des thèmes, caractéristiques des intellectuels liés à « l'école de Chartres »⁵⁷.

Éclairés à cette lumière, les mots de Rodrigue font sens et semblent lui avoir été dictés par l'univers intellectuel dans lequel il baigna. Ainsi, dans la deuxième phrase du prologue, le goût des anciens pour la connaissance n'est pas sans rappeler celui qui préside à « l'esprit chartrain », que Jacques Le Goff (1985 : 53) décrit comme un « [e]sprit de curiosité, d'observation, d'investigation [...] alimenté par la science gréco-arabe ». Curiosité, observation, investigation que ne sauraient mieux exprimer la présence importante dans cette phrase d'un champ sémantique relatif à l'étude et à la recherche du savoir : *studio uigilanti, doctrina, usu, memoria*⁵⁸, *intellectu* dont l'énumération confère une dimension totalisante à l'activité intellectuelle, mais aussi les mots ou locutions *experimenta rerum, inuestigantes* et *indagiis* qui constituent une amplification du terme *usu*, « expérience ». L'affirmation que Dieu est principe de toutes choses, *Cum enim per ea que facta sunt Dei inuisibilia percepissent*, nous semble également établir une nouvelle convergence avec les textes écrits par les

Espagne pour y traduire des textes arabes, auraient pu communiquer les bases de la philosophie chartraine aux lettrés hispaniques. Hermann le Dalmate avait, lui, étudié avec Thierry de Chartres. Les voies d'entrée de l'influence chartraine dans la chancellerie castillane semblent nombreuses ». Selon Guijarro (1998 : 722), les inventaires de bibliothèques capitulaires datant de la seconde moitié du XIII^e siècle confirment que les œuvres des Chartrains mais aussi des Victorins dont nous reparlerons étaient connues en Péninsule ibérique. Cf. également Guijarro (1998 : 734) : « [Algunos factores se revelan con mayor claridad como determinantes en este proceso : la existencia, ya subrayada, de una tradición escolar visigoda, la influencia franca a través del papel jugado por el monasticismo cluniacense, el camino de peregrinación a Santiago de Compostela, la política real de alianzas matrimoniales, la difusión e intercambios de manuscritos entre el norte peninsular y el reino franco, la secularización de los cabildos catedralicios, la política de las sedes metropolitanas de Santiago y Toledo, así como la intervención regia en los asuntos eclesiásticos ».

⁵⁷Nous mettons le terme « école de Chartres » entre guillemets car il a été discuté, à la suite de Richard Southern, par une partie de la critique qui considère que le groupe prétendument homogène auquel il fait référence est factice. Pour une mise au point sur ce sujet, cf. Lemoine et Picard-Parra (2004 : XI–XIII).

⁵⁸*Memoria* est, de notre point de vue, à prendre ici au sens que lui donne Carruthers (2002b : 10) : « Cette “mémoire” ne se restreint pas à ce que nous désignons sous ce vocable aujourd'hui ; c'est un concept beaucoup plus vaste car il reconnaît le rôle essentiel que jouent l'émotion, l'imagination et la méditation au sein de l'activité de mémorisation. Plus proche de sa signification réelle est notre terme de “cognition”, désignant la construction de la pensée ».

penseurs chartrains⁵⁹. Dans certains de ces textes, le postulat prend forme dans la formule définitoire *principio sine principio*, qui s'applique à Dieu. Selon A. Arizaleta (2006b : 281), celle-ci « appartient au bagage scriptural de nombreux clercs du Moyen Âge central », dont fait partie Alain de Lille qui la reprend dans un passage de l'*Anticlaudianus* dans lequel il énumère les attributs divins⁶⁰. On la retrouve dans les textes écrits par les lettrés qui appartenaient à la cour de Castille à la charnière des XII^e et XIII^e siècles et qui purent être influencés par les idées chartraines. Ainsi, l'auteur du *Forum Conche* – que connaissait probablement Rodrigue⁶¹ – y a recours pour débiter son prologue en vers de la manière suivante : *principium sine principio finis sine fine*, soit « commencement sans commencement, fin sans fin »⁶². Les mêmes mots résonnent également dans le début du *BHC* :

Rerum principium creavit Deus in principio de principio, dans rebus principium ut essent per principium, quod est a principio sine principio. BHC, p. 9.

« Dieu créa les éléments (les choses) au commencement, en donnant aux choses un commencement pour qu'elles fussent à travers ce commencement ce qu'il est depuis le commencement, sans commencement [...] ».

Dans le prologue de l'*Historia gothica*, la causalité première de Dieu est également explicitée par la locution *diuina reuelatione*, car celle-ci est l'un des *media* de l'acquisition du savoir. Elle est de nouveau postulée dans le corps du texte dans lequel Rodrigue souligne que *omnia in diuina essencia sint contenta*, « toute chose est contenue dans l'essence divine » (*Historia gothica*, p. 9). Autre indice pouvant étayer l'hypothèse d'un point de contact avec les idées chartraines : l'omniprésence et le

⁵⁹Nous notons également une idée semblable dans le *Comentum* de Thierry de Chartres, inspiré par le *Commentaire du songe de Scipion* de Macrobie, qui postule que « Dieu est forme de l'être de toute chose » ou encore chez Clarembaud d'Arras qui écrit dans son commentaire au *De Trinitate* de Boèce que « Dieu est partout par Essence ». Cf. *Moyen Âge* : 1116.

⁶⁰Nous utilisons l'édition suivante : Bossuat, Robert (éd.), *Alain de Lille. Anticlaudianus*, Paris, Vrin, 1955. Désormais Bossuat (1955), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence, *Anticlaudianus*, lorsque nous citons le texte. Cf. *Anticlaudianus*, V, 124–129, p. 127 : *Ens iustus sine iusticia, uiuens sine uita, / Principium sine principio, finis sine fine, / Immensus sine mensura, sine robore fortis [...]*. Trad. : « Être juste sans justice, vivant sans vie / Commencement sans commencement, fin sans fin / Immense sans mesure, fort sans force [...] ».

⁶¹Selon Arizaleta (2006b : 256), les deux prologues, en vers et en prose, du *Forum Conche* « auraient pu jouer un rôle dans la composition de l'épisode de la prise de Cuenca dans l'*Historia de rebus* de Rodrigo Jiménez de Rada. Les ressemblances entre le prologue et le texte de l'archevêque, si elles ne sont pas déterminantes, sont assez nombreuses pour qu'on envisage la possibilité que les choses se passèrent ainsi ».

⁶²Cf. *Forum Conche*, p. 109. Cf. également, Arizaleta (2006b : 281–282).

poids de la raison. L'exercice de celle-ci apparaît non seulement, à deux reprises, comme l'une des motivations de la recherche de connaissance des anciens : *ratione preuia, duce spiritu*, mais les termes de l'énumération renvoient également, nous l'avons dit, à l'usage des facultés de l'esprit. De plus, sur le plan formel, si la révélation divine est mise en exergue de par la place qu'elle occupe dans le recensement des voies d'accès à la connaissance, le rôle de la raison nous semble aussi accusé si l'on considère la syntaxe de la phrase et la proximité des syntagmes *ratione preuia* et *duce spiritu* avec les verbes dont ils sont les compléments de moyen, *inuenerunt* (« acquérir ») et *perceperunt* (« comprendre »), proximité qui induit une relation étroite entre eux. Dans cette phrase de la *captatio beneuolentiae*, révélation divine et raison semblent revêtir une importance identique. Compte tenu de cela, peut-être peut-on percevoir dans cette alliance déjà prônée par l'augustinisme, le reflet de la philosophie des Chartrains qui fait de l'homme, aux dires de J. Le Goff (1985 : 59), « cet homme rationnel [en qui] s'opère cette union active de la raison et de la foi qui est un des enseignements fondamentaux des intellectuels du XII^e siècle ». Peut-être aussi que l'on peut reconnaître dans l'évocation de la raison comme guide, un écho, même infime, des paroles d'Adélard de Bath. Auteur d'une vaste œuvre scientifique, celui-ci assure, en effet, – toujours d'après J. Le Goff – qu'il a pris la raison pour guide. Il n'est pas dans notre intention de soutenir que Rodrigue connaissait Adélard et s'en est inspiré. Ne serait-il pas possible, cependant, qu'un tel tour discursif ait pu faire partie des formules communément employées par les penseurs chartrains aux idées desquels le Tolédan aurait été réceptif? Plus pertinent peut-être serait le rapprochement avec la préface en prose de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille qui attribue à la raison un rôle tout aussi fondamental que celui que lui assigne Rodrigue. En effet, le Lillois fustige « ceux qui ne sont pas à la recherche de la vérité rationnelle », « ceux qui n'étendent pas le cours de la raison au-delà des bornes des sens » et loue « ceux qui ne laissent pas s'endormir en de viles représentations le matériau de leur raison » (Bourgain et Hubert, 2005 : 517–518). Pour Alain de Lille, l'usage de la raison est, comme dans le prologue de l'*Historia gothica*, ce qui mène l'homme à la connaissance et à la compréhension du monde dont l'*Anticlaudianus* se

veut une métaphore (Bourgain et Hubert, 2005 : 516–524). Peut-être peut-on, pour terminer, voir dans la mise en avant d'un « savoir fondé sur l'exégèse de la Nature » (Arizaleta, 2006b : 283), une nouvelle analogie entre le prologue de l'*Historia gothica* et les postulats partagés par les Chartrains. En effet, il nous semble également que Rodrigue reprend aux penseurs chartrains à la fois l'idée d'un monde intelligible par l'homme qui ne doit pas se cantonner aux apparences mais doit chercher, par sa raison, à les éclairer, de même que celle d'un homme artisan et créateur. C'est ainsi que nous comprenons cette ardeur des anciens à s'intéresser aux œuvres des hommes (*creaturarum opera*), mais aussi à dévoiler à leurs descendants ce qui se cache derrière les choses (*experimenta rerum*) et les symboles (*enigmata figurarum*), à comprendre la nature et montrer, en somme, le caractère rationnel du monde (Le Goff, 1985 : 57).

Les points de convergence que nous venons de mettre en évidence suggèrent que le prologue de l'*Historia gothica*, pourrait avoir été marqué par la pensée chartraine dont on trouvait déjà l'empreinte dans son *BHC*. Cependant, si la phrase que nous venons d'analyser fait résonner l'écho lointain des idées qui ont illuminé le XII^e siècle, elle laisse également transparaître celles du siècle suivant. Le primat de la raison, par exemple, caractérise également les orientations intellectuelles du XIII^e siècle. Outre l'imitation des textes qui font autorité, la scolastique répandue dans les universités et dont Rodrigue utilise les méthodes, trouve ses fondements dans l'exercice de la raison. Celui-ci prend également une dimension importante pour les théologiens qui, comme au siècle précédent, cherchent, par ce biais, à mettre en accord la science et la foi (Le Goff, 1985 : 97–100 ; Paul, 1998 : 269–294). De même, l'allusion dans la phrase de Rodrigue à l'expérience (*usu*), qui trouve sa place aux côtés de la raison, pourrait peut-être se comprendre comme un reflet de la réflexion que mènent les intellectuels du XIII^e siècle sur la nécessité de concilier théorie et pratique⁶³.

Les remarques précédentes montrent que l'œuvre du Tolédan ne peut être déliée du milieu intellectuel dans lequel il évolua. Celui de sa formation universitaire qui

⁶³On retiendra l'exemple de Robert Grosseteste, qui fit des études de théologie à Paris à peu près à la même époque que Rodrigue et dont l'œuvre montre « une orientation vers les sciences naturelles et l'expérience ». Cf. Paul (1998 : 270), également Le Goff (1985 : 129–133).

fut certainement le moment privilégié où il s'imprégna d'un savoir que l'on devine dans la *captatio benevolentiae*. Celui, ensuite, de la cour castillane qui abrita un vivier de clercs lettrés et producteurs de textes auquel il appartient, clercs eux aussi perméables aux idées de leur temps. Celui, enfin, de Tolède où il entretint des liens privilégiés avec certains traducteurs, liens qui transparaîtront plus particulièrement dans la suite de la *captatio benevolentiae*. Seule la prise en compte de ces paramètres peut permettre de revaloriser l'emploi du *topos* de départ et de pénétrer le sens et les buts de l'écriture de Rodrigue. Sa *captatio benevolentiae* est tournée tout entière, rappelons-le, vers la légitimation de l'*Historia gothica*. Le fait qu'elle cristallise un savoir reconnu aux XII^e et XIII^e siècles, que Rodrigue s'y montre, par cela, comme le dépositaire des connaissances des anciens, qui prennent ici la figure du savant, nous semble être un des ressorts de cette légitimation.

*

La prémisse mineure du syllogisme est matérialisée par la conjonction restrictive *set*. Dans celle-ci, Rodrigue expose les obstacles qui entravèrent le processus de transmission des connaissances : l'incurie, mais surtout l'oubli, autre *topos* qui fit florès dans les prologues médiévaux attachés à rappeler que l'antagonisme logique de la mémoire – *medium* de la transmission du savoir – et de l'oubli conduit inévitablement à la rupture du lien entre les hommes des temps passés et leurs descendants⁶⁴ :

⁶⁴La mémoire occupe une place centrale dans la culture médiévale. Cf. Carruthers, 2002a et 2002b. Plusieurs *topoi* lui sont liés qui se déclinent, pour l'essentiel, autour des rapports qu'elle entretient avec l'histoire. Ils se retrouvent, en conséquence, dans nombre de prologues historiographiques médiévaux qui prolongent, selon les mots de Guenée (1983 : 442), « l'écho de la préface [du] *Catilina* ». Chez Salluste, en effet, la mémoire est d'abord celle de l'historien soucieux de laisser une image à la postérité. Décrite tout d'abord par les premiers historiens chrétiens – Sulpice Sévère la condamne sévèrement –, cette conception réapparaît au XII^e siècle mais reste marginale. Qu'il faille relater les événements dignes de mémoire, voilà, en revanche, un thème – également d'essence sallustéenne – qui fait florès chez les historiens médiévaux et dont on trouve plusieurs illustrations, non seulement dans le prologue, mais également dans le corps de l'*Historia gothica*. Ainsi, Rodrigue ne rapporte-t-il de Reccarède II, le fils de Sisebut, que le décès précoce et ajoute, à son propos, ces mots : *Huius uite breuitas nichil habuit memoria dignum*. Trad. : « Il n'y eut rien dans sa courte vie qui fût digne de mémoire ». Cf. *Historia gothica*, p. 66. Le Tolédan est tout aussi laconique au sujet de Fafila, le fils de Pélagé, dont il dit ceci, après avoir mis en relief le goût inconsideré pour la chasse qui lui valut la mort : *Iste dignum memoria nichil egit, nisi quod quandam ecclesiam sancte Crucis pulcro opere decorauit*. Trad. : « Celui-ci ne fit rien qui fût digne de mémoire, si ce n'est qu'il décora admirablement l'église de la sainte Croix ». Cf. *Historia gothica*, p. 121. De même à propos

Set obliuio, que semper memorie aduersatur, pedisseca negligencia subsequente, quod diligencia adinuenit, gressu obuio liturauit. Historia gothica, p. 6.

« Mais l'oubli, qui toujours s'oppose à la mémoire, et la négligence qui l'accompagne et qui en est la conséquence, effaça en se mettant en travers de son chemin, ce que la conscience avait découvert ».

Rodrigue a de nouveau recours à l'*interpretatio* puisque, par le biais d'une structuration ternaire, il réaffirme que la conscience (*diligencia*), comprenons l'usage de la raison, est la voie d'accès à la connaissance qui subsume toutes les autres précédemment énumérées par le Tolédan. Pour cela, il fait de la proposition complément d'objet direct du verbe *liturauit, quod diligencia adinuenit*, la partie centrale de la période et la met en valeur en l'enchâssant dans la proposition principale dont le groupe nominal sujet (*obliuio, que semper memorie aduersatur, pedisseca negligencia subsequente*) et le groupe verbal (*gressu obuio liturauit*) constituent respectivement, sur le plan du rythme, les parties ascendante et descendante. Dans cette période s'établit, de plus, un ensemble de parallélismes destinés à renforcer le poids de l'affirmation ou à exprimer le conflit entre les notions mises en avant dans chaque groupe syntaxique. Ainsi l'*annominatio* entre *obliuio* et *obuio* établit une correspondance entre les deux termes et accroît, en complétant *liturauit*, le rôle d'opposant à la transmission joué par l'oubli. De même, une autre *annominatio* : *negligencia/diligencia*, ainsi que la rime entre *adinuenit* et *liturauit*, marquent l'antagonisme entre conscience, négligence et oubli.

de Fruela II, dont le récit du règne est également succinct, il consigne : *Hic nichil egit memoria dignum, nisi quod filios Olmundi nobilis sine culpa aliqua fecit occidi et Fronimium fratrem eorum Legionensem episcopum exilio condempnauit*. Trad. : « Il ne fit rien qui fût digne de mémoire, si ce n'est qu'il fit tuer sans raison les fils du noble Olmundo et qu'il condamna à l'exil leur frère, Fronimio, évêque de Léon ». Cf. *Historia gothica*, p. 148. Ces quelques exemples sous-entendent, d'abord, que mémoire et vertu sont étroitement liées comme le traduit l'emploi répété de l'adjectif *dignum*. Ainsi, étant donnée la brièveté de son existence, les qualités de Reccarède II n'ont pu se manifester. De la même façon, l'inconséquence de Fafila et l'iniquité de Fruela II semblent être ce qui les condamne, sans qu'ils tombent pour autant dans l'oubli, à n'occuper qu'une place réduite dans la mémoire des hommes. Nous retrouverons cette corrélation entre mémoire et vertu dans le prologue de l'*Historia gothica*, à propos des princes dont il faut suivre l'exemple. Mémoire et histoire sont également inséparables car le texte historiographique est le dépositaire privilégié des événements dignes de mémoire. Le souci de les conserver permet par conséquent de légitimer son existence. C'est par le lieu commun de l'histoire comme mémoire du passé que « les historiens du Moyen Âge définissent l'essence même de l'histoire qui est, selon eux, de maintenir ininterrompu le fil des temps ». Cf. Guenée, (1983 : 448). Cette facette du *topos* est également présente dans le prologue de l'*Historia gothica*.

Ces parallélismes, ainsi que l'usage de l'*interpretatio* récurrent dans la *captatio benevolentiae*, nous suggèrent un nouveau rapprochement entre l'écriture de Rodrigue et celle d'Isidore de Séville, rapprochement, cette fois, d'ordre stylistique. Certains traits de la prose du Tolédan s'apparentent, en effet, à ce que Jean de Garlande, dans sa *Poetria*, a défini comme le *stilus isidorianus*, le style isidorien ou synonymique, qui se caractérise par l'abondance des rimes, des parallélismes d'expression et surtout, un emploi conséquent de l'*interpretatio*⁶⁵. Ces procédés, qui se retrouvent dans l'ensemble de l'*Historia gothica*, sont caractéristiques de la *captatio benevolentiae*. Une précision s'impose, cependant. Alors que pour Isidore, le style synonymique fut peut-être une des matérialisations du *sermo simplex*, destiné à assurer la communication verticale – dans la prédication par exemple – avec des locuteurs peu cultivés, il s'apparente chez les théoriciens médiévaux à une prose ornée (*sermo figuratus* ou *stilus altus*) par laquelle s'illustrent la virtuosité de celui qui écrit et sa capacité à la *variatio*, très pratiquée dans les écoles médiévales⁶⁶. Rodrigue, lui, semble l'employer dans les deux perspectives. En effet, si dans la *captatio benevolentiae*, le *stilus isidorianus* est le signe de sa *maestria* rhétorique, dans le corps de l'*Historia gothica*, il est davantage caractéristique des passages ayant une tonalité parénétique comme ceux-ci qui regorgent de rimes et de parallélismes :

Set quoniam humani generis inimicus humano generi non desinit inuidere, seminavit in potestate superbiam, in religione accidiam, in pace discordiam, in habundancia luxuriam, in sollercia ignaviam adeo ut sicut populus, sic et sacerdos, sicut impii, sic et princeps. Historia gothica, p. 97.

« Mais parce que l'ennemi du genre humain ne laisse pas de vouloir du mal au genre humain, il répandit la superbe sur le pouvoir, l'indifférence sur la

⁶⁵Dans la *Poetria*, Jean de Garlande opère une nouvelle classification stylistique qui vient s'ajouter à celles exposées plus haut. Il définit ainsi quatre styles dits « modernes » et possédant chacun des caractéristiques formelles déterminées : le *stilus gregorianus*, le *stilus tullianus*, le *stilus hilarianus* et le *stilus isidorianus*. Le *stilus isidorianus* est aussi appelé style synonymique, du nom des *Synonyma* d'Isidore de Séville qui en sont la meilleure illustration. Cf. Bourgain et Hubert (2005 : 397–399), Faral (1924 : 380). Sur les *Synonyma*, cf. Díaz y Díaz (2004 : 125–127), Fontaine (2000 : 170–172). Sur le style d'Isidore de Séville, cf. Fontaine (1960b).

⁶⁶Selon Banniard (1992 : 195), le *stilus isidorianus* « peut [...] faciliter grandement la communication. En effet, l'élément fondamental de toute prédication – comme de tout enseignement – est la répétition ». Le même auteur fait l'hypothèse que les *Synonyma* donnent peut-être une idée de ce qu'était le *sermo simplex* pour Isidore. Cf. Banniard (1992 : 251). D'après Bourgain et Hubert (2005 : 399), les théoriciens médiévaux rangent dans le « *sermo simplex, ornatus facilis, stilus humilis* [...] le style grégorien et le style hilairien », dans le « *sermo figuratus, ornatus difficilis, stilus altus* [...] les styles cicéroniens et isidoriens ».

religion, la discorde sur la paix, la luxure sur l'opulence, la paresse sur le zèle, à tel point que peuple et clercs étaient semblables, impies et princes, de même. ».

[...] *Machometi nuper orta rebellio uno bello inaudito excidio consumauit, ut discant omnes ne diues in diuiciis, ne potens in potentiis, ne fortis in fortitudine, ne sapiens in sapiencia, ne sublimis in gloria gloriatur. Historia gothica*, p. 104.

« [...] à peine née, la rébellion de Mahomet, en vint à bout [des Goths] lors d'une seule bataille par un massacre sans précédent, afin que tous sachent que le riche ne doit pas se glorifier de ses richesses, le puissant de son pouvoir, le fort de sa force, le sage de sa sagesse, l'illustre de sa gloire ».

Après avoir mis en valeur le rôle de la mémoire dans la transmission du savoir, Rodrigue s'attache donc à en montrer les limites. Il le fera de nouveau dans la suite du prologue en soulignant deux fois encore ses défaillances. Les causes de cette critique sont doubles. Elle peut être, tout d'abord, interprétée à la lumière du contexte dans lequel fut écrit l'*Historia gothica*. Nous l'avons suggéré dans la première partie de notre travail : on devine derrière le réquisitoire contre la mémoire, un écho du litige qui, lors du IV^e concile de Latran, opposa Rodrigue aux archevêques de Braga et de Compostelle qui déniaient à Tolède la dignité de siège primatial. Mais cette condamnation répond surtout aux nécessités de la construction de la démonstration, puisqu'elle permet au Tolédan d'en venir à la conclusion de son premier syllogisme : l'importance de l'écriture.

*

La conclusion du syllogisme, introduite par la conjonction *ceterum*, résout l'aporie exprimée dans la phrase précédente : l'écriture permet d'empêcher que ne se perde la connaissance. Cette conclusion a ceci de particulier qu'elle met un terme à la première démonstration de Rodrigue tout en contenant la *propositio* du deuxième syllogisme qui compose la *captatio beneuolentiae*. Elle nous offre le récit d'une genèse. Le Tolédan retrace, en effet, les différentes étapes de la naissance de l'écriture et affirme que, grâce à elle, ses inventeurs, dont la *sapientia* était le moteur, parvinrent à ce que les hommes connussent le passé comme s'il était présent, tout en conservant les connaissances des arts libéraux et les découvertes des arts mécaniques :

Ceterum ne desidia sapiencie inimica itinera studii occultaret, illi, qui pro luce sapienciam habuerunt et eam rebus omnibus pretulerunt, figurales litteras inuenerunt, quas in sillabas congesserunt ut hiis compingerent dictiones, quibus ut ex trama et stamine quasi a texentibus oratio texeretur, et per hec futuris seculis preterita ut presencia nunciarent et vigilata studia arcium liberalium et officia mechanica utiliter adinuenta scriptura posteris conseruarent. Historia gothica, p. 5.

« Mais, pour que la paresse, ennemie de la sagesse, n'obstrue pas les voies de la connaissance, ceux dont la sagesse était la lumière et qui la préféraient à toute autre chose, inventèrent les lettres symboliques qu'ils rassemblèrent en syllabes pour former grâce à elles des mots, afin de tisser la phrase ⁶⁷ comme s'ils tissaient à partir de la chaîne et de la trame, et par cela, faire connaître aux siècles futurs le passé comme s'il était présent et conserver pour la postérité, grâce à l'écriture, tant les connaissances attentives des arts libéraux que les utiles découvertes des arts mécaniques ».

Considérer l'écriture comme l'auxiliaire de la mémoire relève encore d'un *topos* dont on peut suivre la trace dans les prologues pendant tout le Moyen Âge. Il se généralise et s'enrichit toutefois au XIII^e siècle à la faveur d'un contexte où l'importance de l'écrit s'accroît dans plusieurs domaines : administration et enseignement notamment (Clanchy, 1993 ; Guenée, 1983). Ainsi, peu de temps avant Rodrigue, Luc de Tuy s'en était déjà emparé dans le premier prologue du *CM* :

Hoc etiam considerat rex honestus, ut quicquid egerit, siue bonum fuerit siue malum, eo quod scripture perpetuo commendatur, ab hominum memoriam non recedat. CM, p. 4.

« Le roi honnête considère cela, car quoi qu'il aura fait, de bien ou de mal, ce qui est confié à l'écriture, ne quitte pas la mémoire de l'homme ».

Cependant, il nous semble que l'insertion, dans le prologue de l'*Historia gothica*, du morceau élogieux relatif à l'écriture n'est pas uniquement due à un contexte particulier, mais répond à des causes internes au texte lui-même. Analysons, avant d'en faire la preuve, la substance de cette phrase.

Nous retrouvons l'empreinte isidorienne puisqu'elle semble être une réminiscence de la définition des lettres que propose Isidore de Séville dans les *Etymologiae* (Fernández Gallardo, 2004 : 68) :

⁶⁷La plupart du temps, *Oratio* s'inscrit dans le champ sémantique de l'oralité et signifie 'discours'. Nous avons néanmoins choisi de le traduire par 'phrase' car cet emploi, que l'on trouve chez Cicéron, nous semble davantage correspondre à la pensée de Rodrigue qui met ici l'accent sur l'écrit.

Litterae autem sunt indices rerum, signa verborum, quibus tanta vis est, ut nobis dicta absentium sine voce loquantur. [Verba enim per oculos non per aures introducunt.] 2. Vsus litterarum repertus propter memoriam rerum. Nam ne oblivione fugiant, litteris alligantur. In tanta enim rerum varietate nec disci audiendo poterant omnia, nec memoria contineri. Etymologiae, I, 3, 1 et 2, p. 268.

« Les lettres sont les symboles des choses, les images des mots, elles sont si puissantes que les paroles des absents nous parlent sans l'intermédiaire de la voix [En effet, les mots sont transmis (introduits) par les yeux et non par les oreilles]. L'usage des lettres fut découvert afin de garder la mémoire des choses. Car, afin qu'elles ne s'évanouissent pas à cause de l'oubli, elles sont enchaînées aux lettres. En effet, la variété des choses était si grande que toutes n'avaient pu être apprises en les écoutant, ni être conservées par la mémoire ».

Les similitudes entre ce fragment des *Etymologiae* et la définition génétique de l'*Historia gothica* sont multiples. En effet, Rodrigue déclare, comme Isidore avant lui, que l'écriture fut inventée pour suppléer à la mémoire et pour conserver la variété des connaissances. De même, la formule *figurales litteras* du Tolédan condense le texte isidorien en traduisant la correspondance qui s'établit dans celui-ci entre les choses et les lettres qui en sont les symboles. Les différentes étapes du processus d'invention de l'écriture, décrites par Rodrigue, sont également présentes, quoique dispersées, dans les *Etymologiae*⁶⁸. En effet, si Isidore de Séville ne les évoque pas dans le fragment cité, il le fait de façon plus ou moins explicite au détour des chapitres des *Etymologiae* qu'il consacre successivement aux lettres communes à plusieurs langues (*De litteris communibus*), aux lettres latines (*De litteris latinis*) et à la grammaire (*De grammatica*). Dans le premier, Isidore affirme que les Grecs et les Latins utilisèrent les lettres (*litterae*) pour former des mots (*verba*) (I, 3, 10, p. 270) ; dans le deuxième, il revient sur l'étape intermédiaire : l'identification des lettres aux sons, eux-mêmes combinés pour constituer les syllabes (*syllabae*) (I, 4, 6, p. 272) ; dans le troisième il évoque l'agencement des mots qui donne naissance à l'*oratio* (I, 5, 3, p. 276). Enfin, en soulignant les vertus de l'écriture, capable de rendre présentes les choses passées, Rodrigue exprime clairement ce qui était déjà sous-entendu chez le Sévillan pour

⁶⁸Nous ne partageons pas l'avis de Fernández Gallardo (2004 : 68) selon qui les passages de l'*Historia gothica* consacrés à la naissance de l'écriture sont une *amplificatio* du texte isidorien. Il s'agit au contraire d'un résumé puisque Rodrigue rassemble et ordonne dans une même phrase des éléments épars mais tous présents dans plusieurs fragments des *Etymologiae*.

qui les lettres permettent de transmettre les mots des absents, autrement dit de les rendre présents à ceux qui les lisent.

Toutefois, même si l'influence de la pensée isidorienne est manifeste dans la façon dont Rodrigue conçoit le tandem mémoire/écriture, la double allusion au savoir et à la nature des connaissances conservées nous ramène à un environnement intellectuel auquel nous avons déjà fait référence : celui du XII^e siècle. D'une part, l'importance de l'usage de la raison et de l'intellect affleure de nouveau dans cette phrase par le biais des propositions relatives – *qui pro luce sapienciam habuerunt et eam rebus omnibus pretulerunt* – ainsi que par l'utilisation du verbe *inuenere*, déjà employé avec le syntagme *ratione preuia* dans le début du prologue. *Inuenere* ressortit à l'activité de réflexion puisqu'il renvoie à la conception de l'écriture, c'est-à-dire à la recherche de l'adéquation entre choses et symboles. D'autre part, la mise sur le même plan des arts libéraux et des arts mécaniques, renforcée sur le plan formel par le balancement *et...et* qui sous-tend le parallélisme entre les deux catégories de connaissances, dénote une conception du savoir similaire à celle qui transparaît, au XII^e siècle, dans le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor (Lemoine, 1991 : 19–47 ; Martin, 1992 : 160). Le *Didascalicon* tient tout à la fois de l'art de lire et du traité exégétique. La première partie propose à l'étudiant des règles de lecture et des préceptes de vie, la seconde une méthode pour étudier les livres saints afin de parvenir à la sagesse. Avant d'en venir aux conseils de lecture (quoi, dans quel ordre et comment lire), Hugues dresse un tableau d'ensemble des différents arts qu'il décrit et classe après en avoir donné l'origine. L'innovation du *Didascalicon* consiste à augmenter le septénaire des arts libéraux, dont grammaire, logique et rhétorique composent le *triuuium*, arithmétique, musique, géométrie et astronomie, le *quadriuium*, d'un autre ensemble formé par les arts mécaniques : la fabrication de la laine, l'armement, la navigation, l'agriculture, la chasse, la médecine et le théâtre. C'est, nous semble-t-il, l'écho de cette innovation que l'on perçoit chez Rodrigue. Peut-être en alla-t-il des idées du Victorin comme de celles des Chartrains dont le Tolédan put s'imprégner lors de ses études parisiennes.

Une fois mis en lumière les possibles modèles dont le Tolédan aurait pu s'inspirer pour bâtir ce passage de sa *captatio beneuolentiae*, interrogeons-nous sur les éventuelles significations que l'on peut attribuer à cet éloge de l'écriture. Il nous semble que nous pouvons en avoir trois lectures. La première s'attache au sens littéral du *topos* qui, pour paraître éculé à force d'avoir été exploité, n'en sert pas moins les intérêts primordiaux de Rodrigue. En effet, en affirmant que seule l'écriture permet de maintenir inaltérée l'image du passé, c'est bien de la cause de Tolède dont il se fait, une fois encore, le héraut. Nous l'avons évoqué dans la première partie de notre travail, contre Braga et Compostelle qui constestent la primatie du siège tolédan, l'arme de son archevêque, c'est l'écriture. Face à ses deux contradicteurs au concile de Latran, c'est de documents dont se prévaut Rodrigue pour défendre ses prérogatives. De même, c'est dans les textes qu'il trouve les preuves pour alléguer de ses droits sur le diocèse de Valence que lui dispute l'archevêque de Tarragone, Pierre d'Albalat. S'il est donc un *topos* qui se trouve pleinement réactualisé dans l'*Historia gothica*, c'est bien celui qui fait de l'écrit le principal réceptacle fiable du passé, et si Rodrigue y a recours, c'est moins pour sacrifier à l'usage prologal que parce que la nécessité de « faire connaître aux siècles futurs le passé comme s'il était présent » est pour lui aiguë. Mais, par le jeu sémantique qui réunit dans une contigüité syntaxique passé, présent et futur, le Tolédan ne dit pas seulement que l'écriture permet d'attester du passé, mais avance aussi implicitement que passé et présent se confondent en une même réalité. En d'autres termes, ce qui est advenu dans le passé peut, de même, s'accomplir dans le présent, si la suprématie du siège tolédan a été avérée, c'est qu'elle peut et doit l'être encore. En ce sens, par la vertu de l'écriture, l'image du passé est réactivée et, par là-même, vouée à se perpétuer en étant sans cesse re-présentée comme modèle aux générations futures⁶⁹. L'écriture est

⁶⁹L'idée n'est pas neuve. Nous la lisons dans l'*Historia Anglorum* (première moitié du XII^e siècle) d'Henri de Huntingdon dont A. Arizaleta (2006b : 281) a souligné qu'il faisait partie de ces clercs avec lesquels les clercs castillans, dont l'auteur du *Forum Conche*, auraient pu partager un bagage scriptural commun. Henri de Huntingdon affirme en effet ceci : *Historia igitur praeterita quasi praesentia visui repraesentat ; futura ex praeteritis imaginando dijudicat*. Cf. Arnold, Thomas (éd.), *Henrici Huntendunensis. Historia Anglorum*, Londres, 1879, p. 2. Trad. de Guénée (1983 : 446) : « Par l'histoire, le passé devient comme présent ; l'image du futur surgit du passé ». Chez Boncompagno da Signa, qui enseigne la rhétorique à Bologne en 1235, la même idée est appliquée à la mémoire. Cf. Carruthers (2002b : 94) : « Boncompagno [...] déclare que la *memoria*, instrument

ici saisie dans sa dimension exemplaire, ce qui fonde notre deuxième interprétation. Celle-ci rejoint la lecture politico-morale que nous faisons de la phrase d'ouverture puisqu'en présentant le passé comme modèle, Rodrigue semble inviter encore une fois le roi Ferdinand III, à qui s'adresse en premier lieu le prologue, à conformer sa conduite à celle de ses prédécesseurs, le roi Alphonse VIII et la reine Bérengère.

L'éloge de l'écriture ne doit pas, cependant, être mesuré à cette seule aune car il peut faire l'objet d'une troisième lecture. En effet, par delà le *topos* et la défense de son pré carré, il nous semble que Rodrigue offre, dans sa définition génétique, une réflexion métadiscursive sur la création de son propre texte et sur sa démarche d'auteur. En ce sens, plus que la naissance de l'écriture, c'est la mise au jour du texte écrit que nous pourrions lire dans ces lignes. Partons, pour le montrer, du terme *oratio* que nous avons traduit par « phrase » mais dont le sens habituel est celui de discours comme dans la définition isidorienne que voici :

Nam orare est loqui et dicere. Est autem oratio contextus verborum cum sensu. Contextus autem sine sensu non est oratio, quia non est oris ratio. Oratio autem plena est sensu, voce et littera. Etymologiae, I, 5, 3, p. 276.

« Car, *orare* signifie parler, dire. L'*oratio* est un enchaînement de mots ayant une signification. Un enchaînement dépourvu de sens n'est pas une *oratio*, parce qu'il n'est pas l'intelligence de la parole. L'*oratio* est complète lorsqu'elle combine sens, voix et lettre ».

Isidore, mêlant les approches classique et médiévale de la rhétorique, place l'*oratio* sous le double signe de l'oral et de l'écrit. Dans la définition de Rodrigue, seul s'exprime, à notre avis, le second versant de la définition isidorienne. En effet, l'*oratio* telle qu'il la conçoit est fondamentalement liée à l'écrit. C'est ce que sous-entend la construction de la période. Dans celle-ci, l'ablatif *scriptura* reprend, en effet, le syntagme *per hec* qui, lui, renvoie au tissage de l'*oratio*. De plus, les verbes qui décrivent les opérations aboutissant à la naissance de l'*oratio*, les isotopies dont ils sont le centre marquent également le lien entre écriture et *oratio*. *Compingere* et *texere* appartiennent à un même champ sémantique, celui des activités artisanales ou techniques auxquelles les auteurs médiévaux comparent le fait d'écrire (Bourgain,

grâce auquel les hommes comprennent le temps, nous permet de nous souvenir des choses passées, d'embrasser les choses présentes et de contempler les choses futures à travers leur ressemblance avec les choses passées (*"et futura per preterita similitudinariae contemplamur"*) ».

2001). Tous deux renvoient, de même que le verbe *congere*, à la notion d'assemblage des mots qui caractérise la composition écrite. Le premier est un dérivé de *pangere* qui signifie « enfoncer, ficher » puis, par glissement sémantique, « graver dans la cire » et prend, dès l'époque classique, le sens d'écrire. Le second « est un mot d'usage presque universel, dès qu'il s'agit d'agencer une parole écrite avec un certain soin » (Bourgain, 2001 : 367–369)⁷⁰. Et le lien est d'autant plus mis en valeur que le substantif *oratio* est encadré par les deux formes du verbes *texere* qui forment une *annominatio*. Enfin, le recours à la métaphore textile achève de mettre en relief l'identification entre *oratio* et écriture. Cette métaphore est connue des lettrés médiévaux qui l'empruntent aux auteurs classiques⁷¹. Le latin *textus* – à l'origine « tissu » – désigne en effet couramment depuis Cicéron un ouvrage écrit, de quelque nature qu'il soit (Scheid et Svenbro, 2003 : 112–116). Le rhéteur l'emploie ainsi pour désigner ses propres œuvres épistolaire, philosophique, historique ou poétique⁷². Ce dernier élément nous laisse penser que sous la plume de Rodrigue l' *oratio* renvoie non seulement à l'écriture, mais pourrait se référer également, par synecdoque, au texte⁷³. Vues sous cet angle, les différentes phases de la genèse de l'écriture pourraient ainsi être comprises comme celles de l'élaboration du texte, telle que la conçoivent les *artes poetriae* médiévales qui réduisent à trois les cinq étapes que préconisait la rhétorique antique⁷⁴. La première opération mise en valeur par Rodrigue serait l'*inuentio* tandis que l'enchevêtrement successif renverrait à la *dispositio*, c'est-à-dire à l'organisation du texte, l'idée de soin induite de la comparaison avec le tissage traduirait, elle, l'attention portée à la forme des mots et des phrases, autrement dit

⁷⁰L'acception médiévale du verbe *texere* illustre bien le glissement de la rhétorique, au cours du Moyen Âge, de la sphère de l'oral à celle de l'écrit. Dans le fragment des *Etymologiae* que nous venons de citer, Isidore associe encore le verbe *contexere* à la parole. Sur les modifications du champ d'action de la rhétorique classique au Moyen Âge, cf. Domínguez (2004 : 32–34).

⁷¹On la trouve, par exemple, dans le prologue en prose du *Forum Conche* dont on a déjà évoqué les possibles liens avec l'*Historia gothica*. Cf. *Forum Conche*, p. 111 : *Studeant quibus est studium, et excocta feruet fornax ingenii verborum flosculis orationem intexere*. Trad. : « Qu'ils désirent, ceux qui étudient, tisser la phrase des fleurs des mots et le fourneau épuré de mon talent se met à bouillir ».

⁷²Cet usage est quelque peu différent de celui des Grecs qui nommaient *textus* toute composition, qu'elle fût écrite ou orale. Cf. Scheid et Svenbro (2003).

⁷³Notons également que selon Bourgain (2001 : 370), « *Oratio* peut désigner l'œuvre, surtout en poésie mais pas seulement (*gestorum decurrat oratio*», Arnulf de Milan, en prose) ».

⁷⁴Cf. Bourgain et Hubert (2005 : 394) et Domínguez (2004 : 85–86).

l'*elocutio*.

Ce constat nous inspire plusieurs réflexions. La première est que ce qui paraissait être une justification de l'écriture est aussi une démonstration de l'utilité des textes, quels qu'ils soient, dès lors qu'ils assument leur mission de conservation. Rodrigue pourrait donc renforcer, sous couvert d'un propos général, la légitimation de son propre texte, l'*Historia gothica*, présentée dans la conclusion de la *captatio benevolentiae* comme le conservatoire de l'histoire d'*Hispania*. Dans un deuxième temps, la description de la naissance de l'écriture peut être comprise, si l'on considère qu'elle se rapporte aussi aux textes, comme un métadiscours sur leur composition, autrement dit, une réflexion théorique sur la façon dont le Tolédan conçoit le travail d'écriture. Dans cette définition génétique qui constitue le centre de la *captatio benevolentiae*, il nous semble en effet que Rodrigue donne une des clés de son texte en offrant à son lecteur les outils nécessaires à sa lecture. Il éveillerait ainsi sa vigilance en l'invitant à voir dans l'*Historia gothica* un tissu travaillé dans lequel, tels les fils de la trame et de la chaîne, il entrelace, en artisan du verbe, les mots et les sens. Avant l'énoncé explicite du projet historiographique et de la méthode de travail, le Tolédan distillerait la définition du texte à venir, construction discursive complexe dont la compréhension totale dépend de l'habileté de son récepteur à déceler et à décoder les signes qu'y tisse Rodrigue, mais aussi chef d'œuvre de l'art rhétorique destiné à susciter l'admiration. Nous aurions là, par conséquent, un guide de lecture du texte, un avertissement en somme, mais aussi un manifeste, et ce à plusieurs égards. De fait, par l'emploi de la métaphore textile et l'attention portée à l'*elocutio*, le Tolédan indique clairement les principaux modèles qu'il s'est choisis : l'Antiquité classique – autre visage des anciens –, d'une part, Isidore de Séville, d'autre part, constante qui irrigue tout son texte et dont nous avons déjà donné plusieurs exemples. La revendication de cette double filiation fait partie des mécanismes grâce auxquels il construit son image de lettré, d'érudit, possesseur et dépositaire d'un savoir dont l'ancienneté garantit la valeur mais également ouvert aux idées neuves, comme le laisse entendre la mise sur le même plan des arts libéraux et mécaniques et comme le confirmera la suite de la *captatio benevolentiae*. En outre, en faisant référence à la création

textuelle, le Tolédan rend certes hommage à ses prédécesseurs, mais composant à son tour un texte, il s'affirme comme un des leurs en s'inscrivant dans la lignée de « ceux dont la sagesse est la lumière et qui la préfèrent à toute chose ». En un mot, il se présente comme créateur et, par là, « s'instaure en auteur » (Marchello-Nizia, 1984 : 13).

*

Le premier syllogisme de la *captatio benevolentiae* a donc permis de démontrer l'utilité de l'écrit, gardien des connaissances acquises par les anciens. Cette conclusion est aussi la *propositio* d'un second syllogisme qui s'achève sur la justification éclatante de la composition de l'*Historia gothica*. La prémisse majeure de ce second syllogisme consiste en l'énumération des savoirs conservés par l'écriture. Il s'agit là d'un nouvel exemple d'*interpretatio* puisque cette majeure amplifie le doublet *arcium liberalium et officia mechanica*. Elle se compose de plusieurs périodes que nous allons analyser successivement. La première s'énonce comme suit :

Cursus siderum, motus planetarum, dispositiones signorum, effectus astrorum, que astronomorum curiosa diligencia adinuenit, cubitorum geometrie distinctiones et graduum differencias et punctorum distancias, quo obiectu luna lucida denigretur, qua eclipsi solis claritas tenebrascit, qua indagine herbarum noticiam et earum efficaciam experimentis fisicalibus perceperunt, sine scriptis qua memoria posset quantumlibet instans solercia reminisci, ne dixerim inuenire, nisi principiorum notica precessisset, que primeui inuenta successoribus conscripserunt ? Historia gothica, p. 6.

« La course des étoiles, le mouvement des planètes, la disposition des signes, la puissance des astres, découvertes de l'attention et de l'avidité de savoir des astronomes, les différences de la géométrie des longueurs et les différences de degrés et la distance entre les points, l'obstacle qui noircit la lune brillante, l'éclipse de soleil qui obscurcit la clarté, les recherches qui ont mené à la connaissance des herbes et à la découverte par des expériences physiques de l'efficacité de celles-ci, sans l'écriture, quel esprit, aussi zélé soit-il, pourrait se souvenir de toutes ces choses – et je ne parle même pas de les découvrir – si ne l'avait précédé la connaissance des origines, connaissance que les anciens consignèrent par écrit pour leurs descendants ? ».

Représentative du *stilus isidorianus*, cette période se caractérise par la recherche de la *variatio* et les multiples parallélismes qu'entraîne l'usage de la *determinatio*. Ce

procédé est une modalité de l'*ornatus facilis* et consiste en l'énumération de syntagmes présentant une distribution identique. Ici, le Tolédan reproduit la structure nominatif singulier + génitif pluriel, puis génitif pluriel + nominatif pluriel⁷⁵. La symétrie structurelle à laquelle concourt l'ornement est renforcée par le retour de la copule *et*, ainsi que par la similitude formelle des propositions introduites par les adjectif interrogatifs *quo* et *qua*. La combinaison de ces procédés suscite une impression d'accumulation, de foisonnement qui pourrait symboliser la richesse et la variété des connaissances conservées par l'écriture. L'interrogation rhétorique qui conclut l'inventaire de ceux-ci est un autre procédé de l'*ornatus facilis* (Faral (1924 : 52). Elle illustre, comme le recours au syllogisme, la tonalité démonstrative de la *captatio beneuolentiae* du prologue et contribue à traduire l'évidence de la supériorité de l'écriture sur la mémoire dont Rodrigue pointe une seconde fois l'insuffisance (Lausberg, 1975 : 222). De nouveau, le Tolédan porte une grande attention à la couleur de sa prose.

Qu'en est-il maintenant du contenu ? Considérons la nature des savoirs retenus par Rodrigue. Des arts libéraux, il ne mentionne que l'astronomie et la géométrie, deux des arts du *quadriuium*. Parmi les arts mécaniques, c'est la médecine qu'il choisit d'évoquer. L'intérêt pour les phénomènes cosmologiques nous ramène vers Isidore de Séville qui consacre dix-neuf des quarante-huit chapitres de son *De natura rerum* à la cosmographie et à l'astronomie⁷⁶. Quatre d'entre eux abordent des questions similaires à celles auxquelles Rodrigue fait allusion : la course des étoiles (*De cursu stellarum*), les planètes du ciel (*De planetis caeli*), l'éclipse de lune (*De eclipsin lunae*) et l'éclipse de soleil (*De eclipsin solis*) (*De natura rerum*, p. 171).

⁷⁵Cf. Faral (1924 : 97) : « [...] ils [les théoriciens des *artes poetriae*] appellent ainsi l'opération par laquelle on adjoint au nom soit un verbe, soit un adjectif, soit un autre nom qui lui sert de complément ; ou par laquelle on adjoint soit à l'adjectif, soit au verbe l'un des compléments qu'ils ont l'habitude d'admettre. En soi la détermination n'est pas un ornement ; mais elle en devient un lorsqu'on accumule un certain nombre de groupes pareillement constitués. Par exemple, ce n'est pas un ornement de dire : "explicat ut Plato" mais c'en est un de dire comme Sidoine Apollinaire : "explicat ut Plato, implicat ut Aristoteles, simulat ut Crassus, dissimulat ut Caesar" ».

⁷⁶Nous utilisons l'édition suivante : Fontaine, Jacques, (éd.), *De natura rerum* dans *Traité de la nature (suivi de l'Épître en vers du roi Sisebut à Isidore)*, Bordeaux, Féret et fils éditeurs, 1960, pp. 164–327. Désormais Fontaine (1960a) lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence et *De natura rerum*, lorsque nous citons le texte. Cf. également Fontaine, vol. II (1983 : 453–589).

Dans les *Etymologiae*, Isidore traite également des mathématiques et de l'astronomie dans le livre III, de la médecine dans le livre IV. Mais les textes isidoriens ne sont pas les seuls à retentir dans cette énumération. On y décèle également, nous semble-t-il, l'empreinte de la renaissance intellectuelle qui a marqué le XII^e siècle et s'est prolongée dans les premières décennies du XIII^e siècle (Le Goff, 1985 ; Paul, 1998). Celle-ci plonge principalement ses racines dans le grand mouvement de traductions d'ouvrages philosophiques et scientifiques arabes dont la Péninsule ibérique fut le théâtre (D'Alverny, 1994 ; Foz, 1998 ; Jacquart, 1991). Cette effervescence traductrice débute à partir des années 1115 et se prolonge au tournant des XII^e et XIII^e siècles, avant de connaître un nouvel essor en Péninsule ibérique, sous le patronage d'Alphonse X⁷⁷. Les disciplines sur lesquelles Rodrigue met l'accent correspondent justement à celles qui eurent la préférence des traducteurs. Ceux-ci mirent en effet à la disposition de l'Occident un savoir essentiellement centré sur la philosophie et les sciences du *quadriuium* (Verger, 1996 : 92). L'étude du cosmos et des mathématiques y tint donc une place importante, de même que la médecine⁷⁸. Ces hommes furent, en outre, des auteurs qui répercutèrent dans leurs ouvrages l'écho de leur travail de traduction⁷⁹. Ainsi Dominique Gundissalinus, alors qu'il mit en latin les traités d'Al-Farabi et d'Avicenne, composa deux ouvrages : le *De scientiis*, remaniement de l'*Énumération des sciences* d'Al-Farabi et le *De divisione philosophie* (Foz, 1998 : 47–48 ; Hugonnard-Roche, 1984). Ce dernier témoigne d'un intérêt notable pour la

⁷⁷La Péninsule ibérique ne fut pas le seul centre de l'Occident à s'enorgueillir de la présence de traducteurs. L'Italie prit également une part active, quoique moindre, à l'entreprise de traduction, notamment dans la mise en latin d'ouvrages écrits en grec. Cf. Verger (1996 : 93–94). De même, l'activité traductrice ne fut pas circonscrite à la seule ville de Tolède. Selon Foz (1998 : 41), « Si tous ceux dont nous parlerons, qu'ils soient originaires de la péninsule ibérique ou d'ailleurs (Angleterre, Italie, par exemple) furent d'une manière ou d'une autre rattachés au mouvement qui fit florès en Espagne au XII^e siècle, ils n'exercèrent pas forcément leurs activités à Tolède même. Certains eurent des contacts avec des personnes s'y trouvant, d'autres se rendirent en Espagne, mais on ignore s'ils visitèrent la capitale tolédane, d'autres exercèrent parfois leurs activités ailleurs dans la péninsule ibérique ».

⁷⁸Sur les traductions de textes orientaux conservées à la bibliothèque capitulaire de Tolède, cf. Millás Vallicrosa (1942).

⁷⁹Dans les lignes qui suivent, nous avons préféré nous limiter à quelques figures de traducteurs. Notre choix s'est porté sur ceux pour lesquels l'une des sciences énumérées par Rodrigue a revêtu une importance particulière. C'est le cas de Dominique Gundissalinus et de la médecine, ou ceux dont on sait que le Tolédan put avoir accès à leurs ouvrages comme Gérard de Crémone, Michel Scot ou Marc de Tolède. Pour un panorama des traducteurs des XII^e et XIII^e siècles, cf. Foz (1998).

médecine puisque Gundissalinus l'élève au rang de science théorique, c'est-à-dire directement liée à la connaissance et non plus à la seule pratique. Il l'extrait en cela des arts mécaniques où l'avait placée Hugues de Saint-Victor, à la classification de qui Rodrigue semble être resté fidèle, en partie, puisqu'il met en avant, par le syntagme *experimentis fisicalibus*, la dimension pratique de la médecine. Parmi les savants dont les centres d'intérêts sont représentés dans l'énumération de Rodrigue, citons encore Gérard de Crémone, traducteur prolifique de l'*Almageste*, traité dans lequel Ptolémée étudie le mouvement des corps célestes, et du traité médical d'Avicenne, le *Canon*, deux ouvrages que Rodrigue reçut en legs du chanoine tolédan Jean (González Ruiz, 1997 : 150–151). On doit également à Gérard de Crémone la traduction de nombreux autres textes relatifs aux mathématiques, l'astronomie, la physique et la mécanique, ainsi qu'à la philosophie (Foz, 1998 : 53–56). Les deux figures suivantes eurent des liens directs avec le Tolédan. Ainsi, Rodrigue commanda à Marc de Tolède, chanoine de cette même ville, les traductions du Coran et du compendium théologique d'Ibn Tumart. Il mit par ailleurs en latin un grand nombre d'œuvres médicales (Foz, 1998 : 61–62 ; González Ruiz, 1997 : 191–192). Michel Scot, lui aussi chanoine de Tolède, fit partie de la suite qui accompagna Rodrigue au concile de Latran, et traduisit l'ouvrage astronomique du savant andalou Al-Bitruji (Foz, 1998 : 62–64 ; González Ruiz, 1997 : 192–194 ; Rivera Recio, 1951). Le milieu intellectuel tolédan dans lequel se mouvait Rodrigue explique donc, dans une certaine mesure, la nature des savoirs sur lesquels il met l'accent dans le prologue de l'*Historia gothica*. Outre cela, cet intérêt pour les sciences du *quadriuium* et pour la médecine est un nouveau point de convergence entre la *captatio benevolentiae* et les milieux intellectuels auxquels nous avons déjà fait allusion. En effet, la diffusion de la science arabe alimenta les principaux foyers intellectuels d'Occident du XII^e et du XIII^e siècle. Deux exemples. La cosmologie et les mathématiques font partie des thèmes chers aux penseurs chartrains nourris des conceptions platoniciennes de la nature qui apparaissent dans le *Commentaire du Timée* de Platon qu'a donné Chalcidius (Lemoine et Picard-Parra, 2004). Dans le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor, les mathématiques ont également une place importante (Lemoine,

1991).

La deuxième période qui compose la prémisse majeure du second syllogisme montre qu'à la richesse des savoirs conservés fait écho la diversité des conduites humaines dont le souvenir est également préservé grâce à l'écriture. Parmi ces conduites, celle des princes revêt une importance particulière pour Rodrigue puisqu'il souligne que leurs descendants doivent trouver en ces derniers des modèles de vie, qu'il s'agisse d'exemples à imiter ou dont il faut, au contraire, s'écarter :

Verum quia humana studia multipharie variantur, pari providencia et eodem studio sollicitudo diligens eorumdem descripsit acta sapiencium et stultorum, fidelium et ethnicorum, virtutes catholicas et politicas, iura canonica et civilia, ut per hec mundi cursus in suo ordine dirigatur; gesta etiam principum, quorum aliquos ignavia fecit uiles, alios sapiencia, strenuitas, largitas et iusticia futuris seculis comendauit, ut quanta sit differentia utrorumque exitu comprobetur, et discant posterī bonorum exemplis inniti et a malorum semitis declinare, quia etsi ad tempus bonorum videatur Dominus oblivisci, in fine misericordiam non abscidet, et si ad tempus etiam impīi prosperentur, tolluntur in altum, ut lapsu corruant graviori. Historia gothica, pp. 6–7.

« Mais parce que les passions des hommes varient en bien des façons, leur souci consciencieux décrit avec une connaissance de l'avenir égale et un zèle identique les actions des sages et des sots, des fidèles et des païens, les vertus sacrées et profanes, les droits canons et civils afin que grâce à cela, le cours du monde soit ordonné. Il décrit également les exploits des princes parmi lesquels, certains ont été rendus indignes par la paresse, d'autres ont été immortalisés grâce à leur sagesse, leur courage, leur générosité et leur sens de la justice, afin que leur mort confirme combien est grande la différence entre chacun d'eux et afin que la postérité apprenne à s'appuyer sur les exemples des bons et à s'écarter des chemins détournés des mauvais, car bien qu'il semble que Dieu oublie parfois les bons, à la fin, il ne leur enlève pas sa miséricorde et même si les impies obtiennent le succès pour un temps, ils ne sont élevés jusqu'aux sommets que pour que leur chute soit rendue plus cruelle ».

Dans cette phrase, l'adéquation entre les procédés formels utilisés et la pensée de Rodrigue est parfaite. L'expression de la variété des actions humaines repose sur le balancement introduit par la polysyndète de la conjonction *et* qui rassemble des termes antithétiques ou complémentaires (*sapiencium et stultorum, fidelium et ethnicorum, catholicas et politicas, canonica et civilia*). De la même manière, l'opposition entre bons et méchants est soutenue par le parallélisme syntaxique *aliquos...alios*. Enfin, les nombreuses homéotéleutes qui rapprochent la phrase de la prose rimée

contribuent également à la symétrie structurelle (*-ium*, *-orum*, *-a*, *-is*) (Bourgain et Hubert, 2005 : 418–419). Le recours à ces procédés formels, de même que le discours qu'ils sous-tendent accusent le caractère protéiforme de l'écriture du Tolédan, caractère dont le prologue de l'*Historia gothica* est une illustration parfaite. Les traits formels observés sont en effet caractéristiques des textes religieux et des sermons qui en font un usage récurrent (Bourgain et Hubert, 2005 : 398–399). De même, on reconnaît les thèmes chers à l'exégèse des XII^e et XIII^e siècles, qu'elle soit tournée vers la prédication ou la théologie, deux domaines dans lesquels le Tolédan s'illustre⁸⁰. En outre, au discours théologique se mêle étroitement le discours politique puisque Rodrigue donne, dans cette phrase, une représentation de la royauté que l'on retrouvera dans le corps de l'*Historia gothica*.

Considérons d'un peu plus près les termes de la phrase. Après la nature, le savoir qu'évoque ici le Tolédan est centré sur les hommes. Avec cette évocation de la mise par écrit de leurs actions, celles des princes notamment, il nous semble que Rodrigue opère un glissement et circonscrit son propos principal – l'utilité de l'écriture – à l'exemple des textes historiographiques. Il s'achemine ainsi vers la justification de son propre texte qu'il considère, au vu de la définition qu'il en donnera – le récit de l'origine et des exploits des rois hispaniques – comme relevant de cette catégorie. De la première partie de cette phrase, il ressort, d'une part, que grâce à l'écriture, les anciens ont conservé l'image du monde tel qu'il est, multiple et contrasté (*multipharie variantur*). C'est ainsi que nous comprenons l'oscillation structurelle et notionnelle qui ouvre la période (*acta sapiencium et stultorum, fidelium et ethnicorum, virtutes catholicas et politicas, iura canonica et ciuilia*). D'autre part, le syntagme *ut per hec mundi cursus in suo ordine dirigatur* pourrait illustrer le fait que, pour le Tolédan,

⁸⁰Cf. Dahan (1999a : 3) : « [...] de fait, la catégorie de l'exégète pur n'existe pas alors, l'exégèse étant un travail préparatoire en vue de la prédication, puis à partir du deuxième tiers du XIII^e siècle, de l'enseignement de la théologie ; [...] l'exégèse constitue la base de l'une et l'autre [...] ». Nous l'avons dit, Rodrigue peut s'enorgueillir du titre de *magister theologiae*, ce qui signifie qu'il avait suivi un cursus complet d'études durant lequel il avait pu se familiariser avec les grandes œuvres et questions théologiques de son temps et qui lui permettait, en outre, d'enseigner cette discipline. Cf. Paul (1998 : 231–232). Quant à ses activités de prédicateur, Rodrigue lui-même en fait la preuve dans l'*Historia gothica* où il mentionne le prêche sur la charité qu'il fit à Tolède alors que la Castille était touchée par la famine. Cf. *Historia gothica*, p. 279.

c'est l'écrit, c'est-à-dire par synecdoque le texte, qui permet aux anciens de mettre en ordre le monde : ce qui revient à le déchiffrer et à l'interpréter, à le rendre lisible et intelligible. Il nous semble donc que l'on pourrait voir dans cette énumération une réminiscence de la vision encyclopédique du monde qui caractérise l'exégèse des XII^e et XIII^e siècles. Selon Gilbert Dahan (1999a), cette vision prend forme dans l'exploitation des thèmes du livre-monde et de son pendant, le monde-livre, qui nous semble déjà présent dans le début de la *captatio beneuolentiae*. Pour les exégètes, alors que le monde est un livre dont il faut déchiffrer le sens, le livre est aussi le miroir du monde et permet à son tour de le comprendre, comme le reflète le titre de l'ouvrage d'Honorius Augustodunensis, *Imago mundi*, dont son auteur écrit « qu'on y verra la disposition du monde tout entier comme en un miroir »⁸¹. Voilà qui ajoute un argument de poids à la démonstration de l'utilité de l'écriture et des textes. Mais surtout, voilà qui implicitement pourrait contribuer à légitimer un peu plus l'œuvre du Tolédan. Celle-ci témoigne, de fait, d'une démarche identique à celle des hommes dont il fait l'éloge. Il explore, comme eux, diverses facettes de l'histoire de l'humanité à travers ses différents textes qui, du *BHC* à l'*HA*, s'intéressent autant aux vertus sacrées que profanes, aux actions des fidèles qu'à celles des païens. Le prologue du premier rend d'ailleurs compte de cette diversité d'intérêts puisque Rodrigue y affirme avoir mêlé à l'*expositio catholica*, « l'histoire biblique », les *ethnicorum historias*, les « histoires des païens⁸² » (*BHC*, p. 5). La lecture de la suite de la *captatio beneuolentiae* étaye cette hypothèse puisque l'évocation des « œuvres canoniques » et des « Évangiles » ainsi que des textes

⁸¹Cf. *Honorius Augustodunensis. Imago Mundi*, cité dans Dahan (1999a : 10, n. 44) : *Ad instructionem itaque multorum quibus deest copia librorum hic libellus edatur. Nomenque ei Imago mundi indatur, eo quod dispositio totius orbis in eo quasi in speculo conspiciatur*. Trad. Dahan (1999a : 10) : « Cet opuscule doit être publié pour l'instruction de tous ceux qui ne disposent pas d'une abondance de livres. Le titre d'*Image du monde* lui est appliqué, parce qu'on y verra la disposition du monde tout entier comme en un miroir ». Sur le thème du livre-monde, cf. Dahan (1999a : 10–12). Signalons que si l'on ignore si Rodrigue eut directement connaissance de l'*Imago mundi*, la présence, dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque du monastère de Sainte-Marie de Huerta où Rodrigue conservait ses propres ouvrages, d'autres textes d'Honorius Augustodunensis, comme l'*Elucidarium*, suggère peut-être que les idées de celui-ci ne lui étaient pas étrangères. Cf. Rojo Orcajo (1929 : 212–213).

⁸²Sur l'insertion de ces « histoires des païens », en l'occurrence celles relatives à Alexandre le Grand, dans le *BHC*, cf. Arizaleta (2005a).

ayant conservé le souvenir des « glorieuses batailles des Romains » convoque de façon plus appuyée encore le *BHC* et l'*Historia Romanorum* du Tolédan.

Après l'évocation de la bigarrure du monde dont nous avons suggéré l'arrière-plan théologique, Rodrigue explicite la dimension exemplaire de l'écriture déjà en germe dans l'adjectif *doctrix* qui qualifie les anciens, et dans l'idée d'une réactivation dans le présent de l'image du passé. En effet, le Tolédan exploite le *topos* parénétique de la récompense des bons et du châtement des méchants, largement répandu dans les sermons des prédicateurs et composante du providentialisme qui caractérise le discours historiographique chrétien⁸³ (Henriet, 2003b : 67–69 ; Paul, 1998 : 24). Ce faisant, il met en place les composantes essentielles d'un paradigme du bon roi, actualisé par la plupart des souverains qu'il décrira dans l'*Historia gothica* et qui s'incarnera pleinement dans la figure d'Alphonse VIII de Castille. La dimension exemplaire de la *captatio beneuolentiae* est une nouvelle fois patente. Dans l'*Historia gothica*, tous les portraits d'Alphonse VIII coïncident, en effet, avec le paradigme élaboré ici et c'est donc implicitement l'image de son grand-père que Rodrigue présente à Ferdinand

⁸³Dans l'*Historia gothica*, Rodrigue se fait, à diverses reprises, l'écho de ce discours providentialiste que l'on trouve, entre autres, chez Eusèbe de Césarée ou chez Orose ainsi que, pour la première fois utilisé comme « cadre d'interprétation officiel de l'Histoire » à propos de l'invasion de 711, dans la *CAT*. Cf. Henriet (2003b : 67). Ce discours compose l'arrière-plan de son analyse de la perte d'*Hispania* qu'il attribue, dans la lignée de la *CAT*, aux péchés des rois wisigothiques. Cf. *Historia gothica*, p. 108 : *Set quia "regis ad exemplum totus componitur orbis", peccata Witiwe et ultimi Roderici et aliorum regum qui precesserant, quorum aliqui factione, aliqui fratricidio seu parricidio regni usurpauerant potestatem, successionem legitimam non seruata, incanduit ira Dei et Gothorum gloriam, quam hactenus sustentarat, eiecit a facie Maiestatis et quos sustinuit in heresi arriana a tempore Valentis imperatoris usque ad tempora Recharedi, sicut superius est descriptum, nunc Witize abominationibus et aliorum regum sceleribus prouocatus, non addidit ulterius tolerare*. Trad. : « Mais, comme "le monde se conforme à l'exemple des rois", à cause des péchés de Witiza et du dernier roi Rodrigue et des autres rois qui les précédèrent, certains s'étant arrogés illégalement le pouvoir par une conjuration, un fratricide ou un parricide, sans respecter la succession légitime, l'ire de Dieu éclata et il écarta loin de sa Majesté la gloire des Goths qu'il avait jusqu'ici conservée et, défié par les abominations de Witiza et les forfaits des autres rois, il ne toléra pas plus longtemps ceux qu'il avait supportés malgré l'hérésie arienne, depuis l'époque de l'empereur Valens jusqu'à celle de Reccarède, comme cela a été rapporté antérieurement ». Dans les derniers chapitres du texte, c'est également le châtement divin qui s'exerce sur le comte Alvare Nuñez de Lara, coupable de s'être opposé à Bérengère de Castille et à Ferdinand III. Cf. *Historia gothica*, p. 288 : *Et qui multos offenderat, qui nulli pepercerat, qui naturali domine ius domini abnegarat, diuino iudicio nunc prostratus, suorum militum et fratrum intuitum auxilio destitutus, capitur inglorius et confusus*. Trad. : « Et celui qui avait offensé plusieurs personnes, qui n'avait rien épargné, qui avait refusé ce que le droit accorde au seigneur à son seigneur naturel, maintenant abattu par le jugement divin, et privé de l'aide de ses chevaliers et de ses frères qui le regardaient, est capturé, sans gloire et plein de confusion ».

III.

La forme que prend le paradigme royal, de même que son contenu, annoncent les portraits royaux qui émaillent le corps du texte lui-même. Dans celui-ci, la représentation des souverains est en effet avant tout éthique, en ce sens qu'elle consiste le plus souvent, nous le verrons, en une énumération de leurs vices ou de leurs vertus. Voyons ce que recouvrent ceux qui sont inventoriés dans la *captatio benevolentiae*.

Dans la période citée, Rodrigue est peu disert sur les vices qui font le mauvais monarque. Il ne mentionne que l'*ignavia*, que l'on peut traduire par « paresse » ou « indolence ». Cette allusion dénote peut-être en lui le théologien au fait des changements doctrinaux de son temps. En effet, si la paresse ne fait pas partie de la liste des vices répertoriés par Pierre Lombard dans les *Sentences*, elle figure, en revanche, parmi les nouveaux péchés que les manuels de confesseurs intègrent aux listes de questionnement des pénitents à partir du début du XIII^e siècle⁸⁴. Mais l'évocation de la paresse nous semble surtout répondre à des raisons internes à l'*Historia gothica*. En effet, le relevé des occurrences du terme *ignavia* que contient le texte montre que les attaques de Rodrigue sont ciblées et que derrière les princes paresseux se cachent les responsables de la perte d'*Hispania*⁸⁵. L'*ignavia* est en effet majoritairement associée aux derniers rois wisigoths dont Rodrigue déplore la perte de l'ardeur au combat suite à une longue période de paix. C'est pour lui une des causes essentielles de l'invasion de 711. Ainsi, dans le chapitre intitulé *De secundo introitu Arabum in Hispaniam*, « À propos de la seconde entrée des Arabes en Hispania », le Tolédan insiste par deux fois sur le fait qu'une longue période de paix avait rendu les Goths, paresseux et faibles, en un mot, impropres au combat⁸⁶. De

⁸⁴Dans les *Sentences*, rédigées entre 1148 et 1152 et très utilisées dans l'enseignement de la théologie, Pierre Lombard fixe définitivement à sept le nombre de vices que l'on appellera *péchés capitaux* après 1270 : orgueil, avarice, luxure, colère, gourmandise, envie et acédie. En 1215, une des dispositions du concile de Latran IV auquel participe Rodrigue est d'imposer le sacrement de la pénitence aux fidèles une fois par an et sous le sceau du secret. Cette mesure donne lieu à une abondante production de manuels de confesseurs qui, pour s'adapter à l'évolution de la société, ajoutent à la liste des *Sentences* de nouveaux péchés comme l'usure ou la paresse. Cf. *Moyen Âge*, articles « Liste des péchés » et « Classification des vices », pp. 1062–1063 et 1445–1446.

⁸⁵Outre celle du prologue, on trouve neuf occurrences du substantif *ignavia* ou de l'adjectif *ignauus* dans l'*Historia gothica*. Dans un sens synonyme, on note également une occurrence de l'adjectif *deses* et une de l'adverbe *desidiose*.

⁸⁶Cf. *Historia gothica*, p. 102 : *Gothorum enim exercitus prima uastatione percussus et longa pace armorum usibus dessuetus antiqua magnalia ignorabat, et facti desides et imbelles ignaui certaminis*

même, à la fin du récit de la prise de Cordoue, Ferdinand III et sa mère Bérengère sont dépeints comme des restaurateurs, car ils ont rendu à *Hispania* la dignité perdue à cause de l'*ignauia* des ultimes souverains wisigoths⁸⁷. L'*ignauia* s'oppose donc directement à la *strenuitas* dont Rodrigue fait une des vertus essentielles des bons princes. Dans le discours du Tolédan, le mauvais prince est, par conséquent, celui qui, par son absence de vaillance, ne peut assurer la sauvegarde du territoire.

À l'évocation de la paresse, succède le catalogue des qualités qui rendent les exploits des princes dignes d'être conservés, grâce à l'écriture, dans la mémoire des hommes : *sapiencia, strenuitas, largitas et iusticia*. Les vertus énumérées méritent d'être examinées brièvement⁸⁸. Ainsi combinées, elles traduisent la manière dont Rodrigue conçoit non seulement le ministère royal mais également les rapports du souverain avec ses sujets. Ces conceptions ont ceci d'intéressant qu'elles différencient le Tolédan de ses prédécesseurs Luc de Tuy et Jean d'Osma, tout en réfléchissant une nouvelle fois le paysage intellectuel et culturel des XII^e et XIII^e siècles. Le portrait du bon roi qu'offre le Tolédan mêle à des valeurs traditionnellement associées aux souverains d'autres qui témoignent de l'émergence d'un « nouveau modèle de royauté qui se met progressivement en place pendant la seconde moitié du XII^e siècle » (Rucquoi, 2000 : 216). Les deux vertus « anciennes » requises pour bien gouverner sont la *strenuitas* et la *iusticia*. Ce sont deux vertus cardinales, c'est-à-dire qu'elles

sunt inuenti et obicibus terga uertentes ad mortem cicius quam ad fuge subsidia peruenerunt.. Trad. : « En effet, l'armée des Goths, terrassée par les premières dévastations et ayant perdu l'habitude du maniement des armes à cause d'une longue période de paix, ignorait les anciens exploits, et, rendus indolents et inaptes à la guerre, ils furent paresseux au combat, et fuyant devant les obstacles, ils moururent avant de trouver refuge dans la fuite ». *Historia gothica*, p. 103 : *et Iuliano comite et Gothis qui se cum aderant dure instantibus, franguntur acies christiane, qui longa pace et habundancia desides, imbelles et ignaui certaminis sunt inuenti, et obicibus terga dantes die Dominica, V-o idus mensis Xauel, anno Arabum LXXXXII, era DCCLII, rex Rodericus et christianus exercitus uincitur et fuga inutili perierunt..* Trad. : « Comme le comte Julien, et les Goths qui étaient venus avec lui, les pressait avec dureté, les armées chrétiennes furent anéanties. À cause d'une longue période de paix et d'abondance, elles étaient indolentes et inaptes à la guerre et elles furent paresseuses au combat, et fuyant devant les obstacles, le dimanche, cinquième jour des ides du mois de Xauel, en l'an 92 des Arabes, en l'an 752 de l'ère hispanique, le roi Rodrigue fut vaincu et lui et l'armée chrétienne périrent dans une fuite inutile ».

⁸⁷Cf. *Historia gothica*, p. 300 : *antiqua dignitas, ignauia principum liturata, sui sollercia et studio filii fuit Hispanie restituta*. Trad. : « l'antique dignité, effacée par la paresse des princes, avait été rendue à *Hispania*, grâce à son habileté et à l'ardeur de son fils ».

⁸⁸Nous y reviendrons dans le détail dans le troisième chapitre de notre étude qui traitera de la représentation des personnages dans l'*Historia gothica*.

régissent le rapport à l'autre – Dieu ou homme – de celui qui les possède. Dans la Bible, la *justicia* est le symbole de l'exercice du pouvoir et, par conséquent, le premier devoir du roi⁸⁹. Dans l'*Historia gothica*, c'est en effet une caractéristique définitoire du monarque et une condition essentielle pour qu'il règne. Voici, par exemple, les raisons avancées pour expliquer le fait que Ramire II d'Aragon ne puisse succéder à ses frères défunts :

Verum interpositis multis annis, aliis duobus fratribus decedentibus sine prole, fuit inter Aragonenses dissensio subsequuta, quia cum Ranimirus, ut diximus, esset monachus et sacerdos, non posset bella neque iusticiam more regio exercere nec posset uxor legitime sibi dari. Historia gothica, p. 179.

« Plusieurs années après, comme les deux frères étaient morts sans descendant, des dissensions survinrent entre les Aragonais. En effet, comme Ramire, ainsi que nous l'avons dit, était moine et prêtre, il ne pouvait faire la guerre, ni rendre la justice suivant l'usage des rois, ni prendre légalement une épouse ».

La *strenuitas*, qui renvoie à la force, à la vaillance, est également inhérente à la figure royale. Ainsi, elle est une composante essentielle des représentations paradigmatiques de la royauté que l'on peut lire dans les textes historiographiques astur-léonais postérieurs à l'invasion musulmane (Henriet, 2003b : 400–401). Selon les mots de P. Henriet : « [l]es souverains sont avant tout des guerriers, qui étendent leur royaume et le repeuplent en en faisant disparaître les musulmans » (Henriet, 2003b : 401). La survivance de ce modèle est patente dans l'*Historia gothica* et la *strenuitas* orne, à peu d'exceptions près, les portraits de l'ensemble des souverains décrits par Rodrigue. L'arrière-plan contextuel – la Reconquête – dont il est la résultante n'y est certainement pas étranger, mais la mise en avant de la *strenuitas* des rois chrétiens pourrait également être un des procédés d'écriture choisis par le Tolédan pour renforcer la filiation de ceux-ci avec les Wisigoths dont elle est, jusqu'au roi Witiza, une vertu constitutive⁹⁰. Il n'est qu'à voir l'explication étymologique du nom *Gothia* que Rodrigue emprunte à Isidore de Séville et qu'il fournit dans le chapitre consacré à l'origine des Goths, *De opinionibus originis gentis Gothorum et*

⁸⁹Cf. *Moyen Âge*, article « Exercice de la justice », pp. 797–798 : « La justice et la paix, selon l'expression biblique, expriment l'essence du pouvoir et des devoirs royaux. La justice s'inscrit donc au cœur de la royauté et revêt une importance capitale ».

⁹⁰Cf. Linehan (1993 : 353) : « *De rebus Hispanie* is the story of *strenuitas* lost and found, of the 'patria' perishing and through feats of patriotism reviving. It is the protocol of the Gothic revival. Only the Visigoths counted ».

commendatione eorum, « À propos des opinions relatives à l'origine du peuple goth et de leur éloge » :

Et pars illa adhuc hodie Gothia appellatur. Interpretatio autem nominis eorum in lingua nostra fortitudo, et re uera ; nullius enim gentis strenuitas ita regnis et imperiis se obiecit. Historia gothica, p. 23.

« Et cette zone-là est aujourd'hui appelée Gothie. Ce nom équivaut dans notre langue à la force, et cela est vrai, car la force d'aucun autre peuple ne s'est ainsi jetée au-devant des royaumes et des empires ».

Hormis ces deux vertus traditionnelles que sont la *iusticia* et la *strenuitas*, le Tolédan complète son idéal monarchique en lui adjoignant la *sapientia*. Elle renvoie à la fois à la sagesse, c'est-à-dire la capacité à agir justement, et au savoir (Rucquoi, 1993a). Dans le prologue de l'*Historia gothica*, ces deux acceptions sont présentes et étroitement liées. En effet, si l'on suit le cours de son discours, il apparaît que ceux qui ont la sagesse pour lumière (*qui pro luce sapientiam habuerunt*) sont ceux-là même grâce à qui s'effectue la transmission des savoirs. Nous avons déjà observé combien la nature de ces savoirs devait être reliée à un environnement culturel particulier. La présence de la *sapientia* dans le modèle royal proposé par le Tolédan en est également, dans une certaine mesure, le reflet. Vers le milieu du XII^e siècle, la *sapientia* prend en effet une nouvelle importance dans le discours politique occidental. Dans un contexte où théologiens et juristes cherchent à redéfinir les droits et les devoirs des rois, l'instruction des souverains est désormais nécessaire au bon gouvernement du royaume. À côté de la possession de la *strenuitas* ou de la *justicia*, la formation intellectuelle du roi, son érudition, deviennent des facteurs concourant à sa légitimation (Rodríguez de la Peña, 2000a : 8). Le *Policraticus* (1156) de Jean de Salisbury, représentatif des *specula principis* qui fleurissent à partir de la fin du XII^e siècle, vante ainsi les mérites d'une éducation princière où les lettres prennent le pas sur les armes et reprend à son compte la célèbre sentence : *Rex illitteratus est quasi asinus coronatus*, « Un roi illettré équivaut à un âne couronné » (Aurell, 2004 : 107). Pour l'abbé prémontré Philippe de Harvengt, *militia* et *litterae* ne sont pas incompatibles mais complémentaires (Rodríguez de la Peña, 2000a : 11). L'image idéale de la royauté que proposent – avec d'autres – ces penseurs n'est pas uniquement une construction textuelle mais trouve une illustration concrète chez plusieurs

souverains occidentaux tels, en Angleterre, Henri II Plantagenêt, en qui s'opère la « parfaite synthèse du clerc et du chevalier » et qui s'entoure d'une cour de clercs lettrés, ou encore Philippe Auguste, en France (Aurell, 2004 : 106–113). C'est un écho de ce discours qui résonne dans le paradigme royal façonné par Rodrigue, paradigme à l'aune duquel il bâtira, dans le corps de l'*Historia gothica*, le portrait du roi Alphonse VIII. La *sapientia*, dans ses deux versants, est en effet le joyau le plus étincelant de la couronne de vertus que tresse le Tolédan au souverain. Ainsi, celui-ci est en de multiples occasions qualifié de *sapiens*. Rodrigue met en avant, tout aussi fréquemment, son exceptionnelle intelligence et, dans le récit qu'il consacre au *studium* de Palencia, le présente comme le gardien de la *sapientia*. S'agissant de cette vertu, ce portrait élogieux concorde, comme dans le cas des souverains anglais ou français, avec ce que fut certainement le roi Alphonse VIII : *rex litteratus* cultivant le savoir, autant que les clercs lettrés qui se côtoyaient à sa cour qui, aux dires d'Adeline Rucquoi, n'avait rien à envier à celle de son beau-père, Henri II Plantagenêt (Arizaleta, 2006b ; Rucquoi, 2000). Cependant, si par l'inclusion de la *sapientia* parmi les vertus essentielles aux princes, le Tolédan s'inscrit dans le contexte général que nous venons d'évoquer, il pourrait également renouer avec un discours « sapientialiste » déjà manifeste au XI^e siècle dans l'*Historia Silense* qui dessinerait, avec le portrait de Ferdinand I^e, l'image idéale d'un monarque castillano-léonais héritier de la *sapientia* wisigothique⁹¹. Rodrigue, d'ailleurs, conforme lui aussi dans l'*Historia gothica*, la représentation d'une *gens gothica* détentrice de la *sapientia* et dont la *strenuitas* n'est plus, comme chez Isidore de Séville, la seule vertu (Rodríguez de la Peña, 2000b).

La dernière des vertus énumérées nous ramène à une notion déjà évoquée : la *largitas*, autrement dit la « libéralité » ou « largesse ». Nous avons déjà mentionné, au début de cette analyse, l'importance qu'elle revêt dans le système de valeurs

⁹¹La construction dans l'*Historia Silense* d'un modèle de *rex sapiens* qui s'incarnerait dans Ferdinand I^e est défendue par Rodríguez de la Peña (2000a : 13–18). *A contrario*, pour Henriët (2003b : 434), la mention de l'éducation donnée par Ferdinand I^e qui amène Rodríguez de la Peña (2000a : 16–17) à avancer que dans l'*Historia Silense* le souverain est présenté comme le restaurateur de la *sapientia wisigothique* est seulement le signe d'une « cléricisation » de la fonction royale : « Le fait de dire que Ferdinand et ses descendants – dont Alphonse VI – se sont appliqués à l'étude est une façon de dire qu'ils ont accepté le voisinage et le conseil des clercs ».

de Rodrigue. Elle forme, redisons-le, avec la *fidelitas* aristocratique, le ciment des rapports du roi et du groupe nobiliaire basés, dans l'*Historia gothica*, sur « un engagement personnel des parties conditionné par le respect d'une obligation réciproque » (Martin, 1992 : 262–270, 267 et 2003c). Ajoutons à cela que la *largitas* est aussi directement en lien avec la *sapientia* que nous venons d'évoquer puisque l'une comme l'autre entrent dans la définition de la *curialitas*, qualité qui, à partir du milieu du XII^e siècle, est associée aux souverains, et dont Rodrigue orne également la figure d'Alphonse VIII⁹².

Terminons en disant que le discours qui sous-tend le paradigme royal dont nous venons d'examiner les composantes est un des points sur lesquels Rodrigue contraste avec ses prédécesseurs, Luc de Tuy et Jean d'Osma. La dimension exemplaire est, certes, un point commun au prologue de l'*Historia gothica* et à ceux du *CM*, mais le modèle de royauté qu'y propose Luc diffère sensiblement de celui de Rodrigue⁹³. Il s'ancre dans une conception vétéro-testamentaire dont la composante théologique est essentielle (Fernández Gallardo, 2004 : 55). Selon Luc, tenant de l'« augustinisme politique », la principale qualité du roi c'est la piété (Martin, 2006a et 2006b). De plus, la *sapientia* n'est pas une vertu du souverain exemplaire mais celle de ses clercs auprès de qui il doit prendre conseil. Et si dans le *CM*, Alphonse VIII apparaît comme un nouveau Salomon, c'est bien plus en raison de ses travaux de construction

⁹²Cf. Rucquoi (2000 : 217–218) : « La *curialitas* témoigne donc d'un changement dans la perception du rôle de la cour et de ceux qui la constituent, ainsi que l'a étudié Egbert Türk pour la cour du roi Henri II d'Angleterre ; elle se substitue à l'ancien idéal d'*urbanitas* et se définit avant tout comme un type de comportement, distingué par l'adoption de valeurs culturelles et sociales nouvelles, qui donnera en français "courtoisie" et "courtois". Dans son ouvrage intitulé *Planeta*, qu'il acheva vers 1218, le chancelier du roi Alphonse VIII de Castille, Diego García de Campos n'hésita pas à parler de *sancta curialitas* à propos de la vraie libéralité [...] ».

⁹³Ainsi, Luc brode avant Rodrigue sur le thème de l'exemplarité des actions humaines pour les princes désireux de bien agir. Cf. *CM*, p. 123 : *Decet uiros uirtutis precedencium facta sepe ad memoriam reuocare, ut in bonis preteritis discant bonis operibus incubare et in malis exemplum caueant reproborum*. Trad. : « Il sied aux hommes vertueux de se souvenir des événements du passé pour que, voyant les bonnes actions accomplies, ils apprennent à s'évertuer à bien agir et que voyant les mauvaises, ils se gardent des exemples condamnables ». La tonalité didactique du discours liminaire de Luc de Tuy est cependant plus accusée. Martin (1992 : 205) le qualifie d'*ars regendi*. Sur le paradigme royal élaboré par Luc de Tuy, cf. Falque (2003a) ; Fernández Gallardo (2004) ; Jerez (2006a) et (2006b) ; Martin (1992), (2005), (2006a) et (2006b) ; Rodríguez de la Peña (2000b).

que de la réputation de *sapiens* qui en ferait un héritier du souverain biblique⁹⁴. Quant à Jean, il assimile, nous semble-t-il, la *sapientia* à la *prudentia*, autrement dit à la capacité à faire des choix profitables au royaume, et ne l'associe pas à la notion de savoir⁹⁵. Le portrait qu'il fait d'Alphonse VIII dans la *CRC* en témoigne. Le roi n'y est qualifié de *sapiens* qu'en de rares occasions et l'une d'elles est le récit de son renoncement à la Gascogne, jusque là terre vassale, choix auquel il se résigne pour le bien du royaume⁹⁶. De plus Jean ne mentionne même pas le *studium* de Palencia, illustration de l'amour du roi pour les lettres, et la *sapientia* ne fait pas partie des vertus qu'il pense dignes d'être retenues dans son éloge funèbre contrairement à la *prudentia*⁹⁷. Enfin, s'agissant de la *largitas*, elle est en effet une qualité royale mise en avant par Jean dans la même configuration que Rodrigue, c'est-à-dire comme terme de l'échange réciproque qui s'établit entre le souverain et le corps nobiliaire. Toutefois, elle s'inscrit, nous l'avons vu dans la première partie de notre étude, dans un discours politique différent (Martin, 2006a; Rochwert, 2006a). De plus, Ana Rodríguez López (2003) a démontré que la conception de la *largitas* développée par Jean s'apparente à celle exposée par Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*, appareil

⁹⁴Cf. *CM*, p. 324 : *Alter nostris temporibus Salomon idem rex iuxta predictam domum Domini hedificavit palacium regis*. Trad. : « Tel un Salomon de notre temps, le roi fit édifier, à côté de la maison du Seigneur évoquée, un palais royal ».

⁹⁵Cf. *Moyen Âge*, article « prudence », p. 1158 : « La prudence désigne une disposition stable de l'intellect par laquelle l'homme est capable de choisir et de mettre en œuvre les moyens adéquats pour l'obtention d'une fin déterminée ».

⁹⁶Cf. *CRC*, p. 52 : *Nobilis igitur rex Castelle licet, tanquam uir sapiens et discretus, intelligeret quod laborare in acquisitione Vasconie hoc esset litus arare, necessitate quadam compulsus, non poterat desistere ab incepto. [...]. Videns tandem quod non proficeret, Vacones ipsos, tam nobiles quam populos ciuitatum, absoluit a iuramento et omagio, quo ei tenebantur astricti. Felix dies et regno Castelle semper amabilis, qua gloriosus rex pertinacie cessit et destitit ab incepto! Auri fontem irriguum dessicasset Vasconia et nobilitatem procerum haussisset*. Trad. : « Cependant, bien que le roi de Castille, homme de sagesse et de discernement, eût compris que s'employer à conquérir la Gascogne revenait à labourer une pierre, poussé par la nécessité, il n'avait pu renoncer à l'entreprise. [...] Voyant finalement que cela n'aurait servi à rien, il délia de l'hommage et du serment auxquels ils étaient assujettis, les Gascons, aussi bien les nobles que les habitants des villes. Heureux le jour, aimable pour toujours par le royaume de Castille, où le glorieux roi cessa de s'obstiner et renonça à son entreprise! La Gascogne aurait pu tarir la source abondante en or et épuiser la noblesse des grands ». *CRC*, p. 52. Nous traduisons *iuramento et omagio* d'après Martin (2006a : 10).

⁹⁷Cf. *CRC*, p. 68 : *Flos regni fuit, decus mundi, omni morum probitate conspicuus, iustus, prudens, strenuus, largus, ex nulla parte maculam in gloria sua posuit*. Trad. : « Il fut la fleur du royaume, l'ornement du monde, remarquable par la droiture de ses mœurs, juste, prudent, vaillant, généreux, et ne souilla sa gloire d'aucune flétrissure ».

conceptuel dont Rodrigue ne tire pas profit, aux dires de la chercheuse (Rodríguez López, 2003 : 147).

Les deux périodes suivantes qui font toujours partie de la prémisse majeure du second syllogisme sont une *interpretatio* de la période précédente. En effet, Rodrigue évoque successivement l'histoire biblique, puis profane, nouveau doublet qui fait écho aux précédents (*acta [...] fidelium et ethnicorum, virtutes catholicas et politicas*) :

Quis enim de creatione mundi, de patriarcharum successione, de exitu de Egipto, de lege veteri, de regibus Terre Sancte, de exterminio eorumdem, de annunciatione, nativitate, passione, resurrectione et ascensione Domini Iesu Christi, earum testibus morte sublati, posset relatione veridica esse certus, nisi libri canonici aut evangelia testarentur? Quibus, eo quod scripserunt, tanto amplius obligamur, quanto per eorum doctrinam in preteritorum noticia innovamur. Gloriosa etiam prelia Romanorum et aliarum gentium que in mundo varietate mirabili acciderunt, sine scriptura a memoria excidissent. Historia gothica, p. 7.

« Qui, en effet, pourrait avoir un récit véridique et des connaissances certaines à propos de la création du monde, de la succession des patriarches, de la sortie d'Égypte, de l'ancienne alliance, des rois de Terre Sainte, de leur extermination, de l'Annonciation, de la Nativité, de la Passion, Résurrection et Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, une fois les témoins de ces faits disparus, si les livres canoniques et les évangiles ne l'attestaient? Nous leur sommes d'autant plus redevables pour ce qu'ils relatèrent que grâce à leur enseignement, nous renouvelons notre connaissance du passé. Les glorieuses batailles des Romains et des autres peuples qui eurent lieu dans le monde avec une étonnante diversité auraient également été oubliées sans l'écriture ».

Le choix des procédés formels témoigne de traits scripturaux déjà évoqués. Le *stilus isidorianus* est de nouveau patent. Rodrigue tire une nouvelle fois parti de la *determinatio* pour ce fragment où s'accumulent, en début de phrase, les couples ablatif-génitif précédés de la préposition *de*. La recherche de la symétrie est encore perceptible, notamment dans le chiasme syntactique (structure croisée affectant les cas) où deux ablatifs encadrent deux génitifs : *de creatione mundi* et *de patriarcharum successione*, dans la répétition de la conjonction *de*, ainsi que dans le balancements de la structure comparative *tanto...quanto*. La question rhétorique, où s'expriment la logique et la force de la démonstration, réapparaît.

Ce qui importe dans cette période, ce n'est pas tant la recherche formelle que le cheminement de la pensée de Rodrigue qui conduit à la démonstration de l'utilité de l'historiographie, ainsi que les modèles possibles que l'on pourrait déceler derrière la vision qu'il a de celle-ci. Il est intéressant de déterminer les contours de cette vision puisque, en toute logique, elle devrait conditionner la propre pratique du Tolédan et, par conséquent, nous permettre d'en définir les caractéristiques.

Comme dans les lignes précédentes, la démonstration de Rodrigue procède par paliers. Le glissement de l'écriture en général vers l'historiographie, déjà décelé dans la période précédente, est conduit ici à son terme. La polysémie du mot *scriptura* y est propice car le mot renvoie également à l'Écriture, c'est-à-dire aux textes bibliques. Et la Bible est au Moyen Âge, rappelons-le, Le texte historiographique par excellence (Lobrichon, 2003 : 40–41). Parachevant l'énumération des connaissances conservées grâce à l'écriture, cette allusion à l'historiographie n'en prend que plus de sens puisque la seconde apparaît comme la quintessence de la première. L'identification des deux est d'autant plus affirmée que Rodrigue emploiera dans la suite du prologue pour se référer à la composition de l'histoire d'*Hispania*, le verbe *contexere* qui souligne que la métaphore textile est également opérante lorsqu'il s'agit de symboliser le « tissu dense et complexe des événements qui s'enchevêtrent [...] » (Bourgain, 2001 : 369). De l'écriture, l'historiographie possède toutes les vertus et en revêt la dimension exemplaire puisqu'elle présente aux hommes l'image du passé (*per eorum doctrinam in preteritorum noticia innovamur*), mais surtout, elle dit le vrai et acquiert ainsi sa légitimité (*relatione veridica esse certus, testarentur*). Rien de plus traditionnel qu'une telle conception, héritière de Cicéron et d'Isidore de Séville qui soulignent l'exemplarité et la véridicité auxquelles doit tendre le récit du passé⁹⁸. L'on note également que Rodrigue s'inscrit ici dans la lignée des premiers historiens chrétiens puisqu'il marque explicitement la primauté de l'histoire sainte

⁹⁸Cette conception traverse tout le Moyen Âge et doit autant à Cicéron, selon qui l'histoire – et par là-même les textes historiographiques – est « témoin des siècles, lumière de la vérité, vie de la mémoire, maîtresse de vie, messagère du passé », qu'à Isidore pour qui elle est le « récit des choses qui se sont réellement passées » et se distingue en cela de l'argument ou de la fable. Cf. De Carlos Villamarín (2006), Guenée (1980 : 18–19), Hartog (1999 : 183–186).

sur l'histoire profane⁹⁹ (De Carlos Villamarín, 1996 : 51–56). Remarquons enfin que le Tolédan, par l'emploi de la conjonction *etiam*, induit une analogie entre histoire sainte et histoire profane qui rappelle le postulat de cette « forme spécifique d'historiographie » qu'est l'*historia*, laquelle ne connaît pas de « distinction de principe entre histoire profane, d'un côté, et histoire sainte ou religieuse de l'autre » (Werner, 1990 : 279). La vision qu'a Rodrigue de l'historiographie serait donc le fruit d'un triple héritage. Sa pratique scripturale en est-elle le reflet ? La suite du prologue le confirmera, mais nous pouvons déjà apporter à cette interrogation une réponse positive. D'une part, la dimension spéculaire de l'*Historia gothica* est indéniable. Il a plusieurs fois été relevé ailleurs qu'elle avait pu être composée afin de servir à l'illustration de Ferdinand III et peut-être même de son fils, Alphonse X (Rodríguez de la Peña, 2000b ; Rucquoi, 1993a et 2000). Nous en avons donné ici plusieurs exemples. D'autre part, si nous acceptons, comme nous le faisons, que l'*Historia gothica* n'est qu'une des pièces – même maîtresse – d'un projet d'écriture plus global qui intègre l'ensemble des textes du Tolédan, nous constatons que celui-ci décline bien l'écriture de l'histoire dans ces deux dimensions, sainte et profane¹⁰⁰. Quant aux rapprochements que l'on peut faire entre l'*Historia gothica* et l'*historia*, ils sont multiples. Durant le Moyen Âge, il existe en théorie une distinction, spécifiée par Isidore de Séville dans ses *Etymologiae*, entre ces trois formes historiographiques que sont les *annales*, la *chronica* et l'*historia*¹⁰¹. Pour Isidore, qui reprend la définition des premiers historiens romains, les *annales* sont le récit des temps passés tandis

⁹⁹Ce postulat conditionne d'ailleurs la structuration du récit de Rodrigue puisque la narration de la dispersion des fils de Noé sur la terre précède celle des aventures d'Hercule.

¹⁰⁰L'examen des citations du texte biblique a donné, dans la première partie de notre étude, un premier argument en faveur de cette hypothèse.

¹⁰¹Cf. *Etymologiae*, I, 44, 3 et 4, pp. 348–350 : *Annales sunt res singulorum annorum. [...] 4 Historia autem multorum annorum uel temporum est, [...]. Inter historiam autem et annales hoc interest, quod historia est eorum temporum quae uidimus, annales uero sunt eorum annorum quos aetas nostra non nouit. Trad. : « Est appelé annales, le récit des événements survenus chaque année. [...] 4 L'histoire est le récit des événements de plusieurs années ou époques, [...] Entre l'histoire et les annales, il y a cette différence que l'histoire rapporte des événements que nous avons vus alors que les annales sont le récit de ceux que notre époque n'a pas connus ». Cf. *Etymologiae*, V, 28, p. 526 : *Chronica Graece dicitur quae Latine temporum series appellatur, qualem apud Graecos Eusebius Caesariensis episcopus edidit, et Hyeronimus presbyter in Latinam linguam conuertit. Trad. : « On appelle chronique en grec ce que l'on nomme succession des temps en latin, comme celle que publia Eusèbe de Césarée chez les Grecs et que le prêtre Jérôme traduisit en latin ».**

que l'*historia* relate les événements contemporains de celui qui raconte (Guenée, 1973). La *chronica*, elle, s'attache à refléter avec exactitude la succession des temps. Dans la pratique, cependant, les trois termes semblent avoir été ressentis comme synonymes et, aux dires de B. Guenée (1984 : 10), aux XII^e et XIII^e siècles, « [...] quels que soient les différents genres historiques encore perçus par la théorie, les historiens cultivent en pratique une seule forme, qui combine la date exacte et le beau récit, et qu'on appelle une chronique ». Ce n'est pas l'avis de Karl F. Werner (1990 : 265) selon qui l'*historia*, cultivée jusqu'à la fin du Moyen Âge, n'a rien à voir avec la *chronica*, « car cette dernière garde toujours son caractère chronologique et reste soumise au schéma annalistique ». L'*historia* répond à un but précis : « révéler, si possible, le sens profond, spirituel qui se cache derrière le récit et le destin des hommes et des peuples » et se caractérise par des règles de composition strictes (Werner, 1990 : 278–279). Entendue dans ce sens, l'*historia* est un récit qui traite d'un seul sujet, en une seule œuvre ; utilise un langage élevé et un style soigné ; suit les meilleures traditions de la littérature latine et se sert des bons auteurs jusqu'à en reprendre des phrases entières ; est divisé en livres et éventuellement en chapitres pouvant recevoir des titres distinctifs ; s'accompagne d'un prologue particulièrement soigné sur le plan rhétorique ; fait précéder le traitement d'un pays ou d'un peuple d'un *excursus* géographique et ethnographique ; inclut dans la narration des portraits des personnages principaux et des jugements sur les hommes et les faits par le biais, souvent, de l'emploi du discours direct. Dans sa forme, l'*Historia gothica* relève bien de l'*historia* telle que la définit K. F. Werner. De façon plus ou moins marquée, les caractéristiques formelles qu'il énumère concordent avec celles de l'*Historia gothica* que nous avons mises en évidence jusqu'à présent. L'examen des sources a montré ce que Rodrigue doit aux « bons auteurs », celui du prologue illustre le soin qu'il apporte à sa prose et sa maîtrise des règles de la rhétorique. La suite de notre analyse apportera d'autres exemples de cette concordance. Rodrigue a-t-il, toutefois, le sentiment d'écrire une *historia*. Veut-il, en d'autres termes, s'inscrire dans un « genre » ? Nous serions tentée de le croire. L'intitulé du texte, dans lequel le Tolédan utilise le terme *historia*, nous semble être un premier indice de ce choix.

Dans le corps du texte, il emploie à la fois les termes *cronica* (deux occurrences) et *historia* (seize occurrences), avec une nette préférence, donc, pour ce dernier. *Historia* fait souvent référence au récit, comme dans la formule *nunc ad historiam reuertamur*, ou aux événements passés. Il y a peu d'éléments permettant de conclure que Rodrigue fait réellement la distinction entre les deux formes historiographiques que sont la *chronica* et l'*historia*. Notons tout de même que la première occurrence de *chronica* est attachée à l'activité d'Isidore de Séville, *cronicorum disertor optimus*, dont Rodrigue dit également qu'il est *Gothorum historie descriptor egregius*, montrant peut-être par là qu'il différencie la forme des deux textes du Sévillan : l'*HG* et la *Chronica*. De même, la seconde occurrence du terme *chronica* suggère qu'il l'associe à l'exposé de la succession des temps : *Et Isidorus iunior qui a principio mundi incepit cronica usque ad octauum decimum Recensuyndi annum fideliter prosecutus*¹⁰². S'agissant de sa propre pratique, le Tolédan se sert exclusivement du terme *historia*, et même s'il laisse entendre dans le prologue qu'il va procéder selon la ligne du temps depuis Japhet jusqu'à Ferdinand III, l'étude de l'architecture narrative de l'*Historia gothica* soulignera qu'il n'en est rien. En définitive, il n'est pas impossible que Rodrigue ait distingué la *chronica* de l'*historia* et qu'il ait voulu, lui, fonder la structure et les formes de son propre texte, sur ce dernier modèle dont Trogue Pompée et Orose, qu'il cite dans l'*Historia gothica*, ont donné l'illustration la plus reconnue (Werner, 1990 : 266–269). Rodrigue aurait ainsi jugé l'*historia* comme la forme la plus appropriée à sa pratique scripturale. Permettant « à son auteur de penser et de faire réfléchir son lecteur » (Werner, 1990 : 265), guide des rois à qui elle présentait l'exemple de leurs prédécesseurs, exposant, depuis ses origines, le destin d'un peuple en interprétant les signes de l'action de Dieu dans le monde, elle ne pouvait en effet mieux lui convenir. L'exposé qu'il fait, à la fin du prologue, de son projet historiographique en témoigne.

*

¹⁰²Cf. *Historia gothica*, p. 74. Trad. : « Et Isidore le Jeune qui commença sa chronique avec la création du monde et la continua, de manière sûre, jusqu'à la dix-huitième année du règne de Récesvinthe ».

Nous en arrivons à la prémisse mineure du deuxième syllogisme de la *captatio benevolentiae* dans laquelle Rodrigue souligne que, bien que le passé d'une multitude de peuples ait pu être conservé, on déplore l'absence de connaissances concernant celui d'*Hispania* :

Cum igitur Hispaniarum successus variorum principum cruentis cladibus iteratus et linguam mutauerit et originem sue gentis pluribus intercepta dominiis sit oblita, iam fere gens et origo incolarum Hispanie ignoratur. Historia gothica, p. 7.

« Ainsi, comme au cours de l'histoire, qui se répéta lors des massacres sanglants des différents princes, *Hispania* changea non seulement sa langue mais oublia aussi l'origine de son peuple, asservi par plusieurs maîtres, le peuple et l'origine des habitants d'*Hispania* sont maintenant oubliés ».

Le chiasme sémantique (*originem sue gentis...gens et origo*), seul procédé formel notable de la phrase, met en valeur ce qui va focaliser les préoccupations du Tolédan : l'histoire d'un territoire, *Hispania*, ainsi que l'origine et les actions de son peuple. Cette préoccupation pour la question des origines s'inscrit dans une logique d'exaltation et de légitimation du territoire hispanique et de ses habitants. Il s'agit, en effet, de dévoiler la double ascendance glorieuse de ces derniers, symbolisée par les personnages de Tubal et Hispan (De Carlos Villamarín, 1996 : 43–46). C'est d'ailleurs ce qui fait l'objet des huit premiers chapitres de l'*Historia gothica*, premiers à systématiser, dans l'historiographie hispanique, l'histoire primitive d'*Hispania* (De Carlos Villamarín, 1996 : 12 et 15). Rodrigue ne cache pas ses desseins puisque, à la fin du prologue, il affirme avoir écrit *ad preconium nostre gentis*. Notons enfin que le souci pour les origines, ainsi que l'emploi du terme *origo* rapproche une nouvelle fois le Tolédan d'Isidore de Séville dont l'œuvre témoigne des mêmes préoccupations¹⁰³.

La logique d'exaltation d'*Hispania* transparaît également dans le mouvement que prend l'argumentation. Celui-ci est significatif car, faisant succéder à l'évocation des Romains celle du peuple d'*Hispania*, le Tolédan semble reprendre à son compte l'idée d'une *translatio imperii* selon laquelle il se serait instauré, au cours de l'histoire, une

¹⁰³Cf. De Carlos Villamarín (1996 : 38) : « Parece, por tanto, que en Isidoro la palabra *origo* entendida en un contexto histórico responde a ese afán claramente demostrado en las *Etimologías*, tanto desde el punto de vista de la definición teórica, como desde el de la praxis ejemplificada en el libro noveno, de buscar la procedencia, el punto de partida en la historia de los pueblos o de las instituciones. En su historia de los godos, Isidoro parte precisamente de este punto, de la constatación de la *origo* del pueblo cuya trayectoria histórica va a relatar ».

succession quasi biologique et héréditaire entre certains royaumes. Un tel postulat est manifeste chez Orose, par exemple, pour qui s'établit une continuité de Babylone à Rome (De Carlos Villamarín, 1996 : 54 et 204). Il trouve une nouvelle expression dans la *Laus Spanie* de l'*HG* d'Isidore de Séville qui ajoute à la chaîne le maillon hispanique¹⁰⁴. Afin d'exalter *Hispania*, Rodrigue s'accorderait donc une fois de plus au schéma isidorien, ce qui apparaît sous une autre forme dans le corps de l'*Historia gothica* où Rodrigue, en reprenant les mots de la *CM754*, unit dans une communauté de destins, Babylone, Rome, Jérusalem, Carthage et *Hispania*¹⁰⁵.

*

Rodrigue présente ensuite la composition de l'*Historia gothica* comme la conséquence des deux prémisses précédentes. La conjonction de coordination *igitur* est en effet placée en tête du passage qui marque la conclusion du deuxième syllogisme et la fin de la *captatio benevolentiae*. Du constat du déficit de connaissances à propos de l'espace hispanique découle la commande royale dont l'*Historia gothica* est présentée comme le fruit. La justification du projet historiographique du Tolédan, en germe dans chacune des phrases de la *captatio benevolentiae* qui précèdent ce fragment, aboutit ici de façon éclatante :

Quia igitur placuit vestre excellencie maiestatis mee requirere ignoranciam paruitatis ut si, qua de antiquitatibus Hispanie et de hiis etiam que ab antiquis vel modernis temporibus acciderunt mee memorie occurrissent, petitioni vestre

¹⁰⁴Cela ne signifie pas, cependant, la disparition complète du pouvoir de Rome qui subsiste, pour le Sévillan, en tant que cadre culturel de référence. Cf. De Carlos Villamarín (1996 : 145–146). Il en va peut-être de même pour Rodrigue car, dans le prologue, les Romains sont, à part les Wisigoths, le seul peuple dont il fait explicitement l'éloge : *gloriosa prelia Romanorum*.

¹⁰⁵Cf. *Historia gothica*, p. 108 : *Quicquid illa Babilon magna inter regna seculi prima a Ciro et Dario subuersa pertulit, nisi quod perpetuo exterminio solum a bestiis et serpentibus habitatur; quicquid Roma prouinciarum domina ab Alarico et Athaulpho Gothorum regibus et Giserico Vandalorum principe est perpressa; quicquid Hierusalem iuxta Dominicam prophetiam lapide super lapidem non relicto sustinuit diruta et incensa; quicquid Cartago nobilis a Scipione Romano direptione et incendio passa fuit, hoc misera Hispania omnium cladum coniectis miseriis est experta nec est qui adiciat misereri*. Trad. : « Ce que supporta la grande Babylone, le plus grand royaume de tous les temps, anéantie entièrement par Cyrus et Darius à l'exception de son sol habité, dans une ruine perpétuelle, par des bêtes et des serpents ; ce que Rome, maîtresse des provinces, endura d'Alaric et d'Athaulf, rois des Goths et de Giséric, prince des Vandales ; ce que Jérusalem supporta, détruite et incendiée, aucune de ses pierres ne subsistant, selon la prophétie du seigneur ; ce dont la noble Carthage fut victime à cause du pillage et de l'incendie du Romain Scipion, tout cela la malheureuse *Hispania* l'éprouva, ses malheurs se devinent de tous les massacres, et il n'est plus personne qui la plaigne ».

describere laborarem, et ut a quibus gentibus calamitates Hispania sit perpessa, et Hispanorum regum originem et eorum magnalia qui patrum glorias imitatione secuti sunt gloriosa, per scripture mee indaginem ad diligencie vestre noticiam peruenirent, ego vero tanti domini, tam excelsi, non possum precibus contraire et vix possibile cogor ob reuerenciam atemptare. Tempore enim vastationis Arabum scripta et libri cum pereunte patria perierunt, nisi quod pauca diligencium custodia evaserunt. Historia gothica, p. 7.

« Par conséquent, comme il a plu à l'excellence de votre majesté de recourir à l'ignorance de mon humble personne afin que si m'étaient revenues en mémoire des choses au sujet des antiquités d'*Hispania* et également des faits qui se produisirent dans les temps reculés ou modernes, je m'efforce de les raconter, à votre demande, et pour que parviennent à votre connaissance attentive, grâce à mes recherches et à mes écrits de quels peuples *Hispania* endura des malheurs et l'origine des rois d'*Hispania* et leurs grandes choses qui imitant les glorieux faits de leurs pères sont à leur tour glorieuses, je ne veux vraiment pas me soustraire aux prières d'un si grand et si noble maître et je suis contraint d'entreprendre avec respect ce qui ne m'est possible qu'avec peine. En effet, à l'époque des dévastations des Arabes, alors que la patrie périt, les écrits et les livres périrent également, excepté ceux, rares, qui furent sauvés grâce à la vigilance des hommes scrupuleux ».

Avec le resserrement de l'argumentation sur le projet historiographique de Rodrigue ressurgit le *topos* de modestie qui, comme dans la dédicace, oppose à l'excellence de Ferdinand III (*vestre excellencie maiestatis, tanti domini, tam excelsi*) l'ignorance et la petitesse de Rodrigue (*mee [...] ignoranciam paruitatis*). La mention, en ouverture du fragment, de la commande royale (*placuit [...] requirere*) est une variante de ce *topos* (Curtius, 1991 : 157). Ainsi, le Tolédan n'aurait entrepris d'écrire que sur les instances du souverain (*petitioni vestre*) devant lesquelles il n'aurait eu d'autre choix que de s'incliner (*non possum precibus contraire*), malgré la difficulté de la tâche et la faiblesse de ses capacités (*describere laborarem, et vix possibile cogor ob reuerenciam atemptare*), autre variation topique. Au-delà du fait que de telles protestations d'incapacité rapprochent une nouvelle fois l'écriture de Rodrigue des pratiques de la rhétorique classique (Curtius, 1991 : 635–645), l'exaltation de Ferdinand, qui trouve un nouvel écho à la fin du prologue (*inclite domine rex Fernande*¹⁰⁶, *ad preconium uestre gloriam maiestatis, tanti principis*), ne laisse pas, comme dans la dédicace, d'interroger. Nous reprenons à cet égard les hypothèses déjà avancées dans cette

¹⁰⁶Selon Manchón Gómez (2002 : 642), *inclitus* fait partie des épithètes d'emphase ou d'honneur qui « [r]epresentan la idea de celebridad o reverencia que se debe suponer al monarca, [...] ».

dernière. La mention de la commande royale pourrait faire partie de l'arsenal argumentatif de Rodrigue. Que la composition de l'*Historia gothica* ait pu être ressentie comme une nécessité par le souverain aurait été une preuve supplémentaire de son utilité et ne lui en aurait octroyé que plus de prestige.

Dans ce fragment, Rodrigue donne quelques précisions à propos de son projet historiographique, qu'il reprendra dans l'exposé final. L'histoire d'*Hispania*, de ses rois, des peuples dont elle eut à souffrir, voilà ce qui fait le cœur de celui-ci. En effet, le terme *origo* est également à prendre ici au sens de succession des événements, d'histoire. Cette acception établit, d'ailleurs, un nouveau parallèle entre son texte et le modèle isidorien. Dans l'*HG*, le récit des origines des Goths est le point de départ de leur histoire, c'est-à-dire de leurs tribulations jusqu'à leur arrivée en *Hispania* (De Carlos Villamarín, 1996 : 41–42). Se précise ici l'acte de naissance d'une histoire « nationale », en ce sens qu'elle s'articule autour d'un territoire et de ses rois et ne consacre à l'histoire universelle qu'une place réduite, destinée avant tout à les doter d'un fondement prestigieux. Ce parti-pris est synonyme d'un intérêt pour tout ce qui a trait « aux choses d'*Hispania* ». Dans cette perspective, Rodrigue conçoit celle-ci comme une totalité qu'il embrasse dans sa dimension verticale puisque le champ de ses investigations s'étend de l'histoire primitive d'*Hispania*¹⁰⁷ à la période qui lui est contemporaine (*antiquitatibus Hispanie, antiquis vel modernis temporibus*), mais aussi dans sa dimension horizontale, ainsi qu'en témoignent la description topographique qu'il donne d'*Hispania* et la place faite, dans l'*Historia gothica* aux différents *regna* qui vont naître des aléas de l'histoire¹⁰⁸. De plus, répétons-le, Rodrigue entend rapporter en même temps que les grandeurs des rois d'*Hispania*, l'histoire des peuples dont elle eut à subir les invasions. La période analysée ne doit donc pas être comprise comme la justification de la seule *Historia gothica* mais comme celle du projet historiographique du Tolédan dans son ensemble. En effet, chacune des *Historiae minores*, écrites après l'*Historia gothica*, est consacrée à l'un des peuples qui occupèrent le territoire hispanique de part et d'autre de l'installation wisigothique.

¹⁰⁷Cf. De Carlos Villamarín, (1996 : 9) : « [...] lo que se encubre bajo el nombre de *antigüedades de Hispania* es la historia primitiva de la Península ».

¹⁰⁸Nous y revenons dans le chapitre suivant.

L'allusion à ces textes confirme que l'*Historia gothica* n'est qu'une des pièces de l'édifice historiographique minutieusement bâti par le Tolédan. Dans les brefs prologues dont il les agrmente, il met d'ailleurs en évidence les liens qui unissent chacun d'entre eux à l'*Historia gothica*¹⁰⁹. La longueur du prologue qui coiffe celle-ci, l'ornement rhétorique dont Rodrigue le pare montre cependant que l'*Historia gothica* est la pièce maîtresse de son projet historiographique. Il ne nous paraît d'ailleurs pas impossible que le prologue de celle-ci ait été conçu pour chapeauter l'ensemble des textes historiographiques, car aucun des prologues des *Historiae minores* ne comporte de *captatio benevolentiae* aussi étendue que celle du prologue de l'*Historia gothica*. Les lignes que nous venons d'analyser auraient donc pu servir de *captatio benevolentiae* à tous les textes historiographiques de Rodrigue. Dans ce cas, les prologues des *Historiae minores* n'auraient été conçus qu'afin d'offrir des précisions les concernant exclusivement. Une telle hypothèse nous semble d'autant plus séduisante que parmi les textes dont Rodrigue se dit redevable à la fin du prologue, certains n'ont pas directement été mis à profit dans la composition de l'*Historia gothica*, mais ont, en revanche, été utilisés pour celle des *Historiae minores*¹¹⁰.

Rodrigue laisse transparaître également l'objectif et la démarche qui président à son entreprise historiographique. Dans ce cadre, l'emploi des termes *memoria*, *scriptura* et *indaginem* sont déterminants puisqu'ils mettent le Tolédan sur un pied d'égalité avec les anciens, ces découvreurs de l'écriture, mûs par une soif insatiable

¹⁰⁹Cf. HA, p. 87 : *Que calamitatum aceruis Hispania dispendia sit perpessa in superioribus, ut licuit, explicavi*. Trad. : « J'ai expliqué dans ce qui précède, comme il m'a été permis, qu'*Hispania* endura pendant longtemps une grande quantité de calamités ». HO, p. 79 : *Set quia successiones et acta Vesegothorum in alio libro digessimus, in hac parte Ostrogothorum successiones et prelia prosequemur*. Trad. : « Mais parce que nous avons mis en ordre la succession et les faits des Wisigoths dans un autre livre, dans cette partie, nous poursuivons avec la succession et les combats des Ostrogoths ». HR, p. 37 : *Quia direptiones Herculis, quas gens misera pertulit Hesperorum, in superioribus capitulis declaravi, que Romani, Vandali et Suevi, Alani et Silingi et Arabes Machometi et qualiter Hispanias inuaserunt et que ei multiplicata supplicia addiderunt prosequi dignum duxi*. « Puisque j'ai relaté, dans les chapitres précédents, que le malheureux peuple d'*Hesperia* supporta les pillages d'*Hercule*, et comment les Romains, les Vandales et les Suèves, les Alains et les Silinges et les Arabes de Mahomet envahirent les *Hispaniae*, et qu'ils ajoutèrent à cela des supplices accrus, je considère que cela doit être continué ». HHWSAS, p. 58 : *Gothorum originem, gloriam et processum, quorum insignia super omnes barbaros effulserunt, in superiori uolumine declaravi, [...]*. Trad. : « J'ai relaté dans un volume précédent l'origine des Goths, leurs gloires et leurs succès dont les distinctions furent plus resplendissantes que celles de tous les barbares [...] ».

¹¹⁰Nous l'avons vu dans les chapitres précédents.

de connaissances et guidés par leur raison, dont Rodrigue a consacré la quasi-totalité de son prologue à chanter les louanges. Par le choix de *scriptura* surtout, il transfère les vertus de leur écriture (fidélité, fiabilité, véridicité...) vers la sienne. Ainsi, après avoir longuement rendu hommage à ses prédécesseurs, Rodrigue s'inscrit explicitement dans le droit fil de ceux-ci sans pour autant s'en faire le servile suiveur. Car, même s'il érige, par le cisèlement de sa prose, par son éloge du savoir ses devanciers en modèles, il parvient à s'en détacher et revendique pleinement sa propre auteurité par le biais de l'adjectif *mee* accolé au terme *scriptura*. De même, dans la phrase suivante, il conjugue les verbes se référant à sa pratique à la première personne du singulier. Enfin, Rodrigue n'évoque pas tout de suite dans cette phrase la dette qu'il entretient envers les *auctoritates* dont il a compilé les écrits pour rapporter l'histoire d'*Hispania*. Il s'attache d'abord à évoquer sa pratique qu'il montre comme une activité réflexive. En effet, il se pose en guide du roi, en interprète lui livrant sa lecture du passé. Ainsi, c'est par le tamis de sa mémoire (*mee memorie*) – à prendre au sens de cognition – que passent les événements qui se sont succédés au cours de l'histoire. Le rôle de Rodrigue, tel qu'il le définit, est donc de porter à la connaissance de Ferdinand III ces événements qu'il a soumis au préalable à l'activité de sa pensée afin d'en assurer l'intelligibilité par le souverain. Cette activité de déchiffrement du sens de l'histoire, mais aussi la réaffirmation de son exemplarité – ce qui fonde la gloire des rois hispaniques, ce n'est pas d'avoir accompli des exploits en eux-mêmes glorieux mais d'avoir imité ceux de leurs pères – nous invitent à faire de nouveau le parallèle avec l'*historia* dont c'est là deux traits caractéristiques (Werner, 1990). Cette double mission assignée à Rodrigue se traduit dans le corps de l'*Historia gothica* par une volonté constante d'établir explicitement ou non les causes et les conséquences des événements relatés ainsi que par la construction d'images royales positives destinées à être présentées comme modèles à Ferdinand et à le pousser à s'y conformer.

Enfin, Rodrigue met l'accent sur la rupture culturelle provoquée par l'arrivée des Musulmans en Péninsule ibérique, cause de la disparition de la plupart des écrits et des livres relatant le passé d'*Hispania*¹¹¹. Il souligne que cette rupture a touché aux

¹¹¹Ce constat apparaît déjà dans l'anonyme *Historia Silense*. Cf. *Historia Silense*, p. 113 : *Cum olim Yspania omni liberali doctrina vbertim floureret, ac in ea studio litterarum fontem sapientie*

fondements d'*Hispania* puisqu'elle est synonyme de la perte de la *patria*, ce qu'il traduit, sur le plan formel, par l'enchâssement de ce substantif entre les deux formes du verbe *perire* et par l'*annominatio* qui identifie perte et patrie. Associé à ce qui précède, cette évocation livre en outre, en filigrane, une définition de la patrie que Rodrigue conçoit comme l'union d'un territoire et d'un peuple ayant une origine et un passé commun¹¹². Et c'est la renaissance de ce passé dans son intégrité – et par là même de la patrie – que marquerait l'*Historia gothica* puisque, telle que la présente le Tolédan, cette dernière vient combler un vide historiographique entraîné par l'invasion musulmane et, faisant ressurgir l'écrit, suppose le retour à la civilisation¹¹³. Rodrigue en sort grandi car en satisfaisant à la demande du roi, il semble rédimier la faute de son homonyme, le roi wisigoth Rodrigue, dont les actions ont provoqué la mort de la *patria* comme il l'affirme dans la fin du prologue (*ubi etiam ab Arabibus sub Roderico rege Dei iudicium pertulerunt*), patrie que lui fait métaphoriquement renaître par son écriture¹¹⁴. Tel Ferdinand III rendant à *Hispania* son antique di-

sitientes passim operam daret, inundata barbarorum fortitudine, studium cum doctrina funditus euanuit. Hac itaque necessitudine ingruente, et scriptores defuere et Yspanorum gesta silentio preteriere. Trad. : « Alors qu'autrefois, en *Hispania*, la doctrine des arts libéraux fleurissait profusément, et que là, l'étude des lettres était une fontaine pour les assoiffés de savoir, comme la force des barbares la submergea, l'étude et la doctrine disparurent. C'est pourquoi, comme cette privation se produisit violemment, les écrivains manquèrent et les faits des *Hispanii* furent passés sous silence ».

¹¹²Cf. Maravall (1997 : 33) : « [...] la "Historia" del Toledano, dota sistemáticamente a ese objeto histórico que es España de una continuidad que no se quiebra desde los orígenes hasta su momento presente. Desde entonces, España aparece como un todo en el tiempo, como un largo proceso seguido, que tiene un mismo comienzo y un desarrollo común. Ser españoles no es sólo, desde la gran creación del Toledano, habitar un mismo suelo, ni siquiera tener un lazo de parentesco con la comunidad actual de gentes, sino, a través de un largo desenvolvimiento, venir de una fuente única de la que incluso procede, para cuantos derivan de ella, el nombre de españoles ». Les travaux de G. Martin (1992 : 283–286) et (2003a) ont également montré qu'à l'intérieur de la patrie qu'est *Hispania*, Rodrigue dessine, en apportant quelque nuance au schéma d'origine, les contours d'une patrie castillane. Cf. Martin (1992 : 285) : « *Patria* : nous venons de voir le mot couvrir un affect susceptible de rivaliser avec l'amour parental, et qui, d'une certaine façon – parce qu'un espace ethnique, puis politique, est bientôt perçu comme "paternel", parce que les dramatisations du sentiment patriotique le montrent toujours émanant du détenteur de l'autorité – est du même ordre. Aussi bien vois-je la notion se construire autour des relations d'une communauté avec son chef ».

¹¹³Selon De Carlos Villamarín (2006 : 13), « La pérdida de la memoria escrita de la patria equivale a su propia pérdida. La invasión árabe supone una suerte de retroceso hacia la incivilización y hacia los territorios de la oralidad ».

¹¹⁴Rodrigue n'est pas le seul à se présenter ainsi en restaurateur. Une trentaine d'années avant la composition de l'*Historia gothica*, Diègue Garcia de Campos, chancelier de Castille et proche du Tolédan, s'y était déjà attelé dans son *Planeta*, traité relevant à la fois de la théologie scholastique et de la mystique ascétique, achevé en 1218. Cf. Moralejo (1980 : 85). Nous utilisons l'édition

gnité, le Tolédan, de par son écriture, la ramène à la civilisation en lui rendant son passé. L'analogie est audacieuse, mais Rodrigue n'aurait pu alléguer raison plus glorieuse pour justifier son entreprise historiographique. Cette justification introduit logiquement la suite du prologue, c'est-à-dire l'exposé des modalités du projet dans lequel s'insère l'*Historia gothica*.

3.2.2 Le projet historiographique

Itaque ea que ex libris beatorum Ysidori et Ildefonsi et Ysidori iunioris et Hildicii Gallecie episcopi et Sulpicii Aquitanici et conciliis Toletanis et Iordani sacri palatii cancellarii et Claudii Ptholomei orbis terre descriptoris egregii et Dionis, qui fuit historie Gothice scriptor uerus, et Pompei Throgi, qui fuit historiarum orientalium sollicitus supputator, et aliis scripturis, quas de membranis et pitaciis laboriose inuestigatas laboriosius compilauit, a tempore Iaphet Noe filii usque ad tempus uestrum, gloriosissime rex Fernande, ad historiam Hispanie contexendam, quam sollicite postulatis, prout potui fideliter laborauit. Inter omnes autem principes Gothorum reges secula precipuos habuerunt et testamentali edicto Hispanie legauerunt, quorum insignia usque ad tempora que me pretereunt deriuauit, addens aliqua que eorum historie famulantur necnon et clades quas Hispania pertulit ante eos, in qua Hispania, peragratis Asie et Europe prouinciis et uastatis, ultimo dominio resederunt, ubi etiam ab Arabibus sub Roderico rege Dei iudicium pertulerunt. Vobis itaque Castelle et Toleti, Legionis et Gallecie, Cordube et [Lusitanie] Murcie, inclite domine rex Fernande, ortum eorum qui primo in Hispaniis habitarunt, et bella Herculis que exercuit super eos, et que Romani mortis iudicia intulerunt, et quibus Vandali, Silingi, Alani et Sueui exiciis consumpserunt, prout ex antiquis libris et relatione fidei recolligere potui, ego Rodericus indignus cathedre Toletane sacerdos stilo rudi et sapientia tenui ad preconium nostre gentis et uestre gloriam maiestatis sollicitus compilauit, pro uenia supplicans eo quod munus tam exiguum ausus fui lectorum diligencie exhibere et conspectui tanti principis presentare. Historia gothica, pp. 6–7.

suivante : Alonso, Manuel (éd.), *Diego García, natural de Campos. Planeta (Obra ascética del siglo XIII)*, Madrid, CSIC, 1943. Désormais *Planeta*, lorsque nous citons le texte et Alonso Alonso (1943), lorsque nous citons l'introduction et l'appareil critique de l'édition de référence. Dans le *Planeta*, Diègue Garcia affirme en effet, à propos de l'épisode victorieux de Las Navas de Tolosa, que *Nam tempore regis fuit regnum rubeum quia occisorum catholicorum sanguine rubricatum. Tempore uero presulis est regnum rubeum : quia occisorum gentilium cruento flumine rubicundum. Quicquid ergo tempore roderici regis lamentabiliter est commissum : tempore roderici presulis est gloriosissime restauratum*. Cf. *Planeta*, p. 181. Trad. : « En effet, à l'époque de ce roi, le royaume fut ensanglanté, rougi du sang déversé par les meurtriers des catholiques. Et à l'époque de cet évêque, le royaume est aussi ensanglanté, mais rouge du fleuve sanglant répandu par les meurtriers des païens. Par conséquent, de la même façon que cela arriva à l'époque du roi Rodrigue d'une façon que l'on doit déplorer, cela fut réparé à l'époque de l'évêque Rodrigue d'une façon que l'on doit glorifier ». Sur ce point, cf. Linehan (1993 : 318 et 352).

« Ainsi, à partir des livres des bienheureux Isidore et Ildephonse et d'Isidore le Jeune et d'Hydace, évêque de Galice et de Sulpice d'Aquitaine et des conciles de Tolède et de Jordanès, chancelier du saint palais et de Claude Ptolémée, remarquable peintre de l'orbe terrestre et de Dion qui fut un écrivain digne de foi de l'histoire des Goths, et de Trogue Pompée qui fut un déchiffreur infatigable des histoires orientales et de d'autres écrits qui furent lus avec peine sur des peaux et des parchemins, j'ai compilé cela et j'ai peiné loyalement, dans la mesure de mes possibilités pour composer l'histoire d'*Hispania* que vous m'avez demandée avec intérêt, depuis le temps de Japhet, fils de Noé, jusqu'au vôtre très glorieux Ferdinand. Mais de tous ces princes, les plus importants furent, au cours des siècles, les rois des Goths et ils transmirent, par testament, leur héritage à *Hispania*. J'ai continué leurs exploits jusqu'aux temps qui m'ont précédé, en y ajoutant quelques histoires que l'on rapporte à leur propos et aussi les massacres qu'*Hispania* subit avant eux, le dernier territoire où ils s'arrêtèrent, une fois les provinces d'Asie et d'Europe parcourues et dévastées, et où ils supportèrent également, sous le règne de Rodrigue, le jugement de Dieu, par l'intermédiaire des Arabes. Ainsi, pour vous, illustre seigneur Ferdinand, roi de Castille et de Tolède, de Léon et de Galice, de Cordoue et de Lusitanie, de Murcie, moi Rodrigue, indigne prêtre de la cathédrale de Tolède, doté d'un style inélégant et d'un maigre savoir, pour l'éloge de notre peuple et la gloire de votre majesté, j'ai réuni des écrits à propos de l'origine de ceux qui, au commencement, habitèrent en *Hispania* et les batailles qu'Hercule mena contre eux, et d'une part les sentences de mort que les Romains rendirent contre eux et, d'autre part comment les Vandales, les Silinges, les Alains et les Suèves les firent disparaître par la ruine, selon ce que j'ai pu recueillir des livres anciens et des récits dignes de foi, implorant votre pardon pour avoir osé livrer à la curiosité du lecteur et présenter à la vue d'un si grand prince un si modeste présent ».

Tels sont les termes dans lesquels Rodrigue définit son projet historiographique. Cette deuxième partie du prologue présente une structuration différente de celle de la *captatio benevolentiae*. Il ne s'agit plus de convaincre mais d'exposer. De même, la prose se fait plus sobre, en adéquation avec la teneur méthodologique du passage. Il y a peu de recherche formelle. Seuls sont encore perceptibles dans la première phrase l'usage de la *determinatio* qui fait se répéter les syntagmes au génitif dépendants du groupe à l'ablatif *ex libris*, ainsi que la structuration symétrique obtenue par la répétition des propositions relatives. Pour reprendre les mots de B. Guenée (1982), Rodrigue préfère ici la science à l'éloquence.

Cette partie du prologue reprend et complète l'exposition des modalités de la composition du projet historiographique de Rodrigue, entreprise à la fin de la *cap-*

tatio benevolentiae. Le Tolédan ayant dévoilé son sujet et les visées qui sont les siennes, il énumère à présent les sources dont il a tiré parti et qui viennent s'ajouter aux ressources de sa mémoire, mentionnées antérieurement. Cette localisation est significative puisque l'inventaire des sources vient seulement après que le Tolédan a affirmé sa propre auteurité (*mee memorie*). La teneur de cet inventaire est, elle aussi, nous l'avons montré dans la première partie de notre étude, révélatrice de plusieurs traits de la pratique scripturale de Rodrigue. Outre cela, l'intérêt de la partie finale du prologue réside dans le fait que le Tolédan y précise sa conception d'*Hispania* en mettant en valeur l'élément wisigothique qui apparaît comme constitutif de l'identité hispanique (Maravall, 1997 : 322). Aux yeux de Rodrigue, l'histoire d'*Hispania* est, pour une bonne part, celle de la *gens gothica*. L'*Historia gothica*, cheville ouvrière de son projet historiographique, sera en effet le récit de l'origine des Goths et de leurs exploits qu'il célèbre, mais aussi celui de la perpétuation de leur héritage (*et testamentali edicto Hispanie legauerunt*), garant de la continuité de l'histoire d'*Hispania*, discours néogothique qui transparaît, à plusieurs reprises, dans son texte¹¹⁵. En effet, le Tolédan va s'attacher à montrer dans celui-ci comment la *strenuitas* et la *sapientia* des Goths vont trouver une nouvelle expression chez les rois castillano-léonais (Rodríguez de la Peña, 2000b).

Enfin, Rodrigue continue dans ces lignes à nous éclairer sur sa pratique. L'image qu'il nous en donne transparaît dans l'emploi des verbes auxquels il a recours pour s'y référer. Dans le prologue, ces verbes sont les suivants : *compilare*, *contexere*, *deriuare*, *addere* et *recolligere*, auxquels s'ajoutent le verbe *describere* et le substantif *scripture* de la phrase précédente¹¹⁶. Tous les verbes employés sont sans équivoque sur la démarche adoptée par Rodrigue : la compilation. Nous l'avons souligné en première partie de ce travail, c'est, à partir du XII^e siècle, le « rêve de tout érudit » qui revendique par là la composition d'un ouvrage sérieux et savant. Mais se dire

¹¹⁵ Ainsi, Ferdinand I^{er} *confirmavit etiam leges Gothicas*, « confirma les lois des Goths » ; son fils, Sanche II est *inhumanitatis Gothice successor et heres*, « héritier et continuateur de la cruauté des Goths » tandis qu'Alphonse VIII hérite, lui, de leur *sapientia*. Cf. *Historia gothica*, pp. 187 et 195. Sur la naissance de l'idéologie néogothique, cf. Henriot (2003b : 69–71) ; Maravall (1997).

¹¹⁶ On consultera le relevé des termes employés par Rodrigue pour se référer à sa pratique dans les annexes de notre travail.

compiler c'est également, pour paraphraser B. Guenée, étaler sa modestie, inspirer confiance, assurer que l'on n'a fait que choisir et juxtaposer, proclamer que l'on n'a rien inventé (Guenée, 1977 : 9–12, 1980 : 211–214). De telles protestations seraient bien dans l'esprit des formules de modestie topiques relevées ailleurs dans le prologue. Il nous semble que le crédit qu'il faut leur accorder est le même : limité. En effet, ce que Rodrigue laisse entendre de son activité de compilateur nous invite à prendre ses dires à rebours et à voir dans l'image de son travail qu'il nous livre, un lieu supplémentaire de l'affirmation de son auteurité. G. Martin (1997a) s'est attaché à le démontrer, la compilation est en fait un *modus operandi* qui suppose une implication dépassant celle requise par le simple collage de textes antérieurs. Autrement dit, pour filer la métaphore chère au Tolédan, cette pratique s'apparente davantage au tissage minutieux des mots et des sens qu'au patchwork. Elle se décompose en une suite d'opérations fondamentales au cours desquelles le compilateur fait sienne la matière textuelle antérieure, lui insuffle une forme et un sens nouveaux, en un mot se fait créateur. « Reproduire, réunir, bâtir, agencer, réviser » (Martin, 1997a), telles sont les étapes successives du processus de compilation et notre étude de la réécriture a montré que l'*Historia gothica* en est bien le fruit. Dans le prologue, chacun des verbes utilisés par Rodrigue semble faire écho à ces étapes. Ainsi, *recolligere* suggère la réunion de fragments pris ailleurs, tandis que *contexere* renvoie à la composition et renferme à la fois les notions d'assemblage et d'agencement (Bourgain, 2001 : 369 ; Guenée, 1977 : 7 et 9). Ces deux opérations impliquent déjà l'intervention du Tolédan puisqu'elles supposent des choix quant à la sélection des matériaux utilisés, choix par lesquels il fait déjà entendre sa voix. Et l'intervention est d'autant plus manifeste qu'en employant les verbes *addere* et *deriuare*, Rodrigue pourrait indiquer clairement qu'il ne s'est pas contenté de reproduire et d'assembler mais qu'il a ajouté à la matière dont il disposait, qu'il s'est fait lui-même auteur¹¹⁷. Le recours au verbe *describere* achève d'asseoir notre hypothèse. Dérivé de *scribere*, il n'en a cependant pas le même sémantisme. Au sens large, *scribere* signifie écrire, tracer des caractères, il désigne donc la « fixation par écrit du texte une fois conçu » (Bourgain 2001 : 372).

¹¹⁷Cf. Baumgartner (2001 : 391) : « [...] est qualifié d'*auteur* celui qui ajoute un supplément de matière et de sens, d'interprétation, au texte qui lui sert de source et de support ».

Il renvoie d'abord à l'activité du *scriptor*, du scribe, mais a pu prendre le sens second, plus restrictif, de composer car de nombreux auteurs écrivaient également leur texte. Son emploi est donc ambigu et ne permet pas de refléter la distinction entre auteur et copiste, ce dont souffrent les esprits exacts (Guenée, 1977 : 5–7). Dans l'*Historia gothica*, il a presque toujours le sens d'écrire, à deux exceptions près où Rodrigue semble l'utiliser, à propos d'Isidore le Jeune et de Julien de Tolède, comme synonyme de composer¹¹⁸. En revanche, il ne s'en sert jamais pour qualifier sa propre pratique, à cause peut-être de l'équivoque inhérente au terme¹¹⁹. *Describere* ne relève pas du domaine de la compilation. Il signifie décrire, exposer ou raconter (Guenée 1977 : 7). En l'utilisant, le Tolédan confirme par conséquent la part active qu'il a prise dans la composition de son texte et surtout se place sur le même plan que les *auctores* qu'il cite et dont il décrit la pratique au moyen du même verbe. C'est d'ailleurs, nous l'avons vu, le même mécanisme d'inférence qui motive l'emploi de *scriptura*. Après avoir célébré les *scripturae* de ses prédécesseurs, Rodrigue distingue la sienne et

¹¹⁸On consultera en annexe le tableau des termes employés par le Tolédan pour se référer à des pratiques d'écriture autres que la sienne.

¹¹⁹Signalons tout de même que, alors qu'il relate les exploits des combattants chrétiens lors de la bataille de Las Navas de Tolosa, Rodrigue souligne que ceux-ci sont si nombreux qu'il ne saurait réussir à tous les conter. Il exprime alors son incapacité de façon imagée : *Set si singulorum magnalia uellem prosequi, cicius in scribendo manus difficeret quam dicendi materia michi deesset*. Trad. : « Mais si je voulais poursuivre le récit des exploits de chacun, ma main se déroberait avant que la matière à relater ne me manquât ». Cf. *Historia gothica*, pp. 274–275. Cette exception, cependant, n'en est pas vraiment une. En effet, il nous semble qu'ici, le verbe *scribere* renvoie davantage au fait concret d'écrire, de tracer les signes que de composer un récit ou un texte. Cette remarque nous amène à évoquer brièvement la question de la réalisation matérielle de l'*Historia gothica*. Quand on sait la vie que menait le Tolédan, on ne peut que se demander s'il fut le scribe de son texte et même, s'il en assura entièrement la composition. Il eut, c'est certain, des assistants qui se chargèrent de réunir le matériel nécessaire mais doit-on pour autant s'interroger, comme le fait Linehan (1993 : 351), sur la possibilité d'un travail d'écriture à plusieurs mains comme celui que dirigea, quelques temps plus tard, le roi Alphonse X ? La question mérite d'être posée et peut-être que l'image dont se sert Rodrigue peut permettre d'y répondre, même s'il est également possible que ce ne soit là justement qu'une image. De la même façon, l'emploi réitéré du verbe *diximus* ne fournit pas non plus d'indications certaines quant à l'effective écriture du texte par Rodrigue. Il souligne tout au plus le large sémantisme du terme qui peut aussi bien signifier dire qu'écrire. La phrase de l'*Historia gothica* que nous venons de citer semble, là-dessus, sans équivoque. À l'interrogation qu'il formule, Linehan (1993 : 352) répond qu'il est quasiment certain que « the overall director of the enterprise was indeed the 'unworthy priest of the cathedral of Toledo' [...] ». Nous partageons ce sentiment. En effet, la cohérence de l'*Historia gothica*, la permanence d'un bout à l'autre de celle-ci de techniques d'écriture (discursives, linguistiques, narratives, structurelles) identiques, les fréquentes interventions qui soulignent que Rodrigue a une vue d'ensemble de son récit et qu'il en connaît les différentes articulations, tout cela nous incite à penser qu'il est l'unique maître et créateur de son texte, qu'il en est l'auteur. Quant à savoir s'il le coucha lui-même sur le parchemin, il nous semble qu'il faille accepter que cette question, secondaire en définitive, demeure sans réponse.

l'emplit de leur souvenir glorieux. Le transfert de leur prestige s'opère à son profit et trouve son expression la plus achevée dans les ultimes mots du prologue dans lesquels, comme pour mieux marquer l'esprit de celui, roi ou lecteur dont il implore l'indulgence, qui s'apprête à entrer dans le texte, le Tolédan garantit l'authenticité de l'*Historia gothica* en rappelant qu'elle a germé sur le terreau sain des *antiquis libris et relatione fideli*.

Concluons. Tout parcouru qu'il est des *topoi* habituels des discours liminaires, le prologue de l'*Historia gothica* est, de notre point de vue, une composition réellement personnelle. Dans celle-ci, Rodrigue nous semble avoir mis beaucoup de son savoir et de son savoir-faire. Et si nous nous sommes attardée aussi longuement sur la pièce prologale c'est qu'elle réfléchit, en bien des aspects, le texte à venir. Le Tolédan y développe, en effet, certaines des conceptions qui donneront à celui-ci son ossature et sa substance. On y lit également le respect et l'admiration qu'il éprouve pour ceux dont il fait ses modèles – Isidore de Séville ou les auteurs classiques –, mais aussi la volonté de marquer le texte de son sceau, de s'affirmer comme son créateur, par la puissance de sa science et de son écriture. Éloge des savants et des tisseurs de textes, le prologue de l'*Historia gothica* est avant tout l'hommage que Rodrigue se rend à lui-même.

Poursuivons maintenant notre cheminement dans le paratexte de l'*Historia gothica* en considérant l'intitulé qui précède immédiatement l'entrée dans le texte.

3.3 L'intitulé

Dans plusieurs des manuscrits que l'on a conservés du XIII^e siècle¹²⁰, le texte de l'*Historia gothica* est précédé d'un intitulé qui s'énonce comme suit¹²¹ :

¹²⁰(D (BNE 301), F, (BNE, V^a-4-3) et G (BNE, 7008).

¹²¹Un intitulé est une « formule contenant le nom de l'auteur, le titre, ou une désignation quelconque du texte, placée en tête ou à la fin de celui-ci ». Cf. *Vocabulaire codicologique. Répertoire méthodique des termes français relatifs aux manuscrits avec leurs équivalents en anglais, italien,*

Incipit Historia gothica edita a Roderico Toletane ecclesie sacerdote. Historia gothica, p. 9.

« Ici débute l'*Historia gothica* éditée par Rodrigue, prêtre de l'église de Tolède ».

La présence et la forme de cet intitulé appellent essentiellement deux commentaires. Elles confirment, premièrement, la pertinence de l'emploi du titre *Historia Gothica* pour se référer ce que l'on désigne communément sous le nom d'*Historia de rebus Hispaniae*¹²². Cette dernière appellation fait référence à l'ensemble des textes historiographiques du Tolédan ainsi qu'il ressort du prologue dans lequel Rodrigue indique qu'il s'est intéressé non seulement aux Wisigoths qui donnent leur nom au texte que nous étudions, mais aussi aux peuples qui les précédèrent en *Hispania* ou dont ils eurent à subir les attaques. Grâce à l'intitulé, la matière du texte qui le suit est clairement identifiée, ce qui confirme que celui-ci n'est qu'une partie du projet dont Rodrigue a dévoilé la teneur dans la pièce prologale. En outre, l'intitulé invite à établir un nouveau parallèle avec Isidore de Séville, lui-même auteur d'un texte consacré à la *gens gothica*, l'*HG*.

Deuxièmement, si cet intitulé avait volontairement été placé en tête de l'*Historia gothica* par Rodrigue, ce pourrait être un jalon supplémentaire du processus par lequel il s'affirme en tant qu'auteur, processus dont nous avons observé l'illustration dans la dédicace et dans le prologue. Deux indices nous incitent à soutenir cette hypothèse. D'une part, la répétition de la formule grâce à laquelle Rodrigue décline son identité pourrait signifier qu'il entend, à l'orée de son texte, réaffirmer sa mainmise sur celui-ci. D'autre part, l'emploi du participe passé *edita* est en lien avec la construction d'une figure d'auteur. Le sens en est double. Selon les études lexicographiques menées par P. Bourgain (1989 et 2001), il peut être synonyme de *scribere* et signifier « composer » ou, dans une acception plus technique, renvoyer à la mise au jour du texte, c'est-à-dire à sa publication. Dans ce dernier cas, il est souvent

español par Denis Muzerelle. Sous le patronage du Comité International de Paléographie Latine. Édition hypertextuelle. Version 1.1, 2002–2003. Url : <http://vocabulaire.irht.cnrs.fr/vocab.htm>.

¹²²La grande majorité de ceux qui se sont intéressés au texte que Rodrigue consacre à l'histoire des Wisigoths y font référence sous le titre *Historia de rebus Hispaniae*, à l'exception, récemment, de Catalán et Jerez (2005 : 1), Jardin (2003) et Jerez (2003). C'est d'ailleurs ainsi que nous l'avons nous-même nommé dans les travaux que nous avons réalisés avant celui-ci.

accompagné de *in lucem* ou *in publicum*. Même si ces syntagmes en sont absents, il nous semble que c'est ce dernier sens qui prévaut dans l'intitulé de l'*Historia gothica*. En effet, nous avons vu que lorsque Rodrigue se réfère à l'acte de composition ou d'écriture de son texte, il emploie les verbes *compilare*, *contexere*, *deriuare*, *addere* et *recolligere*. De même, à propos de la pratique de ses prédécesseurs, il utilise les substantifs *descriptor*, *scriptor* ou *supputator*. S'il s'était seulement agi de renvoyer à l'idée de composition, il aurait été logique qu'il reprenne l'un ou l'autre de ces termes. Il nous semble que le verbe *edere* doit être entendu comme « publier ». Cela appelle plusieurs observations concernant, notamment, la question des modèles. Le relevé de P. Bourgain (1989 : 195) montre qu'*edere* est, au sens propre de « mettre au jour », « donner naissance à », utilisé chez les lecteurs de Cicéron et d'Ovide. Rodrigue en fait partie, les textes-sources auxquels il puise l'attestent et, même si l'usage qu'il en fait est métaphorique, ce pourrait être là une nouvelle manière pour lui de se poser en dépositaire de l'héritage classique. Par ailleurs, *edere* est aussi familier des connaisseurs des écrits patristiques au rang desquels nous pouvons également compter le Tolédan, *magister theologiae* de la faculté de Paris et auteur du *BHC* et du *DLV*. Dans ceux-ci, il tire parti des œuvres de plusieurs pères de l'Église comme saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, saint Léon le Grand et, bien sûr, saint Isidore de Séville. Rodrigue cherche peut-être à se donner de tels modèles. Ce faisant, il se « place[rait], inconsciemment peut-être, dans la même position qu'eux, [...] faisant donc acte d'auteur » (Bourgain, 1989 : 204). Tout en « revendiquant [son] auteurité » (Bourgain, 2001 : 374), il pourrait, de plus, exprimer son souhait de voir son texte être diffusé et, par là même, reconnu. Dans certains cas, *edere* peut en effet signifier la naissance officielle du texte, « son envoi au monde pour en être reconnu (Bourgain, 1989 : 197). Cela viendrait renforcer l'hypothèse déjà proposée en ce sens au sujet de l'adresse finale à un lecteur autre que Ferdinand III. L'intitulé de l'*Historia gothica* confirme et prolonge, par conséquent, les commentaires que nous avons faits au sujet de la dédicace et du prologue. Quittons à présent les seuils du texte et intéressons-nous à un autre élément du paratexte, situé cette fois non plus « autour du texte », mais dans ses

« interstices » (Genette, 2002 : 11) : les titres de chapitres.

3.4 Les titres de chapitres

Dans les manuscrits conservés du XIII^e siècle, l'*Historia gothica* est divisée en deux cent seize chapitres de longueur variable¹²³. On doit cette segmentation à Rodrigue lui-même, contrairement à la division en neuf livres qui aurait été introduite en 1545 par le premier éditeur du texte, Sanche de Nebrija¹²⁴ (Fernández Valverde, 1987 : XLII).

La segmentation en chapitres de l'*Historia gothica* montre une nouvelle fois combien la pratique scripturale de Rodrigue s'inscrit dans le contexte culturel de son époque. Elle reflète, en effet, les transformations que connaissent aux XII^e et XIII^e siècles les pratiques d'écriture et de lecture. L'accroissement de la production écrite, la création d'universités ou d'écoles cathédrales vont de pair avec l'augmentation du nombre de lecteurs dont la lecture est sélective. L'ordonnancement des livres en chapitres répond à ces nouveaux besoins (Clanchy, 1979 ; Fernández-Ordóñez, 2003 ; Stock, 1990). Dans le cadre de la production historiographique castillano-léonaise, le choix du Tolédan de diviser l'*Historia gothica* en chapitres représente une innovation structurelle, fruit de plusieurs facteurs contextuels. On pourrait y voir l'influence de textes présentant une organisation similaire que Rodrigue aurait pu connaître lors de sa formation parisienne, ou encore la marque des liens privilégiés du Tolédan avec l'ordre cistercien dont dépendait le monastère de Sainte-Marie de Huerta, un des tout premiers ordres à adopter la division en chapitres. Mais surtout, la seg-

¹²³Dans Fernández Valverde (1987 : XLII), le texte compte deux cent dix-sept chapitres car celui contenant les deux missives du pape Jean VIII au roi léonais Alphonse III a été dédoublé par l'éditeur. Fernández-Ordóñez (2003) s'est livrée à une analyse serrée de la structuration en chapitres de l'*Historia gothica*. Aussi ne consacrerons-nous que peu de lignes à cette question et les brèves observations qui suivent sont, pour la plupart, redevables de ses conclusions.

¹²⁴D'après Fernández-Ordóñez (2003 : 188–203), plusieurs raisons auraient conduit Sanche de Nebrija à fragmenter ainsi l'*Historia gothica*. Il aurait ainsi cherché à reproduire la structuration de certains ouvrages historiographiques écrits à la fin du XV^e et dont il fut également l'éditeur. Quant au choix du chiffre neuf, il pourrait s'expliquer par la symbolique qui lui est associée, les précédents historiographiques proches – le *Valerio de las historias* de Diego Rodríguez de Almela (1472) ou le *Novenario estorial* de Diego Fernández de Mendoza (1501) –, ainsi que l'analogie avec le *BHC*, que Rodrigue a lui-même segmenté en neuf livres. Malgré les commodités matérielles évidentes qu'elle présente – notamment lorsqu'il s'agit de citer le texte – nous avons toutefois choisi de ne pas tenir compte de la segmentation en livres.

mentation en chapitres pourrait être un nouvel exemple des liens entre l'écriture de Rodrigue et le « genre » de l'*historia* (Werner, 1990), d'une part ; les pratiques diplomatiques, d'autre part. I. Fernández-Ordóñez (2003 : 207) souligne, en effet, que « en los cartularios de Toledo del siglo XIII, conocidos indudablemente por don Rodrigo, si no ordenados por él, encontramos un precedente del sistema de presentar los varios documentos con iniciales y epígrafes rubricados, al modo de los capítulos ».

Que dire maintenant des fonctions de cette segmentation en chapitres ? Il nous semble, d'abord, que le fait de structurer ainsi l'*Historia gothica* traduit la volonté du Tolédan d'organiser les matériaux dont il dispose tout en mettant en lumière les mouvements du texte. Une telle démarche serait un autre des moyens choisis par Rodrigue pour proclamer son autorité en manifestant que l'*Historia gothica* n'est pas simplement une mosaïque de sources antérieures assemblées fortuitement, mais une construction réfléchie dont il est le seul ordonnateur et le seul maître. La division en chapitres est en effet le reflet de la pensée du Tolédan. Par exemple, compte tenu du fait que, sur le plan macrostructurel, l'*Historia gothica* se présente comme une succession de récits consacrés aux différents souverains ayant régné en Péninsule, le nombre de chapitres attribués à chacun d'entre eux est un bon indicateur de l'importance que Rodrigue leur accorde. Ainsi, il consacre vingt-neuf chapitres à Alphonse VIII de Castille, le roi pour lequel il professe la plus vive admiration. En ce sens, l'ordonnancement en chapitres peut être considéré comme l'un des mécanismes sur lesquels repose la célébration du souverain.

Dans une perspective identique, le contenu des titres de chapitre est également significatif puisqu'ils permettent à Rodrigue de mettre en exergue certains personnages, lieux ou événements¹²⁵. L'examen des titres dessine ainsi une cartographie du

¹²⁵Cf. Fernández-Ordóñez (2003 : 208) : « Desde un punto de vista discursivo, la posición inicial de los títulos nos asegura que los contenidos en ellos aludidos son los que don Rodrigo consideró fundamentales y que, por tanto, son los que asignan relevancia al conjunto del capítulo justificando su existencia como unidad diferenciada ». Tous les chapitres de l'*Historia Gothica* comportent un titre, à l'exception du premier. Dans le manuscrit *B* (Bibliothèque Universitaire de Madrid, 143) du XIV^e siècle, une main qui n'est pas celle du copiste principal a comblé ainsi cette lacune : *Fundamentum huius istorie*, « À propos des fondements de cette histoire ». Cf. Fernández Valverde (1987 : 9). On trouvera un index des titres des chapitres de l'*Historia gothica* dans les annexes de

texte qui permet d'en saisir les lignes de force¹²⁶. Ainsi, il confirme, comme l'annonçait le prologue et comme le montrera son ordonnancement, que l'*Historia gothica* s'organise autour des figures des rois qui ont fait l'histoire d'*Hispania*. Au premier rang des anthroponymes, dont la présence est massive dans les titres, figurent en effet les noms des souverains et de leurs épouses, suivis de ceux des nobles, des chefs musulmans, puis des personnages liés à la sphère religieuse (évêques, papes et saints). De même, la présence en seconde position des représentants de la noblesse illustre le fait que l'*Historia gothica* est porteuse d'une réflexion orientée vers le « rapport politique *royauté vs aristocratie* » (Martin, 1992 : 263). L'occurrence des toponymes est également un riche observatoire du discours de Rodrigue. *Hispania* est la plus citée, suivie de *Castella* et de son dérivé *Castellanus* qui rendent compte de l'attachement du Tolédan à la Castille. Enfin, parmi les noms de villes, Tolède remporte la palme. Cette prééminence se justifie là encore aisément puisque Rodrigue fut tout entier occupé, nous l'avons dit, à la défense et à l'illustration de la primatie tolédane.

L'examen de la division en chapitres, partie intégrante de la *dispositio* ou *ordinatio* du texte, mais aussi du réseau de significations qui s'y tisse, achève cette analyse du paratexte de l'*Historia gothica*. Il ménage une transition naturelle avec le prochain chapitre de notre étude dans lequel nous mettrons en lumière l'architecture narrative de l'*Historia gothica*.

notre travail.

¹²⁶Sur la forme des titres des chapitres, cf. Fernández-Ordóñez (2003 : 212–214).

CHAPITRE 4

Une architecture narrative complexe

L'architecture narrative de l'*Historia gothica* est complexe. Premièrement, le récit de Rodrigue n'est pas un. En effet, au sein d'une structure principale (macrostructure), servant d'armature au macrorécit historiographique, coexistent plusieurs ensembles qui se démultiplient à leur tour¹²⁷. Deuxièmement, si la structure principale se déploie selon le fil du temps, l'emboîtement et l'organisation interne des microstructures qui la composent échappent souvent « à la pure successivité chronologique [qui] caractérise en principe l'historiographie » (Zumthor, 2000 : 411). Passant outre cette contrainte, Rodrigue met en œuvre, en effet, des techniques de construction narrative diverses révélatrices, de l'orientation discursive de l'*Historia gothica*. L'objectif de ce chapitre est d'exposer la nature de ces techniques tout en s'interrogeant sur le sens qu'il faut accorder à leur usage. Nous mettrons en lumière, au préalable, les articulations du récit principal.

¹²⁷Nous distinguons la structure d'ensemble du texte que nous nommons macrostructure et qui sert d'armature au récit principal (le macrorécit historiographique), des unités textuelles de proportions moindres qui composent celui-ci : les microrécits, dotés chacun d'une structure propre appelée microstructure. Cf. *Termes littéraires*, p. 291 : « On appelle macrostructure la structure du texte entier ou de fragments très larges de celui-ci. C'est à ce niveau qu'interviennent un ensemble de principes organisateurs qui déterminent souvent le genre du texte en tant que tel : la division en chapitres, les thèmes, la structure spatiale et temporelle, le point de vue etc., dans un récit ; [...]. Le terme microstructure, en revanche, s'applique à des unités textuelles plus petites : mots, expressions, phrases, voire courts fragments faits de phrases contiguës, pour autant qu'ils soient envisagés isolés de la structure d'ensemble du texte ». On trouvera un diagramme de la structure narrative de l'*Historia gothica* dans les annexes de notre étude.

4.1 La démultiplication du récit principal

Le principe qui préside à l'organisation narrative de l'*Historia gothica* n'est pas sans rappeler celui des poupées russes. En effet, le macrorécit historiographique (MR) apparaît comme le résultat de l'intégration successive de plusieurs récits enchaînés ou enchâssés¹²⁸. Ainsi, le macrorécit, dont l'objet annoncé dans le prologue est la narration de l'histoire d'*Hispania*, renferme quatre grands ensembles narratifs (EN₁, EN₂, EN₃, EN₄) qui correspondent à la périodisation également exposée par Rodrigue en ouverture de l'*Historia gothica* : la préhistoire mythique d'*Hispania* (*antiquitates Hispanie* : EN₁), les périodes wisigothique et musulmane (*antiqua tempora* : EN₂ et EN₃) et, enfin, l'époque dont le Tolédan fut le contemporain (*moderna tempora* : EN₄)¹²⁹. Chacun de ces ensembles, d'extension variable, peut, à son tour, être redécoupé en microstructures narratives isolables au sein du macrorécit historiographique. Nous leur donnons le nom de microrécits primaires (ms ou mr).

Le premier ensemble (EN₁) est composé de trois microrécits qui rendent compte du passé mythique d'*Hispania*. D'une part, le récit de la répartition des hommes sur la terre après le Déluge et l'arrivée des descendants de Japhet, troisième fils de Noé, sur le sol hispanique, événements qui conforment le passé biblique de la Péninsule (*Historia gothica*, pp. 9–14). D'autre part, celui des aventures d'Hercule sur ce même territoire (*Historia gothica*, pp. 14–19), auquel succède le court récit consacré à Hispan, roi éponyme d'*Hispania* (*Historia gothica*, p. 19). Les trois grands ensembles suivants (EN₂, EN₃, EN₄) peuvent, eux, être segmentés en plusieurs microrécits primaires correspondant à la narration des événements survenus durant les règnes des

¹²⁸Nous reprenons ici les définitions de Todorov (1981 : 146) : « Mais les formes les plus complexes du récit littéraire contiennent plusieurs histoires. [...] Les histoires peuvent se lier de plusieurs façons. [...] L'enchaînement consiste simplement à juxtaposer différentes histoires : la première une fois achevée, on commence la seconde. [...] L'enchâssement, c'est l'inclusion d'une histoire à l'intérieur d'une autre ».

¹²⁹Nous englobons dans les *moderna tempora* les règnes de Sanche III, d'Alphonse VIII et d'Henri I^{er} de Castille, de Ferdinand II et d'Alphonse IX de Léon, ainsi que celui de Ferdinand III de Castille-Léon car Rodrigue a pu en connaître les témoins ou en a été l'un des acteurs.

souverains qui se succèdent jusqu'à Ferdinand III.

Il est encore possible de démultiplier ces microrécits primaires en microrécits secondaires, également isolables : mr_1 , mr_2 , ..., mr_n , qui s'organisent eux-mêmes en séquences¹³⁰. Prenons un exemple : le microrécit primaire du règne d'Alphonse VI de Castille-Léon (*Historia gothica*, pp. 202–219). Occupant une large place dans l'*Historia gothica*, il apparaît comme une suite de microrécits secondaires dans lesquels Rodrigue offre successivement : un portrait du souverain combinant l'histoire de sa descendance et l'exposé de ses qualités ; le récit de la prise de Tolède et de ses lendemains ; celui des circonstances de la venue des clercs français en *Hispania* à l'initiative de l'archevêque de Tolède, Bernard de Sédillac, ainsi que du devenir de l'un d'entre eux, Maurice Bourdin ; de la prise d'Alcalá par Bernard ; de celle de Valence par le Cid ; de la mort du roi Garsias de Galice ; des batailles menées par Alphonse VI contre les Almoravides ; de l'union de sa fille Urraque avec Alphonse d'Aragon, et enfin, de la mort du souverain castillano-léonais.

Dans le cadre que nous venons d'exposer, la division en chapitres que nous avons évoquée dans les pages précédentes apparaît comme le marqueur formel de la démultiplication narrative. Ainsi, le changement de chapitre correspond au passage d'un microrécit primaire à un autre ou, à l'intérieur d'un même microrécit primaire, d'un microrécit secondaire à un autre. Dans EN₂, par exemple, la succession des chapitres recoupe celle des récits des règnes des souverains wisigoths ; dans EN₃ le microrécit primaire du règne d'Alphonse VI se décompose, nous l'avons dit, en une suite de microrécits secondaires qui sont autant de chapitres de l'*Historia gothica*. Il est peu fréquent, en revanche, que plusieurs règnes soient regroupés au sein d'un même chapitre. Cela se produit pour les règnes d'Athanagilde, Liuva II et Léovigilde

¹³⁰Le terme 'séquence' appartient au vocabulaire des narratologues qui, depuis les travaux de Claude Brémont, s'en servent pour désigner le « groupement de trois fonctions qui correspondent aux phases obligées de tout *processus* : une fonction qui définit une conduite à tenir ou un événement à prévoir, une fonction qui réalise cette virtualité sous forme d'un acte ou d'un événement, enfin une fonction qui clôt le processus par un résultat ». Cf. *Sciences du langage*, p. 648 et Brémont (1974).

(*Historia gothica*, pp. 60–62). De même, on trouve peu de microrécits secondaires s'étalant sur plusieurs chapitres. Le cas le plus représentatif est celui de la bataille de Las Navas de Tolosa (1212), qui occupe quatorze chapitres de l'*Historia gothica* (pp. 257–276). En effet, l'évènement est d'importance pour le Tolédan qui en fut un des acteurs, ce qui explique la richesse de détails et la longueur du récit qu'il lui consacre.

Avant de poursuivre, soulignons que le découpage en microrécits peut souffrir quelques exceptions. Les prémices de la période wisigothique, par exemple, ne se moulent pas dans cet archétype. Jusqu'à la montée sur le trône du roi Athaulf, la narration de Rodrigue n'est pas rythmée par les récits de règnes, mais se présente comme la succession d'épisodes-clé de l'histoire des Goths, encore marquée par la mobilité. Avec Athaulf, qui fonde en 412 le « royaume de Toulouse », prend fin en effet la « longue marche » entreprise par les Goths depuis leur berceau scandinave (Rucquoi, 1993b : 25). En ce qui concerne les premiers chapitres qui leur sont consacrés, l'absence de découpage contribue à la célébration de la grandeur des Goths car elle favorise un flou chronologique caractéristique des âges héroïques et propice à la peinture des exploits.

Il arrive également que la démultiplication des microrécits ne produise pas de microrécits secondaires. Le deuxième chapitre de EN₁ : *De Europa et generationibus Iaphet*, « À propos d'Europe et de la descendance de Japhet », est, pour l'essentiel, descriptif (*Historia gothica*, pp. 10–12). C'est également sur le mode de la description que Rodrigue compose les deux chapitres qui, dans EN₂, servent de cadre à l'éloge d'*Hispania* et au chant de lamentation qui suivent le récit de l'invasion musulmane : *De destructione Gothorum et commendatione Hispanie*, « À propos de la destruction des Goths et éloge d'*Hispania* » et *Deploratio Hispanie et Gothorum et causa excidii*, « Plainte pour *Hispania* et les Goths et cause de leur destruction » (*Historia gothica*, pp. 104–109). Ailleurs encore, le Tolédan abandonne la forme narrative au profit de la conduite d'une démonstration ou de l'insertion de missives (EN₃). Enfin, dans EN₄, le Tolédan insère un chapitre intitulé *De comendatione fidei seu fidelitatis*, « Éloge de la foi ou de la fidélité » (*Historia gothica*, pp. 240–241), dans lequel

il revient de façon théorique sur l'un des fondements de son système axiologique (Fernández-Ordóñez, 2003 : 215, Martin, 1992 : 262–270 et 2003c).

Ces précisions fournies, deux interrogations demeurent. De quelle(s) manière(s) s'emboîtent les éléments constitutifs de la structure principale ? En quoi le choix des principes qui régissent cet ordonnancement est-il l'auxiliaire de la construction narrative et discursive ? Nous exposerons d'abord les modalités de la configuration du macrorécit historiographique, puis nous nous intéresserons à celles des microrécits.

4.2 La structure du macrorécit : représentations du temps et de l'espace

Sur le plan macrostructurel, l'*Historia gothica* apparaît comme le résultat de la conjugaison de plusieurs modalités d'organisation. En effet, tout en maintenant la modalité chronologique comme principe structurant de la relation des événements, Rodrigue lui en adjoint une autre que nous appelons spatiale. La première régit l'enchaînement des quatre ensembles narratifs définis précédemment ainsi que, à l'intérieur de ceux-ci, celui de la majorité des microrécits primaires. Cependant, dans EN₃, l'unité temporelle de la narration se fragmente et le Tolédan, après s'être attaché aux rois astur-léonais, porte son regard sur la Navarre, l'Aragon, le Portugal et surtout, la Castille. Temps historique et temps narratif cessent ainsi de coïncider car Rodrigue, en relatant l'histoire de ces différents territoires depuis leurs origines, extrait le second de la linéarité et de la successivité qui caractérisent le premier¹³¹. Ce réaménagement n'est pas sans signification puisqu'il sous-tend la représentation

¹³¹L'historiographie s'inscrit dans une double temporalité : celle de l'événement historique tel qu'il s'est produit, et celle du fait, c'est-à-dire ce même événement dès lors qu'il est mis en récit. Cf. White (2003 : 53). Il faut donc distinguer le temps de l'histoire du temps narratif. Le premier est celui de « l'expérience humaine », pour reprendre les mots de P. Ricœur, le second est une représentation du temps de l'histoire, une construction qui n'existe que dans l'espace du texte. Cf. Ricœur (1983 : 17). Tel que le conçoivent les historiens du Moyen Âge, le temps narratif a vocation à être une transposition fidèle du temps historique. Cf. Guenée (1980 : 22) : « Il n'est pas douteux que pour tous les historiens du Moyen Âge, l'histoire était, comme pour Engelbert d'Admont, "le récit des choses passées dans l'ordre où elles se sont passées". L'historiographie médiévale se situa mal dans l'espace mais vit dans le temps son essence même. Sur elle pesa la tyrannie de la chronologie ».

de cet espace premier, qu'est pour le Tolédan, *Hispania*.

4.2.1 L'attachement à l'*ordo temporum*

Dans un premier temps, Rodrigue semble assujettir la structure de son récit à l'*ordo temporum*. Temps narratif et temps historique concordent. Le prologue de l'*Historia gothica* en témoigne où le Tolédan souligne que c'est d'abord selon le fil du temps que, conformément aux mandements royaux, il a narré l'histoire d'*Hispania* (*Historia gothica*, p. 7). De plus, rappelant, dans ce même prologue, la tâche qui lui a été confiée par Ferdinand III, il esquisse à grands traits la trame générale de son récit, miroir des périodes successives dont se compose l'histoire d'*Hispania*. L'examen du corps du texte confirme les annonces d'ouverture. À partir de l'évocation inaugurale de Noé et de ses fils, Sem, Cham et Japhet, rescapés du Déluge, le macro-récit historiographique se déploie conformément à l'ordre chronologique jusqu'aux dernières conquêtes andalouses du roi Ferdinand III. De fait, les quatre ensembles que nous avons déterminés – EN₁, EN₂, EN₃, EN₄ – s'articulent, en s'enchaînant, selon le principe de la succession temporelle. Ainsi, l'histoire d'*Hispania* est envisagée non seulement dans sa totalité, comme nous l'avons dit dans les pages précédentes, mais également dans sa continuité, à partir d'une origine biblique commune à tous les *Hispani*.

À l'intérieur de ces quatre ensembles, l'ordonnancement chronologique se maintient en partie. D'ailleurs, la façon dont Rodrigue consigne les événements de EN₁ souligne qu'il s'attache à les dérouler, sans interruption, dans l'ordre dans lequel ils ont eu lieu. Il inscrit, en effet, le récit des aventures hispaniques d'Hercule dans la continuité de celui de la première occupation et de la civilisation d'*Hispania* par les Cétubales, compagnons de Tubal, le cinquième fils de Japhet¹³² :

Deinde ad alias partes Hesperie procedentes, in terris suis cognationes et nomina uocauerunt et in diuersis prouinciis diuersos principes habuerunt, ex

¹³²Cf. De Carlos Villamarín (1996 : 281) : « A estos [les *Hispani*] se los identifica con los *Cetubeles*, palabra que resulta de la composición de *coetus* (*cetus*) y *Tubal*, y que por tanto lleva en sí la idea de que los primeros hispanos eran una tribu o un grupo puesto al mando de Túbal ». Selon Rodrigue, les Cétubales « construisirent des villes, des bourgs et des places fortes ». Cf. *Historia gothica*, p. 13 : *uillas et pagos et oppida construxerunt*.

quibus fuit Gerion et alii qui usque ad Herculem durauerunt. Historia gothica, p. 14.

« Ensuite, progressant vers les autres régions d'*Hesperia*, dans leurs terres, ils [les Cétubales] donnèrent leurs noms et leurs parentés, et ils eurent différents princes dans les différentes provinces. Parmi eux, il y eut Géryon¹³³ et d'autres qui subsistèrent jusqu'à l'époque d'Hercule ».

De même, le passage de l'époque d'Hispan – compagnon d'Hercule¹³⁴ et reconstruc-teur d'*Hispania*, *dissipata*, « détruite », par ce dernier, selon Rodrigue – à celle des Romains se fait sans hiatus temporel grâce à l'évocation implicite des peuples qui tinrent *Hispania* sous leur joug :

Grecorum igitur seruitute Hispania remansit oppressa usque ad tempora Romanorum; medio tempore regno diuiso plurium preda diripiencium uastationem non potuit fugere, que leonum faucibus cogebatur inferri. Historia gothica, p. 19.

« Donc, *Hispania* demeura étouffée par la servitude des Grecs jusqu'à l'époque des Romains. Dans l'intervalle, comme le royaume, brisé, était mis plusieurs fois en pièces tel la proie serrée dans la gueule des lions se jetant sur elle, il ne put échapper à la dévastation ».

À cette phrase succède immédiatement le récit de l'histoire des Goths sans qu'il y ait, là non plus, de lacune temporelle, puisque le Tolédan développe dans son *Historia Romanorum*, l'histoire des Romains qu'il n'aborde pas dans l'*Historia gothica*.

Dans EN₂, l'attachement à l'*ordo temporum* se traduit par la réitération, en ouverture de chaque microrécit primaire, d'un schéma narratif identique. Ainsi, à l'exception de ses débuts, l'entier de la période wisigothique est rythmé par les ba-

¹³³Sur la figure de Géryon dans les sources antiques et dans l'*Historia gothica*, cf. De Carlos Villamarín (1996 : 68–92 et 286–290).

¹³⁴Dans l'*Historia gothica*, la figure d'Hercule est, malgré les villes qu'il fonde, marquée négati-vement. Ainsi, Rodrigue le décrit comme un envahisseur et souligne que : *Et optenta Hispania, immo uerius desolata, que a sui principio, quam primo Cetubeles habitarunt, satis prospera felici-tate gaudebat, infelices populos, quos longa quies inhermes fecerat et ignauos, Grecorum iugo, qui naturaliter subditis sunt infesti, gladius Herculis subiugauit [...]*. Trad. : « Et après avoir conquis, ou plutôt avoir ravagé *Hispania*, qui, depuis son origine où l'avaient habitée les Cétubales, jouissait d'une félicité relativement prospère, le glaive d'Hercule soumit sous le joug grec les malheureux peuples qu'une longue inactivité avait rendus faibles et paresseux, eux qui naturellement sont hostiles à la soumission [...] ». Cf. *Historia gothica*, p. 17. Sur la représentation d'Hercule dans l'*Historia gothica*, cf. De Carlos Villamarín (1996 : 285–294), Estévez Sola (1990 : 144–152), Fernán-dez Valverde (1989 : 44–46). Signalons, à propos des fondations herculéennes, que, parmi celles-ci, la ville d'*Ausonia* ou *Vicus* n'est pas, comme l'affirme Fernández Valverde (1989 : 68), Vigo, située aujourd'hui dans la province de Pontevedra, mais, selon ce qu'a démontré De Carlos Villamarín (1996 : 290, n. 25), l'actuelle catalane Vich.

lises chronologiques que constituent les morts et les montées sur le trône successives des souverains. En effet, du règne d'Athaulf à celui d'Égica, on retrouve le schéma structurel d'ouverture suivant : mention du décès ou de la déposition du roi précédent, identité de son successeur éventuellement assortie de son portrait, date de sa montée sur le trône et durée de son règne. Deux exemples :

Alarico sepulto ad regni fastigium Athaulphum consanguineum eius, forma mente que consimilem sublimarunt era CCCCXLIX et regnavit annis VI [...]. Historia gothica, p. 47.

« Une fois Alaric enterré, ils élevèrent sur le trône du royaume, en 449 de l'ère hispanique, Athaulf, l'un de ses parents, qui lui ressemblait autant par son physique que par la supériorité de son esprit et il régna six ans [...] ».

Post obitum Athaulphi princeps Gothis eligitur Sigericus era CCCCLV et regnavit anno uno. Historia gothica, p. 47.

« Après la mort d'Athaulf, Sigéric fut élu prince des Goths en 455 de l'ère hispanique et il régna un an ».

Matérialisée sur le plan syntaxique par l'emploi de la conjonction temporelle *post* ou d'une proposition à l'ablatif absolu qui marquent toutes deux la postériorité, la successivité des événements est d'autant plus marquée que le fait de préciser la date de début et la durée du règne d'un souverain introduit une impression de contiguïté entre le décès royal et la montée sur le trône de celui qui le remplace. De plus, afin de traduire l'ininteruption de la ligne du temps et créer ainsi un enchaînement narratif exact, Rodrigue évoque fréquemment, dans la proposition qui ouvre chaque récit de règne, le roi défunt et l'associe à celui de son successeur, en faisant ressortir les liens qui les unissent :

Euricus pari scelere quo et frater successit in regno era DVI et regnavit annis XVII. Historia gothica, p. 56.

« Euric, son frère, de façon aussi criminelle que celui-ci, lui succéda dans le royaume en l'an 506 de l'ère hispanique et il régna dix-sept ans ».

Leouegildo defuncto in regno successit eius filius Recharedus era DCXXVIII et regnavit XV annis. Historia gothica, p. 62.

« Après la mort de Léovigilde, son fils Reccarède lui succéda en l'an 628 de l'ère hispanique et il régna quinze ans ».

Recensuyndus post mortem patris successit in regno era DCLXXXV et regnavit annis XVIII, mensibus XI, in uniuerso XX-ti tribus annis. Historia gothica, p. 71.

« Après la mort de son père, Récesvinthe lui succéda dans le royaume, en l'an 695 et il régna dix-huit ans, onze mois, en tout vingt-trois ans ».

La récurrence de ce procédé témoigne de la façon dont le Tolédan s'affranchit de ses sources tout comme de la cohérence de son écriture. En effet, si les *Getica* de Jordanès, l'*Historia Gothorum* d'Isidore de Séville, la *CM de 754*, la *CAT* et le *CM* de Luc de Tuy lui fournissent les données chronologiques par lesquelles il débute chaque microrécit primaire de EN₂, il ne soumet pas moins ces données à une réécriture afin de les couler dans un moule structurel qu'il a lui-même façonné. Cette réécriture met en œuvre deux techniques : l'excision, c'est-à-dire la suppression d'un élément, et la permutation qui « consiste à modifier dans l'hypertexte la place de certains passages équivalents de l'hypotexte » (Goullet, 2005 : 139). D'une part, Rodrigue réduit le système de datation employé par ses sources, c'est-à-dire la notation de l'année de règne de l'empereur romain en place, pour n'en retenir que l'ère hispanique. D'autre part, il déplace la mention de la date qui n'apparaît plus, comme dans le *CM*, en début mais en fin de phrase. Ce signe d'une désaffection pour la datation, perceptible dans l'ensemble du texte, nous invite à penser que le Tolédan cherche moins à situer les souverains qu'il évoque dans le temps que dans une succession. Ainsi, la ritualisation des ouvertures de microrécit, produite par la récurrence du schéma structurel inaugural, pourrait être l'instrument qu'il choisit pour mener à bien la construction textuelle d'une lignée¹³⁵ royale wisigothique et inscrire chacun de ses représentants dans une continuité. Cela, en dépit des assassinats et des conjurations qui en menacent constamment l'intégrité (Rucquoi, 1993b : 32–43).

Dans cette perspective, la transgression de ce schéma est significative puisqu'elle traduit les ruptures effectives de la lignée. Ainsi, par le biais d'une ellipse temporelle, Rodrigue occulte la montée sur le trône et le règne d'Amalaric, fils du roi Alaric II.

Post mortem Amalarici mater professa sexus fragilitatem, cum sperneretur a Gothis, Theudem consobrinum, olim filii sui tutorem, ob germanitatis gratiam a Tuscia accersivit, ubi priuate degebat, et eum in regem cum conniuentia

¹³⁵Nous entendons lignée dans le sens de succession continue n'induisant pas forcément un lien de parenté entre ses membres. En effet, s'agissant des wisigoths, l'accession au pouvoir ne repose pas sur le principe dynastique. Cf. Rucquoi (1993b : 44 et 46).

principum eleuauit era DLXX et regnauit annis XVII, mensibus V-e. Historia gothica, p. 58.

« Après la mort d'Amalaric, sa mère, reconnaissant la fragilité de son sexe, comme elle était dédaignée par les Goths, fit venir Theudis, son cousin germain, qui avait été autrefois le tuteur de son fils et qui vivait comme un simple particulier en Toscane, et, du fait de leur parenté, elle le fit monter sur le trône avec l'assentiment des nobles en l'an 570 de l'ère hispanique et il régna dix-sept ans et cinq mois ».

Rodrigue brise de cette façon l'enchaînement narratif en ôtant le maillon central de la chaîne qui aurait dû relier Gésaléic, le prédécesseur d'Amalaric, à Theudis, son successeur. De fait, la souveraineté des wisigoths connaît ici une rupture, car l'accession au pouvoir de Theudis fait entrer, pour un temps, « la Péninsule dans l'orbite du royaume ostrogoth¹³⁶ ».

La répétition du schéma structurel qui ouvre le récit de chaque règne cesse avec le récit de l'entrée des Musulmans en *Hispania* et ne reprend qu'après un intermède : d'une part, l'exposé de l'avancée des troupes musulmanes sur le sol ibérique, entrecoupé des deux pièces de louange et de plainte déjà évoquées ; d'autre part, le récit de la reconstitution d'un royaume chrétien emmené par Pélage au nord de la Péninsule. Dans EN₃ et dans EN₄, le schéma d'ouverture des microrécits est en effet réactivé avec la montée sur le trône de Fafila, fils de Pélage, et se maintient intact jusqu'à Vermude III de Léon, puis, de façon moins systématique, jusqu'à Ferdinand III. En voici quelques exemples :

Mortuo Pelagio cepit regnare Faffila filius eius era DCCLXX et regnauit annis II. Historia gothica, pp. 120–121.

« Après la mort de Pélage, son fils Fafila commença à régner an l'an 770 de l'ère hispanique et il régna deux ans ».

Post mortem Aldefonsi Veremudus filius eius successit in regno era MXLIII et X annis regnauit [...] Historia gothica, p. 169.

« Après la mort d'Alphonse, son fils Vermude lui succéda dans le royaume en l'an 1044 de l'ère hispanique et il régna dix ans ».

¹³⁶Après la mort d'Amalaric, la régence du royaume revient à son grand-père le roi ostrogoth Théodoric II. Celui-ci nomma, depuis Ravenne sa capitale, des gouverneurs en *Hispania* dont Theudis fut le premier. La mort de Theudisclé, son successeur, mit fin au protectorat ostrogoth. Cf. Rucquoi (1993b : 35).

Eo igitur iam sepulto, continuo filius eius Henrricus, paruulus successor et heres, a pontificibus et magnatibus uniuerso clero Te Deum laudamus cantante ad regni fastigium eleuatur. Vndecim annorum erat cum regnare cepisset, et duobus annis et decem mensibus regnauit. Historia gothica, p. 281.

« Une fois qu'il fut enterré, son fils le jeune Henri, son successeur et héritier, fut élevé sur le trône par les évêques et les grands, tandis que le clergé tout entier chantait le *Te Deum laudamus*. Il commença à régner alors qu'il avait onze ans et régna deux ans et dix mois ».

Là encore, le choix et la codification de l'ordonnancement chronologique nous semblent révélateurs des enjeux de la construction textuelle. Ainsi, la suspension momentanée du recours au paradigme narratif de la succession royale illustre, structurellement, le chaos provoqué par l'invasion musulmane, tandis que sa reprise pourrait servir le discours néogothique qui caractérise l'*Historia gothica*. Par la réitération d'un schéma structurel identique à celui adopté pour les souverains wisigoths s'instaure, en effet, une continuité entre la lignée wisigothique et celle des rois chrétiens qui s'enracine dans la résistance pélagienne. La structuration chronologique, même si elle n'est pas unique, est nécessaire, comme le sera la structuration spatiale, à la construction d'un passé hispanique commun à tous les royaumes chrétiens de la Péninsule et à la représentation subséquente d'une *Hispania* conçue comme un tout (Maravall, 1997 : 33).

Après le récit du règne de Vermude III, une rupture se produit dans l'organisation structurelle du macrorécit historiographique. Le découpage en règnes est toujours effectif, mais l'emprise de la chronologie s'atténue et la successivité des événements est rompue. De fait, le récit principal n'est plus articulé autour d'un axe unique : temps historique et temps narratif ne coïncident plus. Rodrigue combine à l'ordonnée verticale du temps, l'abscisse horizontale de l'espace.

4.2.2 La spatialisation de l'histoire

Jusqu'au règne de Vermude III de Léon, l'histoire d'*Hispania*, objet du macrorécit, se confond avec celle de la dynastie fondée par Pélage. L'ordre de cette histoire, même s'il peut parfois être détourné, est celui dans lequel se succèdent les souve-

rains asturiens puis léonais. Et s'il arrive au Tolédan de s'en éloigner, il a soin de le signaler et de ramener son lecteur vers le récit principal : l'histoire astur-léonaise. En voici trois exemples. Revenant à Pélage après avoir dressé le portrait de quelques évêques restés, après 711, dans les territoires sous domination musulmane, Rodrigue a ces mots : *Nunc ergo ad ordinem historie reuertamur*, « Revenons maintenant à l'ordre de l'histoire » (*Historia gothica*, p. 120). De même, il renoue ainsi avec le récit du règne d'Alphonse II, interrompu par un morceau argumentatif visant à contester les conquêtes hispaniques de Charlemagne : *Nunc ad proseguenda facta regis Aldefonsi, a quibus divertimus, revertamur*, « Revenons maintenant à l'exposé des faits du roi Alphonse desquels nous nous sommes détourné » (*Historia gothica*, p. 130). Enfin, c'est sur cette phrase que s'achèvent les deux chapitres relatifs à la descendance de Nuño Rasura, l'un des Juges de Castille, tandis que Rodrigue revient à l'histoire léonaise pour entamer le récit du règne d'Alphonse IV : *Nunc autem ad genus et acta regum Asturum reuertamur*, « Revenons maintenant à la descendance et aux actions des rois asturiens » (*Historia gothica*, p. 151). C'est, par conséquent, en des termes quasiment identiques que Rodrigue rétablit, à trois reprises, l'unité du macrorécit, brisée momentanément par ce que le Tolédan semble considérer comme des excursus narratifs ou argumentatifs. Notons que la dernière digression joue un rôle particulier, car elle marque l'irruption de l'histoire de la Castille dans celle du Léon¹³⁷ et préfigure, de ce fait, la fin du primat de la chronologie dans la structuration narrative. En effet, en rapportant l'élection des Juges de Castille, le Tolédan met en scène « l'événement inaugural d'une chaîne historique que rien ne rompt » et dont il va énumérer les maillons jusqu'à l'infant Garsias de Castille assassiné à Léon (Martin, 1992 : 274–283, 275). Il emploie là un procédé que nous retrouverons lorsqu'il s'intéressera aux autres royaumes péninsulaires et qui aboutit, sur le plan structurel, à la formation d'un ensemble narratif indépendant consacré à la Castille qui, bien que contenu pour l'instant dans le cadre du récit léonais, investit celui-ci de façon progressive. Car, si Rodrigue entreprend effectivement, après la formule citée, le récit du règne d'Alphonse IV de Léon, il ne manque pas, dans les microrécits

¹³⁷ Avant ce moment, Rodrigue n'a fait que des allusions ponctuelles au territoire castillan.

primaires qu'il consacre aux successeurs de ce dernier, de rappeler, en même temps que celles des souverains léonais, les actions des comtes castillans. Ainsi, les armées chrétiennes victorieuses à Simancas en 939 sont emmenées à la fois par Ramire II de Léon et le comte castillan, Ferrand Gonzalez. De même, le chapitre *De Aldefonso et miraculo sororis sue et morte comitis Garsie Fernandi*, « À propos d'Alphonse et du miracle de sa sœur et de la mort du comte Garsias Fernandez » est consacré, comme l'indique son intitulé, aussi bien à Alphonse V de Léon que l'on voit livrer sa sœur Thérèse au roi Abdalla de Tolède qu'au comte castillan Garsias Fernandez aux prises avec les Musulmans (*Historia gothica*, pp. 167–168).

Le court chapitre traitant du règne de Vermude III de Léon sonne véritablement la fin de la prépondérance de la macrostructuration chronologique. Il témoigne, en même temps et pour la première fois, de la mise sur le même plan des histoires léonaise et castillane. En effet, le Tolédan allègue autant l'absence d'héritier mâle au trône léonais que de successeur au comte Sanche Garciez de Castille pour déplacer le centre d'intérêt du récit principal vers la Navarre :

Verum quia genealogie linea regum Castelle et Legionis in uiris post tempora Veremudi et comitis Sancii deffecerunt et successiones Castelle et Legionis fuerunt ad feminas deuolute, oportet genealogiam texere a regibus Nauarrorum, qui heredes feminas in matrimonium assumpserunt. Historia gothica, p. 169.

« Mais comme après Vermude et le comte Sanche, les rois de Castille et de Léon n'eurent pas de descendance masculine et que la succession revint aux femmes, il convient d'établir la généalogie des rois de Navarre qui contractèrent des unions avec ces héritières ».

À partir de ce moment, Rodrigue infléchit sensiblement l'organisation narrative de l'*Historia gothica*. Pour un temps, le macrorécit historiographique se confond avec l'histoire navarraise. Ce « déplacement de la référentialisation » narrative a sans doute des causes historiques (Martin, 1992 : 280–281, 281). À la mort du comte Sanche de Castille, Sanche III de Navarre, dit Sanche le Grand, domine directement ou indirectement, par le jeu des successions et des alliances matrimoniales, la quasi-totalité des territoires chrétiens de la Péninsule ibérique (Rucquoi, 1993b : 192). Sur le plan structurel, ce déplacement a aussi des conséquences puisqu'il décons-

truit l'ordonnancement chronologique qui prévalait antérieurement. La narration de l'histoire navarraise à partir de ses origines contrevient, en effet, au principe de successivité. Le détail de la généalogie navarraise amène le Tolédan à évoquer Thibaud I^e de Navarre, souverain dont il fut le contemporain, puis à effectuer un retour en arrière de quelque deux cents ans pour en revenir, après la formule habituelle, au règne de Sanche le Grand : *Nunc ad historiam regis Sancii, qui dictus est Maior, a qua diuertimus, reuertamur*, « Revenons maintenant à l'histoire du roi Sanche, dit le Grand, de laquelle nous nous sommes écarté » (*Historia gothica*, p. 174). Il en va de même lorsque Rodrigue, en reprenant le récit à caractère légendaire de la « Reine calomniée », déroule, dans le cadre du récit navarrais, le fil de la généalogie aragonaise qui le conduit de nouveau jusqu'à son époque. Cet épisode, qui apparaît pour la première fois dans la *CN* et dans le *Liber regum*, met en scène Elvire, fille du comte de Castille Sanche Garciez et épouse de Sanche III de Navarre, accusée d'adultère par son fils Garsias. Afin de mieux confondre sa mère, ce dernier chercha à obtenir le soutien de son frère, le futur Ferdinand I^e, mais celui-ci s'y refusa sans pour autant défendre la reine Elvire. Elle trouva cependant un appui en la personne de Ramire, fils d'un premier mariage de Sanche III de Navarre. La reine fut finalement innocentée et, en signe de gratitude envers son beau-fils, demanda à Sanche III de léguer à Ramire l'Aragon qu'elle avait reçu en dot. Garsias hérita de la Navarre et Ferdinand du principat de Castille (Catalán, 2001 : 90–91 ; Martin, 2003a : 260–261 ; Menéndez Pidal, 1923 et 1951). Avec Ramire débute donc la dynastie aragonaise, raison pour laquelle Rodrigue aborde son histoire :

Set quia Ranimirus principium fuit regum qui in Aragonia regnauerunt, a genealogia fratrum suorum aliquantulum diuertentes, successionem regum Aragonum, qui multis uictoriis claruerunt, stilo continuo usque ad hec tempora prosequemur. Historia gothica, p. 178.

« Mais comme Ramire fut le premier des rois qui régnèrent en Aragon, en nous éloignant quelque peu de la descendance de ses frères, nous allons nous attacher à exposer, sans solution de continuité et jusqu'à notre époque, la succession des rois d'Aragon qui s'illustrèrent par leurs multiples victoires ».

Après avoir évoqué le règne de Jacques I^e d'Aragon, il lui faut encore revenir en arrière pour retrouver la Navarre de Sanche le Grand : *Nunc ad regis Sancii et filio-*

rum eius hystoriam reuertamur, « Revenons maintenant à l'histoire du roi Sanche et de ses fils », (*Historia gothica*, p. 184). Le retour au récit navarrais n'est, cependant, que de courte durée car Rodrigue, après un second changement de focalisation, se tourne, définitivement cette fois, vers l'histoire castillane liée, après la mort de Vermude III à la bataille de Tamarón (1037), à celle du Léon :

Post hec autem era MLIIII, cum regnum Legionis ad regem Fernandum ratione uxoris sue Sancie pertineret, non enim alius heres supererat, congregato exercitu rex Fernandus impeciit Legionem. Historia gothica, p. 186.

« Après cela, en l'an 1054 de l'ère hispanique, comme le royaume de Léon appartenait au roi Ferdinand grâce à sa femme Sancie¹³⁸ – il n'y avait en effet aucun autre héritier –, celui-ci attaqua le Léon après avoir rassemblé son armée ».

Plusieurs indices révèlent que, dans la structure démultipliée qui constitue l'armature de l'*Historia gothica*, c'est le récit castillano-léonais – et non plus seulement léonais –, qui a maintenant, pour le Tolédan, valeur de récit premier. Son extension, d'abord. À partir de la montée sur le trône de Ferdinand I^e, il occupe quasiment tout l'espace de EN₃ qui, rappelons-le, s'achève avec le segment narratif consacré à Alphonse VII. Ainsi, si les épisodes de l'histoire navarraise et aragonaise étaient concentrés sur quelques chapitres, le récit castillano-léonais est, à l'inverse, dilaté. Les trente-sept ans du règne d'Alphonse VI, par exemple, s'étaient sur quinze chapitres dont certains sont très longs alors que Rodrigue résume en cinq chapitres l'histoire aragonaise qui, telle qu'il la relate, correspond à une période d'environ deux siècles¹³⁹. Enfin, les deux propositions qui mettent un terme aux deux chapitres concernant l'histoire portugaise, abordée en raison de la cession par Alphonse VI du gouvernement du « territoire *portucalense* » au comte Henri de Bourgogne (Rucquoi, 1993b : 214), ravalent ceux-ci au rang de digression greffée sur le récit principal, celui de l'histoire castillano-léonaise :

Et ut genealogie regum Portugalie seriem texeremus, a proposito diuertimus aliquantulum. Nunc ad gesta Aldefonsi Hispaniarum regis, prout cepimus, reuertamur. Historia gothica, p. 228.

¹³⁸ Sancie, épouse de Ferdinand I^e, est la sœur de Vermude III de Léon.

¹³⁹ C'est-à-dire de 1035, date de la montée sur le trône de Ramire I^e d'Aragon, aux années 1243-1247 pendant lesquelles Rodrigue met le point final à son *Historia gothica*. De même, il ne réserve que six chapitres à un peu plus de quatre cents ans d'histoire navarraise.

« Afin d'exposer la descendance des rois du Portugal, nous nous sommes éloigné quelque peu de de notre propos. Revenons maintenant aux exploits d'Alphonse, rois des *Hispaniae*, comme nous avons entrepris de le faire ».

Même procédé, même dessein : l'ordre de l'histoire est maintenant celui de la succession des souverains castillano-léonais qui, dans cette dernière partie de EN₃ ainsi que dans EN₄, fait l'objet du macrorécit historiographique et fusionne avec l'histoire d'*Hispania*. L'ordonnancement chronologique n'en est pas pour autant retrouvé puisque, à l'occasion de l'excursus portugais, Rodrigue va au delà du règne d'Alphonse VII qu'il est en train d'évoquer, pour mentionner des personnages encore vivants au moment où il écrit l'*Historia gothica*, telle Douce de Léon, l'une des demi-sœurs de Ferdinand III¹⁴⁰.

Parvenu au récit de la succession du roi castillano-léonais Alphonse VII (début de EN₄), Rodrigue scinde structurellement le récit castillano-léonais pour refléter une nouvelle partition du royaume dont la partie léonaise revient à Ferdinand II tandis que la partie castillane échoit à Sanche III. À compter de ce moment et jusqu'à la réunion de la Castille et du Léon entre les mains de Ferdinand III (1230), les récits concernant l'une et l'autre suivent un cours qui leur est propre tout en s'entrecroisant fréquemment. Ils sont, par exemple, entremêlés durant le rappel des péripéties de la minorité d'Alphonse, futur roi de Castille (González, vol. I, 1960). On constate, cependant, que Rodrigue, guidé par l'exaltation de la Castille qui constitue l'un des axes discursifs de son *Historia gothica*, n'accorde pas la même importance à chacun (Martin, 1992 : 260–295 et 2003a). Le récit léonais est beaucoup moins développé que le récit castillan – sept chapitres contre trente-quatre – et semble, de plus, lui être subordonné. Ainsi, le Tolédan narre les prémices du règne d'Alphonse VIII de Castille puis se concentre sur les règnes de Ferdinand II et de son fils Alphonse IX avant d'en revenir au roi castillan au moyen d'une de ces remarques par le biais desquelles il nous laisse entrevoir le plan d'ensemble de son texte¹⁴¹ :

¹⁴⁰Cf. *Historia gothica*, p. 227 : *ex quo suscepit filium nomine Ferdinandum et filias Sanciam atque Dulcem; et Fernando et Sancia iam defunctis Dulcis remanet nondum nupta*. Trad. : « De lui, elle eut un fils, Ferdinand, et des filles, Sancie et Douce. Ferdinand et Sancie sont déjà morts tandis que Douce n'est pas encore mariée ».

¹⁴¹Notons que si Rodrigue débute le microrécit primaire relatif au règne de Ferdinand II par une remarque similaire, celle-ci n'a pas la même valeur et ne nous semble pas infirmer le fait que le

Nunc ad Aldefonsi nobilis historiam reuertamur, « Revenons maintenant à l'histoire du noble Alphonse » (*Historia gothica*, p. 248).

Ainsi, l'ordonnancement chronologique qui structurait, depuis le début de l'*Historia gothica*, le macrorécit historiographique est, en partie, abandonné au profit d'un ordonnancement spatial de ce même récit, c'est-à-dire un déplacement de la focalisation vers l'un ou l'autre des royaumes de la Péninsule. Faut-il voir uniquement dans le choix de cette nouvelle organisation une réponse à la nécessité de coller au plus près des soubresauts de l'histoire ? Pas seulement. Car le centrage successif du macrorécit sur les différents royaumes péninsulaires est un mécanisme propre à la construction de l'*Historia gothica*. La comparaison avec le *CM* de Luc de Tuy en témoigne. Ce dernier narre lui aussi des épisodes relatifs aux comtes de Castille, à la Navarre, à l'Aragon et au Portugal. Cependant, ceux-ci ne sont rapportés que dans la mesure où ils s'intègrent chronologiquement à l'histoire astur-léonaise et ils sont parfois réduits à de simples notices. Il en va ainsi, par exemple, de la partition du royaume de Sanche III le Grand, objet d'un récit légendaire dans l'*Historia gothica*, alors que Luc, sans se faire l'écho de celui-ci, ne consacre qu'une phrase à la division du royaume¹⁴². Dans la *CRC*, Jean d'Osma ne relate les événements ayant trait à d'autres royaumes hispaniques que la Castille que s'ils ont un lien direct avec l'histoire de celle-ci. C'est le cas, par exemple, lorsqu'en mentionnant le mariage d'Urraque, fille d'Alphonse VIII de Castille, avec le futur Alphonse II du Portugal, il évoque laconiquement la succession portugaise¹⁴³. Rodrigue, lui, ménage au sein de l'*Historia gothica* une place importante aux histoires navarraise, aragonaise, cas-

récit léonais est enchâssé dans le récit castillan. Elle traduit simplement le retour à la narration des événements après l'excursus doctrinal consacré à la foi. Cf. *Historia gothica*, pp. 241-242 : *Nunc a prosecucione propositi aliquantulum diuertentes, regis Fernandi magnalia prosequamur*, « Relatons maintenant les exploits du roi Ferdinand, propos de ce récit dont nous nous sommes un petit peu écarté ».

¹⁴²Cf. *CM*, p. 279 : *Dedit etiam Ranimiro quem ex concubina habuerat, Aragon, quandam semotam regni sui particulam, ne fratribus eo quod materno genere impar erat, quasi regni hereditarius uideretur*. Trad. : « Il donna également à Ramire, qu'il avait eu d'une concubine, l'Aragon qui était une parcelle éloignée de son royaume, afin que ses frères ne le considèrent pas comme héritaire du royaume, car il leur était inférieur en raison de la naissance de sa mère ».

¹⁴³Cf. *CRC*, p. 52 : *Postquam rediit de Vasconia, alteram filiam suam, scilicet Urracam, tradidit in uxorem Alfonso, filio Sancii, regis Portugalie, qui postea regnavit pro patre suo Sancio in eodem regno*. Trad. : « Après son retour de Gascogne, il donna en mariage son autre fille, Urraque, à Alphonse, fils de Sanche, roi du Portugal, qui succéda à celui-ci, dans ce même royaume ».

tillane et portugaise qu'il ne subordonne plus à celle du Léon et qu'il déroule de façon autonome. Elles forment, au contraire, de véritables récits en soi, clairement circonscrits, grâce au ressort généalogique, par la mention des deux extrémités de la lignée : son fondateur et le ou les représentants dont le Tolédan est le contemporain.

Ces parti-pris scripturaux reflètent la façon dont le Tolédan conçoit l'espace hispanique. Soulignons d'abord qu'au cœur de celui-ci, il place le royaume castillano-léonais dont le moteur est, à partir du règne de Ferdinand I^e et « l'émergence d'une "principauté" castillane destinée à se muer très vite en royauté », la Castille (Martin, 2003a : 260). Les inflexions progressives de la macrostructure historiographique l'ont montré. La place des autres royaumes péninsulaires n'en est pas pour autant amoindrie. Le recentrage narratif sur l'histoire navarraise est fondamental si l'on en croit les travaux de G. Martin (1992 : 283), qui en fait une des modalités de la composition du « mythe fondateur d'un ordre castillan ». L'intégration des récits aragonais et portugais a également son importance. Rappelons-nous. Le Tolédan, dans le prologue de l'*Historia gothica*, déclarait que les écrits qu'il avait rassemblés lui avaient permis de tisser l'histoire d'*Hispania*. Le recours à la structuration que nous avons mise en évidence contribue à distinguer les fils de cette histoire en même temps qu'elle en permet l'entrelacement. Ainsi, l'un des épisodes du récit navarrais est, nous l'avons vu, le « déclencheur » du récit aragonais. Par ailleurs, Rodrigue illustre à de multiples reprises les interactions existant entre les royaumes chrétiens de la Péninsule. Les exemples sont nombreux mais celui du règne d'Alphonse VIII de Castille nous semble, à cet égard, significatif, car le souverain se voit simultanément aux prises avec le Léon d'Alphonse IX et la Navarre de Sanche VII qu'il combat avec le roi d'Aragon, Pierre II (González, vol. I, 1960) :

Cum autem Aldefonsus rex Legionis et Sancius rex Nauarre uenire in eius auxilium ad bellum Alarcuris simulassent et iam ad regni Castelle confinia peruenissent, audito quod in predicto bello non bene successerat, a proposito destiterunt, et rex Nauarre, qui iam ad regnum Castelle peruenerat, retrocessit. Rex Legionis peruenit Toletum, ubi paucis diebus cum rege nobili conmoratus, ad terram rediit Legionis, et post modicum temporis interuallum ambo regnum Castelle hostiliter inuaserunt. [...] Rex autem nobilis Aldefonsus phederato sibi fideli amico Petro rege, qui in Aragonia tunc regnabat, terram ingressus est Le-

gionis et optinuit plura castra, scilicet, Bollanios, Vallem Arearum, Castrum Viride et Coyancam, que mutato nomine Valencia nuncupatur, Carpium et Paradinas; et plurimis prediis actis et cedibus perpetratis, effugatis etiam Agarenis quos rex Legionis se cum duxerat, ambo ad propria redierunt. Historia gothica, p. 252.

« Cependant, alors que le roi de Léon, Alphonse, et le roi de Navarre, Sanche, avaient feint de venir à son aide pour la bataille d'Alarcos et qu'ils étaient déjà parvenus aux confins du royaume de Castille, comme ils avaient appris que dans ladite bataille, les choses n'avaient pas bien tourné, ils renoncèrent à leur dessein et le roi de Navarre, qui était déjà arrivé dans le royaume de Castille, rebroussa chemin. Le roi de Léon vint à Tolède, où il s'attarda quelques jours avec le noble roi et revint dans son territoire du Léon. Peu de temps après, les deux envahirent ensemble et en ennemis, le royaume de Castille. [...] Cependant, le noble roi Alphonse, rejoint par son fidèle ami le roi Pierre, qui régnait alors en Aragon, entra dans le territoire du Léon et s'empara de plusieurs châteaux, c'est-à-dire Bolaños, Valderas, Castroverde et Coyanca, qui après avoir changé de nom s'appellent Valence, Carpio et Paradinas; et une fois obtenu un butin conséquent, perpétrés des massacres, et fait fuir de plus les Musulmans que le roi de Léon s'était adjoint, tous deux rentrèrent dans leurs terres ».

Il nous semble, par conséquent, qu'en réunissant ces ensembles narratifs au sein d'un même espace textuel, en montrant qu'ils sont certes autonomes, mais également connexes, Rodrigue entend surmonter la fragmentation du territoire hispanique – dont la puissance wisigothique avait assuré une unité rompue par l'invasion de 711 – en *regna*. Le choix de la modalité d'ordonnancement spatial était par conséquent la vision d'une *Hispania* voulue comme un tout par le Tolédan, au delà des dissensions entre ses différents royaumes auxquelles elle est en proie, « idéal patriotique » qui, comme le rappelle P. Henriet, trouve sa source dans la *laus Spaniae* d'Isidore de Séville et la conception unitaire du territoire hispanique qu'elle défend¹⁴⁴. Outre l'organisation macrostructurelle de l'*Historia gothica*, la description topographique du territoire hispanique dont Rodrigue se fait l'écho cristallise d'ailleurs cette vision unitaire et englobante :

[...] *Pireneis montibus a mari usque ad mare protensis, Oceano circumcluditur et Tirreno. Historia gothica, p. 105.*

¹⁴⁴Cf. Henriet (2003b : 107–113) et particulièrement, p. 107 : « Cet éloge a connu une fortune immense, qui a certainement contribué au maintien du concept d'*Hispania* alors même que celle-ci était divisée en peuples, royaumes et religions dissemblables ». Cf. également Maravall (1997 : 404–412).

« [...] elle [*Hispania*] est circonscrite par les Pyrénées qui s'étendent d'une mer à l'autre, l'Océan et la Méditerranée ».

Cette courte description montre que, pour Rodrigue, l'espace hispanique est un et transcendant. Elle témoigne également du fait qu'il intègre dans celui-ci non seulement les royaumes chrétiens situés à l'intérieur de ses frontières, mais aussi les territoires sous domination musulmane, comme l'indique le mot *Tirreno* qui renvoie à la Méditerranée. Cette vision unitaire, « diatopique », mais aussi « diachronique » nous l'avons vu, conditionne également l'emploi du terme *Hispani* dans l'*Historia gothica*¹⁴⁵. Celui-ci a une portée englobante dans le temps puisqu'il désigne les Ibères qui descendent des Cétubales, les Goths et les rois chrétiens de la Péninsule, mais aussi dans l'espace car Rodrigue s'en sert pour qualifier les Musulmans qui résident sur le sol hispanique¹⁴⁶.

La macrostructure de l'*Historia gothica* est donc le fruit de la conjugaison de deux modalités d'ordonnement. L'une, chronologique, prend en compte la façon dont les événements se succèdent dans le temps ; l'autre, spatiale, permet au Tolédan d'exprimer ses conceptions géo-politiques. Voyons maintenant ce qu'il en est de l'organisation interne des microrécits primaires ou secondaires.

¹⁴⁵Cf. De Carlos Villamarín (1996 : 13) selon le thème de l'*Historia gothica* est « *Hispania en su totalidad, totalidad tanto diatópica como diacrónica* ».

¹⁴⁶La caractérisation des *Hispani* se construit au fur et à mesure du déroulement du récit. Dans EN₁, Rodrigue expose que *Quintus autem filius Iaphet fuit Tubal, a quo Yberes, qui et Hyspani, ut dicunt Ysidorus et Ieronimus, processerunt*. Trad. : « Le cinquième fils de Japhet fut Tubal dont descendent les Ibères, également appelés *Hispani*, selon Isidore et Jérôme ». Cf. *Historia gothica*, p. 13. Dans EN₂, il rapporte que *Et in hoc concilio fuit ab Hispanis eliminata heresis arriana, quibus infecta fuerat gens Gothorum a tempore Athanarici regis et Valentis imperatoris [...]*. Trad. : « Et lors de ce concile, l'hérésie arienne fut éliminée parmi les *Hispani*. Parmi eux, le peuple goth fut infecté depuis l'époque du roi Athanaric et de l'empereur Valens [...] ». Cf. *Historia gothica*, p. 63. Dans EN₄, suite à la défection des Ultramontains avant le choc final de Las Navas de Tolosa, il a ces mots : *solī Hispani cum paucis ultramontanis superius nominatis proficisci ceperunt ad bellum Domini confidenter*. Trad. : « seuls les Hispaniques, accompagnés du petit nombre d'Ultramontains dont il a été question plus haut, se mirent en marche hardiment pour la bataille du Seigneur ». Cf. *Historia gothica*, p. 266. Enfin, évoquant quelques chapitres plus loin, la rébellion du Musulman Abenhut contre le joug imposé par les Almohades nouvellement arrivés aux Arabes de la Péninsule (*Cismarinos arabes*), Rodrigue indique que *in modico tempore optinuit Vandaliam Hispanorum*. Trad. : « [il] conquiert en peu de temps l'Andalousie des Hispaniques ». Cf. *Historia gothica*, p. 294.

4.3 La construction des microrécits

Les microrécits (mr) sont, rappelons-le, des sous-ensembles qui présentent une unité structurelle et signifiante. En ce sens, il est possible d'en distinguer nettement les contours et de les isoler au sein du macrorécit (MR)¹⁴⁷. Dans l'*Historia gothica*, la quasi-totalité de ces microrécits (sauf dans EN₁ et le début de EN₂) se confond avec les récits des règnes des souverains évoqués successivement par Rodrigue. De fait, nous avons vu comment, dans EN₂, EN₃ et EN₄, ils sont bornés par la mention des successions royales. Ces microrécits, dits primaires, peuvent, à leur tour, être scindés en plusieurs sous-ensembles, dits microrécits secondaires. Ils répondent à la même définition que les microrécits primaires, c'est-à-dire qu'ils sont à la fois nécessaires à la structuration et à la signification du macrorécit tout en ayant un fonctionnement et un sens autonomes. Dans le cadre des microrécits primaires et des microrécits secondaires, l'agencement des faits obéit à plusieurs critères que nous allons examiner maintenant.

4.3.1 La distorsion temporelle

L'organisation des microrécits primaires reflète, en partie, celle du macrorécit historiographique. En effet, Rodrigue y maintient le critère chronologique. De fait, lorsqu'il relate les événements survenus lors d'un règne, il procède en suivant l'ordre dans lequel ils ont eu lieu, autrement dit de la montée sur le trône du souverain à sa mort. De plus, les faits qui composent les microrécits secondaires peuvent également s'enchaîner selon le principe de la successivité. Il en va ainsi dans le chapitre intitulé *De religiosis actibus regis Fernandi et morte eius et uxoris illius*, « À propos des œuvres pieuses du roi Ferdinand et de sa mort et de celle de son épouse », lorsque le Tolédan narre, par le menu, la mort de Ferdinand I^e de Castille-Léon (1065). Chacune des phrases du récit s'ouvre sur un marqueur syntaxique qui traduit la progression temporelle : *X-o kalendas Ianuarii, die Sabbati, In ipsa autem nocte Dominice Natiuitatis, Facto autem die, In crastino autem, Et hiis dictis, Tercia*

¹⁴⁷Ces microrécits répondent parfaitement à la définition du récit proposée par Brémond (1964 : 4) : « [...] une couche de signification autonome, dotée d'une structure qui peut être isolée de l'ensemble du message [...] ».

autem feria hora VI-a (*Historia gothica*, pp. 193–194). De même, dans les chapitres *De morte Aldefonsi regis Legionensis et successione regis Fernandi*, « À propos de la mort du roi de Léon et de la succession du roi Ferdinand », et *De ingressu Legionis et concordia regis cum sororibus*, « À propos de l'entrée dans Léon et de l'accord du roi avec ses sœurs », nous pouvons suivre, jour après jour, l'avancée de Ferdinand III de Castille qui, après la mort de son père Alphonse IX, parcourt le royaume léonais pour y recevoir l'allégeance des sujets du souverain défunt. Le syntagme *sequenti die*, qui matérialise par trois fois les étapes du parcours du roi, le montre (*Historia gothica*, pp. 295–296). Enfin, la présence de fragments entièrement consacrés aux généalogies dynastiques témoigne, en soi, d'une démarche chronologique. Ainsi, au début du premier des cinq chapitres consacrés à la descendance de Ramire, premier des rois d'Aragon, Rodrigue affirme, dans un fragment déjà cité, qu'il va procéder *stilo continuo usque ad hec tempora*, soit « sans solution de continuité et jusqu'à notre époque » (*Historia gothica*, p. 178). Comprenons sans interruption et en suivant le fil du temps. Cependant, en dépit de ces éléments, une observation plus serrée de l'organisation des microrécits nous conduit à nuancer notre premier constat et à reconsidérer le poids structurel de la chronologie à ce niveau. Il nous semble en effet que, dans ceux-ci, Rodrigue extrait le temps historique de la linéarité inhérente à la traduction de la succession des événements et le soumet à de multiples distorsions. Celles-ci sont manifestes dans la plupart des microrécits et prennent deux formes : la synchronie ou l'anachronie narrative¹⁴⁸.

Les synchronies

Plusieurs fragments de l'*Historia gothica* attestent que les événements rapportés par le Tolédan entretiennent un rapport de simultanéité qui contredit le principe de successivité. Sur le plan syntaxique, cela se traduit par l'emploi, en début de phrase, des syntagmes *Huius temporibus*, *Hiis temporibus*, *Eo tempore*, *Eodem tempore* et *Eisdem diebus*, des conjonctions *dum*, *cum* et *interea*, ou d'un ablatif absolu expri-

¹⁴⁸Nous employons le terme de synchronie pour désigner le rapport de simultanéité introduit entre deux événements. Selon Genette (1972 : 79), on appelle anachronie les « différentes formes de discordance entre l'ordre de l'histoire et celui du récit ».

mant la simultanéité. Les synchronies revêtent plusieurs fonctions dans l'économie narrative de l'*Historia gothica*. Prenons, pour illustrer cela, deux exemples. Le premier se trouve dans le chapitre *De Sisebuto rege*, « À propos du roi Sisebut ». Il concerne les débuts de la prédication de Mahomet en Arabie, contemporaine, selon le Tolédan, de la mort du souverain wisigoth :

Cuius exitus non solum religiosus, set etiam optimis laycis extitit luctuosus. Huius temporibus nephandus Mahomat nequiciam secte sue stultis populis predicavit. Historia gothica, pp. 65–66.

« Sa mort fit naître le chagrin non seulement parmi les religieux mais également parmi les meilleurs des laïcs. À cette époque, l'abominable Mahomet prêcha la malversation de sa secte aux peuples sots ».

Dans le second exemple, situé dans le chapitre *Quod Urraca regis filia datur in matrimonium regi Aragonie Aldefonso*, « Comment Urraque, la fille du roi, fut donnée en mariage au roi d'Aragon Alphonse », le Tolédan rapporte ce qui se passe au même moment en Castille et en Galice, à savoir, d'une part, les manœuvres nobiliaires destinées à unir l'infante Urraque, fille d'Alphonse VI, au comte Gomez et la décision finale du roi ; l'éducation sous la tutelle du comte Pierre de Traba, du fils d'Urraque, le futur Alphonse VII, d'autre part.

Aliquanto itaque temporis intervallo uidentes comites et magnates regem dolore et senio tendere ad deffectum, in pago prope Toletum, qui Magam dicitur, pariter conuenerunt tractaturi ut Vrraca regis filia, que mortuo Raymundo comite uiro suo adhuc uidua permanebat, nuptui traderetur. Et cum inter se aliquandiu tractauissent, demum comuni consilio elegerunt ut comiti Gomeconi, dicto postea de Campo Spine, qui erat pocior, matrimonio iungeretur. [...] Huiusmodi diebus Aldefonsum paruulum filium Raymundi comitis et Vrrace comes Petrus de Traua in Gallecia nutrebat; de quo, quia comes Raymundus non fuerat in regis oculis graciosus, quasi eius inmemor non curabat, set uocato Toletano primate et ceteris episcopis et abbatibus regni sui, decreuit cum eis ut filia eius Vrraca Aldefonso regi Aragonie matrimonio iungeretur; et uocato rege Aragonum, quod decreuerant, impleuerunt. Historia gothica, pp. 217–218.

« C'est pourquoi, assez longtemps après, comme les comtes et les grands voyaient que le roi commençait à décliner à cause de la douleur et de la vieillesse, ils se réunirent dans un bourg près de Tolède appelé Magán, afin de discuter du fait que Urraque, la fille du roi, qui se retrouvait veuve après la mort de son époux le comte Raymond, devait être mariée. Et, alors qu'ils discutaient de cela, ils se mirent finalement d'accord pour qu'elle soit donnée en mariage au comte Gomez, que l'on appellerait par la suite de Candespina et qui était le plus puissant. [...] À la même époque, le jeune Alphonse, fils du comte Raymond

et d'Urraque, était élevé par le comte Pierre de Traba en Galice. Le roi, comme le comte Raymond n'avait pas eu ses faveurs, délaissait et se montrait oublieux du jeune Alphonse, mais alors qu'il avait convoqué le primat de Tolède et tous les autres évêques et abbés de son royaume, il décida avec eux que sa fille Urraque devait être donnée en mariage au roi d'Aragon, Alphonse et, après avoir convoqué le roi d'Aragon, ils accomplirent ce qu'ils avaient décidé ».

La présence de ces synchronies est une nouvelle illustration du processus de réécriture auquel Rodrigue soumet ses sources. Celles du second fragment n'ont pas été identifiées par J. Fernández Valverde, mais, s'agissant du premier, le Tolédan complète l'*HG* d'Isidore de Séville dont il est redevable avec le *CM* de Luc de Tuy. Cela lui permet d'introduire la mention de la prédication de Mahomet, présente chez Luc, et de mettre en valeur sa simultanéité avec le règne de Sisebut.

Grâce à ces synchronies narratives, l'*Historia gothica* gagne en vraisemblance et en exhaustivité puisque, par l'instauration de celles-ci, Rodrigue montre qu'il saisit le passé dans sa globalité temporelle et spatiale¹⁴⁹. En outre, le recours à ce procédé peut apparaître comme l'un des mécanismes de la construction du macrorécit. Dans les exemples précédents, nous observons que Rodrigue donne peu de détails sur la naissance de l'Islam et l'éducation galicienne d'Alphonse VII et se contente seulement, en les évoquant, d'attirer l'attention de son lecteur sur ces événements. En ce sens, la mention de ces derniers pourrait s'apparenter à ce que Raymonde Debray-Genette (1970 : 349) nomme « amorces » narratives, c'est-à-dire une information donnée « bien avant qu'elle ne soit nécessaire à la compréhension » et qui « apparaît au moment où elle est lue comme une sorte de remplissage qui "fait vrai" et donne chair au récit ». Ainsi, l'allusion à la prédication de Mahomet ne devient véritablement signifiante qu'après l'invasion de 711. De même, celle à Alphonse VII prend tout son sens dans le cadre de la guerre civile qui survient après la mort de son grand-père Alphonse VI¹⁵⁰. L'une comme l'autre fonctionneraient,

¹⁴⁹Notons que, paradoxalement, les distorsions temporelles constatées, assimilées à des écarts par rapport aux règles de l'exposition historique, ramènent le Tolédan vers le temps de l'histoire qui ne peut être pensé dans sa seule successivité. Cf. Todorov (1981 : 145) : « le temps de l'histoire est pluridimensionnel ».

¹⁵⁰Cette guerre civile opposa les partisans d'Alphonse I^{er} d'Aragon, qu'Urraque avait épousé en secondes noces, à ceux d'Alphonse Raimundez, le fils né de son premier mariage avec Raymond de Bourgogne. À la mort d'Alphonse VI en 1085, c'est à Urraque ainsi qu'à son second époux que revint le royaume castillano-léonais. Ceux-ci signèrent en 1109 un accord prévoyant que chacun devait

par conséquent, comme des « pierres d'attente »¹⁵¹, première éclosion d'un récit qui sera développé par la suite. En cela, ces éléments permettent l'auto-alimentation du récit¹⁵². Lorsqu'il relatera les épisodes ayant trait à l'invasion musulmane, d'une part, et à la guerre civile, d'autre part, Rodrigue en aura déjà dévoilé les causes premières : la prédication de Mahomet et l'existence d'un prétendant légitime au trône castillano-léonais. Ainsi, chacun de ces épisodes peut se déployer dans son entièreté depuis ses origines. Les synchronies narratives permettent, par conséquent, de mettre en lumière des événements que nous comprenons comme les jalons préminaires d'une histoire encore à écrire. Là encore, l'exhaustivité et la cohérence de l'*Historia gothica* sont manifestes. Soulignons d'ailleurs, à propos de notre premier exemple, que la cohérence assurée est, en plus d'être interne au récit, externe au texte en lui-même. Dans ce cas précis, l'exposition synchronique des faits permet, en effet, d'établir un lien entre l'*Historia gothica* et un autre texte du Tolédan : l'*HA* dans laquelle Rodrigue résume l'histoire des Musulmans, de la naissance de l'Islam à la seconde moitié du XII^e siècle¹⁵³. L'*Historia gothica* est donc complétée

hériter du royaume de l'autre et régner conjointement avec le fils qui serait né de leur union. S'ils n'avaient pas de descendance, la succession se ferait au profit d'Alphonse Raimundez. Cet accord fit cependant des mécontents en la personne des nobles galiciens, castillans et léonais qui, défendant les droits d'Alphonse Raimundez, se soulevèrent et contraignirent Urrique à le reconnaître comme son héritier légitime. Alphonse succéda donc à sa mère à la mort de celle-ci en 1126. Les luttes avec l'Aragon ne cessèrent qu'un an plus tard avec la signature de la paix de Támara qui signifia l'abandon des prétentions d'Alphonse d'Aragon sur la Castille et le Léon. Cf. Gerbet (2000 : 116) et Martin (1992 : 172–174).

¹⁵¹Cf. Genette (1972 : 112) : « On ne confondra pas ces annonces, par définition explicites, avec ce que l'on doit plutôt appeler des *amorces*, simples pierres d'attente sans anticipation, même allusive, qui ne trouveront leur signification que plus tard et qui relèvent de l'art tout classique de la "préparation" [...] ».

¹⁵²L'emploi du terme 'auto-alimentation' nous a été suggéré par la lecture de Lacomba (2003 : 355), qui y a recours à propos de la *Chronique de Castille* qui, selon elle, « puise dans ses propres données pour s'enrichir elle-même ». Nous remercions Marta Lacomba de nous avoir permis l'accès à son travail de thèse pour l'instant inédit.

¹⁵³Le *terminus ab quo* de l'*HA* apparaît dans le prologue de celle-ci. Cf. *HA*, p. 87 : *Eorum itaque successiones et tempora uolens posteris conseruare, eorum exordium a Machometi tempore inchoauit, qui eorum secte fuit conditor et inuentor. De eius origine, predicatione et regno, que relatione fidei et eorum scripturis *** , ad detegendam gentis illius seuiciam et uersuciam, satis breuiter explicauit*. Trad. : « C'est pourquoi, désireux de conserver pour la postérité l'ordre dans lequel ils se sont succédés et ce qu'il advint d'eux au cours des temps, j'ai commencé à l'époque de Mahomet, qui fut l'inventeur et le fondateur de leur secte. À partir des récits fidèles et de leurs écrits, j'ai expliqué de manière assez brève l'origine de celui-ci, sa prédication et son règne afin de dévoiler la cruauté et la fourberie de leur peuple ». Le dernier personnage évoqué est le roi Lobo, qui domina à partir de 1147 les royaumes de Murcie et Valence constitués en *taifas* et collabora à de nombreuses reprises avec les Chrétiens dans leur lutte contre les Almohades. Cf.

par l'*HA*, dont le contenu développe la phrase allusive de Rodrigue au sujet de la prédication de Mahomet. À cette occasion, l'une apparaît, en outre, comme le miroir de l'autre, puisqu'en évoquant cet épisode dans l'*HA*, le Tolédan fait référence au roi Sisebut, comme il avait fait référence à Mahomet, dans l'*Historia gothica*, en parlant du souverain wisigoth. Dans le chapitre de l'*HA* intitulé *De predicatione et rebellion Machometi*, « À propos de la prédication et de la rébellion de Mahomet », il donne les indications temporelles suivantes : *Anno autem imperatoris Heraclii VII^e, Sisebuti regis Gothorum V^e*, soit « durant la septième année du règne de l'empereur Héraclius, cinquième de celui de Sisebut le roi des Goths » (*HA*, p. 91). À l'inverse, l'*Historia gothica* peut aussi enrichir l'*HA*, comme en témoignent ces quatre interventions du Tolédan justifiant, dans la seconde, l'omission de détails qu'il rapporte dans la première :

À propos des déprédations auxquelles se livra Al-Mansour dans le royaume de Léon :

Cetera que in Christianorum finibus perpetravit superius in Historia Gothica disserui diligenter sub rubrica « De insolenciis Veremudi et uictoria Almançori ». *HA*, p. 129.

« J'ai traité consciencieusement, dans la précédente *Historia gothica*, des forfaits qu'il commit dans les territoires des Chrétiens, sous la rubrique "À propos des outrances de Vermude et de la victoire d'Al-Mansour" ».

À propos de la bataille de Sagrajas (1086) :

Deinde in campo Çalla, que prope Badalloz, cum Aldefonso rege acriter dimicavit, quod prelium hic omitimus quia in Historia Gothica est descriptum. *HA*, p. 147.

« Ensuite, au lieu dit Çalla, à côté de Badajoz, il lutta avec acharnement contre le roi Alphonse, combat que nous avons omis de rapporter, car cela a été fait dans l'*Historia gothica* ».

À propos de l'arrivée des Almohades en *Hispania* :

Yuceph autem Abentessefin adeptus victoriam in Affricam est reuersus. Et quia intellexit Wandalos Arabes multis dissensionibus minoratos, assumpta maiori multitudine cisfretavit et totam terram Wandalie occupavit ; et fuit monarchus ultramarinus et cismarinus et duravit sibi huiusmodi monarchia annis LV, ab

HA, p. 149 : *Erat autem inter Wandalos cismarinos uir prudentia peditus, liberalis, strenuus et benignus qui Mahomat Abençahat et rex Lupus postea fuit dictus.* Trad. : « Il y avait alors parmi les Andalous cismarins, un homme doté de prudence, généreux, vaillant et bon, qui s'appelait Mahomet Abençahat et qui, après, fut nommé le roi Lobo ». Sur le roi Lobo, cf. Gerbet (2000 : 121 et 124) et González, vol. I (1960 : 885–910).

anno Arabum CCCCLXXXIII^o usque ad quingentesimum XXX nonum annum, quando per Almohades dominium perdiderunt, ut superius in Historia Gothica est expressum. HA, p. 148.

[...] « Cependant, Yusuf ibn Tashfin, ayant obtenu la victoire, revint en Afrique. Et, comme il avait compris que les Arabes andalous étaient affaiblis par de multiples dissensions, il s'appuya sur la multitude de nobles qu'il avait mis de son côté et occupa toute la terre andalouse. Il fut un monarque ultramarin et cismarin et sa monarchie perdura ainsi pour les siens pendant 55 ans, depuis l'an 484 jusqu'à l'an 539 des Arabes, quand ils perdirent leur domination à cause des Almohades, comme cela est rapporté dans l'*Historia gothica* ».

À propos des Almoravides :

Set quia de aduentu eorum in Historia Gothica fuimus prosecuti, hic noluimus iterare. HA, p. 149.

« Mais, comme nous nous sommes attaché à exposer leur venue dans l'*Historia gothica*, nous ne voulons pas nous répéter ».

Les fragments que nous venons de citer témoignent des correspondances textuelles qui s'établissent entre l'*Historia gothica* et l'*HA* qui parachève, lorsque le Tolédan l'écrit en 1245, un projet historiographique qui se caractérise par sa cohérence (Fernández Valverde (1999 : 28–33). La façon dont sont formulés ces fragments révèle que ce projet répond à un plan d'ensemble parfaitement maîtrisé par Rodrigue.

Revenons aux synchronies. Nécessaires à la construction du macrorécit, elles nous semblent également contribuer à sa signifiante. En effet, elles rendent possible l'insertion de bribes narratives en attente d'être développées qui, sans être à proprement parler des annonces d'un évènements futur, pourraient s'apparenter à des alertes judicieusement éparpillées par le Tolédan pour éveiller l'attention de son lecteur. À charge ensuite pour celui-ci de mettre à jour les liens existant entre ces indices dispersés et de produire ainsi du sens¹⁵⁴. Dans certains cas, c'est la répétition de l'indice qui fonde cette production. L'exemple de l'éducation en Galice du futur Alphonse VII le montre. Après en avoir fait mention dans le fragment que nous avons cité, Rodrigue y revient de nouveau deux fois, avant de narrer la bataille de Viadangos (1111) puis l'intronisation d'Alphonse Raimundez.

¹⁵⁴Barthes (1981 : 17) distingue l'indice qui suppose une « activité de déchiffrement », des informations qui « apportent une connaissance toute faite ».

Cum que ulterius processisset, Galleci et Legionenses cum infante Aldefonso, qui, ut diximus, in Gallecia consistebat, regi Aragonum occurrerunt inter Astoricam et Legionem in loco qui dicitur Via Anguis. Historia gothica, p. 222.

« Alors qu'ils avançaient davantage, les Galiciens et les Léonais, ainsi que l'enfant Alphonse qui, comme nous l'avons dit, demeurait en Galice, rencontrèrent le roi d'Aragon dans un lieu appelé Viadangos et situé entre Astorga et Léon ».

Verum timentes ne res ad effectum casu aliquo perueniret, Gometho de Maçaneto et Guterrius Ferrandi de Castro pre omnibus institerunt, ut Aldefonsum regine filium et comitis Raymundi, quem a tempore aui in Gallecia nutriebant, ad regni fastigium euocarent. Historia gothica, p. 223.

« Cependant, craignant que cela ne réussisse [le mariage du comte Pierre de Lara et d'Urrique] par quelque hasard, Gomez de Manzanedo et Gutierre Fernandes de Castro s'évertuèrent à ce que tous mettent à la tête du royaume, Alphonse, le fils de la reine et du comte Raymond qui, depuis l'époque de son grand-père, était éduqué en Galice ».

La première répétition – ajout du Tolédan au texte du *CM* de Luc de Tuy – met en évidence le lien d'Alphonse avec une partie de la noblesse qui le soutient : les Galiciens et les Léonais. Elle marque également l'entrée en scène effective de l'enfant dans la lutte contre les Aragonais et annonce le rôle qu'il aura à y jouer. La seconde répétition – présente dans un fragment dont les sources n'ont pas été identifiées – rappelle, de nouveau, la présence du seul héritier légitime au trône castillano-léonais après la répudiation de la reine Urrique par le roi Alphonse d'Aragon. En conséquence, cette ultime mention de l'éducation galicienne d'Alphonse Raimundez fait écho à la toute première et laisse entrevoir le dénouement de l'épisode conflictuel qui réside dans son couronnement. Ainsi, chacune des occurrences nourrit et se nourrit de la suivante. Ce faisant, elles éclairent, dès la première, le lecteur averti sur le tour que prendra le récit¹⁵⁵.

¹⁵⁵Nous retrouvons là un mécanisme décrit par Debray-Genette (1970 : 359) : « Chacune de ces répétitions constituent une amorce de la suivante : un lecteur attentif projette les unes sur les autres, sans cesse, jusqu'à épuisement du récit et il est bien évident qu'entre la première et la dernière occurrence, il y a bien davantage qu'un supplément de sens : le premier et le dernier terme de la série sont privilégiés ; l'un est la matrice, l'autre le produit complet en lequel se lisent par emboîtements et en abîme tous les autres comme n'étant que des formes avortées de ce qui cherchait à naître, ne fût-ce que pour mourir ».

Les effets consécutifs aux synchronies que nous venons de décrire (construction narrative et production de sens) dépendent également du second type de déformations temporelles que nous avons observé dans l'*Historia gothica* : l'anachronie.

Les anachronies

Le recours à l'anachronie, c'est-à-dire à la dissonance entre temps historique et temps narratif, est fréquent dans l'*Historia gothica*. Qu'il s'agisse d'analepses (retour en arrière) ou de prolepse, (anticipation), les anachronies vont, comme les synchronies, à l'encontre de l'ordre chronologique, puisqu'elles conduisent le Tolédan à revenir sur des événements antérieurs ou des personnages déjà mentionnés, ou à anticiper, au contraire, sur la suite de son récit. L'usage de ce procédé occasionne, la plupart du temps, des répétitions (analepses ou prolepses répétitives) mais peut également permettre à Rodrigue d'offrir à son lecteur une information supplémentaire (analepses ou prolepses complétives) (Genette, 1972 : 92–115). Dans un cas comme dans l'autre, l'anachronie s'intègre généralement dans le fil du récit sans être signalée. Cependant, les anachronies répétitives peuvent aussi être mises en évidence par Rodrigue lui-même qui emploie, pour ce faire, un certain nombre de formules que nous avons répertoriées dans le tableau suivant :

Analepses répétitives	Prolepses répétitives
– <i>quod superius diximus</i> (3 fois) – <i>ut superius retulimus</i> – <i>de quo diximus</i> (16 fois) – <i>quam prediximus</i> (2 fois) – <i>ut est dictum</i> (4 fois) – <i>supradicti</i> (3 fois) – <i>prout superius est expressum</i> – <i>cuius superius fecimus mentionem</i> – <i>sicut superius meminimus nos dixisse</i> – <i>superius nominatis</i> – <i>ut diximus</i> (3 fois) – <i>iam est dicta</i> – <i>de quibus superius est iam dictum</i>	– <i>de quo, si Deus dederit, postea prosequemur</i> – <i>De quo inferius prosequemur</i> – <i>cuius facta postea prosequemur</i> – <i>cuius generationem inferius describemus</i> – <i>de cuius genere post dicemus</i> – <i>de cuius uirtutibus post dicemus</i>

Que les insertions d'anachronies soient signalées ou non par Rodrigue ne préjuge en

rien de leurs fonctions dans l'économie narrative de l'*Historia gothica*. Ces fonctions dépendent, en effet, de l'endroit où se situent les anachronies et, partant, du fait ou du personnage qu'elles mettent en valeur. Mis en jeu aussi bien dans la construction du macrorécit que dans celle du discours qu'il sous-tend, les procédés d'anachronies jouent des rôles divers.

Les anachronies complétives

Examinons premièrement les anachronies les moins fréquentes : les analepses et les prolepses complétives. Elles contribuent à nourrir le récit de Rodrigue en apportant une information dérobée au lecteur à l'occasion de la première mention d'un évènement. Prenons l'exemple de ce fragment dans lequel Rodrigue décrit le premier lieu où s'installèrent les Goths après leur départ de Scandie : la Scythie.

Post hunc filius eius Philimer; et uidens <Vlmer>rugorum terram ubertatis penuria laborare, dedit consilium ut ab illis sedibus transmigrarent. Et cum diu sedes altissimas¹⁵⁶ et congrua loca perquireret, ad ulteriores Scithie terras uenit, ubi regionis ubertatem et uotiuu gaudia admiratus decreuit ut in propriis residere. Historia gothica, p. 21.

« Son fils, Filimer, lui succéda ; et, voyant que la terre des Ulméruges devenait peu fertile, il prit la décision d'émigrer. Et comme il avait recherché longtemps une résidence appropriée et un lieu qui convenait, il arriva de l'autre côté de la Scythie, où il admira l'abondance de la région et, ses vœux se réalisant, il décida de s'y établir ».

Un peu plus loin dans le récit, le Tolédan rappelle le lieu de l'implantation gothique, mais il en précise cette fois la localisation en indiquant qu'en arrivant en Scythie, les Goths s'établirent sur les bords du lac Méotide :

Gothi ergo, descensis Alpibus quibus inhabitabant, destructa Grecia, Machedonia, Ponto, Asia et Illirico, Machedoniam et Illiricum annis fere XV tenuerunt, et post iuxta Meothidam, que fuit eis prima sedes Scithie, commorantes, Philimer regem habuisse noscuntur. Historia gothica, p. 25.

Les Goths, après être descendus des Alpes où ils vivaient, une fois ravagés la Grèce, la Macédoine, le Pont, l'Asie et l'Illyrique, occupèrent la Macédoine et

¹⁵⁶Selon Fernández Valverde (1989 : 73, n. 62), il faut lire ici *aptissimas* comme c'est le cas dans les *Getica* de Jordanès, source, à cet endroit, de l'*Historia gothica*. Cf. *Getica*, p. 12 : *Qui aptissimas sedes locaque dum quaeret congrua, pervenit ad Scythiae terras, quae lingua Oium vocabantur, ubi delectatus magna ubertate regionum*. Trad. Devillers (1995 : 12) : « Alors qu'il cherchait des terres qui leur convinssent parfaitement et des endroits qui leur agréassent, il arriva dans les territoires de Scythie, qui s'appelaient dans leur langue Oium. Il fut séduit par la grande fertilité de ces contrées ».

l'Illyrique pendant quinze ans, et après cela, séjournèrent près du lac Meotide, qui fut leur première résidence en Scythie et où l'on sait qu'ils eurent Filimer pour roi.

Ce fragment est emprunté à l'*HG* d'Isidore de Séville, à l'exception de la mention du lac Meotide qui ne s'y trouve pas et que Rodrigue doit aux *Getica* de Jordanès¹⁵⁷. L'insertion d'une analepse complétive pourrait donc s'inscrire dans la recherche d'exhaustivité que nous avons déjà illustrée à plusieurs reprises. Rodrigue combine deux sources afin d'intégrer dans son récit l'entier des connaissances qu'il a sa disposition, même si celles-ci relèvent du détail, ici géographique, ou n'ont aucune incidence sur la conduite du récit principal, comme c'est le cas dans certaines prolepses complétives qui découlent des microrécits généalogiques. Dans ceux-ci, le Tolédan offre une vision d'ensemble d'une même lignée et s'il revient dans la suite du macrorécit sur les représentants les plus illustres de celle-ci, il ne réitère pas la mention de leurs parents indirects. Les fragments généalogiques sont donc l'unique moyen d'en avoir connaissance.

Rodrigue a également recours aux prolepses complétives pour porter à la connaissance du lecteur la mort d'un personnage dont il ne fera pas état au moment voulu. C'est le cas, par exemple, pour Ordoño le Mauvais, dont il fait mention pour la première fois dans un chapitre consacré à son père, Alphonse IV, intitulé *De Aldefonso et Ranimiro et discordia fratrum*, « À propos d'Alphonse et de Ramire et de la discorde survenue entre les deux frères » :

Nomen uxoris eius Semena, ex qua genuit infantem Ordonium, qui dictus est Malus et fuit iuxta Cordubam interfectus. Historia gothica, p. 152.

« Son épouse [celle d'Alphonse IV] s'appelait Chimène. Il en eut un fils, Ordoño, qui fut appelé le Mauvais et mourut à Cordoue ».

Dans la suite de son récit, le Tolédan revient sur le personnage d'Ordoño le Mauvais

¹⁵⁷Cf. *HG*, p. 176 : *Aera CCXCIII anno imperii Valeriani et Gallieni primo Gothi descensis Alpibus, quibus inhabitabant, Graeciam, Macedoniam, Pontum, Asiam atque Illirycum vastauerunt*. Trad. : « En l'an 294 de l'ère hispanique, première année de règne des empereurs Valérien et Gallien, les Goths, après être descendus des Alpes où ils vivaient, dévastèrent la Grèce, la Macédoine, le Pont, l'Asie et l'Illyrique ». Cf. *Getica*, p. 18 : *Ut ergo ad nostrum propositum redeamus, in prima sede Scythiae iuxta Maeotidem paludem commanentes, praefati unde loquimur Filimer regem habuisse noscuntur* [...]. Trad. Devillers (1995 : 17) : « Donc, pour en revenir à notre sujet, alors qu'ils avaient, comme premier lieu de résidence, la Scythie, le long du marais Méotide, ces hommes dont nous traitons eurent, on le sait, Filimer comme roi ».

dans le microrécit primaire du règne de Sanche I^e, mais le dernier évènement dont il fait état à son propos n'est pas sa mort mais son exil en territoire musulman, dont on connaît le dénouement grâce à la prolepse complétive citée¹⁵⁸. La volonté d'atteindre à l'exhaustivité est encore une fois manifeste, car la *CS* de Sampiro, source de l'*Historia gothica* pour ce fragment, ne mentionne pas le lieu où mourut Ordoño le Mauvais¹⁵⁹.

Hormis la fonction d'enrichissement narratif qu'elles revêtent, les anachronies complétives peuvent également participer directement de la construction du récit. Ainsi, analepses et prolepses servent à l'élaboration des portraits ou à introduire un personnage dont Rodrigue va parler. Voici quelques exemples parmi d'autres. Le premier concerne la bataille d'Atapuerca (1054) qui opposa Ferdinand I^e de Castille-Léon à son frère Garsias, roi de Navarre, qui y trouva la mort. Dans le chapitre intitulé *De discordia fratrum et morte regis Garsie*, « À propos de la discorde survenue entre les frères et la mort du roi Garsias », Rodrigue rapporte que ce dernier fut enterré au monastère de Sainte-Marie de Nájera dont il rappelle l'origine :

Tunc rex Fernandus precepit corpus regis Garsie honorifice Anagarum deportari et in monasterio sancte Marie, quod ipse construxerat et donariis plurimis adornauerat, sepeliri. Historia gothica, p. 189.

« Alors, le roi Ferdinand ordonna que le corps du roi Garsias fût transporté avec les honneurs à Nájera et enseveli au monastère de Sainte-Marie, qu'il avait lui même construit et paré de multiples dons.

L'analepse complétive – le Tolédan n'a pas évoqué antérieurement la construction du monastère – enrichit le portrait de Ferdinand I^e que Rodrigue s'est attaché à dresser dans le chapitre précédent : *De unione regnorum Castelle et Legionis et de filiis regis Fernandi*, « À propos de l'union des royaumes de Castille et de Léon et des fils du roi Ferdinand ». Le souverain y était qualifié de *uir bonus et iustus ac timens Deum et strenuus in agendis*, soit « un homme bon et juste, craignant Dieu et vaillant

¹⁵⁸Cf. *Historia gothica*, p. 158 : *Comes autem Fernandus filiam suam ei abstulit et alteri uiro dedit et ad Arabes ire coegit, cum quibus, dum uixit, uilitatis sue penas exsoluit*. Trad. : « Le comte Ferrand lui reprit sa fille et la donna à un autre homme et il l'obligea à s'en aller chez les Arabes avec lesquels, tout le temps qu'il vécut, il s'acquitta des péchés de sa bassesse ».

¹⁵⁹Cf. *Chronica*, p. 320 : [...] *et duxit uxorem nomine Xemenam, ex qua genuit Ordonium malum*. Trad. : « Il [Alphonse IV] prit pour femme Chimène dont il eut un fils, Ordoño le Mauvais ».

dans ses actes » (*Historia gothica*, p. 187). Par le biais de l'analepse complétive, le Tolédan ajoute à ces qualités la générosité du roi, non seulement prodigue envers le monastère, mais également magnanime à l'égard de son frère puisqu'il fit enterrer, avec les honneurs, un homme qui l'avait outragé et avait réuni une armée contre lui¹⁶⁰. En outre, ce fragment souligne de nouveau la piété du roi. Le recours à ce procédé est donc, sur le plan structurel, un des jalons de la construction de l'image positive de Ferdinand qui transparaît dans l'*Historia gothica*. Cette construction est d'autant plus palpable ici que le *CM* de Luc de Tuy, à qui Rodrigue emprunte le fragment cité, n'indique pas que le souverain rendit les honneurs à son frère Garsias et ne met pas en valeur, de fait, la grandeur d'âme de Ferdinand¹⁶¹.

D'autres anachronies peuvent servir non plus à parer un personnage de nouvelles vertus, mais à illustrer l'une d'entre elles. Prenons, par exemple, l'analepse qui se trouve dans le récit des débuts tourmentés du règne d'Alphonse VIII de Castille qui donnèrent lieu à des tractations entre les familles Lara et Castro pour la tutelle du monarque encore mineur. Présentant les acteurs de ce jeu politique, Rodrigue relate que :

Itaque omnes suaserunt Guterrio Fernandi de Castro ut daret puerum comiti Amalrico, qui erat potens et carus habitantibus Extrematuram, et sic posset terre sedicio complanari, et autem ipsi Guterrio Fernandi tanquam maiori deferrent; erat enim uir grandeuus et honorabilis, qui etiam desiderabilis Sancii patris pueri curam habuerat cum uiueret imperator. Historia gothica, pp. 236–237.

« C'est pourquoi, tous [les Lara] conseillèrent à Gutierre Fernandes de Castro de donner l'enfant au comte Manrique, qui était puissant et aimé des habitants de l'Extrémadure et, de cette façon, le soulèvement du pays pourrait être

¹⁶⁰Cf. *Historia gothica*, p. 187 : *Set paucis diebus elapsis, promissione suasus custodibus soluitur, et sue patrie restitutus cepit uindictam totis uiribus procurare; et congregato exercitu tam suorum quam Ruchonum, Vasconum et Maurorum, ad fratris iniuriam properauit*. Trad. : « Mais peu de jours après, il fut relâché par ses gardiens qu'il avait persuadés par des promesses, et rentré dans sa patrie, il commença, avec tous ses hommes, à vouloir se venger, et après avoir réuni une armée composée non seulement des siens mais également de Rucons, de Basques et de Maures, il hâta l'outrage à l'égard de son frère ».

¹⁶¹Cf. *CM*, p. 284 : *Corpus uero Garsie regis in ecclesia beate Marie de Nagara sepulture traditum est, quam ipse a fundamento deuote construxerat atque argento et auro sericisque ornamentis pulchre ornauerat*. Trad. : « Le corps du roi Garsias fut emmené pour être enterré dans l'église de Sainte-Marie de Nájera qu'il avait fait construire avec dévotion, depuis les fondations, et avait ornée de façon merveilleuse avec des parures et des soieries d'argent et d'or ». La phrase de Luc est, de plus, ambiguë car telle qu'elle est construite, on ne sait si le pronom *ipse* se rapporte à Ferdinand où à Garsias.

apaisé. De plus, ils tiendraient Gutierre Fernandes de Castro pour une personne des plus dignes. C'était, en effet, un homme avancé en âge et honorable, qui s'était également occupé du père de l'enfant, le regretté Sanche, alors que l'empereur était encore en vie ».

Le Tolédan affirme dans cet extrait que Gutierre Fernandes de Castro est un homme digne de respect. Par conséquent, l'analepse qui rappelle qu'il fut, avant d'être celui d'Alphonse VIII, le tuteur de son père Sanche III, nous semble être non seulement une réitération de cette assertion, mais aussi le moyen d'en faire la preuve.

Sans intervenir directement dans la construction d'un portrait, les anachronies peuvent encore fonctionner comme le moteur de l'entrée en scène d'un personnage dont il va être question et permettre ainsi une meilleure cohérence du récit. Considérons ce fragment inclus dans le récit, déjà mentionné, de la guerre civile qui enflamma le royaume castillano-léonais après la mort d'Alphonse VI. Rodrigue y rapporte qu'Alphonse d'Aragon, qui gouvernait la Castille *quiete et pacifique* et la défendait contre les attaques des Musulmans, confia, au détriment des Castillans, plusieurs forteresses du royaume à des nobles aragonais. Cela pour protéger ses arrières, car il n'était pas sûr de la légalité de son mariage avec la reine de Castille Urrique (*Historia gothica*, p. 220). Pour expliquer l'inquiétude du roi, le Tolédan se livre à l'exposition des liens de parenté qui unissent Urrique et Alphonse puis, sans transition, évoque le comte castillan Pierre Ansures :

Verum comes Petrus Ansurius a rege Aldefonso, qui cepit Toletum, reginam Vrracam paruulam suscepit nutriendam; mortuo autem rege, post patris exequias regina ingratitudinis spiritu incitata terram abstulit comiti Petro Ansuriis, set rex Aragonum uxoris ingratitudinem non acceptans restituit comiti terram suam. Historia gothica, p. 220.

« Mais le comte Pierre Ansures avait été chargé par le roi Alphonse, le conquérant de Tolède, d'élever la reine Urrique durant son enfance ; cependant, à la mort du roi, après les funérailles de son père, la reine animée par l'esprit de l'ingratitude, priva le comte Pierre Ansures de ses terres. Mais le roi d'Aragon, n'acceptant pas l'ingratitude de sa femme, les restitua au comte ».

Outre que ce fragment permet à Rodrigue d'ajouter au portrait négatif d'Urrique dont il condamne les agissements, il contient une analepse grâce à laquelle le Tolédan introduit le personnage du comte dans le cours du récit¹⁶². Il sera, en effet, amené à

¹⁶²Sur la reine Urrique, cf. Garcia (2006) et Rochwert-Zuili (2006b).

y jouer un rôle important en illustrant la vertu nobiliaire que Rodrigue tient pour fondamentale : la fidélité. Résumons : après avoir récupéré une première fois ses fiefs, Pierre Ansurez est, comme les autres nobles castillans, sommé par la reine Urraque, qui vient d'être répudiée par Alphonse d'Aragon, de lui rendre les terres qu'il possède. Cette requête met le comte face à un dilemme, puisqu'il est à la fois le sujet d'Urrique qui, en tant que reine de Castille, est son « seigneur naturel », et le vassal du roi d'Aragon à qui il a prêté hommage, en échange des fiefs que celui-ci lui a concédés (Martin, 1992 : 263–270). Pierre Ansurez parvient, cependant, à concilier ses deux devoirs de fidélité au cours d'un épisode haut en couleurs dans lequel Rodrigue nous le montre rendant ses terres à la reine tout en faisant don de son corps à Alphonse d'Aragon¹⁶³. L'analepse complétive joue un rôle identique dans ce fragment relatif à la construction du monastère de Saint-Sauveur de Léon par le roi Ramire II :

Post hec rex Ranimirus, qui ex regina Tharasia sorore Garsie Tremulosi regis Nauarre, cognomine Florentina, genuerat Sancium et Geloigram, Legione in honore sancti Saluatoris iuxta regale palacium monasterium fabricauit et ibidem Geloigram filiam Deo dicauit. Historia gothica, p. 155.

« Après cela, le roi Ramire, qui avait engendré Sanche et Elvire de la reine Thérèse, sœur de Garsias le Tremblant roi de Navarre, et également appelée Florentine, construisit un monastère en honneur du saint Sauveur et jouxtant le palais royal. Et c'est dans celui-ci qu'il voua sa fille Elvire à Dieu ».

L'analepse complétive contribue ici à la cohérence et à la compréhension du récit¹⁶⁴. Elle permet en effet au Tolédan de présenter le personnage d'Elvire dont il n'avait pas encore parlé mais qui est parti-prenante de l'épisode qu'il narre dans le frag-

¹⁶³Cf. *Historia gothica*, p. 221 : [...] *in plena curia sic proponens* : “*Terram quam michi dedistis, regine restitui cuius erat, mee domine naturali; manus autem, os et corpus, que fecerunt hominum, uobis offero morte uel dispendio consumenda*”. Trad. Martin (1992 : 264) : « [...] et il lui parla ainsi devant toute la cour : “La terre que vous m’avez donnée, je l’ai rendue à la reine, mon seigneur naturel, à qui elle appartenait ; mes mains, ma bouche et mon corps, qui vous ont fait hommage, je vous les offre pour qu’ils soient punis par la mort ou la torture” ». Précisons que selon l’index de Fernández Valverde (1987), l’épisode est sans source. Si l’on en croit Martin (1992 : 263), il a certainement été inventé de toutes pièces par Rodrigue.

¹⁶⁴La présence de cette analepse vient du fait que Rodrigue réaménage structurellement le texte de la source qu’il utilise ici : la *CS* de Sampiro. Cf. *Chronica*, p. 329 : *Et Ranimirus, qui erat rex mitissimus ex Tarasia regina, cognomento Florentina, genuit Ordonium, Sanctium et Geloiram. Prefatus itaque rex filiam suam Geloigram Deo dicauit, [...]*. Trad. : « Et Ramire, qui était un roi très aimable, engendra de Thérèse, surnommée Florentine, Ordoño, Sanche et Elvire. Ce roi voua sa fille Elvire à Dieu ».

ment : la construction du monastère.

Venons-en maintenant à la troisième fonction des anachronies complétives. En plus d'être des auxiliaires de la construction narrative, les anachronies peuvent, dans l'*Historia gothica*, avoir une fonction herméneutique en permettant d'interpréter les événements relatés par Rodrigue. Il en va ainsi, par exemple, dans le récit de la conjuration tramée contre le roi Wamba par Ervige, son successeur. Dans le chapitre *De reparatione urbis Toletane*, « À propos de la rénovation de la ville de Tolède », alors qu'il vient d'expliquer comment le roi Wamba parvint à anéantir une flotte arabe venue jeter l'ancre sur les côtes hispaniques, Rodrigue opère un brusque retour dans le temps et replace le récit à l'époque du roi Chindasvinthe, père de Récesvinthe, le prédécesseur de Wamba¹⁶⁵ :

Huius tempore ducente septuaginta naues Arabum ad litus Hispanie peruenerunt, cum que cedes et uastationes agerent et ad regis noticiam peruenisset, misso exercitu bellatorum ilico capiuntur et naues incendio concremantur et pars pocior aduentorum gladio detruncatur et pars alia captiuatur, et sic exercitus ad regem cum gloria est reuersus. Tempore autem Cindasuyn di regis ex Grecia uir aduenit nomine Ardauasti, qui ab imperatore suo expulsus, mari transiectus in Hispaniam est aduectus. Quem rex Cindasuyn dus suscepit magnifice et consobrinam suam ei matrimonio copulauit, ex qua suscepit filium quem Eruigium nominauit. Historia gothica, pp. 91–92.

« À cette époque, deux cent soixante-dix navires arabes arrivèrent sur le littoral hispanique. Comme ils commettaient massacres et pillages et que le roi [Wamba] apprit cela, grâce à l'envoi d'une armée de soldats, ils sont immédiatement capturés, leurs navires détruits par un incendie et la plus grande partie des envahisseurs est passée au fil de l'épée et une autre partie est emprisonnée. Et ainsi, l'armée s'en retourna glorieusement auprès du roi. Or, à l'époque du roi Chindasvinthe, arriva de Grèce un homme nommé Ardabaste, qui, expulsé par son empereur, passa par la mer et arriva en *Hispania*. Le roi Chindasvinthe l'accueillit avec générosité et lui donna en mariage sa cousine dont il eut un fils qu'il appela Ervige ».

L'analepse insérée par Rodrigue dans ce passage nous éclaire sur les origines d'Ervige. La divulgation de celles-ci marque d'emblée le personnage d'un sceau négatif : son père est indésirable dans sa patrie et Grec de surcroît, peuple dont la duplicité a déjà

¹⁶⁵Un tel mécanisme répond à la définition que donne Genette (1972 : 91) de l'analepse hétéro-diégétique qui porte, « sur une ligne d'histoire, et donc, un contenu diégétique différent de celui (ou ceux) du récit premier ».

été soulignée dans l'*Historia gothica*¹⁶⁶. La force explicative de l'analepse repose non seulement sur ce *topos*, mais aussi sur la façon dont l'information fait irruption dans le récit et sur la place qu'elle y occupe : juste avant l'empoisonnement de Wamba. Dans l'*Historia gothica*, la conjugaison de ces trois facteurs incite le lecteur à voir dans les origines d'Ervige la cause directe de la conspiration contre Wamba. Elle l'amène également à mettre en relation le dévoilement des origines de l'usurpateur avec le réseau d'indices annonceurs de l'invasion musulmane, qui se met en place à partir de l'amorce narrative déjà citée que constitue l'allusion à la naissance de l'Islam¹⁶⁷. Par conséquent, l'analepse fonctionne ici comme une balise permettant de comprendre et d'interpréter des événements à venir. Mais, notons que si Rodrigue guide son lecteur, il ne se substitue pas à lui et s'en remet à ses capacités de réflexion. En effet, dans la *CAT* (version dite *Ad Sebastianum*) à laquelle Rodrigue emprunte ce fragment, la mise en relation des origines d'Ervige et de l'entrée des Musulmans en *Hispania* est assumée par l'auteur lui-même :

Et ut tibi causam introitus Sarracenorum in Yspaniam plene notesceremus, originem Ervigii regis exponimus. CAT, p. 117.

« Afin que nous te fassions connaître complètement la cause de l'entrée des Sarrasins en *Hispania*, nous exposons les origines du roi Ervige ».

Rodrigue fournit donc à son lecteur les clés de compréhension de l'histoire, mais l'invite à la réflexion en lui laissant, en dernier recours, le soin de la décrypter. Cette démarche est un nouvel exemple des convergences qui s'établissent entre l'*Historia gothica* et le « genre » de l'*historia* qui, rappelons les mots de Werner (1990 : 265), « permet à son auteur de penser et de faire réfléchir son lecteur ». Elle illustre également que, comme l'a annoncé Rodrigue dans son prologue, son texte dans lequel s'entremêlent les sens, est, de même que l'histoire, une énigme à décoder.

¹⁶⁶Rodrigue dépeint ainsi le duc Paul qui, avant Ervige, avait cherché à évincer Wamba : *Quod cum ad regis noticiam peruenisset, misit ilico cum exercitu Paulum ducem, qui ex Grecorum prosapia nobili ortus erat. Set gentis sue uersuciam non oblitus cepit remissius agere [...].* Trad. : « Lorsque la nouvelle parvint au roi, il envoya sur le champ le duc Paul, qui descendait de la noble lignée des Grecs, avec une armée. Mais marqué par la fourberie de son peuple, il commença à agir de manière nonchalante [...] ». Cf. *Historia gothica*, p. 76.

¹⁶⁷Nous nous en sommes expliquée dans la première partie de notre travail, dans la rubrique relative à la *CAT*.

Après ce tour d'horizon des fonctions narrative et discursive que l'on peut attribuer aux anachronies complétives, passons à présent en revue celles des anachronies répétitives.

Les anachronies répétitives

Les analepses et les prolepses répétitives sont nombreuses dans l'*Historia gothica*. Elles ont pour fonction essentielle de mettre l'accent sur un fait ou un personnage dont il a été ou sera question dans le macrorécit. Il s'agit, en somme, pour Rodrigue, de conduire son lecteur à se remémorer un épisode passé ou à garder en mémoire un épisode qui n'a pas encore été narré. Dans de très rares occasions, cette invitation est sans conséquence sur la construction narrative et discursive et constitue un emprunt littéral à une source antérieure. C'est le cas dans ce fragment où le Tolédan rappelle, en copiant les *Getica* de Jordanès, qu'il a déjà mentionné que les Amazones vouèrent un temple à Diane¹⁶⁸. La plupart du temps, cependant, l'incitation à la remémoration fait partie des chevilles ouvrières du récit et assure des fonctions similaires à celles des anachronies complétives. Retenons les cas suivants.

Comme les anachronies complétives, les anachronies répétitives peuvent servir au dessin des personnages, que ceux-ci soient connotés négativement ou positivement.

¹⁶⁸Cf. *Historia gothica*, p. 35 : *Gallo autem in fata cedente Gallienus per se arripuit principatum era CCLXXI; tempore cuius Gothorum exercitus cum multis navibus per Hellespontum in Asiam transierunt, ubi multas eius provincie ciuitates et oppulentissimum templum Diane, quod superius diximus Amazonas condidisse, extractis diuiciis succenderunt et spoliata Calcedoniam subuerterunt, quam postea Cornelius Habitus reparauit*. « Après la mort de Galle, Gallien se saisit du pouvoir en l'an 271 de l'ère hispanique. À son époque, une armée de Goths traversa l'Hellespont en direction de l'Asie avec une multitude de bateaux. Là, ils incendièrent plusieurs cités de cette région ainsi que, après lui avoir dérobé ses richesses, le riche temple de Diane qu'avaient fondé, comme nous l'avons dit, les Amazones, et ils anéantirent et pillèrent Chalcédon que Cornelius Avitus restaura ». Cf. *Getica*, p. 48 : *Quo in omni lascivia resoluti, Respa et Veduco Thuruarque ducibus Gothorum, sumptis navibus Asiam transierunt, fretum Hellespontiacum transvecti, ubi multas eius provinciae civitates populati, opinatissimum illud Ephesiae Dianae templum, quod dudum dixeramus Amazonas condidisse, igne succendunt partibusque Bithyniae delati Chalcedonam subverterunt, quam post Cornelius Avitus aliqua parte reparavit [...]*. Trad. Devillers (1995 : 43) : « Alors que ce dernier s'était abandonné à une vie toute de lubricité, Respa et Veduc, ainsi que Thuruar, des chefs goths, prirent des bateaux et passèrent en Asie, après avoir franchi l'Hellespont. Là, ils pillent plusieurs cités de cette province et mettent le feu à ce très renommé temple de Diane à Éphèse, dont nous avons dit tantôt qu'il avait été fondé par les Amazones. Ils se portèrent dans les contrées de Bithynie et mirent sens dessus dessous Chalcédon ; plus tard, Cornelius Avitus restaura en partie celle-ci ».

Prenons le cas du duc Paul, envoyé par le roi Wamba pacifier la Septimanie soulevée et qui, ralliant les séditieux, se fit proclamer roi « d'Orient » (Rucquoi, 1993b : 42). Dans le chapitre *De regno Bambe*, « À propos du règne de Wamba », la première mention de Paul s'accompagne d'une prolepse qui contient en germe la suite de l'imposant récit que Rodrigue consacre au règne de Wamba :

Et omnes in electione eius promissione spontanea subscripserunt et fidem ei et patrie iurauerunt et Paulus futurus proditor subscripsit cum aliis et iuravit. Historia gothica, p. 75.

« Et tous approuvèrent par une promesse volontaire son élection et jurèrent fidélité au roi et à la patrie et Paul, le futur traître, approuva et jura avec les autres ».

Cette prolepse se double, dans le chapitre suivant, *De rebellione Ylderici*, « À propos de la rébellion d'Hildéric », d'une analepse rappelant le serment de loyauté envers Wamba prononcé par Paul :

Et iam publice fidem promissam Bambe principis uiolauit, et ut ad optatum fastigium perueniret, Ranosindum Celtiberie ducem et Hildigisum adhuc in palatino officio consistentem archano consilio circumuenit ut suis insidiis consentirent. Historia gothica, p. 76.

« Et à partir de ce moment, il viola la promesse de fidélité faite publiquement au prince Wamba, et afin de parvenir au trône qu'il désirait, il circonvinrent, pour son plan secret, Ranosinde, duc de Celtibérie, et Hildigisus, qui alors avait une charge au palais, afin qu'ils participassent à son piège ».

La conjonction de ces deux anachronies pose, par conséquent, les premiers jalons de la représentation du duc Paul en mettant en lumière sa félonie¹⁶⁹. De plus, le recours à ce procédé permet au lecteur de l'*Historia gothica* de deviner le conflit qui se profile. Outre son rôle dans la construction du portrait de Paul, la prolepse répétitive a donc valeur d'annonce.

À l'autre extrémité du récit, deux anachronies répétitives répondent aux mêmes visées. Elles sont mises en jeu dans l'élaboration des portraits laudateurs d'Alphonse VIII de Castille et de sa fille Bérengère. Ainsi, dans le chapitre *De comendatione*

¹⁶⁹La prolepse est un ajout de Rodrigue au texte du *CM*. Il doit, en revanche, l'analepse à celui-ci. Cf. *CM*, p. 188 : *Qui Paulus tepide cum exercitu gradiens a bello abstinuit et studio qua ualuit, animos militum ab eo quo ardebant, preliandi furore submouit et promissam religioso principi fidem omnimode uiolauit*. Trad. : « Paul s'avançant tièdement avec l'armée ne prit pas part à la guerre et, avec un zèle puissant, il écarta de la fureur du combat les esprits des soldats qui s'enflammaient pour celui-ci et il viola la promesse et la fidélité faites au religieux prince ».

fidei seu fidelitatis, « Éloge de la foi ou de la fidélité », le Tolédan pointe, pour la troisième fois, la précocité d'Alphonse VIII :

Hanc exquisiuit a iuuentute sua Aldefonsus desiderabilis Sancii filius, qui cum esset paruulus, ut dictum est, et fere regno priuatus, suorum fidelitate et industria recuperauit perdita, acquisiuit non habita, rehedificauit deserta, donec iaceret fundamenta urbium et erigeret excelsa turrium et ruinas a seculis repararet. Historia gothica, p. 241.

« Alphonse, fils du regretté Sanche la rechercha [la loyauté] dès sa jeunesse, et alors qu'il était encore enfant, comme nous l'avons mentionné, il récupéra ce qu'il avait perdu grâce à la fidélité et au zèle des siens. Il y ajouta des territoires inhabités, il reconstruisit ceux qui avaient été désertés jusqu'à y élever les fondations des villes et ériger la grandeur des tours et restaurer ce qui était en ruines depuis des siècles ».

Il s'en était déjà émerveillé deux fois, en contant les débuts de son règne – *De rege Aldefonso et persecutione quam ab infancia tolerauit et de nutriciis eius*, « À propos du roi Alphonse et des persécutions qu'il endura dans son enfance et de ses tuteurs » – et l'occupation du royaume castillan par le roi Ferdinand II qui eut lieu à cette époque – *Quod rex Fernandus optinuit fere totam Extremadariam*, « Comment le roi Ferdinand prit possession de presque toute l'Extrémadure » :

Hic ab infancia uultu uiuax, memoria tenax, intellectu capax. Historia gothica, p. 236.

« Il eut, dès son enfance, un visage vif, une mémoire vaste et une intelligence étendue ».

Nisi hoc dignum persecucione dicatur, quod quicquid possibilitati illius etatis suberat, hoc in puero bonorum presagiis monstrabatur, que omnia processus infancie iam in puericia ostendebat, in qua regalis grauitas, leuitatis puerilis ignara, successione temporum mirabiliter coalebat; quod neque in aliis principibus uix etas etiam operatur, in isto gracia superabat. Historia gothica, pp. 239–240.

« Si ce n'est que l'on puisse considérer comme digne de persécution, le fait que ce qui, à cet âge, n'était encore qu'en germe, se laissait voir chez l'enfant par les signes de ses vertus que le développement de son jeune âge montrait toutes déjà dès l'enfance. Au cours de celle-ci, au fil du temps, croissait de façon étonnante une dignité royale, étrangère à la légèreté enfantine. Et ce que l'âge atteint difficilement chez les autres princes, chez celui-ci la grâce le faisait surabonder ».

Là encore, l'analepse souligne une des qualités du personnage, sa précocité, et anticipe, par l'emploi de ce *topos* caractéristique, sur « l'hagiographisation » dont le

roi Alphonse VIII fera l'objet dans la suite du récit¹⁷⁰. Par l'intermédiaire d'une prolepse, Rodrigue fait de même avec la figure de Bérengère et, dans le chapitre *De rege Aldefonso et eius militia et filiis eius*, « À propos du roi Alphonse et de ses chevaliers et de ses enfants », laisse entrevoir, dès les premiers mots qu'il consacre à la future reine, l'auréole de vertus dont il la nimbera :

Demum inter ipsum et regem Castelle guerris et uastationibus perpetratis, duxit uxorem dominam Berengariam regis Castelle filiam, de cuius uirtutibus post dicemus, et suscepit ex ea filios Fernandum, cui Castelle et Legionis prouenit postea principatus, et Aldefonsum, et duas filias, Constanciam, que fuit in Burgensi monasterio monialis, et Berengariam, que nupsit Iohanni de Brena, qui ex parte uxoris, quam habuerat, Hierosolymitani regni ad tempus negocia ministravit. Historia gothica, pp. 246–247.

« Enfin, une fois achevées les guerres et les dévastations entre le roi de Castille et lui, il prit pour épouse la fille du roi de Castille, Bérengère, dont nous exposerons les vertus. D'elle, il eut des fils : Ferdinand qui reçut le gouvernement de la Castille et du Léon, et Alphonse. Il eut également deux filles : Constance qui fut moniale dans le monastère de Burgos, et Bérengère qui épousa Jean de Brienne qui, du fait de son épouse précédente, gérait, à cette époque, les affaires du royaume de Jérusalem ».

Il arrive également que les anachronies servent à rehausser l'image non pas d'un seul personnage, mais d'un peuple dans son entier, en l'occurrence les Wisigoths, dont la célébration est une des composantes du discours néogothique qui irrigue l'ensemble de l'*Historia gothica*. Dans les trois fragments que nous allons citer, les procédés d'anachronie participent directement de cette dimension apologétique. Ces fragments sont relatifs à l'hérésie arienne adoptée au IV^e siècle par les Wisigoths (Rucquoi, 1993b : 25). Voici ce qu'en dit Rodrigue :

Valens autem a ueritate catholica deuius et arriane heresis peruersitate detentus, ut audiuit Gothos fidem catholicam suscepisse, aplausit eisdem, et missis hereticis sacerdotibus Gothos persuasione nephanda sui erroris dogmati aggregauit, in tam preclaram gentem uirus pestiferum transfundendo. Sic que errorem quem recens credulitas bibit, tenuit diu que seruauit usque ad terciam synodum Toletanam, que fuit sub Recharedo principe celebrata. Historia gothica, pp. 39–40.

« Cependant, Valens, détourné de la vérité catholique et retenu par la perversion de l'hérésie arienne, comme il apprit que les Goths avaient embrassé la foi catholique, félicita ceux-ci et, leur envoyant des prêtres hérétiques, il associa les Goths, par une propagande abominable, au dogme de son erreur, répan-

¹⁷⁰ Cf. chapitre suivant.

dant la peste de ce poison parmi un peuple aussi illustre. C'est ainsi que la récente crédulité absorba une erreur qui se maintint et se conserva longtemps, jusqu'au troisième concile de Tolède qui fut célébré sous le prince Reccarède ».

Qui tandem salutis sue reminiscentes et inolitam perfidiam detestantes, ad unitatem catholice fidei redierunt era CCCLXXX. Historia gothica, p. 40.

« Enfin, se souvenant de leur salut et se détournant de la perfidie enracinée, ils revinrent à l'unité de la foi catholique, en l'an 390 de l'ère hispanique ».

Et in hoc concilio fuit ab Hispanis eliminata heresis arriana, quibus infecta fuerat gens Gothorum a tempore Athanarici regis et Valentis imperatoris qui dedit Gothis doctores ut eos in arriana perfidia confirmarent. Historia gothica, p. 63.

« Et lors de ce concile, l'hérésie arienne fut éliminée parmi les *Hispani*. Parmi eux, le peuple goth fut infecté depuis l'époque du roi Athanaric et de l'empereur Valens qui envoya aux Goths des maîtres pour qu'ils les affermissent dans la perfidie arienne ».

Dans ces trois extraits, nous constatons que l'évocation de la conversion des Wisigoths à l'arianisme s'accompagne à chaque fois, sous la plume de Rodrigue, d'anachronies destinées à mettre en valeur soit le rôle joué par l'empereur Valens dans l'égarement des Wisigoths, soit le retour de ceux-ci à la foi catholique lors du III^e concile de Tolède célébré sous le règne de Reccarède. Dans le premier fragment, Rodrigue reprend littéralement les mots de l'*HG* d'Isidore de Séville pour noircir la figure de Valens. Il ajoute, cependant, au texte isidorien la prolepse qui situe le moment de l'abandon de l'arrianisme par les Wisigoths¹⁷¹. Dans le second, il est également redevable en tout point de l'*HG*, mais la mention de l'ère hispanique dans la prolepse, soulignée peut-être afin de circonscrire la faute des Wisigoths dans le temps, est de son fait¹⁷². Enfin, la troisième anachronie est intégrée par Rodrigue au

¹⁷¹Cf. *HG*, p. 182 : *Valens autem a ueritate catholicae fidei deuius et Arrianae haeresis peruersitate detentus missis haereticis sacerdotibus Gothos persuasione nefanda sui erroris dogmati adgregauit et in tam praeclaram gentem uirus pestiferum semine pernicioso transfudit sicque errorem, quem recens credulitas ebibit, tenuit diuque seruauit*. Trad. : « Cependant, Valens, détourné de la vérité catholique et retenu par la perversion de l'hérésie arienne, envoyant des prêtres hérétiques aux Goths, associa ceux-ci, par une propagande abominable au dogme de son erreur et il répandit parmi un peuple aussi illustre la peste de ce poison par une semence funeste. C'est ainsi que la récente crédulité absorba une erreur qui se maintint et se conserva longtemps ».

¹⁷²Cf. *HG*, p. 184 : *Qui tandem reminiscentes salutis suae renuntiauerunt inolitae perfidiae et per Christi gratiam ad unitatem fidei catholicae peruenerunt*. Trad. : « Enfin, se souvenant de leur salut, ils renoncèrent à la perfidie enracinée et, par la grâce du Christ, ils parvinrent à l'unité de la foi catholique ».

condensé qu'il fait des actes du III^e concile de Tolède¹⁷³. L'analepse répétitive qui rappelle la culpabilité de Valens ne se trouve pas, en effet, dans les actes conciliaires (*Concilios visigóticos*, pp. 107–145). Par conséquent, en anticipant sur la suite du macrorécit ou en remontant le fil de celui-ci, Rodrigue cherche à limiter dans le temps « l'erreur » des Wisigoths et à les dédouaner en soulignant qu'il n'adoptèrent pas l'hérésie de leur gré mais manipulés par la perfidie de Valens. Grâce au procédé de l'anachronie, il peut donc gommer prestement ce qui viendrait, aux yeux du lecteur, entâcher l'image des Wisigoths.

Terminons-en avec le rôle des anachronies répétitives dans la construction des portraits en signalant que deux d'entre elles ont pour fonction de reconnaître certains personnages en mettant en valeur un événement notoire auquel ils sont rattachés. La première analepse de ce type n'apparaît qu'une seule fois. Elle qualifie Sanche IV de Navarre en revenant sur son assassinat en 1076 à Peñalén : *Sancio filio regis Garsie, qui fuit occisus in Pennaleni*, « Sanche, le fils du roi Garsias, qui fut tué à Peñalén » (*Historia gothica*, p. 189). La seconde est redondante et rappelle la conquête de Tolède pour caractériser Alphonse VI de Castille-Léon. Nous en avons trouvé sept occurrences dans le texte sous la forme suivante : nom du roi suivi de la mention *qui cepit Toletum*, « le conquérant de Tolède ». Notons que cette analepse, en rappelant l'exploit du souverain, peut être considérée comme l'un des mécanismes sur lesquels repose la construction du portrait laudateur qu'en fait Rodrigue tout au long des nombreux chapitres qu'il lui consacre.

Nous voudrions, pour terminer, exposer comment l'insertion d'une anachronie répétitive permet à Rodrigue de faire progresser le récit et d'introduire les ingrédients nécessaires au développement d'un épisode futur. C'est le cas dans le fragment suivant où le Tolédan fait allusion au premier mariage d'Alphonse IX de Léon :

Set quia, ut diximus, auriculariorum susurriis ad uaria trahebatur, eorum consilio duxit Tharasiam filiam Sancii regis Portugalie in uxorem, licet essent consanguinei in secundo gradu, ex qua suscepit Sanciam et Fernandum, qui

¹⁷³Rappelons que la condensation est la principale modalité de la réécriture à laquelle Rodrigue soumet les actes des conciles de Tolède. Pour le procédé de condensation, cf. Genette (1982 : 341–364) ; Goullet (2005).

fuert mortui sine prole, et aliam filiam, que Dulcis dicitur et adhuc uiuit. Historia gothica, p. 246.

« Mais comme, ainsi que nous l'avons dit, il était tiraillé en divers sens par les murmures de ses conseillers, il prit pour épouse Thérèse, la fille de Sanche, le roi du Portugal, bien qu'ils fussent parents au second degré. De celle-ci, il eut Sancier et Ferdinand qui moururent sans descendance, ainsi qu'une autre fille, appelée Douce et qui vit encore ».

Du rappel de la faiblesse du roi Alphonse, prompt à se laisser influencer par la rumeur, dépend, par conséquent, l'exposé des informations suivantes : le mariage avec l'infante portugaise Thérèse et la naissance des enfants qui en furent le fruit, Ferdinand, Sancier et Douce. L'apparition de ces derniers dans le cours du récit n'est pas anodine, puisque les filles du roi léonais prendront part aux rebondissements du microrécit secondaire de la montée sur le trône léonais de Ferdinand III, né du second mariage d'Alphonse IX avec Bérengère de Castille. Ainsi, l'entrée en scène des demi-sœurs de Ferdinand III est directement liée à ce microrécit, puisqu'elle en constitue les prémices. Dans le cadre de celui-ci, Rodrigue lui-même met en évidence cette corrélation, en recourant de nouveau à des anachronies :

et cum ad Daralferciam peruenisset, rumor aduenit patrem suum in Villanoua de Sarria ab hoc seculo migravisse et in ecclesia beati Iacobi traditum sepulture, era MCCLXVIII, et quod etiam regnum legauerat, quas ex regina Tharasia susceperat, filiabus. Historia gothica, p. 295.

« Et alors qu'il était parvenu à Guadalferza, la rumeur le prévint que son père avait quitté le monde à Villanova de Sarria et avait été enterré dans l'église de Saint-Jacques, en l'an 1268 de l'ère hispanique. Il apprit également qu'il avait légué son royaume aux filles qu'il avait eues de la reine Thérèse ».

Sorores enim domini regis Sancia et Dulcis, de quibus diximus, rebellionem cum complicibus preparabant. Historia gothica, p. 296.

« En effet, les sœurs du roi, Sancier et Douce, dont nous avons parlé, préparaient une rébellion avec leurs complices ».

Les fragments que nous venons de citer sont complémentaires. La prolepse contenue dans le premier relève à la fois de l'art de la préparation narrative et du souci de fournir toutes les informations nécessaires à la compréhension du récit. Ainsi, la mention du premier mariage et de la descendance d'Alphonse IX, associée au jugement négatif (crédulité du roi, illégalité du mariage) qu'émet à ce propos le Tolédan, sont significatifs. En effet, ce jugement, qui n'apparaît pas dans le *CM*

que Rodrigue reprend ici, laisse entendre que cette première union sera source de conflits¹⁷⁴. Les deux fragments suivants, dans lesquels il en expose le point de départ (la mort d'Alphonse IX) et l'une des phases (la rébellion des partisans des demi-soeurs de Ferdinand III), sont directement liés à cette première anachronie, puisqu'ils sont la conséquence directe de la première union d'Alphonse IX.

Les distorsions temporelles revêtent, par conséquent, des fonctions diverses dans l'*Historia gothica*. Elles sont nécessaires à l'élaboration structurelle du récit (progression narrative, construction des personnages), mais également à son intelligibilité et à son interprétation. Compte tenu de cela, si elles sont en premier lieu impliquées dans l'organisation et la signification des microrécits primaires ou secondaires, elles peuvent avoir aussi, nous l'avons vu, des répercussions sur le plan macronarratif. La profusion des synchronies et des anachronies dans l'*Historia gothica*, le fait que la plupart de ces mécanismes constitue un ajout du Tolédan aux sources auxquelles il emprunte, le rôle qu'il leur attribue en font des points d'observations privilégiés à partir desquels il est possible de suggérer quelques hypothèses concernant sa pratique scripturale.

L'étude des mécanismes de distorsions temporelles confirme certains des traits mis en évidence dans les pages précédentes. Comme dans les cas que nous avons exposés, la présence de tels mécanismes dans le récit de Rodrigue est indépendante des sources dont il s'inspire. Elle provient d'une réécriture menée dans un but précis qui témoigne de la réappropriation des matériaux textuels antérieurs, démarche caractéristique d'une autorité assumée (Polo de Beaulieu, 2001). Deuxièmement, ce « jeu » sur le temps illustre la cohérence de l'*Historia gothica*. Les informations données incidemment par le biais des procédés de distorsion temporelle ne sont pas de simples digressions mais se rattachent d'une manière ou d'une autre au récit principal et sont nécessaires au(x) discours qu'il développe. Cette mise en relation

¹⁷⁴Cf. CM, p. 320 : *Unde compulsus fuit ducere in uxorem Tharasiam filiam eiusdem regis Sancii, ut ipsum regem Sancium haberet in auxilium sui contra Adefonsum regem Castelle. Ex ista Tharasia genuit tres filios, scilicet Sanciam primogenitam, deinde Fernandum et nobilem infantissimam Dulciam*. Trad. : « Puis, il fut poussé à prendre pour épouse Thérèse, la fille du roi Sanche, afin que ce dernier lui vienne en aide contre le roi de Castille, Alphonse. De cette Thérèse, il engendra trois enfants : Sancie, l'aînée, puis Ferdinand et la très noble infante Douce ».

de faits narrés à plusieurs chapitres d'intervalle, ajoutée à l'abondance des rappels et des anticipations assumés par le Tolédan, nous incitent à penser que lorsqu'il écrit son texte, Rodrigue en a une vision d'ensemble, non seulement dans ses grands mouvements mais également dans ses détails. Pour preuve, alors que nous avons pu dénombrer près de cent cinquante anachronies, seules deux d'entre elles ne renvoient, par rétrospection ou par anticipation, à rien¹⁷⁵. Il serait, par conséquent, possible d'envisager que le Tolédan ait pu travailler à partir d'un cahier de notes préalable dans lequel il aurait esquissé la trame générale de son texte, son canevas, et fait ressortir les événements ou les personnages sur lesquels il souhaitait attirer l'attention¹⁷⁶. Une telle hypothèse rejoindrait celle formulée par I. Fernández-Ordóñez à propos des méthodes de travail de Jean d'Osma dont elle suppose qu'il eut également recours à un aide-mémoire de ce type¹⁷⁷. Nous pouvons également apprécier la démarche d'exhaustivité, de recherche de complétude dans laquelle s'inscrit, à plusieurs niveaux, le Tolédan. Nous avons pu observer, par exemple, comment la mise au jour de relation de synchronie entre deux événements lui permettait d'embrasser le passé dans sa totalité et de donner ainsi plus d'épaisseur à son récit. Enfin, nous voudrions suggérer ici que les anachronies pourraient être, à l'instar des titres de chapitres annonçant ce dont il va être question, un des auxiliaires de la bonne réception du texte en permettant au lecteur ou à l'auditeur de ne pas se perdre dans

¹⁷⁵La première se trouve dans le microrécit secondaire des débuts du règne d'Alphonse VIII. Rodrigue rapporte, dans le récit des affrontements qui opposèrent le jeune roi à son oncle Ferdinand II, que l'opinion populaire se rangea du côté de celui-ci *predictis de causis*, soit « pour des raisons évoquées au préalable ». Cf. *Historia gothica*, p. 240. Nous n'avons pas trouvé trace des dites raisons dans le texte. De même, Fernández Valverde (1989 : 353, n. 73) souligne que le Tolédan n'a rien dit à propos des villes et châteaux que Ferdinand III peupla de Chrétiens, qu'il affirme pourtant avoir mentionnés. Cf. *Historia gothica*, p. 301 : *Tunc date sunt ei ciuitates et castra, quorum presidia Christianis, ut diximus, inuestiuit* [...]. « Alors, les villes et les châteaux lui furent remis. Il en garnit les postes de Chrétiens [...] ».

¹⁷⁶Ce cahier de notes serait un simple *memento*, différent du brouillon composé par Rodrigue avant la rédaction définitive de l'*Historia gothica* et dont il reste deux témoins manuscrits : le manuscrit *I* (Escorial, ç.IV.12), copie du brouillon de Rodrigue et le manuscrit *B* (Bibliothèque Universitaire de Madrid, 143), copie du brouillon faisant apparaître dans les marges, entre les lignes ou incorporées au texte, les corrections apportées par le Tolédan. Cf. Fernández Valverde (1987 : XVI–XIX).

¹⁷⁷Cf. Fernández-Ordóñez (2006 : 35) : « Quizá sea más sensato pensar, por ello, en la existencia de algún registro o dietario personal, guiado por el calendario litúrgico, en que Juan de Soria fuera apuntando tareas o acontecimientos relevantes. Una agenda sobre cuyas notas reconstruyó, cada ciertos períodos, la historia precedente ».

le foisonnement et la complexité du récit.

Le recours aux mécanismes de déformations temporelles que nous venons de mettre en évidence permet à Rodrigue de s'affranchir du schéma structurel de juxtaposition qui, découlant du primat de la chronologie, préside à l'organisation de la plupart des récits historiographiques médiévaux. Libéré de cette contrainte, il peut associer aux deux modalités d'ordonnancement principales – chronologique et spatiale – d'autres techniques de construction narrative.

4.3.2 Quelques techniques de structuration des microrécits

Les techniques de structuration des microrécits que nous allons mettre en évidence à présent sont au nombre de trois. Elles n'apparaissent que de façon ponctuelle dans l'*Historia gothica*, mais sont significatives, comme les mécanismes de distorsion temporelle, de la cohérence que Rodrigue imprime à son texte et de la façon dont ses desseins transparaissent dans l'organisation de celui-ci.

L'exemplification

La première de ces techniques est l'exemplification. Elle consiste à insérer un microrécit secondaire au sein d'un microrécit primaire afin de l'illustrer ou de lui apporter une justification. Le lien entre les deux microrécits, même s'il est encore de nature chronologique, comporte une dimension logique que Rodrigue cherche à mettre en valeur. Prenons deux exemples.

Le premier nous renvoie au règne de Vermude II de Léon. Dans l'*Historia gothica*, la figure de celui-ci est marquée négativement, et la description qu'en fait le Tolédan est un nouvel exemple de réécriture, trait qui caractérise, nous l'avons dit, sa pratique scripturale. Ainsi, si l'on compare le texte de Rodrigue et sa source à cet endroit, le *CM* de Luc de Tuy, on constate que le Tolédan y apporte plusieurs modifications afin de noircir le portrait de Vermude II qu'offre le Léonais. Ainsi, Rodrigue introduit une modification structurelle majeure à la narration de Luc. Alors que ce dernier

achève le récit du règne de Vermude II par l'évocation des épouses légitimes et des concubines du souverain, Rodrigue place ce fragment dans les premiers moments de son propre microrécit¹⁷⁸, en tête d'un chapitre qu'il intitule *De insolenciis Veremudi et uxoribus eius et de victoria Almançori*, « À propos des outrances de Vermude, de ses épouses et de la victoire d'Al-Mansour » (*Historia gothica*, pp. 162–163). L'association, dans ce titre, du comportement moral (*insolenciis*) du roi Vermude et de la victoire du chef musulman Al-Mansour annonce déjà ce que le Tolédan ne manquera pas de mettre en évidence dans le corps du chapitre, à savoir la relation de cause à effet qui existe entre les deux, relation qu'il traduit par ces mots assez mystérieux :

Igitur propter peccata principis Veremudi et populi christiani rex Arabum, qui Alhagib dicebatur, se Almançor constituit nominari. Historia gothica, p. 162.

« Ainsi, à cause des péchés du roi Vermude et du peuple chrétien, le roi des Musulmans, qui avait pour nom Al-Hagib, décida de prendre celui d'Al-Mansour ».

Le lecteur ne découvre le sens de cette information que quelques lignes plus loin, en apprenant qu'Al-Mansour, après s'être attribué ce qu'il faut comprendre comme un nom de guerre : le « vainqueur », entreprend, secondé par son fils, de dévaster les terres léonaises, castillanes et navarraises. Sur le plan structurel, on remarque, par conséquent, que le Tolédan modifie le texte-source afin de servir son propos : démontrer l'immoralité du roi Vermude II dont il fait la cause directe des assauts d'Al-Mansour. Ce procédé de permutation n'est pas le seul témoin de la réécriture que mène Rodrigue dans ce chapitre. Il lui adjoint celui de l'expansion en faisant de micro-additions au texte de Luc (Genette, 1982 : 372–374, Goullet 2005 : 92). La mise en regard du *CM* et de l'*Historia gothica* en témoigne :

CM, p. 124

Habuit duas legitimas uxores rex Veremudus : unam Velasquitam, quam viventem dimisit, et aliam nomine Geloyram, ex qua habuit filios, Ade-

De insolenciis Veremudi et uxoribus eius et de victoria Almançori, Historia gothica, p. 162

Rex uero Veremudus habuit duas nobiles concubinas, et erant sorores, legem Domini obliuiscens, et ex una genuit infantem Ordonium et ex alia Geloyram. Infans autem Ordonius procedente

¹⁷⁸Rodrigue étale le microrécit primaire du règne de Vermude II sur cinq chapitres. Le chapitre *De insolenciis Veremudi et uxoribus eius et de victoria Almançori*, « À propos des outrances de Vermude, de ses épouses et de la victoire d'Al-Mansour » est le second de la série.

fonsum scilicet et Tharasiam. Habuit etiam duas nobiles concubinas, et ex una genuit infantem dompnum Ordonium et ex alia infantissam dompnam Geloyram. Ipse infans Ordonius ex infantissa Fronilda Pelagii genuit plures filios, quorum nomina hec sunt : Adefonsus, Pelagius, Sancius et Xemenia.

tempore ex infante Fronilde genuit Aldefonsum, Pelagium Sancium et Semenam ; predictus etiam Veremudus nichilominus habuit duas uxores legitimas, Velasquitam scilicet quam uiuentem dimisit, et non contentus incestu sibi aliam nomine Geloyram adulterino contubernio copulauit, ex qua genuit Aldefonsum et Tharasiam.

« Le roi Vermude eut deux épouses légitimes : une nommée Vélasquita qu'il répudia de son vivant et l'autre nommée Elvire dont il eut deux enfants, Alphonse et Thérèse. Il eut également deux concubines nobles ; de l'une, il engendra l'enfant don Ordoño et de l'autre, l'enfante doña Elvire. Ce même enfant, Ordoño, engendra de l'enfante Fronilde plusieurs enfants, dont les noms sont : Alphonse, Pélage, Sanche et Chimène ».

« Le roi Vermude **faisant fi des lois du Seigneur** eut deux concubines nobles et **elles étaient sœurs**. De l'une, il engendra l'enfant Ordoño et de l'autre Elvire. Des années plus tard, l'enfant Ordoño engendra de l'enfante Fronilde, Alphonse, Pélage, Sanche et Chimène. Ce même roi Vermude eut, malgré tout, deux épouses légitimes, Vélasquita qu'il répudia de son vivant **et, non content d'avoir commis un tel péché, il contracta une union adultérine** avec une autre femme nommée Elvire dont il engendra Alphonse et Thérèse ».

Le fragment de l'*Historia gothica* présente un certain nombre de différences par rapport à celui du *CM*. Rodrigue ajoute des détails narratifs au texte de Luc, qui montrent bien qu'il tient les mœurs de Vermude II pour licencieuses. De plus, sur le plan stylistique, cet extrait de l'*Historia gothica* marque l'intrusion du prédicateur qu'est Rodrigue dans le cours du récit. Il prend en effet un positionnement moral vis-à-vis des événements qu'il rapporte et dilate stylistiquement le texte de Luc, plate énumération généalogique, afin d'insuffler à son propos la tonalité parénétique qui est absente de celui-ci¹⁷⁹.

Dans le chapitre intitulé *De rege Veremundo et miraculo tauri*, « À propos de Vermude et du miracle du taureau », cette tonalité parénétique est également perceptible. Le Tolédan accuse en effet Vermude II, comme Luc avant lui, de prêter

¹⁷⁹ Ces observations nous ont été inspirées par les commentaires de M. Banniard lors du débat qui a suivi notre intervention au colloque *Poétique de la chronique* qui s'est tenu en avril 2006 à Toulouse (actes à paraître dans la collection 'Méridiennes' du laboratoire Framespa). Nous remercions M. Banniard pour ses remarques.

l'oreille à des conseillers peu scrupuleux¹⁸⁰. Un tel reproche et la figure du mauvais conseiller dont il induit l'existence sont, dans l'*Historia gothica*, des éléments habituels du portrait du mauvais monarque, envers du paradigme du bon roi que Rodrigue s'applique également à mettre en place¹⁸¹. Dans le microrécit secondaire qui suit la critique adressée au roi, le Tolédan rapporte comment Vermude II s'en prend à l'évêque Athaulf sur les conseils de trois clercs intrigants, qui accusent ce dernier de vouloir livrer la Galice aux Musulmans après s'être lui-même converti à l'Islam. En punition de ce crime, le roi décide de lancer contre l'évêque un taureau furieux mais l'animal ne fait aucun mal au prélat. Après lui avoir déposé ses cornes dans la main, il s'en retourne dans ses montagnes, démontrant ainsi de façon spectaculaire l'innocence et les vertus d'Athaulf, en même temps que la crédulité de Vermude (*Historia gothica*, pp. 160–161.).

Le deuxième exemple retrace, dans un microrécit secondaire qui occupe plusieurs chapitres de l'*Historia gothica*, les affrontements qui opposèrent Bérengère de Castille, puis Ferdinand III son fils, aux turbulents Lara durant la minorité d'Henri I^{er} et après la mort de celui-ci (1217) (Doubleday, 2004 : 63–70 ; González, vol. I, 1986 : 232–263 ; Martin, 2006b : 3–10, Rodríguez López, 1993). En effet, piqués, aux dires du Tolédan, par l'envie, cette faction de la noblesse cherche à soustraire le jeune roi Henri à la tutelle de sa sœur Bérengère, puis à remettre en cause la légitimité de Ferdinand III, dans le but de s'emparer du gouvernement du royaume¹⁸². Le conflit qui s'ensuit dure quatre ans et s'achève à la mort des comtes Alvare et Gonzague

¹⁸⁰Cf. *Historia gothica*, p. 161 : [...] *et licet alias esset satis prudens, susurronibus et detractoribus aures bibulas inclinabat*. Trad. : « [...] et bien que, par ailleurs, il fût assez avisé, il prêtait avidement l'oreille aux médisants et aux détracteurs ». Cf. *CM*, p. 266 : *Tamen obtenebrauit leuitas mores eius bonos, quoniam leuiter susurronibus prebebat aurem*. Trad. : « Cependant, la faiblesse obscurcit ses bonnes mœurs parce qu'il prêtait l'oreille, à la légère, aux médisants ».

¹⁸¹On retrouve, par exemple, des motifs semblables dans le portrait du roi Garsias de Galice, frère d'Alphonse VI : *Habebat autem quendam vernulum causa familiaris secreti plus debito sibi carum, cuius delationibus contra milites et barones aures credulas adhibebat* [...]. Trad. : « Cependant, il avait un certain serviteur de sa maison qu'il estimait plus qu'il n'aurait dû car il lui confiait des secrets. Aux délations de celui-ci concernant ses nobles et ses chevaliers, il prêtait une oreille crédule [...] ». Cf. *Historia gothica*, p. 198. Sur la représentation de la figure royale, cf. chapitre suivant.

¹⁸²Cf. *Historia gothica*, p. 281 : [...] *licet baronum uarietas zelo inuidie circumacta discidia procuraret*. Trad. : « [...] bien que l'inconstance des nobles suscitât des divisions favorisées par l'aiguillon de l'envie ».

de Lara dont Rodrigue fait un châtement divin, conséquence de leur arrogance et de leur félonie¹⁸³. Le microrécit secondaire souligne donc, cette fois, ce qu'il en coûte de semer la discorde et de s'en prendre aux intérêts royaux, vices également stigmatisés dans l'*Historia gothica*.

Les deux microrécits secondaires que nous venons d'examiner jouent, par conséquent, un rôle particulier dans la construction narrative de l'*Historia gothica* : celui d'exemplification ou de justification d'un fait que le Tolédan porte à la connaissance de son lecteur. Pour cela, Rodrigue emprunte à des formes matricielles dont les visées discursives principales s'articulent autour de l'édification ou de l'illustration (Banniard 2002b). Dans le premier exemple, l'influence des récits hagiographiques, dans lesquels une bête réputée sauvage s'adoucit au contact de celui que l'on condamne au martyre, est perceptible. Dans le second, la caractérisation morale des acteurs en présence – la bonne reine, le noble félon – suivant une logique qui les divise en deux catégories, les bons d'une part et les méchants d'autre part, rappelle les personnages types que l'on retrouve dans les récits exemplaires. Dans les deux cas d'ailleurs, les épisodes mentionnés répondent à la définition de l'*exemplum*, c'est-à-dire un « récit bref donné comme véridique et destiné à être inséré dans un discours [...] pour convaincre un auditoire » (Brémond, Le Goff et Schmitt, 1982 : 37).

Notons que cette visée exemplificatrice sert également les intérêts de Rodrigue. En ce sens, les deux fragments cités sont le lieu où s'exprime sa pensée, celle qu'il laisse entrevoir, mais aussi celle qu'il faut déceler derrière les mots. Ainsi, dans notre premier exemple, derrière l'illustration de la crédulité royale, c'est la valorisation de la figure de l'évêque, que l'on retrouve ailleurs dans l'*Historia gothica*¹⁸⁴, qui est en jeu (Henriet, 2003b : 430–432). De même, dans le second exemple, sous le vernis moralisateur et la défense des intérêts royaux, c'est l'acrimonie de Rodrigue, écarté par les Lara de l'entourage du roi Henri I^e dont ils assurèrent la tutelle, qui pourrait s'exprimer (Doubleday, 2004 : 64).

¹⁸³Cf. *Historia gothica*, p. 290 : *Aduersariis itaque sic a Domino iudicatis rex Fernandus regnum optinuit pacifice et quiete*[...]. Trad. : « Par conséquent, le Seigneur ayant jugé ses ennemis, le roi Ferdinand maintint son royaume dans la paix et dans la tranquillité [...] ».

¹⁸⁴Cette valorisation s'exprime également dans le portrait que dresse Rodrigue des archevêques tolédans, Bernard de Sédirac et Martin Lopez de Pisuerga, et, bien sûr, dans son auto-portrait.

Le resserrement narratif

La deuxième technique relevée est celle du resserrement narratif. Elle permet au Tolédan de donner une vue d'ensemble du passé avant d'en extraire un événement ou un personnage dont il rapporte l'histoire de façon plus détaillée. Cette technique est surtout manifeste dans les premiers chapitres de l'*Historia gothica*. Après avoir ouvert le macrorécit historiographique par l'évocation de l'épisode biblique du déluge, Rodrigue rapporte ce qu'il advint des trois fils de Noé : Sem, Cham et Japhet. À la fin de ce premier chapitre, le Tolédan énumère les territoires qu'ils occupèrent, une fois qu'ils se furent dispersés sur la terre : l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Puis, il intervient dans le cours du récit pour le recentrer sur l'Europe et celui qui en assura le peuplement, Japhet :

Filii Sem possederunt Asiam, set non totam. Filii Cham Affricam habuerunt. Filii Iaphet ab Amano et Tauro montibus Cilicie et Sirie, que sunt in Asia, et totam Europam usque ad Gades Herculis in finibus Hispanie possederunt. Et quod filii Cham et Iaphet aliquid in Asia habuerunt extimo actum bello. Set quia de generatione Iaphet cura est proseguere in hoc libro, de aliis fratribus hic omito. Historia gothica, p. 10.

« Les fils de Sem possédèrent l'Asie, à l'exception de quelques-unes de ses parties. Les fils de Cham reçurent l'Afrique. Les fils de Japhet possédèrent les territoires situés à partir des monts Amanus et Taurus, en Cilicie et en Syrie, et toute l'Europe jusqu'aux colonnes d'Hercule aux confins d'*Hispania*. Et ce que les fils de Cham et de Japhet eurent en Asie, je crois qu'ils l'obtinrent par la guerre. Mais, comme l'objet de ce livre est de s'attacher à exposer la descendance de Japhet, j'omets celle de ses autres frères ».

Après cette mise au point, le deuxième chapitre de l'*Historia gothica* est consacré, comme l'a annoncé Rodrigue, à l'Europe et à Japhet : *De Europa et generationibus Iaphet*, « À propos de l'Europe et de la descendance de Japhet » (*Historia gothica*, p. 10). Le Tolédan opère ensuite un second resserrement puisque, après s'être intéressé à chacun des sept fils de Japhet, il s'attache, dans un troisième chapitre, à la seule figure du cinquième, Tubal, l'ancêtre des *Hispani* :

Quintus autem filius Iaphet fuit Tubal, a quo Yberes, qui et Hyspani, ut dicunt Ysidorus et Ieronimus, processerunt. Historia gothica, p. 13.

« Cependant, le cinquième fils de Japhet fut Tubal, dont descendent les Ibères qu'Isidore et Jérôme nomment *Hispani* ».

Notons que cette fois, ce n'est pas le recentrage en lui-même que justifie Rodrigue mais le fait de s'être attardé sur la descendance de Japhet avant d'entrer dans le vif de son sujet : les premiers habitants d'*Hispania* :

Hec ideo dixi quia cogit hystoria quam assumpsi de incolis Europe aliqua declarare. Historia gothica, p. 12.

« J'ai narré cela parce que l'histoire que j'ai entreprise me contraint à dire quelque chose au sujet des habitants de l'Europe ».

Cette technique de resserrement traduit l'instauration d'une progression narrative, du récit biblique, le déluge de Noé, au véritable sujet de l'ouvrage du Tolédan, *Hispania*. Ainsi, il pare celle-ci du prestige que confèrent des origines bibliques (De Carlos Villamarín, 1996 : 43–46). On pourrait également voir dans le recours à cette technique, qui amène Rodrigue à se livrer à une description topographique de l'Europe empruntée à Orose et à Jordanès, une autre convergence de l'*Historia gothica* avec le « genre » de l'*historia* qui fait, en général, précéder le traitement d'un peuple d'un excursus géographique (Werner, 1990 : 279). Enfin, le fait que ce resserrement s'accompagne d'une double intervention de Rodrigue n'est pas sans signification. En justifiant sa démarche par l'emploi de verbes à la première personne du singulier (*omito*, *dixi*, *assumpsi*), mais aussi en donnant son avis sur les événements qu'il rapporte (*extimo*), le Tolédan met en avant la dimension logique et réflexive de son texte. Comme il l'a fait dans la dédicace et le prologue de l'*Historia gothica*, Rodrigue réaffirme, une nouvelle fois, à l'orée du récit, sa condition d'auteur.

Ailleurs dans l'*Historia gothica*, l'exposé généalogique d'une lignée donne également lieu à cette technique de resserrement du récit. Ainsi, dans le chapitre *De unione regni et comitatus Barchinonie et filiis comitis et regine*, « À propos de l'union du royaume et du comté de Barcelone et des fils du comte et de la reine », Rodrigue énumère l'ensemble des descendants d'Urraque, fille de Ramire II d'Aragon, et de Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone : Alphonse, Sanche et Douce. Il recentre ensuite le récit sur l'aîné d'entre eux, le futur Alphonse II (*Historia gothica*, p. 180). Il répète de nouveau le même mécanisme à propos des six enfants d'Alphonse II qu'il cite tous : Pierre, Alphonse, Ferdinand, Constance, Aliénor et Sancie (*Histo-*

ria gothica, p. 180). Il porte ensuite son attention sur l'aîné de ceux-ci : Pierre, roi d'Aragon entre 1196 et 1213, à qui il consacre un chapitre : *De Petro rege Aragonie et eius morte*, « À propos du roi d'Aragon, Pierre, et de sa mort » (*Historia gothica*, pp. 181–182). En produisant un effet de gros plan, cette technique, qui met en valeur un évènement ou un personnage sans pour autant priver le lecteur d'une matière secondaire, donne plus d'ampleur et de portée au récit. En conséquence, elle nous semble se rattacher encore une fois à l'exigence d'exhaustivité déjà évoquée.

Les vues synoptiques

Nous avons donné le nom de vue synoptique – du latin *synopsis* : plan – à la troisième technique de narration relevée dans l'*Historia gothica*. Par le biais de celle-ci, Rodrigue offre, sous une forme résumée, les principaux points du récit à venir, son plan en somme, puis procède à la narration détaillée de chacun de ces points. Cette technique est manifeste dans l'ensemble du texte puisque, en elle-même, la division en chapitres qui met en relief les évènements ou les personnages sur lesquels Rodrigue portera son attention, en est une des illustrations. Elle intervient également dans la construction de certains microrécits comme l'illustrent les deux exemples suivants.

Le premier concerne les Goths. Dans le chapitre *De opinionibus originis gentis Gothorum et commendatione eorum*, « À propos de l'origine du peuple goth et de leur éloge », Rodrigue brosse, comme annoncé, un portrait élogieux du peuple goth. Celui-ci, c'est indéniable, s'inspire, dans la lettre et dans l'esprit, de la *Recapitulatio* isidorienne. Encore appelée *Laus Gothorum*, cette pièce laudative conclut l'*HG* d'Isidore de Séville (*HG*, pp. 282–287). L'insertion d'un chapitre de ce type dans l'*Historia gothica* répond au propos de Rodrigue : l'exaltation de la *gens gothica*, tout en témoignant, une nouvelle fois, de son attachement au modèle isidorien. Cependant, le chapitre cité n'a pas, dans l'*Historia gothica*, le statut qui est le sien dans certains manuscrits de la rédaction longue de l'*HG* : celui d'épilogue (Rodríguez Alonso, 1975 : 123–137). Il remplit la fonction inverse car la pièce laudative de l'*Historia gothica* annonce, point par point, ce qui fera l'objet des chapitres suivants :

l'histoire des Goths jusqu'au règne de Sisebut. Dans le texte de Rodrigue, cette pièce fait donc office de *compendium* préalable au déploiement du récit. Sa construction narrative repose entièrement, par conséquent, sur le recours systématique à un procédé d'anachronie : l'insertion de prolepses complétives. Nous y lisons, sous forme d'évocations succinctes, l'entier des pérégrinations des Goths, de la Scythie à Tolède, leur capitale en *Hispania*, mais aussi leurs combats contre les différents peuples qu'ils mirent en déroute, et l'évolution de leurs mœurs. Le tableau suivant donne la liste des correspondances s'établissant entre le chapitre contenant l'éloge des Goths et les chapitres de l'*Historia gothica* qui lui font écho :

LA LAUS GOTHORUM, pp. 22-24	CORRESPONDANCES DANS LES CHAPITRES SUIVANTS
L'occupation de la Scythie	<i>De situ scythie et de regimine exercitus gothorum</i> « À propos de la situation de la Scythie et de l'organisation de l'armée des Goths », p. 25.
La déroute de Vésoses	<i>De athanavso et ortu parthorum</i> « À propos de Thanausis et de l'origine des Parthes », p. 26.
La soumission de l'Asie	<i>De athanavso et ortu parthorum</i> « À propos de Thanausis et de l'origine des Parthes », p. 26.
L'origine des Parthes	<i>De athanauso et ortu parthorum</i> « À propos de Thanausis et de l'origine des Parthes », p. 26.
Les Amazones	<i>De feminis gothorum que postea dicte sunt amazones</i> , « À propos des femmes des Goths qui furent appelées plus tard Amazones », <i>De actibus gothorum et amazonum et de thelepho et evriphilo gothorum regibus et regina athamari</i> , « À propos des faits des Goths et des Amazones et de Thélèphe et d'Euripile et des rois des Goths et de la reine Tamiris », pp. 27-30
Télèphe	<i>De actibus gothorum et amazonum et de thelepho et evriphilo gothorum regibus et regina athamari</i> , « À propos des faits des Goths et des Amazones et de Thélèphe et d'Euripile et des rois des Goths et de la reine Tamiris », p. 30.

La retraite de Darius.	<i>De victoriis gothorum contra persas et grecos</i> , « À propos des victoires des Goths contre les Perses et les Grecs », p. 31.
La peur de César	<i>De sapientibus gothorum et consiliariis eorumdem</i> , « À propos des sages des Goths et de leurs conseillers », p. 32.
La dévastation de l'Italie	<i>De constantino imperatore et geberit et hermanarico gothorum regibus et eorum bellis</i> , « À propos de l'empereur Constantin et des rois goths Gébéréd et d'Hermanaric et de leurs guerres », p. 36.
La fondation de Vérone	<i>De constantino imperatore et geberit et hermanarico gothorum regibus et eorum bellis</i> , « À propos de l'empereur Constantin et des rois goths Gébéréd et d'Hermanaric et de leurs guerres », p. 36.
L'entrée des Goths dans les Gaules et en <i>Hispania</i>	<i>De strage redagaysi et stilicionis et vastatione italiae</i> , « À propos des massacres de Radagaise et de Stilicon et de la dévastation de l'Italie », p. 44.
Le processus d'humanisation et de civilisation	<i>De sapientibus gothorum et consiliariis eorumdem</i> , « À propos des sages des Goths et de leurs conseillers », p. 32.
L'émergence du corps clérical	<i>De sapientibus gothorum et consiliariis eorumdem</i> , « À propos des sages des Goths et de leurs conseillers », p. 32.
L'extermination des Vandales, des Alains et des Suèves	<i>De sigerico et walia et victoriis in hispania</i> , « À propos de Sigéric et de Walia et de leurs victoires en <i>Hispania</i> », p. 49.
La maîtrise de la mer par les Goths	<i>De Sisebuto rege</i> , « À propos du roi Sisebut », p. 65.

L'emploi de la technique de vue synoptique est de nouveau visible dans la construction d'un autre éloge, celui d'Alphonse VIII de Castille. Localisé à la fin du chapitre *De comendatione fidei seu fidelitatis*, « Éloge de la foi et de la fidélité », il annonce, également sous forme de résumé, les moments-clé du règne du souverain, notamment ses futures victoires contre les Musulmans, mais aussi contre les autres

rois chrétiens de la Péninsule. Là encore, c'est le ressort de l'anachronie qui soutend la construction narrative. Les prolepses complétives préfigurent des événements qui seront rapportés dans le détail par la suite, parfois dans des termes identiques à ceux utilisés dans la pièce élogieuse :

L'ÉLOGE D'ALPHONSE VIII, p. 241	CORRESPONDANCES DANS LES CHAPITRES SUIVANTS
La récupération du royaume	<i>De insigniis nobilis Aldefonsi et captione Conche</i> , « À propos des exploits du noble Alphonse et de la prise de Cuenca », p. 248.
Les conquêtes, constructions ou reconstruction de cités	– Cuenca : <i>De insigniis nobilis Aldefonsi et captione Conche</i>, « À propos des exploits du noble Alphonse et de la prise de Cuenca », p. 249. – Alarcón : <i>Item de magnalibus et piis operibus nobilis Aldefonsi</i>, « De même, à propos des exploits et des oeuvres pieuses du noble Alphonse », pp. 249–250. – Huete : <i>Item de magnalibus et piis operibus nobilis Aldefonsi</i>, « De même, à propos des exploits et des oeuvres pieuses du noble Alphonse », pp. 249–250. – Plasencia : <i>De popvlatione Plazencie et exercitu Martini primatis</i>, « À propos du peuplement de Plasencia et de l'armée du primat Martin », pp. 250–251. – Tolède : <i>De popvlatione Plazencie et exercitu Martini primatis</i>, « À propos du peuplement de Plasencia et de l'armée du primat Martin », pp. 250–251. – L'ensemble des cités, places fortes et châteaux conquis à l'occasion de la bataille de Las Navas de Tolosa, pp. 256–276.
Las Navas de Tolosa	<i>De captione Beacie et Vbete et aliorvm castrorum et reditu exercitus</i> , « À propos de la prise de Baeza et d'Ubeda et des autres châteaux et du retour de l'armée », p. 276.

La structuration de certains passages de l'*Historia gothica* sous forme de vue synoptique révèle, comme les procédés de distorsion temporelle, la cohérence structur-

relle de celle-ci. En effet, les échos narratifs qui se répondent d'un endroit à l'autre du texte sont, comme les anachronies, le signe d'un plan d'ensemble préétabli. Deuxièmement, en introduisant une rupture dans le récit chronologique des événements, cette technique permet d'arrêter le cours du récit pour mettre en valeur les personnages ou les événements auxquels Rodrigue fait allusion par anticipation. Elle fait donc partie, dans les deux cas que nous venons d'exposer, des mécanismes structuraux qui concourent à l'exaltation des Goths, d'une part, d'Alphonse VIII, d'autre part. S'agissant de ce dernier, l'exaltation est d'autant plus achevée qu'elle repose également sur la logique d'inférence que nous avons évoquée dans notre analyse du prologue. Il est significatif, en effet, que Rodrigue emploie, dans le microrécit primaire consacré à ce roi, un mécanisme identique à celui qu'il utilise pour les Goths. Cela crée un effet d'écho qui inscrit le souverain castillan dans la lignée de ceux-ci. Il s'agit là d'un procédé d'association dont use, en plusieurs occasions, le Tolédan dans la construction du portrait d'Alphonse VIII. Nous en donnerons quelques exemples dans le chapitre suivant.

Arrivée au bout de cette analyse, nous avons présenté les différentes configurations structurelles du macrorécit historiographique, mais aussi des microrécits primaires et secondaires dont il est la somme. Le premier répond à un double critère d'organisation : l'histoire est envisagée dans sa succession (critère chronologique) mais également suivant les espaces dans lesquels elle se déroule (critère spatial). Dans les microrécits, le principal critère d'ordonnancement est le temps, mais il subit de nombreuses distorsions. Celles-ci s'accompagnent de la mise en œuvre de techniques de structuration narrative qui symbolisent le dépassement du principe d'exposition successive des événements. Dans les choix qui président à une telle structuration s'expriment les principaux traits de la pratique scripturale de Rodrigue, traits déjà observés dans la première partie de notre travail. Nous avons de nouveau mis en valeur la cohérence de cette pratique, le désir d'exhaustivité qui la sous-tend, mais aussi la part de réécriture qui en est indissociable et qui fait pleinement du Tolédan l'auteur d'un texte dont il a totalement la maîtrise, comme il le laisse parfois en-

tendre lui-même.

Après avoir ainsi mis au jour l'architecture narrative de l'*Historia gothica*, intéressons-nous maintenant à ce qui en fait la substance : les nombreuses figures qui prennent vie au fil des chapitres du texte.

CHAPITRE 5

Les figures de l'histoire

Le dernier chapitre de notre travail achève l'analyse de la mise en forme de la *materia* de l'histoire dans l'*Historia gothica*. L'étude du temps narratif, c'est-à-dire de la représentation du temps de l'histoire, a fait l'objet du précédent chapitre. De même, nous y avons mis en lumière la façon dont l'ordonnancement du texte soutenait la représentation d'une *Hispania* rassemblée. Nous tenterons de compléter cette étude en mettant en lumière les modalités de la construction textuelle des personnages autour desquels s'organise le récit de Rodrigue. Parmi ces personnages, les plus représentés sont les rois. En effet, le prologue et l'architecture narrative du texte en attestent, l'histoire d'*Hispania* est l'histoire de ses rois. L'examen des titres de chapitres amène à une conclusion identique. Sur deux cent seize titres, cent seize contiennent au moins un anthroponyme royal et douze le substantif *rex*, non assorti du nom du souverain dont il est question. Autour des souverains gravitent, cependant, d'autres personnages secondaires, non moins essentiels à la construction narrative, que nous évoquerons également. Nous procéderons en deux temps. Après avoir dressé une typologie des principaux personnages qui apparaissent dans l'*Historia gothica*, nous nous attarderons sur celui qui a le plus retenu l'attention du Tolédan : Alphonse VIII de Castille.

5.1 Vices et vertus : la typologie des personnages

Dans l'*Historia gothica*, la description des personnages est avant tout éthique. En effet, elle consiste en l'énumération et en la mise en scène de leurs vices ou de leurs vertus¹⁸⁵. Ces personnages sont nombreux, mais ils se répartissent dans des catégories socio-politiques qui sont, elles, peu variées. Outre les rois, ce sont surtout les représentants de la noblesse et du clergé qui ont les faveurs de Rodrigue. S'agissant de ces catégories, la mise en regard des portraits de l'*Historia gothica*, révèle que les personnages d'une même catégorie présentent des caractéristiques identiques. Le Tolédan élabore ainsi des types ou paradigmes, actualisés ou non par chacun des individus dont il livre le portrait, types dans lesquels se cristallisent le discours exemplaire perceptible dans le prologue, mais aussi les grands axes de la réflexion politique dont est porteuse l'*Historia gothica*. Ainsi, les figures des rois, des nobles ou des clercs qui apparaissent au fil du récit se superposent pour composer des images idéales de la royauté, de la noblesse et du clergé dont Rodrigue s'applique à dessiner les contours et à montrer, parfois, l'envers. En effet, il opère, à l'intérieur de chacun de ces groupes, une distinction entre bons et mauvais qui reprend l'opposition entre bons et mauvais princes déjà mise en avant dans le prologue. D'un point de vue narratif, la principale fonction de l'élaboration de ces paradigmes est, pour paraphraser F. Gómez Redondo (1984), la distribution et l'articulation de la matière historique. Elle permet, en d'autres mots, le déroulement de la narration des événements qui se présente comme l'illustration de vertus ou de vices déterminés au préalable.

Voyons maintenant quelles sont les facettes de ces différents paradigmes.

5.1.1 La figure du roi chrétien

Le paradigme le plus représenté dans l'*Historia gothica* est celui du roi chrétien¹⁸⁶. Défini dans ses grandes lignes dans le prologue de celle-ci, il s'étoffe d'autres

¹⁸⁵ Peu de portraits s'attachent aux traits physiques des personnages. De même, leurs sentiments ou leurs pensées sont rarement dévoilés.

¹⁸⁶ Nous regroupons dans cette catégorie, les souverains qui règnent en *Hispania* après l'invasion musulmane. Nous avons fait le choix de n'aborder le portrait des souverains wisigothiques que de façon indirecte, en montrant comment ils constituent un modèle pour la représentation des monarques chrétiens.

facettes dans le corps du texte¹⁸⁷. Ainsi, les rois dignes de demeurer dans la mémoire des hommes ne sont plus seulement sages, vaillants, généreux ou justes, ils apparaissent également comme pieux, constructeurs ou législateurs. Disons-le d'emblée, Rodrigue hérite ce modèle de royauté des chroniqueurs qui l'ont précédé. P. Henriët a ainsi démontré que, dans les textes historiographiques asturiens et léonais, le bon roi est valeureux, pieux, constructeur ou restaurateur d'édifices religieux, libéral envers l'Église et garant de l'ordre juridique (Henriët, 2003b : 397–444). C'est ce schéma, également perceptible dans le *CM* de Luc de Tuy, qui est d'abord véhiculé dans l'*Historia gothica*¹⁸⁸. Cependant, il est possible d'y déceler certaines inflexions qui traduisent les particularités que revêt, dans l'*Historia gothica*, la conception du ministère royal.

La récupération du modèle traditionnel

Dans le corps du texte, la majorité des souverains dont Rodrigue offre le portrait illustrent, par leurs actions, les vertus qui conforment le paradigme royal que nous venons de définir. Parmi celles-ci, la *strenuitas* est la mieux distribuée. Il n'est guère, en effet, de microrécits de règne qui ne résonnent des prouesses guerrières des monarques. À la suite de Pélage, la mission première des souverains chrétiens est d'apporter leur pierre à l'entreprise de reconquête en dévastant les territoires sous contrôle de l'ennemi musulman et en lui reprenant châteaux et places fortes. Dans le cas du fondateur de la dynastie asturienne, le récit de la lutte qu'il mène contre les Musulmans suit immédiatement celui de son élection à la tête des Chrétiens réfugiés dans les montagnes asturiennes :

[...] *in tanta desolatione ipsum in principem elegerunt. Cepit que per loca deuia et incerta cedes agere contra Mauros et quasi girouagus eorum tutam uictoriam perturbare et suos ad persecutionem Arabum roborare. Historia gothica*, p. 115.

[...] « au milieu d'une telle désolation, ils l'élirent comme prince. Il commença à massacrer des Maures dans des lieux écartés et peu sûrs et à troubler, tel un vagabond, la victoire qu'ils pensaient assurée et à encourager les siens à

¹⁸⁷Martin (1992 : 262) et Rodríguez López (2003) ont donné un premier tableau des facettes positives ou négatives du paradigme du roi chrétien dans l'*Historia gothica*. On trouvera une typologie des portraits royaux dans les annexes de notre travail.

¹⁸⁸Sur le modèle de royauté proposé dans le *CM*, cf. particulièrement Fernández Gallardo (2004 : 53–66) et Jerez (2006a : 191–194).

persécuter les Arabes ».

Outre ceux des opérations de reconquêtes – brèves expéditions ou batailles rangées – les récits des luttes intestines qui opposent les royaumes chrétiens ou, à l'intérieur de ceux-ci, le souverain aux membres du corps nobiliaire sont aussi l'occasion pour Rodrigue d'illustrer la bravoure des rois. Prenons l'exemple d'Alphonse III qui, dès le début de son règne, est en prise avec une rébellion nobiliaire qu'il mate après une démonstration de force rapide et efficace¹⁸⁹. Quant aux affrontements entre royaumes chrétiens, nous avons déjà mentionné l'antagonisme chronique qui oppose, après la partition d'Alphonse VII, la Castille et le Léon, et donne lieu, dans l'*Historia gothica* à l'énumération des victoires de l'un ou l'autre camp. Ce n'est pas là le seul exemple des conflits entre Chrétiens comme en témoignent ceux qui eurent lieu entre le roi Ferdinand II de Léon et son voisin portugais, Alphonse Enríquez (*Historia gothica*, pp. 244-245). La mise en scène de la *strenuitas* royale – qu'elle s'exerce contre l'ennemi musulman ou contre des coreligionnaires – est si fréquente que les récits de batailles ou de conflits dont les souverains sont les héros constituent, pour une bonne part, la substance de l'*Historia gothica*¹⁹⁰. Il suffit, en effet, d'examiner encore une fois les titres des chapitres dont elle se compose pour en faire la preuve. Associés aux rois hispaniques, les termes *victoria*, *bellum*, *pugna*, *proelium*, *magnalia*, *actio*, *opus*, *captio* ou *obsidione* sont en effet récurrents (Fernández-Ordóñez, 2003 : 211-212). Comme dans les sources dont il est redevable, la démonstration constante de la *strenuitas* royale est, dans le récit de Rodrigue, directement liée au contexte de guerre permanente que connaît *Hispania* depuis l'invasion musulmane (Henriet, 2003b : 400-401). Mais, sa mise en scène sans cesse renouvelée témoigne aussi de la cohérence discursive de l'*Historia gothica*. Elle fait des rois chrétiens les détenteurs d'un double héritage : celui d'*Hispan*, roi primitif et éponyme d'*Hispania*, que

¹⁸⁹Cf. *Historia gothica*, pp. 136-137 : *Eylo autem Alauensium comes corda suorum contra regem indebite incitauit extimans rebellare ; set dum rex collecta manu factioni resistere properaret Alauensium, aduentu regis territi manus dederunt, pollicentes se de cetero subditos et fideles*. Trad. : « Cependant, un comte d'Alava, Eilon, excite injustement le cœur des siens contre le roi, en pensant se rebeller ; mais le roi, alors qu'il s'empressait de tenir tête à la rébellion après avoir rassemblé une troupe armée, ceux d'Alava, terrifiés par la venue du roi, s'avouèrent vaincus promettant qu'à l'avenir ils lui seraient soumis et fidèles ».

¹⁹⁰Cf. également Baloup (2006 : 417-418) : « Pour les chroniqueurs léonais et castillans, l'histoire des souverains ibériques est avant tout une geste guerrière ».

Rodrigue qualifie de *strenuus*, mais aussi celui des Goths dont la *strenuitas* est une caractéristique définitoire. Rodrigue donne un exemple concret de la transmission de la *strenuitas* gothique avec le portrait de Sanche II de Castille, selon lui *inhumanitatis Gothice successor et heres*, « héritier et continuateur de la cruauté des Goths » (*Historia gothica*, p. 195). Ainsi, la représentation d'une royauté chrétienne porteuse de la *strenuitas* de ses prédécesseurs soutient la vision d'une histoire hispanique appréhendée comme un tout dans le temps et dans l'espace. De fait, une telle vertu n'est pas l'apanage exclusif des rois astur-léonais ou castillans, mais fait également partie des attributs des souverains navarraïes, aragonais ou portugais. Ainsi, Garsias II de Navarre, Pierre II ou encore Alphonse I^{er} du Portugal sont qualifiés de *strenuus*. Enfin, la *strenuitas* est une condition de la légitimation textuelle des rois. L'absence de *strenuitas*, l'*ignavia*, fait partie des vices qui caractérisent, sous la plume de Rodrigue, les mauvais souverains. Nous l'avons vu précédemment, elle est, pour le Tolédan, la cause directe de la perte d'*Hispania*, précipitée par l'indolence des ultimes souverains wisigoths. De même, dans le portrait d'Ordoño IV le Mauvais, l'un des rois chrétiens à faire l'objet d'un jugement négatif dans l'*Historia gothica*, c'est justement le manque de virilité du monarque usurpateur que Rodrigue met en valeur en le décrivant comme *uilis et pusillanimis et effeminatus*, « vil, pusillanime et efféminé » (*Historia gothica*, p. 158).

Parmi les qualités qui ornent les images des monarques chrétiens qui se réfléchissent dans l'*Historia gothica*, la piété royale n'est pas moins répandue que la *strenuitas*. Les deux vertus vont d'ailleurs de pair car c'est souvent désireux de servir Dieu que les souverains partent au combat contre les Musulmans, et ce afin de repousser les frontières de la foi chrétienne. Ainsi, le microrécit secondaire de la bataille de Clavijo (834) lors de laquelle Ramire I^{er} de Léon put compter avec l'aide de saint Jacques, présente un roi *nolens ociosus a Dei servicio*, « ne voulant pas rester inactif dans le service de Dieu » (*Historia gothica*, p. 133). De même, la fureur guerrière d'Alphonse III, son petit-fils, est mue par la volonté « d'agrandir le territoire de la foi » et de « se consacrer aux guerres du Seigneur¹⁹¹ ». La piété des souve-

¹⁹¹Cf. *Historia gothica*, p. 137 : *fidei terminos dilatare et uolens bellis Domini tempora dedicare*.

rains s'exprime également dans leur générosité envers l'Église. Cette *largitas* prend deux formes, la construction ou la restauration d'églises et de monastères, et leur dotation. D'un bout à l'autre de l'*Historia gothica*, on en repère plusieurs exemples. Alphonse II le Chaste fonda la cathédrale d'Oviedo et fit luxueusement orner l'église Sainte-Marie qui jouxte celle-ci¹⁹². Alphonse VI fait également preuve de générosité à l'égard de l'église de Tolède à qui il donna de nombreux territoires, *liberaliter et honeste*. Enfin, citons Sanche III de Navarre qui, après avoir découvert miraculeusement une crypte où se trouvait un autel dédié à saint Antonin, fit élever sur l'emplacement une église à laquelle il fit une généreuse donation de terres¹⁹³. Outre la construction ou la dotation des édifices religieux, la conservation des reliques des saints caractérise encore la figure du *rex pius* que l'on trouve dans l'*Historia gothica*. Elle s'incarne parfaitement dans la personne de Ferdinand I^e, roi pieux par excellence et symbole du processus de « cléricisation » du pouvoir royal qui, à partir, du XI^e siècle fait des souverains les serviteurs de l'Église (Henriet 2003b : 452–457). La conclusion du microrécit secondaire de la translation des reliques de saint Isidore est particulièrement révélatrice des différentes façons dont se manifeste la piété du roi qui ajoute aux caractéristiques précédentes le fait de se mêler aux clercs :

Verum rex Fernandus ecclesiam honorificam fecit construi et in honore eiusdem sancti Ysidori dedicari, quam auro et argento et lapidibus preciosis et cortinis sericis decorauit, et eandem ecclesiam uespere et mane nocturnis que horis et sacrificii tempore frequentabat, interdum cum clericis in Dei laudibus modulando, interdum etiam uices cantoris explebat. Historia gothica, p. 192.

« Le roi Ferdinand fit construire une église commémorative et la consacra à saint Isidore. Il l'orna d'or, d'argent, de pierres précieuses et de voiles de soie, et il y venait assidûment, le soir, le matin, la nuit, aux heures de la messe, chantant parfois avec les clercs les louanges de Dieu, faisant même parfois office de chancre ».

¹⁹²Cf. *Historia gothica*, p. 125 : *Fundauit etiam ecclesiam cathedralem et maius altare in honore sancti Saluatoris et altaria XII apostolorum cum suis titulis eleuauit, ecclesiam que sancte Marie iuxta basilicam sancti Tirsi ex lapidibus et columpnis marmoreis, argento et auro cum regali palacio adornauit*. Trad. : « Il fonda également la cathédrale et y éleva un grand autel en l'honneur du Saint-Sauveur et d'autres consacrés aux douze apôtres avec leurs inscriptions. Il orna l'église de Sainte-Marie qui jouxte la cathédrale de Saint-Tirse, de pierres précieuses et de colonnes de marbre, d'argent et d'or comme il l'avait fait pour le palais royal ».

¹⁹³Cf. *Historia gothica*, p. 184 : *totam ciuitatem cum omnibus terminis et pleno dominio episcopo et ecclesie donatione optulit liberali*. Trad. : « Il offrit à l'évêque et à l'église, par une donation généreuse, toute la ville avec ses terres avec un droit de pleine propriété ».

Le récit des moments qui précèdent la mort de Ferdinand I^e, relatés pour la première fois dans l'*Historia Silense*, est lui aussi parlant puisque ceux-ci se déroulent selon un rituel pénitentiel qui témoigne de la soumission du roi aux clercs¹⁹⁴.

Enfin, aux différentes facettes que nous venons d'illustrer, s'ajoutent celle du roi juste et celle du roi législateur. Nous avons vu dans notre étude du prologue que l'exercice de la justice est un des fondements du pouvoir royal. Dans l'*Historia gothica*, plusieurs souverains, tels Ordoño II, Vermude III ou Sanche III de Castille, sont ainsi qualifiés de *iustus*. Dans la seconde facette, c'est encore la mise en valeur de la continuité de l'héritage wisigothique que nous retenons. En effet, les monarques présentés par le Tolédan comme législateurs sont d'abord ceux qui confirment les lois établies par les Goths. Dans l'*Historia gothica*, c'est le cas de Vermude II et de son fils Alphonse V à propos desquels Rodrigue emploie deux formules similaires : *leges Gothorum liberaliter confirmavit* et *leges Gothicas reparavit* (*Historia gothica*, pp. 160 et 168).

Sapientia et Liberalitas

La *sapientia* et la *liberalitas* sont les deux vertus qui, dans l'*Historia gothica*, prennent une tonalité particulière. Nous y avons déjà plusieurs fois fait allusion, aussi nous contenterons-nous de rappeler certaines de nos observations en en donnant de nouvelles illustrations. Redisons, d'abord, que, jusqu'à Alphonse VIII de Castille, le Tolédan ne qualifie aucun monarque chrétien de *sapiens*. Seul Ferdinand I^e semble témoigner d'un certain intérêt pour les lettres, perceptible dans l'éducation qu'il fit donner à ses enfants. La *sapientia* est, sous la plume de Rodrigue, l'apanage des clercs et n'est associée au roi que lorsqu'elle prend la forme de la *prudentia*. Elle

¹⁹⁴Cf. Henriët (2003b : 456) : « La pénitence de Ferdinand se situe indéniablement dans la dépendance d'une longue tradition hispanique, voire antique. Le souverain mourant se fait administrer la pénitence et se démet de ses ornements royaux. Cependant, malgré les apparences peut-être, ce récit témoigne aussi d'un tournant capital. Pour le souverain, la pénitence implique désormais la mise en conformité avec un modèle clérical. Elle entraîne une dépendance envers un *ordo* qui la gère. Certes, du point de vue canonique aussi bien que dans la pratique, les évêques avaient toujours été responsables du processus. Mais jusqu'à présent, dans les textes hispaniques, ils n'apparaissaient guère. On a vu que chez Sampiro, le roi pénitent pouvait même les exhorter. Avec Ferdinand, ce modèle est clairement inversé. Le souverain fait désormais pénitence devant un saint et s'en remet ostensiblement à son entourage clérical ». Sur le récit de mort de Ferdinand I^e, cf. également Guance (1991) et (1998).

s'apparente alors à la capacité d'agir justement pour le bien du royaume. D'Ordoño II, par exemple, le Tolédan écrit qu'il fut « sage et habile, juste et pieux, réconfort des nécessiteux » et qu'il « gouvernait le royaume avec prévoyance¹⁹⁵ ». Dans l'*Historia gothica*, la nouvelle dimension de la figure du *rex sapiens* est directement liée au contexte dans lequel elle fut écrite, nous l'avons évoqué. Cependant, comme la *strenuitas*, elle dénote la cohérence interne du texte de Rodrigue. De fait, la mise en valeur de la *sapientia* du roi castillan Alphonse VIII est l'un des ressorts de la construction de l'éloge du souverain qui concentre dans sa personne les deux versants de l'héritage wisigothique : la force et la bravoure des Goths dont Rodrigue fait résonner l'écho avec force dans le récit de la prise de Cuenca, ainsi que leur inclination pour le savoir qu'il concrétise par la fondation du *studium* de Palencia¹⁹⁶.

Achevons sur la *liberalitas* en rappelant que quand elle ne caractérise pas l'attitude du souverain à l'égard de l'Église, elle est une vertu politique. En ce sens, elle occupe une place importante dans la réflexion axiologique qui se dessine dans l'*Historia gothica*. Elle nourrit, en effet, le lien contractuel qui existe entre la royauté et le corps nobiliaire, garant de la bonne marche du royaume. Nous en avons donné plusieurs exemples, tout au long de notre analyse.

Examinons, à présent, la façon dont Rodrigue dépeint les souverains à l'encontre desquels il porte un jugement négatif.

Le « mauvais roi »

Au regard du foisonnement des figures exemplaires, il y a, dans l'*Historia gothica*, peu de souverains faisant l'objet d'un portrait négatif et les vices royaux sont peu nombreux (Rodríguez López, 2003).

Mise à part l'*ignavia* condamnée dans le prologue, Rodrigue stigmatise par deux

¹⁹⁵Cf. *Historia gothica*, p. 144 : *prudens et sollers, iustus et pius et in necessitatibus pauperum consolator, regnum provide gubernabat*.

¹⁹⁶Comme nous l'avons fait à propos de la *strenuitas*, Rodríguez de la Peña (2000b : 763) inscrit également la figure du *rex sapiens* chrétien dans la lignée de celle du roi *Hispan* : « De este modo, la *Getica* le ofrecía el trampolín necesario para dar una unidad discursiva a su crónica, iniciada con la reconstrucción de una España arrasada por Hércules por parte de un *rex prudens* como el legendario *Hispan*, continuada con la admirable *Sapientia* de los primeros reyes godos y virtualmente finalizada con la actuación de un Alfonso VIII *institutor scholarum* ».

fois la légèreté des souverains, c'est-à-dire leur incapacité à agir pour le bon gouvernement du royaume. Ainsi le Tolédan met en relief la *leuitate* de Fafila, le fils de Pélage qui se consacre sans mesure à la chasse, ou celle d'Alphonse IV de Léon qui délaisse ses responsabilités de roi pour la vie monastique (*Historia gothica*, pp. 121 et 152).

Rodrigue remet également en cause les souverains qui se détournent de leur devoirs de roi en se laissant aller à suivre de mauvais conseils. C'est, par exemple, le reproche qu'il adresse aux souverains léonais Ferdinand II et Alphonse IX, coupables de prêter l'oreille aux *susurronum*¹⁹⁷. Dans le cas du premier, c'est l'atteinte aux intérêts du groupe nobiliaire qui motive le jugement négatif. À l'instigation de certains conseillers, désireux de semer la discorde dans le royaume, Ferdinand II spolia, en effet, une partie de la noblesse léonaise de ses fiefs¹⁹⁸. Nous reviendrons sur cet épisode car dans le portrait négatif que Rodrigue fait ici de Ferdinand, c'est la figure célébrée de son frère, le roi Sanche III de Castille qui se dessine en creux. Quant à Alphonse IX de Léon, les conseils des intrigants le conduisent à épouser Thérèse, la fille du roi Sanche I^{er} du Portugal, afin de conclure une alliance contre Alphonse VIII de Castille. Il s'agit là, nous l'avons vu dans les pages précédentes, de la cause des difficultés de Ferdinand III à monter sur le trône léonais après la mort d'Alphonse IX¹⁹⁹.

Ailleurs c'est encore l'impiété, la superbe, la colère, l'obstination ou la cruauté du

¹⁹⁷Nous avons vu que Rodrigue réproche de façon identique le comportement de Vermude II de Léon qui s'en prend aux représentants du clergé.

¹⁹⁸Cf. *Historia gothica*, p. 233 : *Rex autem Fernandus cum esset pius, misericors et benignus, susurronum tamen linguis aures credulitate facili inclinabat, qui uolentes regni exordia perturbare mala de quibusdam comitibus suggesserunt; et ipse eorum susurriis inclinatus abstulit eis temporalia pheuda que tenebant*. Trad. : « Le roi Ferdinand, bien qu'il fût pieux, miséricordieux et bienveillant, prêtait cependant l'oreille, avec crédulité et sans méfiance, aux murmures des médissants qui, voulant perturber les débuts de son règne, colportaient des vilénies à propos de certains comtes. Et, influencé par leurs médisances, il leur reprit les fiefs qu'ils détenaient ».

¹⁹⁹Cf. *Historia gothica*, p. 246 : *Set quia, ut diximus, auriculariorum susurriis ad uaria trahebatur, eorum consilio duxit Tharasiam filiam Sancii regis Portugalie in uxorem, licet essent consanguinei in secundo gradu, ex qua suscepit Sanciam et Fernandum, qui fuerunt mortui sine prole, et aliam filiam, que Dulcis dicitur et adhuc uiuit*. Trad. : « Mais comme, ainsi que nous l'avons dit, il était tiraillé en divers sens par les murmures de ses conseillers, il prit pour épouse Thérèse, la fille de Sanche, le roi du Portugal, bien qu'ils fussent parents au second degré. De celle-ci, il eut Sancie et Ferdinand qui moururent sans descendance, ainsi qu'une autre fille, appelée Douce et qui vit encore ».

roi que blâme le Tolédan. En Mauregatus, bâtard du roi Alphonse I^e le Catholique, sont réunies les deux premières. Rodrigue le décrit comme *elatus in superbiam* et précise qu'il alla contre les lois de Dieu en payant, à plusieurs reprises, aux Musulmans, en échange de leur appui, un tribut humain de cent demoiselles²⁰⁰. Garsias III de Navarre peut, lui, tristement se prévaloir d'être à la fois coléreux, obstiné, plein de superbe et cruel. Les deux premiers travers le poussent à calomnier sa mère, l'épouse de Sanche III de Navarre, qui refusa, lors d'un épisode déjà mentionné, de le laisser monter le cheval de son père²⁰¹. De plus, en confisquant les terres de la noblesse navarraise Garsias III fait preuve, selon Rodrigue, d'une *crudeli superbia* (*Historia gothica*, p. 188) (Martin, 1992 : 261–262 et 268).

5.1.2 Le roi et les nobles

Tout au long de son récit, Rodrigue offre en plusieurs occasions des portraits, succincts ou plus étoffés, des membres du groupe nobiliaire. Ces représentations sont cependant liées à celles des souverains. Pour ce qui est de la narration de la période wisigothique, l'exemple le plus significatif est sans doute celui du duc Paul dont le portrait est bâti comme en contrepoint de celui du roi Wamba contre lequel il se rebella. Dans l'*Historia gothica*, le très long microrécit secondaire de la sédition menée par le duc illustre, à plusieurs reprises, cette caractérisation en miroir qui permet d'opposer à la légitimité de Wamba, roi pieux, loyal et juste, l'illégitimité du traître Paul. Ainsi, la perfidie de ce dernier – mise en relief dès les premières lignes du microrécit du règne de Wamba grâce au procédé d'anachronie étudié –, est l'envers exact de la loyauté du roi wisigoth. Celle-ci s'exprime de façon éclatante, à la fin du conflit, lorsque Wamba, fidèle à la promesse faite à l'évêque de Nîmes,

²⁰⁰Cf. *Historia gothica*, p. 124 : *contra Dei legem multa comisit, puellas enim nobiles, ingenuas et plebeyas stupris Arabum concedebat*. Trad. : « Il alla, de nombreuses fois, contre la loi de Dieu, car il offrait des jeunes filles, nobles ou libres et appartenant au peuple, au stupre des Arabes ». Cette information que l'on trouve déjà dans le *CM* de Luc de Tuy est un écho de la légende du tribut des cent demoiselles. Cf. Cabal (1936).

²⁰¹Cf. *Historia gothica*, p. 176 : *Indignatus autem filius uehementer suasit fratri ut matrem suam apud patrem de familiari comercio cum milite, qui de equo dissuaserat, accusarent*. Trad. : « Alors, le fils en colère persuada avec violence son frère de rapporter ensemble à leur père que leur mère entretenait un commerce intime avec le chevalier qui l'avait dissuadée au sujet du cheval ».

Argébade, fait preuve de clémence envers Paul, malgré sa trahison²⁰².

Deux moments de la narration des événements postérieurs à l'invasion musulmane permettent d'appréhender au mieux les principaux traits de la figure nobiliaire dans l'*Historia gothica* : les microrécits primaires ou secondaires qui mettent en scène les comtes de Castille, d'une part ; les microrécits secondaires qui jalonnent la narration des règnes d'Alphonse VIII et de Ferdinand III et dans lesquels s'illustrent plusieurs membres de l'aristocratie.

À la suite de ceux qu'il consacre à Nuño Rasura et à Laín Calvo, les juges de Castille, Rodrigue dressent plusieurs portraits des comtes de Castille²⁰³. Ainsi, dans le chapitre intitulé *De Nunio Rasoria et filiis eius*, « À propos de Nuño Rasura et de ses fils », il dépeint successivement Nuño Nuñez, appelé Rasura, puis les comtes Gonzague Nuñez, Ferrand Gonzalez, Garsias Fernandez et Sanche Garciez. Ces portraits dont la tonalité est nettement encomiastique annoncent la valorisation constante des comtes castillans qui, à partir de ce point du récit, est manifeste dans l'*Historia gothica*²⁰⁴. De plus, ils sont une des modalités du processus de construction textuelle d'un royaume castillan souverain. En effet, les vertus que le Tolédan associe aux comtes castillans sont celles qui composent le paradigme royal dont nous avons précédemment exposé les caractéristiques²⁰⁵. Ainsi, Nuño Rasura incarnation textuelle de l'exercice de la justice, fut également *sollers et prudens*. De plus, il éduqua les fils que lui confièrent les chevaliers castillans *curialitate, affabilitate et bonis moribus*. Or la *curialitas*, néologisme créé dans la seconde moitié du XII^e siècle qui désigne

²⁰²Cf. *Historia gothica*, p. 88–89 : *Vnde et capitali sententia condemnantur. Set rex uerax, promissi non inmemor, precepit eis uitam, sicut archiepiscopo promiserat, conseruari*. Trad. : « Là, ils furent condamnés à la peine capitale. Mais le roi, loyal et non oublieux de ses promesses, demanda, en accord avec ce qu'il avait promis à l'évêque, qu'on leur laisse la vie sauve ». Sur la caractérisation des personnages de Wamba et de Paul, cf. Biglieri (1989).

²⁰³Pour une analyse circonstanciée du portrait des deux juges, cf. Martin (1992).

²⁰⁴Il s'agit d'un des points sur lesquels Rodrigue est en totale opposition avec Luc de Tuy qui, pro-léonais et critique envers le corps nobiliaire, ne pouvait exprimer la moindre sympathie pour la noblesse castillane qui incarne à ses yeux « la force désordonnée de la chevalerie [et] le tempérament qui la porte à des actes dangereux pour le royaume ». Cf. Martin (1992 : 210). Sur la manière dont se matérialise la valorisation des comtes castillans, c'est-à-dire la « multitude d'interventions ponctuelles [qui] concourt à donner une image flatteuse des comtes et des rois de Castille – ainsi qu'à dégrader, à l'occasion, celle de leurs adversaires », cf. également Martin (1992 : 261–262).

²⁰⁵Pour le détail de ces portraits, cf. *Historia gothica*, pp. 149–151.

une nouvelle manière de se comporter à la *curia regis*, est une vertu attribuée par Rodrigue à Sanche III de Castille qui reçoit son frère Ferdinand II au cours d'un banquet, *curialiter* ; à Pierre II d'Aragon, *strenuus, curialis et largus* ; à Alphonse VIII, enfin, à qui elle est associée à plusieurs occasions²⁰⁶. À propos du fils de Nuño Rasura, Gonzague Nuñez, Rodrigue souligne la précocité exceptionnelle, trait qui caractérise également, nous le verrons, le roi Alphonse VIII. De son successeur, Ferrand Gonzalez, maillon central de la chaîne comtale, le Tolédan fait le « réceptacle des grâces divines », un valeureux guerrier et le constructeur du monastère de Saint-Pierre d'Arlanza (Martin, 1992 : 286). L'exaltation du comte dépasse largement le cadre de ce premier portrait. Dans les chapitres qui suivent celui-ci, Rodrigue, nous l'avons dit, s'attache à mettre en valeur ses combats, seul ou aux côtés des rois léonais, contre les Musulmans. De plus, le recours à la synchronie lui permet d'insérer, dans un passage consacré à Ramire III de Léon, la nouvelle de la mort du comte à qui le Tolédan rend hommage de la même façon qu'aux souverains léonais défunts²⁰⁷. Enfin Garsias Fernandez et Sanche Garciez sont respectivement généreux, pieux et constructeur de monastère, valeureux et législateur. Le premier fonde le monastère de Saint-Côme et Saint-Damien de Covarrubias, le second concède ses fors à la ville de Sépúlveda²⁰⁸.

Le second bloc narratif qui permet de discerner les formes de la représentation nobiliaire est intégré dans le récit de la période contemporaine. Il s'agit de plusieurs microrécits secondaires dans lesquels les membres de l'aristocratie jouent un rôle important. Ils relatent, dans l'ordre, les agissements des nobles lors de la mino-

²⁰⁶Cf. respectivement *Historia gothica*, pp. 234 ; 181 ; 261, 262, 280.

²⁰⁷Cf. *Historia gothica*, p. 160 : *Ea tempestate uir strenuus Fernandus Gonsalui comes Castelle moritur, qui in acquisitione et tuitione et dilatatione patrie utiliter et strenue et fideliter laborarat, et in monasterio sancti Petri de Aslancia, quod ipse construxerat, sepelitur*. Trad. : « À cette même époque mourut le valeureux comte de Castille, Ferrand Gonzalez qui, œuvre avec bravoure et fidélité à l'accroissement, la protection et l'extension de la patrie. Il fut enterré dans le monastère de Saint-Pierre d'Arlanza qu'il avait lui-même construit ». À propos de Ferrand Gonzalez, Cotrait (1977 : 513) a également souligné que la figure du comte était soumise à un processus d'« hagiographisation » que l'on observera aussi à propos d'Alphonse VIII : « Origine et naissance, action, mort et obsèques, les grands moments constitutifs de toute *uita* sont ici réunis ».

²⁰⁸Martin (2003a) a montré l'importance des fondations monastiques des comtes castillans dans l'« invention » par Rodrigue d'un territoire castillan. Outre Saint-Pierre d'Arlanza et Saint-Côme et Saint-Damien de Covarrubias, le monastère d'Oña fut également fondé par un comte castillan : Sanche Garciez, le fils et successeur de Garsias Fernandez.

rité d'Alphonse VIII, leur participation à la bataille de las Navas de Tolosa et leur conduite durant la minorité d'Henri I^e et la première partie du règne de Ferdinand III. Tous ces récits participent de la même scénographie : celle des rapports entre royauté et noblesse. Nous avons déjà abordé cette question en plusieurs endroits de notre travail. Rappelons que la principale caractéristique du bon noble est la *fidelitas* dont ils font preuve à l'égard du roi, *fidelitas* à laquelle répond la *largitas* du souverain. L'envers en est la félonie. Dans l'*Historia gothica*, ces deux faces d'une même monnaie s'incarnent à une génération d'intervalle dans la famille Lara (Doubleday, 2004). Les comtes Manrique et Nuño sont en effet les protagonistes des temps troublés de la minorité d'Alphonse VIII de Castille. Durant celle-ci, ils s'opposent, dans un premier temps, à Gutierre Fernandes de Castro auquel ils parviennent à ravir la régence du royaume et la tutelle du jeune roi. La Castille est alors le théâtre de luttes sanglantes arbitrées par un acteur extérieur, le roi Ferdinand II de Léon aux côtés de qui se range provisoirement le comte Manrique, avant de se raviser et d'empêcher le souverain léonais de mettre la main sur le roi enfant (Cf. *Historia gothica*, pp. 236–241). Sous le règne du fils d'Alphonse VIII, Henri I^e, mineur à la mort de son père, l'histoire se répète. Cependant, les Lara – Ferdinand, Alvare et Gonzague, les fils du comte Nuño – ne se distinguent plus par leur fidélité envers la couronne castillane, mais par leur félonie, leur *superbia* et leur volonté de semer la zizanie dans le royaume. Rompant le serment qui les lie à Bérengère de Castille tutrice du jeune souverain et régente du royaume, ils tentent de prendre le contrôle de celui-ci, puis s'opposent au roi Ferdinand III, le fils de Bérengère de Castille, qui succède à son oncle (Cf. *Historia gothica*, pp. 281–290). Ces différents épisodes donnent lieu à plusieurs microrécits secondaires qui convergent tous vers un but identique : exemplifier la nécessité de la fidélité au souverain. Ainsi, la première série propose une image exemplaire du groupe aristocratique qui apporte son concours au roi d'un bout à l'autre du récit du règne d'Alphonse VIII. Ouvrant la narration, la représentation de la *fidelitas* nobiliaire trouve, en effet, son illustration la plus accomplie dans le récit de la bataille de Las Navas de Tolosa où les nobles font corps avec Alphonse VIII contre l'ennemi musulman, Alphonse VIII qui si l'on en croit Rodrigue, qui se met à

cette occasion en scène, leur doit sa victoire. Le constat de la défaite des Musulmans est, en effet, suivi de ces mots : *Estote etiam memor uestrorum militum, quorum auxilio ad tantam gloriam peruenistis*, « Gardez en mémoire vos chevaliers, grâce à l'aide desquels vous êtes parvenu à une si grande gloire » (*Historia gothica*, p. 273). S'agissant des Lara, la seconde série de récits fonctionne comme le contrepoint de la première puisque de la même façon qu'il s'était attaché à souligner leur fidélité au roi, Rodrigue y expose de façon appuyée leur déloyauté à l'égard de celle qui prolonge pourtant la figure de son père : Bérengère de Castille.

Malgré cette divergence de fond, ces microrécits secondaires partagent des formes d'écritures communes qui les situent à la frontière de la fiction²⁰⁹. Ainsi, les rebondissements et les retournements de situation sont nombreux. L'exemple d'Alphonse VIII est particulièrement significatif. Le jeune roi échappe à son oncle Ferdinand II en se réfugiant successivement à Soria, au château de San Esteban et à Atienza. À chaque fois, ses protecteurs parviennent à éviter *in extremis* qu'il ne devienne le vassal du roi léonais. À Soria, alors qu'il doit être remis à son oncle, l'enfant se met subitement à pleurer. Il est transporté dans une autre pièce et c'est de ce moment que profite un chevalier pour le conduire, monté sur un cheval véloce, à San Esteban. Là un second coup de théâtre se produit et le comte Nuño, qui a devancé les Léonais partis à la recherche du roi, s'empare de l'enfant pour le cacher à Atienza (*Historia gothica*, pp. 237–239). La capture du comte Alvare de Lara par les nobles restés fidèles à Bérengère, donne également lieu à plusieurs péripéties (*Historia gothica*, p. 288). Outre cela, la mécanique narrative s'appuie sur des épisodes dans lesquels affleurent le drame et on relève plusieurs fragments au discours direct. Retenons celui dans lequel les Lara déterrent le cadavre de Gutierre Fernandes de Castro qu'ils accusent de trahison (*Historia gothica*, p. 238). De même, Alvare de

²⁰⁹Cf. Gómez Redondo (1999 : 1234) : « [...] diálogos, descripciones, intrigas, dramatización de episodios constituyen un proceso narrativo muy cercano, en ocasiones, al de la ficción ». Arizaleta (2003b : 168) a relevé à propos du récit que fait Rodrigue du règne d'Alphonse VIII que « la materia histórica roza la frontera de lo posible, transformándose en materia ficcionalizable ». C'est d'ailleurs de ce terreau dans lequel la fiction s'inscrit au cœur de l'histoire que vont fleurir les légendes qui entourent à partir du XIV^e siècle. Nous y reviendrons brièvement à propos de l'épisode de Las Navas.

Lara, pour confondre Bérengère, fait écrire une fausse lettre dans laquelle on peut lire que celle-ci projette d'empoisonner son frère Henri (*Historia gothica*, p. 283). Enfin, le recours au discours direct qui émaille le récit et grâce auquel Rodrigue illustre la loyauté de Manrique de Lara pourrait également être un des indices de la fictionnalisation du récit²¹⁰.

Terminons notre étude typologique en abordant les représentations des clercs.

5.1.3 Portraits de clercs

Dans l'*Historia gothica*, les clercs font l'objet d'un traitement positif. On trouve, bien sûr, quelques figures négatives comme celles du traître Oppa qui tenta de rallier Pélage à la cause musulmane, des trois frères servants qui poussèrent Vermude II à s'en prendre à l'évêque Athaulf, ou encore de Maurice Bourdin qui s'éleva contre l'autorité pontificale, mais dans l'ensemble, Rodrigue n'est qu'éloges pour les hommes d'un *ordo* auquel il appartient²¹¹. De même que pour celle du roi, la construction positive de la figure du clerc dans l'*Historia gothica* reflète le discours véhiculé par les textes qui l'ont précédée (Henriet, 2003b). Cette construction s'articule, dans un premier temps, autour de deux vertus : la *sapientia* et la *pietas*.

Sapientia et *pietas* vont, en général, de pair. La *sapientia* peut prendre plusieurs formes. Le clerc *sapiens* est d'abord, pour Rodrigue, celui qui est versé dans les Saintes Écritures et la doctrine chrétienne. Il prend, la plupart du temps, la figure de l'évêque dont le plus célèbre est, sans conteste, Isidore de Séville, *doctor egregius et preclarus*. Dans l'*Historia gothica*, on le voit, par exemple, défaire, grâce à son éloquence et à ses connaissances de théologien, un évêque syrien défenseur de l'hérésie monophysite des acéphales²¹², lors du II^e concile de Séville (*Historia gothica*, p.

²¹⁰Cf. *Historia gothica*, pp. 238–239. Par exemple, p. 239 : *Si sum fidelis aut proditor aut aleuosus, nescio, set quocumque modo potui, tenellum puerum dominum meum a servitute indebita liberaui, cum sim eius domini naturalis*. Trad. : « Je ne sais si je suis fidèle ou traître ou félon, mais j'ai libéré, dans la mesure de mes possibilités, le jeune enfant, mon seigneur naturel, d'une servitude illégitime, car je lui appartiens ».

²¹¹Tous les épisodes dans lesquels apparaissent ces figures négatives ont été étudiés par Henriet (2003b) qui a également donné un panorama détaillé de la représentation des clercs du VIII^e au XII^e siècles.

²¹²Ainsi nommés car ils aimaient mieux demeurer sans chef, les acéphales étaient les disciples du

65). De Braulion de Saragosse, le disciple du Sévillan, Rodrigue dit, à la suite de la *CM754*, que lors du V^e concile de Tolède, « il fut le plus brillant des esprits éclairés et diffusa comme il convenait, dans les âmes, la pieuse doctrine chrétienne²¹³ ». C'est sur le même mode qu'il décrit Taion de Saragosse, *religione et litteratura prestantem et sollicitum Scripturarum*, « qui se distinguait par sa piété et son érudition, et était attentif aux Écritures » ; ou encore, en s'inspirant de la *Vita Ildephonsi* de Cixila, Ildephonse de Tolède, *uir per omnia laudabilis et precipuus sanctitate*, « homme loué de tous et illustre par sa sainteté », qui fait fond sur le témoignage des Saintes Écritures pour défendre la virginité de Marie (*Historia gothica*, p. 73). Cependant, la *sapientia* n'est pas seulement la connaissance de l'Écriture et, à propos de Jean, évêque de Séville qui vécut à l'époque du pontificat tolédan d'Urbain (719–737), Rodrigue déclare qu'il s'illustra par sa *magna sciencia in lingua Arabica*, « sa grande connaissance de la langue arabe » (*Historia gothica*, p. 118). Enfin, comme pour les rois, le clerc *sapiens* est aussi celui qui fait preuve de *prudencia*, tel Bernard de Sédillac, *uirum religionis et prudencie*, « homme pieux et sage » (*Historia gothica*, p. 205).

La figure du clerc prend une nouvelle dimension avec l'évocation de Martin Lopez de Pisuerga, prédécesseur de Rodrigue sur le siège tolédan. Le portrait qu'il en fait est l'un des plus riches de l'*Historia gothica* :

Exercitus eius transiuit Bethim et dux eius presul Toleti. Magnates regni in consiliis presulis et exercitus omnis sub presule dignitatis. Nomen eius Martinus Magnus et genus eius a Pisorica. Honor gentis uita eius et stola eius diadema Ecclesie. Sapientia eius pax multorum et lingua eius informatio discipline. Manus eius ad subsidium pauperum et cor eius ad compassionem humilium. Cingulum eius zelus fidei et arma eius ad persecucionem blasphemie. Agmen omne ad nutum illius et sanguis Arabum in conspectu illius. Regio Bethica flammis succenditur et factum presulis prosperatur. Processit enim per castra Bethice terras et oppida succendendo. Feliciter autem ad propria est reuersus.

« Son armée [celle d'Alphonse VIII] alla au-delà du Bétis et le chef de celle-

moine Eutychès, principal représentant de l'hérésie monophysite qui ne reconnaît qu'une nature au Christ. Cf. *Théologie*, p. 756.

²¹³Cf. *Historia gothica*, p. 68 : *pre ceteris illustris effulsit atque piam doctrinam christianis mentibus decenter infudit.*

ci fut l'archevêque de Tolède. Les grands du royaume sont les conseillers de ce dernier et toute l'armée est sous le commandement de l'archevêque de la gloire. Son nom fut Martin le Grand et sa famille était de la région du Pisuerga. L'honneur de sa famille était sa vie et son pallium, la couronne de l'Église. Sa sagesse fut synonyme de paix pour beaucoup et sa parole, enseignement de connaissances. Sa main, fut secours des pauvres et son cœur, compassion pour les humbles. Son baudrier fut ardeur de la foi et ses armes, persécution du blasphème. L'armée tout entière est sous son commandement et le sang des Arabes s'offre à sa vue. La région du Bétis fut embrasée par les flammes et l'action de l'archevêque est couronnée de succès. Il avança à travers les châteaux de la Bétique en brûlant terres et forteresses. Il revint victorieusement dans son siège ».

Dans ce panégyrique, qui renoue avec le *stilus isidorianus*, éclate l'attachement de Rodrigue à l'église de Tolède, attachement qui le porte à louer ceux qui furent à sa tête. L'évocation du *pallium* de l'évêque est, à cet égard, significatif car il symbolise, par synecdoque, le siège tolédan dont Rodrigue souligne, par l'image de la couronne, la prééminence. À Martin Lopez de Pisuerga, Rodrigue attribue des vertus qui en font, nous le verrons dans notre analyse de la représentation d'Alphonse VIII, une image du souverain dont l'évêque tolédan conduit l'armée. Comme le monarque, il est dépeint comme détenteur et pourvoyeur de *sapientia*, combattant de la foi et victorieux. La violence de ses conquêtes n'est pas sans rappeler, d'ailleurs, celle qui caractérise la conquête de Cuenca par Alphonse VIII. Mais surtout, ce portrait met en scène Martin Lopez dans une configuration identique à celle d'un Alphonse VIII appuyé par la noblesse. Celle-ci exerce, en effet, auprès de l'archevêque une fonction de conseil. Nous avons là, par conséquent, un condensé de la vision qu'a Rodrigue des rapports entre noblesse, clergé et royauté. Cette dernière peut en effet compter sur le concours fidèle, à l'instar de celui de la noblesse, de l'*ordo* clérical. C'est l'image idéale d'un corps social unifié, dont toutes les parties collaborent, qui apparaît en arrière-fond du portrait du prédécesseur de Rodrigue. Ce portrait annonce le récit de las Navas dans lequel les évêques entourent Alphonse VIII, mais aussi l'autoportrait du Tolédan fondé sur un rapport de contiguïté immédiate avec le souverain dont nous allons, à présent, étudier la représentation.

5.2 L'incarnation du paradigme royal : Alphonse VIII de Castille

Dans la galerie des souverains qui s'animent au fil des pages de l'*Historia gothica*, il en est certains qui brillent d'un éclat que le temps n'a pas terni. Au milieu de la monotonie des figures archétypales se détachent en effet un roi et une reine dont Rodrigue fut le contemporain et auxquels il accorde une attention accrue : Alphonse VIII de Castille et Bérengère, sa fille²¹⁴. La portrait d'Alphonse VIII est extrêmement flatteur, nous le verrons. Bérengère, elle, prolonge l'image de son père dont elle constitue un miroir. Rodrigue leur adjoint, d'ailleurs, la même épithète qui rappelle à chaque énoncé de leur nom combien ils furent, à ses yeux, glorieux : *nobilis* ou son superlatif *nobilissimus*. En outre, la reine est parée, en plus des vertus propres à son sexe – *pudicitia* et *modestia* – des mêmes qualités que le souverain : *sapientia*, *curialitas*, *pietas*, *largitas* (*Historia gothica*, p. 258). Dans le récit des règnes d'Henri I^{er} et de Ferdinand III, Bérengère est omniprésente. Elle est, en effet, l'un des acteurs du jeu politique qui oppose la royauté à la famille des Lara, puis contribue activement à la montée sur le trône léonais de Ferdinand en obtenant la renonciation de ses demi-sœurs, Sancie et Douce, à qui Alphonse IX de Léon avait légué son royaume (Martin, 2005a). Dans ce cadre, c'est son intelligence politique – la *sollertia* – que Rodrigue s'attache constamment à mettre en valeur²¹⁵ (*Historia gothica*, pp. 281–300).

Face à l'exaltation du roi Alphonse et de sa fille, le traitement que Rodrigue réserve à Ferdinand III n'a pas laissé de surprendre. Nous avons dit qu'à son propos, il n'est guère disert et c'est entre les lignes qu'il faut traquer les contours d'une figure qui ne parvient jamais à quitter l'ombre que lui font ses ancêtres. Nous n'y revenons pas et les pages qui suivent seront consacrées à la manière dont le Tolédan met en

²¹⁴Nous n'entrons pas dans le détail de la construction du portrait de Bérengère. Il a récemment fait l'objet d'une série d'études qui en ont dégagé, de manière circonstanciée, les caractéristiques et ont contribué à montrer la spécificité de la souveraine dans le cadre des représentations de reines que l'on lit dans l'*Historia gothica*. Cf. Martin (2005a), (2005b) et (2006b) dont nous nous bornerons à rappeler brièvement les conclusions.

²¹⁵Selon Martin (2005a : 588), « Esta inteligencia política, esta perspicacia en la acción, tan ajustada a la imagen de gobernadora de hecho que quiere dar Rodrigo de Berenguela durante el reinado de Fernando III, viene a ser, al lado del calificativo “nobilis” como un segundo “cognomen” de la “regina” ».

forme l'éthopée du premier des monarques de son présent.

5.2.1 Lignes de force

Alphonse VIII, qui monte sur le trône de Castille en 1158 à la mort de son père Sanche III, est, sans conteste, le héros de l'*Historia gothica*²¹⁶. Sur le plan structural, Rodrigue réserve en effet vingt-neuf des deux cent seize chapitres de son texte à celui qu'il appelle le roi Noble²¹⁷. Tout au long de ceux-ci, il compose un récit biographique qui débute avec l'enfance du roi et s'achève sur son décès. La cohérence de ce microrécit primaire et son autonomie au sein de la structure narrative principale ont conduit A. Arizaleta (2003b : 167) à lui donner, en reprenant l'épithète qui désigne le roi Alphonse VIII dans l'*Historia gothica*, le nom de *Livre d'Alphonse le Noble* (*LAN*). Nous reprendrons cette appellation dans notre analyse.

Le *LAN* est rythmé par plusieurs fragments dédiés à l'énoncé des vertus d'Alphonse VIII. À ceux-ci s'ajoutent les microrécits secondaires de ses exploits qui sont, pour le Tolédan, autant d'occasions de compléter le portrait louangeur du roi. L'écriture épидictique, dans son versant laudatif, informe, par conséquent, l'ensemble de cette partie de l'*Historia gothica* placée sous le signe de l'*interpretatio* – exposition sous plusieurs formes d'une même idée – et de l'accumulation. La plupart des qualités d'Alphonse VIII sont, en effet, esquissées dans le premier portrait du *LAN* :

Post obitum desiderabilis Sancii successit ei filius nomine Aldefonsus, trimus et patris privilegio amplexendus, era MCLXXXVIII. Hunc genuerat ex Blanca filia Garsie regis Nauarre. Hic ab infancia uultu uiuax, memoria tenax, intellectu capax. Historia gothica, p. 236.

« Après la mort du regretté Sanche, son fils, prénommé Alphonse, lui succéda, en l'an 1198 de l'ère hispanique. Il avait trois ans et fut accueilli avec empressement grâce à la mémoire qu'avait laissée son père. Sa mère était Blanche, fille du roi Garsias de Navarre. Il eut, dès son enfance, un visage vif, une mémoire vaste et une intelligence étendue ».

²¹⁶Notons que pour ce qui est des éloges adressés à Alphonse VIII, le *CM*, la *CRC* et l'*Historia gothica* s'accordent. Cette dernière est cependant de loin la plus enthousiaste. Pour une mise en regard des trois textes, à propos du portrait du roi Alphonse VIII, nous nous permettons de renvoyer à notre travail de DEA : Jean-Marie, Stéphanie, *L'Histoire par la légende : le cas d'Alphonse VIII de Castille*, Université Toulouse II-le Mirail, Toulouse, 2002.

²¹⁷À propos du roi Alphonse VIII, le Tolédan emploie l'adjectif *nobilis*, une soixantaine de fois.

Ce portrait est lui-même placé sous le signe de l'*amplificatio*. Le schéma structurel d'ouverture, premier rouage du processus de légitimation du souverain, est conforme à ceux observés antérieurement, mais ajoute au rappel de l'ascendance paternelle du jeune roi, l'exposé du lignage maternel. Cette configuration aperturale inédite inscrit donc Alphonse VIII dans deux lignées également prestigieuses et constitue en soi une première, et non des moindres, exaltation de la figure royale. Car, si sur le jeune roi plane la gloire de l'empereur Alphonse VII de Castille-Léon, le père de Sanche III, son ascendance maternelle n'en est pas moins illustre. Blanche de Navarre est parée du prestige de son père Garsias Ramirez, le restaurateur du royaume de Pampelune, mais également de celui du Cid dont Garsias descend par sa mère. Alphonse VIII, par la mention conjuguée de son père et de sa mère dans la phrase d'ouverture du microrécit de son règne, est donc posé par Rodrigue comme le détenteur des héritages castillans et navarrais, et par là-même, comme le maillon où se rejoignent les chaînes dynastiques instaurées par les juges fondateurs de la Castille : Laïn Calvo, ancêtre du Cid, et Nuño Rasura dont descend Alphonse VII de Castille-Léon (Martin, 1992 : 135–153). C'est bien cette double auréole qui apparaît, en filigrane, dans l'allusion à Blanche. Là encore, la cohérence narrative de l'*Historia gothica* est flagrante et Rodrigue réactive la métaphore textile du prologue. Car la référence à Blanche de Navarre n'a guère de valeur en soi – sinon informative – si elle n'est pas intégrée dans un réseau de significations que Rodrigue entreprend de tisser bien en amont. En effet, l'énoncé de la filiation maternelle ne peut manquer de ramener à l'esprit du lecteur ou de l'auditeur les deux précédents fragments dans lesquels le Tolédan a déjà établi l'identité des ascendants d'Alphonse VIII et les a associés à celui-ci par le recours à des prolepses. Le premier de ces fragments est opportunément inscrit au cœur de l'exposé généalogique des souverains navarrais :

Hic duxit uxorem Margelinam, filiam Rotronis comitis Perticarum, ex qua suscepit filium nomine Sancium, qui fuit prudens, magnanimus et strenuus in agendis ; habuit etiam duas filias rex Garsias, Blancam, que nupsit Sancio regi Castelle et habuit filium nobilem Aldefonsum, de quo inferius prosequemur [...]. Historia gothica, p. 172.

« Il [Garsias Ramirez] épousa Marguerite, fille de Rotrou, comte du Perche, de laquelle il eut un fils nommé Sanche qui fut sage, généreux et valeureux dans sa conduite. Le roi Garsias eut également deux filles, Blanche, qui épousa Sanche

roi de Castille avec qui elle eut un fils prénommé Alphonse dont nous parlerons par la suite [...] ».

Le second fragment est contenu dans la narration des débuts du règne de Sanche III de Castille :

[...] *et uiuente patre uxorem duxerat nomine Blancam, filiam Garsie regis Nauarre et Margeline filie Rotronis comitis Perticarum, ex qua iam susceperat filium nomine Aldefonsum, qui trium annorum remanserat in morte imperatoris. Historia gothica*, p. 233.

« [...] et du vivant de son père, il avait épousé Blanche, fille du roi Garsias de Navarre et de Marguerite, fille de Rotrou, comte du Perche, de laquelle il avait eu un fils prénommé Alphonse qui avait trois ans à la mort de l'Empereur ».

Notons que dans cette narration, Rodrigue fait doublement de Sanche l'héritier de son père, Alphonse VII. En effet, Sanche III est autant légitimé par ses droits successoraux que par le respect du devoir filial. À la mort de son père, il se hâte toutes affaires cessantes à Tolède pour enterrer son père alors que son frère Ferdinand, craignant d'être lésé, se précipite dans le royaume de Léon pour faire valoir ses droits.

L'ouverture du *LAN* constitue, par conséquent, un écho des deux passages précédents et c'est éclairé à leur lumière qu'elle prend pleinement son sens. Notons que la place qu'occupent ces fragments dans la macrostructure narrative est extrêmement bien choisie puisque, même s'ils rapportent un fait identique : l'ascendance d'Alphonse, ils sont placés sous une référentialité différente – la Navarre d'une part, la Castille d'autre part – qui reflète, sur le plan structurel, le double lignage du roi. Les observations que nous venons de faire illustrent un procédé d'écriture récurrent dans l'*Historia gothica*, à savoir la dissémination, au fil du texte, de signes qui, une fois décodés, en enrichissent le sens premier. Ainsi se superposent, dans le portrait royal, deux niveaux de lecture dont l'un est repérable à première vue (le prestige de son ascendance paternelle) tandis que l'autre n'est accessible qu'après l'opération décodificatrice à laquelle doit se livrer le récepteur du texte (la non moins prestigieuse ascendance maternelle). Dans le réseau d'indices qui l'y aident, on peut parfois distinguer plusieurs strates. C'est le cas ici. La présence parmi ses ancêtres du Navarrais Garsias Ramirez rehausse la figure d'Alphonse VIII et acquiert une

valeur nouvelle quand le lien est fait entre Garsias et le lignage d'un des deux juges fondateurs de la Castille, Laín Calvo.

Dans le même portrait d'ouverture, le rappel du haut parage d'Alphonse VIII est encore amplifié par l'énumération de ses qualités. Notons, d'abord, que la mention de l'ascendance paternelle d'Alphonse constitue, en soi, un premier exposé de ses vertus. En effet, l'image du jeune roi est, avant même que l'on en distingue nettement les contours, nimbée du souvenir de son géniteur. Le syntagme *patris priuilegio amplexendus* esquisse des traits originels qui iront en se précisant au gré du *LAN*²¹⁸. Ainsi, alors que son jeune âge ne lui a pas encore laissé le loisir de faire la preuve de ses qualités, Alphonse VIII hérite de celles de Sanche III dont le Tolédan a dressé l'inventaire quelques chapitres avant²¹⁹ :

Hic rex Sancius tanta benignitate pollebat, quod clipeus nobilium dicebatur, et tanta congerie uirtutum clauit, ut pater pauperum, amicus religionum, defensor uiduarum, tutor pupillorum, iustus iudex omnium ab omnibus amabatur; nichil arduum reputabat quod ad cordis magnificenciam pertineret, ascensiones uirtutum in corde suo cotidie disponebat, et mundiciam amans ad ea que uirtuosum faciunt anelabat. Quid de moribus eius dicam, de strenuitate in hostes, de liberalitate in omnes, de iusticia in suos, de pietate in fratrem, de deuotione in ecclesias, de timore in Deum? Huic pater diuisit imperium, set ipse uirtutes omnium in se uirtutum fibula colligauit. Historia gothica, p. 233.

« Ce roi Sanche était si bienveillant qu'on le surnommait "bouclier des nobles", et il brillait par une telle accumulation de vertus qu'il était aimé de tous, comme le père des pauvres, l'ami de la religion, le défenseur des veuves, le tuteur des orphelins, le juste juge de tous. Il estimait qu'il n'y avait rien de difficile lorsqu'il s'agissait de la noblesse du cœur, il préparait chaque jour dans son cœur le perfectionnement de ses vertus, et recherchant la pureté morale, il aspirait à toutes celles qui rendent vertueux. Que pourrais-je dire de ses mœurs, de sa bravoure face aux ennemis, de sa générosité envers tous, de sa probité envers les siens, de son affection pour son frère, de son dévouement à

²¹⁸Selon Arizaleta (2003b : 169–170), l'image d'Alphonse prolonge celle de Sanche et sera à son tour prolongée, quoique pour un temps éphémère, par celle de l'infant Ferdinand, le fils d'Alphonse VIII, mort à la veille de la bataille de Las Navas de Tolosa.

²¹⁹Sans être mise en lumière comme le fait Rodrigue, la transmission des propriétés individuelles de père en fils est de toute façon implicite dès lors que la relation de parenté est établie. C'est ce que souligne Martin (1992 : 135) : « Avant tout, les individus étaient supports d'un apport qui, transitant de l'un à l'autre au fil des générations, les définissait dès leur accès à l'existence. Cela valait pour la condition, les biens, le pouvoir, la qualification morale. Que les propriétés d'un individu eussent été celles de ses ancêtres, c'était encore le meilleur fondement à ce qu'il les possédât ».

l'Église, de sa crainte de Dieu ? Son père divisa l'empire, mais lui, lia ensemble, grâce à la broche de ses vertus, les vertus de tous ».

On ne pourrait trouver de portrait royal plus élogieux dans l'*Historia gothica*, en dehors de celui d'Alphonse VIII. Sanche III est, à lui seul, un concentré de la majorité des vertus mises en valeur au fil du texte. En lui s'incarne le paradigme royal dont nous avons déterminé les composantes et la métaphore qui parachève le fragment (*set ipse uirtutes omnium in se uirtutum fibula colligauit*) souligne à quel point il est, pour Rodrigue, une figure exemplaire. La tonalité encomiastique du portrait repose, de plus, sur le recours à des procédés déjà employés dans d'autres passages du texte – le prologue par exemple – tournés vers la célébration. L'écriture du Tolédan relève de nouveau du *stilus isidorianus*. Rodrigue multiplie les rimes induites par les homéotéleutes (-um). Il joue également sur les parallélismes grâce à la figure de *determinatio*, utilisée à deux reprises. Il enchaîne, en effet, les structures nominatif+génitif (*pater pauperum, amicus religionum...*) puis *de*+ablatif (*de moribus eius dicam, de strenuitate in hostes...*). S'ajoutent à cela des *annominatio* (*pater pauperum, iustus iudex, uirtutes omnium in se uirtutum*) qui contribuent à l'expressivité et à la force du portrait, de même que l'usage de la question rhétorique. La description de Sanche III illustre aussi, outre la *maestria* rhétorique de Rodrigue, la façon dont il conçoit les rapports entre royauté et noblesse (Arizaleta, 2003b). Grâce à la métaphore du bouclier, le souverain apparaît clairement comme le protecteur et le défenseur des nobles, vertu que le Tolédan met en scène dans le chapitre qui suit le portrait de Sanche III et qui s'intitule *De restitutione magnatorum Legionis per regem Castelle*, « À propos de la réparation obtenue par les nobles de Léon grâce au roi de Castille (*Historia gothica*, pp. 233-234). Cet épisode est un des trois microrécits secondaires qui composent le microrécit primaire du règne de Sanche III. Il rapporte comment, grâce à l'intervention de Sanche III, certains nobles léonais purent récupérer les fiefs dont les avait spolié le frère du souverain castillan, Ferdinand II de Léon.

L'exaltation des vertus de Sanche III est un des mécanismes sur lesquels s'appuie la construction du portrait d'Alphonse VIII, puisque le jeune roi est, *a priori*,

une nouvelle incarnation des vertus de son père (*patris privilegio amplexendus*). Ainsi, dans plusieurs passages du *LAN*, Alphonse VIII apparaît sous des traits qui étaient déjà, selon Rodrigue, ceux qui caractérisaient son père. Cependant, dans la première description qu'il fait du souverain, le Tolédan choisit de ne pas en faire explicitement état. C'est sous un autre angle de vue qu'Alphonse VIII est présenté au lecteur, celui, à première vue, de son apparence. La chose est assez rare pour être remarquée car, dans l'*Historia gothica*, peu de rois voient ainsi dévoilés leurs attributs physiques²²⁰. Dans le cas d'Alphonse VIII, ceux-ci se réduisent à son visage dont est mise en exergue la vivacité. Pour concise qu'elle soit, cette représentation n'en est pas moins efficace puisque, selon Isidore de Séville, on accède, par le visage de l'homme, à la connaissance de l'ensemble de sa personne²²¹. Il s'établit ensuite une progression dans la description qui conduit de la physionomie du roi à son intellect, progression que renforce leur contiguïté notionnelle soulignée, sur le plan formel, par l'emploi des homéotéleutes. En effet, les trois caractéristiques définitoires du roi renvoient à un même champ sémantique relatif au domaine des activités de l'esprit. Outre l'acception générique de visage, *vultus* est synonyme de la qualité de l'*animus* que l'on peut comprendre par pensée, réflexion²²². L'apparence physique du roi, la vivacité des traits de son visage reflètent, par conséquent, l'agilité de son esprit. La notion de *memoria* se rapproche au Moyen Âge, nous l'avons vu, du processus de cognition, d'acquisition des connaissances. En lui appliquant, à propos d'Alphonse VIII, l'adjectif *tenax*, Rodrigue rehausse encore les capacités intellectuelles du roi, dont il traduit une nouvelle fois l'étendue par l'emploi du syntagme *intellectu capax*. L'isotopie créée par l'*amplificatio* nous ramène au prologue dont elle enrichit le sens. C'est l'exercice de la raison, le goût pour le savoir qui définissent Alphonse, à l'instar des anciens dont Rodrigue a tant chanté les mérites, mais aussi des princes immortalisés par leurs qualités au premier rang desquelles figurait la *sapiencia*. Ainsi, le

²²⁰Les typologies présentées en annexe sont, sur ce point, parlantes.

²²¹Cf. *Etymologiae*, XI, 1, 33, p. 850 : *Ibi est enim tota figura hominis et uniuscuiusque personae cognitio*. Trad. : « Là, en effet, se dévoile tous les traits de l'homme et la connaissance de chaque personne ».

²²²Cf. *Etymologiae*, XI, 1, 34, p. 851 : *vultus autem animorum qualitatem significat*. Trad. : « 'vultus' renvoie à l'état de l'âme ».

portrait d'ouverture du roi enfant confirme que le prologue porte en germe le chant de louanges qu'est le *LAN*.

Les vertus royales sont, à leur tour, amplifiées par la double indication de la jeunesse du roi Alphonse. Dans le portrait inaugural, c'est bien la précocité de leur manifestation qui sublime les qualités d'Alphonse. La mise en valeur de cette précocité montre que, dans l'*Historia gothica*, une des modalités de l'apologie du roi castillan est l'utilisation de matériaux habituellement mis à profit par les discours hagiographiques et épiques²²³. La manifestation de la précocité du saint est, de fait, un des *topoi* qui parcourent les textes hagiographiques. De même, le héros chevaleresque montre, dès l'âge juvénile, des traits extraordinaires, annonceurs de son comportement futur (Gómez Redondo, 1984 : 201–202). D'autres endroits du *LAN* témoignent de l'affleurement des codes scripturaux caractéristiques de l'hagiographie à la surface de la narration historiographique. Par exemple, la générosité d'Alphonse VIII, maintes fois soulignée par Rodrigue, semble être un écho de la *caritas* qui s'incarne dans les saints. À l'instar de ceux-ci, le souverain est également en contact, même médiat, avec Dieu, comme il ressort du microrécit secondaire de la bataille de Las Navas de Tolosa dans lequel l'apparition providentielle d'un berger – *Dei nuncius* – tira les troupes chrétiennes d'un mauvais pas (*Historia gothica*, p. 269). La fonction de cette appropriation des formes hagiographiques est double²²⁴. D'une part, Rodrigue peut ainsi établir un parallèle entre la figure du roi et celle du saint, ce qui rehausse le portrait du premier. D'autre part, la récupération de motifs hagiographiques dans la construction du portrait d'Alphonse VIII pourrait être également le moyen de convoquer l'image d'autres souverains pour lesquels le Tolédan a déjà eu recours à ce procédé. Nous pensons au roi wisigoth Wamba dont l'onction s'accompagna d'un prodige ou à Ferdinand I^e de Castille-Léon qui apprend

²²³Sur la canonisation avortée d'Alphonse VIII, nous nous permettons de renvoyer à : Arizaleta, Amaia et Jean-Marie, Stéphanie, « En el umbral de santidad : Alfonso VIII de Castilla », communication présentée lors du colloque international *L'hagiographie, entre Histoire et Littérature (Espagne, Moyen Âge et Siècle d'Or)*, Université de Toulouse-le Mirail, 10-12 octobre 2002, à paraître dans *Pratiques hagiographiques II* (éd. Framespa/CNRS, Collection Méridiennes).

²²⁴Selon A. Arizaleta, la construction de la figure du roi Alphonse VIII dans le *Poème de Benevívere*, écrit au début du XIII^e siècle, repose sur un processus identique. Cf. Arizaleta, Amaia, « Pratiques scripturaires de la sainteté du prince : à propos du *Poème de Benevívere* », à paraître dans *Pratiques hagiographiques II*, Toulouse, Méridiennes.

sa mort prochaine grâce à une prophétie, privilège habituellement réservé au saint dans les *vitae*²²⁵. Rodrigue inscrit ainsi Alphonse VIII au sein d'un réseau textuel formé par les portraits des princes auxquels il voue pour des motifs divers une grande admiration. Il consacre en effet douze chapitres à Wamba, roi qui convoqua le XI^e concile de Tolède au cours duquel fut adopté le décret *Cum longe lateque* qui, selon Rodrigue, ratifia la prééminence tolédane²²⁶. De même, le microrécit du règne de Ferdinand I^e, qui hissa la Castille au rang de royaume, s'étend sur cinq chapitres. Derrière le portrait d'Alphonse VIII, c'est celui de ses prédécesseurs qui apparaît en creux et lui donne une nouvelle épaisseur.

On aura saisi toute l'importance du portrait d'Alphonse VIII que nous venons de commenter. De par sa position aperturale, il est d'abord l'espace dans lequel Rodrigue pose les fondements de la réception positive de l'image du roi. En outre, il porte en germe les représentations suivantes qui développent chacun des traits que nous avons vu s'ébaucher dans le premier portrait. Les chapitres du *LAN* qui suivent ce premier portrait peuvent, en effet, être considérés comme une longue *interpretatio* de celui-ci.

Le deuxième exposé des vertus d'Alphonse VIII est situé dans un chapitre qui relate l'occupation de son royaume, la Castille, par son oncle Ferdinand II (*Quod rex Fernandus optinuit fere totam Extremadoriam*, « Comment le roi Ferdinand occupa

²²⁵À propos de Wamba, cf. *Historia gothica*, p. 75 : *Et in ipsa hora qua a pontifice ungebatur, cunctis cernentibus uisus est uapor ab eo loco ubi unctionis oleum fundebatur in modum uirgule fumee ascendisse, et etiam uisa est apis de eius capite prosilisse et ad celos continue uolitasse. Et qui diligencius cogitabant intelligebant per eum Gothorum regnum feliciter exaltandum et in pacis dulcedine gubernandum*. Trad. : « Et au moment même où il recevait l'onction du pontife, tous virent de la vapeur s'échapper du lieu où brûlait l'huile de l'onction et monter à la manière d'une virgule de fumée, et ils virent même une abeille jaillir de sa tête et voler immédiatement après vers le ciel. Et ceux qui réfléchissaient avec le plus d'exactitude comprirent que, grâce à lui, le royaume des Goths devait être exalté de manière heureuse et gouverné dans la douceur de la paix ». À propos de Ferdinand I^e, cf. *Historia gothica*, p. 193 : *Set iam uite sibi termino imminente apparuit ei beatus Isidorus et diem sui obitus intimaui*. Trad. : « Mais, alors que le terme de son existence approchait, saint Isidore lui apparut et lui fit connaître le jour de sa mort ». Sur le récit de la mort de Ferdinand I^e dans les textes historiographiques hispaniques, Guiance (1998 : 86) souligne que « En suma, esas profecías o anuncios de muerte en boca de los santos se convertirán [...] en unos de los elementos clásicos de la literatura hagiográfica ». Cf. également Henriët (2000) et (2003b : 452-457).

²²⁶Sur ce point, cf. la première partie de notre travail.

toute l'Extrémadure », *Historia gothica*, pp. 239–240). Celle-ci est la conséquence des désordres occasionnés par la minorité du roi lors de sa montée sur le trône et des querelles pour l'obtention de sa tutelle, faits dont Rodrigue a commencé le récit dès le premier chapitre du *LAN*. Ce second portrait confirme la tonalité biographique de celui-ci. Le Tolédan revient en effet sur l'enfance du souverain avant de le dépeindre adolescent :

Et qui adhuc a mamillis nutricis paruulus dependebat, etatis gracia fauorabilis, nature beneficio innocens, patris priuilegio amplectendus, futurorum indiciis obseruandus, quasi iam reus uel nocens ad mortem queritur, quasi non uerus heres exheredatur, quasi non filius primogenitus imperatoris, qui debebat esse heres ex integro, a patrimonio effugatur. Quid mali fecit, qui loqui non poterat, qui nec statum sue infancie agnoscebat? Nisi hoc dignum persecucione dicatur, quod quicquid possibilitati illius etatis suberat, hoc in puero bonorum presagiis monstrabatur, que omnia processus infancie iam in puericia ostendebat, in qua regalis grauitas, leuitatis puerilis ignara, successionem temporum mirabiliter coalebat; quod neque in aliis principibus uix etas etiam operatur, in isto gracia superabat. Itaque puerorum ludicra uir mente transcendens, et bella plurima contra patrum decenter exercuit et munitiones plurimas inmerito perditas merito recuperauit fauentibus sibi Amalrico et Nunio comitibus et plurimis magnatibus, qui toto tempore uite sue ei fideliter et inseparabiliter adheserunt, qui etiam eum propriis humeris et brachiis nutrierunt. Historia gothica, pp. 239–240.

« Et cet enfant qui était encore dépendant du sein nourricier et s'attirait les faveurs par la grâce de son âge, innocent du fait de sa nature, accueilli avec empressement grâce à la mémoire qu'avait laissée son père et que l'on devait traiter avec déférence pour ce qu'il laissait augurer, était chassé de ses terres comme s'il était l'accusé ou le coupable recherché pour être mis à mort, comme s'il n'était pas le véritable héritier, il était déshérité, comme s'il n'était pas le fils de l'aîné de l'empereur, qui devait en être en toutes choses l'héritier. Quel mal fit celui qui ne pouvait parler, qui étant enfant ne se rendait même pas compte de sa position? Si ce n'est que l'on puisse considérer comme digne de persécution, le fait que ce qui, à cet âge, n'est encore qu'en germe, se laissait voir chez l'enfant par les signes de ses vertus que le développement de son jeune âge montrait toutes déjà dès l'enfance. Au cours de celle-ci, au fil du temps, croissait de façon étonnante une dignité royale, étrangère à la légèreté enfantine. Et ce que l'âge atteignait difficilement chez les autres princes, chez celui-ci la grâce le faisait surabonder. Ainsi, déjà adulte par l'esprit et écartant les divertissements des jeunes hommes, il livra plusieurs guerres justes contre son oncle paternel et récupéra avec mérite plusieurs places fortes qu'il avait perdues sans l'avoir mérité, en étant aidé, dans cette entreprise, par les comtes Manrique et Nuño ainsi que par d'autres grands, qui, durant toute sa vie, lui furent fidèlement et indissolublement attachés, l'élevèrent et le soutinrent ».

Nous retrouvons ici, amplifiées, deux des facettes du portrait d'Alphonse VIII que nous avons mises en évidence antérieurement. Le recours à l'*interpretatio* est patent puisque Rodrigue offre, grâce à son habileté rhétorique, une nouvelle forme à un propos identique : l'exaltation du roi. Ainsi, les procédés qu'il emploie diffèrent, en plusieurs points, de ceux déjà utilisés. Il nous semble, en effet, que le premier portrait d'Alphonse imposait au lecteur ou à l'auditeur l'image déjà construite d'un roi glorieux par le souvenir de ses ancêtres auquel il ajoute ses vertus personnelles déjà bien affirmées. Ici, l'élaboration de la figure royale est en train de se faire et paraît réclamer, pour cela, le concours du récepteur du texte²²⁷. Elle passe par l'adhésion de celui-ci à la cause du roi. Afin d'obtenir cette adhésion, le Tolédan met en place plusieurs stratégies argumentatives qui visent essentiellement à faire ressortir l'injustice dont est victime le souverain et à susciter ainsi l'émotion de qui lit ou entend son récit. Pour cela, il contraste, d'abord, par le biais de deux champs sémantiques antithétiques, la pureté associée à son très jeune âge et les vertus qu'il est permis de lui supposer avec le traitement, d'ordinaire réservé à la noirceur et à l'immoralité criminelles, qu'on lui fait subir. De plus, il invite, une nouvelle fois, le lecteur ou l'auditeur à la remémoration puisque, comme dans le portrait précédent, l'inscription dans une lignée prestigieuse est le premier ressort sur lequel repose l'apologie du souverain. Rodrigue convoque ainsi l'image de Sanche III en des termes identiques à ceux employés précédemment (*patris privilegio amplexendus*) et lui ajoute celle de son grand-père, Alphonse VII, en s'attachant à souligner que le jeune roi en est l'héritier. La question rhétorique qui suit cette évocation est un degré supplémentaire dans la recherche de l'adhésion du récepteur. En formulant l'évidence – l'âge du roi le prémunit contre toute tâche qui pourrait justifier le comportement de ses persécuteurs – cette question ne peut que conduire à l'acquiescement. L'objection que lui apporte Rodrigue est tout aussi rhétorique. En effet, elle consiste en une nouvelle démonstration de la précocité du roi qui amplifie celle déjà contenue dans le premier portrait. Elle est suivie de l'évocation des qualités militaires d'Al-

²²⁷Cf. Arizaleta (2003b : 166) : « El discurso histórico del Toledano aparecería por consiguiente mejor que nunca como una elaboración ideológica o imaginaria, dependiente, aun en diverso grado, tanto de su hacedor como de su receptor ».

phonse VIII, présenté pour la première fois comme un restaurateur puisqu'il rétablit l'intégrité territoriale de la Castille. Cette évocation parachève l'argumentation du Tolédan. En effet si l'on accepte, comme le suggère A. Arizaleta (2003b : 164), que le groupe aristocratique fut le récepteur privilégié du *LAN*, l'on peut comprendre les derniers mots du portrait d'Alphonse VIII comme l'instrument le plus efficace mis en œuvre par Rodrigue pour obtenir l'adhésion de son récepteur. Le Tolédan revient, en effet, sur l'aide apportée par la noblesse au souverain dans la réappropriation de son royaume. Cette réappropriation apparaît comme le résultat de l'action conjuguée de la *strenuitas* d'Alphonse VIII et de la *fidelitas* nobiliaire que Rodrigue a abondamment mise en valeur dans les chapitres précédant le portrait en relatant comment les nobles castillans, Manrique de Lara en tête, parvinrent à soustraire le roi enfant à la tutelle de son oncle Ferdinand II. Écho du portrait de Sanche III de Castille que nous avons cité, ce fragment du *LAN* illustre de nouveau combien l'« ordre nécessaire et souhaitable [est] fondé sur l'harmonie de la royauté et de l'aristocratie » (Martin, 1992 : 294). En présentant ainsi Alphonse VIII comme l'un des acteurs qui réalisent le pacte royauté/aristocratie qui fait le fondement de son discours politique, Rodrigue balise, par conséquent, la réception de l'image du roi qui ne peut être perçue que de façon positive par ceux qui sont, autant que lui, les artisans d'une concorde sociale idéale et accomplie dans l'espace du texte.

Au cœur du chapitre *De comendatione fidei seu fidelitatis* (« Éloge de la foi ou de la fidélité ») prend place une troisième énumération des vertus d'Alphonse VIII :

Hanc exquisiuit a iuuentute sua Aldefonsus desiderabilis Sancii filius, qui cum esset paruulus, ut dictum est, et fere regno priuatus, suorum fidelitate et industria recuperauit perdita, acquisiuit non habita, rehedificauit deserta, donec iaceret fundamenta urbium et erigeret excelsa turrium et ruinas a seculis repararet. Proficiebat enim apud Deum et homines sapiencia et etate; persequencium manus euasit suorum sollercia liberatus. Tandem etiam Toletum optinuit, quam XII annis occupauerat rex Fernandus. Persecutus est persecutorem et quem iniuste senserat hostem, sepe persecutus est fugientem. Omnia enim que perdiderat, acquisiuit, et etiam Infantaticum, quod sub dubio uertebatur. Erexit eum Deus altissimus et magnificauit eum Creator ipsius, donec stabiliret ei solium glorie et exaltaret ei diadema uictorie; in fraude circumueniencium illi affuit et honestum gloria fecit illum, custodiuit eum ab inimicis et a tutauit seductoribus illum et dedit illi certamen ut uinceret et sciret quoniam Omnipo-

tens regit reges et per eum principes tenent terram ; optinuit itaque omnia que fuerant patris sui, et crevit apud Deum et homines sapiencia et etate. Historia gothica, p. 241.

« Alphonse, fils du regretté Sanche la rechercha [la loyauté] dès sa jeunesse, et alors qu'il était encore enfant, comme nous l'avons mentionné, il récupéra ce qu'il avait perdu grâce à la fidélité et au zèle des siens. Il y ajouta des territoires inhabités, il reconstruisit ceux qui avaient été désertés jusqu'à y élever les fondations des villes et ériger la grandeur des tours et restaurer ce qui était en ruines depuis des siècles. Car, il 'progressait en sagesse et en âge aux yeux de Dieu et des hommes', et grâce à la diligence des siens, il parvint à se libérer de la main de ceux qui le poursuivaient. Il s'empara également de Tolède que le roi Ferdinand avait occupée pendant douze ans. Il poursuivit celui qui l'avait poursuivi et celui qui, injustement, s'était jugé son ennemi, il poursuivit souvent le fuyard. Tout ce qu'il avait perdu, il le prit de nouveau, et même l'infantat', qui était attribué douteusement. Dieu le Très-Haut l'éleva, son Créateur lui-même l'exalta, jusqu'à le maintenir solidement sur le trône de la gloire et le rehausser du diadème de la victoire, 'il l'éloigna de la fourberie de ses oppresseurs et le rendit honorable par la gloire, il le protégea de ses ennemis et le garda des séducteurs et l'engagea dans la bataille afin qu'il vainquît' et que l'on sût comment le Tout-Puissant gouvernait les rois et que c'est par lui que les princes possèdent la terre, c'est pourquoi il s'empara de tout ce qu'avait possédé son père et 'progressa en sagesse et en âge aux yeux de Dieu et des hommes' ».

Nous avons déjà commenté le fait qu'en articulant ce fragment à l'exposition axiologique qui le précède, Rodrigue fait de la figure d'Alphonse VIII l'exemplification la plus aboutie des valeurs essentielles que sont, pour lui, la foi et la fidélité. Intéressons-nous ici aux procédés d'écriture sur lesquels repose le portrait et montrons comment le « style est la clé du sens » (Bourgain et Hubert, 2005 : 393). Outre les éléments maintenant récurrents – l'ascendance du roi et sa précocité, la mise en scène du pacte idéal scellé entre la monarchie et la noblesse –, la représentation du roi met l'accent sur deux facettes absentes des portraits précédents. Rodrigue propose d'abord une variation sur la figure du roi restaurateur et constructeur puis ajoute à la gloire d'Alphonse VIII en en faisant l'élu de Dieu. Les procédés qui concourent à cela sont en soi déjà significatifs. Ainsi, la construction antithétique de la phrase d'ouverture, la contiguïté syntaxique des termes contraires qui la composent – *recuperauit/perdita, acquisiuit/non habita, rehedificauit/deserta, perdiderat/acquisiuit* – reflètent que le roi rétablit un ordre détruit autant par l'ennemi musulman que par les appétits de

son voisin léonais, Ferdinand II. Il en va de même du choix des verbes signifiant les actions du roi qui composent un champ sémantique traduisant le retour à une situation préexistante : *recuperauit, rehedificauit, repararet*. L'*annominatio* – *persecutus, persecutorem, persecutus* – traduit de façon sonore la victoire d'Alphonse VIII, ancien persécuté, sur ses persécuteurs. La mention de Tolède est une étape de plus dans la glorification du souverain puisqu'elle convoque la figure d'un autre roi, lui aussi célébré par Rodrigue et restaurateur de la dignité tolédane : Alphonse VI.

L'exaltation d'Alphonse VIII trouve sa plus parfaite expression dans la fin du portrait où se tisse un réseau de renvois au texte biblique. Ainsi, le souverain castillan s'inscrit dans la lignée des Justes décrits dans le *Livre de la Sagesse* dont Rodrigue semble tirer ses mots :

Livre de la Sagesse, 5, 15–16 et 10, 11–12.

Iusti autem in perpetuum vivent et apud Dominum est merces eorum et cogitatio illorum apud Altissimum ideo accipient regnum decoris et diadema speciei de manu Domini quoniam dextera sua teget eos et brachio suo defendet illos.

[...] *in fraude circumvenientium illum adfuit et honestum illum fecit custodivit illum ab inimicis et a seductoribus tutavit eum et certamen forte dedit illi ut vinceret ut sciret quoniam omnium potentior est sapientia.*

« Mais les Justes vivent pour toujours ; leur salaire dépend du Seigneur et le Très-Haut prend soin d'eux. Aussi recevront-ils la royauté splendide et le diadème magnifique de la main du Seigneur. Car de sa droite, il va les protéger, et de son bras les couvrir ». Trad. de la *TOB*, p. 1331.

« Elle l'assista contre la cupidité des exploiters et finit par l'enrichir ; elle

Historia gothica, p. 241.

[...] *exaltaret ei diadema victoriae ; in fraude circumvenientium illi affuit et honestum gloria fecit illum, custodiuit eum ab inimicis et a tutavit seductoribus illum et dedit illi certamen ut vinceret et sciret quoniam Omnipotens regit reges et per eum principes tenent terram [...].*

« jusqu'à [...] le rehausser du diadème de la victoire, il l'éloigna de la fourberie de ses oppresseurs et le rendit honorable par la gloire, il le protégea de ses ennemis et le garda des séducteurs et l'engagea dans la bataille afin qu'il vainquît et que l'on sût comment le Tout-Puissant gouvernait les rois et que c'est par lui que les princes possèdent la terre [...] ».

le garda de ses ennemis et le protégea contre les tendeurs de pièges ; elle arbitra même un dur combat en sa faveur pour qu'il sache que ma piété est plus puissante que tout ». Trad. de la *TOB*, p. 1336.

De plus, Alphonse VIII paraît transfiguré par la puissance divine qui semble s'y incarner. Car c'est bien un roi en majesté, assis, à l'image de Dieu, sur un trône de gloire, que nous dépeint Rodrigue dans la prose duquel semblent également résonner les échos du *Livre de l'Apocalypse* où les images du trône et de la couronne sont abondamment exploitées. Deux exemples parmi de nombreux autres :

[...] *qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno meo sicut et ego vici et sedi cum Patre meo in throno eius. Livre de l'Apocalypse, 3, 21.*

« Le vainqueur, je lui donnerai de siéger avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai remporté la victoire et suis allé siéger avec mon père sur son trône ». Trad. de la *TOB*, p. 1818.

[...] *et data est ei corona et exivit vincens ut vinceret. Livre de l'Apocalypse, 6, 2.*

« Une couronne lui fut donnée, et il partit en vainqueur et pour vaincre ». Trad. de la *TOB*, p. 1820.

La tonalité biblique du passage est encore renforcée par l'analogie entre l'image du roi Alphonse et celle du Christ, patente quant à elle, dans l'ensemble du passage. Pour Alphonse VIII, comme pour le Christ lors de sa résurrection, la couronne d'épines qui symbolise la dépossession, les persécutions, l'oppression s'est changée en diadème de la victoire. L'isotopie de la restauration s'inscrit également dans ce propos que l'on pourrait qualifier d'eschatologique : le temps du roi est venu comme adviendra celui du Christ. Et la comparaison avec la figure christique est d'autant plus justifiée qu'elle est explicitée par le Tolédan dont l'écriture est ici, par deux fois, sertie des mots avec lesquels l'évangéliste Luc dresse le portrait de Jésus.

Évangile selon Luc, 2, 52.

Iesus proficiebat sapientia aetate et gratia apud Deum et homines.
« Jésus progressait en sagesse et en taille et en faveur auprès de Dieu

Historia gothica, p. 241.

Proficiebat enim apud Deum et homines sapientia et etate. « il progressait en sagesse et en âge aux yeux de Dieu et des hommes ».

et auprès des hommes ». Trad de la
TOB, p. 1525.

La construction du portrait repose donc, pour une bonne part, sur la mise en place d'un ensemble de références qui établissent une relation intertextuelle marquée avec le texte biblique, procédé choisi par le Tolédan pour signifier que le souverain est le représentant du divin sur la terre. On pouvait déjà relever un mécanisme similaire dans le portrait d'un autre restaurateur : Pélage. Dans l'*Historia gothica*, la construction de la figure pélagienne doit à la fois à la *CAT* et au *CM* de Luc de Tuy, nous l'avons vu. Dans ceux-ci, comme dans le texte de Rodrigue, le portrait du fondateur de la dynastie astur-léonaise se dessine au fur et à mesure des propos qu'il échange avec Oppa, venu le convaincre de rallier le camp des Musulmans. L'atmosphère qui émane de l'épisode de Covadonga est clairement religieuse. En ouvrant le microrécit qui lui est consacré, le Tolédan présente explicitement Pélage comme l'instrument du pardon divin accordé au peuple chrétien après la déroute de 711. Il amplifie en effet ses sources par un commentaire de son cru :

Et dum tot dispendiis Hispaniam dissecarent, Deus omnipotens in ira sua misericordie non oblitus Pelagium quasi cintillam modicam in suo conspectu uoluit conseruare. Historia gothica, p. 114.

« Et alors qu'ils déchiquetaient *Hispania* par tous ces ravages, Dieu Tout-puissant, miséricordieux malgré sa colère, voulut conserver Pélage sous son regard, telle une minuscule étincelle ».

Et de même que dans le fragment relatif à Alphonse VIII que nous venons d'analyser, le récit de Rodrigue est truffé d'extraits du texte biblique²²⁸. Cela vient renforcer la dimension biblique du personnage de Pélage qui fait figure de rédempteur (Henriet, 2003b : 71–73).

Comme celles de Wamba et de Ferdinand I^e, les images de Pélage et d'Alphonse VI viennent enrichir le portrait d'Alphonse VIII qui se construit autant par la remémoration des vertus paternelles que par celles des souverains qui l'ont précédé.

²²⁸Pour le détail de ces extraits, cf. Fernández Valverde (1987 : 114–117).

5.2.2 La mise en scène des vertus : de Cuenca à Las Navas

Les trois portraits que nous venons d'examiner ont ceci de commun qu'ils énumèrent les vertus d'Alphonse VIII, mais ne les assortissent pas d'exemples concrets. Ils dessinent l'image d'un souverain guerrier, restaurateur, et dont la *sapientia*, mise deux fois en valeur, combine les qualités intellectuelles et la rectitude de comportement. S'ajoutent à cela les vertus de son père, Sanche III – la piété et la bienveillance – et le fait que, tel celui-ci, Alphonse VIII symbolise l'alliance entre noblesse et monarchie. Dans la suite du *LAN*, Rodrigue exemplifie ces vertus à l'occasion des micro-récits successifs des hauts faits d'Alphonse VIII : la conquête de Cuenca (1177), celle d'Alarcón (1184), le repeuplement de Plasencia (1186), la construction du monastère de Sainte-Marie de Las Huelgas de Burgos et de l'Hôpital du Roi attenant (1181), la fondation du *studium* de Palencia, la victoire de las Navas de Tolosa (1212)²²⁹. Nous voudrions porter notre attention sur les temps forts de cette riche scénographie qui s'articule autour des lieux suivants : Cuenca, Burgos, Palencia et Las Navas.

Rodrigue rapporte ainsi le siège et la prise de Cuenca (González, vol. I, 1960 : 924–931) :

Post hec autem uirtute Altissimi roboratus conuertit manum ad infideles, ut bella fidei exerceret. In manu robusta uastauit eos **et** in cordis magnificencia coegit eos ; succendit ignibus ciuitates **et** succidit uiridia deliciarum ; repluit terram timore suo **et** conclusit Arabes aduentu suo ; destruxit munitiones insidancium **et** fidei terminos dilatauit ; obsedit Concham, munimentum Arabum, **et** laboribus pluribus artauit eos ; extruxit in giro plures machinas, nec die nec nocte pepercit eis ; cibus et uictus defecit ei, set cor regium confortauit eum ; neglexit delicias seducentes **et** zelatus est nomen glorie ; longanimitas sua glorificauit eum **et** regalis constancia direxit eum, donec concluderet obsessos in arto **et** hostes clemenciam implorarent. Miserunt legatos ad Almohades **et** uerba doloris ad gentem Arabie. Induratus auditor conclusit aures **et** suum auxilium denegauit. Timor belli confudit eum **et** odor belli terruit eum. Fama regis conclusit mare **et** nomen eius compescuit transeuntes, donec reddita est ei municio Conche **et** turres eius subdite ei. Rupes eius facte sunt peruie **et** aspera eius in planicies. Possedit eam post labores multos **et** extruxit eam in

²²⁹Nous les énumérons dans l'ordre dans lequel les expose Rodrigue. À propos de la fondation du monastère, Arizaleta (2005c : 52) rappelle que « tanto el *Chronicon mundi* como la *Historia de rebus Hispaniae* y la *Estoria de España* sitúan la fundación de Las Huelgas después de la batalla de Alarcos [1195], cuando en realidad el monasterio fue fundado alrededor de 1181 ».

urbem regiam. Posuit in ea cathedram fidei **et** nomen presulis exaltauit in ea. Congregauit ibi diuersos populos **et** uniuit in populum magnitudinis. Statuit in ea presidium fortitudinis **et** regiam decoris honestauit in ea. Dedit ei aldeas subiectionis **et** pascuis ubertatis deliciauit eam. Ampliauit in alto muros eius **et** uallauit eam munimine tuto. Creuit in urbem multitudinis **et** dilatata est in terminos populorum. *Historia gothica*, pp. 248-249.

« Après cela, affermi par la vertu du Très-Haut, il tourna sa main vers les infidèles afin de se livrer à la guerre pour la foi. Il les dévasta de sa main robuste **et** les accueillit dans la magnificence de son cœur, il embrasa par le feu leur ville **et** tailla les jardins de leurs jouissances, il remplit la terre de sa crainte **et** encercla les Arabes par son arrivée ; il détruisit les fortifications de ceux qui étaient embusqués **et** repoussa les frontières de la foi ; il assiégea Cuenca, rempart des Arabes, **et** les enserra étroitement par sa très grande activité ; il construisit autour plusieurs machines de guerre, il ne les épargna ni de jour ni de nuit, il manqua de nourriture et de vivres mais son cœur de roi le reconforta ; il négligea les plaisirs séducteurs **et** il rechercha ardemment la gloire, sa longanimité le glorifia **et** la constance royale le dirigea, jusqu'à ce qu'il encercle les assiégés par son habileté et que les ennemis implorent sa clémence. Ils envoyèrent des légats aux Almohades **et** des paroles de douleur aux gens d'Arabie. Leur destinataire endurci ferma ses oreilles **et** lui dénia son aide. La crainte de la guerre le troubla **et** l'odeur de la guerre l'épouvanta. La renommée du roi fit le tour des mers **et** son nom arrêta les passants jusqu'à ce que la forteresse de Cuenca se rende à lui **et** que ses tours se soumettent à lui. Ses rochers s'ouvrirent **et** ses rugosités se changèrent en plaine. Il la posséda après moult labeurs **et** y construisit la cité royale. Il y établit le siège épiscopal de la foi **et** éleva le renom de l'évêque. Il y rassembla des peuples divers **et** les fonda en un peuple de grandeur. Il y érigea le rempart de la bravoure **et** l'honora d'un palais d'ornements. Il lui donna des villes qui lui étaient soumises et fit son charme par d'abondants pâturages. Il éleva ses murs **et** l'entoura par des remparts imprenables. Elle devint une ville populeuse **et** augmenta en population ».

Ce long récit de siège est encore l'occasion pour Rodrigue de faire preuve de son habileté rhétorique en rehaussant, par l'ornement de sa prose qui relève de nouveau du *stilus isidorianus*, la figure déjà lumineuse du souverain. Les premiers mots de la description qu'il nous en donne prolonge le portrait précédent. En effet, le Tolédan réaffirme les liens privilégiés que le monarque entretient avec Dieu qui lui insuffle de sa puissance (*virtute Altissimi roboratus*) et dont il est le zéléteur (*bella fidei, fidei terminos dilatauit*). C'est ensuite l'image d'un roi guerrier et conquérant qui s'impose, dans la première partie du fragment. Ainsi, les exploits royaux font l'objet d'une longue énumération cadencée sur un mode binaire mis en évidence par la po-

lysyndète des copules *et* qui séparent la plupart des membres de la période. Chacun de ces membres est constitué de deux syntagmes qui, dans un unique cas, s'opposent (*In manu robusta uastavit eos et in cordis magnificencia coegit eos*), mais la plupart du temps se complètent (*longanimitas sua glorificavit eum et regalis constancia direxit eum*) ou se dupliquent (*obsedit Concham, munimentum Arabum, et laboribus pluribus artavit eos*), plaçant ce fragment sous le signe de l'hyperbole. Ce procédé, de même que la succession des verbes d'action qui donne la sensation que tout se déroule de façon rapide, met en valeur l'ardeur guerrière et la bravoure du roi. De plus, les homéotéleutes produites par les prétérits ainsi que les allitérations en -t, -k et -ks font résonner la prose et lui confèrent une tonalité martiale. L'isotopie constituée par les nombreux éléments signifiant la violence et le harcèlement souligne la vigueur de l'attaque royale (*uastavit, succendit, conclusit, destruxit, artavit, pepercit, concluderet*). Il en va de même pour sa ténacité illustrée à plusieurs reprises : *laboribus pluribus, nec die nec nocte pepercit eis, set cor regium confortavit eum, zelatus est nomen glorie, regalis constancia direxit eum*. Le parallélisme induit par la binarité syntaxique est encore accentué par les rimes et les anaphores internes, les balancements et le recours à l'*annominatio* qui sont autant d'échos de la fureur qui s'abat sur les ennemis d'Alphonse VIII. L'affirmation de la vaillance du souverain repose également sur l'intensité de la terreur qu'il inspire aux Musulmans cismarins ou ultramarins et sur la grandeur de sa renommée, autant d'éléments qui rappellent les représentations royales que l'on trouve dans des textes antérieurs de peu à l'*Historia gothica* et écrits par des clercs proches, comme Rodrigue, de la cour royale. De telles images ornent, en effet, le prologue en prose du *Forum Conche* dont l'auteur écrit à propos d'Alphonse VIII que sa « notoriété et [son] immense grandeur sont connues universellement et résonnent du lever du soleil jusqu'aux confins de la terre, en longueur et en largeur, d'une mer à l'autre²³⁰ ». De même, A. Arizaleta²³¹ (2006b : 248)

²³⁰Cf. *Forum Conche*, p. 111. Trad. Arizaleta (2003b : 248). Sur la représentation d'Alphonse VIII dans les textes écrits par les clercs de la cour castillane au tournant des XII^e et XIII^e siècles, cf. Arizaleta (2003b).

²³¹Cf. également sur ce point : Arizaleta, Amaia, « *Aetas alexandrina* : les figures d'Alexandre le Grand dans les textes hispaniques des XII^e et XIII^e siècles (avec un excursus sur la datation du *Libro de Alexandre*) », à paraître.

affirme « qu'en un laps de temps relativement bref une floraison d'images de lumière et d'horizons soumis au souverain [vient] peupler les textes des clercs du roi [...] ». Le *Poème de Benevívere*, le *Libro de Alexandre*, la *CRC*, au moins, tous décrivent le roi (Alphonse VIII, Alexandre) au moyen de ces représentations ».

La seconde partie du fragment est d'une toute autre tonalité. La violence du combat laisse place à l'apaisement de la reconstruction. Le lexique change et le roi guerrier s'est mué en roi reconstruteur et repeupleur²³². La fin du microrécit secondaire développe, en effet, l'image d'une ville riante et fertile, image qui parachève la représentation exemplaire du souverain. En effet, sous la plume de Rodrigue, se tisse un réseau de correspondances et d'associations qui font de la cité nouvellement reconquise le miroir du prince et de ses vertus :

Miratur eam antiquus incola et in aspectu eius formidat Arabs. Municio eius in rupibus eius et habundancia eius in decursibus fluuiorum. Gloria eius in principe suo et sanctimonia eius in cathedra dignitatis. Delicie eius in pascuis gregum et copia eius in pane et uino. Recole, Concha, dies principis et in memoria eius exhilara faciem. Nomen eius in laudibus tuis et gloria eius memoriale tuum. Addidit protectionem terminis tuis et dilatauit iurisdictionem cathedre tue. Historia gothica, p. 249.

« L'ancien habitant la regarde avec admiration et l'Arabe tremble à sa vue. Ses remparts sont ses rochers et sa richesse, la course de son fleuve. Sa gloire est celle de son prince et sa sainteté réside dans le siège de son prestige. Ses agréments sont les pâturages de ses troupeaux et elle abonde en pain et en vin. Souviens-toi Cuenca des jours de ton prince et que sa mémoire égaye ton

²³²Nous observons un mécanisme et un champ sémantique similaires dans le microrécit secondaire de la conquête d'Alarcon. Cf. *Historia gothica*, p. 249 : *Cepit Alarchonem in rupibus sempiternis et firmauit seras defensionis. Aldeis multis dotaui illud, ut habundaret in eo incola fidei. Constituit fortes in munimine, ut esset Arabibus uia necis. Deserta Opte repleuit gentibus et in uia tutaui habitatore. Alcarrias rupium domuit populis et duriciam ylicis conuertit in uuas*. Trad. : « Il conquiert Alarcon située sur des rochers inexpugnables et consolida les serrures de ses défenses. Il la dota de nombreux bourgs afin que s'y multiplie l'habitant de la foi. Il y établit les hommes vaillants sur ses remparts, afin qu'elle soit pour les Arabes le chemin vers la mort. Il peupla Huete autrefois déserte et confia à ses habitants la protection de ses accès. Il dompta les Alcarrias rocheuses en les peuplant et il remplaça la rudesse de l'yeuse par la douceur de la vigne ». Il en va de même dans celui de Plasencia. Cf. *Historia gothica*, p. 250 : *Conuertit manum ad nouitatem operum et hedificauit de nouo ciuitatem glorie. Statuit in ea presidium patrie et nomen eius uocauit Placenciam. Conuocauit populos in urbem nouam et exaltaui ibi tyaram pontificis. Sacerdotio legis ornaui eam et dilataui terminos ensis sui*. Trad. : « Il dirigea sa main vers de nouvelles œuvres et édifia, de nouveau, une cité de gloire. Il y établit le rempart de la patrie et elle fut appelée Plasencia. Il fit venir des gens dans la nouvelle ville et l'exalta par la dignité pontificale. Il l'orna du sacerdoce de la loi et, grâce à son épée, repoussa ses frontières ».

visage. Que son nom soit dans tes louanges et sa gloire, ta mémoire. Il protégea tes frontières et étendit la juridiction de ton siège ».

Notons premièrement que, dans le premier fragment analysé, Rodrigue qualifie Cuenca d'*urbem regiam*, qualificatif réservé habituellement à Tolède dans le reste de l'*Historia gothica*. Il veut sans doute signifier par là qu'après sa conquête, Alphonse VIII fait de Cuenca la capitale et la place forte avancée de la frontière castillane avec le royaume aragonais, d'une part, et les terres almohades de Valence, d'autre part (Martínez Díez, 1995 : 125). Le récit du Tolédan semble encore faire écho au prologue en prose du *Forum Conche* qui transmet également la mémoire glorieuse du roi et dont l'auteur écrit que, suite à la prise de la ville, Alphonse VIII fit de Cuenca son Alphonsipolis²³³ (Arizaleta, 2006b : 243–247). En outre l'adjectif *regiam* permet d'établir une première identification entre la ville et le souverain conquérant, identification que vient renforcer une des dernières phrases du second extrait : *gloria eius in principe suo*, « sa gloire est celle de son prince ». Dans ce second extrait, la mémoire de la ville se confond pleinement avec celle du roi. Ainsi, les transformations qu'elle connaît après sa conquête – Alphonse VIII la dote d'un for et de territoires, lui confère la dignité épiscopale, fait construire un palais d'une grande beauté, renforce ses murailles – sont autant d'évocations implicites des vertus du monarque : généreux, pieux, constructeur, repeupleur (González, vol. I, 1960 : 931). Il s'établit, par conséquent, un transfert entre la description de la ville – étendue, bien défendue, riche et fertile, populeuse, sainte et glorieuse, admirée et crainte – et le portrait du roi qui transparaissait du premier fragment. Transfert assumé et explicité dans les ultimes lignes du microrécit secondaire avec le recours à deux procédés peu fréquents dans l'*Historia gothica*, l'emploi du vocatif (ou apostrophe) et la prosopopée, qui sont deux modalités de l'*amplificatio* (Faral, 1924 : 70–73). Par le recours au premier, Rodrigue invite la ville à la commémoration du souverain et de ses hauts faits, par le second, il donne vie et apparence humaine à la cité (*faciem*). La continuité entre Alphonse VIII et Cuenca est ainsi renforcée, le Tolédan unit et confond la mémoire du souverain et celle de la cité qu'il installe, par son

²³³Cf. *Forum Conche*, p. 112 : *concham alphonsipolim elegit*. Il s'agit là d'une autre des convergences entre le *Forum Conche* et l'*Historia gothica* établies par Arizaleta (2006b).

écriture, dans un présent perpétuel et inaltérable puisque réactualisé par le biais de la commémoration²³⁴.

Dans le deuxième microrécit secondaire que nous allons analyser, ce sont la *pietas*, la *largitas* et la *sapientia* royales qui sont particulièrement mises en valeur par Rodrigue. Ce microrécit secondaire rapporte plusieurs événements : la construction du monastère cistercien de Sainte-Marie de Las Huelgas de Burgos, devenu par la suite panthéon royal, celle de l'Hôpital du Roi qui lui fut adjoint, ainsi que la fondation du *studium* de Palencia²³⁵. Le premier événement est relaté dans le chapitre *De discidio Didaci Lupi et obsidione Stelle et hedificatione monasterii regalis*, « À propos de la brouille de Diègue Lopez, du siège d'Estella et de la construction du monastère royal » ; les deux autres dans *De constructione hospitalis et institutione scholarum et acquisitione Vasconie*, « À propos de la construction de l'hôpital et de la fondation du *studium* et de la conquête de la Gascogne ».

Set ut Altissimo complaceret, prope Burgis ad instanciam serenissime uxoris sue Alienor regine monasterium dominarum Cisterciensis ordinis hedificauit et nobilissimis fabricis exaltauit et multis redditibus et possessionibus uariis sic dotaui, ut uirgines sancte Deo dicte, que ibi die ac nocte laudabiliter Deo psallunt, nec inopiam senciant nec deffectum, set structuris, claustro et ecclesia et ceteris hedificiis regaliter consumatis expertes sollicitudinis in contemplatione et laudibus iugiter delectantur. Historia gothica, p. 255.

« Mais, afin de complaire au Très-Haut, il fit construire à côté de Burgos, sur les instances de sa sérénissime épouse, la reine Aliénor, un monastère de moniales, appartenant à l'ordre cistercien. Il l'honora par une très noble construction et la dota ainsi de multiples rentes et de nombreux biens, afin que les saintes vierges vouées à Dieu, qui, dans ce lieu, chantaient jour et nuit des psaumes à la gloire de Dieu, ne connaissent pas l'indigence ou le manque, mais que, une fois somptueusement achevés les bâtiments, le cloître, l'église et les autres édifices, les moniales, étrangères à tout souci, se consacrent continuellement aux réjouissances de la contemplation et des louanges ».

²³⁴Ce procédé d'identification entre un espace ou un lieu précis est également perceptible dans le poème que Rodrigue insère dans le microrécit secondaire de la prise de Tolède (1085), poème qui serait un fragment d'une épopée latine non conservée. Cf. Cotrait (1977 : 341) et Reilly (1985 : 93–94). Tel que l'on peut le lire dans l'*Historia gothica*, le premier vers de ce poème identifie en effet Alphonse VI à son royaume, la Castille. Cf. *Historia gothica*, p. 204 : *Obsedit securo suum Castella Toletum*. Trad. : « La sereine Castille assiégea sa Tolède ».

²³⁵Sur la construction du monastère et de l'hôpital, cf. Arizaleta (2005c), González, vol. I (1960 : 526–540 et 610–612) et Linehan (1993). Sur le *studium* de Palencia, cf. Arizaleta (1999) et (2003b) ainsi que Rucquoi (1998b) et (2000).

Construxit etiam hospitale iuxta monasterium hedificiis et domibus mirabiliter decoratum, quod tantis diuiciis dilatauit ut omnibus peregrinis, nullo paciente repulsam, omnibus horis diei neccessaria ministrentur et omnibus uolentibus pernoctare lecti mirabilis apparatus continue preparentur. Infirmis autem usque ad mortem uel de restitutione pristina sanitatis per manus mulierum misericordium et uirorum omnia neccessaria erogantur, adeo ut opera pietatis in eodem hospitali quasi in speculo possit quilibet contemplari; et qui in uita propter excellenciam operum ab omnibus meruit collaudari, post mortem multiplicatis intercessoribus merebitur a Domino coronari. Set ne fascis karismatum, que in eum a Sancto Spiritu confluxerunt, uirtute aliqua fraudaretur, sapientes a Galliis et Ytalia conuocauit, ut sapiencie disciplina a regno suo nunquam abesset, et magistros omnium facultatum Palencie congregauit, quibus et magna stipendia est largitus, ut omni studium cupienti quasi manna in os influeret sapiencia cuiuslibet facultatis. Historia gothica, p. 256.

« Il construisit également à côté du monastère un hôpital dont la construction et les bâtiments étaient magnifiquement décorés. Il lui alloua tant de richesses qu'à n'importe quelle heure du jour on offrait le nécessaire à tous les pèlerins, sans qu'aucun ne soit renvoyé, et que des lits extraordinairement apprêtés étaient constamment prêts pour ceux qui voulaient y passer la nuit. Les malades recevaient tous les soins nécessaires des mains de femmes miséricordieuses ou d'hommes jusqu'à leur mort ou le total recouvrement de leur santé, de façon à ce que n'importe qui puisse contempler à travers cet hôpital, presque comme dans un miroir, les œuvres de la piété, et que celui qui durant sa vie mérita d'être comblé de louanges pour l'excellence de ses œuvres, après sa mort mérite d'être couronné par Dieu grâce à l'intercession de tous. Et pour qu'il ne manque aucune vertu au diadème des dons qui lui avaient été accordés par Dieu et qui avaient afflué en lui par l'intermédiaire de l'Esprit Saint, il fit venir des Gaules et d'Italie des savants, afin que l'enseignement du savoir ne soit pas absent de son royaume, et il rassembla des maîtres de plusieurs disciplines à Palencia. Il les rétribua généreusement afin que le savoir de n'importe quelle discipline coule, telle la manne, dans la bouche de tous ceux qui désiraient apprendre ».

Dans ces deux passages, on retrouve le procédé d'identification entre la figure royale et les lieux où sont mises en scènes ses actions. L'évocation de l'édification du monastère de Las Huelgas est l'occasion de mettre en avant la piété d'Alphonse VIII et de son épouse Aliénor, mais aussi la *largitas* du souverain. Celle-ci est soulignée par de multiples hyperboles et syntagmes quantitatifs. Relevons le superlatif *nobilissimis*, les adjectifs de quantité *multis*, *uariis* et *ceteris*, ainsi que la présence d'un champ sémantique faisant référence à l'abondance : *multis redditibus et possessionibus uariis sic dotauit, nec inopiam senciant nec defectum*, l'énumération polysyndétique

structuris, claustro et ecclesia et ceteris hedificiis, et, enfin, l'adverbe *regaliter* qui réalise parfaitement l'adéquation entre l'image du roi et celle du monastère. Dans la narration de la construction de l'hôpital destiné à accueillir les pèlerins allant ou revenant de Saint-Jacques de Compostelle, c'est la *largitas* du souverain qui s'illustre une fois de plus. À cette vertu s'en ajoute une autre qui lui est intimement liée et participe du processus d'« hagiographisation » du roi déjà évoqué. Il s'agit de la *caritas*. En faisant apporter des soins aux pèlerins et aux malades, Alphonse VIII se consacre à l'amour de son prochain et emprunte ainsi le meilleur chemin vers la sainteté, comme ne manque pas de le souligner Rodrigue : *post mortem merebitur a Domino coronari*. Pour mettre en lumière les vertus royales, Rodrigue a recours aux mêmes procédés rhétoriques que dans l'extrait précédent. La charité du souverain apparaît magnifiée par l'abondance des ressources dont est doté l'Hôpital du roi. Notons l'emploi de l'adverbe hyperbolique *mirabiliter*, décliné sous sa forme adjectivale *mirabilis* ; des adjectifs quantitatifs *tantis*, *multiplicatis* ; de l'expression temporelle également hyperbolique *omnibus horis diei* à laquelle répond l'adverbe *continue* ; d'un champ sémantique faisant référence à la profusion, et enfin de l'accumulation de l'adverbe *omnis* dont on relève cinq occurrences. La représentation des deux édifices est donc intimement liée à celle du monarque. Grâce à l'utilisation des procédés que nous venons d'énumérer, le monastère et l'hôpital deviennent la métaphore des vertus royales : *pietas*, *largitas* et *caritas*. C'est ce que nous dit explicitement Rodrigue à travers ces mots : *ut opera pietatis in eodem hospitali quasi in speculo possit quilibet contemplari*, dont le plus significatif est *speculo*. Ce jeu de miroir est encore opérant dans le cas de Palencia, symbole de la *sapientia* et de la *largitas* royales. Notons d'abord que la métaphore *fascis karismatum* qui fait immédiatement écho à l'image de la couronne nourrit également la construction d'une figure ayant atteint la perfection qui caractérise le saint. La structure comparative *ut omni studium cupienti quasi manna in os influeret sapientia cuiuslibet facultatis*, dans laquelle on reconnaît le substrat biblique déjà perceptible dans les portraits d'Alphonse VIII analysés précédemment, parachève la glorification du souverain. Tel Moïse montrant la manne aux fils d'Israël dans le désert, tel un nouveau Salomon, Alphonse VIII

apparaît comme le pourvoyeur de ce savoir que dispensent, à leur tour, les maîtres de Palencia (Arizaleta, 2003b : 100–1003 ; Rucquoi, 1993a et 2000).

Le dernier récit que nous allons analyser est celui de la bataille de Las Navas de Tolosa – 16 juillet 1212 – qui marqua le déclin de la puissance almohade en Péninsule ibérique²³⁶. S'étendant sur quatorze chapitres, il constitue le plus long microrécit secondaire de l'*Historia gothica*. La narration de la bataille de Las Navas est l'ultime temps fort de la scénographie des vertus royales. Elle décline celles-ci dans leur ensemble et représente, en ce sens, le climax de la construction de la figure exemplaire d'Alphonse VIII, amorcée avec le portrait d'ouverture du *LAN*. De plus, la relation de l'épisode Las Navas cristallise les différents discours dont est porteuse l'*Historia gothica*.

Le microrécit secondaire de la bataille de Las Navas de Tolosa est d'abord l'occasion de dépeindre une dernière fois, avant le récit de sa mort, Alphonse VIII sous son jour le plus éclatant. Dès ses débuts – l'annonce de la fin de la trêve signée à l'automne 1197 entre Alphonse VIII et le calife almohade Yusuf ibn Yacub –, Rodrigue montre le roi mû par le désir de mettre sa bravoure au service du Seigneur²³⁷. Ce premier témoignage de la piété royale donne la tonalité du récit dont l'atmosphère religieuse est patente. Sur la bataille de Las Navas souffle l'esprit de la croisade et les combattants qui se rassemblent à Tolède pour prendre part au combat « portent sur eux le signe du Seigneur²³⁸ » (Smith, 1999). Tout au long de la narration, la divine providence (*Dei gratia*) pourvoie, par l'intermédiaire du roi Alphonse VIII, aux besoins des Chrétiens, leur insuffle force et courage ou les prémunit contre les

²³⁶Sur le déroulement de la bataille de Las Navas de Tolosa, ses enjeux et les forces qu'elle mit en présence, cf. Alvira Cabrer (2000) ; González, vol. I (1960 : 981–1062), Huici Miranda (1956), López Payer et Rosado Llamas (2001) et (2002), ainsi que Vara Thorbeck (1999). À propos de la représentation de l'événement dans les textes diplomatiques, ainsi que dans les courriers échangés au lendemain de la bataille entre Bérengère de Castille et sa sœur Blanche, cf. Arizaleta (2003b : 199–217).

²³⁷Le souverain castillan, écrit Rodrigue, « ne voulut pas prolonger la trêve et mû par le désir de faire montre de sa bravoure et par l'amour de sa foi, il déclara la guerre au nom du Seigneur ». Cf. *Historia gothica*, p. 256 : *noluit treugam ulterius protelari, set strenuitatis proposito et zelo fidei animatus in nomine Domini movit guerram*.

²³⁸Cf. *Historia gothica*, p. 259 : *stigmata Domini in corpore suo portancium*.

dangers. Ainsi, la main de Dieu tire par deux fois l'armée chrétienne d'un mauvais pas. Rodrigue rapporte, en effet, qu'elle parvient à traverser le fleuve Guadiana et à atteindre Calatrava, malgré les chausse-trappes semées par les Musulmans : *gracie Dei manu supposita transiuimus flumen Anam et castrametati fuimus in circuitu Calatraue* (*Historia gothica*, pp. 264–265). De même, acculés au Paso de la Losa, pris à revers par les Musulmans, les Chrétiens reçoivent le secours d'un pauvre hère, habitué des montagnes, véritable *deus ex machina* grâce à qui ils parviennent à trouver un passage accessible²³⁹.

Rodrigue complète le portrait du roi Alphonse VIII par une nouvelle énumération de ses qualités, dans le chapitre de *De prerogativa uirtutum et largitatis nobilis Aldefonsi*, « À propos de l'excellence des vertus et de la libéralité du noble Alphonse ». Il y dépeint le souverain faisant preuve de *sapientia*, *equalitas* et *largitas* – c'est-à-dire de l'ensemble des vertus qui composent, avec la *pietas* et la *strenuitas* le paradigme du bon roi –, dans son accueil des combattants de tous horizons venus prendre part à la bataille (*Historia gothica*, p. 262–263.). Le Tolédan parfait, en outre, la couronne de vertus du souverain en lui adjoignant la *curialitas*, vocable qui recouvre la façon de se comporter de ce dernier au milieu de la multitude bigarrée qui afflue à la cour à la veille de l'affrontement²⁴⁰. Ainsi, Rodrigue conclut l'exposé des vertus d'Alphonse VIII en affirmant que, « comme s'il n'était pas l'habitant d'une seule patrie, il sut s'approprier les mœurs de tous²⁴¹ ».

Le récit de Las Navas fait également apparaître, en filigrane de l'écriture des

²³⁹Cf. *Historia gothica*, p. 268 : *Deus omnipotens, qui negocium speciali gracia dirigebat, misit quendam hominem plebeyum satis despicabilem habitu et persona*. Trad. : « Dieu Tout-Puissant, qui dirigeait cette entreprise avec une grâce spéciale, envoya un homme du peuple, largement méprisable dans son aspect extérieur et dans sa personne ». Cet épisode est le point de départ d'une légende qui va fleurir dans plusieurs textes à partir du XIV^e siècle. La *Chronique de vingt rois*, par exemple, fait du berger de Las Navas un ange. Dans les textes postérieurs, il acquiert une identité. La postérité le connaît, en effet, sous le nom de Martin Alhaja, personnage rusé qui aurait déjà porté secours à Alphonse VIII, lors de la prise de Cuenca. Sur Martin Alhaja, cf. Del Río Barredo (1998) ainsi que notre mémoire de DEA : Jean-Marie, Stéphanie, *L'Histoire par la légende : le cas d'Alphonse VIII de Castille*, Université Toulouse II-le Mirail, Toulouse, 2002.

²⁴⁰Pour Rucquoi (2000), ce comportement reflète les réalités de la cour d'Alphonse VIII, lieu cosmopolite, où le roi joue un rôle de *magister* et de mécène pour les *clerici regis* qui se pressent autour de sa personne. Cf. également, pour une étude de détail sur cette *curia regis*, Arizaleta (2003b).

²⁴¹Cf. *Historia gothica*, p. 263 : *quasi non unius patrie incola, sic mores omnium in se sciuit assumere*.

vertus du roi, celle de l'éloge de la ville de Tolède, « seule capable par sa richesse de pourvoir aux besoins de tous », selon ce que nous dit Rodrigue²⁴². Comme pour les villes précédentes – Cuenca, Burgos et Palencia –, la glorification de la cité est intimement liée à celle du souverain dont la *largitas* fait écho à l'opulence de Tolède²⁴³.

On lit, enfin, dans le récit de Las Navas, la représentation d'un corps social unifié, où noblesse et clergé sont les plus fidèles soutiens de la royauté ainsi que celle d'une *Hispania* rassemblée. En effet, Rodrigue décrit successivement l'arrivée dans Tolède, où se trouve Alphonse VIII, du roi Pierre II d'Aragon et de ses nobles, des évêques hispaniques et des nobles castillans dont il offre des portraits élogieux (*Historia gothica*, pp. 259–262). Tous ces groupes sont parés de vertus qui les rapprochent du roi : *strenuitas* et *curialitas* pour les nobles, *liberalitas* pour les évêques. Les troupes hispaniques sont rejointes, après la prise de Calatrava, par le roi Sanche VII et c'est sous la bannière conjointe des trois souverains que, privées du concours des Ultramontains, elles arrivent à proximité du lieu de la bataille. La métaphore religieuse employée ici par Rodrigue est, sur ce point significative : *Sic que regum ternarius in sancte Trinitatis nomine processerunt*, « Ainsi, la triade des rois avança au nom de la sainte Trinité ». Le récit proprement dit de l'affrontement avec les Musulmans est une nouvelle mise en scène de la *fidelitas* et de la *strenuitas* des nobles. Rodrigue consacre un chapitre à la peinture de leurs exploits, si nombreux qu'il ne pourrait, d'après lui, tous les relater²⁴⁴ et se représente, nous l'avons évoqué, rappelant au souverain ce qu'il doit au corps nobiliaire.

Comme dans les autres microrécits secondaires qui composent la narration du règne d'Alphonse VIII, le récit de Las Navas révèle combien les mécanismes de l'éla-

²⁴²Cf. *Historia gothica*, p. 259 : *que sola potuit sui oppulencia omnium necessitatibus non deesse*.

²⁴³Cf. *Historia gothica*, p. 259 : *Nec erat qui posset alicuius rei causari defectum, cum et ipsa ciuitas sui habundancia occurreret et prodiga manus nobilis principis omnibus ad omnia neccessaria ministraret*. Trad. : « Et il n'était personne pour se plaindre de manquer de quelque chose auprès du roi, car non seulement la ville pourvoyait à tout par son abondance, mais la main du noble prince apportait à chacun ce qui lui était nécessaire ».

²⁴⁴Cf. *Historia gothica*, pp. 274–274 : *Set si singulorum magnalia uellem prosequi, cicius in scribendo manus difficeret quam dicendi materia michi deesset*. Trad. : « Mais si je voulais poursuivre le récit des exploits de chacun, ma main se déroberait avant que la matière à relater ne me manquât ».

boration narrative sont, dans l'*Historia gothica*, au service d'un discours multiforme dans lequel Rodrigue fait coïncider plusieurs intérêts : ceux du monarque dont il construit textuellement la puissance ; ceux des forces vives – noblesse et clergé – sans lesquels il ne peut gouverner et qui trouvent ici une démonstration de leur « poids culturel et politique » (Arizaleta, 2003b : 180) ; mais aussi les siens et ceux de la cité qu'il défend. C'est, en effet, dans le récit de la bataille que le Tolédan se donne le plus à voir, non plus comme auteur, à travers son écriture, mais comme acteur de l'histoire. L'image de Rodrigue irrigue, en effet, le récit de Las Navas. Nous en avons, ailleurs, donné des exemples en évoquant, notamment, la façon dont les verbes à la première personne et les syntagmes le désignant rythment la narration. Observons encore que de l'arrivée des combattants dans la cité tolédane au retour victorieux dans celle-ci, en passant par les moments les plus critiques du combat, Rodrigue se représente constamment aux côtés du souverain. C'est lui qui, dans un dialogue resté célèbre, soutient le monarque et lui redonne courage, au moment où celui-ci doute de l'issue de la bataille (*Historia gothica*, pp. 272–273). Rodrigue fait preuve, en outre, des mêmes vertus qu'Alphonse VIII : *caritas* et *largitas* comme il ressort du chapitre *De obsidione Beacie et treuga cum Arabibus et populatione Miraculi et peste famis*, « À propos du siège de Baeza et de la trêve avec les Arabes et du peuplement de Milagro et de la famine », dans lequel il se montre portant secours aux nécessiteux : *elegit ipse cum indigentibus indigere* (*Historia gothica*, pp. 278–289). La représentation de Rodrigue dépasse, enfin, les limites du LAN. Dans le microrécit du règne de Ferdinand III, il est cette fois aux côtés de Bérengère et de son fils et, tel Martin Lopez de Pisuerga, combat dans l'armée du roi, lors de la prise de Quesada²⁴⁵.

Le fragment qui relate la mort du souverain est une dernière illustration de la façon dont Rodrigue fait des mécanismes de la construction textuelle, l'étai de sa

²⁴⁵ Cf. *Historia gothica*, pp. 292–293 : *set exercitu congregato, assistantibus sibi Roderico pontifice Toletano et aliis magnatibus regni sui, per Beaciam et Vbetam vastationes exercens, aggressus est Caseatam*. Trad. : « Mais, une fois réunie son armée, avec le concours de l'évêque Rodrigue de Tolède et des autres grands de son royaume, dévastant la région de Baeza et d'Ubeda, il [le roi Ferdinand III] attaqua Quesada ».

pensée. Le Tolédan y ramasse, dans une ultime *amplificatio*, les principales composantes du portrait du souverain :

Sic enim corda omnium uulnerauit relatio mortis eius, quasi quilibet improuise sagite iaculo feriretur. Sic enim strenuitas, largitas, curialitas, sapiencia et modestia eum sibi ab infancia uendicarant, ut post mortem eius sepulta credantur omnia cum sepulto. Omnes enim non tantum in suis, set in aliis Hispanie finibus efrenatis studiis et laxatis abenis licencie, quo libuit, abierunt et nil sibi retinerunt, cum thesauros uerecundie amiserunt. [...] Et sicut in uita regnum uirtutibus adimpleuit, sic in morte totam Hispaniam, inmo mundum lacrimis madefecit. Historia gothica, p. 280.

« Ainsi, le récit de sa mort blessa les cœurs de tous, comme s'ils avaient été touchés subitement par le trait d'une flèche. Ainsi, en effet, la bravoure, la générosité, la courtoisie, la sagesse et la modestie avaient tant fait sa renommée depuis l'enfance que l'on croyait, qu'après sa mort, toutes ces vertus seraient ensevelies avec lui. Car, les passions s'étant débridées et les brides de la licence s'étant relâchées, chacun, non seulement dans le sien, mais aussi dans les autres royaumes d'*Hispania*, agit selon son désir, car les trésors de la retenue avaient disparu. [...] Et de la même façon que, durant sa vie, il avait comblé le royaume de ses vertus, par sa mort il inonda de larmes *Hispania* tout entière et, plus encore, le monde ».

C'est encore l'image d'un roi comblé des vertus qui lui sont associées tout au long du *LAN* qui s'impose dans ce *planctus* qui arrête le cours de la narration : *strenuitas, largitas, curialitas, sapiencia et modestia*. De plus, Rodrigue illustre, dans ce fragment, la tristesse et le désordre que provoque la mort du souverain. Alphonse VIII laisse la Castille orpheline et sans gloire, comme l'a affirmé le Tolédan dans les lignes qui précèdent le fragment cité, en mettant de nouveau en évidence la proximité du souverain et du corps nobiliaire : *uitam finiuit et se cum Castelle gloriam sepeliuit, Et factus est luctus omnium et desolatio magnatorum, necnon et omnium populorum* (*Historia gothica*, p. 280). L'impression de chaos naît, quant à elle, du recours à l'hyperbole (*efrenatis studiis et laxatis abenis licencie*), mais aussi d'un procédé de contrepoint que le Tolédan a déjà utilisé pour rapporter la mort d'Alphonse VI dont l'image textuelle apparaît, une nouvelle fois, en arrière-plan de celle d'Alphonse VIII. Le tableau comparatif suivant illustre le contraste que Rodrigue établit entre la situation du royaume après la disparition d'Alphonse VI et celle des débuts de son règne :

De uirtutibus Aldefonsi, Historia go- | *De morte regis Aldefonsi et miraculo pronostico*

thica, pp. 202–203.

Hic fuit strenuitate maxima nobilis, uirtute excelsus, gloria singularis; habundauit in diebus eius iusticia, finem accepit seruitus, consolationem lacrimae, augmentum fides, dilationem patria, audaciam populus; confusus est inimicus, obmutuit gladius, cessauit Arabs, timuit Affer; ploratus et ululatus Hispanie usque ad istum mansit absque consolatore; dextera eius presidium patrie, munimentum absque timore, fortitudo sine perturbatione, protectio pauperum, uirtus magnatum [...].

« Il fut noble par sa grande bravoure, grand par sa vertu, exceptionnel par sa gloire; durant son règne la justice abonda, il mit un terme à la servitude, sécha les larmes, répandit la foi, étendit la patrie, rendit la confiance à son peuple; l'ennemi fut confondu, l'épée réduite au silence, l'Arabe à l'inactivité, l'Africain fut pris de crainte; les lamentations et les cris d'*Hispania* demeurèrent sans réconfort jusqu'à lui; sa main droite fut la défense de la patrie, le rempart sans la peur, la bravoure sans le désordre, la protection des pauvres, la vertu des grands ».

mortis eius, Historia gothica, pp. 218–219.

Plenus itaque gratie et dierum, kalendis Iulii, V-feria clarescente, reliquit luctum populo suo, periculum patrie, gaudium hostibus, lamentum pauperibus, suspiria religiosis. In eius obitu exiuit latro, presumpsit predo, latuit pauper, conticuit clerus, luit incola, seuit hostis, fugit uictoria, creuit fuga, gladius in domesticos efferatur et patria exterminio preparatur, quolibet quod bonum erat in suis oculis faciente.

« C'est ainsi qu'au matin du jeudi premier Juillet, comblé de grâce et de jours, il laissa son peuple dans le chagrin, la patrie en danger, l'ennemi dans l'allégresse, les pauvres dans les lamentations, les clercs dans la plainte. À sa mort, le voleur se montra, le brigand parada, le pauvre se cacha, le clerc se tut, le peuple souffrit, l'ennemi se multiplia, la victoire disparut, le banissement augmenta, l'épée fut dégainée entre membres d'une même famille et l'extermination de la patrie fut préparée, chacun faisant ce qui lui semblait bon ».

L'ornement de la prose repose ici sur le recours répété à la figure de *determinatio*, déjà rencontrée. En effet, chacun des fragments se présente comme l'énumération de syntagmes présentant une distribution de cas identique : ablatif+nominatif, d'abord puis accusatif singulier + ablatif pluriel dans le premier, accusatif singulier + ablatif pluriel (à l'exception du syntagme *periculum patrie*) puis verbe au parfait à la troisième personne du singulier + nominatif singulier, dans le second. Grâce à ce mécanisme, fragment introductif et fragment conclusif se répondent. La figure royale

n'en ressort que plus exaltée car le désespoir que provoque la mort du roi Alphonse VI est à la mesure de la joie qui inondait le royaume lors de sa montée sur le trône. Outre ces procédés, le fragment relatant la mort d'Alphonse VIII se clôt sur une image qui fait écho au récit de la prise de Cuenca et offre un final magistral au *LAN*. De la même façon que la *fama* d'un souverain conquérant avait fait le tour des mers, sa disparition répand les larmes du monde.

Ainsi, pour résumer, dans les représentations des personnages qui apparaissent au fil des chapitres de l'*Historia gothica*, on retrouve les principaux traits de la pratique scripturale de Rodrigue. Ces représentations dénotent, en effet, les orientations discursives du texte, mais aussi, notamment dans le *LAN*, les principales modalités de sa construction formelle. De même que dans d'autres passages de l'*Historia gothica*, la forme fait ici sens car le recours à une prose élégante et riche est un des mécanismes de l'exaltation de la figure du souverain. En outre, l'élaboration des portraits d'Alphonse VIII, de même que la mise en scène de ses vertus témoignent, comme la mise en forme des autres composantes de la *materia* de l'*Historia gothica*, de la cohérence de l'écriture de Rodrigue. Ces portraits reposent, en effet, sur des mécanismes que l'on peut observer d'un bout à l'autre de celui-ci. C'est le cas, par exemple, des figures de l'*ornatus*, comme la *determinatio* dont le Tolédan fait un emploi abondant dans le prologue. De plus, nous observons de nouveau comment, pour reprendre les mots de M. Goullet (2005 : 207), l'écriture de Rodrigue est « travaillée par [des] réseaux intertextuels différents ». En effet, la construction des portraits s'enrichit, comme l'élaboration des pièces paratextuelles ou l'organisation narrative, du recours à des éléments caractéristiques de formes autres que l'historiographie, l'hagiographie, notamment. En cela, la représentation des personnages illustre, une nouvelle fois, la logique qui parcourt l'*Historia gothica*, tout en démontrant, s'il en était encore besoin le savoir-faire scriptural de celui qui en est pleinement l'auteur.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous espérons avoir contribué, pour une part si minime fût-elle, à une meilleure connaissance des mécanismes qui régissent le fonctionnement de l'*Historia gothica*, achevée en 1243 par l'archevêque de Tolède, Rodrigue Jimenez de Rada. En effet, partant du postulat que celle-ci est avant tout une construction textuelle, nous avons cherché à comprendre la façon dont le Tolédan la menait à bien. Sans pour autant l'évacuer, nous avons volontairement choisi de ne pas insister sur la dimension politique ou idéologique de l'*Historia gothica*, mais de nous attacher à en caractériser les formes.

La mise en évidence des mécanismes de la construction du texte a permis de faire ressortir les traits principaux de la pratique scripturale de Rodrigue Jimenez de Rada, traits dont nous avons pu observer la récurrence d'un bout à l'autre du texte. Revenons brièvement sur les grandes articulations de notre analyse afin de mettre en lumière les conclusions auxquelles nous sommes arrivée.

Afin de rendre compte, au mieux, des modalités de la construction du texte, il nous a paru pertinent d'organiser notre réflexion en deux parties dans lesquelles nous avons considéré l'*Historia gothica* selon deux perspectives différentes. Dans la première partie, nous avons envisagé le texte comme un palimpseste en nous intéressant aux sources auxquelles a puisé Rodrigue. Dans cette perspective, nous nous sommes autant attachée aux sources dont il dévoile l'utilisation qu'à celles dont

il ne dit rien.

Au cours de l'analyse, nous avons pu observer que si le Tolédan démontre vis-à-vis de quelques auteurs un certain respect en conservant, dans une certaine mesure, l'intégrité de leurs écrits, il en est d'autres qu'il modèle à son gré et auxquels il imprime sa marque. Un tel constat fait le lien avec notre seconde partie, dans laquelle, nous nous sommes attachée à montrer, chaque fois que cela était pertinent, de quelle manière s'effectuait le remaniement.

Dans la seconde partie de notre étude, nous avons voulu voir l'*Historia gothica* comme un texte autonome que nous avons analysé dans ses grandes articulations. Cela nous a conduite à en aborder, dans un premier temps, le paratexte, lieu privilégié, de notre point de vue, de la pratique de Rodrigue, puis à examiner les modalités de l'ordonnancement narratif ainsi que les représentations des personnages. Ce travail a montré comment le choix et la nature des formes servait directement le propos discursif. Il en va ainsi, par exemple, de la *dispositio* du texte, élément essentiel dans la construction du message idéologique.

Cet examen en deux temps a permis de montrer que, sur le plan de l'écriture, il s'instaure une continuité d'un bout à l'autre de l'*Historia gothica*. Ainsi les traits que nous avons observés sont récurrents.

C'est d'abord la richesse de la prose que nous avons pu relever. L'écriture de Rodrigue, notamment dans le prologue, est foisonnante. Le recours aux figures de l'*ornatus* est fréquent et la *maestria* rhétorique fonctionne comme un mécanisme de la légitimation du propos. Le Beau est garant du vrai. À l'éclat de la langue, correspond la multiplicité des formes. L'écriture du Tolédan est polyphonique, en ce sens qu'elle est imprégnée d'un lexique, de techniques ou pratiques caractéristiques de formes textuelles diverses. En soi, l'utilisation de ces formes fait sens puisqu'elles balisent la réception du texte. Dans la dédicace, les tours diplomatiques donnent un cachet officiel à l'*Historia gothica* et en suggèrent l'authenticité. Dans la construction des personnages, l'emploi d'éléments récurrents dans les *uitae* participent directe-

ment de leur exaltation en les assimilant implicitement aux saints. De plus, ces formes d'écriture s'intègrent dans un réseau de renvois internes au texte qui, par ce biais, s'auto-alimente. Par exemple, l'attribution aux comtes castillans des vertus qui conforment le paradigme royal érige ceux-ci en autant de figures de la royauté puisqu'elle convoque inmanquablement l'image des souverains qui, eux aussi, en font montre.

La stratification des sens est une autre des caractéristiques de l'écriture de Rodrigue. La métaphore textile du prologue en est un exemple achevé. De même, nous avons vu de quelle multiplicité de discours est porteuse l'*Historia gothica*. Enfin, nous avons montré que le Tolédan dissémine tout au long de son texte des signes qu'il laisse au récepteur le soin de rassembler et de décoder.

L'écriture du Rodrigue est aussi une écriture de l'argumentation. À la lecture des citations de sources, on entrevoit la mise en place d'un processus d'accréditation qui se fonde, nous l'avons dit, sur l'explicitation du recours aux *auctores*, vocable qui conjugue les notions d'ancienneté et d'authenticité (Minnis, 1984 : 10–12). De fait, il n'est pas anodin que les sources dont se réclame ouvertement Rodrigue, dans le prologue comme le corps du texte, soient très anciennes²⁴⁶. Ainsi, tous les textes ou auteurs cités sont antérieurs à l'invasion musulmane et nombreux sont ceux qui font partie de l'héritage gréco-latin recueilli par le Moyen Âge : Trogue Pompée, Ptolémée, Dion, Virgile, Ovide, Lucain, Juvénal, etc... La structuration du prologue, tout entière tournée vers la légitimation de l'*Historia gothica*, s'inscrit dans une perspective identique. De même, dans le corps du texte, nous avons vu que certains fragments faisaient appel, dans leur construction, aux procédés de la dialectique pour démontrer les droits du diocèse tolédan.

Enfin, nous nous sommes attachée à mettre en évidence les modalités de l'élaboration d'une figure d'auteur responsable d'un bout à l'autre de la construction

²⁴⁶Cf. Minnis (1984 : 9) : « To be old was to be good ; the best writers were the more ancient ».

textuelle, qui lui donne ses formes et lui insuffle son sens. Dans l'étude des sources, par exemple, Rodrigue met en place, avec les citations d'Ildephonse de Tolède et d'Isidore le Jeune, une chaîne informelle d'historiens dont il se présente comme l'un des maillons, en se portant notamment garant de la continuité de l'histoire. En faisant ressortir qu'il participe lui aussi à l'entreprise de conservation de la mémoire dont il fait l'éloge dans son prologue, Rodrigue se place sur le même plan que ses devanciers et opère, à son profit, une *translatio auctoritatis* qui légitime son entrée dans le cercle des auteurs qu'il convoque. Le même mécanisme sous-tend la logique du prologue dans lequel, par le même procédé d'inférence, le Tolédan se hisse sur le même plan que ceux dont il chante les mérites.

En un mot, la pratique scripturale de Rodrigue est une et se caractérise par sa profonde cohérence. Le Tolédan garde ainsi constamment la maîtrise de son texte qu'il irrigue de l'orée à la clôture. Nous entrons dans le texte par la dédicace où il se met en scène, nous en sortons par l'explicit où il se donne encore à voir. Entre les deux, auteur, narrateur, personnage, il ne nous a jamais quitté.

BIBLIOGRAPHIE

Sources et documents

- ACHARD, Guy (éd. et trad.) [1989], *Rhétorique à Herennius*, Paris : Les Belles Lettres.
- [1994], *Cicéron. De l'invention*, Paris : Les Belles Lettres.
- ALONSO ALONSO, Manuel (éd.) [1943], *Diego García, natural de Campos. Planeta (Obra ascética del siglo XIII)*, Madrid : CSIC.
- ANTOLÍN, Guillermo [1910], *Catálogo de los códices latinos de la Real biblioteca del Escorial, I*, Monasterio del Escorial.
- ARNAUD-LINDET, Marie-Pierre (éd. et trad.) [1990-1991], *Paul Orose. Histoires (Contre les païens)*, 3 tomes, Paris : Les Belles Lettres.
- BORNECQUE, Henri et PRÉVOST, Marcel (éds. et trads.) [1991], *Ovide. Héroides*, Paris : Les Belles Lettres, 5^e éd. (1^e éd. : 1928).
- BOSSUAT, Robert (éd.) [1955], *Alain de Lille. Anticlaudianus*, Paris : Vrin.
- BOURGERY, Abel (éd. et trad.) [1974-1976], *Lucain. La Pharsale*, 2 tomes, Paris : Les Belles Lettres, 3^e éd. (1^e éd. : 1926-1929).
- CABANES PECOURT, María D. (éd.) [1968], *Rodrigo Jiménez De Rada. Opera*, Valencia : Anubar.
- CATALÁN, Diego et DE ANDRÉS, María S. (éds. et trads.) [1975], *Crónica del Moro Rasis*, Madrid : Gredos.
- CHAMBRY, Emile et THÉLY-CHAMBRY, Lucienne (éds. et trads.) [1936], *Justin. Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée et prologues de Trogue Pompée*, Paris : Garnier Frères.
- CHARLO BREA, Luis (éd.) [1997], *Chronica latina regum Castellae*, dans *Chronica Hispana saeculi XIII*, Turnhout : Brepols.
- CHARLO BREA, Luis (éd. et trad.) [1999], *Crónica latina de los reyes de Castilla*, Madrid : Akal.
- CIROT, Georges (éd.) [1912], « *Chronique Latine des Rois de Castille jusqu'en 1236* », *Bulletin Hispanique*, 14, pp. 30–46, 109–118, 244–274, 353–375.
- [1913], « *Chronique Latine des Rois de Castille jusqu'en 1236* », *Bulletin Hispanique*, 15, pp. 18–37, 170–187, 268–283, 410–427.
- COOPER, Louis (éd.) [1960], *El "Liber regum". Estudio lingüístico*, Zaragoza : Institución Fernando el Católico.
- COUSIN, Jean (éd. et trad.) [1975-1980], *Quintilien. Institution oratoire*, Paris : Les Belles Lettres.

- DAVID, Pierre [1947], *Études historiques sur la Galice et le Portugal du VI^e au XII^e siècle*, Paris : Les Belles Lettres.
- DEVILLERS, Olivier (trad.) [1995], *Jordanès. Histoire des Goths*, Paris : Les Belles Lettres.
- ESTÉVEZ SOLA, Juan A. (éd.) [1995], *Chronica Naierensis*, dans *Chronica Hispana saeculi XII. Vol. II*, Turnhout : Brepols, pp. 2–181.
- [1997], *Historia translationis sancti Isidori*, dans *Chronica Hispana saeculi XIII*, Turnhout : Brepols.
- ESTÉVEZ SOLA, Juan A. (éd. et trad.) [2003], *Crónica Najerense*, Madrid : Akal.
- FALQUE, Emma (éd.) [1988], *Historia compostellana*, Turnhout : Brepols.
- [1990], *Historia Roderici vel Gesta Roderici Campidocti*, dans *Chronica Hispana saeculi XII. Vol. II*, Turnhout : Brepols, pp. 1–98.
- [1994], *Historia compostelana*, Madrid : Akal.
- [2003a], *Lucae Tudensis. Chronicon mundi*, Turnhout : Brepols.
- FERNÁNDEZ VALVERDE, Juan et ESTÉVEZ SOLA, Juan A. (éds.) [1999], *Roderici Ximenii de Rada. Historiae minores. Dialogus libri vite*, Turnhout : Brepols.
- FERNÁNDEZ VALVERDE, Juan (éd.) [1987], *Roderici Ximenii de Rada. Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, Turnhout : Brepols.
- [1992], *Roderici Ximenii de Rada. Breviarium historie catholice*, 2 vols., Turnhout : Brepols.
- FERNÁNDEZ VALVERDE, Juan (éd. y trad.) [1989], *Rodrigo Jiménez de Rada. Historia de los hechos de España*, Madrid : Alianza Editorial.
- FLÓREZ, Enrique [1790], *Memorias de las reinas católicas, historia genealógica de la casa real de Castilla y de León...*, Madrid : Oficina de la Viuda de Marín.
- FLÓREZ, Enrique (éd.) [1758], *Chronicon Lusitanum*, dans *España Sagrada*, XIV, pp. 402–419.
- [1799a], *Chronicon Complutense*, dans *España Sagrada*, XXIII, pp. 316–318.
- [1799b], *Chronicon Conimbricense*, dans *España Sagrada*, XIV, pp. 330–356.
- FONTAINE, Jacques (éd.) [1960a], *De natura rerum*, dans *Traité de la nature (suivi de l'Épître en vers du roi Sisebut à Isidore)*, Bordeaux : Féret et fils éditeurs.
- GARCÍA Y GARCÍA, Antonio et GONZÁLVIZ RUIZ, Ramón (éds.) [1970], *Catálogo de los manuscritos jurídicos medievales de la Catedral de Toledo*, Roma-Madrid : CSIC.

- GIL, Juan et MORALEJO, José L. (éds. et trads.) [1985], *Crónica de Alfonso III*, dans *Crónicas Asturianas*, Oviedo : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Oviedo, pp. 113–149.
- GIL, Juan (éd.) [1973], *Cixilanis Vita Ildephonsi*, dans *Corpus Scriptorum Muzarabiorum*, Madrid : CSIC, pp. 59–66.
- GIUNTA, Francesco et GRILLONE, Antonino (éds.) [1991], *Iordanis. De origine actibusque Getarum*, Roma : Sede dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo.
- GÓMEZ MORENO, Manuel [1921], *Introducción a la Historia silense, con versión castellana de la misma y de la crónica de Sampiro*, Madrid : Sucesores de Rivadeneyra.
- HERBERT, Pierre (éd. et trad.) [2002], *Sulpice Sévère. Oeuvres complètes*, Clermont–Ferrand : Paleo.
- HERNÁNDEZ, Francisco J. (éd.) [1985], *Los cartularios de Toledo : catálogo documental*, Madrid : Fundación Ramón Areces.
- HILLGARTH, Jocelyn N. (éd.) [1976], *Sancti Iuliani Historia Wambae regis*, Turnhout : Brepols.
- KERBOUL-VILHON, Christiane (éd. et trad.) [1999], *Nennius. Historia Brittonum*, Sautron : Éditions du Pontig.
- LAFAYE, Georges (éd. et trad.) [1994], *Ovide. Les Métamorphoses*, Les Belles Lettres, 3^e éd. (1^e éd. : 1925).
- LEMOINE, Michel (éd.) [1991], *L'art de lire. Didascalicon*, Paris : Ed. du Cerf.
- LESUEUR, Roger et DE SAINT-DENIS, Eugène (éds. et trads.) [1992], *Virgile. Bucoliques*, Paris : Les Belles Lettres, 2^e éd. (1^e éd. : 1925).
- LÓPEZ PEREIRA, José E. (éd. et trad.) [1980], *Crónica Mozárabe de 754*, Zaragoza : Anubar.
- LOZANO SÁNCHEZ, José (éd.) [1993], *Roderici Ximenii de Rada. Historia Arabum*, Sevilla : Publicaciones de la Universidad de Sevilla.
- MAGNIEN, Michel (éd. et trad.) [1990], *Aristote. Poétique*, Paris : Librairie Générale Française.
- MARTÍN DE LA HOZ, José C. (éd.) [2003], *Isidori Hispalensis. Chronica*, Turnhout : Brepols.
- MAYA SÁNCHEZ, Antonio (éd.) [1990], *Chronica Adefonsis imperatoris*, dans *Chronica Hispana saeculi XII. Vol. II*, Turnhout : Brepols, pp. 109–248.

- OROZ RETA, José et MARCOS CASQUERO, Manuel-A. (éds et trads.) [2004], *Isidoro de Sevilla. Etimologías*, Madrid : Biblioteca de Autores Cristianos, 2^e éd. (1^e éd. : 1982), introduction de Manuel C. Díaz y Díaz.
- PÉREZ DE URBEL, Justo [1952], *Sampiro, su crónica y la monarquía leonesa en el siglo X*, Madrid : CSIC.
- PÉREZ DE URBEL, Justo et RUIZ-ZORRILLA, Atilano G. (éds.) [1959], *Historia Silense*, Madrid : CSIC.
- PÉREZ GONZÁLEZ, Maurilio (éd.) [1997], *Crónica del Emperador Alfonso VII*, León : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de León.
- PERRET, Jacques (éd. et trad.) [1987-1993], *Virgile. Énéide*, Paris : Les Belles Lettres, 2^e éd. (1^e éd. : 1967).
- PUYOL, Julio (éd.) [1926], *"Crónica de España" por Lucas, obispo de Túy. Primera edición del texto romanceado, conforme al código de la Academia, preparada y prologada por Julio Puyol*, Madrid : Tipografía de la "Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos".
- RODRÍGUEZ ALONSO, Cristóbal (éd. et trad.) [1975], *Isidoro de Sevilla. La historia de los godos, vándalos y suevos*, León : Centro de Estudio e Investigación San Isidoro.
- SÁNCHEZ ALONSO, Benito (éd.) [1924], *Crónica del obispo Don Pelayo*, Madrid : CSIC.
- SANTOS COCO, Francisco (éd. et trad.) [1921], *Historia Silense*, Madrid : Sucesores de Rivadeneyra.
- SERS, Olivier (éd. et trad.) [2002], *Juvénal. Satires*, Paris : Les Belles Lettres.
- SILBERMAN, Alain (éd. et trad.) [1988], *Pomponius Mela. Chorographie*, Paris : Les Belles Lettres.
- UBIETO ARTETA, Antonio (éd.) [1966], *Crónica najerense*, Valencia : Editorial Anubar.
- UREÑA Y SMENJAUD, Rafael (éd.) [2003], *El Fuero de Cuenca : formas primitiva y sistemática. Texto latino, texto castellano y adaptación del Fuero de Iznatoraf*, Cuenca : Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, fac-similé de l'édition de 1936.
- VALDÉS GALLEGU, José A. (éd.) [1999], *El "Liber testamentorum ovetensis"*, Oviedo : Real Instituto de Estudios Asturianos.
- VALDÉS GARCÍA, Olga [1996], *El "Chronicon mundi" de Lucas de Tuy*, Thèse de doctorat, Universidad de Salamanca.

VÁZQUEZ DE PARGA, Luis (éd.) [1943], *La División de Wamba. Contribución al estudio de la historia y geografía eclesiásticas de la Edad Media española*, Madrid : CSIC.

VILLA-AMIL Y CASTRO, J [1878], *Catálogo de los manuscritos existentes en la Biblioteca del Noviciado de la Universidad Central, procedentes de la antigua de Alcalá, I*, Madrid.

VIVES, José (éd.) [1963], *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, Barcelona : CSIC.

ZEHNACKER, Hubert (éd. et trad.) [1998], *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre III*, Paris : Les Belles Lettres.

Dictionnaires et instruments de travail

BERLIOZ, Jacques [1994], *Identifier sources et citations*, Turnhout : Brepols.

BLAISE, Albert [1954], *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Turnhout : Brepols.

——— [1975], *Lexicon Latinitatis Medii Aevi*, Turnhout : Brepols.

BUCHWALD, Wolfgang et AL. [1991], *Dictionnaire des auteurs grecs et latins de l'Antiquité et du Moyen âge*, Turnhout : Brepols.

CARMONA MUELA, Juan [1998], *Iconografía cristiana. Guía básica para estudiantes*, Madrid : ISTMO.

——— [2003], *Iconografía de los santos*, Madrid : ISTMO.

DUCROT, Oswald et SCHAEFFER, Jean-Marie [1995], *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Éditions du Seuil.

DUPRIEZ, Bernard [1984], *Gradus. Les procédés littéraires. Dictionnaire*, Paris : Union Générale d'Éditions.

ERNOUT, Alfred et MEILLET, Antoine [1959], *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Vol I : Histoire des mots*, Paris : Klincksieck.

GAUVARD, Claude, DE LIBERA, Alain et ZINK, Michel (dirs.) [2004], *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris : Presses Universitaires de France.

HAMILTON, Edith [1997], *La mythologie*, Alleur : Marabout, 5^e éd. (1^e éd. : 1940).

LACOSTE, Jean-Yves et BEAUCHAMP, Paul (dirs.) [1998], *Dictionnaire critique de théologie*, Paris : Presses Universitaires de France.

- LAUSBERG, Heinrich [1975], *Elementos de retórica literaria. Introducción al estudio de la filología clásica, románica, inglesa y alemana*, Madrid : Gredos, traduit par Mariano Marín Casero de *Elemente der Literarischen rhetorik*, München : Verlag, 1963.
- MAZALEYRAT, Jean et MOLINIÉ, Georges [1989], *Vocabulaire de la stylistique*, Paris : Presses Universitaires de France.
- MORIER, Henri [1961], *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris : Presses Universitaires de France.
- MOUNIN, Georges [1974], *Dictionnaire de la linguistique*, Paris : Presses Universitaires de France.
- PARISSE, Michel (dir.) [2006], *Lexique Latin-Français. Antiquité et Moyen Age*, Paris : Picard.
- TOUATI, François-Olivier (dir.) [2000], *Vocabulaire historique du Moyen Âge*, Paris : La Boutique de l'Histoire, 3^e éd. (1^e éd. : 1995).
- VAN GORP, Hendrik et AL. [2005], *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris : Honoré Champion, 2^e éd. (1^e éd. : 2001).

Études

- ADAM, Jean-Michel et REVAZ, Françoise [1996], *L'analyse des récits*, Paris : Éditions du Seuil.
- ADRO, Xavier [1989], *Rodrigo Jiménez de Rada, estadista y artífice. Siglo XIII*, Barcelona : Editorial Casals.
- AGUADÉ NIETO, Santiago [2002], « Los arzobispos de Toledo y los orígenes del modelo universitario moderno », dans *Educación y transmisión de conocimientos en la historia. XIII jornadas de Estudios históricos organizadas por el departamento de historia medieval, moderna y contemporánea*, éd. Ángel Vaca Lorenzo, Salamanca : Ediciones de la Universidad de Salamanca, pp. 43-93.
- AIGRIN, René [2000], *L'hagiographie. Ses sources. Ses méthodes. Son histoire*, Bruxelles : Société des Bollandistes, 2^e éd. (1^e éd. : 1953).
- AJO GONZÁLEZ DE RAPARIEGOS Y SÁINZ DE ZÚÑIGA, Cándido M^a [1956], *Historia de las universidades hispánicas : orígenes y desarrollo desde su aparición a nuestros días. Tomo 1 : Medioevo y renacimiento universitario*, Ávila : Centro de Estudios e Investigaciones Alonso de Madrigal.
- ALARCOS GARCÍA, Emilio [1935], « El Toledano, Jornandes y San Isidoro », *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, 17, pp. 101-129.

- [1965], « El Toledano y los poetas clásicos », dans *Homenaje a Emilio Alarcos García. Vol I : selección antológica de sus escritos*, Valladolid : Universidad de Valladolid, pp. 577–586.
- ALVAR, Carlos et ALVAR, Manuel (éds.) [1997], *Épica medieval española*, Madrid : Cátedra.
- ÁLVAREZ CAMPOS, Sergio [1993], *El ritmo prosáico hispano-latino (del siglo III a Isidoro de Sevilla)*, Santiago de Compostela : Universidade de Santiago de Compostela.
- ALVIRA CABRER, Martín [2000], *Guerra e ideología en la España medieval : cultura y actitudes históricas ante el giro de principios del siglo XIII. Batallas de Las Navas de Tolosa (1212) y Muret (1213)*, Thèse de doctorat, Universidad Complutense de Madrid, Madrid.
- ANDRÉS-GALLEGO, José (coord.) [1999], *Historia de la historiografía española*, Madrid : Ediciones Encuentro.
- ANDRIEU, Éléonore [2004], « *Les Grandes Chroniques de France* » dans la forge dionysienne. *Genèses d'un texte d'histoire médiéval : archéologie du sens et des formes de l'histoire des rois des Francs*, Thèse de doctorat, Université Toulouse II, Toulouse.
- ARIZALETA, Amaia [1997], « El exordio del *Libro de Alexandre* », *Revista de Literatura Medieval*, IX, pp. 47–60.
- [1999], *La translation d'Alexandre. Recherches sur les structures et les significations du "Libro de Alexandre". Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 12, Paris : Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII-Klincksieck.
- [2003a], « De la soberbia del rey : dos formas breves en la construcción historiográfica », dans *Tipología de las formas narrativas breves románicas medievales. (III)*, éds. Juan M. Cacho Bleuca et María J. Lacarra, Zaragoza-Granada : Universidad de Zaragoza-Universidad de Granada, pp. 79–110.
- [2003b], « *Ut lector agnosceret* : discurso y recepción en la obra de Rodrigo Jiménez de Rada (primera mitad del siglo XIII) », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 163–186.
- [2005a], « Las “estorias” de Alexandre : Rodrigo Jiménez de Rada, historiador de Alejandro Magno », dans *Actas del IX Congreso Internacional de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval, A Coruña, 18-22 de septiembre de 2001*, éds. Carmen Parrilla et Antonio Chas, La Coruña : Universidad – Editorial Toxosoutos, pp. 343–359.
- [2005b], « Les vers sur la pierre. Quelques notes sur le *Libro de Alexandre* et le *Libro de Apolonio* », *Troianalexandrina*, 5, pp. 153–184.

- [2005c], « Una historia en el margen : Alfonso VIII de Castilla y la Judía de Toledo », *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 28, pp. 37–68.
- [2006a], « La *Chronica regum Castellae* : aledaños de la ficción », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 2, en ligne, mis en ligne le 28 juin 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document517.html>.
- [2006b], *Les clercs au palais. Chancellerie et écriture du pouvoir royal (Castille, 1157-1230)*, ouvrage original destiné à l'obtention du Diplôme National d'Habilitation à diriger des recherches, Université de Paris Sorbonne, 2006.
- AUJAC, Germaine [1993], *Claude Ptolémée : astronome, astrologue, géographe : connaissance et représentation du monde habité*, Paris : Éditions du CTHS.
- AURELL, Martin [2004], *L'empire des Plantagenêt*, Perrin, 2^e éd. (1^e éd. : 2003).
- BALLESTEROS GAIBROIS, Manuel [1936], *Don Rodrigo Jiménez de Rada*, Barcelona : Editorial Labor.
- BALOUP, Daniel [2002], « Reconquête et croisade dans la *Chronica Adefonsi imperatoris* (ca. 1150) », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 25, pp. 453–480.
- [2006], « Le roi et la guerre. À propos des idéologies royales en Léon et Castille (c. 1140 – c. 1250) », dans *Minorités juives, pouvoirs, littérature politique en péninsule ibérique, France et Italie au Moyen Age. Études offertes à Béatrice Leroy*, éd. Jean-Pierre Barraqué et Véronique Lamazou-Duplan, Biarritz : Atlantica, pp. 418–429.
- BANNIARD, Michel [1992], *Viva voce : communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris : Institut des études augustinienes.
- [2002], « Préludes latins à la poésie romane : les matrices hagiographiques du genre épique (VIII^e–XI^e s.) », dans *Année mille, An Mil*, éd. C. Carozzi et H. Taviani-Carozzi, Publications de l'Université de Provence, pp. 51–70.
- BARTHES, Roland [1981], « Introduction à l'analyse structurale des récits », dans *Communications*, 8, Paris : Éditions du Seuil, pp. 7–33, 2^e éd. (1^e éd. : 1966).
- [1984], *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris : Éditions du Seuil.
- BAUMGARTNER, Emmanuèle [2001], « Sur quelques constantes et variations de l'image de l'écrivain, (XII^e-XIII^e siècle) », dans *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999)*, éd. Michel Zimmermann, Paris : Ecole des Chartes, pp. 391–400.

- [2002], « Présentation », dans *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, éd. Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, t. 1, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 7–18.
- BAUTISTA, Francisco [2006a], « Escritura cronística e ideología histórica : la *Chronica latina regum Castellae* », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 2, en ligne, mis en ligne le 28 juin 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document429.html>.
- [2006b], « Pseudo-historia y leyenda en la historiografía medieval : la Condesa Traidora », dans *El relato historiográfico : textos y tradiciones en la España medieval*, London : Department of Hispanic Studies, Queen Mary, University of London, pp. 59–101.
- BAÑOS VALLEJO, Fernando [1989], *La hagiografía como género literario en la Edad Media. Tipología de doce "vidas" individuales castellanas*, Oviedo : Departamento de Filología de la Universidad de Oviedo.
- BIGLIERI, Aníbal A. [1989], « Hacia una poética del discurso histórico : La rebelión de Paulo en la *Estoria de Espanna* », *Iberoromania*, 29, pp. 1–14.
- BOUCHET, Florence [2001], « L'écrivain et son lecteur dans le prologue et l'épilogue du *Quadriloge invectif* d'Alain Chartier », dans *Prologues et épilogues dans la littérature du Moyen Âge. Actes du colloque du Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille 3. (Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 23-24 septembre 1999)*, éd. Aimé Petit, t. 19, *Bien Dire et bien apprendre*, pp. 19–30.
- BOUDARTCHOUK, Jean-Luc [2003], « L'invention de saint Antonin de Frédelas-Pamiers », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 63, pp. 15–55.
- BOUDET, Jean-Patrice [1995], « La culture savante au XIII^e siècle », dans *L'Europe occidentale chrétienne au XIII^e siècle. Études et documents commentés*, Paris : SEDES, pp. 113–160.
- BOUREAU, Alain [1989], « Pour une théorie élargie de la légende religieuse médiévale », dans *La légende : anthropologie, histoire, littérature. Actes du colloque tenu à la Casa de Velázquez les 10 et 11 novembre 1986*, éd. Jean-Pierre Étienne, Madrid : Casa de Velázquez-Universidad Complutense, pp. 29–54.
- BOURGIN, Pascale [1989], « La naissance officielle de l'œuvre : l'expression métaphorique de la mise au jour », dans *Vocabulaire du livre et de l'écriture au moyen âge*, éd. Olga Weijers, Turnhout : Brepols, pp. 195–205.
- [2000], « Les prologues des textes narratifs », dans *Les prologues médiévaux. Actes du colloque international organisé par l'Academia Belgica et l'école française de Rome avec le concours de la F.I.D.E.M. (Rome, 26-28 mars 1998)*, éd. Jacqueline Hamesse, Turnhout : Brepols, pp. 245–273.

- [2001], « Les verbes en rapport avec le concept d'auteur », dans *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999)*, éd. Michel Zimmermann, Paris : École des Chartes, pp. 361–374.
- BOURGAIN, Pascale et HUBERT, Marie-Clotilde [2005], *Le latin médiéval*, Turnhout : Brepols.
- BRÉMOND, Claude [1964], « Le message narratif », *Communications*, 4, pp. 4–32.
- BRÉMOND, Le Goff Jacques, Claude et SCHMITT, Jean-Claude [1982], *L'exemplum*, Turnhout : Brepols.
- CABAL, Constantino [1936], « Temas de la Reconquista. Sobre el tributo de las cien doncellas. El origen de la fábula », *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, XVIII, pp. 101–132.
- CAMARGO, Martín [1991], *Ars Dictaminis, Ars Dictandi*, Turnhout : Brepols.
- CARRARD, Philippe [1986], « Récit historique et fonction testimoniale. Les archives de la Grande Guerre », *Poétique*, 65, pp. 47–61.
- CARRUTHERS, Mary [2002a], *Le livre de la mémoire : une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, Paris : Macula, traduit par Diane Meur de *The Book of Memory. A Study of Memory in Medieval Culture*, Cambridge : Cambridge University Press, 1990.
- [2002b], *Machina Memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge*, Paris : Gallimard, traduit par Fabienne Durand-Bogaert de *The Craft of Thought : Meditation, Rhetoric and the Making of Images, 400-1200*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 2002.
- CASTELL MAIQUES, Vicente [1968], « Un elenco de Códices de la Hispana del año 1239 », *Anthologica Annua*, 16, pp. 329–343.
- [1996], *Proceso sobre la ordenación de la iglesia valentina entre los Arzobispos de Toledo, Rodrigo Jiménez de Rada y de Tarragona, Pedro de Albalat, (1238-1246)*, 2 vols., Valencia : Corts Valencianes.
- CASTRO ALAVA, José R. [1981], *Don Rodrigo Ximénez de Rada*, Pamplona : Diputación Foral de Navarra.
- CATALÁN, Diego [1966], « El Toledano romanizado y las Estorias del fecho de los Godos del siglo XV », dans *Estudios dedicados a James Homer Herriott*, Madison : Universidad de Wisconsin, pp. 9–102.
- [1992a], « El taller historiográfico alfonsí. (Métodos y problemas en el trabajo compilatorio) », dans *La Estoria de España de Alfonso X. Creación y evolución*, Madrid : Universidad Autónoma de Madrid, pp. 46–60.

- [1992b], « Poesía y novela en la historiografía castellana de los siglos XIII y XIV », dans *La Estoria de España de Alfonso X. Creación y evolución*, Madrid : Universidad Autónoma de Madrid, pp. 139–156.
- [2001], *La épica española. Nueva documentación y nueva evaluación*, Madrid : Fundación Ramón Menéndez Pidal. Seminario Menéndez Pidal – Universidad Complutense de Madrid.
- CATALÁN, Diego et JEREZ, Enrique [2005], *"Rodericus romanizado" en los reinos de Aragón, Castilla y Navarra*, Madrid : Fundación Ramón Menéndez Pidal.
- CHARLO BREA, Luis [1995], « Un segundo autor para la última parte de la *Cronica latina de los reyes de Castilla*? », dans *Actas del I congreso nacional de latín medieval (León, 1-4 de diciembre de 1993)*, éd. Maurilio Pérez González, León : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de León, pp. 251–256.
- [1998], « El latín del obispo de Osma », dans *Actas del II congreso nacional de latín medieval (León, 11-14 de noviembre de 1997). Vol. I*, éd. Maurilio Pérez González, León : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de León, pp. 351–361.
- CHAZAN, Mireille [2000], « Le regard d'un historien sur son œuvre : la préface de la chronique de Robert d'Auxerre », dans *Les prologues médiévaux. Actes du colloque international organisé par l'Academia Belgica et l'école française de Rome avec le concours de la F.I.D.E.M. (Rome, 26-28 mars 1998)*, éd. Jacqueline Hamesse, Turnhout : Brepols, pp. 189–227.
- CHENU, Marie-Dominique [1927], « Auctor, Actor, Autor », *Bulletin du Cange : Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 2, pp. 81–86.
- CIROT, Georges [1919], « Recherches sur la *Chronique latine des rois de Castille* », *Bulletin Hispanique*, 21, pp. 193–281.
- CLANCHY, Michael T. [1993], *From Memory to Written Record : England, 1066–1307*, Cambridge : Harvard University Press, 2^e éd. (1^e éd. : 1979).
- CLÉMENT, François [2005], « La rhétorique de l'affrontement dans la correspondance officielle arabo-andalouse au XII^e et au XIII^e siècles », *Cahier d'Etudes Hispaniques Médiévales*, 28, pp. 215–241.
- CONDE, Juan C. [2000], « Para una teoría de la historiografía de ámbito universal en la Edad Media : notas sobre su caracterización como relato », dans *Teoría y práctica de la historiografía hispánica medieval*, éd. Aengus Ward, Birmingham : University of Birmingham Press, pp. 167–191.
- COTRAIT, René [1977], *Histoire et poésie. Le comte Fernán González. Recherches sur la tradition gonzalienne dans l'historiographie et la littérature des origines au "Poema". Tome I : la genèse de la légende de Fernán González. Etude de la*

tradition gonzalienne dans l'historiographie castillane en langue latine, de Sampiro à Rodrigue de Tolède, Grenoble : Imprimerie Allier.

CROIZY-NAQUET, Catherine [1999], *Écrire l'histoire romaine au début du XIII^e siècle*, Paris : Honoré Champion.

——— [2001], « Prologues et épilogues dans quelques textes historiques du XIII^e siècle », dans *Prologues et épilogues dans la littérature du Moyen Âge. Actes du colloque du Centre d'Études Médiévales et Dialectales de Lille 3. (Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 23-24 septembre 1999)*, éd. Aimé Petit, t. 19, *Bien Dire et bien apprendre*, pp. 77–90.

CURTIUS, Ernst Robert [1991], *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris : Presses Universitaires de France, 2^e éd. (1^e éd. : 1956).

DAHAN, Gilbert [1999a], « Encyclopédies et exégèse de la Bible aux XII^e et XIII^e siècles », *Cahiers de Recherches Médiévales (XIII^e-XV^e s.)*, 6, pp. 1–23.

——— [1999b], *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval*, Paris : Éditions du Cerf.

D'ALVERNY, Marie-Thérèse [1994], « Astrologues et théologiens au XII^e siècle », dans *La transmission des textes philosophiques et scientifiques au Moyen Âge*, pp. 31–50.

DE AGUILERA Y GAMBOA, Enrique (Marqués de Cerralbo) [1908], *Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia del excelentísimo Sr. Don Enrique de Aguilera y Gamboa, Marqués de Cerralbo, el 31 de Mayo de 1908*, Madrid.

DE BRUYNE, Edgar [1998], *Études d'esthétique médiévale*, 2 vols., Paris : Albin Michel, 2^e éd. (1^e éd. : 1946).

DE CARLOS VILLAMARÍN, Helena [1996], *Las Antigüedades de España*, Spoleto : Centro italiano di studi sull'alto medioevo.

——— [2006], « Dares Frigio y el concepto de la historia en Isidoro de Sevilla », Communication présentée lors du colloque international *Poétique de la chronique. Textes historiographiques et écriture, Péninsule ibérique et France (VII^e-XIV^e siècle)*, Toulouse, 20-21 avril 2006, à paraître dans les actes du colloque.

DE LA FUENTE, Vicente [2002], « Elogio del Arzobispo D. Rodrigo Jiménez de Rada y juicio crítico de sus escritos históricos », dans *El arzobispo don Rodrigo Jiménez de Rada*, éd. Javier Pérez de Rada (Marqués de Jaureguizar), Madrid : Fundación Jaureguizar, pp. 19–114, discours prononcé le 29 juin 1862.

DE LUBAC, Henri [1959-1964], *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, 2 vols., Paris : Aubier.

DEBRAY-GENETTE, Raymonde [1970], « Les figures du récit dans "Un coeur simple" », *Poétique*, 3, pp. 348–364.

- DEL RÍO BARREDO, María J. [1998], « Literatura y ritual en la creación de una identidad urbana : Isidro, patrón de Madrid », *Edad de Oro*, 17, pp. 149–168.
- DELPECH, François [1989], « La légende : réflexions sur un colloque et notes pour un discours de la méthode », dans *La légende : anthropologie, histoire, littérature. Actes du colloque tenu à la Casa de Velázquez les 10 et 11 novembre 1986*, éd. Jean-Pierre Étienne, Madrid : Casa de Velázquez-Universidad Complutense, pp. 291–305.
- DESSONS, Gérard [2005], *Introduction à la poétique. Approche des théories de la littérature*, Paris : Armand Colin, 2^e éd. (1^e éd. : 1995).
- DEYERMOND, Alan [1968], *Epic Poetry and the Clergy : Studies on the Mocedades de Rodrigo*, London : Tamesis Books Limited.
- [1973], *Historia de la literatura española. La Edad Media*, Barcelona : Ariel.
- DÍAZ Y DÍAZ, Manuel C. [1976], *De Isidoro al siglo XI. Ocho estudios sobre la vida literaria peninsular*, Barcelona : El Albir.
- [1991], *Libros y librerías en la Rioja altomedieval*, Logroño : CSIC.
- DOLBEAU, François [1989], « Noms de livres », dans *Vocabulaire du livre et de l'écriture au moyen âge*, éd. Olga Weijers, Turnhout : Brepols, pp. 79–99.
- DOMÍNGUEZ, César [2004], *El concepto de materia en la teoría literaria del Medievo : creación, interpretación y transtextualidad*, Madrid : CSIC.
- DOUBLEDAY, Simon [2004], *Los Lara. Nobleza y monarquía en la España medieval*, Madrid : Turner Publicaciones, traduit par Salustiano Masó de *The Lara Family. Crown and Nobility in Medieval Spain*, Cambridge : Harvard University Press, 2001.
- DUCHET-SUCHAUX, Monique et LEFÈVRE, Yves [1984], « Les noms de la Bible », dans *Le Moyen Age et la Bible*, éds. Pierre Riché et Guy Lobrichon, Paris : Beauchesne, pp. 13–23.
- ECHEVARRÍA, Ana [2003], « La transformación del espacio islámico (siglos XI–XIII) », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e – XIII^e siècle). Annexes des Cahiers de Littérature et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 15, éd. Patrick Henriot, Lyon : ENS Éditions-Casa de Velázquez, pp. 53–77.
- ECO, Umberto [1997], *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, Paris : Grasset, traduit par Maurice Javon de *Arte e bellezza nell'estetica medievale*, Milan : Gruppo Editoriale Fabbri, Bompiani, Sonzogno Etas S.p.A.
- ERIAS MARTÍNEZ, Alfredo [1999], « La eterna caza del jabalí », *Anuario Brigantino*, 22, pp. 317–378.

- ESTELLA ZELAYA, Eduardo [1926], « El fundador de la catedral de Toledo. Estudio histórico del pontificado de D. Rodrigo Ximénez de Rada en la Sede Toledana, con la documentación original del Archivo Capitular, 1208-1247 », *Boletín de la Real Academia de Bellas Artes y Ciencias Históricas de Toledo*, VIII, pp. i–vi et 1–107.
- ESTÉVEZ SOLA, Juan A. [1990], « Aproximación a los orígenes míticos de Hispania », *Habis*, 21, pp. 139–152.
- FALQUE, Emma [2001], « Una edición crítica del *Chronicon mundi* de Lucas de Túy », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 24, p. 219–233.
- [2003b], « Lucas de Túy y Rodrigo Jiménez de Rada : el uso de las fuentes », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 151–161.
- FARAL, Edmond [1924], *Les arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècles. Recherches et documents sur la technique littéraire du Moyen-Âge*, Genève-Paris : Slatkine-Champion.
- FAULHABER, Charles [1972], *Latin Rhetorical Theory in Thirteenth and Fourteenth Century Castile*, Berkeley-Los Angeles-London : University of California Press.
- [1973], « Retóricas clásicas y medievales en bibliotecas castellanas », *Abaco. Estudios sobre Literatura Española*, 4, pp. 151–300.
- [1979], « Las retóricas hispanolatinas medievales (s. XIII-XV) », dans *Repertorio de historia de las ciencias eclesiásticas en España. Vol. VII : Siglos III-XVI*, Salamanca : Universidad Pontificia de Salamanca, Instituto de Historia de la Teología Española, pp. 11–65.
- [1987], *Libros y bibliotecas en la España medieval. Una bibliografía de fuentes impresas*, London : Grant and Cutler.
- [1998], « Las bibliotecas españolas medievales », dans *Pensamiento medieval. Homenaje a Horacio Santiago-Otero. Vol. I*, éd. José M. Soto Rábanos, Madrid : CSIC-Consejería de Educación y Cultura de la Junta de Castilla y León, pp. 785–800.
- FERNÁNDEZ CONDE, Francisco J. [2003], « Espacio y tiempo en la construcción ideológica de Pelayo de Oviedo », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e–XIII^e siècle). Annexes des Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 15, éd. Patrick Henriot, Lyon : ENS Éditions-Casa de Velázquez, pp. 129–148.

- FERNÁNDEZ GALLARDO, Luis [2004], « De Lucas de Tuy a Alfonso el Sabio : idea de la historia y proyecto historiográfico », *Revista de Poética Medieval*, 12, pp. 53–119.
- FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés [2002–2003], « De la historiografía fernandina a la alfonsí », *Alcanate*, III, pp. 93–133.
- [2003], « La técnica historiográfica del Toledano. Procedimientos de organización del relato », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 187–221.
- [2006], « La composición por etapas de la *Chronica latina regum Castellae* (1223-1237) de Juan de Soria », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 2, en ligne, mis en ligne le 9 juillet 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document283.html>.
- FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, Inés (éd.) [2000], *Alfonso X el Sabio y las crónicas de España*, Valladolid : Universidad de Valladolid.
- FONTAINE, Jacques [1960b], « Théorie et pratique du style chez Isidore de Séville », *Vigiliae Christianae*, 14, pp. 65–102.
- [1983], *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, 2 vols., Paris : Etudes augustinienes, 2^e éd. (1^e éd. : 1959).
- [2000], *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout : Brepols.
- [2001], « À propos de la Vita sancti Isidori (CPL 1214) ou : comment on récrit l'histoire », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 24, pp. 235–248.
- FOZ, Clara [1998], *Le Traducteur, l'Église et le Roi (Espagne, XII^e et XIII^e siècles)*, Ottawa–Arras : Les Presses de l'Université d'Ottawa–Artois Presses Université.
- FRAPPIER, Jean [1976], « Réflexions sur les rapports des chansons de geste et de l'histoire », dans *Histoire, mythes et symboles. Etudes de littérature française*, Genève : Droz, pp. 1–19.
- FUNES, Leonardo [1995], « La construcción ficcional del acontecimiento histórico en el discurso narrativo de mediados del XIV », dans *Studia Hispanica Medievalia III. Actas de las IV jornadas internacionales de literatura española medieval*, éd. Lía N. Uriarte Rebaudi, Buenos Aires : Universidad Católica Argentina, pp. 171–188.
- [1997], « Las crónicas como objeto de estudio », *Revista de Poética Medieval*, 1, pp. 123–144.

- [1999a], « El surgimiento de la prosa narrativa en Castilla : un enfoque histórico-cultural », dans *Studia Hispanica Medievalia IV. Actas de las V jornadas internacionales de literatura española medieval*, éd. Azucena A. Fraboschi, Clara I. Stramiello de Bocchio et Alejandra Rosarossa, Buenos Aires : Universidad Católica Argentina, pp. 162–171.
- [1999b], « Historia, ficción, relato : invención del pasado en el discurso histórico de mediados del siglo XIV », dans *Actes del VII congrés de l'Associació Hispànica de Literatura Medieval*, éd. Santiago Fortuño Llorens et Tomàs Martínez Romero, Castelló de la Plana : Universitat Jaume I, pp. 175–186.
- [2000], « Dos versiones antagónicas de la historia y de la ley : una visión de la historiografía castellana de Alfonso X al Canciller Ayala », dans *Teoría y práctica de la historiografía hispánica medieval*, éd. Aengus Ward, Birmingham : University of Birmingham Press, pp. 8–31.
- [2003], « De Alfonso X al Canciller Ayala : variaciones del relato histórico », *Memorabilia, Boletín de literatura sapiencial*, 7, revue électronique.
- [2004], « La crónica como hecho ideológico : el caso de la *Estoria de España* de Alfonso X », *La Corónica*, 32(3), pp. 69–89.
- GAFFARD, Ludvine [2004], *Poétique de la chronique : autour de la "Crónica de la población de Avila" et des "Crónicas anónimas de Sahagún" (Castille-Léon, milieu du XIII^e siècle)*, Mémoire de DEA, Université Toulouse II-le Mirail, Toulouse.
- GALÁN SÁNCHEZ, Pedro J. [1994], *El género historiográfico de la chronica. Las crónicas hispanas de época visigoda*, Cáceres : Universidad de Extremadura.
- GARCIA, Charles [2006], « Le pouvoir d'une reine. L'image d'Urraque I^{re} (1109–1126) dans les *Crónicas anónimas de Sahagún* », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 1, en ligne, mis en ligne le 28 juin 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document319.html>.
- GARCIA, Michel [2005], « Pour une idéologie du transfert : deux exemples tirés de la chronique castillane », *Cahier d'Etudes Hispaniques Médiévales*, 28, pp. 15–35.
- GARCÍA DE LA BORBOLLA, Ángeles [1999], « La hagiografía medieval, una particular historiografía. Un balance del caso hispánico », *Hispania Sacra*, 51, pp. 687–702.
- [2002], *La "praesentia" y la "virtus" : la imagen y la función del santo a partir de la hagiografía castellano-leonesa del siglo XIII*, Silos : Abadía de Silos.
- GENETTE, Gérard [1972], « Discours du récit », dans *Figures III*, Paris : Éditions du Seuil.
- [1981], « Frontières du récit », dans *Communications*, 8, Paris : Éditions du Seuil, pp. 158–169, 2^e éd. (1^e éd. : 1966).

- [1982], *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris : Éditions du Seuil.
- [2002], *Seuils*, Paris : Éditions du Seuil.
- [2004], *Fiction et diction*, Paris : Éditions du Seuil, 2^e éd. (1^e éd. : 1991).
- GENETTE, Gérard, JAUSS, Hans R., SCHAEFFER, Jean-Marie, SCHOLÉS, Robert, STEMPEL, Wolf D. et VIËTOR, Karl [1986], *Théorie des genres*, Paris : Éditions du Seuil.
- GOÑI GAZTÁMBIDE, José [1975], « La formación intelectual del clero navarro », *Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón*, 10, pp. 143–303.
- [1999], *Libros, bibliotecas y escritores medievales navarros*, Pamplona : Editorial Mintzoa.
- GÓMEZ PÉREZ, José [1954], « Manuscritos del Toledano, I », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 60(1), pp. 189–213.
- [1955], « El historiador Jiménez de Rada y las tierras de Soria », *Celtiberia*, 10, pp. 159–176.
- [1957], « Manuscritos del Toledano, II », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 63(1), pp. 157–174.
- [1959], « Manuscritos del Toledano, III », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 67(1), pp. 128–164.
- [1962a], « Jiménez de Rada y su traductor Domingo Pascual », *Celtiberia*, 12, pp. 121–129.
- [1962b], « La más antigua traducción de las crónicas del Toledano », *Hispania*, 22(37), pp. 357–371.
- GÓMEZ REDONDO, Fernando [1984], « La función del "personaje" en la *Estoria de España* alfonsí », *Anuario de Estudios Medievales*, 14, pp. 187–210.
- [1987], « Fórmulas juglarescas en la historiografía romance de los siglos XIII y XIV », *La Corónica*, 15(2), pp. 225–239.
- [1988], « Relaciones literarias entre la historiografía latina y las crónicas romances del siglo XIII », dans *Actas del I congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval (Santiago de Compostela, 2 al 6 de Diciembre de 1985)*, éd. Vicente Beltrán, Barcelona : PPU, pp. 305–320.
- [1989], « Historiografía medieval : constantes evolutivas de un género », *Anuario de Estudios Medievales*, 19, pp. 3–15.

- [1990], « Formas hagiográficas en la *Estoria de España* alfonsí », dans *Saints and their Authors. Studies of Medieval Hispanic Research Hagiography in Honor on John K. Walsh*, eds. Jane E. Connolly, Alan D. Deyermond et Brian Dutton, Madison : Hispanic Seminary of Medieval Studies, pp. 55–69.
- [1992], « Géneros literarios en la *Estoria de España* alfonsí », dans *Actas del II congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval (Segovia, del 5 al 19 de octubre de 1987)*, eds. José M. Lucía Megías, Paloma García Alonso et Carmen Martín Daza, Alcalá de Henares : Universidad de Alcalá de Henares, pp. 383–391.
- [1996a], « La materia caballeresca : líneas de formación », *Voz y Letra*, 7(1), pp. 45–80.
- [1996b], « La crónica real : "exemplos" y sentencias », *Diablotexto*, 3, pp. 95–124.
- [1998], *Historia de la prosa medieval castellana. Tomo I : La creación del discurso prosístico. El entramado cortesano*, Madrid : Cátedra.
- [1999], *Historia de la prosa medieval castellana. Tomo II : El desarrollo de los géneros. La ficción caballeresca y el orden religioso*, Madrid : Cátedra.
- GONZÁLEZ, Julio [1960], *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, 3 vols., Madrid : CSIC.
- [1975], « La crónica latina de los reyes de Castilla », dans *Homenaje a don Agustín Millares Carlo*, Las Palmas : Caja Insular de Ahorros de Gran Canaria, pp. 55–70.
- [1986], *Reinado y diplomas de Fernando III*, 3 vols., Córdoba : Publicaciones del Monte de Piedad y Caja de Ahorros de Córdoba.
- GONZÁLEZ ROLÁN, Tomás [1998], « Lucano en el medioevo hispánico (con especial referencia al siglo XIII) », dans *Actas del II congreso nacional de latín medieval (León, 11-14 de noviembre de 1997). Vol. I*, éd. Maurilio Pérez González, León : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de León, pp. 73–81.
- GONZÁLEZ ROLÁN, Tomás, SAQUERO, Pilar et LÓPEZ FONSECA, Antonio [2002], *La tradición clásica en España (siglos XIII-XV). Bases conceptuales y bibliográficas*, Madrid : Ediciones Clásicas.
- GONZÁLEZ RUIZ, Ramón [1996], « Las escuelas de Toledo durante el reinado de Alfonso VIII », dans *Actas del congreso internacional conmemorativo del VIII centenario de la batalla de Alarcos, 1995, Ciudad Real*, eds. Ricardo Izquierdo Benito et Francisco Ruiz Gómez, Cuenca : Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, pp. 171–209.
- [1997], *Hombres y libros de Toledo*, Madrid : Fundación Ramón Areces.

- GOROSTERRATZU, Javier [1925], *Don Rodrigo Jiménez de Rada, gran estadista, escrito y prelado*, Pamplona : Viuda de T. Bescansa.
- GOULLET, Monique [2003], « Vers une typologie des réécritures hagiographiques, à partir de quelques exemples du Nord-Est de la France », dans *La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval. Transformations formelles et idéologiques*, éd. Monique Goulet et Martin Heinzelmann, Stuttgart : Thorbecke, pp. 7–14.
- [2005], *Écriture et réécriture hagiographiques. Essai sur les réécritures de Vies de saints dans l'Occident latin médiéval (VIII^e-XIII^e)*, Turnhout : Brepols.
- [2006], « Reutilización, actualización : quelques réflexions préliminaires », *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 29, pp. 11–21.
- GOULLET, Monique et HEINZELMANN, Martin [2003], « Avant-propos », dans *La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval. Transformations formelles et idéologiques*, éd. Monique Goulet et Martin Heinzelmann, Stuttgart : Thorbecke, pp. 251–283.
- GRASSOTTI, Hilda [1972], « Don Rodrigo Ximenez de Rada, gran señor y hombre de negocios en la Castilla del siglo XIII », *Cuadernos de la Historia de España*, 55, pp. 1–301.
- GUENÉE, Bernard [1973], « Histoires, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Âge », *Annales ESC*, pp. 997–1016.
- [1977], « L'historien par les mots », dans *Le métier d'historien au Moyen Âge. Études sur l'historiographie médiévale*, éd. Bernard Guenée, Paris : Université de Paris 1-Panthéon-Sorbonne, pp. 1–17.
- [1980], *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris : Aubier.
- [1982], « L'histoire entre l'éloquence et la science. Quelques remarques sur le prologue de Guillaume de Malmesbury à ses *Gesta Regum Anglorum* », *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres*, pp. 357–370.
- [1983], « Histoire, mémoire, écriture. Contribution à une étude des lieux communs », *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres*, pp. 441–456.
- [1984], « Histoire et chronique. Nouvelles réflexions sur les genres historiques au Moyen Âge », dans *La Chronique et l'histoire au Moyen-Age. Colloque des 24 et 25 mai 1982 organisé par le Département d'études médiévales de l'Université de Paris-Sorbonne.*, éd. Daniel Poirion, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, pp. 3–12.
- GUIANCE, Ariel [1991], « Morir por la patria, morir por la fe : la ideología de la muerte en la *Historia de rebus Hispaniae* », *Cuadernos de Historia de España*, 73, pp. 75–106.

- [1995], « Santos y taumaturgia en la Castilla medieval (siglos XII-XIII) », *Temas Medievales*, 5, pp. 209–243.
- [1998], *Los discursos sobre la muerte en la Castilla medieval (siglos VII-XV)*, Valladolid : Junta de Castilla y León, Consejería de Educación y Cultura.
- GUIJARRO, Susana [1998], « Las escuelas catedralicias castellanas y su aportación a la historia del pensamiento medieval (1200-1500) », dans *Pensamiento medieval. Homenaje a Horacio Santiago-Otero. Vol. I*, éd. José M. Soto Rábanos, Madrid : CSIC-Consejería de Educación y Cultura de la Junta de Castilla y León, pp. 703–735.
- GUYOTJEANNIN, Olivier [1989], « Le vocabulaire de la diplomatique en latin médiéval », dans *Vocabulaire du livre et de l'écriture au moyen âge*, éd. Olga Weijers, Turnhout : Brepols, pp. 120–134.
- HAMESSE, Jacqueline [2000], « Introduction », dans *Les prologues médiévaux. Actes du colloque international organisé par l'Academia Belgica et l'école française de Rome avec le concours de la F.I.D.E.M. (Rome, 26-28 mars 1998)*, éd. Jacqueline Hamesse, Turnhout : Brepols, pp. ix–xxiii.
- HARTOG, François (éd.) [1999], *L'histoire d'Homère à Augustin. Préfaces des historiens et textes sur l'histoire*, Paris : Éditions du Seuil.
- HENRIET, Patrick [1997], « Hagiographie et politique à León au début du XIII^e siècle : les chanoines réguliers de Saint-Isidore et la prise de Baeza », *Revue Mabillon*, 8(69), pp. 53–82.
- [2000], « Hagiographie et historiographie en Péninsule ibérique (XI^e-XIII^e siècles). Quelques remarques », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 23, pp. 53–85.
- [2001], « *Sanctissima patria*. Points et thèmes communs aux trois œuvres de Lucas de Tuy », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 24, pp. 249–277.
- [2003a], « Hagiographie léonaise et pédagogie de la foi. Les miracles d'Isidore de Séville et la lutte contre l'hérésie (XI^e-XIII^e siècles) », dans *L'enseignement religieux dans la couronne de Castille. Incidences spirituelles et sociales (XIII^e-XV^e siècle)*, éd. Daniel Baloup, Madrid : Casa de Velázquez, pp. 1–28.
- [2003b], *Hispania Sacra. Le discours des clercs et la construction d'une identité chrétienne en Péninsule ibérique occidentale (VIII^e-XII^e siècles)*, ouvrage original destiné à l'obtention du Diplôme National d'Habilitation à diriger des recherches, Université de Versailles Saint Quentin en Yvelines, 2003.
- [2003c], « Introduction. Les clercs, l'espace et la mémoire », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e-XIII^e siècle). Annexes des Cahiers de Linguistique et de*

- Civilisation Hispaniques Médiévales*, 15, éd. Patrick Henriet, Lyon : ENS Éditions-Casa de Velázquez, pp. 11–25.
- [2003d], « L'espace et le temps hispaniques vus et construits par les clercs (IX^e-XIII^e siècle) », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e-XIII^e siècles). Annexes des Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 15, éd. Patrick Henriet, Lyon : ENS Éditions-Casa de Velázquez, pp. 81–127.
- [2004a], « Political Struggle and the Legitimation of the Toledan Primacy : The Pars Lateranii Concilii », dans *Building Legitimacy. Political Discourses and Forms of Legitimacy in Medieval Societies*, éd. Isabel Alfonso, Hugh Kennedy et Julio Escalona, Leiden–Boston : Brill, pp. 291–318.
- [2004b], « Du cosmos à la Chrétienté : images d'évêques dans quelques manuscrits hispaniques des X^e-XIII^e siècles », dans *Imagen del obispo en la Edad Media*, éd. Martin Aurell et Ángeles García de la Borbolla, Pamplona : EUNSA, pp. 75–113.
- HERBERS, Klaus [1995], « Mentalidad y milagro. Protagonistas, autores y lectores », *Compostellanum*, 40, pp. 321–338.
- [1999], *Política y veneración de santos en la Península ibérica. Desarrollo del « Santiago político »*, Pontevedra : Fundación Cultural Rutas del Románico.
- [2003], « Le culte de saint Jacques et le souvenir carolingien chez Lucas de Tuy. Indices d'une conception historiographique (début XIII^e siècle) », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e-XIII^e siècle). Annexes des Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 15, éd. Patrick Henriet, Lyon : ENS Éditions-Casa de Velázquez, pp. 149–176.
- HERNÁNDEZ, Francisco J. [1999], « Sobre los orígenes del español escrito », *Voz y letra*, X/2, pp. 133–1666.
- [2003a], « La corte de Fernando III y la casa real de Francia. Documentos, crónicas, monumentos », dans *Fernando III y su tiempo (1201-1252), VIII Congreso de Estudios Medievales, León, 1 al 4 de octubre 2001*, Ávila : Fundación Sánchez Albornoz, pp. 105–155.
- [2003b], « La hora de don Rodrigo », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 15–71.
- HERNANDO GARRIDO, José L. et NUÑO GONZÁLEZ, Jaime [1994], « Reliques et reliquaires à l'époque romane dans la région de Palencia : quelques réflexions sur le concept de trésor dans l'Histoire », dans *Trésors et routes de pèlerinage. Etudes publiées à l'occasion des journées d'inauguration du Centre européen d'art et de civilisation médiévale, à Conques, les 25, 26, 27 et 28 mai 1993*, Conques : Centre Européen d'Art et de Civilisation Médiévale, pp. 51–70.

- HIGASHI, Alejandro [2002], « Contaminación, composición y diferencia en dos crónicas mediolatinas (*Historia Roderici* e *Historia Compostellana*) », dans *Visiones y crónicas medievales. Actas de las VII jornadas medievales*, éd. Concepción Company, Aurelio González et Lillian Von der Valde, México : Universidad Nacional Autónoma de México-Universidad Autónoma Metropolitana-El Colegio de México, pp. 83–114.
- HUETE FUDIO, Mario [1997], *La historiografía latina medieval en la Península Ibérica (siglos VIII-XII)*, Madrid : Universidad Autónoma de Madrid.
- HUGONNARD-ROCHE, Henri [1984], « La classification des sciences de Gundissalinus et l'influence d'Avicenne », dans *Études sur Avicenne*, éd. Jean Jolivet et Roshdi Rashed, Paris : Les Belles Lettres, pp. 41–75.
- HUICI MIRANDA, Ambrosio [1956], *Las grandes batallas de la Reconquista durante las invasiones africanas*, Madrid : CSIC.
- JACQUART, Danielle [1991], « L'école des traducteurs », dans *Tolède XII^e–XIII^e. Musulmans, chrétiens et juifs : le savoir et la tolérance*, éd. Louis Cardaillac, Paris : Éditions Autrement, pp. 177–191.
- JANSON, Tore [1964], *Latin Prose Prefaces. Studies in Literary Conventions*, Stockholm : Almqvist & Wiksell.
- JARDIN, Jean-Pierre [2003], « Rodrigue Jiménez de Rada comme "auctoritas" : les sommes de chroniques générales du XV^e siècle », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 295–307.
- JAUSS, Hans R. [1970], « Littérature médiévale et théorie des genres », *Poétique*, 1, pp. 79–101.
- JEREZ, Enrique [2003], « La *Historia gothica* del Toledano y la historiografía romance », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 223–239.
- [2006a], *El Chronicon mundi de Lucas de Tuy (c. 1238) : técnicas compositivas y motivaciones ideológicas*, Thèse de doctorat, Universidad Autónoma de Madrid, Madrid.
- [2006b], « El Tudense en su siglo : transmisión y recepción del *Chronicon mundi* en el Doscientos », dans *El relato historiográfico : textos y tradiciones en la España medieval*, éd. Francisco Bautista, London : Department of Hispanic Studies, Queen Mary, University of London, pp. 19–57.
- JOSSERAND, Philippe [2003], « Les ordres militaires dans la chronique castillane à l'époque de Rodrigo Jiménez de Rada », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 123–132.

- [2004], *Église et pouvoir dans la péninsule Ibérique : les ordres militaires dans le royaume de Castille (1252–1369)*, Madrid : Casa de Velázquez.
- KELLER, Jean-Pierre [1955], « The Hunt and Prophecy Episode of the *Poema de Fernán González* », *Hispanic Review*, 23(4), pp. 251–258.
- KELLY, Douglas [1991], *The Arts of Poetry And Prose*, Turnhout : Brepols.
- LACROIX, Benoît [1971], *L'historien au Moyen Âge*, Paris : Vrin.
- LAMARRIGUE, Anne-Marie [2000], « Les prologues de Bernard Gui : l'affirmation de préoccupations techniques », dans *Les prologues médiévaux. Actes du colloque international organisé par l'Academia Belgica et l'école française de Rome avec le concours de la F.I.D.E.M. (Rome, 26-28 mars 1998)*, éd. Jacqueline Hamesse, Turnhout : Brepols, pp. 171–187.
- LAMBERT, Elie [1923], « Alphonse de Castille et la Juive de Tolède », *Bulletin Hispanique*, 25(4), pp. 371–394.
- LE GOFF, Jacques [1985], *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris : Éditions du Seuil.
- [1991], « L'imaginaire médiéval. Le merveilleux dans l'Occident médiéval », dans *Un autre Moyen Âge*, Paris : Gallimard, pp. 423–491.
- LEMOINE, Michel et PICARD-PARRA, Clotilde (éds.) [2004], *Théologie et cosmologie au XII^e siècle*, Paris : Les Belles Lettres.
- LIDA DE MALKIEL, María R. [1975], *La tradición clásica en España*, Editorial Ariel.
- LINEHAN, Peter [1975], *La iglesia española y el papado en el s. XIII*, Salamanca : Universidad Pontificia de Salamanca, traduit par Pedro Borges Morán de *The Spanish Church and the Papacy in the Thirteenth Century*, Cambridge : University Press, 1971.
- [1992a], « The Toledo Forgeries c.1150-c.1300 », dans *Past and Present in Medieval Spain*, London : Variorum Reprint, pp. 643–674.
- [1992b], « The Posthumous History of The Third Council of Toledo », dans *Past and Present in Medieval Spain*, London : Variorum Reprint, pp. 1–14.
- [1993], *History and the Historians of Medieval Spain*, Oxford : Clarendon Press.
- [2000a], « La conquista de Sevilla y los historiadores », dans *Sevilla 1248, Congreso Internacional Conmemorativo del 750 Aniversario de la conquista de la Ciudad de Sevilla por Fernando III, rey de Castilla y León*, éd. Manuel González Jiménez, Sevilla : Ayuntamiento de Sevilla-Fundación Ramón Areces, pp. 229–244.

- [2000b], « Lucas de Tuy, Rodrigo Jiménez de Rada y las historias alfonsíes », dans *Alfonso X El Sabio y las Crónicas de España*, éd. Inés Fernández-Ordóñez, Valladolid : Universidad de Valladolid, Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, pp. 19–36.
- [2000c], « Reflexiones sobre historiografía e historia en el siglo alfonsino », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 23, p. 101–111.
- [2001], « Dates and Doubts about Don Lucas », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 24, p. 201–217.
- [2003a], « Don Juan de Soria : unas apostillas », dans *Fernando III y su tiempo (1201–1252). VIII Congreso de Estudios Medievales*, Ávila : Fundación Sánchez-Albornoz, pp. 377–393.
- [2003b], « Don Rodrigo and the Government of the Kingdom », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 87–99.
- [2006], « Juan de Soria : the Chancellor as Chronicler », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 2, en ligne, mis en ligne le 25 juin 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document276.html>.
- LOBRICHON, Guy [1984], « Une nouveauté : les gloses de la Bible », dans *Le Moyen Age et la Bible*, éd. Pierre Riché et Guy Lobrichon, Paris : Beauchesne, pp. 95–114.
- [2003], *La Bible au Moyen âge*, Paris : Picard.
- LOMAX, Derek W. [1959], « El arzobispo don Rodrigo Jiménez de Rada y la orden de Santiago », *Hispania*, 19(76), pp. 323–365.
- [1977], « Rodrigo Jiménez de Rada como historiador », dans *Actas del V congreso internacional de hispanistas*, éd. Maxime Chevalier, François Lopez, Joseph Perez et Noël Salomon, Bordeaux : Université de Bordeaux III, pp. 587–592.
- LÓPEZ PAYER, Manuel G. et ROSADO LLAMAS, María D. [2001], *La batalla de las Navas de Tolosa. Historia y mito*, Jaen : Caja Rural.
- [2002], *Las Navas de Tolosa. La batalla*, Madrid : Almena Ediciones.
- LÓPEZ PEREIRA, José [1980], *Estudio crítico sobre la Crónica mozárabe de 754*, Zaragoza : Anubar.
- LÓPEZ SANTOS, Francisco [1961], « Isidoro en la literatura medieval castellana », dans *Isidoriana. Estudios sobre san Isidoro de Sevilla en el XIV centenario de su nacimiento*, éd. Manuel C. Díaz y Díaz, León : Centros de Estudios « San Isidoro », pp. 401–443.

- MADOZ, José [1940], « Rodrigo Jiménez de Rada y la *Continuatio Hispana* », *Príncipe de Viana*, 28, pp. 3–14.
- [1951], « Tajón de Zaragoza y su viaje a Roma », dans *Mélanges Joseph de Ghellinck. Tome I*, Gembloux : J. Duculot, pp. 345–360.
- MANCHÓN GÓMEZ, Raúl [2002], « Léxico protocolario en la documentación medieval latina : los epítetos regioes de la monarquía leonesa », dans *Actas del III Congreso Nacional de latín medieval (León, 26–29 de septiembre de 2002). Vol. II*, éd. Maurilio Pérez González, León : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de León, pp. 637–644.
- MARAVALL, José A. [1997], *El concepto de España en la Edad Media*, Madrid : Centro de Estudios Constitucionales, 4^e éd. (1^e éd. : 1954).
- MARCHELLO-NIZIA, Christiane [1984], « L'historien et son prologue : forme littéraire et stratégies discursives », dans *La Chronique et l'histoire au Moyen-Age. Colloque des 24 et 25 mai 1982 organisé par le Département d'études médiévales de l'Université de Paris-Sorbonne.*, éd. Daniel Poirion, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, pp. 13–25.
- MARIMÓN LLORCA, Carmen [1995], « Retórica y poética en la Edad Media : Apuntes para una teoría composicional del discurso literario », dans *Medioevo y Literatura. Actas del V congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval (Granada, 27 de septiembre-1 de octubre de 1993)*, éd. Juan Paredes Nuñez, Granada : Servicio de Publicaciones de la Universidad de Granada, pp. 171–181.
- [1998a], « La teoría literaria y los estudios literarios medievales : presente y futuro de una relación necesaria », *Revista de Poética Medieval*, 2, pp. 155–173.
- [1998b], *El hecho literario medieval : aproximación pragmático-comunicativa a la literatura castellana medieval*, Thèse de doctorat, Universidad de Alicante, Alicante.
- MARNETTE, Sophie [1998], *Narrateur et points de vue dans la littérature française médiévale : une approche linguistique*, Bern : Peter Lang.
- [1999], « Narrateur et point de vue dans les chroniques médiévales : une approche linguistique », dans *The Medieval Chronicle, Proceedings of the First International Conference on the Medieval Chronicle, Driebergen/Utrecht, 13-16 July 1996*, éd. Erik Kooper, Amsterdam-Atlanta : Rodopi, pp. 174–190.
- MARTIN, Georges [1992], *Les juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale. Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 6, Paris : Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII-Klincksieck.

- [1997a], « Compilation (cinq procédures fondamentales) », dans *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero. Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 11, Paris : Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII-Klincksieck, pp. 107–121.
- [1997b], « Le pouvoir historiographique (L'historien, le roi, le royaume. Le tournant alphonsin) », dans *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero. Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 11, Paris : Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII-Klincksieck, pp. 123–136.
- [1997c], « L'hiatus référentiel (une sémiotique fondamentale de la signification historique au Moyen Âge) », dans *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero. Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 11, Paris : Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII-Klincksieck, pp. 43–56.
- [1997d], « Paraphrase (transcription/traduction ; approche lexicosémantique) », dans *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero. Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 11, Paris : Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII-Klincksieck, pp. 69–105.
- [1997e], « Temporalités (trois logiques temporelles du récit historique médiéval) », dans *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero. Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 11, Paris : Séminaire d'Études Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII-Klincksieck, pp. 57–68.
- [1999], « L'escarboucle de Saint-Denis, le roi de Fance et l'empereur des Espagnes », dans *Saint-Denis et la royauté : études offertes à Bernard Guenée*, éd. Françoise Autrand, Claude Gauvard et Jean-Marie Moeglin, Paris : Publications de la Sorbonne, pp. 439–462.
- [2000], « El modelo historiográfico alfonsí y sus antecedentes », dans *Alfonso X El Sabio y las Crónicas de España*, éd. Inés Fernández-Ordóñez, Valladolid : Universidad de Valladolid, Centro para la Edición de los Clásicos Españoles, pp. 37–59.
- [2001], « Dans l'atelier des faussaires. Luc de Tuy, Rodrigue de Tolède, Alphonse X, Sanche IV : trois exemples de manipulations historiques (León-Castille, XIII^e siècle) », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 24, p. 279–309.
- [2003a], « Fondations monastiques et territorialité. Comment Rodrigue de Tolède a inventé la Castille », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e–XIII^e siècles)*.

- Annexes des Cahiers de Littérature et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 15, éd. Patrick Henriët, Lyon : ENS Éditions-Casa de Velázquez, pp. 243–261.
- [2003b], « Introduction », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 11–13.
- [2003c], « Noblesse et Royauté dans le *De rebus Hispaniae* », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 101–121.
- [2005a], « Berenguela de Castilla (1214–1246) : en el espejo de la historiografía de su época », dans *Historia de las mujeres en España y América latina. Vol. I*, éd. Isabel Morant, 3 vols., Madrid : Cátedra, pp. 569–594.
- [2005b], « L'entre-deux Bérengère », dans *Penser l'entre-deux. Entre hispanité et américanité*, eds. Maurice Belrose, Cécile Bertin-Elisabeth et Corinne Mencé-Caster, Paris : Le Manuscrit, pp. 37–48.
- [2006a], « La contribution de Jean d'Osma à la pensée politique castillane sous le règne de Ferdinand III », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 2, en ligne, mis en ligne le 26 juin 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document280.html>.
- [2006b], « Régner sans régner. Bérengère de Castille (1214–1246) au miroir de l'historiographie de son temps », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 1, en ligne, mis en ligne le 29 juin 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document326.html>.
- MARTÍN, José Luis [1993], « La pérdida y reconquista de España a la luz de las crónicas y del Romancero », dans *Actas del III curso de cultura medieval. Repoblación y reconquista, Aguilar de Campoo, septiembre de 1991*, éd. José Luis Hernando Garrido, Aguilar de Campoo : Centro de Estudios del Románico, pp. 9–16.
- MARTÍNEZ DÍEZ, Gonzalo [1966], *La colección canónica hispana. Vol. I : estudio*, Madrid : CSIC.
- [1993], *Fernando III*, Palencia : Editorial La Olmeda.
- [1995], *Alfonso VIII*, Burgos : Editorial La Olmeda.
- MATHEY-MAILLE, Laurence [2002], « L'écriture des commencements dans le *Roman de Rou* de Wace et la *Chronique des Ducs de Normandie* de Benoît de Sainte Maure », dans *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, eds. Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, t. 1, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 79–93.
- MATHIEU-COLAS, Michel [1989], « Récit et vérité », *Poétique*, 80, pp. 387–403.

- MENCÉ-CASTER, Corinne [2005], *L'Auteurité dans le discours historiographique alphonsin : L'Histoire d'Espagne. 2 tomes*, ouvrage original destiné à l'obtention du Diplôme National d'Habilitation à diriger des recherches, Université Paris IV, 2005.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón [1923], « Relatos poéticos en las crónicas medievales », *Revista de Filología Española*, 10, pp. 329–372.
- [1924a], « El rey Rodrigo en la literatura », *Boletín de la Real Academia Española*, 11(52), pp. 157–197.
- [1924b], « El rey Rodrigo en la literatura », *Boletín de la Real Academia Española*, 11(54), pp. 349–387.
- [1932], « Adefonsus, imperator toletanus, magnificus triumphator », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 100, pp. 513–538.
- [1951], *Reliquias de la poesía épica española*, Madrid : Gredos.
- MILLARES CARLO, Agustín [1935], *Los códices visigóticos de la catedral toledana. Cuestiones cronológicas y de procedencia*, Madrid : Hernando.
- MINNIS, Alastair J. [1984], *Medieval Theory of Authorship. Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Age*, London : Scholar Press.
- MOLINIÉ, Georges [2001], *La stylistique*, Paris : Presses Universitaires de France, 3^e éd. (1^e éd. : 1993).
- MONTANER FRUTOS, Alberto [2005], « La mora Zaida entre historia y leyenda (con una reflexión sobre la técnica historiográfica alfonsí) », dans *Historicist Essays on Hispano-Medieval Narrative*, eds. Barry Taylor et Geoffrey West, London : Maney Publishing, pp. 272–352.
- MONTERO GARRIDO, Cruz [1995], *La historia como creación literaria : el ejemplo del Cuatrocientos*, Madrid : Fundación Ramón Menéndez Pidal-Universidad Autónoma de Madrid.
- MONTOYA MARTÍNEZ, Jesús et DE Riquer, Isabel [1998], *El prólogo literario en la Edad Media*, Madrid : UNED.
- MORALEJO, José L. [1980], « Literatura hispano-latina (siglos V-XVI) », dans *Historia de las literaturas hispánicas no castellanas*, éd. José M. Díez Borque, Madrid : Taurus, pp. 15–137.
- MORALES DE RADA CAMPOS, Joaquín [1946], « El testamento de Ximénez de Rada », *Príncipe de Viana*, 7, pp. 369–375.

- MUNK OLSEN, Birger [1995], « État présent des études sur la réception de la littérature classique au Moyen Age et à la Renaissance (conclusion) », dans *The Classical Tradition in the Middle Ages and the Renaissance. Proceedings of the first European Science Foundation Workshop on « The Reception of Classical Texts »* (Florence, Certosa del Galluzzo, 26–27 June 1992), éd. Claudio Leonardi et Birger Munk Olsen, Spoleto : Centro Italiano Di Studi Sull'Alto Medioevo, pp. 185–196.
- MURPHY, James. J. [1986], *La retórica en la Edad Media. Historia de la teoría de la retórica desde san Agustín hasta el Renacimiento*, México : Fondo de Cultura Económica, traduit par Guillermo Hirata Vaquera de *Rhetoric in the Middle Age. A History of Rhetorical Theory from St. Augustine to the Renaissance*, Berkeley : University of California Press, 1974.
- MUÑOZ FERNÁNDEZ, Ángela [1989], « El milagro como testimonio histórico. Propuesta de una metodología para el estudio de la religiosidad popular », dans *La religiosidad popular. Vol. I : Antropología e historia*, éd. Carlos Álvarez Santaló, María J. Buxó i Rey et Salvador Rodríguez Becerra, Barcelona : Anthropos, pp. 164–185.
- NIETO SORIA, José Manuel [1989], « Los fundamentos mítico-legendarios del poder regio en la Castilla bajomedieval », dans *La légende : anthropologie, histoire, littérature. Actes du colloque tenu à la Casa de Velázquez les 10 et 11 novembre 1986*, éd. Jean-Pierre Étienvre, Madrid : Casa de Velázquez-Universidad Complutense, pp. 55–68.
- [2003], « Tiempos y lugares de la “realeza sagrada” en la Castilla de los siglos XII al XV », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX^e-XIII^e siècles). Annexes des Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 15, éd. Patrick Henriët, Lyon : ENS Éditions-Casa de Velázquez, pp. 263–284.
- ONG, Walter [1987], *Oralidad y escritura. Tecnologías de la palabra*, México : Fondo de Cultura Económica, traduit par Angélica Scherp de *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, London : Methuen & Co. Ltd., 1982.
- PATTISON, David [1983], *From Legend to Chronicle. The Treatment of Epic Material in Alfonsine Historiography*, Oxford : The Society for the Study of Mediaeval Languages and Literature.
- [2003], « Los equipos alfonsíes y post-alfonsíes frente a Jiménez de Rada : problemas y soluciones », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 259–266.
- PAUL, Jacques [1998], *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Paris : Éditions Armand Colin.

- PAULMIER-FOUCART, Monique [2001], « L'Actor et les Auctores. Vincent de Beauvais et l'écriture du *Speculum Majus* », dans *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999)*, éd. Michel Zimmermann, Paris : Ecole des Chartes, pp. 145–160.
- PAYEN, Pascal [1990], « Discours historique et structures narratives chez Hérodote », *Annales ESC*, 3, pp. 527–550.
- PÉREZ DE RADA, Javier (Marqués de Jaureguizar) [2002], *El arzobispo don Rodrigo Jiménez de Rada*, Madrid : Fundación Jaureguizar.
- PICK, Lucy [2004], *Conflict and Coexistence : Archbishop Rodrigo and the Muslims and Jew of Medieval Spain*, Ann Arbor : University of Michigan.
- PIÉGAY-GROS, Nathalie [2002], *Le lecteur*, Paris : Flammarion.
- POIRION, Daniel [1982], *Le merveilleux dans la littérature française du Moyen Âge*, France : Presses Universitaires de France.
- POLO DE BEAULIEU, Marie-Anne [2001], « L'émergence de l'auteur et son rapport à l'autorité dans les recueils d'*exempla*, (XII^e-XV^e siècle) », dans *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999)*, éd. Michel Zimmermann, Paris : Ecole des Chartes, pp. 175–200.
- RABAU, Sophie (éd.) [2002], *L'intertextualité*, Paris : Flammarion.
- REILLY, Bernard [1976], « Sources of the Fourth Book of Lucas of Túy's *Chronicon mundi* », *Classical Folia*, 30(2), pp. 127–137.
- [1985], « Rodrigo Gimenez de Rada's portrait of Alfonso VI of Leon-Castile in the *De rebus Hispaniae*. Historical methodology in the thirteenth century », dans *Estudios en homenaje a Don Claudio Sánchez Albornoz en sus 90 años. Vol. III*, éd. María del Carmen Carlé, Hilda Grassotti et Germán Orduna, Buenos Aires : Universidad de Buenos Aires, pp. 87–97.
- RICHE, Pierre [1993], *Education et culture dans l'Occident médiéval*, Londres : Aldershot-Brookfield.
- RICO, Francisco [1969], « Las letras latinas del siglo XII en Galicia, León y Castilla », *Abaco. Estudios sobre literatura española*, 2, pp. 9–91.
- RICOEUR, Paul [1980a], « Avant-propos », dans *La narrativité*, éd. Dorian Tiffeneau, Paris : Éditions du CNRS, pp. 3–4.
- [1980b], « L'histoire comme récit », dans *La narrativité*, éd. Dorian Tiffeneau, Paris : Éditions du CNRS, pp. 5–23.

- [1980c], « Récit fictif – Récit historique », dans *La narrativité*, éd. Dorian Tiffeneau, Paris : Éditions du CNRS, pp. 251–271.
- [1983], *Temps et récit. Tome 1 : L'intrigue et le récit historique*, Paris : Éditions du Seuil.
- [1984], *Temps et récit. Tome 2 : La configuration dans le récit de fiction*, Paris : Éditions du Seuil.
- [1988], *Temps et récit. Tome 3 : Le temps raconté*, Paris : Éditions du Seuil.
- RIGNEY, Ann [1988], « Du récit historique. La prise de la Bastille selon Michelet (1847) », *Poétique*, 75, pp. 267–278.
- RIVERA RECIO, Juan F. [1951], « Personajes asistentes en 1215 al IV Concilio de Letrán », *Hispania Sacra*, IV(8), pp. 335–355.
- [1966], *La Iglesia de Toledo en el siglo XII : 1086-1208. Vol. I*, Roma : Iglesia Nacional Española.
- [1969], *Los arzobispos de Toledo en la baja Edad Media*, Toledo : Diputación Provincial de Toledo.
- [1976], *La Iglesia de Toledo en el siglo XII : 1086-1208. Vol. II*, Roma : Iglesia Nacional Española.
- ROCHWERT-ZUILLI, Patricia [2006a], « *Auxilium et consilium* dans la *Chronica regum Castellae* », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 2, en ligne, mis en ligne le 28 juin 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document281.html>.
- [2006b], « De Sancio à Bérengère. Les femmes et le pouvoir dans l'historiographie alphonsine et néo-alphonsine (XIII^e-XIV^e siècles) », *e-Spania, revue électronique d'études hispaniques médiévales*, 1, en ligne, mis en ligne le 10 juillet 2007, URL : <http://e-spania.revues.org/document335.html>.
- RODRÍGUEZ DE LA PEÑA, Manuel A. [2000a], « De la *schola* al *palatium* : las mutaciones del discurso sapiencial en los reinos de León y Castilla (siglos XI-XIII) », *Cahiers d'Etudes Romanes*, 4, pp. 7–43.
- [2000b], « El paradigma de los reyes sabios en el *De Rebus Hispaniae* de Rodrigo Jiménez de Rada », dans *Sevilla 1248, Congreso Internacional Conmemorativo del 750 Aniversario de la conquista de la Ciudad de Sevilla por Fernando III, rey de Castilla y León. Sevilla, Real Alcázar, 23–27 de noviembre de 1998*, éd. Manuel González Jiménez, Sevilla : Ayuntamiento de Sevilla-Fundación Ramón Areces, pp. 757–765.

- [2004], « La figura del obispo cronista como ideólogo de la Realeza en León y Castilla : la construcción de un nuevo modelo de didáctica política de la primera mitad del siglo XIII », dans *Imagen del obispo en la Edad Media*, éd. Martin Aurell et Àngeles García de la Borbolla, Pamplona : EUNSA, pp. 115–152.
- RODRÍGUEZ LÓPEZ, Ana [1988], « La política de la monarquía castellano-leonesa durante el reinado de Fernando III (1217-1252) », *Hispania*, 48(168), pp. 841–859.
- [1993], « Linajes nobiliarios y monarquía castellano-leonesa en la primera mitad del siglo XIII », *Hispania*, 53/3(185), pp. 841–859.
- [2003], « *De rebus Hispaniae* frente a la *Crónica latina de los reyes de Castilla* », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 133–149.
- RODRÍGUEZ-VECCHINI, Hugo [1995], « Rodrigo Jiménez de Rada, prólogo a la *Es-toria de los Godos* », *Revista de Estudios Hispánicos*, 2(15), pp. 27–36.
- ROJO ORCAJO, Timoteo [1929], « La biblioteca del Arzobispo don Rodrigo Jiménez de Rada y los manuscritos del monasterio de Santa María de Huerta », *Revista Eclesiástica*, 3, pp. 196–219.
- ROUSE, Mary A. et Richard H. [1984], « La concordance verbale des Ecritures », dans *Le Moyen Age et la Bible*, éd. Pierre Riché et Guy Lobrichon, Paris : Beauchesne, pp. 115–122.
- ROUSSET, Paul [1956], « Le sens du merveilleux à l'époque féodale », *Le Moyen Age*, 62(1–2), pp. 25–37.
- RUCQUOI, Adeline [1992], « De los reyes que no son taumaturgos : los fundamentos de la realeza en España », *Relaciones. Estudios de Historia y Sociedad*, 13(51), pp. 55–100.
- [1993a], « El rey sabio : cultura y poder en la monarquía medieval castellana », dans *Actas del III Curso de Cultura Medieval. Repoblación y reconquista, Aguilar de Campoo, septiembre de 1991*, éd. Juan Luis Hernando Garrido, Juan Luis Hernando Garrido : Centro de Estudios del Románico, pp. 77–87.
- [1993b], *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Paris : Éditions du Seuil.
- [1998a], « Contribution des *Studia Generalia* à la pensée hispanique médiévale », dans *Pensamiento medieval. Homenaje a Horacio Santiago-Otero. Vol. I*, éd. José María Soto Rábanos, Madrid : CSIC-Consejería de Educación y Cultura de la Junta de Castilla y León, Diputación de Zamora, pp. 737–770.
- [1998b], « La double vie de l'université de Palencia (c.1180 – c.1250) », *Studia Gratiana*, 29, pp. 723–748.
- [2000], « La royauté sous Alphonse VIII de Castille », *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, 23, pp. 215–241.

- [2001], « Educación y cultura », dans *Rentas, producción y consumo en España en la baja Edad Media*, Zaragoza, pp. 65–88.
- RUIZ, Teófilo [1984], « L'idéologie royale », *Annales ESC*, 3, pp. 429–453.
- RUS, Martin [1986], « Conscience historique et écriture d'histoire à la fin du moyen âge », dans *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters. Vol XI (1)*, Heidelberg, pp. 229–255.
- SALVADOR MIGUEL, Nicasio [2000], « La actividad literaria en la corte de Fernando III », dans *Sevilla 1248, Congreso Internacional Conmemorativo del 750 Aniversario de la conquista de la Ciudad de Sevilla por Fernando III, rey de Castilla y León. Sevilla, Real Alcázar, 23–27 de noviembre de 1998*, éd. Manuel González Jiménez, Sevilla : Ayuntamiento de Sevilla-Fundación Ramón Areces, pp. 685–699.
- SÁNCHEZ ALONSO, Benito [1924], « Las versiones en romance de las crónicas del Toledano », dans *Homenaje a Ramón Menéndez Pidal. Miscelánea de estudios lingüísticos, literarios e históricos. Vol. I*, Madrid : Sucesores de Hernando, pp. 341–354.
- [1947], *Historia de la historiografía española. Vol. I*, Madrid : CSIC.
- SCHEID, John et SVENBRO, Jesper [2003], *Le métier de Zeus. Mythe du tissage et du tissu dans le monde gréco-romain*, Éditions Errance.
- SCHMITT, Jean-Claude [2001], « Problèmes du mythe dans l'Occident médiéval », dans *Le corps, les rites, les rêves, le temps : essais d'anthropologie médiévale*, Paris : Gallimard, pp. 53–76.
- SERRANO, Luis [1909], « Una leyenda del *Cronicon Pacense* », *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 20(1), pp. 401–411.
- SIGAL, Pierre A. [1980], « Histoire et hagiographie : les *Miracula* aux XI^e et XII^e siècles », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 89(1), pp. 237–257.
- [1995], « Les récits de miracles », dans *Comprendre le XIII^e siècle. Etudes offertes à Marie-Thérèse Lorcin*, éds. Pierre Guichard et Danièle Alexandre-Bidon, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, pp. 133–144.
- SMITH, Damian J. [1999], « "Soli Hispani" ? Innocent III and Las Navas de Tolosa », *Hispania Sacra*, 51, pp. 487–513.
- SPIEGEL, Gabrielle M. [1997], *The Past as Text. The theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore : Johns Hopkins University Press.
- STOCK, Brian [1990], *Listening for the Text*, Baltimore – London : The John Hopkins University Press.
- TERRASSE, Michel [1977], « Don Rodrigo Jiménez de Rada et la fortification tolédane aux lendemains de las Navas de Tolosa », *Al-Andalus*, 42, pp. 229–235.

- TODOROV, Tzvetan [1968], *Qu'est-ce que le structuralisme ? 2. Poétique*, Paris : Éditions du Seuil.
- [1981], « Les catégories du récit littéraire », dans *Communications*, 8, Paris : Éditions du Seuil, pp. 131–157.
- TORRES BALBÁS, Leopoldo [1941], *La capilla del castillo de Brihuega y las edificaciones de Don Rodrigo Jiménez de Rada*, Madrid : CSIC.
- TUNBERG, Terence O. [1996], « Prose Styles and Cursus », dans *Medieval Latin. An Introduction and Bibliographical Guide*, éd. Frank A.C. Mantello et Arthur G. Rigg, Washington, D.C. : The Catholic University Press, pp. 111–121.
- URÍA MAQUA, Isabel [2000], *Panorama crítico del "mester de clerecía"*, Madrid : Editorial Castalia.
- VARA THORBECK, Carlos [1999], *El lunes de las Navas*, Jaén : Universidad de Jaén.
- VERGER, Jacques [1996], *La renaissance du XII^e siècle*, Paris : Éditions du Cerf.
- [1997], *L'essor des universités au XIII^e siècle*, Paris : Éditions du Cerf.
- [1999b], *Culture, enseignement et société en Occident aux XII^e et XIII^e siècles*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- VERNET, André [1982], « Virgile au Moyen Âge », *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres*, IV, pp. 761–772.
- VOISENET, Jacques [2000], *Bêtes et hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du V^e au XII^e siècle*, Turnhout : Brepols.
- WAGNER, Anne (éd.) [2004], *Les saints et l'histoire. Sources hagiographiques du haut Moyen Âge*, Paris : Bréal.
- WARD, Aengus [2000], « Introducción », dans *Teoría y práctica de la historiografía hispánica medieval*, éd. Aengus Ward, Birmingham : University of Birmingham Press, pp. 1–7.
- [2003], « Rodrigo Ximénez de Rada : auteur et acteur en Castille à la fin du XIII^e siècle », *Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales*, 26, pp. 283–294.
- WERNER, Karl F. [1990], « Dieu, les rois et l'Histoire », dans *La France de l'an mil*, pp. 264–281.
- WHITE, Hayden [1992], *El contenido de la forma. Narrativa, discurso y representación histórica*, Barcelone-Buenos Aires-México : Ediciones Paidós, traduit par Jorge Vigil Rubio de *The Content of the Form : Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore : John Hopkins University Press, 1987.

- [2003], *El texto histórico como artefacto literario*, Barcelona-Buenos Aires-México : Ediciones Paidós-I. C. E. de la Universidad Autónoma de Barcelona, traduit par Verónica Tozzi et Nicolás Lavagnino de *Tropics of Discourse y Figural Realism*, Baltimore : John Hopkins University Press, 1978 et 1999.
- WRIGHT, Roger [2000], *El Tratado de Cabrerros (1206). Estudio sociofilológico de una reforma ortográfica*, London : Queen Mary and Westfield College.
- ZIMMERMANN, Michel [2001], « Ouverture », dans *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999)*, éd. Michel Zimmermann, Paris : Ecole des Chartes, pp. 7–14.
- [2003], « Les origines de la Catalogne d'après les *Gesta Comitum Barcinonensium*. Mythe fondateur ou récit étiologique? », dans *"Liber Largitorius". Etudes d'histoire médiévale offertes à Pierre Toubert par ses élèves*, eds. Dominique Barthélemy et Jean-Marie Martin, Genève : Droz, pp. 517– 543.
- ZINK, Michel [1985], *La subjectivité littéraire. Autour du siècle de Saint Louis*, Paris : Presses Universitaires de France.
- ZUMTHOR, Paul [2000], *Essai de poétique médiévale*, Paris : Éditions du Seuil, 2^e éd. (1^e éd. : 1972).

ANNEXES

Les sources de l'*Historia gothica*

A.1 Index alphabétique des sources de l'*Historia gothica*

Cet index des sources a été réalisé d'après l'édition de Fernández Valverde (1987 : 317–327). Nous restituons uniquement la liste des ouvrages cités par l'éditeur, sans le détail des concordances entre l'*Historia gothica* et les textes sources. Le titre suivi d'un astérisque est celui pour lequel nous pensons que J. Fernández Valverde fait erreur. Les titres en gras sont ceux que nous avons ajoutés. Nous avons conservé la dénomination des textes que nous avons utilisée dans notre travail.

Annales portugaises

Chronica Adefonsi Tertii Rotensis

Chronica Adefonsi Tertii ad Sebastianum

Chronique Mozarabe de 754

Chronique du Maure Rasis

Chronica Naierensis

Hispana

Historia Roderici

Historia Silense

Liber Regum

Notule de primatu, nobilitate et dominio ecclesiae Toletanae

Prologues du *Forum Conche*

CIXILA

– *Vita Ildephonsi*

GRATIANUS

– *Decretum I*

ISIDORE DE SÉVILLE

– ***Chronica***

– *Historia Gothorum*

– *Historia Sueborum*

– *Etymologiae*

Jean d'Osma

– *Chronica regum Castellae*

JORDANÈS

– *Getica*

TROGUE POMPEE (JUSTIN)

– *Epitoma*

JUVÉNAL

– *Satires*

LUCAIN

– *Pharsale*

LUC DE TUY

– *Chronicon mundi*

OROSE

– *Historiae aduersus paganos libri VII*

OVIDE

– *Héroïdes*

– *Métamorphose*

PÉLAGE

– *Chronica*

SAMPIRO

– *Chronica*

SULPICE SÉVÈRE

– *Libri chronicorum II **

VIRGILE

– *Énéide*

A.2 Tableau récapitulatif

					Préhistoire mythique	Période wisigothique	Rois des Asturies et du Léon	Rois de Navarre	Rois d'Aragon	Rois de Castille-Léon	Rois du Portugal	Rois contemporains
Sources citées	Utilisées	Citations exactes	Isidore de Séville		X	X						
			Ovide		X							
			Virgile		X	X						
			Lucaïn		X	X				X		
			Juvénal			X						
			Hispana			X	X					
			Texte biblique		X	X	X			X		X
			Jordanès		X	X						
			Trogue Pompée			X						
		Citations pseudépigraphes	Le livre d'Ildephonse : CM			X						
			Le livre d'Isidore le Jeune : CM754			X	X					
	Non Utilisées	Références de seconde main	Ptolémée									
			Pomponius Mela									
			Dion									
			Ablavius									
			Flavius Josèphe									
			Orose									
		Références illusoires	Hydace de Galice									
			Sulpice d'Aquitaine									
			Comelius Nepos									
			Pline									
Sources non citées	Cardinales		CM			X	X	X		X		X
			CRC									X
	Complémentaires		CAT			X	X					
			CMR			X						
			CS				X					
			CP				X					
			LR					X				
	Ponctuelles ou incertaines		CN				X			X		
			Historia Wambae Regis			X						
			Historia Silense				X			X		
			Vita Ildephonsi			X						
			Historia Roderici							X		
			Annales portugaises								X	
			Le double prologue du Forum Conche									X
			La Notule			X						

A.3 Les citations nominatives

A.3.1 Formes

Isidore de Séville

- ex libris beatorum Ysidori (p. 6)
- ut dicit Ysidorus (p. 11)
- Ysidorus (p. 11)
- Ysidorus (p. 11)
- secundum Iosephum et **Ysidorum** (p. 11)
- secundum Ysidorum (p. 12)
- ut dicit Ysidorus (p. 12)
- ut dicunt **Ysidorus** et Ieronimus (p. 13)
- Iosephus [...] et Ysidorus Gothice gentis indigena et cronicorum disertor optimus [...] omiserint (p. 22)
- Iosephus Scithas, **Ysidorus** Gethas **asserunt** appellatos (p. 22)
- Isidorus doctor, nullius sciencie expers [...] docet (p. 22)
- Iosephus et **Ysidorus** [...] appellarunt p. 22)
- Et cum beatus Isidorus, Gothorum historie descriptor egregius, usque ad quintum annum principis Suyntile fuit seriem historie prosecutus (p. 67)
- beatus Ysidorus descripsisset Gothorum originem usque ad quintum annum regis Suyntile (p. 73)

Les textes classiques

- De quo Luchanus (p. 12)
- dixit poeta (p. 15)
- De quo Ovidius in nono Methamorphoseos (p. 15)
- Et idem in libro Heroydum (p. 15)
- Expressius autem de morte Virgilius in VII Eneydos (p. 15)
- de qua dicit Luchanus (p. 17)
- Vnde Virgilius (p. 25)
- Vnde Luchanus (p. 26)
- Vnde et Virgilius (p. 28)
- De quo Iuuenalis (p. 29)

Les textes conciliaires

- ex libris [...] conciliis Toletanis (p. 6)
- liber canonum gloriose declarat (p. 68)
- fecit contra statuta canonum (p. 76)
- in libro canonum plenissime declarantur (p. 95)
- in corpore canonum non habetur (p. 96)
- sacrorum canonum inimicus (p. 98)
- in canone dicitur (p. 118)
- iuxta sacrorum canonum (p. 122)
- iuxta canonum sanctiones (p. 143)

Le texte biblique

- libri canonici aut euangelia testarentur (p. 6)
- Vt ueritas Genesis atestatur (p. 9)
- Set aliter exponitur in Daniele (pp. 47–48)
- Set sicut Paulus dicit (p. 65)
- iuxta Dominicam prophetiam (p. 108)
- sicut dicit Salomon (p. 266)
- atendens uerbum Iohannis apostoli (p. 278)
- dicit Scriptura (p. 278)

Saint Jérôme

- ut dicunt Ysidorus et **Ieronimus** (p. 13)

Jordanès

- ex libris [...] Iordani sacri palatii cancellarii (pp. 6–7)

Trogue Pompée

- ex libris [...] Pompei Throgi, qui fuit historiarum orientalium sollicitus supputator (p. 7)
- dicit Pompeyus Trogus (p. 26)

Le livre d'Ildephonse : le livre III du « Chronicon mundi » de Luc de Tuy

- ex libris [...] beatorum Ildefonsi (p. 6)
- sanctus Ildefonsus descripsit tempora Gothorum, Alanorum, Vandalorum et Sueuorum a V-o anno Suyntile usque ad octauum decimum Recensuyndi (p. 67)

Le livre d'Isidore le Jeune : la Chronique mozarabe de 754

- ex libris [...] beatorum Ysidori iunioris (p. 6)
- Et Isidorus iunior qui a principio mundi incepit cronica usque ad octauum decimum Recensuyndi annum fideliter prosecutus, etiam usque ad destructionem Hispanie per Arabe ipse scripsit (p. 74)

Claude Ptolémée

- ex libris [...] Claudii Ptholomei orbis terre descriptoris egregii (p. 7)
- Claudius Ptholomeus orbis terre descriptor egregius refert (p. 20)
- meminit Claudius Ptholomeus (p. 20)

Pomponius Mela

- Pompeius Mela dicit (p. 20)

Dion

- ex libris [...] Dionis, qui fuit historie Gothice scriptor uerus (p. 7)
- ut refert Dio, qui eorum historias composuit Greco stilo (p. 25)

Ablavius

- Abauius descriptor gentis Gothorum egregius (p. 22)

Flavius Josèphe

- secundum **Iosephum** et Ysidorum (p. 11)
- Iosephus (p. 22)
- Iosephus dicit (p. 22)
- Iosephus quoque annalium relator uerissimus (p. 22)
- Iosephus (p. 22)

Orose

- Orosius dicit (p. 29)

Hydace de Galice

- Ex libris [...] Hidicii Gallecie episcopi (p. 6)

Sulpice Sévère

- Ex libris [...] Sulpicii Aquitanici (p. 6)

Cornelius Nepos

- sicut dicit Cornelius Nepos (p. 11)

Pline et Sisebut

- sicut refferunt Plinius et Sisebutus (p. 14)

A.3.2 Usages*Les sources utilisées*

- Isidore de Séville (*Historia Gothorum, Historia Suevorum, Etymologiae, Chronica*)
- Juvénal (*Les Satires*)
- Lucain (*La Pharsale*)
- Ovide (*Les Héroïdes, Les Métamorphoses*)
- Virgile (*L'Énéide*)
- Les Actes des conciles de Tolède
- La Bible
- Saint Jérôme (Traduction de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée)
- Trogue Pompée (?)
- Jordanès (*Getica, Historia Romanorum*)
- Le *Chronicon mundi* de Luc de Tuy (cité comme le *Livre d'Ildephonse de Tolède*)
- La *Chronique mozarabe de 754* (citée comme le *Livre d'Isidore le Jeune*)

*Les sources non utilisées pour l'*Historia gothica**

- Claude Ptolémée
- Pomponius Mela
- Dion
- Ablavius
- Flavius Josèphe

- Orose
- Hydace de Galice
- Sulpice Sévère
- Cornelius Nepos
- Sisebut
- Pline

ANNEXE B

Les termes de la pratique

B.1 Pratiques et textes autres que ceux de Rodrigue

B.1.1 Auteurs ou textes nommés

Auteurs ou textes	Épithètes	Verbes	Formes textuelles
Liber canonicus		testare	
Evangelium		testare	
Isidorus	cronicorum disertor optimus doctor descriptor egregius	dicere omittere asserere docere prosequi describere	liber historia
Ildefonsus		describere	
Isidorus iunior		prosequi fideliter scribere	liber
Hidacius			liber
Sulpicius Aquitanicus			liber
Liber consilii Tole- tani			
			liber
Claudius Ptholo- meus	descriptor egregius	referre meminisse	liber

Dio	scriptor uerus		liber
		componere greco stilo	historia
Pompeyus Trogus	sollicitus supputator	dicere	liber historia
Genesis		attestare	
Cornelius Nepos		dicere	
Ieronimus		dicere	
Plinius		referre	
Sisebutus		referre	
Ovidius			liber
Luchanus		dicere	
Pompeius Mela	dicere		
Abaius	descriptor egregius	attestare	
Iosephus	relator uerissimus	retexere fideliter omittere asserere dicere	annales
Orosius		dicere	
Daniel		exponere	
Paulus		dicere	
Liber canonum Statuta canonum Corpus canonum Canonum sanc- tiones		gloriose decla- rare plenissime decla- rare dicere	
Salomon		dicere	
Verbum Iohannis apostoli			
Scriptura		dicere	
Gregorius Magnus		conscribere	liber
Augustinus			liber
Iulianus		scribere	liber

B.1.2 Auteurs ou textes indéterminés

Sujets

- Poeta
- Historiographus
- Auctoritas
- Maiores

- Histriones
- Publica fama

Verbes

- dicere
- scribere

- assignare
- protestare
- tradere
- fere
- conari
- legere
- dubitare
- affirmare

- asserere

Formes textuelles ou orales

- scriptura
- scriptura autentica
- fabula
- liber autenticus
- antiquis libris
- relatione fideli

B.2 Pratique et texte de Rodrigue

Nous avons conservé la forme initiale des verbes afin de marquer les différences de personnes employées.

Verbes

- describere (2)
- laborarem
- compilavi (2)
- ad contexendam
- laboravi
- deriuavi
- addens
- recolligere (2)
- stilo rudi
- sapientia tenui
- extimo
- prosequi
- dico
- dixi
- assumpsi
- declarare
- reuertamur (7)
- contexui
- descripsi
- diximus (50)
- prediximus (3)
- ignoramus
- fecimus mentionem (2)
- probatur
- scriptum non reperi
- omisi
- retulimus
- non invenio
- non video

- ad proseguenda
- diuertimus
- dicimus (3)
- correctionem non recuso
- prosequemur (4), prosequamur (2)
- prosequi (2)
- superius est expressum
- oportet texere
- stilo continuo
- describemus
- ego nolo definire
- dubium pro certo asserere non presumo
- redeamus
- superius meminimus nos dixisse
- cepimus (2)
- diuertimus (3)
- superius est iam dictum
- credo
- in scribendo manus difficeret
- sciui
- potui
- consumavi

Désignation de son texte ou de son récit

- opusculum (2)
- historiam Hispanie
- historie (3)
- hoc libro

– hic	– facta
– sermo	– generationem (2)
– ordinem historie	– gestorum eius principia
– facta regis Aldefonsi	– genealogie regum Portugalie seriem
– hoc corpusculo	– gesta Aldefonsi Hispaniarum regis
– genus et acta regum Asturum	– regis Fernandi magnalia
– genealogiam	– Aldefonsi nobilis historiam

Index des titres de chapitres

Cet index a été réalisé d'après l'édition de Fernández Valverde (1987 : 303–313).

- 1.
2. De Europa et generationibus Iaphet
3. De primis incolis et primo nomine Hispanie
4. De introitu et uictoria Herculis in Hispaniam
5. De uictoriis Herculis et edificatione ciuitatum in Hispania
6. De morte Caci et uastatione illi et morte Herculis
7. De operibus regis Hispani
8. De origine et primis actibus Gothorum
9. De opinionibus originis gentis Gothorum et commendatione eorum
10. De situ Scithie et de regimine exercitus Gothorum
11. De Athanauso et ortu Parthorum
12. De feminis Gothorum que postea dicte sunt Amazones
13. De actibus Gothorum et Amazonum et de Thelepho et Euriphilo Gothorum regibus et regina Athamari
14. De uictoriis Gothorum contra Persas et Grecos
15. De sapientibus Gothorum et consiliariis eorundem
16. Iterum de bellis Gothorum et Ostrogota et Gniua regibus eorum
17. De Gallo et Volusiano et Claudio imperatoribus et pugnis eorum cum Gothis
18. De Constantino imperatore et Geberit et Hermanarico Gothorum regibus et eorum bellis

19. De Hugnis et morte Hermanarici
20. De scismate in Athanaricum et Fridigernum et heresi arriana
21. De fame Gothorum et morte Valentis imperatoris
22. De quibusdam uastationibus et pace Romanorum et morte Athanarici et Fridigerni
23. De strage Redagaysi et Stilicionis et uastatione Ytalie
24. De destructione urbis et morte Alarici
25. De uictoriis Athaulphi et morte eius
26. De Sigerico et Walia et uictoriis in Hispania
27. De Theuderedo et casu Hugnorum
28. De Theodorico et regulis Sueuorum
29. De Eurico rege
30. De Alarico et Gisalerico.
31. De Theude
32. De Agilane
33. De Athanagildo et Luyba et Leouegildo
34. De Recharedo rege
35. De Luyba et Witerico et Gundemaro
36. De Sisebuto rege
37. De Suyntila et Rachimiro filio eius
38. De Sysenando et Cintila et conciliis eorum temporibus celebratis et de Tulga
39. De Cindasuynndo et inuentione Moraliū per Taionem episcopum
40. De morte Cindasuynndi et primatu ecclesie Toletane
41. De Recensuynndo et conciliis eius tempore celebratis et de sancto Ildefonso
42. De regno Bambe
43. De rebellione Ylderici
44. De proditiōe Pauli
45. De processu regis contra Paulum
46. De transitu Pirenei
47. De aduentu exercitus ad Nemausum
48. De irruptione Nemausi et desperatione Pauli
49. De legatione Argebadi episcopi ad regem
50. De reparatione Nemausi et restitutione sacrorum
51. De fuga Lupi ducis et metu Francorum
52. De reparatione prouincie Narbonensis et reditu regis in Hispaniam
53. De reparatione urbis Toletane

54. De regno Eruigii et Iuliano Pomerio
55. De regno Egice et scriptura Benedicto Pape transmissa
56. De morte Egice et de regno Witice
57. De fascinatoribus et fraudibus Witice
58. De causis dissensionis propter quas fuit Hispanie destructio subsequata
59. De regno regis Roderici
60. De uiolencia facta filie comitis Iuliani et de coniuratione eius cum Arabibus
61. De secundo introitu Arabum in Hispaniam
62. De destructione Gothorum et commendatione Hispanie
63. Deploratio Hispanie et Gothorum et causa excidii
64. Qualiter Tharic urbes et oppida occupauit
65. De captione Malache et Murcie
66. De rebellione Pelagii contra Arabes et de sorore sua et de regno eius
67. De introytu Pelagii in caueam et strage Sarracenorum et captione Ope et morte Alchamam
68. De translatione arche et reliquiarum et sacrorum librorum in Asturias
69. De morte Munnuze et filiorum Witize et comitis Iuliani et regis Pelagii
70. De regno Fafile et Aldefonsi Catholici et eorum morte
71. De Froyla et operibus eius et morte
72. De Aurelio et Silone et Mauregato et Veremudo diachono
73. De Aldefonso Casto et piis operibus eius
74. De angelicis aurificibus et Bernaldo
75. De legatione ad Carolum et de uictoria regis Aldefonsi
76. De ciuitatibus Hispanie a quibus fuerunt acquisite
77. De uictoriis Aldefonsi et morte eius
78. De strage Normanorum et uictoriis Ranimiri
79. De rege Ordonio et eius magnalibus
80. De Aldefonso Magno et eius preliis gloriosis
81. Item de preliis et piis operibus Aldefonsi
82. Epistola Pape Iohannis ad Aldefonsum regem
83. Item alia epistola ab eodem Papa Romano directa per Arnaldum gerulum mense Iulio
84. De sublimatione Ouetensis urbis in metropolim et dedicatione ecclesie sancti Iacobi et concilio Ouetensi
85. De incarceratione Garsie filii regis et morte Aldefonsi
86. De preliis Garsie et morte eius

87. De rege Ordonio et bellis eius et de translatione ecclesie Legionensis
88. Item de preliis Ordonii et uxoribus eius et captione magnatum et morte regis
89. De rege Froyla et iudicibus Castelle
90. De Nunio Rasoria et filiis eius
91. De comite Sancio et morte eius
92. De Aldefonso et Ranimiro et discordia fratrum
93. De regno Ranimiri et rebellione monachi Aldefonsi
94. De uictoria Ranimiri et comitis Ferdinandi Gunsalui
95. De proditione Abenahye et uictoria Ranimiri
96. Item de preliis Ranimiri
97. De rege Ordonio et dissenssione cum Castellanis et morte eius
98. De rege Sancio et Ordonio Malo
99. De rege Ranimiro et strage Normanorum
100. De uastatione Castelle et Zemore et Gallecie et morte Ranimiri
101. De rege Veremundo et miraculo tauri
102. De insolenciis Veremundi et uxoribus eius et de uictoria Almançori
103. De irruptione Legionis et Astorice
104. De morte Almançor
105. De fuga Abdelmelic et morte regis Veremudi
106. De Aldefonso et miraculo sororis sue et morte comitis Garsie Fernandi
107. De Sancio comite et piis operibus Aldefonsi
108. De rege Veremudo et filiabus Sancii comitis Castellani
109. De ortu et genalogia regum Nauarre
110. De rege Garsia Enechonis et filio eius Sancio
111. De rege Garsia qui dictus est Tremulosus
112. De rege Sancio et generationibus regum Nauarre
113. De infante Garsia qui fuit occisus in Legione
114. De infamatione regine et diuisione regni
115. De rege Ranimiro et genealogia regum Aragonie et de captione Osce
116. De dissensione Aragonensium et de regno monachi Ranimiri
117. De unione regni et comitatus Barchinonie et filiis comitis et regine
118. De Petro rege Aragonie et eius morte
119. De rege Iacobo et filiis eius et magnalibus eiusdem
120. De matrimonio regis Fernandi cum sorore Veremundi et de morte Sancii regis
121. De uictoria regis Garsie contra regem Ranimirum
122. De morte regis Veremundi

123. De unione regnorum Castelle et Legionis et de filiis regis Fernandi
124. De discordia fratrum et morte regis Garsie
125. De monarchia regis Fernandi et acquisitione Portugalie et diuisione regnorum
126. De uastatione regni Toleti et de translatione reliquiarum in regnum suum
127. De religiosis actibus regis Fernandi et morte eius et uxoris illius
128. De discordia fratrum et qualiter uicit Sancius Aldefonsum
129. De pugna fratrum et transitu Aldefonsi ad regem Toleti
130. De uenationibus et pronosticis Aldefonsi
131. Qualiter regna fratrum rex Sancius occupauit
132. De obsidione Zemore et Sancii regis morte
133. De recessu Aldefonsi ab Abdelmone et reditu in terram suam
134. De sublimatione Aldefonsi in regem et de uxoribus et filiabus eius
135. De uirtutibus Aldefonsi
136. De obsidione et captione ciuitatis Toletane
137. De dote ecclesie Toletane
138. Quod mezquita Maurorum facta est ecclesia Christianorum
139. De comutatione officii Toletani
140. De scismate clericorum et de reditu primatis et de bonis uiris a Galliis ductis
141. De scismate et depositione Burdini
142. De captione Alcale et Valencie
143. De morte regis Garsie et sororum eius
144. De aduentu Arabum et morte Abenabet
145. De strage Christianorum in Sacraliis et uictoria Aldefonsi in prouincia Hyspalensi
146. De obsidione Vclesii et morte infantis Sancii
147. Quod Vrraca regis filia datur in matrimonium regi Aragonie Aldefonso
148. De morte regis Aldefonsi et miraculo prognostico mortis eius
149. De separatione regis Aragonum et regine Castelle
150. De uictoria regis Aragonie contra Gallecos et Castellanos et morte comitis Gomicionis
151. De concordia regis Aragonum et regis Aldefonsi et de morte regis Aragonum
152. De magnalibus regis Aldefonsi circa principium regni sui
153. De ortu et genealogia regum Portugalie
154. De insigniis preliorum regis Portugalie Aldefonsi
155. Quod imperator diuisit imperium filiis suis
156. De captione Cordube

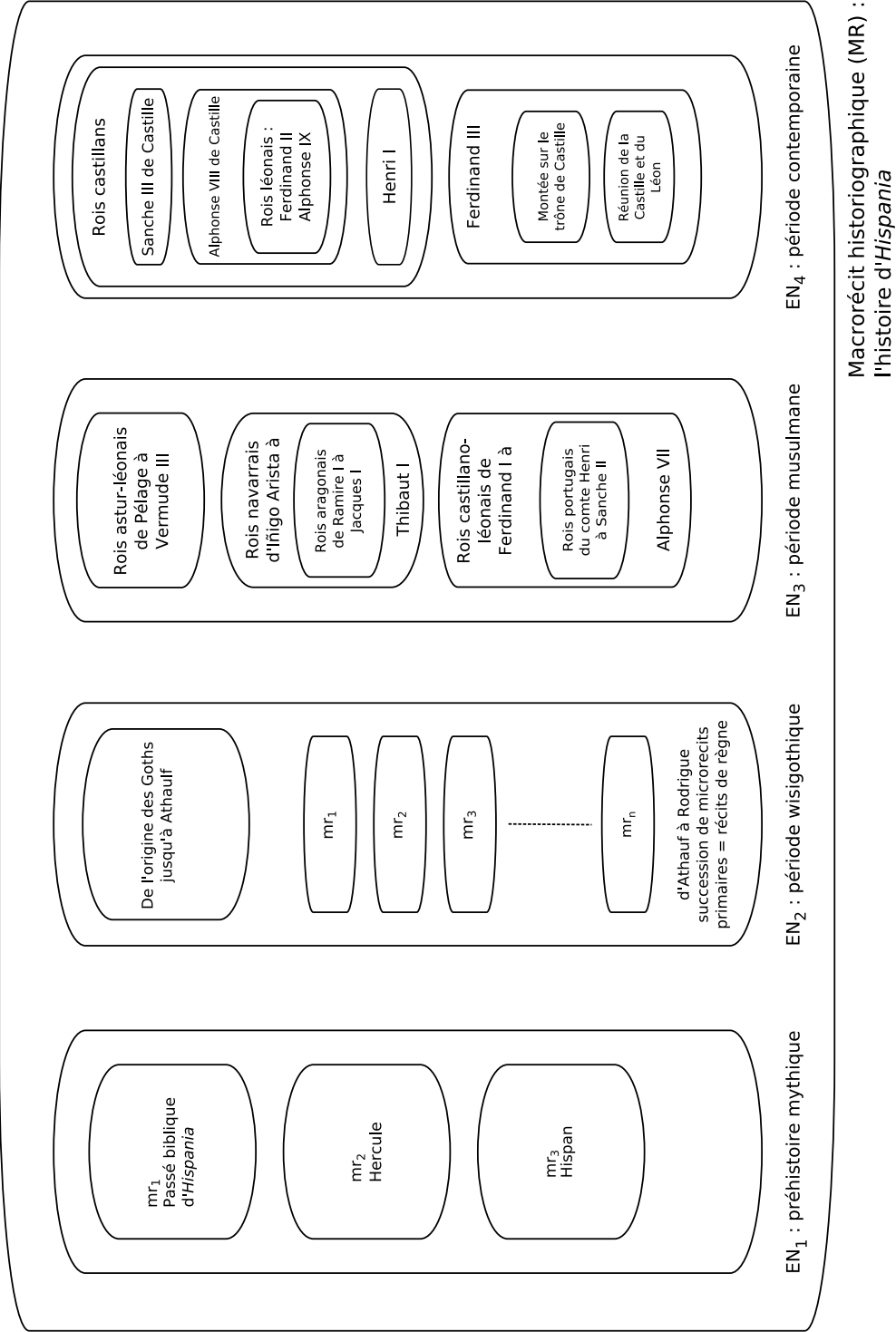
157. De aduentu regis Francie in Hispaniam
158. De ortu Almohadum
159. De captione Beacie et Almarie et morte regis
160. De successione regis Sancii in regno Castelle
161. De restitutione magnatorum Legionis per regem Castelle
162. Quod Calatraua data fuit abbati Fiteriensi et de morte regis Sancii
163. De rege Aldefonso et persecutione quam ab infancia tolerauit et de nutriciis eius
164. De dissensione magnatum Castelle super custodia regis et de fuga eiusdem in Atencia
165. Quod rex Fernandus optinuit fere totam Extremadoriam
166. De comendatione fidei seu fidelitatis
167. De rege Fernando Legionensi filio imperatoris
168. De bello eiusdem cum Salamantinis
169. De succursu Ciuitatis Roderici
170. De bello Fernandi Roderici
171. De uictoriis regis Fernandi et morte eius
172. De rege Aldefonso et eius milicia et filiis eius
173. De actibus Aldefonsi regis Legionis
174. De insigniis nobilis Aldefonsi et captione Conche
175. Item de magnalibus et piis operibus nobilis Aldefonsi
176. De populatione Placencie et exercitu Martini primatis
177. De bello Alarcuris
178. De discidio regum Legionis et Nauarre a rege nobili Aldefonso
179. Quod rex nobilis Aldefonsus dedit filiam suam in uxorem regi Legionensi
180. De captione Victorie, Guypuscue et Ibide
181. De discidio Didaci Lupi et obsidione Stelle et hedificatione monasterii regalis
182. De constructione hospitalis et institutione scholarum et acquisitione Vasconie
183. De captione Salueterre
184. De conducto bello et morte infantis Fernandi
185. De aduentu regum ad urbem regiam
186. De aduentu ultramontanorum ad bellum
187. De concursu pontificum et magnatum Hispanie ad congressum
188. De prerogatiua uirtutum et largitatis nobilis Aldefonsi
189. De processu ad bellum et captione Malaconis
190. De captione Calatraue et discessu ultramontanorum

191. De occupatione montis unde ad prelium processit exercitus christianus
192. De processu ad locum pugne et occurso Agarenorum
193. De dispositione acierum et ordinibus bellatorum
194. De uictoria Christianorum et Strage sarracenorum
195. De magnalibus bellatorum
196. De captione Beacie et Vbete et aliorum castrorum et reditu exercitus
197. De captione Alcaracii et Alcantare et aliorum castrorum et federe cum rege Legionum
198. De obsidione Beacie et treuga cum Arabibus et populatione Miraculi et peste famis
199. De morte nobilis regis Aldefonsi
200. De regno regis Henrrici et quod fuit comiti Aluaro deputatus
201. De contubernio regis Henrrici et domine Mofalde
202. De morte Nuncii et captione Montis Alacris et obsidione Ville Albe
203. De morte regis Henrrici
204. Quod infans Fernandus factus est rex Castelle
205. De tumulatione regis Henrrici
206. De largitate regine Berengarie et captione comitis Aluari
207. Quod comes Aluarus et comes Fernandus restituerunt quedam castra nouo regi
208. De morte comitum Aluari et Fernandi
209. De laude regis Fernandi et eius uxore Beatrice
210. De rebellionem quorundam magnatum et morte comitis Gundisalui
211. De filiis regis et primis uastationibus contra Mauros
212. De captione Capelle et fundatione ecclesie Toletane et de Abenhut
213. De morte Aldefonsi regis Legionensis et successionem regis Fernandi
214. De ingressu Legionis et concordia regis cum sororibus
215. De obsidione et captione Cordube
216. De restauratione et dote ecclesie Cordubensis et campanis relatis ad Sanctum Iacobum
217. De traductione secunde uxoris regine Iohanne

ANNEXE D

L'architecture narrative de l'*Historia gothica*

Le diagramme suivant résume les observations relatives à l'architecture narrative de l'*Historia gothica* faites dans le chapitre quatre de notre étude.



ANNEXE E

Typologies

Les typologies suivantes reprennent, sous forme de tableau et sans prétendre à l'exhaustivité, les traits principaux attribués par Rodrigue aux différents rois de l'*Historia gothica*. Les pages indiquées sont celles de leur occurrence dans le texte. Afin de ne pas alourdir ces tableaux, nous ne traduisons pas les fragments retenus. Cependant, plusieurs d'entre eux sont cités, avec leur traduction, dans le corps de notre travail.

Rois des Asturies et de Léon

Anthroponymes	Royaumes	Portraits
Pélage (722–737)	Asturies	Roi guerrier : <i>Cepit que per loca deuia et incerta cedes agere contra Mauros et quasi girouagus eorum tutam uictoriam perturbare et suos ad persecutionem Arabum roborare. Exercitus autem qui in capturam eius uenerat Cordubam est reuersus</i> (p. 115) <i>Ciuitatem etiam Legionem, que in descensu Asturiarum ab Arabibus tenebatur, primo exercitu inuaserunt in ea uexilla fidei exaltantes</i> (p. 120) Roi pieux : <i>ego sperans in misericordia Iesu Christi, hanc multitudinem cum qua uenis nullatenus pertimesco</i> (p. 117)
Fafla (737–739)	Asturies	Jugement négatif : <i>levitate</i> (p. 121) Roi généreux : <i>Iste dignum memoria nichil egit, nisi quod quandam ecclesiam sancte Crucis pulcro opere decorauit</i> (p. 121)
Alphonse I ^{er} le Catholique (739–757)	Asturies	Roi pieux : <i>documenta fidei in se legaliter obseruauit</i> (p. 121) <i>zelator fidei</i> (p. 121) <i>et quamuis diuina gracia tantis eum honoribus exaltaret, humilitatem non deserens omnibus se amabilem exhibebat et Deo deuotus in ciuitatibus quas optinuit, secundum quod potuit, oportune dedit operam ut episcopi crearentur, quorum doctrina reliquie christiane in fide catholica firmarentur</i> (p. 121) Roi guerrier : <i>plurima bella gessit et ciuitates multas occupatas ab eis christiane potencie redonauit</i> (p. 121) Roi généreux : <i>Ecclesias etiam, prout tanta desolatio tolerabat, structuris et ornamentis liberaliter decorabat, libros etiam sacre Scripture undecumque poterat colligebat et omnia opera pietatis Deo et ecclesiis et hominibus pro uiribus exhibebat</i> (p. 121)

Frœla I ^e (757–768)	Asturies	Roi repeupleur : <i>Iste populauit Ouëtu</i> (p. 122) Roi constructeur : <i>et fecit ibi ecclesiam cathedralem</i> (p. 122) Roi pieux : <i>iuxta sacrorum canonum instituta precepit ut ministri ecclesie castitate seruata nullatenus matrimoniis uel connubiis fedarentur</i> (p. 122) Roi guerrier : <i>Cum que Omar dux Cordube fines Gallecie infestasset, occurrens ei Frœla bello prostratum cepit et interfecit et in eo prelio LIII-or milia Arabum ceciderunt. Rebel-lantem etiam suo dominio Gallecie populum subiugauit eorum prouinciam depredatus</i> (p. 122)
		Roi guerrier : <i>Cum Arabibus pacem firmavit et Galleciam rebellantem in monte Ciperio superauit et suo imperio subiugauit</i> (p. 123) Roi constructeur : <i>et in ecclesia sancti Iohannis apostoli, quam ipse construxerat, fuit sepultus</i> (p. 123)
		Jugement négatif : <i>elatus in superbiam</i> (p. 123) <i>contra Dei legem multa comisit</i> (p. 124)
		Roi généreux : <i>magnanimus</i> (p. 124)
Alphonse II le Chaste (791–842)	Asturies	Roi pieux : <i>uir uirtutum, castitate et pietate precipuus</i> (p. 124) <i>caste, sobrie, immaculate ac pie regni gubernacula dirigendo, amabilis Deo et hominibus</i> (p. 131) Roi constructeur et généreux : <i>Hic cum multis uirtutibus emicaret, palacia regia pulcro et forti opere construxit Ouëti. Fundauit etiam ecclesiam cathedralem et maius altare in honore sancti Saluatoris et altaria XII apostolorum cum suis titulis eleuauit, ecclesiam que sancte Marie iuxta basilicam sancti Tirsi ex lapidibus et columpnis marmoreis, argento et auro cum regali palacio adornauit et Gothorum gloriam tam in ecclesiis quam in palaciis, ut olim Toleti fulserat, prout potuit, reparauit</i> (p. 125)
		Roi guerrier : <i>Rex autem Aldefonsus Ouëtu cum uictoria est reuersus</i> (p. 131)

Ramire I ^e (842-850)	Asturies	Roi pieux et guerrier : <i>Post hec autem rex Ranimirus nolens ociosus a Dei servicio inueniri, aggressus est loca Arabum et tam in uillis quam in agris cuncta que reperit, etiam Anagarum incendio concremauit</i> (p. 133) Roi guerrier : <i>Tunc rex Ranimirus cepit Albaydam, Clauigium, Calagurram et multa alia que regno adiecit</i> (p. 133) Roi constructeur : <i>Construxit etiam rex Ranimirus ecclesiam sancte Marie</i> (p. 133)
Ordoño I ^e (850-866)	Asturies	Roi patient et modeste : <i>Vir paciens et modestus</i> (p. 134) Roi restaurateur : <i>Ciuitates desertas, quas eiectis Arabibus Aldefonsus Maior inuasionem destruxerat, adductis populatioribus reparauit</i> (p. 134) Roi guerrier : <i>Contra Arabes sepiissime dimicans triumphauit</i> (p. 134) <i>Vascones eos subiugauit</i> (p. 134)
Alphonse III le Grand (866-910)	Asturies	Roi repeupleur : <i>Sublanciam et Ceyam populauit et muris et turribus communiuit</i> (p. 136) Roi pieux : <i>et fidei terminos dilatare</i> (p. 137) <i>Hic uolens bellis Domini tempora dedicare terras quas Arabes detinebant fame, flama, cedibus et incursionibus coartauit</i> (p. 137) <i>uictor</i> (p. 143) Roi guerrier, pieux, juste : <i>Hic rex Aldefonsus uir bellorum, pietatis, religionis et iusticie fuit amator</i> (p. 137) Roi généreux et restaurateur : <i>Inter cetera autem pietatis et religionis opera thesauros quos pater suus sibi reliquerat ecclesiis et pauperibus erogauit, ecclesiam sancti Iacobi, que erat terrea, quadris lapidibus et columnis marmoreis reparauit, ecclesias multas et palacia intra diocesim Ouetensem et per omnia loca regni sui oppida, munitiones et castra</i> (p. 137) Roi constructeur et repeupleur : <i>Ecclesias quoque beati Iacobi et sanctorum Facundi et Primitiui magnifice fabricauit, quas postea Arabes destruxerunt ; castrum Gozon in maritima Asturiarum ob tuicionem patrie obfirmauit, ciuitatem Zemoram nobiliter populauit</i> (p. 139)
Garsias (910-914)	Léon	Roi guerrier : <i>terras Arabum est aggressus, et duris incursionibus peragratas, euersis plerisque municionibus, campestria flama uorace consumpsit, et habito prelio cum Ayolas rege Arabum plurima strage contritum uicit et captiuauit</i> (p. 144)

Ordoño II (914-924)	Léon	Roi sage, juste et pieux : <i>prudens et sollers, iustus et pius et in necessitatibus pauperum consolator, regnum provide gubernabat</i> (p. 144) Roi généreux : <i>Quibus omnibus dedicatis predicta altaria ornamentis aureis et argenteis liberaliter decoravit et ad dotem ecclesie possessiones varias cumulavit et in eadem ecclesia comuni favore principum et magnatum a XII pontificibus fuit diademate insignitus</i> (pp. 145-146) Roi guerrier : <i>Hiis autem rex Ordonius prouocatus ex suis agmina plurima congregavit, et ingressus terram Arabum que Syntilla dicitur strages et plurimas cedes egit, castra et oppida plurima in ore gladii occupavit, Sarmalionem, Heliph, Palmacium et Castelionem et Magnanciam et multa alia castra diripuit et destruxit</i> (p. 146) Jugement négatif : <i>et posuit maculam in gloria sua et cruore innocuo balteum glorie obfuscavit</i> (p. 147)
Frula II (924-925)	Léon	Jugement négatif : <i>Hic nichil egit memoria dignum, nisi quod filios Olmundi nobilis sine culpa aliqua fecit occidi et Fronimum fratrem eorum Legionensem episcopum exilio condemnnavi</i> (p. 148) tirranidem (p. 148)
Alphonse IV le Moine (925-930)	Léon	Jugement négatif : <i>levitate potius quam uirtute</i> (p. 152)
Ramire II (930-950)	Léon	Roi guerrier : <i>uir bellis deditus, movit exercitum contra Mauros</i> (p. 152) Jugement négatif : <i>crudeliter</i> (p. 153) <i>Ranimirus autem plus sanguine Arabum quam prediis cupiens saciari, eos uiriliter insecutos in castro Alfondega, quo confugerant, comprehendit. Abderramen autem cum paucis fuge comitibus uix abscessit</i> (p. 154) Roi constructeur : <i>Tandem Ranimirus penitencia ductus prope Legionem in ripa Turii monasterium sancti Iuliani construxit</i> (p. 153) <i>Legione in honore sancti Saluatoris iuxta regale palacium monasterium fabricavit</i> (p. 155) Roi constructeur et généreux : <i>monasteria edificavit et possessionibus multis ditavit</i> (p. 155)

Ordoño III (950–956)	Léon	Roi sage : <i>Iste Ordonius satis prudens et in regimine exercitus circumspectus</i> (p. 156) Roi guerrier : <i>ut erat in armis strenuus, ciuitates munuit et munitiones uiriliter defendit et regnum sibi intrepidus conseruauit</i> (p. 156) <i>Ipse uero congregato exercitu Gallecos perdomuit usque Viabonam uastatione et incendio omnia depredatus et rediit inclitus multis spoliis et captiuis</i> (p. 156–157)
Sanche I ^e (956–966)	Léon	Description physique : <i>Erat autem Sancius intolerabili pinguedine agrauatus, unde dictus fuit Sancius Grassus</i>, p. 157 Roi guerrier : <i>Rex autem Sancius, olim Grassus, quam cito aduenit, rebellibus domitis regnum recuperauit</i> (p. 158) <i>Set rex adueniens insolentes domuit et iniuriosos coegit usque ad Dorium, qui diuidit Galliciam et Lusitaniam</i> (p. 158) Roi pieux : <i>cum esset homo deuotionis</i> (p. 158) Roi constructeur : <i>Rex autem construxit monasterium Legione, in quo corpus sancti Pelagii statuerat collocandum</i> (p. 158)
Ordoño IV le Mauvais (958–961)	Léon	Jugement négatif : <i>Ordonius autem Malus, cum esset uilis et pusillanimis et effeminatus, Deo et hominibus prauis operibus odiosus, nec in Asturiis se tutum reputans, iuit ad socerum fugiens et abiectus</i> (p. 158)
Ramire III (966–984)	Léon	Roi pieux : <i>cum Arabibus pacem fecit et corpus sancti Pelagii, pro quo pater miserat, impetrauit et in monasterio, quod pater ad hoc construxerat, collocauit</i> (p. 159)

Vermude II (982-999)	Léon	Roi législateur, pieux et sage mais jugement négatif : <i>Hic leges Gothorum liberaliter confirmavit et sanctorum patrum canonicas sanctiones servuari precepit, et licet alias esset satis prudens, susurronibus et detractoribus aures bibulas inclinabat</i> (pp. 160-161) Jugement négatif : <i>legem Domini obliuiscens</i> (p. 162) <i>et non contentus incestu sibi aliam nomine Geloyram adulterino contubernio copulavit</i> (p. 162) Roi guerrier : <i>Quod audiens rex Veremudus misit multitudinem peditum expeditam, qui imbelles et infirmitate consumptos in montanis de facili trucidarunt</i> (p. 165) Roi restaurateur et généreux : <i>Tunc rex Veremudus corde compunctus, ecclesiam beati Iacobi et cetera loca que Almançor diripiens prophanarat, prout potuit, restauravit, et bonis operibus et helemosinis iam intentus de comisis cum consilio prelatorum penitenciam agere satagebat</i> (pp. 166-167)
Alphonse V le Noble (999-1028)	Léon	Jugement négatif : <i>Hic autem Aldefonsus in reprobum sensum datus, cum esset puer, dedit Tharasiam sororem suam in uxorem Abdalle regi Toleti</i> (p. 167) Roi restaurateur : <i>Rex autem Aldefonsus concilium celebrauit et rehedificauit Legionem, quam Almançor et Abdelmelich filius eius destruxerant</i> (p. 168) Roi législateur : <i>leges Gothicas reparavit et alias addidit</i> (p. 168) Roi restaurateur et juste : <i>quamuis puer, postremis actibus patris adherens, tam ecclesias quam monasteria quam loca sacra ab Arabibus dissipata studuit reparare et malorum insolencias refrenare</i> (p. 169)
Vermude III (1028-1037)	Roi du Léon	

Chefs ou rois de Navarre

Anthroponymes	Portrait
Iñigo Arista	Roi guerrier : <i>ibi plurima bella gessit</i> (p. 170)
Garsias Iñiguez	Roi guerrier : <i>uir largus et strenuus et in bellis cotidie se exercens</i> (p. 170)
Sanche Garcès I ^e	Roi guerrier : <i>etatem indole et indolem strenuis operibus superabat</i> (p. 170)
Sanche Garcès II Abarca	Roi guerrier : <i>interdum cum militibus studio militari, interdum cum peditibus officio peditali, semper tamen preliis fidei insistebat et in rupibus arduis munitiones sepius construebat et aliquando pugna, aliquando furtim castra plurima occupabat</i> (p. 171)
Garsias II le Tremblant	Roi pieux, généreux, guerrier, bienveillant : <i>Hic bonus, pius et largus, strenuus et benignus, et quicquid habere poterat militibus erogabat</i> (p. 171)
Sanche III (1000-1035)	Roi guerrier : <i>Cumque Arabes victoriis atriuisset, satis secure degebat</i> (p. 175) Roi pieux et généreux : <i>et ilico restitutus iussit ciuitatem dirutam reparari et super criptam ecclesiam hedificari, et procurauit ibidem episcopum consecrari et totam ciuitatem cum omnibus terminis et pleno dominio episcopo et ecclesie donatione optulit liberali, uillas et possessiones alias superaddens</i> (p. 184)

Garsias III (1035-1054)	Jugement négatif : <i>Indignatus autem filius uehementer suasit fratri ut matrem suam apud patrem de familiari comercio cum milite, qui de equo dissuaserat, accusarent</i> (p. 176) Roi pieux : <i>causa uoti beatorum apostolorum Petri et Pauli limina uisitauit</i> (p. 184) Roi guerrier et magnanime : <i>cum esset strenuus et magnanimus</i> (p. 185) Roi magnanime mais jugement négatif : <i>cum esset magnanimus et superioris impaciens, de fratris successibus torquebatur</i> (p. 187) Jugement négatif : <i>Quod rex Garsias renuens, nuncios cominando grauia inonorios a se misit. Cum que iam belli periculum immineret, magnates et milites regni sui ad ipsum comunitur accesserunt humiliter supplicantes ut eis et ablata restitueret et leges patrias confirmaret. Cum enim precelleret strenuitate corporis et uirum magnitudine super omnes, adeo ut omnibus premineret, crudeli superbia grassabatur et possessiones militum infiscabat et iura patria inmutabat. Ipse autem solis uiribus autumans preualere, petitiones militum refutauit, ne uideretur annuere ex timore</i> (p. 188)
Sanche VI (1150-1194)	Roi sage, magnanime et guerrier : <i>fuit prudens, magnanimus et strenuus in agendis</i> (p. 172)
Sanche VII (1194-1234)	<i>Sancium qui successit in regno, qui dicebatur agnomine Inseratus, eo quod in castro Tudelie residens se ab omnibus preterquam a paucis domesticis occultabat</i> (p. 173) Roi guerrier et pieux : <i>In eadem mansione aduenit Sancius rex Nauarre, qui licet a principio simulasset nolle uenire, cum ad discrimen peruentum fuit, strenuitatis sue gloriam a Dei seruicio non subtraxit</i> (266) Roi guerrier : <i>speciali prerogatiua strenuitatis perspicuus</i> (p. 271)
Thibaut I ^{er} (1234-1253)	Roi guerrier, bienveillant, juste, pacifique et modeste : <i>Hic Theobaldus fidei zelo succensus, assumpta se cum maxima multitudine militum, principum et baronum iuit in subsidium Terre Sancte et loca plurima acquisiuit, que christiane restituit potestati, ibi que omnibus militibus indigentibus, etiam hiis qui in expensis eius non iuerant, usque ad reditum in sumptibus satisfecit, plerosque milites quos Agarenorum uersucia captiuauerat pactis et pecuniis liberauit, et reuersus in Campaniam comitatum et regnum laudabiliter gubernauit omnibus mansuetus, iustus, pacificus et modestus</i> (pp. 173-174)

Rois d'Aragon

Anthroponymes	Portrait
Ramire I ^e (1035–1069)	Roi guerrier : strenuus (p. 178)
Alphonse I ^e (1104–1134)	Roi pacificateur et repeupleur : quam ut bonus princeps quiete et pacifice ordinavit et a Maurorum incursibus viriliter custodiuit, et regnum Castelle tanquam proprium undique dilatauit et loca deserta restituens ductis incolis populauit, uidelicet, Belliforamen, Valeranicam, Soriam, Almazanum (p. 129) Roi pieux et bon : cum esset uir pius et optimus (p. 224)
Ramire II (1134–1137)	Roi généreux : Hic fuit in preliis fortunatus et suis benignus, propicius, liberalis, adeo quod fere omnes uillas et castra regalia militibus est largitus (pp. 179–180) Qui tamen dum in regno existeret, monasterium suum ecclesiis et possessionibus multis ditauit, que adhuc hodie possidet in Aragonia et Nauarra (p. 180)
Alphonse II (1162–1196)	Roi guerrier et généreux : fuit strenuus et liberalitatis satis amator et in partibus Prouincie multa gessit (p. 180)
Pierre II (1196–1213)	Roi guerrier, courtois, généreux, fidèle : Hic fuit strenuus, curialis et largus, et undecumque pecunias habere poterat, liberaliter erogabat, adeo quod interdum castra et municipia creditoribus obligabat, ne manus solita semper dare inueniretur a largitionibus aliena. Hic fuit semper regi Castelle Aldefonso nobili fidei amicitia federatus et cum eo in famosissimo bello Vbete fuit uictor, ut inferius laciis disseremus (p. 181)
Jacques I (1213–1276)	Roi guerrier : Rex uero Iacobus emulatione magna contendens parentum magnalia superare, cepit terras Arabum infestare et cepit oppidum quod dicitur Burriana, multis aliis castris et uillis Arabum occupatis (p. 183) inuito regi (p. 183) nec se credens rex inuictus aliquid peregisce dum agendum aliquid remanebat, nisi euinceret ceteras urbes regni, tandiu incursionibus et cedibus regni incolas cohartauit, donec urbes, castra et fere omnia municipia regni Valencie regi inclito reddiderunt (p. 183)

Rois de Castille et de Léon

Anthroponymes	Royaumes	Portraits
Ferdinand (1037–1065)	Castille-Léon	Roi législateur : <i>confirmavit etiam leges Gothicas et alias addidit que spectabant ad regimen populorum</i> (p. 187) Roi juste, pieux, guerrier : <i>Hic rex Fernandus uir bonus et iustus ac timens Deum et strenuus in agendis</i> (p. 187) Roi constructeur et généreux : <i>in monasterio sancte Marie, quod ipse construxerat et donariis plurimis adornauerat</i> (p. 189) Roi guerrier : <i>congregato exercitu processit ut Portugalliam et Lusitaniam occuparet, quas tunc temporis Arabes detinebant</i> (p. 189) Roi généreux et guerrier : <i>Rex uero Fernandus pro triumpho gratias agens ecclesiam beati Iacobi uisitauit, et oblatis donariis ad propria est reuersus, et cepit bonis actibus habundare et toto tempore uite sue ab infestationibus Arabum non cessauit</i> (p. 191) Roi pieux et généreux : <i>Verum rex Fernandus ecclesiam honorificam fecit construi et in honore eiusdem sancti Ysidori dedicari, quam auro et argento et lapidibus preciosis et cortinis sericis decorauit, et eandem ecclesiam uespere et mane nocturnis que horis et sacrificiis tempore frequentabat, interdum cum clericis in Dei laudibus modulando, interdum etiam uices cantoris explebat</i> (p. 192) <i>Dum uero quadam die in cathedrali ecclesia Legionis audiret diuina, uidit ministros ecclesie causa familiaris inopie nudis pedibus ministrare, et statim certos redditus ad calciamenta instituit ministrorum. Ceterum cum ad sancti Facundi monasterium ueniebat, cibus eorum contentus pari ordine et consorcio quasi unus ex eis et diuinis officiis insistebat et cibariis regularibus utebatur ; cum que oblatum uas uitreum de manu abbatis ad mensam residens suscepisset, uas decedens de manu regis ilico fractum fuit. Rex uero pro negligencia ualde penitens, in continenti uas aureum gemmis ornatum fecit afferri et abbati offerens pro uitreo satisfecit. Optulit insuper Cluniacensi monasterio de regio fisco mille aureos annuatim perpetuo persolueudos</i> (p. 193) Roi restaurateur : <i>Ad instanciam etiam Legionensium Zemoram nobilem ciuitatem, quam Almançor olim diruerat, reparauit</i> (p. 192)

Sanche II (1065–1072)	Castille	Jugement négatif : <i>inhumanitatis Gothice successor et heres, et sanguinem fratrum suture et ad eorum regna cepit cupidus anelare</i> (p. 195) <i>Occupatis itaque fratrum regnis terram sororum uoluit etiam occupare</i> (p. 198)
Alphonse VI (1065–1109)	Léon puis Castille-Léon	Concentre toutes les vertus à l'exception de la sapientia <i>Hic fuit strenuitate maxima nobilis, uirtute excelsus, gloria singularis; habundauit in diebus eius iusticia, finem accepit seruitus, consolationem lacrimae, augmentum fides, dilatationem patria, audaciam populus; confusus est inimicus, obmutuit gladius, cessauit Arabs, timuit Affer; ploratus et ululatus Hispanie usque ad istum mansit absque consolatore; dextera eius presidium patrie, munimentum absque timore, fortitudo sine perturbatione, protectio pauperum, uirtus magnatum; magnitudo cordis eius infra angustias Asturiarum non potuit contineri, et elegit laborem indiuiduum comitem uite sue; delicias miseriam reputabat et belli dubia experiri delectabile et iocundum, id deperditum deputans uite sue, in quo belli pericula non agebat. Rex accrescens magnanimus Aldefonsus, rex accrescens sedit in forti; arcus eius confusus in Domino inuenit gratiam in oculis Creatoris; magnificauit eum in timore inimicorum et in populo suo elegit eum zelare fidem, dilatare regnum, exterminare inimicos, concludere aduersarios, multiplicare ecclesias, restaurare sancta, restituere dissipata</i> (pp. 202–203)
Alphonse VII (1109–1157)	Castille-Léon	Roi généreux : <i>et rex in continenti dotaui ecclesiam liberaliter et honeste</i> (p. 205) Roi généreux, guerrier, magnanime : <i>Et fuit uir bonus, largus, strenuus, mansuetus, cuius tempora uiris optimis, comitibus, magnatibus et aliis strenuis militibus habundarunt, cum quibus magna et ardua attemptauit et felici exitu consumauit</i> (p. 235)
Sanche III (1157–1158)	Castille	Concentre toutes les vertus à l'exception de la sapientia <i>Hic rex Sancius tanta benignitate pollebat, quod clipeus nobilium dicebatur, et tanta congerie uirtutum claruit, ut pater pauperum, amicus religionum, defensor uiduarum, tutor pupillorum, iustus iudex omnium ab omnibus amabatur; nichil arduum reputabat quod ad cordis magnificenciam pertineret, ascensiones uirtutum in corde suo cotidie disponebat, et mundiciam amans ad ea que uirtuosum faciunt anelabat. Quid de moribus eius dicam, de strenuitate in hostes, de liberalitate in omnes, de iusticia in suos, de pietate in fratrem, de deuotione in ecclesias, de timore in Deum? Huic pater diuisit imperium, set ipse uirtutes omnium in se uirtutum fibula colligauit</i> (p. 233)

Ferdinand (1157–1188)	II Léon	Roi guerrier et magnanime : <i>Habuit bellum cum Fernando rege Legionis, in quo fuit victus et captus, set clemencia aduersarii suis protinus redonatus</i> (pp. 227–228) Roi pieux, miséricordieux, bienveillant mais jugement négatif : <i>cum esset pius, misericors et benignus, susurronum tamen linguis aures credulitate facili inclinabat</i> (p. 233) Roi pieux, généreux, guerrier : <i>Fuit autem rex iste Fernandus pius, ylaris, liberalis, strenuus et benignus et in preliis fortunatus, erga religiones et ecclesias sic deuotus ut eis fere omnia regalia largiretur</i> (p. 242) Roi repeupleur : <i>locum optimum populauit</i> (p. 242)
Alphonse (1188–1230)	IX Léon	Roi pieux, guerrier et bienveillant mais jugement négatif : <i>Hic fuit homo pius, strenuus et benignus, set susurronum uicissitudine mutabatur</i> (p. 246) Roi guerrier et pieux : <i>Verum in senectute positus rex Legionis actus suos Domino dedicauit et Arabibus mouit guerram</i> (p. 247) <i>regni terminos ampliavit</i> (p. 247)

Alphonse VIII (1158–1214)	Castille	Incarnation du paradigme royal <i>Aldefonsus, trimus et patris priuilegio amplexendus</i> (p. 236) <i>Hic ab infancia uultu uiuax, memoria tenax, intellectu capax</i> (p. 236) <i>Nisi hoc dignum persecutione dicatur, quod quicquid possibilitati illius etatis suberat, hoc in puero bonorum presagis monstrabatur, que omnia processus infancie iam in puericia ostendebat, in qua regalis grauitas, leuitatis puerilis ignara, successione temporum mirabiliter coalebat; quod neque in aliis principibus uix etas etiam operatur, in isto gracia superabat</i> (pp. 239–240) <i>et fere regno priuatus, suorum fidelitate et industria recuperauit perdita, acquisiuit non habita, rehedificauit deserta, donec iaceret fundamenta urbium et erigeret excelsa turrium et ruinas a seculis repararet. Proficiebat enim apud Deum et homines sapientia et etate</i> (p. 241) <i>Erexit eum Deus altissimus et magnificauit eum Creator ipsius, donec stabiliret ei solium glorie et exaltaret ei diadema uictorie</i> (p. 241) <i>Post hec autem uirtute Altissimi roboratus conuertit manum ad infideles, ut bella fidei exerceret</i> (p. 248) <i>obsedit Concham, munimentum Arabum, et laboribus pluribus artauit eos; extruxit in giro plures machinas, nec die nec nocte pepercit eis; cibus et uictus defecit ei, set cor regium confortauit eum; neglexit delicias seducentes et zelatus est nomen glorie; longanimitas sua glorificauit eum et regalis constancia direxit eum, donec concluderet obsessos in arto et hostes clemenciam implorarent. Miserunt legatos ad Almohades et uerba doloris ad gentem Arabie. Induratus auditor conclusit aures et suum auxilium denegauit. Timor belli confudit eum et odor belli terruit eum. Fama regis conclusit mare et nomen eius comescuit transeuntes, donec reddita est ei municio Conche et turres eius subdite ei</i> (pp. 248–249) <i>Cepit Alarchonem in rupibus sempiternis et firmavit seras defensionis. Aldeis multis dotauit illud, ut habundaret in eo incola fidei. Constituit fortes in munimine, ut esset Arabibus uia necis. Deserta Opte repleuit gentibus et in uia tutauit habitatore</i> (p. 249)
Henri 1 ^e (1214–1217)	Castille	

Ferdinand III	Castille-Léon (1217/1230–1252)	Roi pacificateur : <i>rex Fernandus regnum optinuit pacifice et quiete</i> (p. 290) Roi pacificateur et modeste : <i>in pace et modestia gubernaret</i> (p. 290) <i>Roi guerrier</i> : <i>per Beaciam et Vbetam uastationes exercens, aggressus est Cascatam, et captis et interfectis multis milibus Sarracenorum</i> (p. 292–293) magnus princeps (p. 290)

Comte ou rois du Portugal

Anthroponymes	Portrait
Henri	bon, juste, guerrier, pieux : <i>cum esset uir bonus, iustus, strenuus, timens Deum, cepit aliquantulum rebellare ; non tamen subtraxit hominum toto tempore uite sue, set a finibus Portugalie eiecit, prout potuit, Agarenos, sibi iam specialem uendicans principatum</i> (p. 226)
Alphonse Enriquez (1140–1185)	Roi guerrier : <i>Hic Aldefonsus fuit strenuus et pertinax in agendis</i> (p. 227) Roi constructeur et généreux : <i>Hic apud Conimbriam construxit monasterium sancte Crucis, quod donariis et possessionibus multis ditauit. Construxit et aliud monasterium quod Alcobacia nominatur, quod multis dotauit possessionibus et ditauit. Cepit Sanctam Hyreneam, Sintriam et Vlxibonam, Elboram et Alanquellum. Multa etiam loca, que patrie utilitas exposcebat, et muris firmavit et diu deserta nouiter populauit</i> (p. 227)
Sanche I ^{er} (1185–1212)	Roi sage, guerrier, constructeur, repeupleur : <i>uir magne prudencie et strenuus in agendis. Contra Mauros plurima bella gessit et Siluam nobilem ciuitatem animosus ob-sedit et, aduentantibus ex partibus Flandrie plurimis bellatoribus, demum cepit et in ea pontificalem cathedram eleuauit ; set postea incursu Arabum uiolento remansit primis inco-lis subiugata, expulso inde catholico incolatu. Populauit etiam loca plurima que in dicione regis Portugalie adhuc extant : Caueam Iuliani, que uulgariter dicitur Couallana, Guar-diam, Montem Sacrum, Portum Molarum et Turres Nouas et multa alia, quibus remansit Portugalia dilatata</i> (p. 228)
Alphonse II (1212–1223)	Roi pieux : <i>in principio christianissimus, in fine sue deditus uoluntati</i> (p. 228)
Sanche II (1223–1247)	Roi guerrier : <i>Huius temporibus Heluis, Iurmenia, Serpia et multa alia castra Maurorum Christianorum uictoriis accesserunt</i> (p. 228)

La fortune postérieure de l'*Historia gothica*

Les paragraphes qui suivent ont pour but de rappeler quelle fut la fortune postérieure de l'*Historia gothica*. On entend y exposer, dans un premier temps, la façon dont le texte du Tolédan a traversé le Moyen Âge péninsulaire : avec une vitalité que les siècles suivants n'ont pas démentie. Selon nous, cette réception médiévale de l'*Historia gothica* fait que l'on ne puisse guère travailler sur l'historiographie hispanique médiévale sans y faire référence et qu'elle ait été l'objet de plusieurs travaux dont nous nous sommes attachée à présenter les différentes orientations.

Durant tout le Moyen Âge, l'*Historia gothica* semble avoir rempli une fonction unique : celle de source. Aux yeux des historiens médiévaux, Rodrigue Jimenez de Rada représente, en effet, l'*auctoritas maxima*, autorité dont ils se réclament explicitement ou non²⁴⁷. Cette reconnaissance est précoce et l'entreprise historiographique d'Alphonse X dont on sait la fortune postérieure et qui succède immédiatement à celle du Tolédan, n'y est évidemment pas étrangère. Cela est bien connu, l'*Historia gothica* est, avec le *Chronicon mundi* de Luc de Tuy, une des fondations qui soutient l'édifice alphonsin²⁴⁸. Et même si, passé au double

²⁴⁷Jardin (2003 : 298) rappelle à ce propos que « [c]'est donc essentiellement comme historien que Rodrigue Jiménez de Rada a survécu dans la mémoire des hommes du bas Moyen Âge, et c'est sous cet aspect que nous allons le retrouver dans plusieurs sommes et chroniques de cette époque. L'admiration des chroniqueurs et des amateurs d'histoire du XV^e siècle face à l'historien Rada ne fait aucun doute, [...] ».

²⁴⁸La bibliographie est, à ce propos, plus qu'abondante et on ne saurait toute la citer ici. On

tamis du *romance* et de l'idéologie du monarque, elle fait l'objet d'une reconfiguration porteuse d'un nouveau sens, c'est bien par le biais de la *Estoria de España* qu'elle assure d'abord son passage à la postérité. Cela est d'autant plus vrai que celle-ci connaît plusieurs versions réalisées du temps d'Alphonse X, puis donne naissance à un ensemble de chroniques. Toutes postérieures au règne du Roi Savant, elles puisent leur matière première à la source alphonsine qu'elles continuent et qu'elles informent suivant la teneur des intérêts qu'elles portent²⁴⁹.

Coexiste avec ces textes historiographiques (la *Estoria de España* et ses « dérivés ») pour qui le texte de Rodrigue est une source – quoique d'importance – parmi d'autres, un autre ensemble textuel de nature quelque peu différente. Il s'agit des mises en *romance* de l'*Historia gothica*, traductions littérales ou adaptations du texte latin, entreprises, pour certaines, peu de temps après son achèvement²⁵⁰. Nombreuses et réalisées autant en castillan que dans les autres idiomes de la Péninsule, elles donnent, au vu de la richesse de leur transmission manuscrite, et comme les textes alphonsins et post-alphonsins, une idée de l'autorité dont jouit l'*Historia gothica*. Ce n'est d'ailleurs pas là le seul point commun entre les deux ensembles car certaines mises en *romance* ont pu également servir de matière sinon à la *Estoria de España* au moins à ses épigones (Sánchez Alonso, 1924 : 341). Si l'on s'en tient à la sphère castillane, l'on compte, pour le moment, quatre traductions médié-

mentionnera cependant quelques incontournables : les travaux pionniers de Ramón Menéndez Pidal et de son disciple Diego Catalán, ceux de Georges Martin, d'Inès Fernández-Ordóñez, de Leonardo Funes, de Fernando Gómez Redondo ou encore de Peter Linehan. On renvoie pour les références à la précieuse bibliographie de Fernández-Ordóñez (éd.) (2000 : 265–282). À propos des relations entre l'*Historia gothica* et l'historiographie alphonsine, on consultera Jardin (2003) et Pattison (2003).

²⁴⁹Pour qui tente de pénétrer le labyrinthe textuel que forment ces différentes chroniques, le volume édité par Fernández-Ordóñez (2003) est un fil d'Ariane plus qu'indispensable. On consultera tout particulièrement, afin de démêler l'écheveau de la transmission manuscrite complexe de la *Estoria de España* et des chroniques qui en dérivent, l'appendice qu'y adjoint l'éditrice : « La transmisión textual de la *Estoria de España* y de las principales *Crónicas* de ella derivadas ». Cf. Fernández-Ordóñez (éd.) (2000 : 219–260).

²⁵⁰Cf. Catalán (1966), Catalán et Jerez (2005), Jerez (2003), Gómez Pérez (1962a) et (1962b), Gómez Redondo (2003), Rodríguez Vecchini (1995), Sánchez Alonso (1924), ainsi que Ward (2002) et (2003). À propos de la précocité des mises en *romance* de l'*Historia gothica*, Jerez (2003 : 232) a déterminé que l'une d'entre elles, la *Estoria de los Godos* n'aurait été réalisée qu'à peine cinq ou six ans après la mort du Tolédan.

vales de l'*Historia gothica*²⁵¹ : la *Estoria de los Godos*²⁵², la *Versión completa de 1256*²⁵³, le *Toledano romanizado*²⁵⁴ et la *Crónica* ou *Versión leonesa*²⁵⁵. Étant donnée l'utilisation abondante et souvent littérale que font les ateliers royaux de l'*Historia gothica*, on peut légitimement y ajouter la *Estoria de España*²⁵⁶.

Du texte original écrit en latin qu'est l'*Historia gothica* naissent ainsi des traditions historiographiques d'expression *romance* complémentaires ou concurrentes servant des intérêts idéologiques ou littéraires de nature diverse et qui s'échelonnent tout au long du Moyen Âge²⁵⁷.

²⁵¹Jerez (2003 : 231 et 238–239) y adjoint également deux traductions conservées dans un état fragmentaire. Pour les traductions et adaptations en d'autres langues que le castillan, leur relation avec l'une ou l'autre des rédactions de l'*Historia gothica*, l'utilisation qu'elles ont faite des traductions castillanes, on consultera Catalán et Jerez (2005 : 3) qui souligne que « [...] no fue el "castellano drecho" alfonsí la lengua romance en que primero se vertió desde el latín la Historia de España al *romance*, sino el aragonés ».

²⁵²Composée très peu de temps après la mort du Tolédan, il s'agit d'une traduction de la première rédaction de l'*Historia gothica*. Le texte porte un intérêt particulier au royaume d'Aragon et aux états du Midi de la France. On y trouve notamment des détails inédits à propos de divers personnages mentionnés par Rodrigue ainsi que des matériaux épiques qui, eux, ne figurent pas dans l'*Historia gothica*. Cf. Jerez (2003 : 231–233).

²⁵³Il s'agit, en réalité, d'une compilation de textes historiographiques qui contient, entre autres, toutes les œuvres du Tolédan. Datée de la fin du XIV^e siècle ou du début du XV^e siècle, elle dérive, comme la *Estoria de los Godos*, de la première rédaction de l'*Historia gothica*. Cf. Jerez (2003 : 233–235).

²⁵⁴Le *Toledano romanizado* est une traduction quasi-littérale de toutes les œuvres historiographiques de Rodrigue. Réalisée à partir de la seconde rédaction de l'*Historia gothica*, elle aurait été écrite à la fin du Moyen Âge selon ce qu'en dit Jerez (2003 : 235–236) qui, suivant en cela les traces de D. Catalán, dément ainsi l'hypothèse de Gómez Pérez (1962a) et (1962b) qui l'attribue à Domingo Pascual, successeur de Rodrigue à Tolède, et en fait, par conséquent, une traduction précoce.

²⁵⁵Elle procède également de la seconde rédaction. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une traduction du texte latin puisque certains chapitres sont résumés tandis que d'autres sont, au contraire, développés. Les intérêts du ou des rédacteurs semblent liés au monde ecclésiastique et à la cathédrale de Tolède ce qui fait dire à Jerez (2003 : 237–238), p. 237 que « [...] sería más acertado denominar a esta obra *Versión toledana* ».

²⁵⁶Fernández-Ordóñez (2000 : 219) fait remarquer par exemple que « [...] desde el reinado de Alfonso VIII el texto es simplemente una traducción de *De rebus Hispaniae* del arzobispo don Rodrigo Jiménez de Rada ». On se reportera également, à ce propos, à Jerez (2003 : 234–235) qui indique que la *Estoria de España* procède de la seconde rédaction de l'*Historia gothica*.

²⁵⁷C'est ce qu'exprime Gómez Redondo (2003 : 270), à propos des mises en *romance* : « En cada uno de esos cinco romanceamientos, hay, por tanto, una concepción historiográfica ajustada a los marcos de recepción en los que debe inscribirse la correspondiente ideología cronística, visible no sólo en declaraciones liminares o en los procesos de abreviación o de amplificación con que se traduce el original de don Rodrigo, sino también en un intencionado proceso de ajuste de esos materiales a una nueva visión literaria ». Cf. Jerez (2003 : 239) : « Una vez revisadas todas las versiones medievales de la obra histórica del arzobispo don Rodrigo conocidas hasta el momento, es preciso advertir, a modo de conclusión, cómo su texto, tan difundido y utilizado (como demuestra la notable cantidad de ellas que se nos han conservado), sirvió, a lo largo de toda la Edad Media, de cañamazo sobre el que se desarrollaron iniciativas diversas, que, en ocasiones, proyectaban intereses

Ce foisonnement de textes en *romance* traduits, dérivés, adaptés ou inspirés de l'*Historia gothica* ne doit pas, cependant, laisser penser à un déclin du texte latin et de sa transmission. Loin de là. L'intérêt reste entier puisqu'on continue à copier l'*Historia gothica* pendant tout le Moyen Âge et même au-delà. Sont conservés aujourd'hui une trentaine de manuscrits dont la production s'étale du XIII^e au XVIII^e siècle²⁵⁸. Il ne s'agit pas cependant d'une simple entreprise d'archivage puisque si la plupart des historiens médiévaux ont trouvé dans le texte mis en *romance*, nous l'avons vu, une source de choix, d'autres ont continué de revenir à la version latine pour composer leur propre chronique allant même, pour certains, jusqu'à puiser aux deux²⁵⁹.

À partir du XVI^e siècle, l'*Historia gothica* fait également l'objet de plusieurs éditions qui s'accompagnent, pour quelques-unes d'entre elles, des premières tentatives d'analyse critique – notamment philologique – du texte. L'*Historia gothica* cesse ainsi d'être uniquement un matériau historiographique pour devenir progressivement un objet d'étude²⁶⁰. Ces éditions témoignent encore de l'intérêt que n'a cessé d'éveiller l'*Historia gothica*, et ce aussi bien en Péninsule qu'hors de ses frontières. C'est Sanche de Nebrija qui édite pour la première fois le texte en 1545 à Grenade²⁶¹. Il est suivi en cela par Robert Beale qui l'intègre dans une œuvre publiée en 1579 à Francfort sous le titre *Rerum Hispanicarum scriptores aliquot, ex bibliotheca clarissimi viri Dn. Roberti Beli*²⁶². La troisième édition est

ideológicos bien distintos de los originales, poniendo de relieve la capacidad de adaptación de las obras cronísticas ».

²⁵⁸À titre de comparaison, l'on ne connaît pour l'instant que dix-neuf manuscrits du *CM* et deux de la *CRC*. Cf. respectivement Falque (2003a : CVI–CL) et Charlo Brea (1997 : 23–26). En ce qui concerne l'*Historia gothica*, on compte cinq manuscrits du XIII^e, douze du XIV^e, neuf du XV^e, trois du XVI^e et un du XVIII^e. Pour plus de détails concernant la transmission manuscrite de l'*Historia gothica*, on consultera Fernández Valverde (1987 : XIII–XXIII) et (1999 : 10–22) où l'éditeur complète les remarques faites antérieurement. Pour une description des manuscrits du XIII^e, on se reportera pour les quatre qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale de Madrid à Gómez Pérez (1957) et (1959). Pour le cinquième qui est à la Bibliothèque Royale de l'Escorial, à Antolín, vol. I, (1910 : 303–304).

²⁵⁹C'est le cas, par exemple, de l'auteur anonyme de la *Crónica aragonesa de España de 1305* qui utilise à la fois l'*Historia gothica* et la *Estoria de los Godos*. Cf. Catalán (2005 : 3) et plus particulièrement le chapitre quatre de l'ouvrage.

²⁶⁰Pour des précisions à ce propos, cf. Fernández Valverde (1987 : XXVI–XXXII) complété par (1989 : 32–33) et (1999 : 22–24).

²⁶¹*Reuerendissimi ac illustrissimi domini Roderici toledanae diocesis archiepiscopi rerum in Hispania gestarum chronicon libri nouem nuperrime excussi, et ab iniuria obliuionis vindicato, in : Aeli Antonii Nebrissensis rerum a Fernando et Elisabe Hispaniarum foelicissimis regibus gestarum decades duas*. L'édition de Nebrija a été réimprimée en 1625 à Leyden.

²⁶²L'auteur de cette édition est bien Robert Beale, mais c'est l'imprimeur, Andreas Wechel, qui

celle du jésuite Andreas Schott qui paraît en 1603, également à Francfort, dans le deuxième tome de la collection *Hispaniae Illustratae*²⁶³. En 1793, à Madrid, c'est au tour du cardinal Francisco de Lorenzana d'éditer l'*Historia gothica* dans le tome III de la collection *Sanc-torum Patrum Toletanorum Opera*, édition qui a fait l'objet d'un fac-similé publié en 1968 par María D. Cabanes Pecourt²⁶⁴. Enfin, l'on doit à J. Fernández Valverde une édition critique récente, parue en 1987 dans le *Corpus christianorum*.

s'adresse, dans le prologue, au lecteur. On peut donc l'attribuer, aux dires de J. Fernández Valverde, autant à l'un qu'à l'autre. Cf. Fernández Valverde (1999 : 22–23).

²⁶³ Il s'agit, en réalité, d'une réimpression de l'édition de Beale-Wechel à laquelle Schott a adjoint un appareil critique rudimentaire, résultat d'une collation entre l'édition de Nebrija et le manuscrit de la cathédrale de Tolède. Il est également intéressant de noter que c'est la première édition complète de l'œuvre historiographique de Rodrigue Jimenez de Rada puisqu'outre celles de l'*Historia gothica*, de l'*HO* et de l'*HHWSAS*, on y trouve les éditions *princeps* de l'*HR* et de l'*HA*. Les éditions précédentes ne contenaient que les textes de l'*Historia gothica*, de l'*HO* et de l'*HHWSAS*. Cf. Fernández Valverde (1999 : 23–24).

²⁶⁴ *Rodericus Ximenii de Rada, toletanae ecclesiae praesulis, opera praecipua complectens*. C'est la seconde édition complète de l'œuvre historiographique de Rodrigue. Cf. Fernández Valverde (1999 : 24).

Les anthroponymes wisigoths et médiévaux sont francisés d'après Devillers (1995), Fontaine (2000) et Martin (1992). Pour ceux-ci, l'autonyme précède le patronyme. Les titres des textes médiévaux sont, dans la mesure du possible, gardés en latin. Ils sont classés par nom d'auteur lorsque celui-ci est connu.

A

Abdalla de Tolède (roi musulman), 287
 Abenhut (chef musulman), 294
 Ablavius, 88, 89, 91–93, 97
 Acisclus (saint), 38
Actas translationis corporis S. Isidori, 125
 Adam, 100
 Adélar de Bath, 223
 Adro, Xavier, 2
 Agila (roi wisigoth), 37, 38
 Al-Bitruqi, 239
 Al-Farabi, 238
 Énumération des sciences, 238
 Al-Hagib, voir Al-Mansour
 Al-Mansour, 300, 322
 Al-Mutatid, 125
 Al-Razi (historien musulman), 161
 Alain de Lille, 220, 222, 223
 Anticlaudianus, 220, 222, 223
 Alarcos García, Emilio, 27, 28, 50
 Alaric Ie (roi wisigoth), 67, 96, 257, 282
 Alaric II (roi wisigoth), 75, 283
 Alfred de Sareshel, 220
 Aliénor (sœur de Pierre II d'Aragon), 327
 Aliénor d'Angleterre (épouse d'Alphonse VIII), 199, 373, 374
Almageste, voir Ptolémée

Alphonse (fils d'Alphonse IX et de Bérengère de Castille), 315
 Alphonse (fils d'Ordoño le fils de Vermude II), 323
 Alphonse (frère de Pierre II d'Aragon), 327
 Alphonse Ie d'Aragon, 297–299, 302, 308, 309
 Alphonse Ie du Portugal, 338, 339
 Alphonse II d'Aragon, 277, 327
 Alphonse II des Asturies, 110, 286, 340
 Alphonse II du Portugal, 291
 Alphonse III, 206, 271, 338, 339
 Alphonse IV, 286, 305, 343
 Alphonse IX, 5, 7, 119, 202, 203, 276, 290, 292, 293, 296, 315, 318, 319, 343, 352
 Alphonse Raimundez, voir Alphonse VII
 Alphonse V, 284, 287, 323, 341
 Alphonse VI, 49, 101, 199, 248, 277, 289, 297, 298, 300, 308, 317, 324, 340, 365, 367, 373, 380, 382
 Alphonse VII, 124, 199, 289, 290, 297–299, 301, 302, 338, 354, 355, 362
 Alphonse VIII, 3–5, 9, 12, 67, 73, 76, 122, 123, 126–128, 199, 200, 204, 205, 213, 215–218, 233, 243, 248–250, 265, 272, 276, 290–293, 307, 308, 313–315, 319, 320, 330, 332, 335, 341–343, 345–348, 350–360, 362–368, 370, 372, 374–378, 380, 382
 Alphonse X, 11, 54, 238, 253, 267
 Estoria de España, 11, 12, 16, 18, 19
 Alvare de Lara, 116, 324, 347–349
 Alvare Nuñez de Lara, 216, 217, 243
 Alvit (évêque d'Astorga), 125

- Amalaric (roi wisigoth), 283, 284
 Ambroise (saint), 40, 270
Anales, voir Dion Chrysostome
 Andrieu, Éléonore, 11, 208
Anónimo de Zaragoza, 85
Anonyme de Cordoue. Chronique rimée des derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes, 85
 Anselme de Laon, 8
 Glossa ordinaria, 8
 Antée, 41
Anticlaudianus, voir Alain de Lille
Antiquités juives, voir Flavius Josèphe
 Antonin (saint), 128, 340
 Ardabaste (père d'Ervige, roi wisigoth), 159, 310
 Argébade (évêque de Nîmes), 345
 Aristote, 20, 189, 250
 Éthique à Nicomaque, 250
 Poétique, 20, 189
 Arizaleta, Amaia, 23, 43, 57, 193, 218, 220–222, 232, 348, 353, 356, 359, 363, 368, 370, 372
 Arnulf de Milan, 234
Ars maior, voir Donat
Ars minor, voir Donat
Ars poetica, voir Horace
Ars versificatoria, voir Matthieu de Vendôme
 Athanagilde (roi wisigoth), 38, 277
 Athanaric (roi goth), 294, 316
 Athaulf (évêque de Compostelle), 324, 349
 Athaulf (roi wisigoth), 66, 67, 70, 257, 278, 282
 Atlante, 50
 Atlas, 50
 Atticus, 101
 Attila, 75
 Auguste, 76, 102
 Augustin (saint), 40, 71, 96, 270
 Avicenne, 238, 239
 Canon, 239
- B**
 Banniard, Michel, 194, 209, 227, 323
 Barthes, Roland, 13, 19, 23, 301
 Bassula, 101
 Baza (chef militaire goth), 74
 Béatrice de Souabe, 204
 Bède le Vénérable, 100
 Bérengère (fille d'Alphonse IX et de Bérengère de Castille), 315
 Bérengère de Castille, 5, 9, 119, 204, 206, 216–218, 233, 243, 245, 313, 315, 318, 324, 347–349, 352, 376, 379
 Berlioz, Jacques, 27, 33
 Bernard de Sédillac, 53, 101, 115, 117, 119, 277, 325, 350
 Blanche de Castille, 376
 Blanche de Navarre (épouse de Sanche III de Castille), 353–355
 Boèce, 222
 De Trinitate, 222
 Boncompagno da Signa, 232
 Bourgain, Pascale, 201, 227, 234, 269, 270
 Brémond, Claude, 277
 Braulion de Saragosse, 39, 350
Breuiarium historie catholice, voir Rodrigue Jimenez de Rada
 Brutus, 118
Bucoliques, voir Virgile
- C**
 Cacus, 48, 49, 54, 56
 Calixte II, 119
Canon, voir Avicenne
 Carrard, Philippe, 22
 Cassien, 71
 Cassiodore, 40, 74, 93, 100
 Historia tripartita, 100
 Institutiones divinarum et saecularium litterarum, 100
 Castalius, 74
 Castro Alava, José, 2
 Catalán, Diego, 11, 12, 203, 205, 269
 Caton le Censeur, 101
 César, 49, 96, 104
 Chalcidius, 239
 Commentaire du Timée, 239
 Cham (fils de Noé), 280, 326
 Charlemagne, 110, 213
 Charles le Chauve, 110
 Charles Martel, 110
 Chartier, Roger, 192
 Chimène (épouse d'Alphonse IV de Léon), 305, 306

- Chimène (fille d'Ordoño le fils de Vermude II), 323
 Chindasvinthe (roi wisigoth), 83, 86, 116, 159, 310
Chronica, voir Hydace de Galice, voir Pélagie, voir Isidore de Séville, voir Sampiro
Chronica Adefonsi imperatoris, 101
Chronica Adefonsi Tertii, 23, 156, 206, 243, 283, 311, 367
Chronica muzarabica, 85
Chronica Naierensis, 12, 125, 288
Chronica regum Castellae, voir Jean d'Osma
Chronicon, voir Hugues de Saint-Victor
Chronicon mundi, voir Luc de Tuy
Chronique de Castille, 299
Chronique de vingt rois, 377
Chronique du Maure Rasis, 161, 162
Chronique mozarabe de 754, 28, 60–62, 67, 80, 84–86, 156, 257, 283
Chroniques de Saint-Denis, 201
 Cicéron, 51, 54, 191, 195, 210, 229, 234, 252, 270
 De inventione, 195, 210
 Topica, 195
 Cid, voir Rodrigue Diaz
 Cixila, 350
 Vita Ildephonsi, 350
 Clarembaud d'Arras, 222
 Claudien, 36
 Laus Serenae, 36
 Clément (évêque de Séville), 126, 127
Collectanea rerum mirabilium, voir Solin
Comentum, voir Thierry de Chartres
Commenta Bernensia, 56
Commentaire du songe de Scipion, voir Macrobie
Commentaire du Timée, voir Chalcidius
 Conde, Juan Carlos, 19
 Conrad de Hirschau, 23
 Dialogus super auctores, 23
 Constance (fille d'Alphonse IX et de Bérengère de Castille), 315
 Constance (sœur de Pierre II d'Aragon), 327
 Constantin le Grand, 93
Continuatio Isidoriana Hispana, 85
 Cornelius Avitus (Romain), 312
 Cornelius Nepos, 88, 98, 101, 102
 De viris illustribus, 101, 102
 Liber de excellentibus ducibus exterarum gentium, 101
Crónica de Isidoro Pacense, 85
Crónica de la población de Ávila, 19
Crónica del Pacense, 85
Crónicas Anónimas de Sahagún, 19
 Cyrus, 67, 257
- ## D
- Dahan, Gilbert, 71, 242
 Daniel, 66
 Daniel de Morley, 220
 Darius, 67, 257
 De Aguilera y Gamboa, Enrique, 1
 De Carlos Villamarín, Helena, 40, 45, 77, 102, 262, 281, 294
De Catilinae coniuratione, voir Salluste
De chorographia, voir Pomponius Mela
De divisione philosophie, voir Dominique Gundissalinus
De inventione, voir Cicéron
 De la Fuente, Vicente, 1
De natura rerum, voir Isidore de Séville
De ratione temporum, voir Sisebut (roi wisigoth)
De scientiis, voir Dominique Gundissalinus
De tribus maximis circumstantiis gestorum, voir Hugues de Saint-Victor
De Trinitate, voir Boèce
De uiris illustribus, voir Ildephonse de Tolède
De viris illustribus, voir Jérôme (saint), voir Cornelius Nepos
 Debray-Genette, Raymonde, 298
Decretum Gratiani, voir Gratien
 Dessons, Gérard, 189, 190
 Dexippe, 93
 Histoire scythique, 93
Dialogi, voir Sulpice Sévère
Dialogus libri vite, voir Rodrigue Jimenez de Rada
Dialogus super auctores, voir Conrad de Hirschau
 Diane, 312
 Díaz y Díaz, Manuel, 34, 35, 39, 80
Didascalicon, voir Hugues de Saint-Victor
 Didier de Vienne (saint), 102

Diego Fernández de Mendoza
Novenario estorial, 271
 Diego Rodriguez de Almela
Valerio de las historias, 271
 Diègue Garcia de Campos, 249, 262, 263
Planeta, 249, 262
 Diègue Lopez de Haro, 373
 Diègue Velasquez, 127
 Dioclétien (empereur romain), 103, 104
 Dion Cassius, 91
 Dion Chrysostome, 32, 33, 49, 88, 89, 91, 92,
 96–98, 264
Anales, 92
Histoire gétique, 91, 96
 Domínguez, César, 191
 Dominique Gundissalinus, 238, 239
De divisione philosophie, 238
De scientiis, 238
 Domitien (empereur romain), 109
 Donat, 40, 51, 195
Ars maior, 51, 195
Ars minor, 51, 195
 Douce (sœur d'Alphonse II d'Aragon), 327
 Douce de Léon (fille d'Alphonse IX), 290,
 318, 319, 343, 352
 Dupriez, Bernard, 214

E
 Égica (roi wisigoth), 61, 282
Elucidarium, voir Honorius Augustodunen-
 sis
 Elvire (épouse de Vermude II), 323
 Elvire (fille de Ramire II de Léon), 309
 Elvire (fille de Vermude II), 323
 Elvire Sanchez (fille du comte de Castille
 Sanche Garciez), 288
 Enée, 48
Énéide, voir Virgile
 Engelbert d'Admont, 279
Énumération des sciences, voir Al-Farabi
Epitoma historiarum philippicarum, voir Jus-
 tin
 Ervige (roi wisigoth), 116, 159, 310, 311
 Estella Zelaya, Eduardo, 2
 Estévez Sola, Juan, 40, 56, 75
Estoria de España, voir Alphonse X
Éthique à Nicomaque, voir Aristote
Etymologiae, voir Isidore de Séville

Eugène de Tolède, 80, 119, 120
 Euric (roi wisigoth), 282
 Europe (personnage mythologique), 278
 Eurysthée, 50
 Eusèbe de Césarée, 40, 85, 96, 99, 100, 243,
 253
Historia ecclesiastica, 100
Exceptio de dignitate Toletane ecclesie, 117,
 121
Exordia Scythica, voir Justin

F
 Fafila (fils de Pélage), 225, 226, 284, 343
 Falque, Emma, 82
 Faustin (archevêque de Braga), 113
 Félix (archevêque de Braga), 113
 Félix (archevêque de Séville), 113
 Félix (évêque de Tolède), 61
 Ferdinand (fils d'Alphonse IX et de Thérèse
 de Portugal), 290, 318, 319
 Ferdinand (fils d'Alphonse IX et de Thérèse
 du Portugal), 343
 Ferdinand (fils d'Alphonse VIII), 356
 Ferdinand (frère de Pierre II d'Aragon), 327
 Ferdinand de Lara, 347
 Ferdinand Ie, 49, 58, 125, 248, 265, 288, 289,
 295, 306, 307, 340, 341, 359, 360,
 367
 Ferdinand II, 127, 128, 215, 216, 276, 290,
 291, 314, 320, 338, 343, 346–348, 355,
 357, 360, 363–365
 Ferdinand III, 3–7, 9, 12, 32, 33, 97, 191, 193,
 197–200, 202–207, 217, 218, 220, 233,
 243–245, 253, 255, 258, 261, 262, 264,
 270, 276, 277, 280, 284, 290, 296,
 315, 318–320, 324, 343, 345, 347, 352,
 379
 Fernández Gallardo, Luis, 43, 219, 230
 Fernández Valverde, Juan, 1, 2, 8, 10, 11, 14,
 15, 28, 29, 39–41, 48, 54, 75, 77, 81,
 84, 88, 95, 96, 100, 106, 161, 174,
 180, 271, 281, 298, 304, 309
 Fernández-Ordóñez, Inés, 13, 23, 271, 272,
 320
 Ferrand Gonzalez, 287, 345, 346
 Filimer (roi goth), 304
 Flavius Josèphe, 45, 46, 88, 89, 93–96, 98,
 100, 110

Antiquités juives, 93, 95, 96, 100
Guerre des Juifs, 93, 100
 Florentine, voir Thérèse (épouse de Ramire II de Léon)
Forum Conche, 220, 222, 232, 372
 Foz, Clara, 238
 Fronilde (épouse d'Ordoño le fils de Vermude II), 323
 Fronimio (évêque de Léon), 226
 Fruela Ie, 62
 Fruela II, 226
 Funes, Leonardo, 19

G

Géographie, voir Ptolémée
 Gaibrois Ballesteros, Manuel, 2
 Galle (empereur romain), 312
 Gallien (empereur romain), 305, 312
 Garcia, Michel, 86
Garcineida, 53
 Garsias de Galice, 277, 324
 Garsias Fernandez (comte de Castille), 287, 345, 346
 Garsias II de Navarre, 309, 317, 339
 Garsias III de Navarre, 288, 306, 307, 344
 Garsias Ramirez de Navarre, 353–355
 Garsias Sanchez (infant Garsias de Castille), 286
 Gélase II, 115
 Genette, Gérard, 19–22, 27, 29, 190, 197, 206, 296, 310
Palimpseste, 29, 30
 Gennade, 100
 Geoffroy de Vinsauf, 24
Poetria Nova, 24
Géographie
 Ptolémée, 89
 Gérard de Crémone, 238, 239
 Géryon, 48, 50, 51, 281
Gesta Philippi Augusti, voir Rigord
Getica, voir Jordanès
 Giséric (prince vandale), 67, 257
Glossa ordinaria, voir Anselme de Laon
 Gomez de Candespina (comte), 297
 Gomez de Manzanedo (comte), 302
 Gómez Pérez, José, 81, 84
 Gómez Redondo, Fernando, 16, 17, 19, 23
 Gondemar (roi wisigoth), 103

Gonzague de Lara, 324, 347
 Gonzague Nuñez (comte de Castille), 345, 346
 González Rolán, Tomás, 54
 González Ruiz, Ramón, 53
 Gorroterratzu, Javier, 1, 2, 118
 Goullet, Monique, 29, 382
Grandes Chroniques de France, 11, 201
 Grassotti, Hilda, 2, 4
 Gratien
Decretum Gratiani, 60
 Grégoire de Tours, 100, 209
Vita Martini, 209
 Grégoire IX, 63, 202
 Grégoire le Grand, 40, 270
Moralia, 86
 Guenée, Bernard, 29, 40, 42, 43, 77, 98, 126, 207, 208, 225, 254, 264, 266
Guerre des Juifs, voir Flavius Josèphe
 Guijarro, Susana, 221
 Gutierre Fernandes de Castro, 302, 307, 308, 347, 348

H

Hégésippe, 93
 Hélène, 41
 Helvidius, 80
 Henri de Bourgogne, 289
 Henri de Huntingdon, 232
Historia Anglorum, 232
 Henri Ie, 5, 12, 200, 205, 217, 218, 276, 285, 324, 325, 347, 352
 Henri II Plantagenêt, 248, 249
 Henri V (empereur germanique), 119
 Henriet, Patrick, 118, 120, 121, 246, 248, 293, 337
 Héraclius (empereur romain), 300
 Hercule, 33, 40–42, 48–50, 56, 77, 253, 260, 264, 276, 280, 281, 342
 Hermann le Dalmate, 220, 221
 Hérodote, 96
Héroïdes, voir Ovide
 Higashi, Alejandro, 17
 Hildéric (comte wisigoth), 61, 313
 Hildigisus (wisigoth), 313
 Hispan, 256, 276, 281, 338, 342
Hispana, 59–61, 64
Histoire gétique, voir Dion Chrysostome

Histoire naturelle, voir Pline
Histoire scythique, voir Dexippe
Historia Anglorum, voir Henri de Huntingdon
Historia Arabum, voir Rodrigue Jimenez de Rada
Historia ecclesiastica, voir Eusèbe de Césarée
Historia Gothorum, voir Isidore de Séville, voir Isidore de Séville
Historia Hugnorum, Wandalorum et Suevorum, Alanorum et Silingorum, voir Rodrigue Jimenez de Rada
Historia Ostrogothorum, voir Rodrigue Jimenez de Rada
Historia romana, voir Jordanès
Historia Romanorum, voir Rodrigue Jimenez de Rada
Historia Scholastica, voir Pierre le Mangeur
Historia Silense, 125, 248, 341
Historia Suevorum, voir Isidore de Séville
Historia translationis sancti Isidori, 125
Historia tripartita, voir Cassiodore
Historia Wambae regis, voir Julien de Tolède
Historia Wandalorum, voir Isidore de Séville
Historiae aduersum paganos, voir Orose
Historiae minores, voir Rodrigue Jimenez de Rada
Historiae philippicae et totius mundi origines et terrae, voir Trogue Pompée
Honorat (évêque de Séville), 82
Honoré III, 5
Honorius (empereur romain), 66
Honorius Augustodunensis, 242
 Elucidarium, 242
 Imago mundi, 242
Horace, 195
 Ars poetica, 195
Hubert, Marie-Clotilde, 227
Hugues de Saint-Victor, 191, 231, 239
 Chronicon, 191
 De tribus maximis circumstantiis gestorum, 191
 Didascalicon, 191, 231, 239
Huici Miranda, Ambrosio, 12
Hydace de Galice, 32, 33, 36, 88, 98–100, 105, 106, 264
 Chronica, 98, 99

I

Ibn Tumart, 239
Ildephonse de Tolède, 32, 33, 80–88, 120, 264, 350
 De uiris illustribus, 80
 Libellum de perpetua virginitate beatae Mariae aduersus tres infideles, 80
Imago mundi, voir Honorius Augustodunensis
Innocent III, 4, 117, 119
Innocent IV, 64
Institutio grammaticae, voir Priscien
Institutio oratoria, voir Quintilien
Institutiones diuinarum et saecularium litterarum, voir Cassiodore
Integumenta Ovidii, 56
Isabelle (fille d'Alphonse VII), 124
Isidore de Beja, 86
Isidore de Séville, 14, 32–47, 55, 56, 58, 59, 69, 70, 73, 80–88, 94, 95, 100, 102, 124, 125, 194, 200, 206, 209, 210, 227, 229, 230, 233–235, 237, 238, 246, 248, 252, 253, 255–257, 264, 268, 270, 283, 293, 294, 298, 305, 316, 326, 328, 340, 349, 350, 358, 360
 Chronica, 35, 39–41, 85, 86, 100, 255
 De natura rerum, 237
 Etymologiae, 18, 35, 39, 40, 44, 55, 69, 95, 102, 120, 200, 209, 229, 230, 234, 238, 253, 256
 Historia Gothorum, 35–37, 39, 43, 45, 55, 70, 75, 95, 255, 257, 269, 283, 298, 305, 316, 328
 Historia Suevorum, 35, 39
 Historia Wandalorum, 35
 Synonyma, 227
Isidore le Jeune, 32, 33, 80, 84–88, 106, 255, 264, 267

J

Jacques (saint), 119–121, 339
Jacques Ie d'Aragon, 288
Japhet (fils de Noé), 32, 40, 44, 45, 94, 191, 255, 264, 276, 278, 280, 294, 326, 327
Jardin, Jean-Pierre, 269
Jean (apôtre), 68
Jean (chanoine tolédan), 239

- Jean (évêque de Séville), 350
 Jean d'Abbeville, 5
 Jean d'Osma, 5, 9, 58, 68, 127, 205, 206, 245, 249, 250, 291, 320
 Chronica regum Castellae, 9, 10, 28, 57, 58, 68, 72, 206, 207, 250, 291, 353, 371
 Jean de Biclare, 36
 Jean de Brienne, 315
 Jean de Garlande, 56, 227
 Poetria, 227
 Jean de Salisbury, 79, 247
 Policraticus, 247
 Jean de Soria, voir Jean d'Osma
 Jean VIII, 271
 Jeanne de Ponthieu, 7
 Jerez, Enrique, 7, 11, 269
 Jérôme (saint), 36, 40, 45, 71, 85, 96, 98–100, 253, 270, 294, 326
 De viris illustribus, 100
 Jordanès, 14, 32, 33, 55, 74, 75, 77, 79, 88–93, 95–97, 264, 304, 305, 312, 327
 Getica, 14, 55, 74, 75, 77, 89–92, 95–97, 283, 304, 305, 312, 342
 Historia romana, 75
 Josserand, Philippe, 12, 127
 Julien (comte wisigoth), 245
 Julien de Tolède, 59, 81, 85, 267
 Historia Wambae regis, 81
 Julien l'Africain, 40
 Juste (sainte), 46, 124–126, 213
 Justin, 36, 76, 77, 79, 96
 Epitoma, 36
 Epitoma historiarum philippicarum, 76, 77
 Exordia Scythica, 77
 Justinien (empereur romain), 38, 74
 Juvénal, 47, 48, 51, 53, 54
 Satires, 48, 51
- K**
 Kelly, Douglas, 190
- L**
 Lacomba, Marta, 299
 Lacroix, Benoît, 107
 Lactance, 40
 Laín Calvo, 13, 345, 354, 356
Laus Serenae, voir Claudien
 Le Goff, Jacques, 221, 223
 Le Léonais, voir Luc de Tuy
 Le Lillois, voir Alain de Lille
 Le roi Lobo (roi musulman), 299, 300
 Le Sévillan, voir Isidore de Séville
 Le Stagirite, voir Aristote
 Léocadie (sainte), 61
 Léon le Grand, 270
 Léovigilde (roi wisigoth), 49, 58, 116, 277, 282
Libellum de perpetua virginitate beatae Mariae aduersus tres infideles, voir Ildephonse de Tolède
Liber Chronicorum ab exordio mundi usque Eram MCLXX, voir Pélage d'Oviedo
Liber de excellentibus ducibus exterarum gentium, voir Cornelius Nepos
Liber regum, 288
Liber Testamentorum, voir Pélage d'Oviedo
Libri chronicorum II, voir Sulpice Sévère
Libro de Alexandre, 371
 Linehan, Peter, 3, 5, 14, 65, 82, 83, 117, 118, 122, 205, 207, 267
 Liuva Ie (roi wisigoth), 49, 58
 Liuva II (roi wisigoth), 277
 Lobrichon, Guy, 68, 70
 López Pereira, José, 85
 Louis VI, 201
 Louis VII, 124
 Louis VIII, 200, 201
 Luc de Tuy, 7, 9, 14, 62, 72, 80–84, 87, 113, 114, 120, 124–127, 206, 229, 245, 249, 283, 291, 298, 302, 307, 321–323, 337, 344, 367
 Chronicon mundi, 7, 9, 10, 12, 28, 62, 72, 81–84, 120, 124, 125, 156, 206, 229, 249, 283, 291, 298, 302, 307, 318, 321, 322, 337, 344, 353, 367
 Lucaïn, 47–51, 53–55, 58
 Pharsale, 48, 49, 53, 55–57

M

- Macrobe, 222
 Commentaire du songe de Scipion, 222
 Madoz, José, 28
 Mahomet, 82, 85, 162, 228, 260, 297–300
 Manchón Gómez, Raúl, 200, 258

Manrique de Lara, 128, 307, 347, 349, 361, 363
 Marc de Tolède, 238, 239
 Marcellin, 100
 Marchello-Nizia, Christiane, 208
 Marguerite (épouse de Garsias Ramirez de Navarre), 354, 355
 Marpesia, 48, 49, 55
 Mars, 48, 49
 Martial, 36
 Martin Alhaja, 377
 Martin de Hinojosa, 6
 Martin de Tours (saint), 100, 101
 Martin Lopez de Pisuerga, 3, 119, 325, 350, 351, 379
 Martin, Georges, 7, 13, 14, 84, 117, 126, 204, 215, 217, 249, 262, 266, 292, 309, 337, 352, 356
 Martínez Díez, Gonzalo, 59
 Matthieu (émissaire de Rodrigue), 7, 54, 64, 82
 Matthieu de Vendôme, 52, 214
Ars versificatoria, 52, 214
 Mauregatus, 344
 Maurice Bourdin, 115, 119, 277, 349
 Maxime de Saragosse, 36
 Menéndez Pidal, Ramón, 12, 84
 Mercure, 49
Métamorphoses, voir Ovide
 Michel Scot, 238, 239
 Moïse, 66, 69
 Montaner Frutos, Alberto, 12
Moralia, voir Grégoire le Grand
 Munk Olsen, Birger, 53
 Murphy, James, 51

N

Noé, 32, 66, 70, 253, 264, 276, 280, 326, 327
 Notule, 117, 118, 121, 122
Novenario estorial, voir Diego Fernández de Mendoza
 Nuño Gonzalez de Lara, 361
 Nuño Pérez de Lara, 347, 348
 Nuño Rasura, 14, 286, 345, 346, 354

O

Olmundo (noble castillan), 226
 Ong, Walter, 57

Oppa, 61, 349, 367
 Ordoño (évêque d'Astorga), 125
 Ordoño (fils de Vermude II), 323
 Ordoño II, 199, 341, 342
 Ordoño III, 309
 Ordoño IV, 305, 306, 339
 Origène, 71
 Orose, 36, 51, 88, 89, 93, 96–98, 100, 107, 243, 257, 327
Historiae aduersum paganos, 36, 88, 96, 97, 100
 Otton (empereur germanique), 119
 Otton de Monferrat, 64
 Ovide, 47, 48, 50–54, 56, 270
Héroïdes, 48, 50
Métamorphoses, 48, 50, 56

P

Pacatus Drepanius, 36
Panegyricus, 36
Palimpseste, voir Genette, Gérard
Panegyricus, voir Pacatus Drepanius
 Parisse, Michel, 209
Pars Concilii Laterani, 117–121
Partitiones duodecim uersum Aeneides principalium, voir Priscien
 Pascal II, 119
 Paul (duc wisigoth), 311, 313, 344, 345
 Paul (saint), 67, 119
 Paul Diacre, 100
 Pélage, 101, 225, 284–286, 337, 349, 367
Chronica, 101
 Pélage (fils d'Ordoño le fils de Vermude II), 323
 Pélage d'Oviedo, 86, 121
Liber Chronicorum, 121
Liber Chronicorum ab exordio mundi usque Eram MCLXX, 86
Liber Testamentorum, 121
 Pélopes, 41, 42
 Pérez de Rada, Javier, 1, 2
 Pérez, Juan Bautista, 82
Pharsale, voir Lucain
 Philippe Auguste, 200, 201, 248
 Philippe de Harvenge, 247
 Piégay-Gros, Nathalie, 193
 Pierre Ansures, 128, 308, 309
 Pierre d'Albalat, 5, 54, 63, 64, 232

Pierre d'Artajona, évêque de Pampelune, 2
 Pierre de Blois, 79
 Pierre de Lara, 302
 Pierre de Traba, 297, 298
 Pierre Fernandez, 46, 125
 Pierre II d'Aragon, 67, 73, 292, 293, 327, 328, 339, 346, 378
 Pierre le Mangeur, 8, 70
 Historia Scholastica, 8, 70
 Pierre Lombard, 244
 Sentences, 244
 Pierre Nuñez de Fuente Armegil, 216
 Placidia, 66
Planeta, voir Diègue Garcia de Campos
 Platon, 239
 Pline, 36, 40, 54, 88, 98, 102–105
 Histoire naturelle, 103–105
 Plinius, 78
Poème de Benevivere, 359
Poétique, voir Aristote
Poetria, voir Jean de Garlande
Poetria Nova, voir Geoffroy de Vinsauf
Policraticus, voir Jean de Salisbury
 Polo de Beaulieu, Marie-Anne, 192
 Pompée, 49
 Pomponius Mela, 88–90, 97
 De chorographia, 89
 Primat, 201
 Priscien, 51
 Institutio grammaticae, 51
 Partitiones duodecim uersum Aeneides principalium, 51
 Prosper d'Aquitaine, 36, 98, 100
Pseudo-Ildephonse, 81, 82, 87, 112
 Ptolémée, 32, 33, 88–91, 97, 239, 264
 Almageste, 89, 239
Punica, voir Silius Italicus

Q

Quintilien, 195
 Institutio oratoria, 195

R

Ramire Ie d'Aragon, 288, 289, 291, 296
 Ramire Ie de Léon, 339
 Ramire II d'Aragon, 216, 246, 327
 Ramire II de Léon, 287, 305, 309
 Ramire III, 346

Ranosinde (duc wisigoth), 313
 Raymond (abbé de Fitero), 127
 Raymond Bérenger IV, 327
 Raymond de Bourgogne, 297, 298, 302
 Reccarède Ie (roi wisigoth), 58, 243, 282, 316
 Reccarède II (roi wisigoth), 225, 226
 Récesvinthe (roi wisigoth), 81, 83, 84, 87, 255, 283, 310
 Respa (chef goth), 312
 Reverter (chef chrétien), 101
Rhetorica ad Herennium, 191, 195, 210
 Richard (moine cistercien), 1
 Ricœur, Paul, 19, 21, 279
 Rigord, 200–202
 Gesta Philippi Augusti, 200, 201
 Rivera Recio, Juan F., 117
 Robert de Chester, 220
 Robert Grosseteste, 224
 Rodrigue (roi wisigoth), 33, 243, 245, 262, 264
 Rodrigue Diaz, 354
 Rodrigue Jimenez de Rada
 Breuiarium historie catholice, 8, 70–72, 77, 95, 221, 222, 224, 242, 243, 270, 271
 Dialogus libri vite, 8, 9, 70, 270
 Historia Arabum, 7, 8, 11, 162, 242, 299–301
 Historia Hugnorum, Wandalorum et Suevorum, Alanorum et Silingorum, 7
 Historia Ostrogothorum, 7
 Historia Romanorum, 7, 243, 281
 Historiae minores, 7–9, 259, 260
 Rodríguez de la Peña, Manuel A., 92, 248, 342
 Rodríguez López, Ana, 250, 337
 Rotrou du Perche, 354, 355
 Rucquoi, Adeline, 248, 377
 Rufin, 100
 Rufine (sainte), 46, 124

S

Salluste, 54, 225
 De Catilinae coniuratione, 225
 Salomon, 67, 249, 375
 Sampiro, 62, 306, 309
 Chronica, 62, 306, 309

- Sanche (fils d'Ordoño le fils de Vermude II), 323
- Sanche (frère d'Alphonse II d'Aragon), 327
- Sanche de Nebrija, 271
- Sanche Garciez (comte de Castille), 287, 288, 345, 346
- Sanche Ie de Léon, 306, 309
- Sanche Ie du Portugal, 291, 318, 319, 343
- Sanche II de Castille, 49, 265, 339
- Sanche III de Castille, 127, 218, 276, 290, 308, 314, 341, 343, 346, 353–357, 362–364, 368
- Sanche III de Navarre, 128, 287, 288, 291, 340, 344
- Sanche IV de Navarre, 317
- Sanche VI de Navarre, 2, 354
- Sanche VII de Navarre, 3, 122, 292, 293, 378
- Sánchez Alonso, Benito, 82
- Sancie (épouse de Ferdinand Ie), 289
- Sancie (sœur de Pierre II d'Aragon), 327
- Sancie de Léon (fille d'Alphonse IX), 290, 318, 319, 343, 352
- Satires*, voir Juvénal
- Scipion, 67, 257
- Scolopécus, 78
- Sébastien, 206
- Sem (fils de Noé), 44, 280, 326
- Sentences*, voir Pierre Lombard
- Servius, 40
- Sidoine Apollinaire, 237
- Sigéric (roi wisigoth), 282
- Silius Italicus, 36
- Punica*, 36
- Sindérède (évêque de Séville), 62
- Sisebert (archevêque de Tolède), 113
- Sisebut (roi wisigoth), 36, 39, 66, 85, 86, 88, 98, 102, 225, 297, 298, 300, 329
- De ratione temporum*, 102
- Solin, 36, 40
- Collectanea rerum mirabilium*, 36
- Southern, Richard, 221
- Stéphane (chanoine tolédan), 52, 53
- Suétone, 96
- Suger, 201
- Suinthila (roi wisigoth), 35, 36, 39, 44, 81, 84, 87
- Sulpice d'Aquitaine, voir Sulpice Sévère
- Sulpice Sévère, 32, 33, 41, 88, 100, 101, 225, 264
- Dialogi*, 100
- Libri chronicorum II*, 41, 88, 100
- Vita Martini*, 100
- Synonyma*, voir Isidore de Séville
- ## T
- Tacite, 96
- Taion de Saragosse, 86, 350
- Thélèphe (roi goth), 97
- Terence, 54
- Tertulien, 40
- Thanausis, roi des Goths, 329
- Thélèphe (roi goth), 51, 96
- Théodiscle (évêque de Séville), 82, 83
- Théodoric II (roi ostrogoth), 284
- Théodose II (empereur romain), 93
- Théopompe, 76
- Thérèse (épouse de Ramire II de Léon), 309
- Thérèse (sœur d'Alphonse V), 287, 323
- Thérèse de Portugal (première épouse d'Alphonse IX), 318, 319
- Thérèse de Portugal (première épouse d'Alphonse IX), 318, 343
- Theudis (roi wisigoth), 284
- Theudiscle (roi wisigoth), 37, 38, 284
- Thibaud Ie de Navarre, 288
- Thierry de Chartres, 221, 222
- Comentum*, 222
- Thuruar (chef goth), 312
- Timée de Syracuse, 76
- Tite-Live, 96
- Titus (empereur romain), 93
- Todorov, Tzvetan, 190, 276
- Tolémon, 118
- Topica*, voir Cicéron
- Troque Pompée, 32, 33, 76, 77, 79, 88, 96, 264
- Historiae philippicae et totius mundi origines et terrae*, 76
- Tubal (fils de Japhet), 44, 45, 256, 280, 294, 326
- Türk, Egbert, 249
- ## U
- up, 458
- Urbain (évêque de Tolède), 350
- Urbain II, 53, 117–119

- Urrique (fille de Ramire II d'Aragon), 327
Urrique (reine de Castille), 128
Urrique de Castille (fille d'Alphonse VIII),
291
Urrique de Castille (reine de Castille), 277,
297–299, 302, 308, 309

V

- Valens (empereur romain), 243, 294, 315–
317
Valérien (empereur romain), 305
Valerio de las historias, voir Diego Rodrí-
guez de Almela
Veduc (chef goth), 312
Végèce, 54
Vélasquita (épouse de Vermude II), 323
Venance Fortunat, 209
Vita Albini, 209
Vermude II, 300, 321–324, 341, 343, 349
Vermude III, 284, 285, 287, 289, 341
Vernet, André, 53
Vésoses (roi égyptien), 329
Victor de Tunis, 36, 40
Vigile (moine), 64
Virgile, 36, 47–49, 51–55
Énéide, 48, 54, 57
Bucoliques, 52, 53
Vita Albini, voir Venance Fortunat
Vita Ildephonsi, voir Cixila
Vita Martini, voir Sulpice Sévère, voir Gré-
goire de Tours

W

- Wamba (roi wisigoth), 61, 81, 83, 87, 310,
311, 313, 344, 359, 360, 367
Ward, Aengus, 10
Werner, Karl F., 254
White, Hayden, 19, 20
Witiza (roi wisigoth), 61, 62, 243, 246
Witiza (roi wisigoth), 116
Wright, Roger, 3, 5

Y

- Yusuf ibn Tashfin (souverain almoravide),
301
Yusuf ibn Yacub, 376

Z

- Zumthor, Paul, 16, 189, 194

